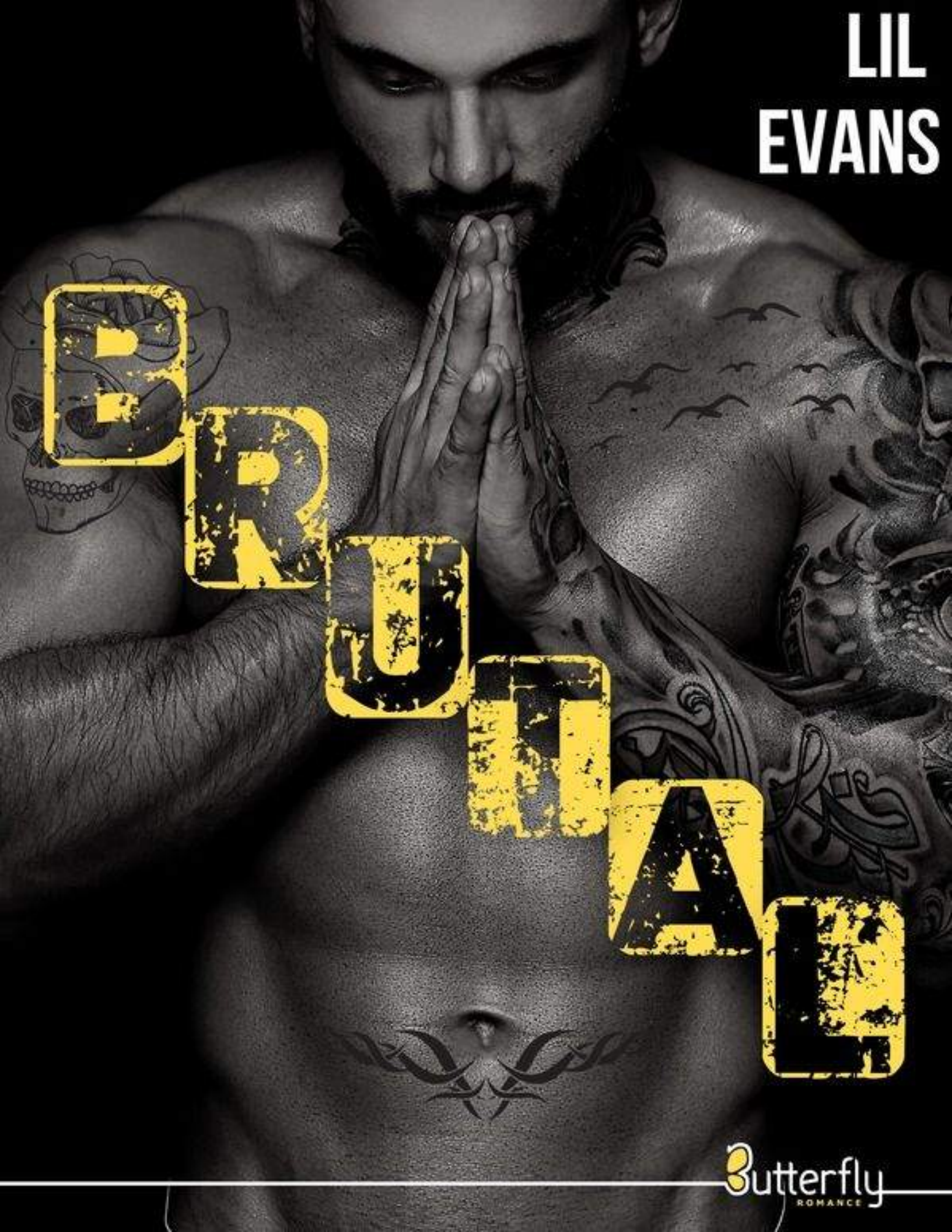
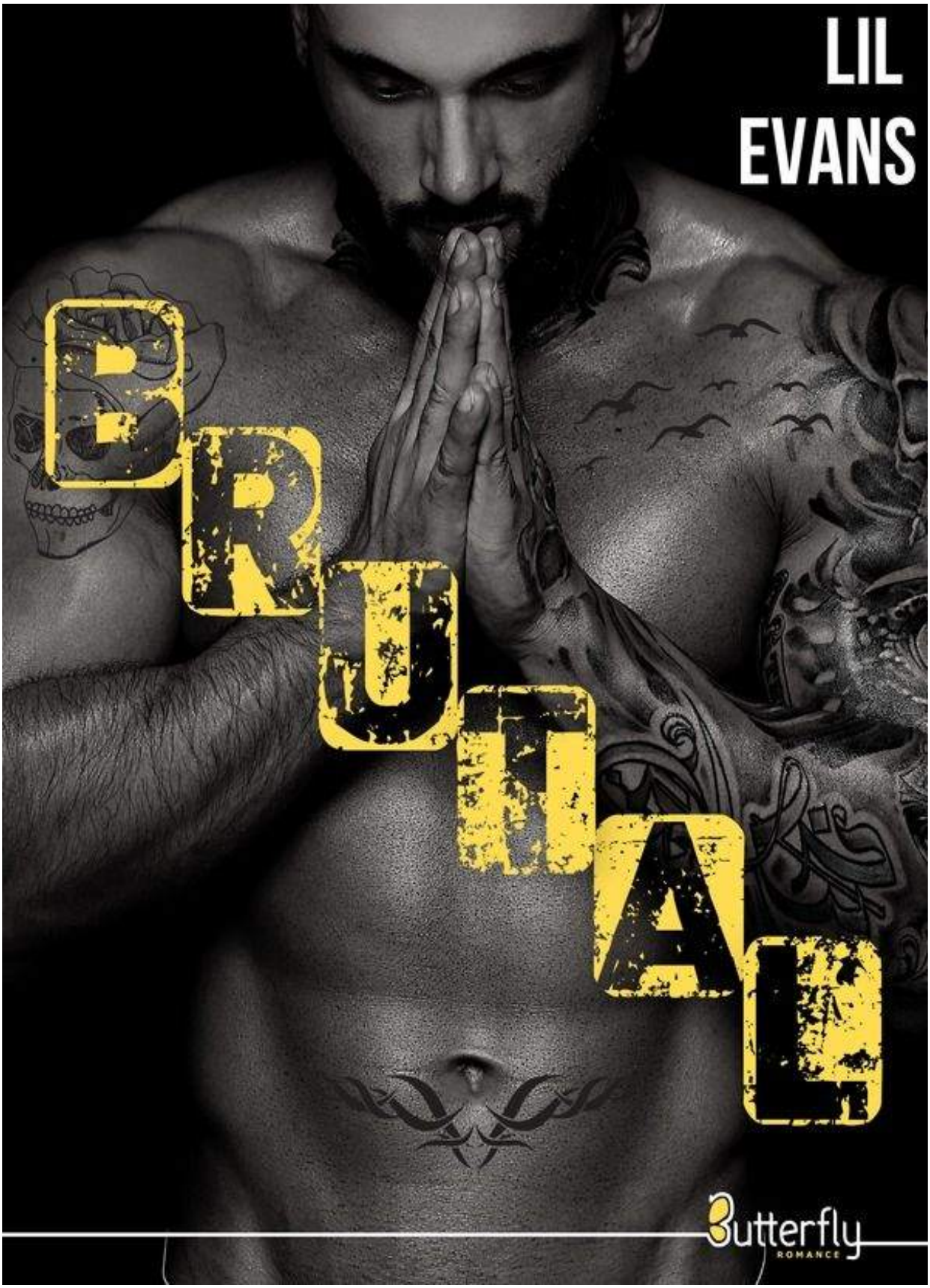
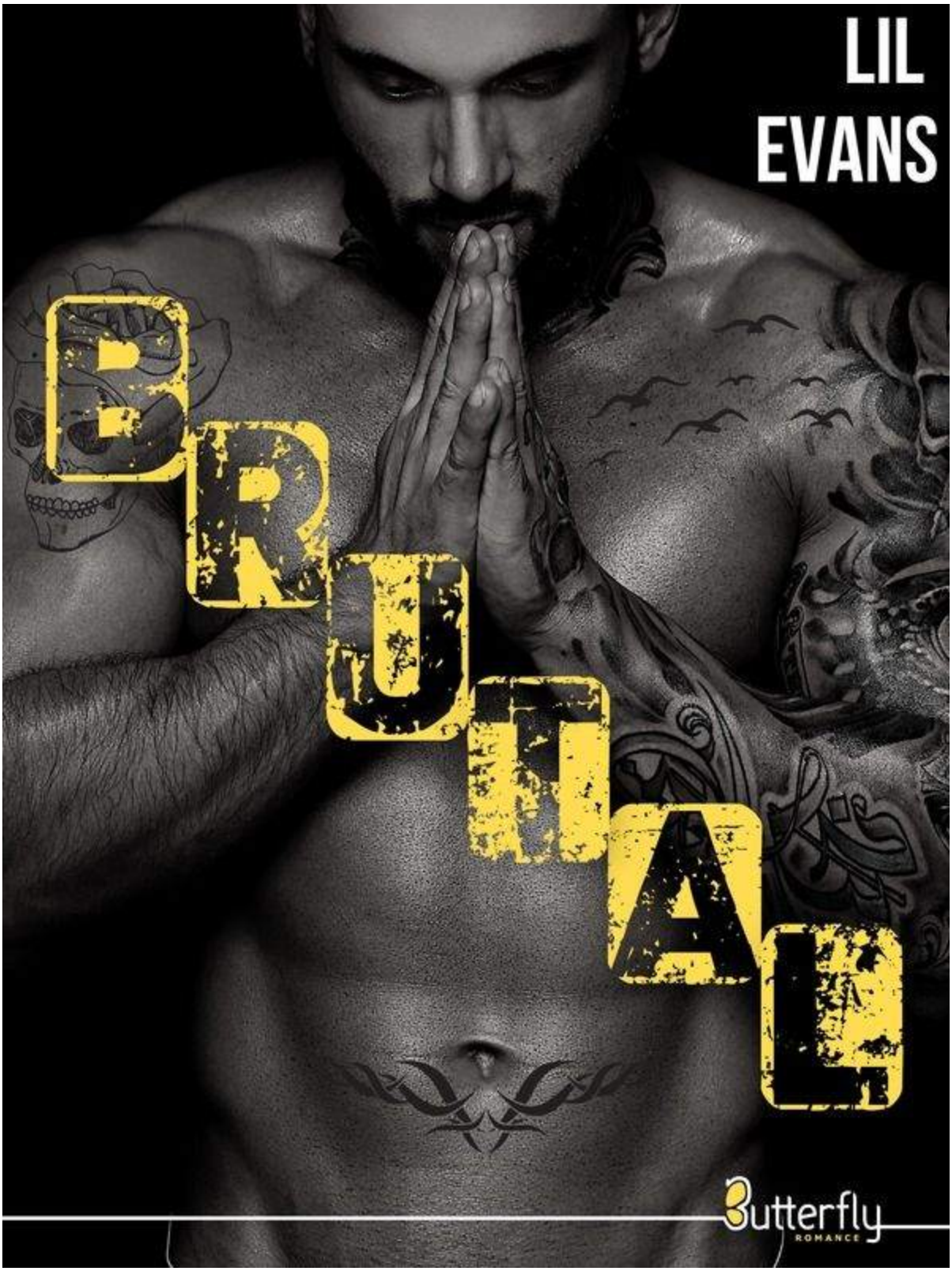
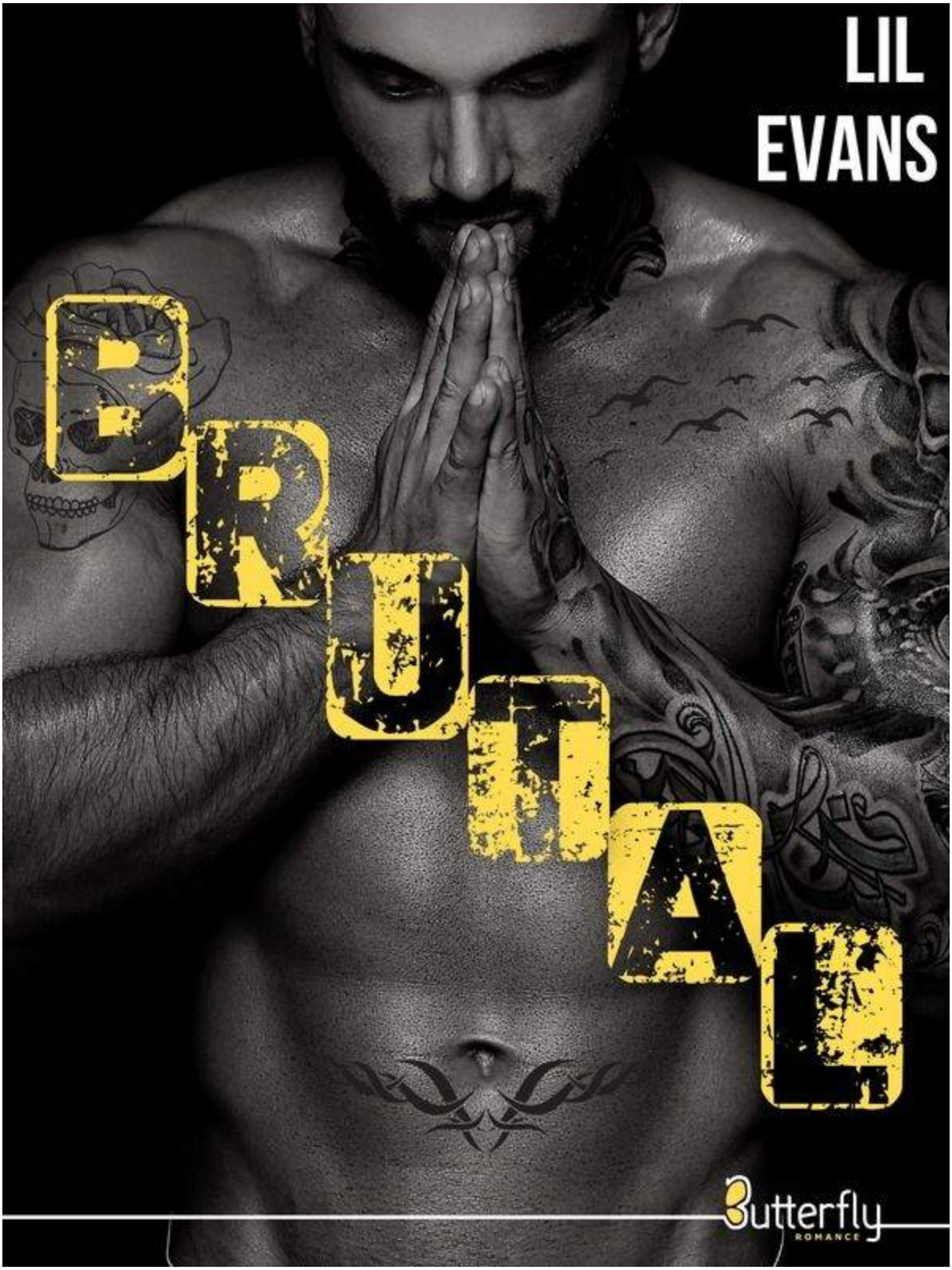

LIL
EVANS
BRUTAL
Butterfly
ROMANCE


LIL
EVANS
BRUTAL
Butterfly
ROMANCE


LIL
EVANS
BRUTAL
Butterfly
ROMANCE

Lil Evans
BRUTAL



ISBN : 978-2-37652-341-3

Titre de l'édition originale : BRUTAL
Copyright © Butterfly Editions 2021

Couverture © Butterfly Editions - Depositphotos

Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-341-3
Dépôt Légal : juin 2021
23062021-1130-VF
Internet : www.butterfly-editions.com
contact@butterfly-editions.com

- cover
- intro
- copyright
- Page1
- Dedicace
- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28
- 29
- 30
- 31

- 32
- 33
- 34
- 35
- 36
- 37
- 38
- 39
- 40
- 41
- Epilogue

"La liberté, c'est de savoir danser avec ses chaînes."
Friedrich Nietzsche

1

Ash

Il n'y a qu'en bossant dans un foutu entrepôt construit en tôle et en verre pare-balles ultra-épais, au cœur de l'été du Sud, qu'on se sent vivre. Et vivre très mal. On étouffe, ici. Chaque inspiration se fait lente, pesante et douloureuse, nous laissant comme noyés dans une eau épaisse et boueuse d'où on peine à se débattre. Ce qu'on a franchement mérité.

Dès les premières lueurs du soleil, à cinq heures du matin, la température commence à augmenter alors qu'elle chute à peine au cœur de la nuit. Les relents de poussière partout autour de moi se collent à mes poumons, à ma transpiration, créant des sillons sur ma peau dorée. C'est l'Enfer. Mon cauchemar personnel où les démons prennent la forme d'hommes sans valeur, sans bonté, sans une once d'humanité. Ouais, il n'y a que des monstres, ici, près de moi. Et j'en fais partie.

Je suis même l'un des pires.

Sans clim', avec le pantalon réglementaire bleu foncé qui descend sur mes hanches et les quarante-cinq degrés du désert d'Arizona, j'ai l'impression que je vais y laisser ma peau. Je peine à me concentrer sur le boulot, entre l'air brûlant et les éclats de métal qui explosent autour de moi. La scie circulaire me glisse presque entre les mains, galérant à entamer la partie de la carrosserie que je tente de domestiquer.

Bordel, j'ai le pouls en vrac tellement j'ai la tête ailleurs ! Ça devient dangereux pour moi…

Soudain trop nerveux, je tire violemment sur la prise électrique pour éteindre la scie, et j'ôte le masque de protection qui me recouvre le visage. J'attrape un peu plus loin mon tee-shirt sur l'établi pour essuyer la sueur qui roule sur ma peau tiraillée.

La chaleur, en général, je peux gérer. Même si ce putain d'endroit ressemble à l'Enfer. En pire. Mais j'ai beaucoup trop de trucs en tête, en ce moment, ce qui fait que j'ai du mal à garder les pieds sur terre. À me calmer. À ne pas rétorquer, quand on me cherche. Et ça, ça devient problématique.

Mon tee-shirt glisse sur mon torse, mon regard se perdant un instant sur tous les tatouages qui en couvrent chaque parcelle. J'ai tellement de cicatrices, sous toute cette encre. Tellement de marques, de blessures qu'on ne voit presque pas, et que j'oublie même, parfois. Elles attestent de mes quinze dernières années dans cette prison de haute sécurité où j'ai vécu la misère, la violence et la guerre des gangs. Séquestré entre quatre murs en béton armé, entouré de mecs boostés à la testostérone, décidés à asseoir leur règne. On pourrait penser que les gardiens sont là pour nous protéger, mais, merde, ils sont pires. Trop zélés, trop pourris pour le bien des prisonniers. Ou plutôt pour les nuisibles que nous représentons à leurs yeux.

Et bordel, il fallait qu'il y ait cette foutue canicule qui s'ajoute à la charge !

Vu de l'extérieur, je suis certain que ça ne doit pas être si terrible. Le soleil qui tape un peu trop fort, ça ne peut pas être si dangereux que cela, pas vrai ?

Il n'y a que les privilégiés, là dehors, qui peuvent le penser. Eux, ils ne vivent pas enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec des meurtriers. Des criminels. Des salopards de première, sans foi ni loi, qui cherchent à te planter les entrailles pour monter en grade. Y'a rien de plus angoissant. Surtout quand ils te scrutent fixement, le regard noir de haine et un sourire immense sur le visage, sachant pertinemment qu'ils vont devoir frapper bientôt. Avant que tu ne te casses d'ici.

Mes jours sont comptés. À la seconde près. Voilà pourquoi je dois rester vigilant, même si je pense sans arrêt à la liberté qui me tend les bras et que je pourrais perdre d'une seule petite lame s'enfonçant dans ma gorge.

La chaleur est tellement infernale, dans les locaux délabrés qui servent de serre, que les esprits s'échauffent. Vite. Beaucoup trop vite. Les prisonniers sont de plus en plus remontés. Les gardes, à cran. On a de la chance, quand la clim' se met à ronronner quelques minutes par jour, mais la vétusté et la taille des lieux ont eu raison de ces maudits appareils quelques semaines plus tôt, et le coût d'une nouvelle installation rebute le directeur de cette putain de cage insalubre.

J’en ai ma claque.

Je n’en ai jamais autant eu ma claque de toute ma vie, pourtant, j’ai grandi ici. Parmi les prédateurs, les fauves, les traîtres, les meurtriers. Et j’y ai bien ma place. Mais le bout du tunnel se rapproche, ce qui me donne l’impression que chaque jour devient un peu plus dur que le précédent.

Quand je balance mon tee-shirt humide à l’autre bout de mon établi, je décide de me remettre à cent pour cent dans le boulot.

Concentré sur mon plan de travail, j’oublie presque cette sensation d’asphyxier sous la chaleur. J’oublie presque les gouttes de sueur qui roulent à nouveau sur mon torse dur, sur les dizaines de tatouages qui recouvrent chaque millimètre de ma peau. Tout ce qui compte, c’est de réparer. Percer. Retaper.

La prison de Rockwoods est en contrat avec l’armée des États-Unis, et emploie pas mal de gars pour s’occuper de véhicules militaires à remettre au goût du jour. Ça fait presque dix ans que je suis mécano, et que je me pointe tous les matins, tous les après-midis dans cet entrepôt pour faire les mêmes gestes, planter les mêmes clous, me vider l’esprit sans oublier une seule seconde où je suis. Au milieu d’autres salauds comme moi. Qui ne peuvent pas m’encadrer. Et qui pourraient me planter à tout moment.

En temps normal, même quand je suis concentré à fond sur un moteur ou de la tôle à remettre à neuf, je suis vigilant. Plus que je ne le devrais. J’entends chaque bruit, chaque râle, chaque pas esquissés derrière moi. Aujourd’hui, cependant, j’ai la tête ailleurs. Vers… l’angoisse de ma future sortie. Et je me sens con, bordel, d’être aussi nerveux pour quelque chose que je désire depuis si longtemps, mais ça fait quinze ans que je suis enfermé. Quinze ans que je me délite entre quatre murs, et la liberté a un côté effrayant qui me file la chair de poule.

Ma perceuse serrée au creux de ma paume, je fixe mon attention sur ma main gauche, si près de la mèche épaisse que la moindre connerie m’arracherait les doigts, quand une ombre gigantesque me tombe dessus.

Merde, je n’ai entendu personne arriver !

Mon pouls accélère. Fort.

À Rockwoods, la moindre erreur peut être fatale. Les lieux tombent en ruine, et les gardiens sont presque aussi dangereux que… les animaux confinés ici. Que… nous. Relâcher son attention revient à programmer son suicide.

Je garde mon outil dans mon poing serré, et sans montrer la moindre faiblesse, la moindre peur, je tourne un peu la tête pour voir qui se trouve là. Qui me cherche. Parce que, bordel, personne ne m'approche jamais sans une bonne raison. Et cette raison, la plupart du temps, c'est pour me planter une lame dans la peau. Chose que je déteste par-dessus tout et qui me rend particulièrement rancunier. Et violent. Et… Dangereux. JE… suis… un… danger. Ce qui appose un sourire féroce sur mon visage, parce que ce sentiment si puissant, c'est ma foutue came.

Lamark se positionne juste à côté de moi, l'air décidé, et je me tourne vers lui en lui décochant un regard de tueur. Je déteste être surpris. Par qui que ce soit.

— File-moi ta perceuse une seconde. J'en ai besoin, mec, lâche-t-il.

— Non.

Sans un mot supplémentaire, je retourne à mon ouvrage.

Mais Lamark ne bouge pas. La sueur qui se met à rouler le long de mes tempes n'a plus rien à voir avec la chaleur. J'ai les nerfs. Je suis en rage. Ce n'est pas le moment de me chercher des problèmes parce que… je ne pourrai pas… Non, je ne *dois* pas me défendre, et ça me fait bien chier.

La vie en prison m'a forgé tout en muscles saillants, et m'a permis d'acquérir une force et une rapidité hors du commun. Les heures de sport nous aident à évacuer nos pires frustrations. Que ce soit dans la cour ou derrière les barreaux de nos cellules, nous entraîner, c'est vital, ici. Alors, je l'ai fait. Je me suis entraîné, jour après jour, jusqu'à avoir la peau aussi dure que possible. Pourtant, Lamark se place dans la catégorie supérieure. Il a ce côté redoutable. Menaçant. Même si je suis grand, il dépasse les deux mètres, et frôle facilement les cent-cinquante kilos. Sa peau a une couleur sombre ; son teint reste nickel. Il n'a même pas l'air de ressentir la moindre chaleur, dans sa combinaison bleu foncé, quand j'ai dégagé mon tee-shirt depuis ce matin.

— J'ai dit…, commence-t-il d'une voix basse, dure, rauque, grondante comme celle d'un animal sur le point de passer à l'attaque.

— J'ai bien entendu, grogné-je nerveusement en reprenant position face à lui.

Je me trouve clairement en infériorité. Un coup de poing en pleine figure et je suis dans le coma direct. Ce mec est un bœuf, une force de la nature. Je me doutais bien qu'on m'enverrait à un moment un type dans son genre

pour me coincer, mais *lui* ? Bon sang, je me demande combien de temps je vais tenir s'il se met à me cogner.

— J'en ai pour deux secondes, Ash. Pas plus. Je te la rends juste après.

— Et moi, je n'en ai rien à foutre, rétorqué-je. Tu veux quelque chose ? Va voir le garde. Moi, je ne te filerai rien, pigé ?

Je serre ma perceuse un peu plus fort entre mes doigts calleux. J'ai les nerfs qui tremblent autour du manche, tellement je l'agrippe de toutes mes forces.

Bordel, à quoi est-ce qu'il joue, franchement ? Lamark sait pourtant que nos outils sont plus précieux que nos propres souffles. Chaque jour, avant que le boulot commence, les gardiens fouillent scrupuleusement les lieux pour éviter tout trafic, tout vol, et chaque pièce prêtée à chaque prisonnier est consignée. Précieusement. Précisément. Si je lui file mes affaires et qu'il déconne avec, je vais passer un sale quart d'heure avec les surveillants, et je n'en ai franchement pas envie. Ici, on se trouve en mode « chacun pour sa peau », même si elle a tendance à se faire lacérer, charcuter et parfois même, arracher.

— Joue pas les cons, Ash, reprend-il. Je ne cherche pas la merde, faut juste que…

— Je me fous de ce que tu cherches, mon pote. Je ne suis pas là pour jouer à la dinette et partager le thé avec toi. Dégage. Tu empiètes sur mon espace vital et t'es sérieusement en train de le polluer.

— On t'a déjà dit que t'avais un sale caractère ? se moque-t-il.

Son ton se veut léger, mais son regard s'emplit peu à peu de colère, parce que si je n'entre pas dans son jeu, il va échouer dans sa mission, quelle qu'elle soit. Je ne sais pas ce qu'il cherche, en réalité. Tout le monde sait qu'à l'atelier, on est responsable de ce qu'on prend, et de ce qu'on rend. Tout ce qu'il se passe entre-deux, on le gère comme on peut. Qu'il insiste tellement pour que je lui prête mes affaires, y'a rien de plus suspect, et je suis presque sûr de pouvoir deviner ce qu'il a derrière la tête.

Il veut me pigeonner. J'ai probablement un foutu contrat sur la tête, et il doit avoir été payé pour l'exécuter.

Mais, franchement, je ne suis pas le genre de mec à se laisser avoir si facilement. Dans la chaîne alimentaire, je me trouve au sommet. Et lui, il va bientôt le comprendre.

— Tu crois que tu me fais peur, toi ? se gausse Lamark quand je lui ordonne de dégager.

Ses épaules larges tressautent tandis qu'il se marre. Je dois avoir l'air d'un gosse à côté de lui, et, honnêtement, je m'en balance. Pas besoin d'être gaulé comme un ogre pour briser les os de son adversaire.

— Tu me la donnes ou je te l'arrache des mains, t'as le choix, me menace-t-il finalement.

En temps normal, j'aurais réagi au quart de tour.

Là, sous cette chaleur de merde, alors que l'ensemble des mecs qui m'en veulent cherchent à me faire craquer, je cède encore plus vite. Tant pis si ça doit me coûter le trou pour les semaines qu'il me reste à vivre ici. Tant pis si je finis dans une cellule isolée sans lumière, sans vie, sans personne à qui parler jusqu'à ce que je pète un câble.

— Tu la veux vraiment ? grogné-je.

— Oui.

Le con. Il n'a pas remarqué qu'il était en train de commettre l'erreur de sa vie.

D'un geste vif, je lève ma perceuse devant moi et je plante la mèche de trente centimètres dans sa gorge à la peau flasque. Mon visage est un masque de haine. Mon regard est dur, lourd, dangereux, et le transperce de part en part.

— Et là, tu la veux toujours, mon pote ? susurré-je avec un petit sourire malsain sur mes lèvres pleines.

Mon doigt tremble sur le bouton pour mettre l'engin en marche. La sueur le fait glisser. Je ne serais franchement pas contre l'idée de donner une bonne leçon à Lamark.

Sachant très bien que je suis en danger, je prête attention au moindre bruit alentour pour ne pas me retrouver électrocuté par les gardiens même si, en général, ils aiment ça, les bagarres entre prisonniers. Les autres détenus, autour de nous, sont tiraillés entre le plaisir de mater un bon petit spectacle, et se cantonner à leur place pour ne pas perdre un bon boulot ou, pire, se retrouver dans la merde si on nous surprenait.

— Qu'est-ce que tu fous, Ash ? On est potes, toi et moi.

Son ricanement est tendu, nerveux. Il n'a plus le dessus, à présent, et il le sait.

— Et depuis quand ?

— Depuis… toujours. Je ne t'ai jamais cogné, non ?

Il cherche à détourner mon attention en se mettant à me raconter qu'il sort aussi bientôt, qu'il veut juste fixer un ou deux trucs sur son plan de

travail, mais je vois sa main qui glisse doucement vers mon établi histoire de se saisir de mon marteau et me défoncer le crâne.

Ces pourris sont prêts à tout pour me faire rester ici.

Et moi, je suis prêt à prendre des risques pour qu'ils comprennent que je vais sortir. Définitivement. Coûte que coûte. Dans dix-sept putains de jours.

Avec dextérité, j'attrape moi-même le marteau, le prenant complètement de court, et alors que sa main se fige au-dessus de ma table, je lève mon arme improvisée et l'abats sur ses doigts. De toutes mes forces. Ses os craquent. Son visage se déforme sous la rage, la douleur, la haine, même. Mais il ne crie pas. Il ne lâche pas le moindre hurlement, se contentant d'esquisser un rictus plein de haine et d'une promesse de vengeance.

Et c'est à ça, à ce sang-froid, à cet instinct prédateur au fond de ses yeux bruns que je reconnais en lui un nouvel ennemi. Bordel, j'avais bien besoin de ça !

— Oh, les mecs, ça va ? Parce que j'ai l'impression qu'il y a un peu de tension dans l'air, là… balance Raym en s'approchant de nous d'une démarche nonchalante. Un petit câlin entre vous, ça vous détendrait peut-être ?

On lui balance un grognement énervé.

— Oh, ça va, c'était juste une proposition ! ricane-t-il.

Lui aussi a l'air de baigner dans son élément sous ces quarante degrés.

Il porte son tee-shirt blanc plein de cambouis, et même un foutu bonnet sur la tête.

Je lève les yeux au ciel.

Raym est mon meilleur pote, mon voisin de cellule, et travaille à l'atelier depuis quelques mois, à peine. Cette place, il l'a méritée, et je ne veux pas qu'il la perde. Je lui lance un regard lourd de sous-entendus pour qu'il se casse et ne risque pas de se faire matraquer, quand les matons réaliseront qu'il y a du grabuge. Pourtant, au final, c'est mon adversaire qui s'exprime :

— Tout va bien. Retourne à ta place, ordonne Lamark d'une voix dure sans me quitter une seule seconde des yeux.

— Tu es sûr que ça va ? Parce que, mec, ta main vient de tripler de volume en deux minutes à peine.

Lamark grimace, et baisse enfin le regard, ce qui me fait sourire. Parce que quand il voit le résultat de mon coup de marteau, il pâlit, réalisant qu'il ne pourra plus venir à l'atelier durant un moment. Dommage, parce que

dans ce boulot, on gagne bien. Presque vingt dollars par mois. Mais surtout, il n'aura plus ses deux poings pour se défendre, et ça, en prison, ça peut vous coûter cher.

Furieux, ma mèche de perceuse toujours plantée dans son cou, Lamark sait que je l'ai mis en échec. Pourtant, quand il se met à reculer, j'ai plutôt l'impression qu'il va charger. Jusqu'à la dernière seconde, jusqu'à cet instant fatidique où il me tourne le dos pour aller à l'infirmerie, je ne sais toujours pas s'il va changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu as encore fait ? râle Raym en plantant les poings sur ses hanches.

— Tout de suite, tu me rejettes la faute dessus...

— C'est la tienne dans neuf cas sur dix.

— Eh bien, cette fois, je suis innocent. Enfin, quasiment. Je lui ai juste éclaté la main et presque transpercé la jugulaire, mais bon, il voulait m'emprunter ma perceuse, aussi.

— Et tu n'as pas l'impression d'avoir un peu surréagi ?

J'éclate de rire, puis lui lance un « nan » amusé.

Raym secoue la tête, blasé. Enfin, il a l'habitude. Quand je ne cherche pas les ennuis, ce sont les ennuis qui me cherchent. D'un geste dépité, il remet son bonnet en place, ses mains à la peau noire s'agrippant au tissu bleu foncé estampillé d'un énorme ROCKWOODS. Ici, toutes les fringues sont marquées du nom de la prison, pour bien nous rappeler où nous sommes. À qui nous appartenons. Où nous restons de longues, longues, longues années pour des crimes monstrueux. Le principe d'Enfer semble presque amusant, parce que quel que soit ce qui nous attend de l'autre côté, quand on se fera planter un peu trop profondément, ça ne pourra jamais être pire que cet endroit.

— Écoute, Ash, je vais te parler en tant que meilleur pote.

— T'es le seul que j'ai, je te signale…

— Oh, un compliment ! Je suis ému ! lâche-t-il en plaquant les mains sur son cœur. Du coup, comme je vois que tu es capable d'en faire de temps en temps au lieu de grogner comme un ours sur tous les mecs qui passent, voici mon conseil : sois gentil !

— C'est un vrai conseil, ça ? Non parce que pendant une seconde j'ai cru que tu pouvais être drôle.

— Je ne plaisante pas, Ash. Arrête de te mettre tout le monde à dos, ça devient plus que dangereux.

— Je ne crains rien ni personne, Raym, grondé-je en m'approchant de lui pour le bousculer vers son établi. Les gardes, les détenus, le directeur, je me fous d'eux et je ne vais pas commencer à leur lécher le cul juste pour tenter de passer quelques jours en paix, parce que je sais, putain, je sais que ça n'arrivera pas. Tôt ou tard, l'un de ces salauds va me planter. Ou même plusieurs d'entre eux, en fait. Ouais, voilà, les probabilités viennent d'augmenter. Donc, je ne vais pas changer et, surtout, je ne vais pas m'humilier à être hypocrite avec ces connards en sachant très bien que je suis dans leur collimateur. Pigé ?

— Tu pourrais quand même être plus sympa.

— Non.

— Juste un peu ? Un tout petit peu ? Genre une ou deux minutes par jour. Limite pendant la douche uniquement ?

— C'est toujours non.

— Tu sais, je ne pensais pas être plus désespéré que le jour où j'ai été condamné, mais ça, c'était avant de te connaître… Bon, je retourne bosser. Fais gaffe, d'accord ? s'inquiète-t-il.

— Toujours.

Il me tourne le dos et s'éloigne d'un pas ou deux avant de se retourner vers moi.

— Tu n'as pas l'impression qu'ils te cherchent de plus en plus, tous tes petits potes avec qui tu as eu des ennuis ces dernières années ?

— Si, maugréé-je. Plus je me rapproche du jour de ma sortie, plus ils vont essayer de me faire péter les plombs pour que je me tape des heures sup'. Et je crois qu'ils vont finir par réussir à rallonger ma peine.

— Pas si on peut te l'éviter. Je vais surveiller tes arrières, Ash. Je te le promets.

— Merci.

Il me sort un petit sourire en coin qui illumine ses yeux de ce vert pâle qui tranche avec sa peau noire. Tout aussi grand et baraqué que moi, Raym représente le calme là où je suis la tempête. Il est intelligent et loyal, alors que je préfère me servir de mes poings pour faire entendre raison aux autres.

Sans lui à mes côtés, sans son amitié, je serais un putain d'animal, enfermé ici. Un animal féroce, sans aucune laisse ni aucune retenue. Je me suis déchaîné si souvent sur les autres, ces dernières années, essayant de

garder ma place au sommet sans être bouffé à mon tour. Depuis son arrivée, Raym me permet de souffler un peu.

Le loup solitaire que j'étais, parmi les meutes ennemies, avait une espérance de vie trop faible.

Mais avec lui, j'ai commencé à avoir un peu plus confiance en mon avenir.

Raym a été ma survie.

À la fin de la journée, sans autre incident à noter, je remballe mes affaires et rapporte tout au garde à l'entrée de l'entrepôt. Il compte, recompte, inspecte chacun de mes outils. Deux fois. Et j'angoisse à l'idée qu'il trouve le moindre problème, ou même qu'il en crée un juste pour se marrer.

Un jour, quand j'ai commencé à bosser ici, j'ai réussi à subtiliser un tournevis à l'un des mecs qui travaillait avec moi.

Il s'est fait tabasser tellement fort qu'il a perdu un œil et l'usage de sa main gauche, écrasée sous les bottines renforcées de cinq gardes survoltés. Moi, j'ai gagné une arme que je ne quitte pas depuis et qui me rappelle qu'il faut parfois être prêt à tout, même au pire, pour survivre. Est-ce que j'ai regretté mon vol ? Bordel, non. Ça m'a même excité de savoir que ce putain de violeur avait payé en partie grâce à moi pour ses crimes.

Est-ce que je serais prêt à recommencer ? Bordel, oui. Je suis prêt à tout pour survivre. Survivre jusqu'à, au moins, sentir à nouveau le parfum de la liberté, même pour une seule petite seconde.

Je ressors de ce cercueil, de l'entrepôt en inspirant longuement l'air un peu plus frais des couloirs. Si le hangar se transforme en serre au moindre rayon de soleil, la prison est constituée de plusieurs couches de béton armé, gardant habituellement les lieux au frais. Mais la canicule a eu raison de tout le monde. Ici, il fait tout de même près de trente-sept degrés, en cette fin de journée, et même si ça reste un peu plus vivable que les quarante-cinq de l'atelier, on a du mal à vivre.

Les nuits sont courtes, tout le monde est crevé, et ça clashe de plus en plus souvent au fil des jours. Les bandes rivales s'affrontent avant d'être gazées par les matons. Les plus faibles se font planter les entrailles pour des broutilles. Et plus la canicule dure, plus les gardes sévissent rapidement. Durement. Ils ont intérêt à avoir du stock de pistolets électriques, parce qu'au rythme auquel ils les utilisent, ils risquent fort d'être démunis avant le retour des températures clémentes. Et s'ils sont démunis, les pires d'entre nous vont en profiter…

Je marche lentement dans les couloirs, me déliant les muscles après toutes ces heures à me retrouver penché sur mon établi. Je n'ai qu'une hâte, celle de me jeter sur ma couchette et de pioncer un peu. La cellule 625 m'attend.

Soudain, je croise deux taulards avec un grand sourire sur les lèvres et des bouquins à la main. Je comprends alors que quelque chose ne va pas.

Personne, ici, ne peut être heureux. Y'a rien de plus louche, étrange, malsain.

— Hé, les interpellé-je. Vous voulez cramer un coin de la prison ou quoi ?

Il s'agit de la seule raison pour laquelle ces abrutis auraient pu emprunter des bouquins. Je fais un signe de tête en direction des exemplaires usés de « Raison et Sentiments » et « Le Tricot en dix leçons ». Je suis sur le point de me foutre d'eux…

— Non. Par contre, la nouvelle petite bibliothécaire est super mignonne. Tout le monde s'est bousculé toute la journée dans son secteur pour l'apercevoir. Je te jure, les gars sont déchaînés.

Déchaînés.

Mes poings se serrent.

Quand ils sont excités, rien de bon n'arrive jamais.

— La nouvelle…

Je bute sur le mot.

— Bibliothécaire, reprend le tricoteur. Il te reste vingt minutes avant qu'elle ne ferme les portes, si jamais tu veux profiter de la vue.

Intrigué, je souris et les dépasse pour aller voir ça de moi-même.

Une femme. Ici. Ce n'est pas inédit, quoiqu'assez surprenant pour que, même moi, j'aie envie d'en savoir plus.

Je fourre les mains dans mes poches pour caresser doucement le manche de mon tournevis dont j'ai limé le bout jusqu'à ce qu'il soit pointu comme une aiguille, dangereux comme le serait une arme à feu.

Je suis conscient que de me balader seul dans ces couloirs blancs et sans vie représente un risque, mais bordel… Il y a une minette à la prison, et j'ai vraiment envie de voir ça. La curiosité est franchement, et de loin, le moindre de mes défauts.

2

Ash

Arrivé aux abords de la bibliothèque, je remarque que deux gardiens sont postés devant les portes grandes ouvertes, là où un seul suffit en temps normal. Sécurité renforcée. Le directeur de la prison voulait probablement s'assurer que la venue d'une femme ne causerait pas trop de troubles et de tensions. Après tout, la plupart des détenus sont ici depuis si longtemps qu'ils auront l'impression de se retrouver devant de la viande bien fraîche, pile ce qui les fait saliver comme des chiens.

J'entre sans me presser, le regard baissé pour ne pas la voir. Je ne veux pas passer pour un pervers, pour un dépravé, et je sais que si je lève les yeux vers cette inconnue, je vais la jauger un long moment pour tenter de deviner sa personnalité, qui elle est, et, surtout, ce qu'elle fabrique ici.

Alors, j'observe tout d'abord les nombreuses tablées pleines à craquer, et tous ces mecs qui simulent un intérêt pour leur lecture, en regardant de temps à autre la femme qui se trouve derrière le grand bureau de bois, juste face à eux.

J'observe leurs regards concupiscents, intéressés et parfois… viciés.

J'observe la façon dont leurs mains agrippent ces livres dont ils se foutent, comme s'ils voulaient plutôt nouer leurs doigts autour d'un cou frêle, les planter dans la chair tendre d'un corps de femme. Ça me retourne le bide.

Peu d'hommes ont atterri à Rockwoods par erreur. Si nous sommes ici, c'est que nous l'avons mérité. Nous avons même gagné chaque heure, chaque minute, chaque seconde du supplice que représente cet endroit insalubre et violent.

Ne décelant pas de danger dans l'immédiat, je me détends, tourne les yeux vers la nouvelle quand, d'un seul coup, mon cœur se met à accélérer.

Fort, tellement fort qu'il me fait mal.

Putain…

Je comprends que tout le monde se bouscule ici aujourd'hui.

La chaleur a beau être torride, elle est loin de l'être autant que la jolie blonde qui se prélasse sur sa chaise. Au-dessus de son bureau, pour améliorer ses conditions de travail, un petit ventilateur électrique ronronne et balaye ses longs cheveux lumineux vers l'arrière. Son haut si sage, léger, noir et couvert de fleurs blanches se colle à sa peau humide et attire le regard vers sa poitrine généreuse. J'en ai l'eau à la bouche. Je salive. Seigneur, je m'imagine déjà le goût de sa chair contre ma langue affamée.

Mon pouls accélère davantage.

Je me fige un instant, stupéfait par sa beauté, par son profil fier et doux, si doux qu'il me donne envie de caresser sa joue rosée.

Elle a l'air d'un ange.

Un putain d'ange, il n'y a pas d'autre mot possible pour la décrire.

Elle a l'air d'une créature frêle et sereine qu'on doit protéger à tout prix. Sa crinière blonde ondule un peu sous la moiteur de sa peau, ses doigts graciles caressent un manuel à l'allure antique. Elle se concentre sur les pages qui vibrent sous l'appel d'air, et moi, je suis concentré… sur elle. Je n'arrive pas à détourner le regard. Je… n'y… arrive… pas.

Comme tous les autres mecs dans cette pièce.

Parce qu'elle est aussi rayonnante que le soleil qui manque à nos vies, quand nous sommes coincés à l'ombre. Parce qu'elle est… notre exact opposé. Un être qui ne semble ni dangereux ni violent, et encore moins furieux. Cette aura de calme qui l'entoure attire. Et envoûte. Et ensorcelle.

Bordel de merde ! Qu'est-ce qu'elle fout là, sérieux ?

Il n'y a que des ennuis qui l'attendent à chaque détour de chaque couloir. Elle ressemble à une putain de divinité qui vient de mettre les pieds au bagne, et ça me file carrément les jetons. Entourée d'ordures, elle risque de s'attirer des problèmes avec bien trop de facilité, et elle va morfler. J'en suis certain. À Rockwoods, il n'y a aucune place pour la bonté et la douceur. Aucune place pour elle.

Réalisant que je me suis arrêté et que je la regarde, elle tourne la tête vers moi et… elle sourit.

Cette femme est en train de me sourire.

Et mon cœur se met à me martyriser, tellement j'avais oublié les sensations que provoquaient ce genre de choses. Ça fait du bien. Un bien fou. Parce que pour la première fois depuis quinze ans, je me sens à nouveau comme un être humain, tout simplement. À ses yeux, je ne suis pas un animal, je ne suis pas un meurtrier, je ne suis pas un déchet, une ordure, un salaud.

Je cligne des paupières, me demandant comment elle peut me sembler plus belle à chaque seconde qui passe. Et plus douce, encore. Et plus lumineuse. Son petit nez fin se pare de tellement de taches de rousseur que j'ai envie de m'asseoir devant elle pour les compter. Du bout des doigts. Ses yeux sont d'un magnifique brun, si clair qu'il ressemble presque à du bon whisky. Je me noie un instant dans son regard si naïf, si somptueux, jusqu'à ce qu'elle me fasse revenir sur Terre, ou plutôt dans cet enfer où elle risque de se brûler les ailes.

Son sourire s'élargit une seconde supplémentaire, tellement naturel, puis tout s'arrête avec soudaineté. Comme si l'interrupteur s'était éteint, il se fane, et ses yeux pétillants prennent un sérieux, un froid presque inhumain, qui me force à douter de tout.

Est-ce qu'elle me reconnaît ?

Est-ce qu'elle sait qui je suis ? Ce que j'ai commis ?

Dans ce cas, elle a raison d'être dégoûtée, mais, Seigneur, ces quelques secondes de son sourire me manquent déjà.

— Salut ! s'exclame-t-elle.

Un petit toussotement lui échappe, et elle reprend d'une voix plus posée, faussement grave :

— Hum, salut.

Elle carre les épaules pour avoir l'air plus imposante, alors que ce n'est pas le cas, et fait la moue, l'air de me dire que je peux circuler. Même si elle reste sur ses gardes, ne me quittant pas des yeux comme si j'étais un prédateur imprévisible, je sens son épuisement, ses doutes, ses failles. Elle en a probablement marre de tous les mecs qui se sont plantés face à elle aujourd'hui pour la reluquer. Elle en a probablement marre de l'armure pesante qu'elle doit porter ici, pour se protéger de tous les tueurs qui l'entourent. Avoir l'air forte, impassible, distante, c'est plus facile quand on n'a pas peur de chaque type devant soi.

— Salut. Je suis venu chercher un bouquin.

Mon grognement presque barbare me semble ridicule, à côté de la plaque. Je me passe une main sur le crâne, et son regard suit le mouvement, remarquant évidemment les tatouages qui noircissent chacune de mes phalanges, chaque millimètre de mon torse comme de mes bras nus. Je me sens excité, bon sang. Enflammé par ses beaux yeux qui me dégustent, pour ensuite en rougir de honte. Quand elle réalise qu'elle était en train de me mater sans vergogne, elle se mordille la lèvre inférieure et m'adresse un petit regard d'excuse.

— C'est en général ce que l'on fait dans une bibliothèque, répond-elle.

Sa façon de se moquer de mon comportement stupide me provoque. J'en rougis un peu à mon tour. J'ai l'air aussi ridicule qu'un préado' devant son premier décolleté. Super, comme première impression.

— Enfin, apparemment, ici, ça sert aussi de stock d'armes et parfois de planque pour de la drogue, chuchote-t-elle, embarrassée. Alors, tu es quel type d'homme ? Pitié, dis-moi que tu es ici pour les livres. Ils méritent un peu de respect, quand même ! Et j'ai l'impression que personne ne leur en a donné aujourd'hui.

— Je suis du genre à garder mes armes sur moi, si ça peut te rassurer, rétorqué-je d'une voix dure.

Ce petit air qu'elle voulait neutre disparaît, au profit d'une peur qu'elle a du mal à maîtriser. Je la vois se recroqueviller. Déglutir. M'observer comme si j'étais soudain devenu un danger, moi aussi. Tant mieux pour elle si elle le pense. Il ne faudrait pas qu'elle oublie qu'elle se trouve dans la fosse aux lions, et que j'en suis le roi.

— Dans ce cas, tu as intérêt à ce qu'elles restent bien cachées, et loin de mes bébés, compris ?

Elle carre à nouveau les épaules, histoire de ne pas passer pour la proie qu'elle est. Les gardes ont dû la briefer avant qu'elle ne commence sa journée. Ici, si tu as peur, si tu es faible, t'es dans la merde. Et si tu le montres, t'es foutu.

— Ou sinon quoi ? grogné-je, amusé, en m'approchant un peu.

Elle se redresse sur sa chaise, m'observe avec attention, et peut-être un peu d'appétit, ce qui anime lourdement ce foutu caillou dans ma poitrine.

— Sinon, je te vire d'ici !

Son regard déterminé me donne l'impression qu'elle y croit. Qu'elle pense être capable de faire le poids face à moi. Ce qu'elle se trompe, la blondinette…

— C’est mon antre, mon domaine, mon château…

— Ça ressemble plutôt à un taudis qu’on tente de transformer en quelque chose d’acceptable, si tu veux mon avis.

— Oui, eh bien, il s’agit de mon taudis à moi, je le dirige, et je ne veux pas de violence ici. Pas de drogue. Et pas d’armes non plus, compris ? Si qui que ce soit abîme l’un de mes livres, je ne vais pas laisser couler. J’ai autorité ici.

Je ris, parce qu’elle n’a franchement pas l’air du genre de femme à perdre patience. Ni même à avoir de l’autorité, justement.

— Je suis sérieuse !

— Je suis presque tenté de dégainer la marchandise pour voir ce que ça donnerait, susurré-je. Et elle est de qualité, crois-moi.

— J’ai vraiment hâte… répond-elle, ironique, cherchant à me remettre à ma place en quelques mots à peine.

Sa moue sceptique me donne envie de l’embrasser. Lorsqu’elle croise les bras sous sa poitrine, agacée, pour me regarder de son air toujours si froid, j’en ai même encore plus envie.

Je me fige un instant, emballé, avant de réaliser qu’elle est toute candide et loin, très loin d’être sur la même longueur d’onde que moi.

— Ma belle, ricané-je, si tu me demandes de tout te montrer, c’est que tu n’as pas saisi mon sous-entendu. À moins que je ne te tente vraiment, vraiment beaucoup…

— Non ! me coupe-t-elle en rougissant de tout son être, et son beau regard se baisse un peu le long de mon torse dur et moite, puis vers mon pouce que j’ai glissé sous l’élastique de mon pantalon pour l’offusquer. Je n’avais pas… Je ne veux pas… Je parlais uniquement de ton arme. Le reste ne m’intéresse pas du tout !

Elle hausse ses sourcils pâles, me défiant d’un air hautain et splendide.

Je suis presque sûr qu’elle ne pense pas une seule seconde que je puisse avoir quoi que ce soit de réellement dangereux sur moi. Elle doit vivre dans son petit monde tout rose, sur son nuage en guimauve, mais autour d’elle, il n’y a que des prédateurs, et elle ne le voit pas. Pas encore, du moins. Pourtant, chaque mec qui la regarde, chaque homme qu’elle a croisé aujourd’hui était lourdement armé. Sa seule défense, ce sont les gardes postés en dehors de cet endroit. Deux hommes. Et elle, une femme frêle et délicate. Contre des centaines de détenus. Elle vit dangereusement, et je n’aime pas ça.

— Alors, gros dur, qu'est-ce que tu attends ?

— J'attends que tu partes en courant, tellement je te fais peur, cependant j'ai l'impression que tu as plus de cran que je le pensais. Et puis, un homme ne montre jamais ses plus gros atouts au premier rendez-vous.

— Je me doutais bien que c'était du vent, tout ce que tu « caches ».

Elle mime les guillemets de ses doigts fins, élégants, qui me font fantasmer. Pourtant, ce qui me plaît le plus reste le regard dur, sérieux qu'elle me lance. Je n'ai toutefois pas le cœur à lui montrer, dès son premier jour, toute la merde et la noirceur de Rockwoods. Je caresse du bout du pouce mon meilleur moyen de défense, caché au fond de ma poche, lui laissant croire que c'est impossible que je possède une arme.

Comme je ne dis plus rien, elle rougit davantage et ses paupières papillonnent, me cachant une fraction de seconde après l'autre la beauté de ses iris.

Elle se radoucit soudain un peu, comme si elle voulait mettre de côté l'armure qui l'a protégée tout au long de la journée. Cette froideur qui paraît tellement artificielle.

— Je t'ai vexé ? Désolée, la journée a été si longue. Je me suis braquée contre tout le monde ou presque, je suis épuisée. Et puis, tu n'es pas le premier… ou même le dixième à me proposer un petit moment d'observation de parties génitales. Je te jure, les hommes sont dingues ! Je n'aime pas qu'on me déballe la marchandise à la première rencontre, je te signale. Au cas où tu ne serais pas au courant, un pénis, ce n'est pas franchement le truc le plus glamour, contrairement à ce que vous autres, Messieurs, puissiez penser.

— Tu as tort, marmonné-je.

— Ah bon ? Enfin, qui suis-je pour te contredire ?

Son petit air espiègle ne me dit rien qui vaille.

— Tu en vois plus que moi au quotidien.

Échec et mat…

Je rêve ou elle me cherche, la miss ? Je ne suis pas trop sûr d'aimer ça. Ni même de détester, pour ce que ça vaut.

— Bordel, finis-je par soupirer.

Le pire, c'est que finalement, elle n'a pas tort.

— Ah, tu vois !

Putain, qu'est-ce qu'elle rayonne ! Mais moi aussi, j'ai quelques atouts dans les manches.

— Cette conversation est terminée. Et je te signale qu'être aussi heureuse de gagner la bataille sur une discussion à propos de pénis, y'a rien de plus poignant, me moqué-je en plaquant les mains sur ma poitrine.

Ses lèvres s'entrouvrent et, sous le choc, plus aucune pensée cohérente ne lui vient à l'esprit. Alors, je l'abandonne à son bureau, parce que, bon sang, je meurs d'envie de continuer à la taquiner et à la faire sortir de ses gonds, ce qui risque de dégénérer. Ce n'est jamais bon d'essayer d'apprivoiser une créature sauvage, même à coup de sourires. De sourires qui s'éteignent au profit d'un air sérieux.

J'ai l'impression qu'elle ne s'est pas encore habituée à Rockwoods, ce que je comprends. Elle ne parvient pas très bien à mettre de côté cette personnalité rayonnante qui illumine tout autour d'elle, et elle galère à garder son masque impassible en place.

Ne souhaitant pas la mettre mal à l'aise, ou l'épuiser dans ses vaines tentatives d'être stoïque, je disparais dans les rayonnages gigantesques de la nouvelle aile de la prison, mes pensées se détournant rapidement de la petite nouvelle.

Je n'étais plus venu ici depuis des lustres, cependant, je reprends plaisir à parcourir les allées sombres, à me gorger du parfum des bouquins vétustes qui ont connu des périodes peu glorieuses, dans cet endroit. Certains sentent la clope, d'autres ont des traces de brûlures sur le dos, des pages arrachées, des couvertures déchirées.

Avant, les détenus se servaient de ce coin tranquille pour leurs petits trafics qui tournaient mal, en général. Mais ça fait un moment que ce secteur était fermé pour rénovations. Aujourd'hui, il est flambant neuf et je dois avouer que je n'ai jamais eu autant envie de lire que depuis que j'ai croisé Miss Bouquins.

J'attrape au hasard un roman dont je ne vois rien, lorsque j'entends son petit halètement surpris et tendu. Le temps que je me précipite pour la rejoindre, tous les détenus sont déjà sortis. Tous, sauf un. Qui l'a acculée contre une étagère et la regarde comme s'il allait la bouffer.

Je balance mon livre sur la table tout près d'eux, le faisant claquer pour attirer l'attention de Rez. Dès que sa sale gueule se tourne vers moi, je l'agrippe par la mâchoire et plonge dans son regard sombre.

— Je peux savoir pourquoi tu ennuies la demoiselle ? grondé-je.

— Je sais me débrouiller, merci ! rétorque-t-elle d'une voix faussement posée.

Elle croit peut-être que je n'ai pas vu la panique sur son beau visage ? Que je n'ai pas aperçu ses poings serrés le long de son corps ?

Fière, elle ne quitte pourtant pas Rez du regard, comme si elle cherchait à déterminer jusqu'où il serait prêt à aller.

Jusqu'au bout, ma belle. Jusqu'au bout…

— Tu voulais un renseignement en particulier, peut-être ? demande-t-elle au détenu avec froideur.

— Ou tu avais juste envie de contempler ces magnifiques étagères ? continué-je avec défi.

Rez se renfrogne, et pour l'inciter très amicalement à ne pas dire de conneries, je serre sa mâchoire jusqu'à ce que je sente son pouls battre à fond sous la pression de mes doigts.

— Je voulais juste regarder les bouquins, marmonne-t-il. Mais c'est bon, j'ai eu mon compte.

D'un geste brusque, il me repousse et je ne le quitte pas des yeux une seule seconde jusqu'à ce qu'il soit sorti de la pièce.

— Nous étions juste en train de discuter, je te signale ! s'exclame la blondinette en s'éloignant.

Lorsqu'elle me frôle, mon corps entier réagit, me laissant les veines en feu et le souffle court.

— Vraiment ?

— Oui. Enfin, c'était surtout lui qui parlait et qui proposait peut-être des choses que mes chastes oreilles ne veulent plus jamais entendre, pourtant, ce n'était pas une raison pour en venir aux mains ! J'ai entendu ce genre de choses toute la journée, et j'ai géré. Tu pourrais être plus gentil, quand même. Ton regard de tueur terrifie mes lecteurs !

— Plus gentil ? On me le dit souvent, ris-je, mais... ça n'arrivera pas. Et si tu crois que j'en suis venu aux mains, là, laisse-moi te dire que tu ne sais pas encore de quoi je suis capable.

Le double sens de mes mots ne la laisse pas indifférente, et un petit hoquet lui échappe.

— Prétentieux, maugrée-t-elle.

— P't-être bien. J'ai de quoi l'être, alors j'en profite.

Je lâche un rire rauque comme ça ne m'était plus arrivé depuis des lustres, avant de me tourner enfin vers elle. Elle n'imagine pas comme elle me fait passer le meilleur samedi de toute ma vie.

La jolie blonde se tient debout derrière son bureau, ses clefs en main, et me regarde marcher vers elle. Son regard est franc, direct. Inquiet. Pourtant, je ne suis pas comme Rez. Je ne suis pas là pour découvrir son point de rupture. Je récupère mon livre au passage. Ne la quittant pas une seule seconde des yeux.

Je sais que je ressemble à un danger ambulant. À un animal. Je ne suis même pas sûr d'être capable de me souvenir de comment sourire. Mais quand son sourire à elle illumine ma journée, j'esquisse un rictus qui semble la faire frémir. De plaisir ? De panique ? Je n'en sais rien.

Je me rapproche. Sans m'arrêter.

Son regard presque doré ne quitte pas le mien. Elle reste sur ses gardes. Ce que je trouve presque aussi excitant que sa façon de rougir.

Sa poitrine se gonfle à chacune de ses inspirations, de plus en plus profondes, de plus en plus rapides. Est-ce qu'elle a peur de moi ? Elle le devrait. J'ai été capable de me débarrasser de Lamark, donc qu'est-ce qui pourrait arriver à cette jolie brindille, si elle se retrouvait seule en ma compagnie ?

Tu lui ferais du mal. Tu la briserais, s'insurge une partie enfouie de mon esprit.

Putain, non. Je ne suis pas ce genre d'homme. J'ai encore un honneur, même si certaines personnes ont passé plusieurs années à essayer de me le faire oublier.

Miss Bouquins se penche en avant pour couper le ventilateur, et dès que les pales cessent de tourner, son parfum de violette sucré et bandant me parvient. Je suis soudain… affamé. D'elle. Alors qu'elle a terminé sa journée, elle s'apprête à partir. Honnêtement, elle ne devrait jamais remettre les pieds ici.

Je pose mon livre sur son bureau, tandis qu'elle s'assoit du bout des fesses sur sa chaise en bois. Si elle a passé la journée là-dessus, elle doit avoir les reins en feu et, franchement, je me dévouerais bien corps et âme pour l'aider à aller mieux. Un massage, un coup de langue bien placé, je suis prêt à tout pour qu'elle se sente un peu plus à l'aise. Même à croupir quinze années supplémentaires dans ce taudis.

— *Farouche Highlander*, lance-t-elle en riant, et en notant le titre de mon emprunt dans son gros carnet déjà plein de griffonnages. Tu aimes la romance historique ? Parce que j'en ai beaucoup d'autres à te conseiller.

— Eh merde… marmonné-je tout bas en baissant le regard.

— Il y a *L'Âme du Péché*.

Elle prononce le titre en balançant un peu les épaules, et sa voix se fait plus rauque, pour s'accorder au côté sulfureux du livre. Je suis figé, fasciné par sa façon de s'amuser d'un rien.

— Oh, et puis bien sûr, *Kilts et Épées*. *Le Vicomte et la Paysanne*. Et…

— Tu es consciente que tu donnes l'impression de me citer des films porno, là ? la coupé-je.

— Hé !

— Mais si tu en as un qui s'appelle *la Reine et le Criminel*, je suis preneur. Pour le bouquin ou pour le film, d'ailleurs, je ne suis pas difficile.

— Tu ne mérites pas ce livre, grommelle-t-elle en retournant *Farouche Highlander* entre ses doigts fins et élégants.

Sa couverture hideuse me fait ultra-honte. Une nana dans une robe rose à froufrous, qui se pâme entre les bras d'un mec torse nu aux longs cheveux blonds, c'est moche. Tellement moche.

— Il n'y a rien de plus méprisable que de dénigrer ainsi la romance historique, Monsieur !

Ses sourcils se froncent, même si sa petite moue mignonne et amusée me rend presque conscient qu'il reste un peu de beauté dans ce monde.

— Je… J'ai dû me tromper d'étagère, grogné-je finalement.

— Mais bien sûr. Alors, dis-moi la vérité, tu fais partie de quelle catégorie : les lecteurs de romance ou les types qui ont juste voulu voir la petite nouvelle ?

— J'aurais l'air con si je dis que j'adore la romance ?

— Non, évidemment ! s'indigne-t-elle. Mais tu peux aussi me révéler la vérité. Après tout, tu n'es franchement pas le seul à avoir eu cette idée. Je suis d'ailleurs presque choquée, parce qu'il y a quelques pépites dans cette bibliothèque qui sont bien plus intéressantes que moi.

Elle sourit encore. Et encore. Et encore. Depuis que la bibliothèque a été désertée, elle n'a plus les nerfs à vif, semble plus détendue. Une chance pour moi. Mais est-ce qu'il y a quelque chose au monde qui pourrait ôter les étoiles de ses yeux, bon sang ? On dirait que la vie n'a aucun impact sur elle, que sa beauté rejaillit de partout, même au cœur de cette prison de haute sécurité où il fait une chaleur de tous les diables. Où l'odeur des mâles, pour la plupart en rut, couvre presque son parfum de violette. Et où la barbarie est tellement légion que plus personne ne prend garde aux cris

qu'on entend régulièrement, de jour comme de nuit, relatant de violences et de souffrances que les gardes préfèrent ignorer.

Sauf elle, bien sûr. Ses petites épaules frêles tressautent dès qu'un cri retentit. Même si elle garde son sourire comme s'il s'agissait d'un rempart, d'une armure ; de l'armure la plus belle que je n'aie jamais vue.

Puis, elle toussote délicatement, reprend son air sérieux et distant, comme si elle se souvenait d'où elle se trouvait. D'*avec qui* elle se trouvait. Et je réalise que cette apparente froideur ne représente qu'une barrière que tout le monde peut enjamber. Suffit de la regarder une seconde pour voir qu'elle n'a rien de stoïque. De dur. Je me demande alors si elle joue un rôle parce qu'on le lui a demandé, qu'on la mise en garde, ou si c'est parce qu'elle se trouve avec nous. Avec tous ces hommes sans foi ni loi qui n'ont même plus l'honneur d'être des déchets de la société. Parce qu'on ne représente plus rien du tout aux yeux du monde. Et aux siens ? J'ai peur d'avoir un jour la réponse à ma question.

— J'étais curieux, je l'avoue, soupiré-je, mais j'ai déjà lu la plupart des livres qui sont ici, de toute façon. *Farouche Highlander* fait partie des heureux laissés pour compte dans mon tableau de chasse.

— Je peux te jurer que tu reviendras ici en courant pour en réclamer d'autres, quand tu l'auras fini. On ne laisse pas la romance historique dans un coin.

— J'ai des doutes. Franchement, j'ai de gros doutes. Tu as vu cette robe en guimauve ? grommelé-je en levant les yeux au ciel.

— On ne juge pas un livre à sa couverture, allons ! Ils sont un peu comme les gens, au fond. Ce qu'ils montrent ne correspond pas forcément à ce qu'il y a à l'intérieur. Leur laideur peut couver toute la douceur du monde, tout comme leur beauté peut cacher le pire. Les apparences sont toujours trompeuses, pose-t-elle avec sincérité.

J'ai presque envie de lui dire qu'elle a tort. Qu'elle se trompe. Elle, elle a l'air si calme et inoffensive, et je suis sûr que je ne me fais pas d'idées à son sujet.

— De toute façon, je n'ai pas le choix si je veux lire quelque chose de nouveau.

Je hausse les épaules. Elle, ses sourcils, comme si elle ne me croyait pas. Il s'agit de la vérité, j'ai presque tout lu, à Rockwoods, pourtant je ne vais pas insister là-dessus. Je n'ai pas à me justifier. Devant personne.

— Je peux avoir ton nom, s'il te plaît ?

— Et pourquoi ça ? Tu veux pouvoir rêver de moi cette nuit ? l'interrogé-je d'une voix rauque et pesante, en passant lentement la main dans mes cheveux sombres, rasés de près.

Je gonfle mes biceps, lui montre mes abdos en reculant d'un pas.

— Non, mais merci de penser à mon bien-être. Je suis super touchée. En réalité, je suis même tellement touchée que j'ai presque honte de te vexer, pourtant j'en ai juste besoin pour ta fiche d'emprunt.

À nouveau, elle se moque, et ça me laisse un petit sentiment amusé au fond de la poitrine. Cette femme vient de m'offrir ma première conversation civilisée, humaine et agréable en quinze ans. Ça me touche plus qu'elle ne pourrait l'imaginer.

— Ah… Alors, tu peux noter Ash Gilliam. Et tu peux aussi t'en souvenir cette nuit.

Je lui fais un clin d'œil, attrape mon bouquin et quitte la librairie de mon pas toujours aussi nonchalant. Je suis presque sûr qu'elle a le regard rivé à mon dos. Aux tatouages qui y dansent tandis que mes muscles bougent lascivement. Je suis presque sûr qu'elle recommence à sourire, aussi, et c'est peut-être moi qui penserai à cela toute la nuit.

Énervé de la laisser si facilement me déstabiliser, je m'arrête au cœur du couloir, et me retourne, avant de la rejoindre d'un pas lourd. Je m'approche d'elle, me plante devant sa belle gueule d'ange, et, féroce, j'entrouvre les lèvres.

Un grognement danse au creux de ma bouche.

— Ne reviens pas demain, ordonné-je. C'est trop dangereux pour toi, ici.

— Je suis une femme. Le monde tout entier constitue un danger pour moi, Ash.

Mon prénom, porté par sa voix douce, glisse entre nous et me file des frissons de pur plaisir.

— Rockwoods surpasse tout. On n'a plus rien à perdre, bon sang ! Et toi, tu vas devenir un jeu pour beaucoup de ces salauds qui sont venus te jauger aujourd'hui. Tu as eu peur de Rez ?

— N-Non, ment-elle.

— Dis-toi qu'ici, il ne représente rien. Ni un caïd ni même pas une petite frappe. Rien.

— Je devrais donc me terrer chez moi parce que quelques hommes veulent me faire peur ? Hors de question !

Pour une fois, son air hautain, dur et autoritaire ne me semble pas feint. J'ai l'impression que sous sa douceur, entre les mailles de sa froideur, elle est capable de tout encaisser, ma jolie blondinette. Je ne sais pas si ça me plaît, ou si ça me fout en rogne.

Nous nous dévisageons un long moment sans plus parler, et quand je comprends qu'elle n'écoutera pas mes conseils, je jure et me casse avant de dire quoi que ce soit de blessant.

3

Ash

Ma fureur envers Miss Bouquins augmente à chacun de mes pas. Qu'est-ce qui lui a pris de postuler pour un job à Rockwoods ? Elle veut mourir ou quoi ? Elle veut se faire du mal ? Je ne comprends pas, là. Il y a quelque chose qui m'échappe.

La bibliothèque se trouvant au rez-de-chaussée, je monte au troisième étage sans me retourner, même si j'en meurs d'envie. L'apercevoir une dernière fois, tandis qu'elle quitte la prison, me rendrait trop nerveux.

Quand j'arrive enfin dans ma cellule, je m'affale sur mon lit et grimace en entendant les ressorts grincer. Après les heures de bruit à l'atelier, le brouhaha ambiant dans les couloirs, j'ai envie d'un peu de calme, ce qui n'arrive jamais, ici.

Je glisse mon livre sous mon oreiller pour le lire cette nuit, quand nous serons tous prisonniers de nos cellules, et je me perds dans mes pensées. Dans cette angoisse de ma future sortie. Le monde a tellement dû changer, en quinze ans, que je vais m'y perdre, c'est sûr. D'autant que je n'ai rien, là dehors. Rien qui m'attend. Pas de logement, pas de proches, pas de… véritable vie. Je me suis fait incarcérer quand j'étais encore un gosse, donc qu'est-ce que je peux espérer trouver, quand je retournerai à Phoenix, au cœur de ce désert brûlant, de ses buildings et ses palmiers ? Son putain de soleil qui ne disparaît que la nuit. Que dalle…

Bon sang, il faut que j'arrête de penser à tout ça, ça me tue.

Je me redresse pour m'adosser au mur vide et gris de ma cellule.

Je n'ai jamais mis la moindre décoration dans ma piaule, contrairement aux autres.

Quand je vois leurs photos de famille, ça me file la gerbe. Moi, j'ai perdu la mienne.

Quand je vois ces lettres, ces cartes qu'ils reçoivent, ces posters qu'ils affichent, je ne comprends pas ce qui leur passe par la tête. Si j'avais une foutue carte de Las Vegas devant les yeux toute la journée, je crèverais d'envie d'y être, de sentir le soleil sur mon visage, d'entendre les rires fuser dans les casinos. Ça me bousillerait de l'intérieur.

Et si j'avais une photo de mes proches, si je voyais leurs sourires alors qu'ils sont si loin de moi, que je ne peux pas les voir grandir, vieillir, s'amuser, vivre, être heureux… ça me tuerait à petit feu.

Heureusement que je suis seul.

Ma cellule me sert de punition, je me l'inflige comme telle.

Les murs gris demeurent nus année après année, et je me contente de ce lit tout simple où je me couche tous les soirs. Au-dessus de ma tête, il y a les ressorts d'un autre pieu déserté pour le moment. J'espère qu'on ne m'imposera personne durant ces deux semaines et trois jours qu'il me reste. J'aime trop ma solitude.

Au fond de cet espace étroit, d'à peine deux mètres de large, j'ai un petit bureau où j'ai abandonné quelques pièces de monnaie qui me servent à la laverie, et deux étagères rivetées au mur, remplies de vieux bouquins que j'ai trop lus et que la bibliothèque n'a jamais voulu récupérer. Les pages se détachent. Les couvertures sont usées. J'ai payé des amendes de folie pour ça. Elles m'ont coûté des mois et des mois de salaire, pourtant je ne regrette rien. La lecture est plus qu'un plaisir dans un endroit comme celui-ci. C'est une survie.

Quand Raym débarque dans mon coin et se plaque le dos au mur avant de se laisser tomber au sol, je me redresse. Habituellement ironique et même optimiste, il a franchement l'air maussade, ce soir.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, Ash, m'annonce-t-il immédiatement.

Son accent traînant du Sud va avec sa voix ultragrave. Sur sa peau noire, ses tatouages encore plus foncés, telles des traces volatiles de sa vie d'avant, ressortent à peine. Les miens, ils ont tous été créés ici, en douce, par des mecs qui ne connaissaient pas l'hygiène, mais qui avaient de vraies âmes d'artiste. J'ai morflé des heures et des heures durant pour tout ça, pour tous ces dessins, et je n'en regrette rien. À l'époque, c'était encore facile grâce à la contrebande de matériel pour les tatouages. De nos jours, avec les

mesures strictes de la prison, les petits nouveaux qui débarquent doivent être marqués avec du fil de fer et de l'encre de stylo. À la guerre comme à la guerre.

— Balance.

— La bonne nouvelle ? Apparemment, la bibliothèque a de nouveau ouvert ses portes, et il y a une jolie petite blondinette qui veille au grain.

Tout le monde a déjà été mis au courant, ce qui m'enrage.

— T'es intéressé ? grogné-je d'un ton presque violent.

— Moi ? Nan, y a que Vi dans mon cœur, tu le sais bien ! s'exclame-t-il comme si je devais avoir honte d'avoir oublié sa nana.

Puis, il se met à sourire comme un idiot, probablement parce qu'il pense à sa brunette.

Je renifle, amusé. Vi, l'une des gardiennes de la prison, a volé son cœur. Il s'agit d'une Latina au regard de braise, aux formes généreuses, et qui n'a ni sa langue ni sa matraque dans la poche. Raym lui fait du rentre-dedans depuis des mois. Depuis la première fois qu'il l'a aperçue, pour être exact. Il en est dingue, et à chaque fois qu'elle le supplie de la fermer, quand il lui balance des petits surnoms mignons, il est encore plus accro. Et elle le déteste un peu plus fort.

— Mais je me disais que ça te redonnerait peut-être envie de lire. Après tout, et même avant que le secteur ferme pour rénovations, tu n'avais plus le goût à la lecture. Ce serait bien que tu puisses t'y remettre. Peut-être que comme ça, tu arrêterais du gueuler sur tout le monde et de te trouver de nouveaux ennemis.

Je hausse les épaules, la poitrine serrée dans un étau.

J'ai arrêté ce petit plaisir il y a quelques années, au décès de mon père. Ce jour-là, après l'enterrement, ma mère a débarqué pour la dernière fois au parloir, en larmes, et je me suis senti tellement coupable… D'ajouter à son chagrin, d'avoir déçu mes parents, de ne pas avoir été là pour mon père quand il en avait besoin et, surtout, d'avoir réalisé qu'il nous avait quittés sans cesser d'être en colère après moi. Parce qu'il ne m'avait jamais pardonné mon crime. J'en ai oublié de vivre, en réalité. Même si c'est loin d'être le mot idéal pour ce que je fabrique dans cette prison. Pour les pauvres bouffées d'air avarié que je respire chaque jour.

— La lecture, ça apaise, mon pote.

— Je n'ai franchement pas besoin d'être calme. Je suis la patience incarnée.

— Dit-il en grognant comme s'il avait envie de cogner tout ce qui bouge.

— C'est peut-être vraiment ce que j'ai envie de faire. Et puis, frapper les gens, ça apaise vachement plus qu'un foutu bouquin, je te signale. Mais j'ai déjà vu Miss Bouquins, lancé-je pour détourner la conversation.

— Miss Bouquins ? Il s'agit de son petit nom ?

— J'espère pas.

Je réalise soudain que je n'ai même pas pensé à le lui demander ! Bon sang, je n'ai plus aucun savoir-vivre, ça me rend dingue. Même les choses les plus anodines me semblent énormes. Compliquées. Comment espérer pouvoir retrouver une place dans une société en pleine évolution alors que je n'ai plus de décence, et que mon éducation s'est arrêtée à dire « merci » quand on me tabassait ?

Un long soupir m'échappe, et je me passe la main sur la mâchoire en un geste énervé.

— Je rêve ou elle t'a impressionné, ta miss ?

Mon ami hausse les sourcils, un petit air amusé sur le visage.

— La ferme !

Je n'y peux rien si elle a quelque chose de… sublime.

— Tu rougis !

— Je vais te frapper, Raym. Meilleur pote ou pas, je vais te casser la gueule.

— Je croyais que tu devais devenir gentil ?

— Qu'est-ce que tu crois que je fous, là ? grogné-je. Je ne suis pas en train de te tabasser, il me semble. Je me retiens.

— Merci, ça me réchauffe le cœur, rit-il.

Je lève les yeux au ciel, et l'image de Miss Bouquins se rappelle à moi.

— J'aurais dû la pousser dans ses retranchements. L'effrayer, grogné-je. Lui dire de ne plus jamais revenir ou je le lui aurais fait payer. Rockwoods n'a rien d'un endroit sûr pour les femmes comme elle.

— Pourquoi ? Elle est comment ?

Je lâche un petit rire amusé en me rappelant ce sourire qu'elle tentait de masquer sous une apparente indifférence, histoire de prouver à tout le monde qu'elle était forte.

— Adorable, bordel. Et elle va se faire bouffer avant la fin de la semaine.

J'inspire lourdement, en me demandant lequel des monstres de ce taudis portera la main sur elle en premier. Un frisson de dégoût me tord le ventre. Rez a déjà tenté sa chance, mais j'étais là pour l'empêcher de jouer avec le

feu. Qu'en sera-t-il lorsqu'elle sera seule avec les détenus, demain ? Après-demain ? Les jours suivants ?

Ma mâchoire se contracte quand je réalise qu'elle a déjà passé une journée entière ici, et qu'il ne s'est rien passé de grave. Ouais, elle sait définitivement encaisser.

— Et la mauvaise nouvelle que tu avais ? continué-je pour changer de sujet.

Et arrêter d'imaginer la jolie blonde la gorge tranchée, les larmes aux yeux et le corps ravagé…

— Eh bien, si on regarde le bon côté des choses, c'est que tu as explosé tellement d'os dans la main de Lamark qu'il va avoir besoin d'une opération en urgence, il ne pourra donc plus s'en servir pour t'exploser la tête. Mais si on se concentre sur le négatif…

— Et il y en a beaucoup, du négatif, pas vrai ?

— Ouais. Tout son clan, les Black Fire, va te tomber dessus pour le venger, Ash. Ils sont remontés à bloc. J'ai joué la carte *frère de couleur* pour essayer de fouiner un peu. Lamark a été envoyé pour te chercher des problèmes, à l'entrepôt.

— Je m'en doutais, merci.

— Son but était de te voler la mèche de la perceuse et de planter un gars à la fin de la journée pour que tu sois accusé de son meurtre.

— Bordel, ils sont vraiment prêts à tout pour que je ne quitte pas cet endroit, je n'en reviens pas.

— Carrément. Et ils sont combien à te détester, dans tout Rockwoods ?

— Des centaines, ricané-je.

Maintenant, mon but pour ces dix-sept prochains jours, ça va être d'éviter les nouveaux pièges qu'on va me tendre. D'éviter d'entrer dans leur jeu et de me déchaîner sur eux, même si je dois juste me protéger, histoire de ne pas voir ma peine être rallongée.

Ou mieux, encore. Éviter de me faire planter quand ils en auront marre que je déjoue toutes leurs embuscades à la con.

Mon but de ces dix-sept prochains jours ? Ça va être de sortir d'ici encore en vie. De survivre, comme je l'ai toujours fait, et de survivre jusqu'au bout.

4

Isla

Le dimanche matin, malgré ma petite prise de tête avec Ash, je suis détendue. Je dois passer toute la matinée avec les ressources humaines pour quelques signatures supplémentaires, concernant mon contrat. Je ne vais donc pas me rendre à la bibliothèque très longtemps. Cela me donne la possibilité de digérer un peu ma première journée riche en émotions.

Après un lever de soleil magistral, je me rends à Rockwoods, passe la sécurité, et un garde me conduit directement dans une aile de l'étage, réservée à l'administration. La chaleur déjà insoutenable crée des perles de sueur sur ma peau déjà brûlante. Mais lorsque je prends place face à la secrétaire, je réalise qu'elle a tout pour être à l'aise, ici. Dans son bureau isolé parfaitement rangé, avec son grand sourire franc et son climatiseur portatif qui fait baisser la température de quarante à vingt-cinq degrés à peine.

Je me renfrogne, furieuse.

J'ai passé près de dix heures, hier, dans mon fief surchauffé, avec des hommes qui peinaient à respirer et des surveillants qui s'essoufflaient à chacun de leurs tours de garde. C'est tellement injuste qu'il y ait du confort dans ces bureaux, et nulle part ailleurs !

La dame, âgée d'une quarantaine d'années, me pose mille questions enthousiastes et trop personnelles sur ma première journée, avant de me forcer à relire tout un tas de contrats que je dois signer les uns après les autres, alors que j'ai déjà dû apposer ma signature sur des tonnes de documents.

Quand l'après-midi pointe enfin, je retourne auprès de la sécurité, et je suis finalement apte à me mettre au travail vers quatorze heures.

J'entre dans la bibliothèque, alors surveillée par un homme d'âge mûr qui me laisse sa place, et je lance un grand « bonjour » à tout le monde. Avant de toussoter, et de me reprendre d'un ton plus posé :

— Enfin, je veux dire… Hum, bonjour.

Quelques hommes ricanent et me renvoient le mot d'un ton morne qui imite le mien. Leur façon de se moquer de mon pseudo-professionnalisme me fait rire. Ils sont très peu nombreux, aujourd'hui, ce qui est rassurant. Je vais pouvoir m'habituer à mon nouvel emploi un peu plus facilement.

Certains se lèvent pour former une file devant mon bureau, histoire d'effectuer quelques emprunts, lorsque Ash débarque, la tête haute, comme s'il savait que je venais de prendre mes fonctions.

Dès qu'il franchit le seuil de la porte, tout le monde se tait et l'observe avec une sorte de crainte qui se répercute sur les traits anxieux de leurs visages en sueur.

Ash ne fait pas attention aux autres détenus.

Non.

Au lieu de cela, il braque son regard sur moi et me fusille sur place, comme si je l'avais insulté de ma simple présence. Comme si je lui devais quelque dette que ce soit.

Son expression devient tellement sombre ! Je la lui rends néanmoins avec supériorité. Il est toujours en colère, apparemment, et je ne vais pas le laisser m'intimider ! Même si son attitude me hurle clairement : *« Mais qu'est-ce que tu fiches encore là, toi ? »*

Ne baisse pas les yeux, ne baisse pas les yeux ! m'intimé-je avec dureté.

Pourtant, face à sa froideur, je romps le contact et m'en veux aussitôt. Surtout parce que je le fixe à nouveau et, en plus de m'ignorer, il arbore à présent un grand sourire prétentieux qui m'exaspère. Il sait qu'il m'intimide.

Furieuse, je note les emprunts de tout le monde dans mon carnet, et passe un moment à lire le livre que j'ai commencé hier. J'ai beau tourner les pages, rien ne me fait entrer dans l'histoire, car mon regard est attiré par un homme. Un homme en colère qui s'entête à passer près de moi, à m'approcher, puis à grogner dès que j'ouvre la bouche pour lui demander s'il veut quelque chose.

Lasse d'être rabrouée, d'avoir le cœur en pagaille dès qu'il me tourne autour, je finis par l'épier, tandis qu'il déambule dans les rayons, des bouquins plein les bras. Il les touche, caresse leur reliure, feuillette leurs pages avec une telle fascination que j'en suis retournée. On dirait qu'ils lui sont précieux. On dirait qu'il n'avait plus touché à un livre depuis des années et qu'il redécouvre à cet instant le plaisir d'y plonger.

Lorsqu'il en a plein les bras, il s'installe enfin à une table juste en face de mon bureau. Je me demande un instant s'il se trouve ici pour lire, ou pour surveiller les hommes autour de moi, parce qu'il est concentré, tellement concentré sur sa lecture. Pourtant, dès que quelqu'un franchit le seuil de la porte, il relève la tête, observe l'intrus. Le scrute. Dévoile les dents comme s'il était prêt à mordre. Puis sourit quand celui-ci déguerpit, comprenant très bien que les ennuis sont là, à planer au-dessus de la bibliothèque, personnifiés par cet homme au regard sublime et hanté.

Un gamin entre à son tour. Ash l'observe une seconde avant de baisser les yeux vers son ouvrage pour en tourner une page. Apparemment, le nouveau venu ne représente aucune menace. Soulagé, le jeune s'installe près de lui, après avoir pris un manuel de littérature, et il commence à prendre des notes. Des tas de notes. Je souris en le voyant si concentré. Et en réalisant que Ash veille au grain, lui donnant un petit coup de coude dès que le jeune procrastine.

Il se penche lentement vers lui pour observer son travail, puis il se lève et lui tend un nouveau livre qu'il vient de prendre sur une étagère, près d'eux.

— Tiens, ce sera plus facile si tu travailles avec celui-ci. L'édition a été augmentée, grogne-t-il, comme pour faire croire à la mauvaise foi de son aide.

Touchée, je retiens un sourire, et peut-être un petit couinement d'admiration.

— C'est censé être mon travail, ça, chuchoté-je en m'approchant d'eux et en calant ma hanche contre leur table.

Je suis un peu nerveuse, un peu anxieuse. J'en suis encore à prendre mes marques, dans cet endroit, auprès de cet homme, avec mon nouvel emploi, et j'aimerais tellement que tout se passe bien !

— Cet idiot avait peur de venir te parler.

Nos deux regards se posent sur le petit jeune, un Latino à l'air effarouché. Je comprends ce que Ash a voulu me dire ; que ce gamin n'avait pas peur, non. Il a simplement honte. Pourquoi ? Parce qu'il se

trouve à Rockwoods ? À la bibliothèque ? De devoir demander de l'aide ? Tout le but, toute l'essence d'une bibliothèque, c'est d'obtenir de l'aide, justement ! Dans les livres ou auprès des libraires.

— N'hésite plus jamais, s'il te plaît, murmuré-je avec un léger sourire. Je suis ici pour ça.

— Merci.

— Sur quoi est-ce que tu planches ?

— J'ai un devoir à rendre pour le lycée. Je… J'avais quitté l'école depuis longtemps, mais je me suis réinscrit quand j'ai appris qu'ils allaient rouvrir cet endroit. J'ai du retard à rattraper.

— Tu as beaucoup de courage, souris-je. Tu as besoin d'autre chose ?

— Il a tout ce qu'il lui faut, marmonne monsieur le grincheux à sa place. Si je pouvais lire tranquillement, à présent, ce serait parfait.

— Toi ? Lire ? Je te signale que tu en es à la deuxième page. Voilà ce qu'il se passe, quand on passe son temps à effrayer les visiteurs qui entrent ici et à regarder la petite bibliothécaire avec un air terrifiant.

— C'est mon air habituel. Pas vrai, Samuel ?

Le brun hésite à hocher la tête. Il semble pris au piège, comme si tout ce qu'il dirait pourrait être retenu contre lui. Ash secoue la tête, dépité, et retourne à son livre sans plus me parler. Bon. Je crois qu'il me fait la tête, et qu'il n'a pas digéré le fait que je revienne ici aujourd'hui. Tant pis. Ce ne sont pas ses menaces qui paieront mon loyer, après tout.

Je retourne à mon bureau le temps que la journée s'écoule, et toujours incapable de lire, je me contente d'espionner ce détenu qui m'intrique tant. Qui donne des conseils à Samuel quand il croit que personne ne le voit. Qui corrige ses fautes quand il pense que personne ne l'observe. Et qui ordonne au gosse de se barrer, d'un ton dur et cruel, quand un colosse débarque à la bibliothèque.

Le géant dévisage tout le monde comme s'il cherchait… Non, comme s'il attendait les ennuis, mais son regard se pose sur Ash, l'incitant à se calmer un peu. Je suppose qu'avoir un adversaire à sa hauteur ne l'intéresse pas. Il… Il ne souhaite que s'en prendre aux plus faibles.

Mon cœur se serre au fil des heures, tout au long de ces petites choses que je remarque chez lui, comme sa façon de relever le menton et de sourire avec prétention à ses ennemis, alors qu'il est renfrogné le reste du temps. Celle de suivre du regard tous les hommes qui, je le devine, doivent être dangereux pour moi. Mon Dieu… Je réalise qu'il est vraiment ici pour me

surveiller, me protéger, et je suis tellement touchée que ma gorge se serre avec brusquerie.

Un petit hoquet m'échappe, et, aussitôt, il relève la tête vers moi.

Son regard devient sombre, si sombre qu'il me hante un long moment, même après qu'il a recommencé à lire, rassuré que je ne sois pas en danger.

Mais l'heure tourne et rapidement. Je vais bientôt devoir rentrer chez moi.

Les lieux se vident, le colosse me fusille du regard avant de partir. Je ne baisse pas les yeux, même si j'en ai envie, parce que je sais que lui, contrairement à Ash, serait du genre à profiter de mes faiblesses pour me pousser à bout.

Quand il ne reste que cet homme à l'air tourmenté et au sourire prétentieux face à moi, je me sens étrangement… à l'aise.

Il attrape les dix livres qu'il a sortis et commence à les ranger les uns après les autres. Ses tatouages ondulent au rythme de ses mouvements. Ses muscles luisent de sueur. Dans ma poitrine, mon pouls commence une cavalcade éreintante.

— Ça aussi, c'est mon travail, tu sais, dis-je d'une voix douce en le rejoignant, un pas minuscule après l'autre, comme si j'avais peur qu'il ne souhaite me mordre, moi aussi.

Sans geste brusque, j'attrape cinq de ses ouvrages, et me place à ses côtés.

Dans un silence paisible, nous remettons de l'ordre dans la bibliothèque. Comme il ne me répond pas, je lui bloque le passage, et croise les bras en faisant la moue lorsque tous les livres ont repris leur place initiale.

— En vrai, ton but est de me voler mon job pour que je n'aie plus à venir ici, j'ai bon ? plaisanté-je.

— Tu trouves ça drôle ? gronde-t-il en m'approchant soudainement, ses pieds butant contre les miens.

Mon souffle se coupe. Mon pouls accélère.

De toute sa hauteur, il se penche vers moi et tout comme lui face à ses ennemis, je hausse le menton et souris avec un petit air supérieur, blindage à moitié bancal tant mes pupilles sont dilatées.

— Non. Je trouve ça adorable.

— Tu joues avec le feu, tu le sais, au moins ? Qu'est-ce que tu fous encore ici ?

— Je gagne ma vie. J'aide les gens. Du moins, j'essayais, avant que tu ne te mettes sur mon chemin pour t'occuper de mes lecteurs.

Sa mâchoire se crispe, et son expression devient subitement encore plus sombre, si bien que mon cœur se met à me blesser. Nous nous affrontons d'un regard tendu, lorsque, soudain, un soupir lourd et brûlant lui échappe. D'un geste lent, il se passe les mains dans les cheveux, et j'observe ses biceps gonflés et tatoués danser sous sa peau. Une odeur de mâle, de savon et d'acier ondule dans l'air autour de nous. C'est excitant.

— Tu m'as déçu, lance-t-il, amer.

J'ai l'impression qu'une bombe m'arrache la cage thoracique.

Il doit être conscient de la blessure que ça m'inflige, parce que son air devient contrit, et quand ses yeux plongent dans les miens, tout embués, j'y vois des regrets.

— Je pensais que tu avais suivi mes conseils, quand je ne t'ai pas vue débarquer, ce matin.

— Oh… Désolée. J'avais un rendez-vous administratif. Je crois qu'ils ont blindé mon contrat au cas où quoi que ce soit arrive.

— Et tu n'as toujours pas peur ?

— Non.

— Tu ne vas pas lâcher l'affaire, pas vrai ?

— Non, Ash. Hors de question. Je te remercie cependant d'avoir joué les gardes du corps aujourd'hui. Ça n'avait rien de discret, mais j'ai trouvé l'attention très gentille.

— Je… Merde, tu racontes n'importe quoi, pigé ? J'étais ici pour lire, un point c'est tout. On apprend beaucoup de choses utiles dans les thrillers, ma belle. Comment assassiner sans laisser de traces. Comment faire souffrir sans tuer. Comment…

— Tu me crois dupe ? Tu n'as sorti que des livres de stratégie militaire et d'histoire, Ash.

— Tu m'espionnes ?

Ses sourcils se haussent, tandis que son sourire hautain apparaît à nouveau. Avec un petit toussotement et les joues couleur cerise, je secoue la tête.

— Non.

— Tant mieux, parce que je n'aime pas ça.

Sa voix rauque, grave et menaçante, devrait me terrifier. M'inciter à fuir. Cependant, je reste là, lui bloquant toujours le passage parce qu'au fond, je

sais qu'il n'a rien de cruel. Qu'il ne représente pas un danger. Du moins, pas pour moi. Et peu importe ce qu'il a commis pour atterrir ici, tout ce que j'ai appris de lui ces deux premiers jours me rassurent. Me plaisent. Il m'a aidée contre Rez. Il a passé l'après-midi avec Samuel pour corriger sa dissertation.

Malgré tout ce qu'il cherche à montrer, toute la noirceur qu'il tente de me jeter à la figure, je *sais* qu'Ash Gilliam est quelqu'un de bien. Quelqu'un de bien qui a probablement commis l'irréparable.

À l'entrée, le garde cogne à la porte pour nous dire qu'il est l'heure de fermer.

— Ôte-toi de mon chemin et ne reviens plus ici, ma jolie. Il ne s'agit pas d'un conseil ni d'un ordre, mais d'une supplique. Je suis clair ?

Sans me laisser l'occasion de répondre, il trace son chemin, me bousculant doucement au passage. Perdant malgré tout l'équilibre, je vacille, sur le point de tomber, pourtant… l'accident n'arrive jamais. Ash réagit au quart de tour. Il glisse les mains autour de ma taille pour me retenir, me serrant tout contre lui. Contre son torse dur. Nos regards se croisent. Se heurtent. Se jaugent. Ses mains se crispent un instant autour de ma taille comme s'il se refusait à me lâcher. Et sa bouche, si près de la mienne, s'entrouvre sur un souffle chaud.

Là, le monde se fige autour de nous. Pour moi. Pour lui. L'animosité dans ses yeux bleu clair disparaît, et sans pouvoir m'en empêcher, je m'accroche à ses avant-bras veinés, encrés, mon pouls martelant ma poitrine à m'en blesser. Ses yeux se baissent un peu, dégustent de façon suave le rosé de mes lèvres.

Mon cœur bat de plus en plus, et c'est loin d'être de crainte face à lui. Ce qu'il sait, ce qu'il comprend aussitôt. En rougissant, je le repousse, puis il s'éloigne avec un grand sourire. Un sourire plein de plaisir. Celui d'un homme sachant très bien l'effet qu'il fait.

Moi… Moi, je reste là avec l'impression que ma peau me brûle à l'endroit où ses mains immenses m'ont touchée.

5

Ash

Même dans les prisons les plus insalubres, les plus violentes, les plus dangereuses, le temps représente de l'argent. Beaucoup d'argent. Le directeur touche des primes pour nous faire bosser pour le gouvernement, et la main-d'œuvre à peine payée, ça aide bien les patrons… Voilà pourquoi notre emploi du temps est réglé à la seconde près. Matin, midi ou soir, rien n'est laissé au hasard.

Quand la cloche sonne, à dix-huit heures piles, nous devons tous passer à table.

Avec Raym, nous nous levons et quittons ma cellule pour descendre les trois étages qui nous séparent du rez-de-chaussée. L'afflux massif de taulards me rend suspicieux, voilà pourquoi j'ai pris soin d'être le dernier à libérer le troisième pour garder un œil sur ces salauds.

Ma respiration augmente petit à petit. Et mon pouls se met à bourdonner dans mes veines, dans chaque goutte de mon sang brûlant.

D'un geste nonchalant, je mets les mains dans mes poches et caresse le manche de mon arme. Raym m'imite. Il est mon second, mon soldat, mon meilleur pote. Et je sais qu'il se prendrait un coup de couteau dans le bide sans rechigner si ça pouvait me sauver. Je ferais pareil, pour lui.

Dès que nous arrivons en bas, dans le large vestibule qui accueille les portes blindées de l'infirmerie, des salles de repos des gardiens ou encore des vestiaires, je prends le temps de traîner un peu. Je jette un coup d'œil vers le couloir qui mène à la bibliothèque. Même si je sais que Miss Bouquins est déjà partie, et je suis un peu soulagé de constater que la grande salle remise à neuf se trouve près de la sortie de la prison. En cas de problème… Ou plutôt, quand viendront les problèmes – si je me fie à la

tension grandissante dans les rangs –, elle aura une chance d'être évacuée rapidement. C'est bien.

Je laisse la file devant les plats en service se former, puis se dissoudre et, enfin, quand presque tout le monde est assis à la cantine, avec Raym, nous nous avançons. Nous prenons nos plateaux, nous faisons servir comme des rois un morceau de pain, une louche d'un liquide marron plein de morceaux peu engageants, et de la purée qui date au moins de la semaine dernière.

Je scanne la salle pour étudier l'emplacement de mes meilleurs potes : le gang de Lamark au fond à gauche, les petits cons de néonazis à l'autre extrémité de la salle, et quelques mecs isolés ici et là, qui me regardent avec un grand sourire sur le visage.

Ouais, je vais probablement vivre les seize jours les plus longs de ma vie, à en juger par leurs regards débordant d'amour...

Je repère rapidement Ezekiel qui s'éloigne des meutes pour aller s'installer à une table vide. Il est accompagné d'un gringalet aux grosses lunettes, qui tremble de partout et que je n'avais jamais vu avant. Un petit nouveau. Gaulé comme un cure-dent et avec cet air affolé sur le visage, il ne va pas faire long feu, j'en suis certain. J'ai de la peine pour lui.

Soit il se fera planter parce qu'il a trop de faiblesses, soit il se fera recruter pour s'occuper du sale boulot d'un gang. Je lui souhaite de crever vite et sans douleur.

Quand j'ai débarqué ici, à quinze ans, beaucoup de mecs ont voulu me prendre comme esclave, pourtant j'étais tellement remonté, tellement en colère contre le monde entier que je me suis défendu, battu et acharné sur chaque type me regardant même de travers. C'est comme ça que j'ai bâti ma réputation, c'est comme ça que je m'en suis sorti. En me servant de mes poings et en leur montrant que je n'étais pas un putain de soumis, mais un Alpha en pleine puissance.

Je ne sais pas si ce gosse sera capable de se battre autant avant qu'il soit trop tard.

Il n'a pas l'air d'en avoir l'étoffe, en tout cas.

Je marche vers Ezekiel et pose mon plateau à ses côtés, Raym juste en face de moi. J'ai le mur dans le dos, histoire de pouvoir surveiller tout le monde, et je remarque alors que le gringalet hésite à s'asseoir avec nous.

Ez, l'aîné de la prison, hausse les sourcils avant de lancer :

— Qu'est-ce que tu attends, le môme ? Tu vas nous faire remarquer…

Sa voix est lasse, bien qu'amusée.

Même épuisé, même malade à crever, il s'est toujours levé, chaque matin, pour aller bosser à la prison. Il a été l'un des tout premiers Afro-Américains à être enfermé ici, après la construction de Rockwoods dans les années soixante. Je suis presque sûr qu'il n'a commis aucun crime, cependant, à l'époque, c'était plus facile d'incriminer les minorités. Malheureusement, ça n'a pas beaucoup évolué.

La raison pour laquelle je sais que l'ancien n'a rien d'un meurtrier, c'est qu'il prend sous son aile chaque petit oiseau chétif qui passe par ici, et le gringalet ne fait pas exception à la règle. Bon sang, de près, je le trouve encore plus pitoyable. Ses bras maigrelets peinent à tenir son plateau, et ses grosses lunettes donnent l'impression qu'il a des yeux gigantesques. Il porte encore un appareil dentaire, et je suppose qu'il n'a même pas atteint dix-huit ans.

Mon cœur se serre malgré moi.

Je me demande ce qu'il a bien pu commettre pour atterrir ici. Dans ce cauchemar sans fin.

Le môme pose enfin son plateau sur la table pour s'asseoir à côté de Raym, et je crois que la journée va bien se terminer. Bien sûr, Baby choisit ce moment pour débarquer.

Et là, j'en suis sûr : tout va aller de travers.

Son rictus pervers me fout les jetons. Blanc comme un mort, un bandana rouge autour du front et une croix gammée tatouée sous chaque œil, il cherche les emmerdes, il les aime trop. Il y passe ses journées, de toute façon, et ce, pour le plus grand plaisir de Duval, son Maître.

Baby attrape de sa main dégueulasse le pain du gringalet et le dévore devant nous en quelques bouchées bruyantes, laissant une traînée de miettes sur les cheveux blond clair du môme. Celui-ci n'ose même plus bouger, même plus lever les yeux. Il se retrouve comme figé face à un prédateur. Un bon point pour lui, s'il sait les reconnaître, parce que Baby est l'un des pires salauds encore en vie dans cette prison.

Malgré son physique mince, presque frêle, il a quelque chose de redoutable. Baby cultive son look androgyne en récupérant le cambouis des portes, qu'il mélange à de la vaseline pour se mettre du khôl. Ses longs cheveux noirs sont tressés, aujourd'hui, et ils se balancent à chacun de ses pas, tandis qu'il se dandine près de nous.

— J'ai les crocs, bordel, déblatère-t-il.

Avant de plonger un doigt dans la purée du gamin et de le lécher avec obscénité.

Le nouveau est toujours figé de terreur, cependant, s'il laisse les choses dégénérer, il va finir dévoré. Baby va le harceler, l'agresser, le menacer jusqu'à ce qu'il craque, cède, et rejoigne les suprémacistes pour devenir leur larbin. Ou plutôt, pour servir d'esclave à Baby, qui le regarde avec un intérêt malsain dans les yeux. Cette vie, elle serait encore pire que ce qui l'attend en temps normal à Rockwoods.

Ne prenant pas le temps de contourner gentiment la table, je me lève d'un bond, grimpe dessus, et je saute près de Baby la seconde suivante.

Nos corps se frôlent. Se heurtent. Il me défie d'un regard perfide, pourtant, je dois mesurer trente centimètres de plus que lui. Entre nous, c'est une longue histoire de haine, et je la ressens d'autant plus qu'il cherche à blesser l'un des miens. Je ne connais peut-être rien du petit nouveau, pourtant si Ez l'a pris sous son aile, il se trouve aussi sous la mienne.

Un grand sourire égaye le visage de Baby lorsqu'il me dévore des yeux.

— Toujours aussi sexy, Gilliam. Je ne sais pas si c'est ton air entêté ou ta rage qui me font de l'effet, mais bordel, le spectacle en vaut la peine.

J'ai envie de le buter.

— Qu'est-ce que tu fous ici à béqueter dans le plateau des autres comme un putain de cafard ? T'as faim ? Ton Maître ne t'a pas assez nourri ? ricané-je.

— Ça doit être ça. Ou bien c'est LA BOUFFE DE CETTE TAULE QUI EST DÉGUEULASSE ! hurle-t-il, faisant rire les taulards autour de nous.

Et rendant tous les gardes nerveux.

Ces derniers nous encerclent doucement. Ils mettent la main à leur matraque. Dans l'unique tour qui surplombe le réfectoire, les matons, eux, empoignent leurs fusils d'assauts, se demandant s'il ne va pas créer une émeute.

— Elle est dégueulasse et tu en veux encore ? Merde, je ne pensais pas que tu étais aussi con, mais puisque tu le souhaites vraiment, alors qui suis-je pour te priver de ta gamelle…

Là, j'attrape l'assiette pleine de purée et de ragoût du môme, et je l'écrase sur la face de Baby.

Tout le monde se tait dans la grande pièce.

Même les gardes n'ont pas envie de se mêler de ça. Ils préfèrent profiter du spectacle en pariant sur les événements à venir, ce que je peux comprendre. Baby et moi, nous sommes comme le feu et l'alcool à brûler. Ensemble, nous faisons des étincelles et la situation pourrait partir en vrille en une seconde jusqu'à ce que tout crame.

Le salopard a à présent la tête qui dégouline de bouffe, pourtant, il ne semble pas vraiment prêt à lâcher la partie. Il se pourlèche. Ôte son tee-shirt pour s'essuyer grossièrement.

— Et là, t'as toujours faim ? souris-je. Parce qu'on a encore trois assiettes pleines pour toi, le bouffon.

— Non, ça va. Je suis rassasié. Mais… ne t'étonne pas si je viens te rembourser cette dette, un jour. Après tout, tu vas bientôt nous quitter, hein, Ash ? Tic-toc. Tic… Toc… susurre-t-il.

Il me tourne le dos pour quitter le réfectoire en levant son majeur bien haut. On pourrait croire qu'il joue les lâches, mais ça n'est pas le style de Baby. Il préfère les coups en traître.

Au loin, je vois Duval, son Maître, me regarder de ses yeux vert foncé, presque noirs. Une belle gueule de fils de riche, le dos droit et le regard acéré. Il y a une bonne raison pour laquelle je me méfie le plus de lui. Il représente un adversaire intelligent qui veille sur ses intérêts, et son plus gros intérêt, c'est Baby. L'homme que j'ai juré de tuer avant ma libération.

Dire que je ne devais pas faire de vague, pas attirer davantage les prédateurs autour de moi. Et voilà que je me mets à défendre des inconnus sans une once de regret, face aux pires raclures de Rockwoods. Je suis vraiment trop con.

En grognant, je retourne à ma place et file mon assiette encore pleine au nouveau, qui n'ose même pas relever la tête et me dévisager. Bon sang, s'il continue à jouer les soumis, il va vraiment se retrouver harponné en moins de deux.

— Si tu ne manges pas, je vais également te la retourner sur la tronche, grommelé-je pour le faire réagir.

Sans perdre de temps, et comme s'il pensait que ce serait son dernier repas, le môme se met à avaler sa nourriture à toute vitesse, et boit son verre d'eau d'un trait. Je me demande même s'il a respiré pendant son repas.

Raym et Ezekiel mangent à leur tour, et quand ils ont fini, ils me tendent leur plateau. Ils m'ont chacun laissé une part de tout ce qu'ils avaient. Je les remercie, dévore à mon tour mon repas, puis je me tourne vers l'aîné en

haussant les sourcils, lui demandant silencieusement des comptes pour ce boulet qu'il a ajouté au groupe.

Un groupe qui ne devrait même pas en être un, bordel, parce que je suis censé être un foutu solitaire. Mais j'ai ma meute, à présent. Et c'est depuis que je l'ai créée que je me sens revivre un peu.

Ez ricane de façon lasse, avant d'enfouir la main dans sa longue barbe du même blanc que ses cheveux rasés de près.

— Quoi ? Il avait l'air perdu en débarquant ici, donc je lui ai dit de me suivre. Pas vrai, le môme ?

Ce dernier relève enfin la tête et la hoche sans prononcer un mot. Ses yeux bleu clair sont comme écarquillés de panique. À mon avis, on l'a jeté ici avant même qu'il ne réalise avoir déconné.

— Bon sang, Ez, on n'est pas dans la rue ! Tu ne dois pas ramasser les chiens errants, même s'ils ont l'air au bout de leur vie. Tu ne peux pas sauver tout le monde, grogné-je avant de fixer mon regard à celui du nouveau. Mon gars, si tu veux survivre, il va vraiment falloir que tu sortes de ta coquille. Parce qu'on va te la briser et t'en extirper à mains nues plus tôt que tu ne le crois, le mets-je en garde.

— Merci, souffle-t-il.

Je l'ai à peine entendu.

— Quoi ? Répète un peu ? le poussé-je.

— J'ai dit merci…

Et toujours aussi doucement.

Je crois qu'il n'y a pas d'espoir pour lui. Heureusement, Ezekiel est plus ou moins sous ma protection, ce qui veut dire qu'elle s'étend à lui aussi, ce que tout le monde sait, ici. S'en prendre à moi et me tuer, ce serait le bon plan. Si je crève, mes adversaires auront fait une bonne affaire. Mais s'en prendre à eux, à cette famille que je me suis choisie, c'est s'assurer que la bête féroce en moi dévorera tout sur son passage. Voilà pourquoi ils sont en sécurité, pour le moment. Raym, Ez et, maintenant, ce gosse qui semble perdu au milieu des loups.

— Tu as quel âge, gringalet ? finis-je par soupirer.

— Dix-sept ans.

— Bordel… grogne Raym en secouant la tête.

Je n'ai pas de meilleur mot à proposer.

— Qu'est-ce que tu fous ici, sérieux ? Tu devrais être au lycée, avec une jolie petite nana à bécoter et des tas de bouquins à étudier. Tu n'as pas l'air

d'être le genre de gars qui se retrouve en prison pour… Tu as pris combien ?

— Douze ans.

Merde. Je connais ce chiffre.

— Tu as tué quelqu'un ? m'étonné-je.

Il hausse les épaules, les yeux soudain humides. Ses larmes ont l'air gigantesques derrière ses culs-de-bouteille.

— Oui. Un mec de ma classe. J'ai… pété les plombs. Comme si je n'étais plus moi-même, comme si je ne pouvais plus me contrôler. On se trouvait en cours de science, il n'y avait plus personne dans la classe parce que la cloche avait sonné. Ça faisait des mois qu'il harcelait ma copine, et elle en était malade. Malade… Jamais elle n'a voulu me dire de qui il s'agissait, pourtant quand j'ai vu qu'il avait son emploi du temps dans son sac, quand j'ai vu ses notes, reconnu son écriture, la même que sur les lettres qu'il lui envoyait, je n'ai pas pu me retenir. Ma petite amie pleurait contre moi depuis trop longtemps à cause de lui. Elle avait la peur au ventre, elle avait des bleus à la mâchoire. Je lui ai demandé si ça l'amusait, et il a ri. Je lui ai demandé d'arrêter les conneries, et il a ri. Il m'a avoué qu'il continuerait. Et qu'il irait plus loin. Et il a prononcé des horreurs qui m'ont broyé. J'ai attrapé le microscope sur la table la plus proche, et je lui ai fracassé le crâne pendant au moins dix minutes. Je ne comprenais pas ce que je foutais, avoue-t-il d'une voix à peine audible. Je ne comprenais pas, mais je ne regrette pas non plus.

— Ça s'appelle la *vengeance*, gamin, déclaré-je. Et si son goût est sucré, son odeur reste merdique.

— Ta copine, elle va bien, au moins ? demande Ezekiel.

— Toujours à penser aux autres, déclaré-je en lui donnant un petit coup de coude.

— Elle pleure tout le temps. Avant, parce qu'elle était terrorisée. Maintenant, c'est pour moi, pour mon futur ici. Parce qu'elle est touchée par mon geste, elle comprend que je voulais simplement la protéger. Elle reste pourtant dans une colère de folie ! Avoir fichu tant de vies en l'air, ça la dépasse. Je n'ai juste pas fait exprès d'aller aussi loin. Je voulais qu'elle soit en sécurité. J'aurais dû entrer à Harvard avec elle, à la rentrée, soupire le môme.

Raym siffle entre ses dents.

— Vous êtes des intellos ?

— On a bossé dur pour le devenir. Mais… je ne vais pas sortir d'ici, pas vrai ?

Avec les gars, on se regarde. Je voudrais lui mentir, lui dire qu'avec moi, il sera protégé. Mais la vérité, c'est que je ne pourrai pas toujours être derrière son dos. Raym récupérera mon statut quand je sortirai, et lui non plus ne pourra pas toujours être là. La vérité, c'est que ce môme a une cible dans le dos, une cible grosse comme un foutu charter. Parce qu'il ne fait pas le poids, ici. Blanc, timide, apeuré. Surtout apeuré. Les prédateurs autour de lui peuvent probablement sentir son trac et ça les excite tout autant que l'odeur du sexe et du sang.

— On fera tout pour que tu ailles jusqu'au bout de ta peine sans encombre, lance Raym à ma place. Mais tu vas devoir apprendre tout un tas de règles qui ne vont pas forcément te plaire. La première va être facile à retenir : si tu ne veux pas te battre, tu as intérêt à lécher le cul de tous les mecs qui vont te chercher des ennuis.

— Et si je ne veux pas d'ennuis ?

— Alors, il va falloir te trouver une bonne planque dans cette prison, parce que même si tu les évites, les problèmes réussissent toujours à te trouver, rétorqué-je. Tu vois ce type qui s'en est pris à toi ?

— Je… Je n'ai pas regardé son visage.

— Croix gammées sous les yeux et bandana sur la tête. Ne le croise plus jamais. Plus… jamais. Il a la rancune tenace, et il devient dangereux, très dangereux, quand on le cherche. Il a pris perpétuité uniquement parce qu'il a un bon avocat. Sinon, c'était la peine capitale qui l'attendait.

— Bon sang… souffle le môme. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Je me redresse sur le banc, les nerfs tendus. Je déteste parler de ce genre de choses, de ce type en particulier, mais connaître son ennemi devient vital dans ce genre d'endroit. Et bientôt, le gringalet saura que rien ne peut arrêter Baby.

— Il a tué plusieurs jeunes enfants de façon lente et barbare. C'est un pédophile violent et sadique, soupiré-je.

J'ai envie de gerber.

— Il y a un gros problème qui risque de dégénérer rapidement, ajoute Ezekiel.

— Quoi ?

Mon grognement amuse Raym, qui sourit. Il a pourtant l'habitude de mon humeur de merde.

— Le gamin a été mis dans ma cellule.

— Et c'est mal ? chuchote l'intéressé.

— Ouais. Ça fait vraiment chier…

Mon pouls se remet à accélérer. J'avais bien assez de soucis en essayant de sauver ma propre peau, je vais en plus devoir surveiller ce gamin de près. Parce qu'en le défendant, j'ai aussi mis sa vie en danger, et ça, je ne peux pas le tolérer. Si j'avais laissé Baby le bousculer un peu… Et puis quoi encore ? Il serait venu emmerder le gringalet tous les jours pour lui piquer sa bouffe, et même plus, encore, si personne n'avait réagi. Bordel…

— La cellule d'Ezekiel est juste à côté de celle de ton nouvel ami, déclaré-je alors.

Là, je vois le môme pâlir. Pâlir si fort que je crains qu'il ne s'évanouisse. Bon sang, il a intérêt à s'endurcir et vite, sinon, à la fin de la semaine, il sera mort… Comme ma jolie petite blondinette.

6

Isla

Quand la porte de la prison se referme derrière moi en ce lundi matin, me bouclant dans ce cercueil brûlant, je ne peux m'empêcher de sursauter. Le bruit est sourd. Résonne dans mes os comme autour de moi, dans le vide du sas de sécurité. Métal contre métal. C'est froid, dur et presque violent.

Mon pouls accélère lourdement, et ma peau se couvre de frissons de peur. D'incertitude. Et d'impatience, aussi.

Les deux gardes en faction de l'autre côté de la grille, près des détecteurs de métaux, sourient, avant de me lancer tout de même un regard compatissant. Je commence mon troisième jour, ici, et même si j'ai pris ce job comme une sentence au départ, honnêtement, je ne m'étais pas attendue à ce qu'il soit aussi enrichissant. Et ce que je pensais être un travail d'intérêt général s'est révélé être un moment extraordinaire. L'homme qui a souhaité me punir et me mettre en danger en m'envoyant à Rockwoods ne peut pas savoir à quel point ma terreur a été reléguée au second plan, grâce à toutes les richesses d'humanité de cet endroit.

La semaine dernière, j'ai rencontré des tas d'hommes qui ont plongé dans des livres comme pour sauver leur propre vie. J'ai rencontré des hommes qui n'avaient plus aucune foi en ce monde, en leur propre existence, mais qui ont pu s'évader d'entre ces murs en béton armé pour quelques heures, et ça m'a tellement touchée !

Certes, ils sont tous ici pour des crimes atroces dont je ne sais rien. Et beaucoup sont simplement venus pour me jauger, me draguer et, parfois, m'effrayer. Et j'ai eu peur. Mais d'autres ont vraiment voulu profiter de la bibliothèque ! Je les ai observés tandis qu'ils plongeaient entre des pages jaunies et parfumées. Je les ai vus caresser les reliures de cuir et être sourds

aux messes-basses autour d'eux. Alors, hier, je suis ressortie de Rockwoods avec un sourire aux lèvres parce qu'au moins quelques-uns d'entre eux ont pris du plaisir en lisant, et ça, c'était magique. Même enfermés, même emprisonnés entre quatre murs si proches qu'ils les étouffent, de simples livres, de simples mots peuvent les faire voyager. Voyager loin. Voyager pour la toute dernière fois de leur vie, probablement.

Ça m'a mis du baume au cœur, ça m'a donné le sourire, ça m'a permis de trouver la force de revenir ici.

Donc, oui, ce matin, je suis tendue, nerveuse et ma gorge se noue d'appréhension. Aujourd'hui, les choses seront sûrement différentes. J'espère que les voyeurs et les caïds se seront lassés après ces quelques heures à me voir lire et prendre des notes. Mais je suis heureuse de revenir pour une nouvelle journée dans ce sauna, même si je transpire déjà comme un lama dans mon pantalon noir, passe-partout.

Bon, peut-être que si je suis si enthousiaste, aussi, c'est parce que j'ai envie de savoir si Ash Gilliam et son petit air arrogant vont venir me revoir. L'idée de croiser son regard me rend toute chose. Enfin, si j'arrive à lever les yeux vers lui. À affronter ses iris. À… ne pas me sentir comme un petit animal en détresse quand il m'approche. Ou me frôle. Ou glisse les mains sur mes flancs.

Je sais qu'il a un côté dangereux, sauvage, létal. Je sais qu'il est réputé dans cette prison pour sa violence. J'aurais été stupide de ne pas remarquer à quel point tous les hommes venus à la bibliothèque ont évité son regard. Se sont fait minuscules dès qu'il a mis un pied dans cette pièce. Ça ne m'empêchera peut-être pas de lui dire ses quatre vérités s'il ose détester les livres que je lui propose. Je peux m'emporter rapidement quand on s'en prend à mes romans.

En plus, je suis sûre que, tout comme la couverture à froufrous de *Farouche Highlander*, il cache bien plus qu'il ne montre. Même s'il en montre déjà pas mal.

Ses abdos durs, à la peau dorée, sont couverts de dizaines et de dizaines de tatouages. Tatouages qui remontent d'ailleurs le long de son cou, de sa mâchoire carrée et de ses tempes. Comment mettre de côté la violence même qu'ils exsudent ? Impossible...

Cette violence est peut-être même son meilleur moyen de défense, mais j'ai bien vu à ses sourires qu'il y avait encore un cœur en état de marche, sous tous ses muscles luisant de sueur et d'encre. Hum, des muscles ? Quels

muscles ? Je n'ai rien vu. Rien… vu… du… tout. Je tente de repousser son visage, presque incrusté derrière mes paupières. Son torse parfait et exhibé sans la moindre gêne. Et de cesser de l'imaginer comme un petit chaton tout doux que j'ai vachement envie de papouiller. Quelque chose me dit qu'il détesterait que je le traite de cette façon… D'ailleurs, si j'avais un brin d'intelligence, je ferais tout pour que mon cœur cesse de s'agiter quand je repense à lui. À sa façon d'aider tout le monde sans que personne ne le remarque. Nous ne sommes tellement pas du même monde, Ash et moi. Il est enfermé, je suis libre. Il représente un danger, je suis une proie. Et même s'il dégage ce je-ne-sais-quoi de magnétique, fascinant et excitant, il n'en reste pas moins un criminel. Un criminel qui m'a observée, jaugée et dévisagée avec une telle force que j'ai cessé de respirer, sous le coup de son attention.

Je secoue vigoureusement la tête pour reprendre contenance. Mes mèches blondes partent dans tous les sens, et aux yeux des gardes, je dois avoir l'air d'une cinglée. Je passe un nouveau portique de sécurité tout en me peignant du bout des doigts, avant d'être escortée dans les vestiaires qui se trouvent près du vestibule de la prison, ce vaste espace complètement blanc au centre duquel, si on lève les yeux, on aperçoit les cellules qui se divisent sur plusieurs étages.

Ça me fait encore frissonner, de contempler ces barreaux, ces bras qui en dépassent, ces cris qui y résonnent. Des cris incessants. Parfois violents. Parfois épuisés. Souvent blessés. Je n'aurais jamais imaginé qu'un endroit comme celui-ci puisse cacher autant de misère et de souffrance, autant de hurlements désespérés. Je m'étais toujours imaginé les prisons comme des lieux remplis de noirceur, où les hommes n'avaient que ce qu'ils méritaient. Mais non, Rockwoods est une enclave où règnent le danger et la détresse, où s'impose la loi du plus fort et de ses poings. Il ne m'a fallu qu'une journée pour le remarquer. Qu'en est-il de ceux qui vivent ici depuis des années ?

J'en ai mal au ventre, de réaliser à quel point nous sommes en zone de guerre, dans cet endroit.

Les vestiaires sont tout aussi vétustes que le reste de la prison. Le sol, dans un carrelage écaillé, reflète la lumière de lampes qui bourdonnent et qui datent des années soixante. Les casiers, rouillés, ont leurs portes toutes cabossées, fermant à peine.

J’y laisse la totalité de mes affaires, comme le règlement me l’impose, puis j’enfile les chaussures standard de la prison. Pas de lacets, une semelle ultrafine de la même couleur bleue que les uniformes des détenus.

Pour me conduire à la bibliothèque, je suis escortée par une jolie gardienne à la peau dorée et aux longs cheveux noirs qui ondulent dans son dos. Elle a les traits classiques de ces Latinas sulfureuses au regard de braise et aux lèvres généreuses. Sa beauté me laisse sans voix. Bien en chair, ses yeux perçants, couleur glacier, sont mis en valeur par un trait d’*eye-liner* impeccable. Dans son uniforme de surveillante pénitentiaire, elle impose le respect et… je la trouve terriblement sexy.

Les portes de mon antre sont encore fermées, quand nous y arrivons. Elle s’occupe de les ouvrir avant d’allumer la lumière.

— Tout s’est bien passé, depuis ton arrivée ? s’enquiert-elle en faisant le tour de la pièce pour l’observer consciencieusement. J’ai entendu dire qu’il y avait du monde, samedi. Surtout, ne te laisse pas marcher sur les pieds par ces idiots. En général, ils ne sont pas trop méchants avec les employés, à moins de les chercher. Les pires d’entre eux sont, de toute façon, surveillés de près. Oh, et je m’appelle Mila.

— Moi, c’est Isla. Ravie de te rencontrer. Et ravie aussi d’avoir un peu de présence féminine à mes côtés. Tous ces mâles qui ne sentent pas forcément la rose, ça… met sur les nerfs, je vais dire.

Elle pouffe, puis balaye sa longue frange noire sur le côté avant de la coincer dans une barrette. Avec dextérité, elle noue ses cheveux en un chignon réglementaire, avant de passer le plat de sa main sur son uniforme, moulant ses formes appétissantes. Il est accessoirisé, bien sûr. Par une énorme ceinture comportant une matraque, une radio, un pistolet électrique et une paire de menottes.

En la regardant vérifier la salle, je me rends compte que je ne suis pas armée. Que je n’ai aucune garantie de sécurité en cas de problème, et je me demande un instant si je suis en danger, ici. Je sais déjà qu’on va me chercher et me provoquer. Me faire du mal ? Non, ce n’est pas possible. Si c’était le cas, je ne serais pas autorisée à y travailler, non ?

— Quand tu dis que les détenus ne sont *pas trop méchants*, reprends-je, tu veux dire que…

— Oh, tu n’as pas à t’inquiéter. Ils savent tous qu’au moindre dérapage, ils seront transférés au quartier d’ultra-haute sécurité. Là-bas, ce sont vingt-trois heures de confinement par jour, sans voir personne, sans parler à qui

que ce soit. Ils prennent ça très au sérieux. De toute façon, il y a toujours quelqu'un de garde près de la bibliothèque.

— Je ne sais pas si je suis rassurée ou non, lâché-je, la gorge nouée.

Mila laisse échapper un petit soupir de connivence.

Son maquillage parfait – rouge à lèvres grenat et *eye-liner* – met en valeur sa bouche pulpeuse et ses yeux clairs qui me fascinent. Moi, je suis incapable de me maquiller. Même un peu de mascara et je ressemble à un raton laveur après une nuit de débauche. Je me contente donc de mon parfum à la violette pour la touche féminine. C'est le mieux que je puisse faire.

— Les détenus ne sont pas tous des monstres, finit-elle par soupirer en posant les fesses sur une table ronde. Mais plus on l'oublie, plus ils le deviennent. Comme si leur refuser une humanité les transformait en ce que l'on craint. Alors, un bon conseil, traite-les comme de vrais humains. Comme tu traiterais n'importe qui à l'extérieur.

— Et s'ils me cherchent ?

— N'hésite pas à leur répondre. Ils respecteront davantage quelqu'un qui leur tient tête, qu'une personne qui baisse les yeux devant eux. Ils aiment peut-être inspirer la peur à leurs ennemis, pourtant, que tout le monde les craigne à cause de leurs péchés, ça les tue, Isla. N'oublie pas qu'ils peuvent se révéler dangereux, bien sûr, cependant leurs crimes ne sont pas l'unique chose qui les définit. Ils ont tous encore un cœur.

— Je n'avais pas l'intention de les traiter autrement, déclaré-je avec honnêteté.

Mila hoche la tête, et me lance un petit sourire, comme si elle était fière de cette réponse.

— Et puis, je sais déjà que certains sont dangereux. Que d'autres sont encore pire, soufflé-je en me rappelant Rez, et Ash lui faisant peur. Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes, ici, sinon ?

— Nous ne sommes pas nombreuses à Rockwoods. Ça reste mieux qu'avant, toutefois. Il y a dix ans, encore, aucune femme n'était autorisée à travailler ici. C'était beaucoup trop dangereux. Cependant, avec les nouvelles règles de sécurité qui voient le jour année après année, les prisons s'ouvrent à la main-d'œuvre féminine.

— Et tu n'as jamais eu peur ? De ce côté dangereux, rougis-je. Parce que, moi, je suis assez terrifiée, même si, honnêtement, j'ai adoré mes premières journées de travail.

— J’ai peur parfois, bien sûr. Le secret, c’est de ne pas le leur montrer, sinon, tu es finie, maugrée-t-elle.

— Mais ça me semble si difficile de masquer ses émotions, tout ce que l’on ressent !

Qu’est-ce que je l’admire d’y parvenir aussi bien ! Comment y arrive-t-elle ? Comment peut-elle ne pas les braquer ? S’en sortir entre ces murs ? Être bibliothécaire, c’est une chose. Mais devoir faire régner l’ordre dans ce monde essentiellement masculin, c’en est clairement une autre. Mila inspire le respect. Et j’espère que je pourrais devenir comme elle, un jour.

— Crois-moi, quand ça devient vital, tu joues le jeu sans même t’en rendre compte. On appelle ça l’instinct.

— Pourquoi avoir choisi ce travail ? demandé-je soudain d’une voix mal assurée.

Ma question est anodine, pourtant elle rougit en détournant le regard, gardant tous ses secrets pour elle. Même si je sens ma curiosité prendre le dessus, je me retiens de l’interroger davantage. Nous nous connaissons à peine, après tout.

Je la suis durant toute son inspection, observe ses gestes, sa façon de vérifier le moindre recoin à la recherche, je suppose, d’une arme cachée. Et à ma plus grande peur, elle trouve deux couteaux de fabrication artisanale, pourtant incroyables de perfection, sous une table et entre des livres.

— Ah, je me doutais bien qu’ils allaient profiter de la réouverture des lieux pour jouer aux cons, grogne Mila.

Elle a un accent latino qui colle à son teint bruni et ses jolis yeux en amande.

— Je… Je…

Je me mets à reculer jusqu’à la fenêtre au fond de la salle. Les barreaux obscurcissent les lieux, bloquant de moitié les rayons de soleil qui se faufilent ici.

Ayant étudié le planning des prisonniers, je sais qu’ils sont en ce moment en quartiers libres, dehors, et qu’aucun d’eux ne viendra ici pour l’instant, mais je me sens tout de même en pleine panique. Et pas franchement en sécurité.

Et si Ash avait dit la vérité ? Et s’il était armé, lui aussi ?

Quand Mila se tourne vers moi, elle s’étonne de me voir à l’autre bout de la pièce, à me tordre les mains dans tous les sens.

— Tu vas bien ?

— Pas vraiment. C'est quoi, ces armes ? Et pourquoi sont-elles ici ? couiné-je.

Je pensais qu'ils avaient ratissé la bibliothèque, samedi, et que tout était en ordre, à présent !

— Oh, ne t'inquiète pas. Ces trucs-là, on en trouve partout dans la prison. Tu leur en prends un, et ils en planquent dix autres. Ce sont des sécurités pour les prisonniers. S'il se passe quelque chose, une bagarre qui éclate, par exemple, ils savent qu'ils pourront se défendre. Toi, tu n'as rien à craindre. D'abord parce que tu es sous surveillance grâce aux gardes, et ensuite, parce qu'à moins que tu n'insultes quelqu'un, ils ne prendront pas la peine de te faire du mal.

— Pourquoi ?

— Parce que ça rallongerait leur peine de beaucoup, beaucoup d'années. Alors que s'ils jouent les chiens entre eux, en général, il n'y a rien de plus rapide, mortel et… discret. Très discret. Tu ne verrais probablement rien avant d'avoir un cadavre à tes pieds.

Je repense à Rez, avant-hier, me coinçant dans une allée sombre. J'étais certaine qu'il ne me ferait pas de mal. Mais une question me trouble tout de même. Si j'avais hurlé, en combien de temps les gardes seraient arrivés ? Et s'ils avaient débarqué, est-ce que ça aurait été trop tard ou non ? Je voudrais en parler à Mila, mais quelque chose me retient. Peut-être que je préfère ne pas savoir. Ne pas devoir craindre chaque jour que je passe ici.

Il y a eu Ash, de toute façon. Est-ce que je suis folle de m'être sentie tellement en sécurité, à ses côtés ? Pourtant, s'il se trouve à Rockwoods, alors il a écopé d'une peine lourde, et sûrement pas pour une erreur judiciaire. Tout, en lui, de son regard brûlant à ses mouvements félins, de sa voix rauque à sa façon d'inspirer la peur aux codétenus, m'indique qu'il représente une menace.

Il est craint. Il est respecté. Il s'impose. Pourquoi ? Parce qu'il est le pire de tous ?

Toutes ces questions me retournent le cœur, me compriment la poitrine.

Hier soir, en un clic, j'aurais pu découvrir qui se cache derrière sa belle gueule prétentieuse. La raison pour laquelle il se trouve enfermé dans cette cage comme l'animal qu'il est devenu, ou qu'il a toujours été, peut-être ? J'aurais pu. Mais je ne l'ai pas fait. Quelque part, au fond de moi, je cherche à garder l'illusion qu'il m'a aidée parce qu'il est quelqu'un de bien. Je ne me sens pas prête à découvrir qu'il a commis l'irréparable.

— Bon sang, comment veux-tu que je sois rassurée ? Et comment tu parviens à en parler avec autant de détachement ? Je suis presque en train de faire un AVC, là.

Je m'évente de mes deux mains, observant avec appréhension les poignards artisanaux avec lesquels Mila joue.

— Je travaille à Rockwoods depuis un moment, sourit ma collègue avec douceur. J'ai vu beaucoup d'horreurs se produire, dans les rues comme dans cette prison. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis ici, pour répondre à ta précédente question.

— Parce que tu aimes la violence ? m'indigné-je.

Elle éclate d'un rire chantant et lumineux, puis s'assoit sur une table juste face à moi après m'avoir rejointe.

Je pose mes fesses bien rembourrées sur le rebord de la fenêtre, et j'attends qu'elle se confie, même s'il lui faut un long moment pour qu'elle arrête de rire. Crotte, j'ai encore dit une boulette, apparemment.

— Non, parce que je déteste ça, justement. Quand j'étais adolescente, mon grand-frère a été arrêté avec brutalité et a succombé en prison. Voilà pourquoi je suis ici à mon tour. Parce que je ne veux pas de cette violence entre ces murs durant mes tours de garde. Parce que je veux que ces prisonniers, qui restent des êtres humains, puissent avoir un peu de répit de temps en temps. Quelqu'un qui arrête les bagarres au lieu de les regarder avec amusement. Quelqu'un qui n'a pas toujours la main sur son Taser, mais qui discute pour apaiser les tensions.

— Mince, je suis désolée d'apprendre ce que tu as vécu.

— C'est du passé. J'aurais aimé que mon frère ait un garde sur qui compter quand il était ici, pourtant si je peux devenir cette personne pour l'un de ces hommes, alors sa mort n'aura pas été vaine.

— Je trouve ça beau. En attendant, tu peux devenir mon garde du corps ici toute la journée, ça ne me dérange pas, lancé-je en esquissant une moue désabusée.

Elle rit à nouveau et se lève pour prendre son poste, aux portes d'entrée de la bibliothèque. Plutôt rassurée par sa présence, je croise les doigts pour qu'elle me protège si qui que ce soit cherche encore à m'intimider. Enfin, peut-être que je devrais plutôt gérer mes problèmes moi-même. Si je dois travailler à Rockwoods durant de longs mois, je n'aurai jamais aucun respect si je hèle les gardes dès qu'on souhaite me faire peur. Surtout si ça fonctionne.

Avant de sortir, Mila me lance :

— Encore une fois, n'aie aucune crainte, tu ne risques rien. Et une dernière chose, ils aiment trop le parfum de la peur, donc sois zen. Il te reste dix minutes avant que la pause extérieure ne se termine. Profites-en pour méditer un peu, sinon, tu vas les rendre dingues.

— Je ne suis pas nerveuse du tout ! m'écrié-je.

— Chérie, si tu continues à tordre tes doigts dans tous les sens, tu vas avoir de l'arthrite avant même tes quarante ans.

Je grogne un coup quand je réalise qu'elle dit vrai. Alors, je croise les bras, me retourne pour observer la cour, et là, je vois Ash.

Entre les barreaux épais de la fenêtre.

Par le petit Jésus en sucre, cet homme a quelque chose de totalement fascinant !

Sa peau a un doré absolument sublime, même si on l'aperçoit à peine à cause de ses tatouages. Comme j'aimerais l'avoir près de moi pour étudier une à une ces petites œuvres d'art charnel…

Figée, fascinée par sa façon de lever les bras pour détendre ses muscles, je l'admire sans me priver. Il se trouve entouré de quelques hommes, dans un coin un peu à l'écart de la cour, loin des autres prisonniers. Le soleil, qui claque sur sa peau, le couvre de sueur, mais il n'a pas l'air de s'en soucier. Toujours torse nu, il semble prêt à s'attaquer à quiconque le chercherait.

Sans m'en rendre compte, je glisse les mains là où les siennes se sont posées, hier. J'ai l'impression que mes flancs me picotent encore de son contact.

Il fait craquer ses doigts, puis saute sur place en serrant les poings, en prenant cet air concentré, presque bestial qui lui va si bien. J'ai l'impression d'observer un boxeur professionnel, si focalisé sur son objectif qu'il oublie tout autour de lui, sauf ses ennemis pouvant le mettre K.O.. C'est bien pour cela que son regard brille tellement, non ? Parce qu'il a la rage de vaincre. Tout le monde autour de lui. Et je me demande ce qui l'a rendu si fort, si dur, si fier et si combatif.

Ma gorge s'assèche. Mon sang palpite dans mes veines tandis que mon regard effleure ses biceps gonflés, son ventre musclé, ses tatouages qui descendent sur sa chair et se perdent sous l'élastique si bas de son pantalon.

Il est…

Mon pouls accélère doucement en remarquant ces choses que je voyais plus chez aucun homme, en célibataire sage que je suis. Sa mâchoire carrée,

virile, se contracte sous sa concentration. Son regard pénétrant à quelque chose qui obsède, qui percute.

Son corps entier représente la perfection la plus totale.

Oh, il est si fascinant ! Et excitant. Mais je n'ai plus le droit de penser à ça.

Le mot « interdit » se met à clignoter devant mes paupières, et je ferais mieux de m'en souvenir si je ne veux pas avoir d'ennuis. Mon Dieu, est-ce que c'est puni par la loi d'avoir des pensées impures envers des prisonniers ? Merde, je suis sûre que oui. Cette fois, mon cœur s'emballe d'un mélange étrange de peur et de tension. Ash a commis un crime. Je ne peux pas… Non, je ne peux pas m'enticher de lui. Qu'il m'ait protégée ne changera rien à ce qu'il a fait pour atterrir ici.

Nerveuse, je cherche à détourner le regard, même s'il semble aimanté à la dureté de ses traits.

Soudain, je me fige et les muscles de tout mon corps se tendent d'outrage. Ash est sur le point de s'en prendre à quelqu'un ! À quelqu'un qui n'a aucune chance contre lui !

Je plaque les mains sur ma bouche pour m'empêcher de hurler, alors que tout se déroule si vite.

Au moment où je crois qu'il va frapper un pauvre gosse sans défense et tout frêle, mon cœur se met à battre lourdement, douloureusement. Mais Ash arrête son geste juste avant de cogner son adversaire. Et celui-ci le répète ensuite plusieurs fois d'affilée, l'imitant sans grande perfection.

Il… Il apprend à cet adolescent à boxer.

C'est tellement… improbable ! Tellement attendrissant. Tellement humain.

Un petit sourire tendre se dessine sur mes lèvres et…

Est-ce que je suis sur le point de craquer complètement pour Ash ? Oh, là, là, impossible ! Il faut que j'arrête de l'espionner comme une perverse parce que je dois résister. Si je ne suis même pas capable de ne pas fondre pour les beaux yeux – et le supplément muscles tatoués – d'un inconnu, c'est la honte.

Mais quand même… Comment ne pas avoir un petit pincement à l'âme, un élan de tendresse pour cet homme qui veut paraître brutal et qui cache un cœur en or ? Un cœur qui l'incite à prendre sous son aile ce petit moineau blessé que les autres détenus regardent avec… dangerosité.

Malgré son mètre quatre-vingt-dix contre le poids plume du jeune, Ash reste doux, précis, et, surtout, très calme. Son visage est un masque de concentration qui ne se fend pas une seule seconde, sauf… sauf lorsqu'il lève soudain les yeux vers moi, comme s'il avait senti être épié.

Oh, mon Dieu ! Je suis repérée !

Au lieu de partir me planquer derrière mon bureau, je me plante là, incapable de bouger, à le fixer comme une folle dingue, les lèvres entrouvertes et les yeux écarquillés tel un poisson hors de l'eau.

Il me regarde à travers la fenêtre, semble soudain étonné, et, petit à petit, un immense sourire se dessine sur sa bouche pulpeuse. Scandaleuse. Le sourire empli de prétention et d'arrogance d'un homme qui sait qu'on l'admire. C'est pourtant quand il me lance un clin d'œil charmeur que je réalise qu'il faut que je bouge, et vite. Je ne peux pas m'éterniser là, à continuer le spectacle.

Honteuse de ma petite séance de voyeurisme, je redresse le menton pour lui montrer que j'ai encore un peu de fierté – vraiment juste un peu –, et je quitte immédiatement la fenêtre pour filer à mon bureau en attendant les premiers lecteurs. Ils ne tardent plus trop dès que les cours extérieures ferment enfin leurs portes.

Nerveuse, je les observe avec attention – chose que je n'ai pas faite hier –, à la recherche de la moindre forme pouvant révéler une arme sous leurs vêtements. Entre ce qu'Ash a insinué et les découvertes de Mila, ce matin, je commence à croire que je suis le seul agneau dans cette prison. Le petit mouton inoffensif au milieu des loups affamés. Pas repérable du tout, du tout…

Mon comportement de plus en plus étrange commence pourtant à me porter préjudice. Il faut que je me calme. Absolument. Les hommes qui entrent et s'installent face à moi doivent réellement sentir que je suis au plus mal, car plusieurs de leurs regards s'attardent sur les traits de mon visage angoissé, et quelques sourires loin d'être amicaux se mettent à me hanter.

D'autant qu'il y a beaucoup plus de monde qu'hier.

Je suis vraiment entourée de prédateurs. Je me sens soudain comme si le frêle petit agneau que je suis était blessé. Et que son sang attirait toutes ces créatures voraces et féroces. Oh, là, là ! Je n'ai tenté de voir que le positif dans ce nouveau travail, durant des jours. Et j'y suis parvenue ! Quand on m'a annoncé que je serai en poste à Rockwoods pour les prochains mois,

j'ai même été enthousiasmée, après le choc, la panique et la crise cardiaque ! Mais aujourd'hui, la réalité de ma place me laisse un goût amer en bouche.

En me retrouvant au milieu de rivalités de gangs dont je ne sais rien, je risque gros, moi aussi. Je pourrais même être blessée. Entre les armes, les regards soutenus dans ma direction et les hommes qui se confrontent entre eux du regard, mon pouls ne s'apaise pas une seule seconde de la matinée.

Pire, encore, il ne fait qu'augmenter, si bien que mon souffle finit par être trop bruyant.

Il faut que je sois plus détendue. Absolument. Avant qu'ils ne réalisent que j'ai peur d'eux.

Quand sonne midi, les prisonniers désertent les lieux pour aller au réfectoire, ce qui me permet de souffler. Mila me rejoint, et pose sa hanche contre mon bureau.

— Tout va bien ? La matinée s'est déroulée sans encombre, ça devrait te rassurer, me sourit-elle.

J'avoue que je suis un peu moins nerveuse que tout à l'heure, quand elle a sorti des armes de tous les recoins de la bibliothèque, pourtant je suis toujours un peu angoissée. Toutefois, comme elle le dit si bien, il ne s'est rien passé. Un sentiment de culpabilité m'étreint la poitrine. J'ai *présumé* qu'ils se comporteraient comme des animaux, juste parce qu'ils sont enfermés ici, en prison. Juste parce que tout le monde les traite comme de fichus animaux, justement. Quelle idiote je suis.

Je soupire un peu trop fort, ce qui attire l'attention de Mila. Je rougis en réalisant que si j'ai le cœur si lourd, ce n'est pas simplement à cause de mon attitude.

Je suis également un peu déçue. J'aurais voulu qu'un certain prisonnier me rapporte sa romance historique. Ou qu'il passe simplement à la bibliothèque.

Pas parce que j'ai envie de le revoir, non ! C'est juste que dans mon immense curiosité, j'aimerais connaître la couleur de ses yeux… avec exactitude. Je n'ai pas très bien pu déterminer leur couleur, hier. Ils sont bleus, certes, mais quelle nuance ? Il en existe des dizaines.

Bon, par contre, je pourrais décrire en détail les tatouages qui se fondent contre ses abdos. Les roses enflammées, et les crânes, et les barbelés, et les armes, et… Pfff, il faut vraiment que j'arrête de lorgner cet homme dès que je l'ai en visuel.

— Oui, ça va, merci. J'ai la sensation désagréable que je suis la seule sans défense, ici, sinon, c'est parfait. Personne n'a cherché les ennuis. Pour l'instant… maugréé-je.

— Tu vas t'endurcir au fil des jours, ma belle.

— Tu le penses ? Parce que ça n'a jamais été mon genre, d'être une dure à cuire. En fait, je suis même plutôt le contraire. Je suis trop romantique, je pleure devant les films tristes, et… je pleure aussi quand ma tablette de chocolat est terminée et que j'ai oublié d'en racheter. Ah, sans compter que je suis complètement paniquée à l'idée que l'on sorte un couteau d'une poche secrète devant moi…

Mila glousse avant de poser ses mains sur mes épaules et de plonger ses beaux yeux dans les miens.

— Écoute, je vais être honnête avec toi, Isla. Tous les hommes de cette prison sont armés. Tous. Ce serait même dangereux pour eux de ne pas l'être. Les gardes ont la main sur leur matraque toute la journée, et les prisonniers se rassurent en fabriquant leurs couteaux et en les entretenant avec soin. Tu veux savoir la différence entre eux ? Les matons n'hésitent pas à utiliser leurs armes. Les prisonniers, eux, s'ils dégainent et qu'ils se font surprendre, on leur confisque leur bien le plus précieux, puis on les balance en isolement durant des semaines.

— Leur bien le plus précieux, ce sont leurs armes ? Tu es sérieuse ? Pas leur liberté ? m'étonné-je.

— Ici, le mot liberté n'existe pas, chérie. C'est une prison de haute sécurité et ils ont tous écopé de peines de dix ans, voire plus. Oui, ils ont la possibilité de se promener dans la journée, mais ça reste entre quatre murs, ou au cœur d'une cour bloquée par des murailles surmontées de barbelés où ils vont dépérir. Partout où ils regardent, chaque pan de béton, chaque porte cadenassée, chaque pas qu'ils font dans leur cellule minuscule aux barreaux épais le leur rappelle. Alors, le seul moyen qu'ils ont pour se défendre, pour sauver leur peau, oui, leurs armes représentent leur bien le plus précieux.

— Tu me crois, si je te dis que je suis triste pour eux ? Malgré ce qu'ils ont pu commettre…

— Oui. Il faut avoir encore un peu d'humanité, ça leur fait du bien aussi. Ce n'est pas parce qu'ils sont tous coupables qu'ils méritent d'être traités comme des monstres. Certains des prisonniers ont encore un cœur qui bat pour de vrai. D'autres ont agi pour se défendre ou défendre leurs familles.

Pour protéger les autres. Les mettre tous dans le même panier rien que pour le plaisir de les humilier ou de les blesser, voilà ce qui serait grave.

Je souris. J'adore la philosophie de cette femme.

— Tu voudrais qu'on mange ensemble ? propose-t-elle finalement.

Je rougis, gênée.

— Je n'ai pas très faim, désolée.

— Pas de souci, je te comprends. J'ai jeûné durant une semaine quand j'ai commencé à travailler à Rockwoods, m'avoue-t-elle.

Ce qui me rassure pas mal. Je ne veux pas passer pour la petite nature de la prison, même si c'est définitivement ce que je suis. Mila reste cependant avec moi durant sa pause. Nous déambulons dans la bibliothèque en parlant des livres que nous avons lus, aimés, ou détestés. J'adore cette sensation agréable de normalité.

Quand vient pour elle l'heure de s'occuper d'un autre secteur, j'en suis déçue.

— Il faut que j'y aille, à présent, soupire-t-elle. Maxwell va prendre la relève. Ne te fie surtout pas à lui, il ne prête allégeance qu'à ceux qui le payent pour cela. En général, ce ne sont pas les prisonniers les plus adorables, qui ont les moyens de s'offrir sa protection.

Un pourri… Génial, je suis encore plus angoissée, à présent.

— Allez, on se voit demain matin. Si tu es toujours présente à l'appel, chérie, se moque-t-elle.

— Hé, je suis peut-être sensible, mais je ne suis pas une dégonflée ! crié-je tandis qu'elle quitte la bibliothèque.

Pourtant, la fin d'après-midi qui s'approche va mettre mes nerfs à rude épreuve. Remettre en question ma place au sein de la prison. Et l'erreur que j'ai commise en revenant ici, aujourd'hui.

7

Isla

Tandis que la température ne cesse de monter, les prisonniers sont de plus en plus excités. Leur façon de me regarder, de me détailler, me donne l'impression de devenir de la chair fraîche prête à être consommée.

Je m'agite sur ma chaise, mal à l'aise. J'étouffe presque, malgré mon petit ventilateur qui ronronne doucement. De temps à autre, sous le regard trop soutenu d'un prisonnier, je porte la main à ma poitrine et effleure des doigts les boutons de mon chemisier sans manches, qui sont fermés jusqu'à ma gorge. Ce petit geste me rassure un peu. M'aide à dompter mon anxiété.

Quelques hommes se lèvent, se rapprochent, m'observent, puis s'éloignent. S'échangent des biens dont je ne vois rien. Et je me demande s'ils sont en train de prendre les paris sur… sur moi. Sur ma vie ? La durée de mon temps ici ? À quel point je peux hurler fort ? Je n'en sais rien. J'aimerais me sentir un peu plus à l'aise, un peu plus calme comme lorsque Mila était proche de moi, mais le nouveau garde ne m'inspire pas la moindre confiance.

Un long frisson me déchire la chair du dos, pourtant, je n'en montre rien. Je garde la tête haute, le menton relevé, et chaque goutte de sueur ruisselant le long de mes tempes n'est qu'à mettre sur le compte de la chaleur. Et pas de ma peur. Parce que je l'enferme dans une petite bulle verrouillée au fond de ma conscience, et que crotte alors, s'ils s'amusent à me dévisager pour prendre les paris, moi non plus, je ne vais pas me priver de leur rendre les hommages !

Agacée, j'ose à mon tour un regard curieux vers tous ces inconnus et réalise bien vite que les seuls détenus vraiment ici pour lire se sont placés dans le fond de la salle, pour être au calme. Les autres ont pris les sièges de

devant, et se lancent des messes basses sans cesser de me fixer. Je les fusille du regard, pour bien leur montrer qu'ils ne m'affectent pas, puis quand j'en ai marre, je les ignore totalement. Comme si je ne me préoccupais pas de leur façon de chercher à m'intimider.

Mais mon cœur bat de plus en plus vite, et de plus en plus fort.

De temps à autre, je jette un œil au nouveau gardien qui se tient près des portes ouvertes. Il me met étrangement mal à l'aise. Ses cheveux noirs, trop longs, sont gominés et parfaitement coiffés vers l'arrière. Propre sur lui, la peau pâle et un petit sourire en coin quand il voit que je le regarde, il pourrait être rassurant. S'il n'avait pas un air si sadique impossible à masquer. D'autant que sa façon de harponner de paroles dégradantes chaque détenu qui passe devant lui, comme pour leur faire comprendre qui est le maître, me provoque de nombreux frissons.

Durant des heures et des heures, il ne cesse de jouer avec sa matraque, la secouant devant lui pour la déplier, avant de la planter dans le mur pour la rengainer. Le bruit, comme un craquement strident, me gêne et me déconcentre.

Quand il s'ennuie trop, il hèle l'un des hommes qui vient rendre un bouquin, l'insultant allègrement avant de rire comme un porc. Les seules cibles de ses railleries sont les Afro-Américains et les Latinos.

Ce type me dégoûte.

Alors, j'essaye de me concentrer sur le boulot, et pas sur le tic-tac de l'horloge dans mon dos qui m'indique que je vais bientôt pouvoir partir.

J'essaye de me concentrer sur les livres, et pas sur ces hommes qui s'embrouillent de plus en plus au fil des heures. À mesure que la température augmente, degré après degré. Et qu'ils étouffent. Et qu'ils suffoquent.

Pas sur Maxwell qui vient d'arrêter de nouveau quelqu'un.

Mon pouls bat à tout rompre dans ma poitrine. Si les prisonniers sont harassés et énervés par la chaleur, les matons le sont aussi. Et quelque chose me dit que certains d'entre eux sont bien plus dangereux que les détenus. Je comprends, soudain, ce besoin de porter une arme en permanence. Je comprends, ce besoin de vouloir rester en vie, même quand on a touché le fond de l'enfer qu'est Rockwoods.

Angoissée, je relève lentement la tête et observe un jeune Black, d'à peine dix-huit ans, la pointe d'une matraque posée sur sa poitrine tandis que

ses mains sont levées en l'air pour prouver qu'il ne cherche pas les embrouilles. Il serre un livre entre ses doigts.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, macaque ? ricane Maxwell.

Ce pourri imite le cri du singe en s'approchant du gosse. En pressant son corps contre le sien.

L'adolescent a autant l'air terrifié qu'enragé. Il se fait insulter, diminuer, et n'a pas le droit d'esquisser le moindre geste au risque d'être roué de coups. J'ai… J'ai les larmes aux yeux, bon sang. Mon petit cœur ne supportera pas de passer beaucoup de temps dans cet endroit, je commence à le comprendre.

— Réponds à la question. Qu'est-ce que tu fous ici, macaque ?

— Je suis venu rendre un bouquin, dit-il calmement.

Maxwell sourit.

— Tu… Tu oses me parler sur ce ton ? hurle-t-il soudain, sa grande bouche collée à l'oreille du jeune homme.

Quand il déplie sa matraque d'un geste sec et qu'il l'abat sur la cuisse de son adversaire, ce dernier s'écroule au sol en serrant les dents, refusant de hurler, de lui offrir ce plaisir. Mon cœur va déchirer ma poitrine.

— Relève-toi ! crie Maxwell.

Le jeune s'exécute, le livre toujours serré dans sa main comme s'il s'y accrochait pour se donner du courage.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, en vrai ? T'as quelqu'un à planter ? De la came à dealer ? Déshabille-toi, je vais te fouiller, ricane-t-il.

Comme s'il était habitué à ce genre de traitement, le gosse enlève son tee-shirt et le lance sur son épaule. Son torse mince est musclé, couvert de tatouages de gang, mais je me fous qu'il appartienne à un groupe dangereux. À ce moment-là, je me fous même qu'il soit un tueur en série ou le petit-fils d'Hannibal Lecter. Je ne vais pas le laisser se faire sexuellement agresser par ce connard en uniforme.

Je me lève de ma chaise, déterminée, et je quitte la bibliothèque sous les « haou » de loup des prisonniers. Quand la matraque du garde descend le long du torse du garçon, vers son sexe, je la saisis à pleine main et la repousse brutalement.

Les mots de Mila me reviennent alors en tête. Elle est ici pour redonner un peu d'espoir aux hommes ; un peu de dignité. Qu'ils aient au moins un maton qui ne ressente pas l'envie de les humilier, ce doit être un sacré changement dans un quotidien auprès de gens comme Maxwell. Et moi, je

veux être comme elle. Je veux être la lumière entre leurs quatre foutus murs de béton où le soleil s'infiltre à peine.

— Je crois que pour retourner un livre à la librairie, on n'a pas vraiment besoin d'être à poil.

Ma déclaration fait sourire Maxwell qui me reluque soudain de haut en bas, de mon pantalon sombre qui me moule à cause de la chaleur à mon chemisier boutonné avec soin.

— Vraiment ? Parce que ça ne me dérangerait pas que tu te désapes, ma belle.

— Garde tes allusions perverses pour toi. Et tes fantasmes aussi, dis-je en désignant d'un signe de la tête le gosse qui s'est reculé. Si tu aimes tant les fouilles au corps, je suis sûre que tu peux trouver des volontaires sur les sites Internet glauques que tu as l'habitude de fréquenter. En attendant, touche encore à un seul des hommes qui viennent ici, et je te dénoncerai. Pas seulement au directeur, mais je te balancerai à toutes les associations humanitaires de cette ville, et de ce pays, et je peux te dire que tu feras moins le malin quand des mecs qui ont été abusés par des gens comme toi, et qui ressentent le besoin de passer leurs nerfs sur quelqu'un, se pointeront sur le pas de ta porte. Tu trouves ça facile de s'attaquer aux personnes sans défense. À celles qui risquent le mitard pour éviter que les salopards jouent avec eux. Mais dans un vrai face à face, est-ce que tu ferais le poids ?

Il sourit davantage sans prononcer le moindre mot.

— Ouais, c'est bien ce que je me disais. Ces hommes…

Je pointe mon antre du pouce en reculant pour y retourner. Je me sentirai mieux là-bas, loin de lui.

— … sont sous ma responsabilité. Sous ma protection. Touche-les encore, et tu le regretteras.

— La seule qui va regretter de me chercher, petite salope, c'est toi, murmure-t-il en pointant sa matraque vers moi.

— Désolée, je ne vois qu'une seule salope ici, et il ne s'agit pas de moi.

Sur ce, je me détourne de lui et retourne à mon bureau, le gamin sur les talons, ma main posée sur son dos comme pour lui prouver que je ne le laisserai pas tomber.

Je me concentre sur tout ce que je peux pour ignorer Maxwell, cependant, je sens son regard sur moi. Il ne me quitte pas des yeux. Pas une seule seconde. Durant tout le reste de l'après-midi.

Ni quand je m'occupe des retours et des emprunts ni pendant que je lis pour passer le temps. De longues minutes se mettent à s'écouler, lentement, tout comme la sueur qui perle sur ma gorge, sur ma peau, et qui me brûle sous cette chaleur de plomb.

La plupart des détenus se sont calmés, depuis mon coup de sang, et je réalise qu'il y a à présent un certain respect dans leurs regards.

Mais je me rends aussi compte que Maxwell n'est plus le seul à me foudroyer du regard.

Il y a une heure, un beau blond a débarqué. Très propre sur lui, dans le genre fils à papa au regard froid, d'un vert émeraude incisif. S'il ne prêtait pas attention à moi au début, depuis la rixe du couloir, je suis devenue le centre de son attention.

Je lève discrètement les yeux et… il m'observe encore. Me jauge, même.

J'aurais bien vu cet homme en costume cravate dans la finance, au sommet d'un immeuble à New York. Il a tout du félin sauvage qui forcerait les gens à fuir sur son passage. Pourtant, je ne me demande pas franchement ce qu'il fait là, enfermé dans une prison de haute sécurité. Je le sais pertinemment. Aux petites taches de sang discrètes, sur son tee-shirt blanc, je comprends la violence qui tend sa peau. À l'unique tatouage qu'il arbore, je perçois sa décadence, sa dangerosité. Une énorme croix gammée brûle sur le dessus de sa main, avant de fondre en quelques lettres – K I L L – sur chacun de ses doigts.

Tandis qu'il caresse lentement sa mâchoire carrée, sans cesser de me dévisager, j'ai soudain l'envie de disparaître, de quitter cet endroit et de ne plus jamais revenir. Il est forcément ami avec Maxwell. Il veut certainement ma peau pour avoir humilié son camarade.

Je devrais partir. Tout de suite.

Pourtant, j'aperçois, dans le fond de la salle, Duane, le gamin que j'ai aidé tout à l'heure. De le voir lire tranquillement des classiques de la littérature anglaise me soulage, et me permet de comprendre que j'ai pris la bonne décision. En l'aidant, en assurant ses arrières, en lui évitant une énième humiliation, j'en suis certaine. Il avait l'air tellement blasé, quand Maxwell lui a ordonné de se déshabiller. Son regard va sûrement me hanter durant des semaines.

Je me détends un peu, apaisée de le savoir en sécurité dans la bibliothèque, jusqu'au moment où le beau blond se lève.

Il abandonne sur sa table le livre de sociologie qu'il lisait. Dès qu'il est debout, déliant son mètre quatre-vingt-dix de muscles épais, les autres prisonniers s'arrêtent de lire pour l'observer. Ils ont l'air de le craindre, de le haïr. Plusieurs d'entre eux glissent une main sous la table, probablement pour attraper les armes qu'ils ont sur eux, pourtant il ne prête aucune attention à ces gens autour de nous. Non. Il ne m'a toujours pas quittée des yeux.

Consciente de la dangerosité de cet homme, je me redresse sur ma chaise haute, maudis mon bureau si petit, si minuscule, ne laissant qu'à peine cinquante centimètres entre lui et moi quand il est arrivé.

L'agressivité qui illumine ses yeux émeraude me rend encore plus nerveuse.

Discrètement, j'attrape moi aussi la première arme qui me tombe sous la main. Un stylo fin, loin d'être idéal, qui me donne un sentiment de sécurité si éphémère, mais tellement salutaire.

— Jolie blonde. La peau blanche. Les yeux clairs. Tu aurais pu être bandante si tu ne prenais pas la défense des macaques comme une sale traînée, murmure-t-il en se penchant vers moi.

J'ai envie de reculer. Jusqu'à heurter le mur derrière moi pour mettre autant de distance possible entre nous. Pourtant, je ne bouge pas d'un millimètre.

Il sourit, amusé. Je le dévisage avec fureur.

— On en arrive déjà à se juger, toi et moi ? grogné-je.

Je préférerais qu'il prenne son cerveau atrophié, ses idées pourries, et qu'il dégage de ma bibliothèque, pour alléger un peu l'odeur de merde qu'il a apportée ici avec lui.

— On t'a déjà dit que tu étais un rapide ? Et puis maintenant que tu es debout, tu peux partir, aussi. Les imbéciles ont tendance à me prendre la tête.

Je termine par un petit sourire tandis que son regard s'obscurcit. Et se durcit. Forçant mon pouls à battre si fort dans ma poitrine qu'il m'élance douloureusement.

Mila m'a conseillé de traiter ces hommes comme je le ferais avec ceux à l'extérieur. Je n'aurais pas été plus claire face à un foutu raciste en dehors de Rockwoods. Je veux qu'il dégage de ma vue, et plus vite que ça.

— Hum, piquante malgré tout. Intéressant… susurre-t-il.

Il lève soudain la main pour caresser ma joue, et un petit soubresaut me force à reculer. Avec la rapidité d'un prédateur menaçant, il agrippe le corsage de mon top boutonné jusqu'à mes clavicules, et il m'approche de lui. Son poing serré contre ma poitrine me fait mal, cependant, quand il inspire calmement, paisiblement, je comprends qu'il peut sentir mon cœur s'épuiser frénétiquement en moi. Et que ça l'excite.

— Ne t'avise pas de reculer devant moi, ma belle. Je suis un soldat, tu sais. Ma religion, c'est ma Nation et je me dois de la défendre contre tout ce qui la ternit. Et toi… toi, tu manques de loyauté envers ta propre race. Ça me dégoûte. Ou peut-être que ça m'excite quand même un peu, parce que la perspective de te dresser me plaît beaucoup.

De sa main libre, il sort un couteau de sa poche, alors je tremble, et je tourne la tête vers le garde pour un peu d'aide, un peu de pitié, mais il se contente de se toucher l'entrejambe en nous observant.

Dans la salle, personne n'ose intervenir. Et moi, je ne peux plus bouger, je suis figée de peur parce que… Parce qu'il vient de plaquer sa lame juste sous mon œil.

— Tu as toujours envie de jouer les malignes, dis-moi ? souffle-t-il en m'attirant plus près de lui.

Mes cuisses sont plaquées contre le bois de mon bureau, j'ai mal.

Ma respiration s'intensifie de seconde en seconde, et ça me tue de lui montrer mes faiblesses à ce point.

— Non, haleté-je.

— Vraiment ? C'est drôle, ça. Il en faut si peu pour fermer la jolie gueule d'une femme. Et si je faisais une belle entaille ici…

Il glisse sa lame sur toute ma joue.

— Ou là…

Puis, en travers de ma bouche.

— Est-ce que tu t'amuserais encore à jouer les héroïnes ?

Son couteau plaqué contre mes lèvres, je suis incapable de répondre à moins de ne récolter une grave entaille.

Je couine. Son expression se durcit.

— Réponds-moi, grogne-t-il en appuyant plus fort son arme contre ma peau.

Incapable d'affronter son regard, je ferme les paupières, les serre du plus fort que je le puisse, et j'attends le premier tiraillement de la douleur quand il perdra enfin son sang-froid.

8

Ash

Je suis éreinté.

À bout de souffle.

Après avoir dépensé une partie de la matinée en salle de sport, puis à apprendre un peu de *self-defense* au gringalet, j'ai passé dix heures à bosser à l'atelier. À présent, il ne me reste que quelques minutes avant la fermeture de la bibliothèque. Et je veux absolument voir Miss Bouquins avant qu'elle parte. C'est presque vital. Presque obsédant. J'ai… besoin de son sourire.

Depuis que j'ai surpris son petit regard captivé sur moi, ce matin, je n'ai pas arrêté de penser à elle et… ça me déstabilise. Beaucoup.

Voilà probablement pourquoi je suis en train de courir à petites foulées dans les couloirs. Pour la rejoindre plus vite et me retrouver une nouvelle fois décontenancé par la jolie blonde et sa bouche incendiaire. À laquelle j'ai pensé toute la nuit. Du corail de ses lèvres pulpeuses aux minuscules taches de rousseur qui descendent de ses joues à sa mâchoire, je n'ai pas eu une seconde de répit. Pas. Une. Seule.

Lorsque j'arrive dans son secteur, je repère au loin Maxwell en train de se faire plaisir. J'ai envie de vomir. Qu'est-ce qui peut bien l'exciter comme ça, bordel ? Si c'est Miss Bouquins et qu'il s'exhibe devant elle, je jure qu'il va regretter d'être né.

Je le dépasse, la tête baissée pour ne pas avoir le malheur de le voir, quand je surprends Duval, le regard fou, sa lame contre la bouche de ma bibliothécaire effrayée.

Je pète un plomb. Un putain de plomb !

Comment est-ce qu'il peut être en train de blesser cette femme ? Bordel, avec ses cheveux dorés, elle ressemble à un ange. À un rayon de soleil en

plein cœur des ténèbres ! Elle est une bouffée d'oxygène pour chaque mec qui viendrait ici.

Je fonce vers ce salopard, et pour éviter qu'il ne blesse Miss Bouquins, je me place calmement derrière lui, commence à serrer son cou d'une main, puis je plaque mon tournevis contre son ventre, sous son tee-shirt.

— Relâche-la doucement ou je te troue le bide, susurré-je à son oreille.

Au son de ma voix, comme si j'étais son foutu sauveur, Miss Bouquins ouvre les paupières, avant de fixer ses grands yeux écarquillés, presque noirs, sur moi. Elle halète, elle tremble, mais reste bien droite, même quand Duval libère son corsage tout froissé, au tissu blanc fleuri, humide de sueur. Je déteste chaque pli qui témoigne de la poigne du nazi.

Quand il lâche son couteau sur le bureau et qu'elle le saisit pour le pointer devant elle, je ressens un élan de fierté incomparable pour ce petit brin de femme en train de s'en prendre à l'un des pires criminels de cet état. À un meurtrier de masse.

— Tu vas sortir de mes quartiers immédiatement, et ne plus jamais remettre les pieds ici, compris ? grogne-t-elle en transperçant le connard de son regard si apeuré, et pourtant rempli de colère.

Il y a dans sa voix quelque chose qui ferait presque peur. À un chaton turbulent, probablement. Mais Duval et moi, on est de la même trempe, et je sais qu'il a envie d'éclater de rire. Alors, j'enfonce un peu plus mon pieu dans ses abdos et je murmure à son oreille, pour qu'il soit le seul à percevoir mon message :

— Tu as entendu la dame ? Si tu remets une seule fois les pieds ici, je te démolis, connard.

Puis, je le repousse loin du bureau et je le regarde quitter la pièce, à reculons, en nous défiant du regard. Un regard qui promet une vengeance sans douceur. Pleine de pleurs.

Dès qu'il a quitté la pièce et que Maxwell a terminé son petit spectacle, je me tourne vers la miss et mon cœur loupe un battement face à sa beauté. De près, et même apeurée, elle reste sublime. Une pointe de soulagement transperce son regard, maintenant que le danger est écarté, et ça la rend encore plus humaine. Plus lumineuse. Plus… unique, dans ce lieu où la beauté n'existe pas.

Je serre soudain les poings parce que j'ai envie, j'ai besoin de glisser à nouveau les mains autour de sa taille, et de laisser sa chaleur heurter la mienne.

Son petit air fier de s'être débarrassé de Maxwell a quelque chose de presque trop naïf. Je me retiens donc de lui dire qu'il va revenir à la charge dès demain, à la première heure, parce que c'est comme ça que les choses se passent, ici. Et il ne sera pas seul, cette fois. Et je ne serai pas là. Quelque part, dans ma poitrine, dans ce cœur que je croyais mort, j'en ai mal.

J'appuie mes poings serrés sur le bois sombre de son bureau, et je me penche vers elle. Son beau sourire se fige, et ses yeux pleins d'étoiles me regardent soudain comme si j'étais l'être le plus unique de tout ce foutu monde.

— Est-ce que tu avais hâte de me revoir, Miss Bouquins ? la tanné-je pour qu'elle se détende un peu.

Et ça marche ! Je la vois tout de suite prendre vie, une pointe de colère aiguisant la douceur dans ses yeux.

— Oh oui ! Ton arrogance te rend tellement craquant, soupire-t-elle en levant les yeux au ciel. Ça m'a manqué à un point, cette nuit, tu n'imagines pas. Je n'ai pas cessé de penser à toi, ton petit air prétentieux et mon désir…

C'est à elle de se pencher vers moi, et nos visages se frôlent. Mon pouls s'emballe. Mon sang se réchauffe.

— Ton désir ? soufflé-je d'une voix éraillée de plaisir.

— Oui. Celui de te mettre mon poing dans la figure.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter autant de mépris ? ricané-je.

— Tu veux la liste par ordre alphabétique ou chronologique ? Les deux peut-être ?

— Je vois. Tu m'en veux parce que j'ai dit que la couverture de *Farouche Highlander* était moche, et que les titres de tes livres préférés sonnaient pornogr…

— Tu recommences ! Je vais encore rêver que je t'étrangle, cette nuit, pour ton information…

— Tant que tu rêves de moi, ça me va.

Elle glousse, soupire avec délicatesse, et je vois sa lèvre inférieure trembler légèrement, comme si l'adrénaline avait enfin reflué de son corps et qu'elle se mettait à percuter ce qu'il vient de se passer.

Avec prudence, je lève la main pour l'effleurer, la rassurer, et elle retient un petit mouvement de recul. Alors, je me renfrogne.

— Tu as peur de moi ?

Je souris pour l'apaiser, même si je crois qu'elle vient un peu de me blesser.

— Pas du tout !

— Pourquoi est-ce que ton cœur bat si fort, dans ce cas ?

Avec douceur, je baisse la main jusqu'à la courbe de son cou et effleure sa carotide, où je vois son pouls marteler son sang.

— Désolée, murmure-t-elle. C'est juste… Tout ça…

Elle esquisse un vague signe de la main vers Maxwell et le couloir où Duval vient de partir.

— Contrairement à lui, je ne vais pas te blesser, tu peux me croire sur parole.

Elle hoche doucement la tête avant de se détendre un peu.

J'effleure tout de même son visage, où j'aperçois la trace de la lame de Duval, incrustée dans sa chair tant il a appuyé. Je me demande comment il a été capable de lui faire du mal. Comment ? Sa peau de pêche est d'une douceur exquise, presque paradisiaque, et elle me rappelle des souvenirs lointains. Trop lointains. De ces moments où il y avait autre chose que de la violence dans ma vie.

— Tu as mal ?

— Non. Je suis juste… déboussolée.

Et effrayée, apeurée, décontenancée. Ce sont tous les mots qu'elle ne dit pas, qui brillent pourtant dans ses yeux somptueux et dorés.

— Et merci, d'ailleurs. Je ne pensais pas avoir un jour besoin d'un chevalier servant, mais en réalité, ça peut être vachement utile, parfois. Tu sais aussi ouvrir les bocaux de confiture ? Parce que je serais très intéressée par tes services…

Elle a beau tenter de jouer les femmes fortes, ses lèvres tremblent encore, et ses pupilles sont toujours aussi dilatées, même si elle finit par baisser les yeux. Je ne peux pourtant pas retenir un petit sourire qui semble la détendre. Une seconde défile, puis… j'oublie tout autour de nous. De ce qu'il vient de se passer à ce qu'il se produira ensuite. Parce que ce moment avec elle, c'est le plus doux et le plus beau de toute ma putain de journée. Même si elle souffre, même si elle a les nerfs à vif, cet instant me fait un bien fou. Je me sens utile. Je me sens… humain. Je n'arrive même plus à lui en vouloir de revenir ici, parce qu'elle est la seule once d'humanité qui reste dans ma vie, et ça me plaît.

— Et alors quoi ? Ce matin, tu me matais sans vergogne et, à présent, tu n'oses plus relever les yeux ? Je suis devant toi, ma belle. Profites-en.

— Je ne t'ai pas maté ! s'exclame-t-elle soudain, boudeuse. J'étais simplement à la fenêtre par le plus grand des hasards !

— Mais bien sûr. Je sais déjà que tu as rêvé de moi toute la nuit et que tu avais hâte de me revoir. Je suis la raison pour laquelle tu es revenue à Rockwoods, n'est-ce pas ?

— Je suis revenue parce qu'il s'agit de mon travail et que je suis payée pour cela. Toi, tes muscles atrophiés et ton petit sourire arrogant, vous seriez simplement la cerise sur le gâteau si j'étais diabétique et allergique aux cerises.

— Mes muscles atrophiés ? grogné-je.

Je serre les poings sur le bureau, histoire de gonfler ces biceps qui semblent la fasciner. Aussitôt, ses beaux yeux en dessinent les contours, suivent chaque tatouage et je me demande ce que j'éprouverais, si elle les touchait. Est-ce qu'elle est douce ? Est-ce qu'elle est tendre ? Est-ce que je peux encore ressentir ce genre de choses, de toute façon ?

— Bon, d'accord, ils ne sont pas si malingres. Ça n'empêche que tu es une sacrée épine dans mon pied, Ash Gilliam. Tu es agaçant, un peu trop sûr de toi, et tu ne m'as pas rendu ton emprunt.

— Je n'ai pas terminé d'admirer sa couverture pompeuse.

Un petit gloussement lui échappe, ce qui m'apaise un peu.

— Je vais définitivement te frapper !

— Tu te ferais mal, ma belle.

— Mais toi aussi tu souffrirais, ça vaudrait le coup. Peut-être que tu respecterais un peu plus la romance historique, comme ça.

— Ce que t'es mignonne, quand tu penses pouvoir me blesser.

— Je sais que je le peux. J'ai des muscles, même si ça ne se voit pas du tout.

Je secoue la tête. Mon Dieu, est-ce qu'il lui arrive d'être sérieuse ?

Nos regards s'accrochent un instant, et je me perds dans le sien. J'ai envie de prononcer son prénom, de lui demander comment elle va, en vrai, sous cette façade de petits sourires et de plaisanteries. C'est là que je réalise une chose. Une chose qui me donne l'impression d'être un mufle, un inadapté, un putain d'imbécile.

— Je peux te poser une question ? lâché-je soudain de ma voix dure comme un grondement de tonnerre.

— Bien sûr.

— Comment est-ce que tu t'appelles ?

— Oh… Je pensais que tu allais me demander quelque chose sur un livre.

— Étrange, comme prénom. Et un peu long, si tu veux mon avis.

Elle se met à rire à nouveau, et bordel, je me sens vraiment bien, là.

— Je m'appelle Isla.

— Très joli. Peut-être que je continuerai à t'appeler Miss Bouquins jusqu'à ce qu'on se connaisse un peu mieux, toi et moi.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on se connaîtra mieux un jour ? demande-t-elle, de nouveau sur la défensive.

— Mon instinct.

Puis, avec un clin d'œil, je l'abandonne pour aller me perdre dans les allées du fond.

Au passage, je lance un regard létal à chaque homme encore à la bibliothèque. À chacun de ces enfoirés qui n'ont pas levé le petit doigt pour aider Isla quand elle en avait besoin. Même si Duval demeure l'une des pires raclures de la prison, même s'il est le chef du gang néonazis les Ehre, personne n'aurait dû laisser la jeune femme seule face à lui. Personne.

J'attrape un livre qui me tente beaucoup, sur l'histoire de l'Europe à l'époque de Napoléon, puis je le déplace sur l'étagère la plus haute, dans le rayonnage d'à côté. Satisfait, je retourne voir Isla et me plante juste devant elle.

Les lieux se vident de plus en plus à l'approche de la fermeture.

Elle tente de ne pas prêter attention à moi, pas comme ce matin, du moins, quand elle me fixait avec appétit. Alors, je toussote bruyamment, et elle redresse enfin la tête, me fixant avec sérieux. Pourtant, de forcer son regard à rester ancré dans le mien est apparemment compliqué. Ses beaux yeux dorés glissent sur mes lèvres, puis mes abdos, et elle finit par se perdre dans les pages du carnet entre ses doigts fins et élégants, histoire de ne pas trop passer pour une voyeuse.

— Je peux t'aider ?

Seigneur, elle me fait rire quand elle tente d'être professionnelle !

— Tu préfères toujours reluquer les hommes depuis des fenêtres barricadées ? la tanné-je. Ou est-ce qu'il t'arrive d'avoir des contacts visuels avec tes pairs quand ils sont face à toi ?

— Hé ! Je ne te reluquais pas, je te l'ai déjà dit ! s'indigne-t-elle, rouge de honte, en me fixant soudain.

— Oui, je le sais. Tu te délectais de la vue. Tu admirais le paysage. Appelle cela comme tu veux, les mots m'importent peu. Seuls les actes

comptent.

— Ce que tu m'agaces ! J'avais peur que tu ne frappes le jeune homme face à toi, c'est tout ! Je me sentais… scandalisée !

— Ne t'inquiète pas, je ne frappe que les hommes qui le méritent, lui assuré-je d'une voix dure, d'un regard sombre. Et puis, *là*, tu es scandalisée. Ta jolie bouche pincée et ton air agacé me le prouvent. Ce matin, ce n'était pas la même lueur qui illuminait tes yeux de biche, ma belle, continué-je.

— Ma belle ? grogne-t-elle. Si on en vient aux petits surnoms, je vais t'appeler Trésor, dans ce cas.

— Pourquoi ? Je te suis précieux ? demandé-je avec un grand sourire arrogant.

— Non. Parce que j'ai envie d'aller t'enterrer sur une île déserte très, très loin de moi.

J'éclate d'un rire rauque, et conscient que notre temps est plus que limité, que les secondes s'égrènent malgré mon désir de passer des heures à ses côtés, il faut que je me reprenne.

— Je cherche les maximes militaires de Napoléon, sinon. Je sais qu'on l'a quelque part, mais je n'arrive pas à le trouver. Tu pourrais m'aider, s'il te plaît ?

— Bien sûr. Laisse-moi vérifier que personne ne l'a emprunté, soupire-t-elle, toujours agacée.

Elle fouille dans l'énorme répertoire devant elle. Les ordinateurs destinés à la bibliothèque n'ont pas encore été livrés, et je suis presque sûr qu'ils n'arriveront jamais à bon port. Certains gardes vont sûrement faire main basse dessus.

— Non, il est bien quelque part ici, ponctue-t-elle, satisfaite.

Lorsqu'elle contourne son bureau, je la laisse passer devant moi, et suis du regard son joli postérieur appétissant et généreux, qui ondule dans son pantalon sombre. Malgré sa taille fine, elle a des hanches de déesse et, bon sang, un fessier du tonnerre ! Les petites baskets en toile à ses pieds ne font aucun bruit sur le carrelage gris. Elle pourrait tout aussi bien être un mirage. Le fruit de mon imagination. Un foutu rêve tandis que je suis en plein coma.

Je secoue la tête, et m'isole avec elle dans la section Histoire.

— Maximes militaires, maximes militaires, répète Isla en passant l'index sur chaque tranche de livre.

Elle a l'air de ressentir le grain de chaque papier, le lettrage incrusté dans chaque dos. Le plaisir qu'elle prend à fouiller ce recoin perdu me rend dingue, et mon sexe se durcit plus que de raison. J'ai… Bordel, j'ai envie qu'elle explore chaque muscle de mon corps comme elle est en train de le faire avec ces ouvrages.

Je dois me reprendre.

Tout de suite.

Garder mes distances, arrêter de penser à elle, de l'observer, de la désirer.

Je me passe une main sur la mâchoire, m'adosse contre le mur du fond, dans l'ombre, et je l'observe tandis qu'elle m'approche. Tout doucement. Un pas après l'autre, au cœur de l'obscurité de plus en plus prononcée de ce recoin.

— Oh, je l'ai trouvé ! Par contre, il se trouve tout en haut. Je ne pourrai pas te l'attraper.

— Bien sûr que si.

Mon plan a fonctionné à la perfection. Alors que je devrais me casser, m'éloigner d'elle, je fais tout le contraire et le pire, c'est que j'adore ça.

Je la rejoins, l'attrape par la taille, et sous ses rires cristallins, elle attrape mon livre avant que je ne la repose par terre. Bordel… Mes mains contre sa taille, glissant le long de son top, c'est un putain de sentiment de plaisir que je n'aurais pas pensé connaître à nouveau de sitôt.

Je la regarde avec ce mélange de vie qu'elle insuffle dans ma poitrine, et de plaisir presque trop fort, trop douloureux. Lorsqu'elle réalise que nous sommes si proches, elle tente de cacher son gloussement derrière une petite toux, avant de prendre un air sévère. Et excitant.

— Mais qu'est-ce que tu as fichu ! s'exclame-t-elle, faussement outrée.

— Je ne vois pas de quoi tu parles…

— Mais bien sûr, maugrée-t-elle. Ne t'avise plus de poser les pattes sur moi sans mon accord, ou tu le regretteras, compris ?

— Ne me dis pas que tu n'as pas aimé, susurré-je en me penchant tout près d'elle, jusqu'à ce que ses pupilles se dilatent au maximum.

La petite touche de peur au milieu de son désir durcit ma queue encore plus.

— J'ai détesté…

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu rougis ? Et halètes ?

— Parce que tu m'effrayes, peut-être.

— C'est pour ça que tu as envie de sourire ? l'enfoncé-je.

De la main, j'effleure sa pommette et descends vers ses lèvres qui tentent de dissimuler un sourire amusé.

— Bon d'accord, peut-être que j'ai trouvé ça drôle, et un peu amusant, mais c'est bien parce que tu es mignon ! Si tu avais eu l'air d'un sociopathe, je t'assure que je t'aurais calé mon genou dans les parties.

Un sentiment étrange de colère et de plaisir me transperce le ventre, alors je penche la tête sur le côté et l'épingle d'un regard noir.

— Comment tu m'as appelé, là ?

— Mign…

Je plaque la main sur sa bouche avant qu'elle ne termine sa phrase, et pousse un grognement écœuré.

— Chérie, la dernière personne à m'avoir appelé « mignon » ne pourra probablement plus jamais se servir de ses couilles, donc fais gaffe à tes insultes, c'est clair ?

— Ce n'est pas une insulte ! glousse-t-elle en repoussant mon bras. Et puis je suis sûre que tu ne m'en veux pas.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

Elle se croit maligne, et j'adore ça, parce que ça rend ses beaux yeux brillants.

— Parce que je suis adorable, déclare-t-elle.

Merde. Elle a raison.

— En plus, j'ai un peu confiance en toi, rougit-elle. Tu m'as protégée. Deux fois. Si tu me voulais du mal, je crois que tu aurais déjà trouvé le moyen de me blesser, non ?

— Tu le penses vraiment ?

— Oui. Et puis, une chance que je n'aie pas de testicules, de toute façon. N'empêche, ça aurait été plus simple que tu t'occupes toi-même d'attraper ton livre.

— Tu ne pèses rien. Et, en réalité, tu m'as octroyé un petit moment de plaisir, je dois dire. Tu es vraiment plus agréable à avoir entre les doigts que mes outils à l'atelier, ronronné-je en glissant la main dans ses longues mèches blondes et soyeuses.

Je suis déjà accro, bon sang. Accro à elle, accro à sa douceur, accro à son humanité qui rejaillit sur moi, en moi, et qui aide mon cœur à battre pour une raison.

Le regard plongé dans le sien, je vois ses pupilles se mettre à briller, à se dilater encore une fois. Et puis, il y a ses lèvres pulpeuses qu'elle écarte, et

je vais craquer, si elle continue à me donner autant envie. Je baisse les yeux sur sa poitrine couverte de sueur. Il fait chaud. Tellement chaud. Mais c'est elle qui me met en transe comme ça, pas les quarante degrés qu'il y a aujourd'hui à l'intérieur de la prison.

Et alors que mes pulsions les plus animales se mettent à remonter à la surface, je me mords brutalement la lèvre inférieure, et la douleur assagit momentanément mes pensées indociles.

Mon livre en mains, Isla s'adosse à l'étagère derrière elle comme si elle parvenait à peine à rester debout, et soudain, je glisse l'index sur la boutonnière de son décolleté, et tendrement, je ferme les quelques boutons qui se sont ouverts quand Duval l'a attrapée.

Émue, elle détourne le regard, pourtant son pouls accélère tandis que mes doigts la frôlent. Je le vois à cette petite veine au creux de son cou, qui palpite encore avec fureur. Je le sens à ses seins qui se pressent de plus en plus fort contre mes poings à présent serrés, et que je tente de contrôler. Pour ne pas déraper. Et la blesser. En la touchant une nouvelle fois parce que bordel, sa peau me donne envie de la caresser. D'y plaquer les doigts jusqu'à me souler de sa douceur.

— Dis-moi ce qu'il s'est passé pour que ce salaud de nazi s'en prenne à toi, Isla, murmuré-je en me pressant contre elle, si bien qu'aucun espace ne subsiste plus entre nous.

Mon corps entier se met à vibrer de désir, et je crois qu'elle le sent, parce que ses joues commencent à rougir.

Elle serre davantage le livre entre ses mains, se refusant à les glisser sur mon torse nu, sur ces tatouages qui semblent la fasciner, l'exciter.

— J'ai pris la défense de Duane contre Maxwell, et ça ne lui a pas plu.

— Je vois.

Mon ton devient létal, sombre et ourlé d'une colère que je refoule difficilement, parce que putain, ça me fout en rogne qu'elle prenne de tels risques ! C'est complètement insensé !

— Ne refais jamais ça, ordonné-je d'une voix soudain trop autoritaire à son goût.

Ce qu'elle n'a pas l'air d'apprécier.

9

Ash

Isla fronce les sourcils, furieuse, puis sursaute quand j'attrape sa mâchoire, pourtant, je ne la brusque pas. Je ne lui fais pas le moindre mal, bien au contraire. Je me contente d'effleurer sa peau soyeuse avec la plus grande des précautions.

— De quoi est-ce que tu parles ? Je n'aime pas tellement les ordres, Monsieur Gilliam, grogne-t-elle, féline.

Et je pourrais passer des heures à admirer cette étincelle de férocité en elle, mais la bibliothèque va bientôt fermer, et je n'aurais pas assez de toute une vie pour lui expliquer comment elle doit se protéger, ici.

— Ne prends plus jamais la défense d'un prisonnier, Isla, complété-je. C'est beaucoup trop dangereux. Tu viens de prouver ton allégeance aux Black Fire, là, sans même t'en rendre compte ! Il s'agit d'un gang dangereux, et qui dit gang, dit ennemis. Alors, toute la petite bande de Duval va t'en tenir rigueur, et crois-moi, ils sont redoutables. Plus agressifs que tu ne pourrais l'imaginer.

— Qui est-il ?

— Un suprémaciste. Ton ennemi. Le mec qui t'a collé un putain de couteau sur le visage simplement parce que tu as protégé un homme.

— Qu'est-ce qu'il a fait pour être ici, ce Duval ? souffle-t-elle d'une voix fébrile.

— Il est le créateur et le leader d'un groupuscule néo-nazi ultraviolent. Les Ehre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Honneur. Rien que pour ce terme, pour cette notion qui n'a aucune signification dans sa bouche, il s'est jugé légitime pour tuer de nombreuses

personnes. Des Afro-Américains, surtout.

— Combien ?

— Crois-moi, tu ne veux pas savoir ça, bébé. Tu ne vas plus dormir, sinon, me radoucis-je.

Je l'imagine sans peine se réveiller en pleine nuit, en plein cauchemar. Cette vision me vrille les tripes.

— Dis-moi combien, réplique-t-elle en jouant les dures comme tout à l'heure.

À son regard déterminé, féroce, je comprends qu'elle ne me lâchera pas l'affaire.

Encore une fois, j'ai envie de rire parce qu'elle est beaucoup trop mignonne pour faire peur. Mais si elle a besoin de savoir, alors autant le lui dire. Ce sera mieux si elle l'apprend par moi, plutôt que par Internet, photos à l'appui. Photos, et détails obscènes, d'ailleurs.

— Il a tué vingt-sept personnes. Onze en quelques années sans être inquiété, puis il a été arrêté après un véritable massacre sur l'une de ses propriétés. Avec ses hommes, ils ont kidnappé quinze personnes. Hommes, femmes, enfants. Des Afro-Américains, bien sûr. Il les a drogués, crucifiés, et il a levé les croix tandis que ses victimes se réveillaient, et hurlaient, le corps en sang cloué au bois. Quand il a mis le feu à toutes les potences, crois-moi, il a pris son pied. Rien que pour cette raison, c'est tout à ton honneur d'avoir défendu Duane, pourtant ne recommence jamais ça. Choisir un camp, ici, ça revient à insulter celui d'en face. Et tu n'as pas envie de jouer avec le feu face à ces enfants de Satan.

Choquée, elle hoche la tête, les yeux brillants, et finit par laisser tomber mon livre. Je me baisse pour le ramasser, le pose sur l'étagère derrière elle, et je remarque alors que ses mains tremblent avec violence.

— Désolé, je n'aurais pas dû te raconter tout ça.

— Non, tu as eu raison. Je sais de quoi Duval est capable, à présent. Et j'ai peur, oui, mais seulement parce qu'il m'a agressée et…

Elle soupire.

— Et quoi ?

— Et je n'ai pas été capable de me défendre seule, Ash. Tu vois, j'ai passé toute ma vie à penser que j'étais forte, que j'avais les nerfs solides. En quelques jours passés ici, j'ai déjà l'impression d'avoir des fissures plein mon armure. Je me sens minable.

Elle baisse sa jolie petite gueule, alors je redresse son menton pour plonger dans son regard. Sans pouvoir m'en empêcher, je glisse les mains dans les siennes et hoquette, étonné par leur douceur. Leur chaleur. La sensation de soie qui coule contre mes cals.

Je la relâche, et remonte les doigts le long de ses poignets, de ses bras. Sa peau se couvre de petits frissons, et la mienne, putain, elle prend feu. Je ferme les yeux pour me gorger de ces sensations, pour essayer de les capturer, de les garder tout au fond de moi. Je n'avais pas eu ce sentiment parfait de bonheur au fond de la poitrine depuis si longtemps. Il agit comme un baume. Comme… mon opium à moi. Mon exutoire.

— Tu es sûrement très forte pour tes propres batailles, Isla, pourtant, ici, tous les guerriers sont morts. Il ne reste que les démons qui se sont échappés de leurs carcasses éventrées. Fais attention à toi.

— Je… Merci. Je vais être prudente.

— Peut-être que tu ne devrais tout simplement pas revenir, ma belle. Tu y as pensé ?

Elle me fixe avec agacement, probablement furieuse de son petit surnom et de mes nouvelles suppliques pour qu'elle ne revienne jamais. Mais quand je hausse les sourcils, attendant sa réponse, son regard se voile, et je sais déjà que la suite ne va pas me plaire.

— Je suis ici parce qu'on me l'a imposé, je n'ai pas vraiment eu le choix. Et je vais encaisser, de toute façon. Pas question de lâcher les gens qui ont besoin de moi parce qu'un crétin veut jouer avec mes nerfs.

— Ce n'est pas un jeu ! m'énervé-je.

— Pour lui, je pense que si.

Bon sang, elle a raison, bien sûr. Duval est un stratège intelligent, et il va prendre un malin plaisir à faire de la vie d'Isla un enfer, à partir de maintenant. Elle va probablement souffrir.

Il va falloir que j'arrange ça.

Une information me reste pourtant en travers de la gorge, tandis que les rouages de mon cerveau tournent à plein régime pour savoir comment je vais pouvoir la protéger en étant loin d'elle.

— On t'a forcée à être en poste dans une prison de haute sécurité ? grogné-je. Qui est le fou qui t'a planté ce couteau dans le dos ?

Et pourquoi a-t-elle hérité d'un tel job ? Le monde ne tourne plus rond, dehors, c'est dingue.

— Le sénateur pour qui je bosse, en réalité. J'ai commencé à travailler pour la ville de Phoenix il y a longtemps, juste au sortir de mes études. Je m'occupais de la bibliothèque municipale et, peu à peu, j'ai grimpé les échelons. Ça me plaisait bien de m'occuper de la paperasse, de régler les petits soucis administratifs. Un jour, je me suis retrouvée à être secrétaire du sénateur. Il m'aimait bien. Je pensais qu'il me trouvait simplement sympa ! lâche-t-elle, amère, en haussant les épaules. Il m'a proposé une nouvelle promotion, dans le genre « canapé ».

Là, elle lève les yeux au ciel et soupire sans aucune classe. C'est à mon tour de rire. Même si j'ai envie d'étrangler ce foutu connard qui voulait poser les mains sur elle. Voulant entendre la suite, je me force à rester calme, mais, merde ! J'ai envie de grogner comme un foutu barbare.

— Comment as-tu réagi ?

— Je lui ai dit que je préférais retourner à la cambrousse, d'où je viens, et de lécher le cul de mes vaches tous les matins aux aurores, plutôt que de le laisser poser les mains sur moi. Et comme il venait juste d'inaugurer l'ouverture de cette section de la prison, qu'il a sponsorisée pile au moment des élections, je me suis retrouvée à en devenir la bibliothécaire.

Ce porc devrait être celui qui se retrouve ici, franchement…

— Ce type est un sale con. Il t'a vraiment punie parce que tu ne voulais pas coucher avec lui ?

— Oui.

— Je suis en prison depuis trop longtemps pour comprendre encore quoi que ce soit au comportement humain, soupiré-je.

Je ne m'en rends compte que trop tard, mais j'en ai trop dit. Isla attrape directement la perche que je viens de lui tendre, et ça me met mal à l'aise, parce que je ne peux pas… Non, je ne peux me confier à elle.

— Qu'as-tu fait pour te retrouver à Rockwoods, toi ? Enfin, si ce n'est pas indiscret.

— Ça l'est, bébé, souris-je tristement.

— Tu es dangereux ?

— Terriblement. Pas pour toi, si c'est ce qui t'inquiète.

— Tu penses que tu m'inquiètes ? s'esclaffe-t-elle. Je t'en prie, ta seule arme contre moi ce sont tes beaux yeux bleu fumée. Et tes encres indélébiles. Par le petit Jésus en sucre, je n'aurais jamais pensé que les tatouages sur le visage pouvaient être sexy. Tellement sexy que j'ai envie de les lécher, couine-t-elle. Oh, bon sang, plaque ta foutue main sur ma bouche

pour m'empêcher de parler, le reflux d'adrénaline me rend complètement folle !

— Oh non, pas question que je te bâillonne ! Dis-m'en plus sur ce que tu trouves sexy chez moi, s'te plaît. Ça m'intéresse.

Je lui lance un grand sourire carnassier, qui la fait rougir davantage.

— Non. Non, non, non. Je me tais maintenant. Tout de suite. Sans jeter un regard sur tes tablettes de chocolat couvertes d'encre et de…

Et voilà, elle plaque sa propre main sur ses lèvres appétissantes, et je la laisse reprendre son calme quelques instants en m'éloignant d'un pas.

Lorsque la tension charnelle s'est apaisée entre nous, elle soupire, s'essuie le front avec délicatesse, puis bat des paupières comme si elle souhaitait tout oublier de ce qu'elle vient de dire.

Moi, je ne vais pas la laisser s'en tirer à si bon compte. Peut-être même que je me ferai un nouveau tatouage bientôt, d'ailleurs, si ça lui plaît tant.

— Et sinon, tu as terminé ton livre ? La romance historique te plaît ? reprend-elle pour changer de sujet.

— Ah, on en vient à parler boulot ? Si tu veux tout savoir, j'ai trouvé ce livre insipide, mais les scènes de sexe étaient torrides.

— Les quoi ? babille-t-elle.

— Les scènes de sexe, répété-je en m'approchant à nouveau d'elle.

Bon sang, j'ai du mal à rester éloigné alors que son parfum de violette me fait bander à fond, et que son décolleté complètement humide renverse chacune de mes pensées. Je contemple ses lèvres pulpeuses que j'ai envie de dévorer, je serre les poings pour m'éviter de l'agripper.

— Tu connais ce mot, pas vrai ? murmuré-je à son oreille. Sexe. Deux personnes… ou plus… qui s'unissent et se percutent en hurlant de plaisir.

— Je sais ce qu'il signifie, oui, merci pour les précisions, marmonne-t-elle. Je n'avais simplement pas souvenir qu'il y avait du sexe, dans ce livre.

— Il y en a un peu. Il n'est pas très graphique, pourtant, avec beaucoup d'imagination, ça a été un vrai spectacle, dans ma tête, bébé. Et tu sais quoi ? L'héroïne a soudain eu de longs cheveux blonds, et le mec…

— Tais-toi, je ne veux rien savoir de tes perversions ! s'exclame-t-elle en rougissant davantage.

— La seule perversion, c'est ce que je subissais entre tes mains, Isla.

— Je vais te frapper, je te préviens, soupire-t-elle, agacée. Et pour tes propos déplacés, et pour avoir détesté ce chef-d'œuvre ! Je te trouve

insupportable ! Ça devrait presque être un crime de ne pas aimer *Farouche Highlander*.

Elle se renfrogne en me lançant une moue adorable, agacée, furieuse. J'adore qu'elle ait tant foi en ce livre qu'elle chercherait presque à me forcer à l'aimer.

— Tu rallongerais ma peine pour ça ? grondé-je, amusé.

— Oui. Enfin… Un peu.

— Je ne savais pas qu'il y avait tant de cruauté en toi.

Elle sursaute et me lance soudain un regard peiné, plein de regrets.

— Désolée, je ne voulais pas… je n'aurais pas dû…

— Te bile pas, je te taquine, Miss Bouquins. Je sais que tu n'étais pas sérieuse. Et puis, je vois bien ce qui te plaît tant chez ce Highlander. Ce sont les abdos, pas vrai ? Tu es une vilaine fille accro aux muscles et aux torses virils.

— N'importe quoi ! Je n'avais même pas remarqué que tu avais encore oublié ton tee-shirt, espèce d'exhibitionniste. En plus, je n'avais pas remarqué non plus que tu étais si fort… et grand… et un petit peu enrobé.

— Pardon ? grogné-je. Tu me trouves gros ?

— Non. Je voulais dire « enrobé de muscles » ! C'est la première fois que je le remarque, promis !

Je souris une dernière fois, avant de reprendre mon sérieux. Il va bientôt être l'heure pour elle de partir et je dois la mettre en garde. Avant toute chose, cependant, je caresse une dernière fois ses cheveux, ses bras. Et comme elle se laisse faire, j'effleure sa main du bout des doigts.

— Si tu es intelligente, tu ne reviendras pas demain, grondé-je en fronçant les sourcils.

— Et si je suis courageuse ?

Je réfléchis un long moment, pourtant, ma réponse devient évidente, et elle ne me convient pas.

— Je sais déjà que tu l'es.

Je grogne, et nous retournons au bureau pour qu'elle note mon emprunt.

Quand elle a terminé, la fermeture approche et les gars se lèvent pour quitter la bibliothèque. Il faut à tout prix que je leur fasse comprendre qu'Isla est intouchable. Que si qui que ce soit l'approche, la touche, la brutalise, je le bute. Que ce soit ces mecs ou des salopards comme Duval, personne n'a le droit de la blesser, putain, et il faut qu'ils en aient conscience. Il faut qu'ils l'intègrent.

Pris d'une pulsion soudaine, je contourne le bureau, agrippe Isla par la taille et me gorge de ce petit son sexy qu'elle pousse tandis qu'elle me dévisage avec étonnement.

— Ne m'en veux pas, s'te plaît, lui murmuré-je.

Et là, je l'embrasse comme si ma vie tout entière en dépendait. Et j'exige sa bouche, et je réclame sa langue contre la mienne. Je la goûte, je la tente, je la teste jusqu'à ce qu'elle me frappe le torse de toutes ses forces, mais ça, c'est après qu'elle m'a rendu ce putain de baiser atomique.

Quand j'en ai terminé avec elle, je regarde à la ronde tous les détenus qui ont assisté au spectacle, puis je déclare d'une voix forte :

— Miss Bouquins m'appartient. Celui qui la touche, je le crève.

Des grognements d'assentiment résonnent dans la salle à présent presque vide, et quand je dévisage Isla une toute dernière fois, je croise son regard blessé et trahi. Son regard plein de colère et brillant de larmes. D'outrage. De déception.

Bordel, j'ai déçu la femme la plus lumineuse du monde.

Bordel, j'ai éteint les étoiles dans ses yeux…

— Ne m'en veux pas, s'te plaît, répété-je.

Avant de quitter les lieux à mon tour. Parce que je ne supporte plus de la voir me détester. Sans un mot, sans un regard, je tourne les talons et replonge dans la seule vie que je mérite.

10

Ash

Cette nuit est l'une des pires que j'aie vécues à la prison. La chaleur accablante nous empêche tous de dormir correctement. Les gars, qui sont déshydratés ou malades comme des chiens, restent des heures entières à gémir. Ils ne sont plus que des animaux à l'agonie, énervant les autres prisonniers à notre étage. Alors, ces derniers hurlent pour les faire taire. Et hurlent chaque seconde qui passe jusqu'à ce que la cloche se mette à sonner à six heures trente.

Je suis presque soulagé, quand le bruit des alarmes couvre celui des détenus qui se claquent le front contre les murs, qui frappent tout ce qu'ils ont contre leurs barreaux.

Je ferme un instant les yeux, me demandant si je vais pouvoir dormir cinq minutes avant de commencer la journée, mais non. Je n'ai aucun répit. Pas à cause du soleil déjà étouffant, pas à cause de ces hurlements stridents. Non, je n'ai pas de répit, parce qu'Isla n'a pas quitté mes pensées une seule seconde depuis hier soir et que j'en ai mal au bide, de me rappeler de son visage aux traits accablés.

J'aurais dû lui parler. Lui dire ce que j'allais lui infliger. Peut-être que j'avais peur qu'elle refuse, donc j'ai joué les lâches, et je l'ai forcée. Bordel, si j'avais su que ça la blesserait à ce point, je me serais abstenu. Ou pas ! J'en sais rien…

Quand je me lève, j'ai les yeux explosés, des courbatures démentes à force d'avoir passé mes longs moments d'insomnie à m'entraîner. Je me demande comment je vais survivre à une nouvelle journée ici en ayant davantage d'ennemis, et à peine la force de tenir debout.

Mais nous sommes à quelques jours de ma sortie, et j'essaye de me concentrer là-dessus. Sur le positif. Si rien ne vient se mettre entre moi et cette foutue liberté que je ne pense même pas avoir méritée.

Quand j'émerge de ma cellule, le cerveau en vrac et les nerfs à vif, le premier type que je vois, c'est Baby, pile en face de moi. Il sort de sa cage, Duval sur les talons, et me lance un grand sourire avant de s'étirer comme un félin.

— Tic… Tac… Tic… Tac… ronronne-t-il. Tu penses que tu vas sortir d'ici vivant, alors que ce sera les pieds devant.

— Si tu crois que tu me fais peur, Baby, tu me connais mal. Il me reste quatorze jours ici, alors techniquement, tu en as autant pour profiter de la vie.

Je serre le poing, le porte à ma gorge, et du pouce, je mime une lame de rasoir qui glisse sur ma peau. Comme elle le fera sur la sienne.

— Tu sais très bien pourquoi je suis enfermé ici, connard, grogné-je. Si tu penses que je ne suis pas prêt à remettre le couvert, tu dois vraiment être con. Ah, mais en réalité, je ne doute pas de tes inaptitudes mentales. Après tout, tu es le gentil petit toutou d'un sadique lui-même abruti.

— Tu joues avec le feu, chéri. On n'insulte pas mon Maître sans conséquence, gémit Baby en y prenant un plaisir dingue.

Après tout, Duval va passer ses nerfs sur lui, et il adore ça.

Ce dernier me regarde d'ailleurs sans la moindre expression sur le visage. Sans laisser transparaître la moindre animosité. Il aime attaquer quand on s'y attend le moins, plutôt que de se laisser aller à la colère. Ce qui le rend dangereux. Terriblement dangereux.

Là où je suis impulsif, il est réfléchi. J'ai un tempérament de feu, il est froid comme la glace. Entre lui et moi, ça a toujours été tendu, pourtant les choses se sont envenimées quand il a pris Baby sous son aile. Je suis sûr, d'ailleurs, qu'il l'a accueilli pour m'énerver. Pour m'emmerder. Et ça a marché.

— Il paraît que tu as revendiqué la blondinette de la bibliothèque hier, Gilliam. Et qu'il y avait de la passion. De la chaleur. Tout le monde en parle. Je suppose que c'était ce que tu voulais. Qu'on sache. Qu'il ne faut pas poser les mains sur elle.

Un sourire lent s'étire sur son visage, tandis qu'une rage brûlante se déverse peu à peu dans mes veines. J'ai déconné, putain. En offrant ma

protection à Isla, j'ai éloigné ses potentiels prédateurs, mais mes propres ennemis vont voir en elle une faille en plein dans ma poitrine.

— Essaye de l'approcher, Duval. Juste… Essaye. Et on verra si tu pourras continuer à baiser Baby après ça, d'accord ?

Duval grogne, dévoilant ses dents parfaites, puis il quitte sa cellule, le pervers sur ses talons, tandis que Raym me rejoint.

— Plus les jours passent, plus tu te trouves de nouveaux amis, ici. Tu sais, les gens normaux tenteraient d'arrondir les angles avant leur sortie de prison, pas de foutre le feu partout autour d'eux.

— Je n'ai jamais prétendu être intelligent.

— Avec trois doctorats reçus en quinze ans, permets-moi d'en douter.

— Peut-être que j'aime juste ces poussées d'adrénaline qui me font me sentir vivant, dans ce cas, marmonné-je.

— Ouais, ou bien tu es complètement accro à Miss Bouquins et tu n'as pas pu t'empêcher de voler à son secours après l'agression de Duval.

Je me tourne vers mon frangin, l'air si énervé qu'il recule d'un pas.

— Du calme. Si j'avais été là, je l'aurais aidée. Les nouvelles circulent vite, tu le sais bien.

— Je le sais, et ça m'arrange pas mal, d'ailleurs. Je voulais que tout le monde sache qu'elle est chasse gardée. Mais je ne suis pas accro à cette femme. Je la connais à peine, grogné-je. Je souhaitais juste qu'elle soit en sécurité, ici, et ce n'était pas le cas avant.

— Parce que maintenant que les culs-blancs savent qu'elle est à toi, ça va améliorer sa vie, se moque-t-il.

— J'avoue, je n'ai pas assez réfléchi, sur le moment.

— Parce que tu es accro…

— Tu sais que tu es mon meilleur pote, Raym, pas vrai ?

— Des mots d'amour dès le matin, ça me touche, mon lapin, sourit-il fièrement en plaquant les mains sur son torse. Et oui, je le sais.

— Alors, je vais te faire un autre aveu.

Je souris à mon tour et pose une main sur son épaule.

— Te frapper, ça ne me filerait pas vraiment de remords.

— Ce que tu peux être susceptible, Ash ! soupire-t-il. Paraît que Miss Bouquins est super mignonne et adorable. Y'a pas de mal à laisser son pouls s'emballer de temps en temps, tu sais. Moi, je n'ai pas honte de dire que Vi me manque. Je ne l'ai pas vue depuis hier, et mon pauvre petit cœur se languit d'elle, de ses longs cheveux noirs et soyeux, et de son regard de

tueuse. Ah… J'espère la croiser avant le boulot. J'ai envie de l'énerver et de la voir me menacer de sa matraque.

— Tu es… soupiré-je.

— Un homme amoureux, ouais. Ash, ce n'est pas parce qu'on se retrouve enfermés ici comme des animaux, qu'on a commis des crimes atroces qu'on doit cesser de voir la beauté là où il y en a.

— Ou de se refuser d'être un peu heureux quand on le peut, ajoute Ezekiel qui sort de son lit et s'adosse aux barreaux de sa cellule.

Il me sourit d'un air entendu, et me tapote le bras à la manière d'un père face à son gamin de dix ans.

— Quoi ? grommelé-je. Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ?

— Tu accordes tes faveurs à deux personnes en deux jours, du jamais vu pour un loup solitaire.

— Les loups ont parfois les crocs, Ez, se moque Raym. Et je crois que Miss Bouquins l'a mis en appétit. Le gringalet, par contre, a juste eu de la chance. On sait tous que Baby se trouve dans le collimateur d'Ash.

— Vous pourriez éviter de parler de moi comme si je n'étais pas là ? Merci beaucoup, soufflé-je, agacé.

Je bouscule Raym et m'invite dans la cellule d'Ez et du môme, assis sur le lit du haut. Ses grandes jambes pendent dans le vide, et son regard est un peu trop hagard.

— Mal dormi ? lancé-je.

— Oui.

— Dans ce cas, viens un peu ici pour te battre, ça te réveillera, ordonné-je.

Je recule pour lui laisser la place de sauter hors du lit, et quand il se place devant moi, je suis déjà prêt à l'action. Je l'attaque, et je suis surpris qu'il pare aussi bien mon coup. Il a appris très vite après notre heure d'entraînement, hier. Bordel, je suis fier de lui.

Un second coup arrive presque aussi vite et, cette fois, je le touche à la mâchoire. Je retiens bien évidemment ma force pour ne pas le blesser, mais je le cherche un peu pour trouver ce puits de colère qu'on a tous quelque part en nous, et qui nous pousse à nous dépasser.

— Allez, le gringalet, défends-toi. Tu ne seras pas toujours accompagné de quelqu'un qui t'aidera à te défendre, ici. La loi de la jungle, tu connais ?

Il hoche la tête, et se met à attaquer de lui-même. Bien. Il en veut, même si ce n'est pas encore assez pour réussir à survivre.

— T’es chétif, une brindille. Tu veux te faire briser l’échine, gamin ? Tu veux te retrouver en miettes sur le sol des chiottes, pendant qu’on te fera subir les pires humiliations que tu ne pourrais jamais imaginer ?

— Non, souffle-t-il.

— Alors, bats-toi comme un homme ! hurlé-je soudain.

Il revient vers moi, me frappe, me cogne ; je pare tous ses coups parce qu’ils sont trop mous, trop fébriles.

— T’es une putain d’offrande à Rockwoods, gringalet.

Je me tue à utiliser ce surnom insultant dans l’espoir qu’il s’énerve, qu’il nous dévoile enfin son véritable prénom, pourtant, il a l’air d’avoir adopté le sobriquet. Merde. Tant qu’il restera calme et passif, il sera une proie, donc je dois le pousser encore. Dans ses derniers retranchements. Pour son bien, pour sa survie.

Ezekiel avait raison de trouver étrange qu’un solitaire comme moi se mette à prendre sous son aile les oisillons blessés du coin. Pourtant, maintenant que le compte à rebours de ma sortie a commencé, je me sens mal pour tous ceux que je vais abandonner derrière moi.

Raym, d’abord, qui n’est pas du genre à cogner en premier. Ez, aussi. Il est trop vieux, trop fragile. Personne ne s’en prendrait à l’aîné comme ça, sans raison, mais avec le nombre de salauds qui débarquent ici toutes les semaines, il ne sera à l’abri de rien.

Maintenant, il y a ce môme qui a juste voulu défendre sa copine et je me retrouve un peu en lui, même si nous n’avons rien à voir l’un avec l’autre. Même si nos histoires sont différentes. Et si j’avais été à sa place, j’aurais fait la même chose. Si j’avais su avant quel danger guettait ma famille, je serais à la même place aujourd’hui, sauf qu’il n’y aurait eu qu’une seule vie brisée. Celle du connard qui m’a détruit jusqu’à l’âme.

— Bats-toi plus fort, grogné-je, de plus en plus agressif avec lui.

Je le bouscule. Je le pousse. Je le frappe, encore et encore, contrôlant de moins en moins bien ma puissance, jusqu’à le blesser un peu plus à chaque uppercut.

Mais il reste passif.

Et ça m’énerve, bordel de merde.

— Qu’est-ce qu’il t’arrive, hein ? T’es trop crevé ? Trop effrayé ?

Je hurle encore. Il se recroqueville.

— Doucement, Ash. Il passe son deuxième jour ici, seulement, me rappelle Ezekiel.

Avec Raym, ils sont tous les deux accoudés aux barreaux de la cellule à nous regarder, mais n'osent pas m'approcher, me forcer à reculer. Eux aussi savent à quel point c'est important de relever la tête, dans ce genre d'endroit. Si tu la baisses, si tu joues les dociles, t'es fini. Ta vie sera un long calvaire entre barbarie et violences sexuelles. Et je ne veux pas sortir d'ici en sachant que ce gosse finira par crever d'une hémorragie après s'être fait défoncer par des connards.

J'peux pas.

— Je suis fatigué, oui, répond le gamin en baissant les bras, puis les épaules.

— Mauvaise réponse.

Ça me fout en rogne. Je l'attrape par son tee-shirt et le colle à moi avec brutalité. J'ai l'impression de m'en prendre à un gosse tellement il semble fragile, avec mon poing massif sous son menton, et mon visage aux traits enragés près du sien, crispé de peur.

— Tout le monde s'en tape, à Rockwoods, que tu sois crevé. On l'est tous, gringalet. Et la différence entre toi et moi, c'est que moi, même quand je suis vanné, je continue à carrer les épaules. Je continue à me crever le cul dix heures par jour dans un atelier à quarante degrés. Jour après jour. Sans relâcher ma vigilance. Tu penses que j'ai débarqué ici comme je suis ? Comme un battant. Un putain de taureau sous stéroïdes ? Non, j'étais comme toi, au début. J'étais jeune, j'étais terrorisé, pourtant je n'ai jamais montré à ces fils de putes ce que je ressentais. Et c'est pour ça que je suis toujours en vie, tu comprends ? Si tu montres tes faiblesses, sois sûr que quelqu'un les exploitera, alors, maintenant, bats-toi. Frappe-moi. Pense à ta copine, merde ! Pense à elle entre les bras d'un autre mec, quand tu seras au fond d'une putain de tombe. Pense à elle en train de baiser, de s'éclater, de t'oublier. Y'a rien de pire que d'être oublié, gringalet.

Quelques émotions un peu plus sombres passent enfin dans ses yeux clairs.

Sa copine a l'air d'être son point sensible. Faut que je l'exploite pour réveiller ses instincts de mâle égoïste et violent. Je veux voir ce môme qui a fendu le crâne d'un mec pour venger sa compagne. Je veux qu'il survive à cette taule insalubre.

Je le repousse sans douceur, et lui ordonne de revenir vers moi. Il s'exécute, sans pour autant oser se remettre au combat.

— Pourquoi tu tires la tronche ? Tu penses enfin à ta nana avec un autre ? T'as mal ? Presque autant que si on te plantait, peut-être ?

— Arrête, grogne-t-il. Elle et moi, y'a rien de plus sérieux.

— Il n'y a pas de sérieux quand on est mort, le môme. Si tu ne veux pas qu'elle se mette à t'oublier avec le premier bouffon venu, fais un effort. Pour elle. Tu lui as probablement sauvé la vie, à cette fille, alors prouve-moi que tu tiens à elle, que tu n'as pas juste pété un câble parce que tu avais la pression à l'école, parce que t'es juste qu'un petit con. Prouve-moi que tu vaux la peine que je te défende, que tu ne vas pas tout foutre en l'air. Prouve-moi que tu aimes ta copine, et que tu ne préférerais pas qu'elle aille soulever sa jupette chez un vrai mec.

Tandis qu'il rougit, qu'il boue de colère, je vois sa mâchoire se contracter et d'un seul coup, son poing part en avant et me cogne en pleine figure.

Et là, je lui lance un grand sourire.

— J'ai presque eu mal, le môme. C'est bien. Je suis fier de toi ! Je dois aller à la douche avant le boulot. Dès ce soir, on reprend l'entraînement. Tu vas morfler jusqu'à ce que tu t'endurcisses.

— J'ai hâte, maugrée-t-il.

Je les quitte en ricanant, et rejoins les commodités rapidement. Je me déshabille, lance mes habits dans le bac à linge sale, puis j'attrape mon pain de savon dans mon casier, après y avoir déposé mon arme. Je déteste ce moment que je passe loin d'elle. Je me sens trop vulnérable, sans mon tournevis.

Les gars sont déjà tous en train de se laver, donc je m'éloigne du groupe pour prendre l'emplacement le plus loin des autres. Je ne veux pas paraître parano, mais je le suis quand même un peu.

Comme je dois être à l'atelier dans quinze minutes à peine, je ne perds pas de temps et lance l'eau directement, me savonnant sous le jet glacé qui fait un bien fou, dans cette nouvelle journée caniculaire. Chaque jour qui passe rend l'air un peu plus irrespirable, et la chaleur un peu plus étouffante. Ou peut-être que j'ai juste du mal à reprendre mon souffle à cause de tous ces types qui me foudroient du regard dans l'attente du moment idéal. Celui où ils pourront passer à l'attaque.

Une fois propre, je coupe l'eau et remarque qu'il n'y a plus aucun bruit autour de moi. Je tourne la tête à ma gauche. Je suis… seul. Ou presque. J'entends un souffle lourd dans mon dos.

Sans geste brusque, je me retourne et réalise que tous les mecs qui se douchaient sont partis. Et je découvre, aussi, quatre autres types qui m'attendent et me dévisagent sans une once de sympathie, bloquant l'entrée des commodités. Et la sortie, par la même occasion.

Il y a Duane, le môme qu'Isla a aidé hier. Lamarck avec son bandage à la main et l'expression d'un mec qui veut prendre sa revanche, après s'être pris un coup de marteau sur les phalanges. Son meilleur pote se tient juste à ses côtés et, devant eux, c'est Kingman, le *leader* des Black Fire, qui joue tranquillement avec une cigarette.

Les douches sont le seul endroit de la prison sans détecteur de fumée.

Il allume sa clope, tire une ou deux taffes alors que je me tiens debout devant lui, nu, et surtout, avec mes seuls poings pour me défendre. À un contre quatre, je risque de passer un mauvais quart d'heure. Si je me relève de ce qui m'attend dans les secondes à venir.

11

Ash

Je dévisage Kingman avant de faire craquer mes doigts les uns après les autres. Heureusement, ma petite joute avec le môme m'a excité, m'a éveillé. Je suis prêt pour eux. Qu'ils se jettent sur moi, et je vais les démolir même si je dois y laisser ma peau.

Je n'ai eu peur qu'une seule fois dans ma vie, et ce ne sont pas ces enfoirés qui vont augmenter le score.

Mon regard se pose sur eux. Les uns après les autres. Mis à part Duane qui est mince et chétif, les trois autres se battent la place. Ils culminent tous à deux mètres, de haut comme de large, et n'ont pas l'air d'être ici pour s'amuser.

Ça tombe bien, moi non plus.

— Si tu ne voulais pas que j'estropie Lamark, pourquoi l'avoir envoyé pour me piéger ? ricané-je à l'intention du *leader* des Black Fire.

— J'avais des comptes à régler avec toi, Gilliam. Tu sais comment fonctionne ce monde. Pourtant, si je suis là aujourd'hui, c'est pour t'annoncer une bonne nouvelle. Tu es amnistié.

— Pardon ? grogné-je.

S'il s'agit d'une blague pour qu'ils me tirent dans le dos quand je ne ferai plus attention à eux, ils sont loin de réussir à me piéger. Pas question que je relâche ma vigilance ces prochains jours.

— J'ai entendu dire que tu avais placé Isla sous ta protection, continue-t-il. Tu m'as pris de court, pour être honnête. Je voulais mettre la miss sous la bannière des Black Fire si tu n'avais pas agi plus tôt. Je sais que Duval lui a cherché des embrouilles, Duane me l'a dit. Et comme elle l'a protégé de

Maxwell, il était de mon devoir de surveiller ses arrières. Maintenant qu'elle est avec toi, j'ai le devoir de te protéger également, gamin.

Je souris. On ne m'avait plus appelé comme ça depuis un moment. Du haut de ses cinquante-cinq ans, dont les deux tiers ont été passés ici, Kingman a tous les droits de m'appeler de cette façon.

— Ça marche, je veux bien t'accorder ma confiance. Si tu pouvais laisser l'un de tes gars à la bibliothèque quand elle y est, ce serait bien. Je pense que Duval va s'intéresser un peu trop à elle depuis qu'elle l'a remis à sa place, et je ne veux pas que ce pourri l'approche.

— Je m'occupe de ça.

— Merci.

— Ne me remercie pas. Tout ce que je peux faire contre cet enfoiré, c'est avec plaisir.

Je hoche la tête, et les dépasse pour aller m'habiller. Lamark grogne, mais jamais il n'agirait contre les ordres de Kingman, quand bien même je lui ai explosé tous les os de la main.

— Sans rancune, lui lancé-je en ricanant, tout en enfilant mon pantalon.

Il me lance un doigt d'honneur de sa main valide, ce qui ne me touche pas vraiment, et en rejoignant l'atelier un peu plus tard, je réalise quelque chose.

Je n'arrête plus de penser à Isla. Et je ne connais absolument rien d'elle, ce qui me fout les nerfs.

Nous avons passé de longs moments ensemble ces derniers jours, et je ne lui ai même pas posé une seule question sur elle ! Pourtant, j'en ai des tas qui me tournent en boucle dans la tête. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs. Ça me hante. J'y ai pensé toute la nuit, quand je tentais de chasser sa déception et de me souvenir de ses sourires. Où habite-t-elle ? Est-elle en couple ? Ça ne m'étonnerait pas. Elle est tellement… Je soupire… Lumineuse. Et belle. Et douce. Toute douce. Bordel, j'ai envie de la caresser jusqu'à ce qu'elle se mette à ronronner.

Avant de me mettre au boulot, je vais chercher une feuille et un crayon, et tout au long de la journée, pendant que je soude, que je perce, que je retape de la vieille taule, je noircis ma feuille de toutes ces choses que j'ai envie de connaître sur elle. Son enfance, ses passions, ses voyages. Ça n'a rien à voir avec un coup de cœur que j'aurais eu pour cette femme. Ce n'est pas possible, parce que je n'ai pas de cœur, j'en suis certain. Il s'est trop atrophié ces dernières années, et il ne ressemble plus qu'à un vulgaire

caillou qui bat dans ma poitrine. Mais elle représente mon unique lien avec l'extérieur, et si, grâce à elle, je peux voyager un peu ces prochains jours, alors je ne vais pas m'en priver.

Quand j'en ai enfin fini ici, je me sers de mon tee-shirt pour m'essuyer le visage, puis je vais le balancer à la laverie avant de filer vers la bibliothèque, ce que j'ai attendu de faire toute… la… journée. Comme à chaque fois, c'est la course pour avoir quelques minutes avec Isla.

Et à chaque pas qui me conduit à elle, à chaque seconde qui m'approche d'elle, je prie, même si je ne crois en aucun dieu. Je prie pour qu'elle ait oublié mon comportement d'hier. Pour qu'elle ne m'en veuille plus, pour qu'elle me pardonne et cesse de me regarder avec déception. Je ne pourrais pas supporter qu'elle soit en colère après moi, ça non.

Eh merde, est-ce que Raym peut avoir raison ? Est-ce que je l'aime bien ?

Non. Non, elle est juste mon rayon de soleil. Je l'adore comme on aime le chant des oiseaux au petit matin, la chaleur de la fin d'été ; je l'adore comme on adore respirer, être en vie. Rien de plus.

Rien… de… plus.

Quand j'arrive à la bibliothèque, il y a Vi en faction devant. Je suis soulagé. Elle est intègre et jamais elle ne se permettrait de blesser volontairement un détenu. Tout comme elle ne permettrait pas qu'Isla soit blessée. Je m'arrête devant elle, baisse les yeux sur la jolie Latina, et me mords la lèvre inférieure.

— Tu as quelque chose à me dire, Gilliam ? lance-t-elle en haussant les sourcils.

Je recule un peu pour qu'on ait davantage d'intimité, lorsque je capte le regard agacé de ma belle blonde qui nous fixe. Ça me fait sourire. Elle est jalouse, ou quoi ?

Rien que pour lui taper sur les nerfs, je pose la main sur le poignet de Vi et l'attire à moi.

— J'ai un service à te demander, Vi.

— Je ne m'appelle pas comme ça… maugrée-t-elle.

— Mila, s'il te plaît, soupiré-je. Dis-moi ton prix.

— Tout dépend de ce que tu souhaites, Gilliam, chuchote-t-elle. Mais je te préviens, je ne veux pas d'embrouilles avec qui que ce soit, compris ? Alors, si tu réclames quelque chose d'illégal, ce sera non.

— Rien de ce genre, rassure-toi. Je voudrais juste que tu interdises l'entrée de la bibliothèque à tous les suprémacistes. Hier, Duval a agressé Isla et je ne veux plus que ça se reproduise.

— Isla m'en a un peu parlé, en effet, mais je crois qu'elle m'a caché des choses… Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Son beau visage se pare soudain de rides d'inquiétude.

Je lui explique dans les grandes lignes tout ce qui est arrivé, avant de baisser d'un ton supplémentaire.

— Tu veux quoi, pour protéger Isla ? Dis-le-moi et je te trouverai ce qu'il te faut.

— Je n'ai qu'une seule revendication, marmonne-t-elle. Je veux que Raym et toi arrêtiez de m'appeler Vi, bon sang ! Il n'y a rien de plus gênant !

J'éclate de rire. Tellement, tellement fort que j'ai du mal à m'arrêter.

— Moi, je veux bien, Mila, me reprends-je. Mais ne compte pas sur Raym. Il t'a trouvé ce petit surnom, il n'arrêtera jamais de l'utiliser.

— Qu'est-ce que je vous déteste tous les deux, grogne-t-elle. J'accepte ta demande, uniquement pour Isla. Bon sang, tu l'as regardée ? Elle ressemble à un petit agneau adorable au milieu des loups.

— Ouais, j'ai remarqué, merci. Je vais faire passer le message aux autres gardes. J'ai un peu d'argent sur mon compte, ça suffira peut-être.

— Laisse tomber, je m'occupe des autres. Une bière après le boulot et ils disent amen à tout ce que je leur demande, glousse-t-elle.

— Merci. Encore. Tu me sauves la mise.

— Pourquoi ?

— Parce que ça compte pour moi qu'Isla soit en sécurité ici.

— Je me doutais bien que la blondinette ferait craquer les détenus, mais je n'aurais jamais misé sur toi, Gilliam. Tu as toujours été si droit dans tes bottes, à te battre uniquement pour ta survie sans chercher à attirer l'attention de qui que ce soit.

— Je ne craque pas, bordel. Pourquoi tout le monde pense qu'elle…

Isla pousse alors un petit cri, et avant que je ne puisse terminer ma phrase, je me précipite vers elle pour la protéger de… tout ce qui pourrait la blesser. Tout.

12

Isla

Quand j'arrive à la prison, ce matin, je suis furieuse. Je fulmine littéralement !

Je me suis repassé en boucle les événements de la veille et, honnêtement, j'ai vraiment hésité à démissionner. De voir Duane se faire molester m'a choquée. M'a traumatisée. De voir la haine dans le regard de Duval tandis qu'il posait sa lame contre ma bouche m'a… terrifiée. Je n'avais jamais eu aussi peur de toute ma vie ! Durant ces secondes qui m'ont semblé interminables, je me suis posé tant de questions sur mon existence, ce que j'avais accompli, et pourquoi j'étais si effrayée.

La réponse m'a paru simple. J'avais peur parce que j'aime ma vie, et je ne veux pas qu'elle s'arrête prématurément.

C'est pour ça que je suis revenue aujourd'hui.

Parce que je voulais avoir le courage d'offrir à ces hommes enfermés ici cette pointe d'évasion dont ils ont besoin dans leur vie. Parce que, moi, je peux sortir et profiter de mes journées et boire pour oublier, tandis qu'eux n'ont rien d'autre que cette prison où l'espoir se fait la malle chaque jour un peu plus fort. Parce que, moi, j'ai peur de tout ce que je pourrais perdre tandis qu'eux, ils n'ont peur de rien, parce qu'ils n'ont rien à perdre.

Enfin, si je suis revenue aujourd'hui, également, c'est pour avoir le plaisir de gifler Ash. De toutes mes forces. Ma petite crise de colère n'a pas tari depuis hier soir, quand il m'a agrippée comme un animal pour m'embrasser et dire à tout le monde que je lui appartenais ! Non, mais pour qui est-ce qu'il se prend ? Mon dompteur ? Je vais lui apprendre à me traiter comme une poupée, ce petit con ! Je me suis promis il y a longtemps, pour

mon propre bien, de ne plus jamais laisser aucun homme profiter de moi. Aucun. Il n'est pas question que ça recommence.

J'en ai les mains qui tremblent, tellement je le déteste !

Dire que je le pensais différent des autres hommes qui se sont immiscés dans ma vie. Dire que je le pensais différent de ces salauds qui m'ont brisé le cœur. Je me suis tenue éloignée de toute relation pour me protéger, et voilà que la seule personne qui semblait me montrer un peu de respect finit par me prendre pour un foutu objet.

Ça me dégoûte.

Ça me blesse.

Ça me rappelle l'ignoble image que j'avais de moi quand je ne sortais qu'avec des mecs qui me traitaient comme une loque. Et je ne veux plus jamais avoir à revivre ça. Jamais.

Les larmes aux yeux, je porte une main à mes lèvres. J'ai la sensation qu'elles sont encore gonflées de cette possessivité animale dont il a fait preuve à mon égard.

Bon d'accord, son baiser était extraordinaire. Profond, puissant, excitant, si bien que j'y ai pensé toute la nuit sans cesser de me caresser. Mais bordel, qu'il me force la main m'a énervée. Et bien comme il faut !

Je me demande comment je peux avoir autant aimé et détesté cette étreinte. Comment je peux la mépriser, et en vouloir davantage. Je suis… déstabilisée, pourtant je crois qu'avec lui, il n'y a pas de demi-mesure possible. Ash Gilliam est déconcertant. Cet homme se décline en toute une palette de nuances, d'émotions, d'angles durs qui étonnent et attirent. Il est dangereux, intimidant quand ses sourires sont sublimes. Je le trouve attachant, drôle et parfois si doux, quand ses baisers sont désarmants et violents. Excitants. Outrageants.

Il a peut-être oublié comment se comporter en société, cependant, si je dois le rappeler à l'ordre, je ne vais pas me priver !

Lorsque je passe le portique de sécurité, Mila m'accueille pour me conduire aux vestiaires. Ce matin, je porte une petite robe parce que, Seigneur, la chaleur, déjà insupportable, pèse sur chaque millimètre de ma peau comme une chape de plomb. J'ai pris soin de prendre des vêtements de rechange pour aller au travail, mais la simple perspective d'enfiler un pantalon me désespère.

Je grogne en balançant mon sac en toile sur le banc, près de mon casier.

— Oh, tu as l'air d'une humeur exécrable. Tu as oublié ton café sur le toit de ta voiture, avoue ! me taquine-t-elle.

— Non, marmonné-je. J'ai eu des soucis avec un prisonnier, hier. Et aussi, avec un garde. Puis, avec un autre prisonnier. Bref, la totale.

— Raconte-moi tout ça.

Elle baisse d'un ton pour ne pas attirer l'attention des surveillants qui se préparent également, un peu plus loin de nous.

Alors que je dépose mon sac à main et l'ensemble de mes effets personnels dans mon casier, Mila s'assoit sur un banc métallique et je la rejoins en soupirant. Je lui explique très brièvement la situation avec Duane, Maxwell, Duval, gardant ce qui me ronge le plus pour la fin.

— Et puis il y a eu… Ash, soufflé-je.

Son comportement m'a brusquée, et j'aurais juré pouvoir avoir confiance en lui. Pourtant, sa façon de se forcer un passage entre mes lèvres m'a laissé un goût amer. Je voulais ce baiser. Je voulais le goûter, le déguster, le dévorer. Mais pas comme ça. Pas comme s'il souhaitait me transformer en un animal à son service.

— Ash ? Il t'a blessée ? s'exclame-t-elle.

Elle a tant de mal à le concevoir que je rougis, comme si j'étais responsable de ce qu'il s'était passé entre nous.

— Laisse tomber, tu veux. Je vais aller travailler, je ne veux pas être en retard.

Je me relève et Mila vient se planter devant moi avant de prendre mes mains entre les siennes. La chaleur fait déjà perler de la sueur sur tout mon corps, alors qu'il n'est pas encore neuf heures. Je me demande ce que ça va être, à midi, quand le soleil tapera sans relâche sur les murs de la prison.

— Je ne te laisserai pas quitter cette pièce tant que tu ne m'auras pas dit ce qu'a fichu Ash ! Et crois-moi, selon ta réponse, il se pourrait qu'il goûte à ma matraque pour la toute première fois. Il ne risque pas d'en oublier la saveur, gronde-t-elle avec fierté. Je tente peut-être tout pour défendre les prisonniers, mais s'ils sont coupables d'infractions, je ne les laisse pas s'en sortir non plus.

— Il… Il ne mérite pas ça, rougis-je une nouvelle fois. J'exagère peut-être trop ? Je ne sais pas. La journée d'hier a été tellement éprouvante que je vois tout en noir, pourtant, tu vois, il y a eu…

— L'humiliation de Duane, puis la rencontre avec Duval. C'est normal d'avoir du mal à tout encaisser, dit-elle doucement.

— D'accord. Donc, après ça, Ash m'a sauvée de ce sale type, et on a un peu parlé, c'était bien. Je me sentais en sécurité à ses côtés quand, d'un seul coup, devant la salle entière, il m'a agrippée à la taille, m'a embrassée et a déclaré à tout le monde que je lui appartenais ! Comme si j'étais un objet en sa possession. Et ça m'a blessée, Mila. Je ne comprends pas ce qui lui a pris, et je ne veux pas être ce genre de femme. Chaque détenu va me regarder à présent comme un foutu bibelot sous son contrôle. Je me sens trahie ! Je ne veux pas que les hommes qui viennent à la bibliothèque me voient de cette façon, et je ne veux surtout pas que les gardiens, et tous les autres employés de Rockwoods pensent que je suis… Que j'ai…

Je rougis de tout mon être, humiliée.

Mon grognement la fait sourire et, avec douceur, elle m'invite à reprendre place sur le banc. Je m'exécute, parce que je me sens tellement en colère que je tremble de partout.

— Tout d'abord, je vais te dire une chose, ma belle. Tu as le droit d'être en rage parce qu'un mec t'a embrassée sans ton consentement. Et franchement, je suis à deux doigts de te prêter ma matraque pour que tu puisses te venger. Mais…

— Parce qu'il y a un « mais » ? Donne-moi ta matraque et basta ! lancé-je en levant les yeux au ciel.

— Mais, reprend-elle en riant, ne le frappe pas trop fort, Isla. Gilliam n'a absolument pas voulu te blesser ou te diminuer devant les autres, bien au contraire. Tu vois, les prisons sont des microcosmes à elles toutes seules. Elles ont leurs hiérarchies, leurs règles, leurs lois qui sont très différentes de celles du monde extérieur. Ash est un Alpha, ici. Il est puissant, il peut être violent, et pourtant, il a su garder au fil des ans cette humanité qui fait défaut à bien des hommes, que ce soit à Rockwoods ou à l'extérieur. Quand Duval t'a agressée, il a ouvert une faille à tous les autres prédateurs. Ceux qui t'ont vue si effrayée, incapable de te défendre, ont été excités et auraient tenté leur chance dans les jours à venir.

— Leur chance ? Quelle chance ? haleté-je.

— Celle de te toucher, de te coincer quelque part et…

— N'en dis pas plus, s'il te plaît.

Mon souffle se coince dans ma gorge, la bile remontant lentement le long de mon œsophage s'y coince douloureusement.

— Quoi qu'il en soit, Ash ne t'a pas revendiquée pour t'avilir, il l'a fait parce qu'on le respecte pour sa dangerosité, et que ça a été sa façon à lui de

te protéger. Tu te trouves sous sa protection, Isla. Plus personne ne s'en prendra à toi, à moins de vouloir souffrir le martyre jusqu'à pleurer en réclamant une mort douce entre ses mains.

Je hoquette, troublée.

— C'est le genre d'homme prêt à tout pour ceux qu'il aime, et ils sont peu nombreux. Ne commet pas l'erreur de croire qu'il t'a blessée pour le plaisir, ma belle. Oui, ce baiser a été maladroit, pourtant, au fond de lui, il n'a pas pensé une seule seconde à te blesser, au contraire. Il t'a offert quelque chose de très précieux, à ses yeux. Sa confiance, et tout ce qui en découle. Sa protection, et tous les ennuis qui arriveront avec. Parce qu'il représente à présent une barrière entre toi et le monde carcéral. Si un gardien ose te lancer une remarque déplacée, si un détenu n'ose que te manquer de respect d'une façon ou d'une autre, alors il fera tout ce qui se trouve en son pouvoir pour te venger.

— Je n'aurais jamais besoin de vengeance pour de telles futilités.

— Dehors, non. Mais ici, je te l'ai dit, nous nous trouvons dans un monde différent. Chacune de tes faiblesses représente une faille à exploiter. Si on te cherche des ennuis et que tu ne peux pas te défendre, tu deviens une cible. C'est là qu'Ash intervient pour toi. En prenant ta défense, il sécurise un périmètre autour de toi, si tu vois ce que je veux dire.

— Et pourquoi est-ce que je ne pourrais pas me défendre moi-même, dans ce cas ? Je suis assez grande pour ça, je te signale, pointé-je, dédaigneuse.

Je redresse le menton. Je ne veux pas être le maillon faible de Rockwoods.

— Contre les gardiens, tu peux agir comme ça te chante. Tu en serais même respectée. Mais ne commets jamais l'erreur de rabrouer un prisonnier, de tenter de te défendre seule. Ici, il n'y a que des gangs, et si tu t'en prends à l'un d'eux, tu t'en prends à tous. D'où la beauté de la protection de Gilliam, tu comprends ?

— Oui… Je crois…

Mon regard se voile, s'obscurcit. En me prenant sous son aile, il va se prendre les coups à ma place si qui que ce soit veut me blesser, et ça me fait mal, parce que je ne souhaite pas qu'on le cherche. Ma colère se dissipe doucement dans ma poitrine, alors que mon pouls accélère.

Tout semble si dangereux, dans ce monde. Et si… sauvage.

Je me demande comment je vais pouvoir m'en sortir si les hommes se mettent à me chercher des ennuis et que je ne peux pas me défendre. Que je n'en ai pas *le droit.*

— Allez, ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Je vais revoir les plannings pour être à tes côtés le plus souvent possible, et quand je ne serai pas là, d'autres gardes te surveilleront. Ne va pas croire que nous sommes tous comme Maxwell. Entre Ash et nous, il y a peu de risques pour qu'on t'atteigne à nouveau, donc haut les cœurs.

— Wouhou, m'exclamé-je sans conviction. Je ne sais pas ce qui me rend le plus heureuse. D'être un boulet pour lui ou de devoir mettre un pantalon quand il fait quarante degrés et que je suis plus moite qu'une vieille éponge de douche.

Ma collègue éclate de rire avant de me tapoter l'épaule.

— Tu peux garder ta jolie robe. De toute façon, que tu portes un uniforme qui te couvre des pieds à la tête ou une tenue plus légère, tous les hommes qui ont envie de te déshabiller du regard ne seront pas à quelques vêtements près.

— Hé ! C'est répugnant ! rougis-je.

— Mais c'est la vérité. Tu as vu ma tenue de travail ? Je ne montre que quelques centimètres de peau, pourtant, tu n'imagines pas le nombre de fois où on m'a proposé une fortune pour que j'en découvre un peu plus. Et quand je dis une fortune, je parle de deux dollars. Je serais milliardaire si je disais oui à chaque fois.

— Les hommes, marmonné-je.

— Un jour, les enchères sont montées à sept dollars pour que je dévoile mes pieds, glousse-t-elle. Chacun ses travers, tu me diras, mais garde bien en tête qu'en robe ou en pantalon, tous ceux qui ne veulent pas te respecter ne te respecteront pas. En plus, maintenant que tu as la protection de Gilliam, tu pourrais même te pointer en bikini, je crois que personne n'oserait poser une main sur toi.

— Il a… une telle réputation ? hésité-je.

— On l'a enfermé à Rockwoods depuis ses quinze ans et il a survécu une année après l'autre, ma belle. Ce n'est certainement pas en faisant du yoga ou en jouant aux cartes.

Depuis tout gosse ? Mon Dieu… Mon cœur se comprime dans ma poitrine et je ressens de la tendresse, de l'affection et tellement, tellement de compassion pour cet homme qui a dû grandir entouré de prédateurs, jusqu'à

en devenir un lui-même. Je n'imagine même pas le courage qu'il lui a fallu pour affronter cette vie à la dure. Ces guérillas incessantes.

— Allons-y, soufflé-je à ma camarade.

Je n'ai plus qu'une envie à présent : que cette journée s'écoule le plus vite possible pour voir si Ash va venir à ma rencontre. Et je l'espère un tout petit peu, au fond de moi.

Mila me conduit à la bibliothèque qu'elle inspecte très scrupuleusement et, enfin, les portes s'ouvrent.

Ma déception me comprime le cœur, et étreint mon ventre à m'en donner mal. Il ne vient pas, et, quelque part, ça me déprime plus que ça ne le devrait.

J'aurais pourtant envie de le remercier et de lui dire que son geste me touche, même si j'ai toujours envie de lui coller une baffe.

À la pause de midi, Mila m'entraîne avec elle jusqu'aux vestiaires. Un nouveau garde a pris la relève, à mon bureau, pour éviter de fermer la bibliothèque aux détenus en plein travail.

Ce que j'adore, avec ce job, c'est qu'on réclame souvent mon attention pour des problèmes intéressants. En effet, la plupart des hommes qui en ont fini d'observer la petite nouvelle se sont lassés de moi. Ne restent plus dans mon secteur que ceux qui aiment la lecture, et les détenus qui suivent des cours à distance, et qui bouquinent pour passer leurs examens.

J'aime qu'ils me demandent mon avis sur leurs dissertations, j'aime qu'ils me posent des tas de questions sur les disciplines que j'ai moi-même étudiées, pour les aider avec leurs devoirs. Il n'y a rien de plus fascinant. Ces adultes qui ont commis le pire, et payent en passant les pires moments de leur vie derrière les barreaux. Qu'ils cherchent à s'en sortir avec tant de fougue, en continuant à se battre, ça me file des frissons. Je suis heureuse.

Mila sort de son casier un petit sac isotherme, et y prend deux sandwichs, dont un qu'elle me tend.

— Laitue, tomate, rosbif et une petite sauce tartare faite maison.

— Oh, mon Dieu, merci ! Je meurs de faim ! Et j'ai sauté tellement de déjeuners cette semaine, j'étais trop angoissée pour avaler quoi que ce soit.

— Remercie ta bonne étoile, tu n'aurais pas eu envie de manger ce qu'ils servent à la cantine, de toute façon.

— Pourquoi ? La nourriture est mauvaise ?

— Il y a de ça, ricane-t-elle. Mais surtout parce que ce sont les prisonniers qui cuisinent. Et qu'en général, ils aiment bien assaisonner les plats à leur manière, si tu vois ce que je veux dire…

— Pas vraiment, grimacé-je.

— Disons que le cas de figure le moins dégoûtant serait qu'ils crachent dans les préparations.

— Bon, voilà, je n'ai absolument plus faim…

Mila et moi nous installons à califourchon sur un banc, au cœur de la grande salle.

Elle éclate de rire, et croque dans son sandwich avec appétit. Je l'imite, parce qu'il me fait quand même bien envie, ce bout de pain. Mais bon sang, penser à ce que ces gens mangent tous les jours, ça me retourne le ventre.

— Pourquoi est-ce qu'ils agissent de cette façon ? finis-je par demander. Cracher, ou pire, dans la nourriture des autres.

— Pour avoir un ascendant, pour leur dire merde dans leur dos. Quand tu n'es pas au sommet de la chaîne alimentaire, tu passes souvent de sales moments, et la meilleure façon de te venger, c'est de le faire en douce. Même si, parfois, ça dégénère complètement. Nous avons déjà eu des empoisonnements très graves, à Rockwoods.

— Mais comment est-ce qu'ils ont pu trouver du poison ici ? m'exclamé-je, estomaquée.

— Ils avaient utilisé la javel qui sert à nettoyer les sols pour la verser dans la nourriture. Aujourd'hui, chaque dose de produit utilisé est surveillée par les gardiens. Nous sommes même les seuls à pouvoir manipuler les bouteilles, mais rien n'est plus facile que d'acheter la coopération d'un maton. Tu vois, chaque geste du quotidien peut devenir dangereux, en prison. Comme à la guerre.

— Et tu n'as jamais peur de venir travailler ?

— Bien sûr que si. Bosser entourée d'hommes qui n'ont plus aucune limite, plus aucune raison de vivre ou de bien se conduire, il n'y a rien de plus effrayant. Mais de leur rendre un peu d'humanité et de les voir s'apaiser quand on leur tend la main, ça n'a pas de prix.

— Tu as raison. Je suis heureuse de vivre cette expérience, même si j'ai déjà été traumatisée un bon nombre de fois, lui confié-je. Tu sais, j'ai vécu cette réaffectation comme une punition, quand le Sénateur m'a envoyée ici, mais je crois qu'en réalité, c'était un cadeau. Ce matin, j'ai aidé un homme de plus de cinquante ans à corriger des fautes dans une rédaction sur

l'histoire des premiers colons. Un niveau lycée. Ça m'a beaucoup émue, et touchée, et…

— Redonné foi en l'humanité.

— Totalement. C'était tellement magique ! Il n'y a pas d'âge pour apprendre, tenter de changer, pour faire face à nos lacunes et essayer de les gommer. Et c'est beau que certaines personnes puissent avoir le courage d'aller de l'avant, parce qu'il en faut beaucoup pour réaliser qu'on a des failles à combler.

Elle hoche la tête, et nous terminons notre repas dans un silence agréable.

Quand notre pause se termine, une question me brûle les lèvres et je ne peux m'empêcher de la poser. Même si j'utilise quelques moyens détournés pour ne pas avoir l'air trop… passionnée par le sujet.

— J'ai remarqué qu'il n'y avait pas tant de personnes que cela dans les couloirs de la prison. Que font les hommes dans la journée ?

— Les hommes en général ou Ash en particulier ? s'amuse-t-elle.

— Je… Ash qui ? Je ne connais personne de ce prénom…

Je redresse le menton en rougissant.

— De nombreux détenus travaillent toute la journée, continue Mila en souriant. Ils effectuent diverses tâches dans la prison, comme de laver, s'occuper du linge, des petites réparations, de l'extérieur, ou ils ont un véritable job. Gilliam fait partie de ces chanceux. Le gouvernement a signé un gros contrat avec Rockwoods, et il s'occupe de la mécanique pour des véhicules militaires à retaper.

— Il est mécanicien ? Pour l'armée ?

Mon Dieu, pourquoi est-ce que j'ai soudain l'image de cet homme torse nu, penché au-dessus du gros moteur d'un 4X4 militaire, du cambouis sur le visage et son pantalon bas sur les hanches ? Je… Je vais bientôt avoir une crise cardiaque…

— Tu es toute rouge, chérie. Fais attention ou ce ne sera bientôt plus un secret pour personne, que tu craques pour le beau gosse de la prison.

— Je n'y peux rien ! Non, mais tu as vu ses yeux ? Ils sont…

— Juste bleus.

— Le bleu le plus clair et le plus pur que je n'aie jamais vu, soupiré-je comme une midinette. Et sa peau dorée les met tellement en valeur, hum…

— Si tu veux mon avis, tu ferais mieux d'arrêter de penser à lui. On pourrait croire que tu vas avoir un orgasme rien que de parler d'Ash.

— Pas de ma faute, je suis célibataire depuis trop longtemps, souris-je.

Beaucoup trop longtemps, insisterait ma petite culotte.

— Dans ce cas, trouve-toi un mec tout gentil, qui pourra t'offrir une belle vie pleine de paillettes, ma mignonne. Crois-moi, les hommes qui sont enfermés ici sont des sources d'ennuis pas permis.

— Mais je ne veux pas de foutues paillettes, Mila. Je veux de la passion, quelque chose de vrai et de solide. Les paillettes, j'ai déjà donné et tu sais ce qu'il reste, quand tu as transpiré toute la journée ?

— Quoi ?

— Rien. Il n'y a plus rien, à part un peu de brillant délavé par les larmes. Crois-moi, si un homme te fait miroiter le rêve de ta vie, il ment. Les seuls rêves que tu peux espérer accomplir sont ceux que tu réalises toi-même. Il n'y a que ceux-là qui valent le coup, de toute façon.

— Et tu penses vraiment qu'Ash pourrait t'apporter tout ça ? De la passion et du vrai ? Tu ne sais même pas ce qu'il a commis pour se retrouver ici, Isla.

— Alors, dis-le-moi.

Elle rougit, détourne le regard.

— Je suis désolée, je ne peux pas. Ce n'est pas à moi de te raconter son histoire. Si tu cherches un peu sur Internet, tu trouveras peut-être les informations que tu désires, mais franchement, si tu t'intéresses vraiment à Gilliam, tu le laisseras s'ouvrir sur sa vie lui-même. Les détenus sont peut-être des êtres avec une violence intrinsèque, pourtant, dans le fond, ils sont aussi des petites créatures fragiles qui ne demandent qu'à faire confiance et à avoir un peu de ce sentiment de sécurité qu'il leur manque tant. Toi, ma belle, tu peux être cette armure autour de sa cuirasse. Laisse-le venir tranquillement à toi sans le brusquer, ça ne pourra que créer des étincelles entre vous. Mais n'espère rien, ne tente rien tant que tu n'en sais pas plus sur lui.

Je hoche la tête, souriante.

— Tu n'es pas censée me dissuader de jouer avec le feu ? murmuré-je.

— Si ça vous procure du plaisir à tous les deux, je ne vois pas où est le problème. Essaye juste de ne pas être grillée si ça va plus loin. Je ne t'apprends rien en te disant que les relations avec les détenus sont interdites.

— Je le sais. Et je ne vais pas craquer pour lui. Enfin, j'espère… Je suis faible, je te l'ai déjà dit ?

— Oui, rit-elle.

— Est-ce que… Est-ce que tu sais si Ash est dangereux ? hésité-je.

— Ils le sont tous, ici, Isla.

— Bien sûr. Ce que je veux savoir, c'est si tu penses qu'il représente un risque pour moi. Si, par exemple, nous nous retrouvions seuls tous les deux.

Je repense à hier, quand nous étions isolés dans le fond de la bibliothèque, et un frisson me parcourt le corps. Pas l'un de ces frémissements de glace qui nous poussent à fuir un danger avant qu'il ne se présente, non. Ma peau devient soudain sensible, presque enfiévrée à la seule pensée de ses mains sur moi.

— Ash a beaucoup d'honneur, m'apprend Mila à mon plus grand soulagement. Jamais il ne blesserait quelqu'un qui ne l'a pas cherché ou mérité. D'ailleurs, s'il t'a prise sous sa protection, ce n'est pas pour que tu lui sois redevable, mais pour ton bien. Tout autre détenu qui aurait agi de même t'aurait forcément forcée à payer.

— Même si je n'ai rien demandé ?

— Même si tu n'as rien demandé.

— Merci pour toutes tes explications, finis-je par lâcher. Je comprends un peu mieux comment fonctionnent les choses à Rockwoods. Ça me semble encore très complexe et obscur, par contre.

— Tu finiras par t'y habituer. On en est tous là, au début. À patauger, à commettre des erreurs, à se retrouver entourée des mauvaises personnes, au mauvais moment.

Mila détourne le regard en rougissant.

— Tu as eu du mal, à tes débuts, toi aussi ? demandé-je comme une évidence.

— Oui. Dire que j'étais naïve aurait été un euphémisme magistral. Quand je suis arrivée ici, il y a un peu plus d'un an, j'étais stupide. Je croyais tout ce qu'on me racontait, je laissais le bénéfice du doute à tous les détenus.

— Ce n'est pas stupide de vouloir croire en eux, dis-je en posant la main sur la sienne.

— Malheureusement, si, un peu. Même s'ils ne pensent pas à mal la plupart du temps, être ici développe leurs pires instincts, comme s'il s'agissait de mécanismes de défense vitaux. Ils mentent, ils cachent des armes, et, surtout, ils jouent les adorables protecteurs pour mieux te briser par la suite.

— Seigneur, soufflé-je. Tu es tombée amoureuse d'un détenu ?

— Non !

Ses lèvres se pincent et ses jouent prennent une jolie teinte rose. Elle n'a peut-être pas le béguin, pourtant je suis sûre qu'elle pense à quelqu'un en particulier, là. Quelqu'un qui lui provoque quelques palpitations. Puis elle secoue la tête, et son regard se pare de tristesse.

— Il y avait cet homme qui me traitait toujours si bien, qui me défendait quand on m'insultait, auprès duquel j'ai baissé ma garde, m'apprend-elle. Et baisser sa garde, c'est dangereux. Un jour, il me saluait dans les couloirs comme si nous étions les meilleurs amis du monde, et le lendemain, il me demandait de lui fournir des cigarettes, de l'alcool, et autres petites joyeusetés pour de la contrebande. Là, j'ai réalisé qu'il avait plus que sa part de responsabilité dans son emprisonnement, même s'il aimait crier sur tous les toits qu'il se trouvait à Rockwoods à la suite d'une erreur judiciaire.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai dit non, bien sûr. Et crois-moi, si un jour un détenu te demande la même chose, de lui apporter quoi que ce soit, il t'aura menée en bateau, chérie. Il se sera joué de toi.

— Je… Je serai prudente.

— Bien. Parce que ça ne se terminera jamais bien, si tu commences à jouer avec eux. Tu connais cette expression : « Donne-leur la main et ils prendront le bras ? »

— Oui.

— Ici, si tu leur donnes la main, ils te boufferont tout entière.

— C'est ce qui t'est arrivé ? soufflé-je, crispée.

— Il a essayé de me tuer pour avoir osé lui refuser mon aide, ça répond à ta question ? grogne-t-elle.

Mila se lève soudain, inspire un grand coup et me sert un immense sourire qui se veut rassurant. Pourtant, je vois toujours la terreur accrochée à ses prunelles d'un bleu clair et somptueux.

— Je dois reprendre mon poste devant la bibliothèque. On se voit plus tard ?

— Oui, bien sûr.

J'ai à peine le temps d'ajouter autre chose qu'elle se sauve, comme si la brèche dans ses aveux l'avait trop troublée et qu'il lui fallait absolument changer d'air. Et je la comprends. Après ce qui m'est arrivé hier, j'ai passé une partie de ma soirée à arpenter les rues de la ville dans la solitude la plus exquise, avant de me défouler en boîte durant trois heures pour me changer les idées. Et même danser n'a pas été suffisant pour délier mes muscles

engourdis d'angoisse. Parce qu'en chantant, en m'amusant, en buvant, il restait au fond de mon esprit un petit endroit tout calme où reposait Ash. Ash, enfermé dans une cellule sans la moindre bouffée d'oxygène frais dans les poumons.

Et quelque part, ça m'a asphyxiée, moi aussi.

Je retourne à la bibliothèque après ma pause en attendant patiemment, tellement patiemment, que la journée s'écoule. Même si elle s'écoule avec lenteur. Et sans ardeur.

Et je croise tous mes doigts pour qu'Ash finisse par venir après le boulot, parce que j'ai envie de lui dire que je suis touchée par ce geste si altruiste, celui de m'avoir offert sa protection malgré ce que cela représente pour lui. Des ennuis, si qui que ce soit venait à me chercher.

J'espère également qu'il n'a pas été humilié par ma façon de le repousser parce que j'ai imaginé le pire de lui, quand son acte était purement instinctif.

Bon sang, est-ce que j'ai tout fichu en l'air ?

Je ne veux pas qu'il regrette ses actions. D'abord parce que je lui en suis reconnaissante et que j'aimerais le lui avouer. Et peut-être, aussi, parce que ça m'a plu, qu'il me serre tout contre lui avant de me réclamer son dû. Ça m'a plu, et ça m'a excitée. S'il m'avait seulement demandé la permission, Seigneur, je crois que j'aurais pu jouir de ce baiser monumental qu'il m'a offert !

Je sais qu'il représente l'interdit, et que je risque gros en jouant avec le feu qu'il représente, pourtant, bon sang, je ne m'étais pas sentie aussi vivante depuis si longtemps ! Il a fait crépiter quelques étincelles dans ma poitrine où repose un cœur en cendres, et ça me redonne vie.

Quand arrive le moment pour lui de quitter le boulot – enfin, d'après ce que m'a dit Mila – je ne cesse de regarder l'horloge dans mon dos. Son tic-tac m'angoisse et m'oppresse. Ash n'arrive pas.

Il tarde.

Et…

Il est presque l'heure pour moi de partir.

Je me résigne, réalisant que j'ai dû le blesser plus que je ne l'avais imaginé, lorsqu'enfin, il débarque. En courant calmement, comme d'habitude, comme s'il était pressé et que ces quelques secondes ici lui tenaient à cœur. Je soupire, heureuse, et tente de ne pas trop le fixer, mais j'en suis incapable.

Il se tient là, à moitié nu, comme d'habitude aussi. Mes joues s'échauffent aussitôt et j'ai envie de sourire à la folie, quand soudain… il prend Mila par la main, l'entraîne un peu plus loin, et brusquement, j'ai le cœur qui tombe en miettes dans ma poitrine.

Je les regarde, les observe un instant avant de détourner les yeux.

Qu'est-ce que je me suis imaginé, bon sang ? Il doit emballer toutes les filles qui ont le bonheur de passer devant lui, aucun doute là-dessus. Est-ce que Mila s'est moquée de moi en faisant comme s'il n'y avait rien entre eux ? Ou est-ce qu'elle aussi adore l'interdit et la tension exaltante qu'il y a à outrepasser les règles ? Je n'en sais rien et je m'en fous.

Oui, je m'en fous complètement.

Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, tous les deux, au fond de ce couloir. Je m'en fiche.

Tourmentée, je baisse les yeux pour me détourner d'Ash, et là, tout mon monde part en vrille. Là… Tout ce qu'il y a de pire dans cet endroit me tombe dessus !

13

Isla

Pourquoi j'ai détourné les yeux, bon sang ?

Pourquoi est-ce qu'il a fallu que je voie ça ?

Mon souffle se coupe dans ma poitrine tandis que mon pouls se met à me marteler la cage thoracique.

J'aperçois une mygale gigantesque en train d'escalader ma jambe ! Je hurle, recule d'un bond, et avant que je ne m'affale par terre en gesticulant comme une cinglée, Ash m'attrape dans ses bras et m'aide à garder mon équilibre. Mais je ne peux pas m'arrêter de hurler ! Parce que la créature velue et plus rapide que si elle avait le feu aux fesses est en train de se faufiler sous ma robe !

— Qu'est-ce qu'il se passe, bordel ? grogne Ash en essayant de prendre mon visage entre ses grandes mains pour m'apaiser.

— Araignée ! ARAIGNÉE ! crié-je.

Tous les gars dans la salle ricanent sans se priver, alors je leur tourne le dos, même si je suis à moitié cachée par mon bureau, et sans cesser de sautiller, je soulève ma robe pour qu'il dégage le suppôt de Satan ici présent.

Mila, qui n'arrête plus de rire, se prend une chaise pour éviter de s'effondrer.

Et Ash… Bon sang, il se fige en observant ma petite culotte rose, se demandant probablement ce que je fabrique.

— Araignée ! répété-je en couinant.

— Où ça ?

— Tu es aveugle ou quoi ? Elle a la taille d'un foutu paquebot !

Je la pointe du doigt, évitant de l'approcher trop près au cas où ce ne soit une sauteuse, et lui aussi se met à rire. Mais, merde, si elle remonte plus haut, je vais être obligée de me déshabiller pour qu'elle ne se perde pas sous mes fringues !

Conscient de ma panique qui augmente de seconde en seconde, Ash attrape une feuille sur mon bureau, y fait grimper la bestiole, puis chiffonne le tout en me souriant. Comme un putain d'ange descendu du ciel pour me corrompre.

Et je crois que je veux être corrompue… Par le petit Jésus en sucre, je veux être corrompue d'une fibre à l'autre de mon corps…

— Et si elle est encore en vie ? soufflé-je pour détourner mes pensées soudain pimentées.

Il lâche la boulette au sol, et l'écrase sous ses chaussures en toile réglementaires.

— Satisfaite ?

Je fixe un instant le bout de papier aplati au sol, au cas où il se mette à bouger tout seul, puis je commence à l'écraser une ou douze fois en appuyant de tout mon poids. Lorsque je suis certaine que le monstre a péri, je hoche la tête. Mon cœur bat toujours à tout rompre. Pas à cause de l'attaque perfide dont je viens d'être victime, mais parce que Ash se tient là, tout près de moi, et que ses yeux m'épinglent avec une lueur d'envie qui me laisse pantoise.

Dans ma petite robe printanière, je me sens soudain nue. J'ai chaud, beaucoup trop chaud, parce que les pensées qui se mettent à emplir mon esprit sont complètement envoûtantes. Brûlantes. Impossible à domestiquer ! Il me déshabille d'un regard sulfureux, et je ne suis pas en reste. Il se passe quelque chose, là, entre nous. De l'électricité crépite dans mon sang, ce sang qui semble consumer chaque veine de mon corps.

J'entrouvre les lèvres. Observe les siennes. Avant d'admirer son torse couvert de quelques traces de cambouis et de poussière, masquant les crânes fissurés qui y sont tatoués.

— Allez, tout le monde dehors, soupire Mila qui reprend son sérieux. Laissons Isla rentrer chez elle. Après tout, elle vient de survivre à une tentative de meurtre par une créature à huit pattes. Ça vous marque une femme, je peux vous le garantir !

Quelques rires fusent, et plusieurs détenus lancent des clins d'œil sensuels à la gardienne qui les ignore pourtant. Moi, je suis devenue

totalement invisible à leurs yeux, grâce à la protection d'Ash. Quelque part, ça me rassure beaucoup, et je comprends soudain à quel point sa revendication était vitale, pour mon bien-être ici.

Quand ma bibliothèque est désertée, et que ma déception n'a plus aucune limite, il pose à nouveau la main sur celle de Mila, et mon pouls accélère une nouvelle fois.

Qu'est-ce qu'il va lui dire ? Qu'est-ce qu'il va lui faire ? Et pourquoi est-ce que j'ai soudain mal au cœur et les larmes aux yeux ?

— Tu veux bien nous laisser cinq minutes, s'te plaît ? J'aimerais me trouver un bouquin pour ce soir et je n'ai pas eu une seconde de libre aujourd'hui.

— Un bouquin ? Tu es sûr que ce sont les étagères que tu veux fouiller, et pas la jolie bouche d'Isla ?

— Mila ! m'exclamé-je.

— Quoi ? Je sais que j'ai raison ! Vous vous regardez comme si vous étiez tous les deux affamés et recouverts de chantilly !

Elle quitte la bibliothèque en riant pour se poster dans le couloir, et d'un coup de pied précipité, Ash ôte les cales des portes qui se referment lentement sur nous.

Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu !

Je ne m'étais jamais sentie aussi excitée de toute ma vie.

Parce qu'il est la tentation incarnée, autant que l'interdit. Parce qu'il est cette petite braise qui prend vie au fond de ma poitrine, et que ça me fait du bien.

Quand il se tourne vers moi, je me sens étrangement fébrile. Je réalise immédiatement qu'il n'y a rien entre Mila et lui. Et je le sais parce que sa façon de la regarder a quelque chose d'amical, de neutre, alors que là, ses yeux plongés dans les miens sont illuminés d'une lueur sauvage et indomptable. Il observe mes lèvres comme si elles pouvaient lui fournir une bouffée d'oxygène au fond de l'océan, et Seigneur, moi aussi je meurs d'envie de l'embrasser.

Son regard enflammé me provoque. Je halète sans aucune grâce. Sa bouche entrouverte sur un souffle de plus en plus lourd me rassure. Il se trouve dans le même état que moi.

Attiré, aguiché, captivé.

— Isla, soupire-t-il d'un seul coup.

Je m'attends à ce qu'il m'approche, mais… soudain, il recule. Reste loin de moi.

Je me demande si je me suis fait des idées, si je suis ridicule d'avoir eu un coup de cœur pour cet inconnu. Bon sang, comment ai-je pu être assez stupide pour penser qu'il pourrait me désirer ? Je n'ai été qu'un petit spectacle amusant pour lui, non ?

Sa protection, je l'ai uniquement parce qu'il est un homme d'honneur, ça s'arrête là. Même si sa générosité me touche tellement, je ne dois pas oublier que lui et moi, ça n'arrivera jamais, de toute façon.

Vexée, déboussolée, je quitte mon bureau pour réunir petit à petit les livres abandonnés sur les tables. Je les range les uns après les autres sans prêter attention à lui, même si je sens sa présence tout près de moi. Il m'approche. Recule. Revient à la charge.

Quand j'entends finalement ses pas dans mon dos, je me fige au fond d'une rangée sombre, avant de frissonner.

Il se tient tout près de moi. Si près que son souffle balaye doucement ma nuque gracile.

Mes nerfs se tendent d'un bout à l'autre de mon corps et je me raidis, dans l'attente. Mais de quoi ? Je n'en suis même pas sûre.

— Tu m'en veux, gronde-t-il.

— Du tout. Tu peux me laisser à présent, je dois terminer le boulot.

Je range un dernier livre, caresse de l'index ses voisins, sans lui prêter plus d'attention. J'ai trop peur de me tourner vers lui. Trop peur de m'abîmer sur son indifférence.

— Ne joue pas à ça avec moi, bordel.

— À quoi ?

— À m'ignorer !

Son poing s'abat sur le mur à côté de moi ! Je sursaute en me tournant soudain vers lui.

— Isla, si je suis ici ce soir ce n'est pas pour t'ennuyer ou te tourmenter, bon sang. Je sais que j'ai commis une énorme erreur, hier…

— Oh oui, tu peux le dire ! le coupé-je en contenant mes larmes. Désolée d'être un tel fardeau pour toi, mais là, vraiment, il faut que je parte, donc laisse-moi tranquille.

Je m'avance pour le contourner, et soudain, il m'attrape et me presse doucement contre le mur, ses doigts enserrant mes poignets dans mon dos.

Comme si j'étais sa prisonnière. Bien sûr, mon stupide, stupide cœur se met à accélérer de toutes ses forces.

— Lâche-moi immédiatement ! ordonné-je, même si mon murmure prête à rire.

Mon souffle accélère. Ma poitrine se met à s'écraser contre son torse avec rapidité.

Je me sens encore plus humiliée, alors je détourne la tête, tandis que la sienne se frotte une seconde à peine contre la courbe de mon cou. Ce contact m'électrifie et chacune de mes terminaisons nerveuses se met à me brûler. J'ai besoin de plus. J'en veux plus. Je veux qu'il étouffe ce brasier qu'il allume lentement au creux de mon corps !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'es pas un fardeau, bon sang. Isla, je voulais juste te dire à quel point j'étais désolé de t'avoir blessée. Je ne voulais pas m'imposer à toi, je n'ai pas réfléchi. Je ne suis plus capable de penser correctement quand je suis près de toi, pour tout te dire.

Ses doigts caressent les miens, puis il libère mes poignets. Plaque les poings de chaque côté de mon corps.

Décontenancée, je tourne doucement mon visage vers lui. Nos nez se frôlent. Nos souffles se caressent. J'admire un long moment sa gueule d'ange qui me fait frémir et m'excite terriblement. Sa mâchoire carrée est virile ; les tatouages qui encrent sa peau me fascinent un peu trop pour mon propre bien. Un barbelé noir autour de son cou remonte le long de l'une de ses tempes pour enlacer une rose, et la massacrer. Les épines en poignardent les pétales, qui s'écoulent en un sang rouge foncé. Trop foncé. Au coin de son œil gauche se trouve une petite larme discrète, presque mignonne, même si je me doute qu'elle recèle des litres de peine et de malheurs. Sur son autre tempe, il y a un arbre décharné qui se dessine, de sa mâchoire à son sourcil. Pendu sur une branche maigrelette se trouve un cœur dégoulinant de sang, presque famélique et écorché.

Sans pouvoir m'en empêcher, je lève les mains, effleure ses tempes, laisse couler mes doigts le long de sa mâchoire.

Comme apaisé par mon contact, Ash ferme les yeux, avant de soupirer. Sa lassitude me prend soudain aux tripes, et j'en ai mal à l'âme de le voir si las, loin du mec prêt à défoncer tout le monde sur son passage pour protéger ses proches. Moi. Pour me protéger, moi.

— Je sais que tu n'as pas réfléchi, souris-je, amusée. Sinon, tu ne m'aurais pas embrassée sans me demander mon consentement. Je dois te

dire que tu as eu de la chance. Si je n'avais pas été prise de court, je t'aurais écrasé les testicules d'un bon coup de genou.

— Je le mériterais presque, rit-il à son tour. Tu m'en veux ?

— Un tout petit peu encore. Mais, Ash, je sais que tu as joué à cela pour me protéger. Mila me l'a expliqué, donc n'en parlons plus, d'accord ? C'est moi qui te remercie, de toute façon. Je te remercie du fond de mon cœur.

Je pose mes mains tremblantes sur ma poitrine, tente de masquer mes émotions, pourtant je n'y arrive pas. Je suis trop touchée par sa protection, et très nerveuse de l'avoir là, si près de moi. Il met à mal mon self-control, alors que je n'ai qu'une envie, celle de lui sauter au cou pour goûter à nouveau le péché de ses lèvres.

Elles représentent presque une tentation, une pulsion.

Le mot INTERDIT commence à pulser dans chaque litre de mon sang, donc je m'écarte d'un petit pas. Tout petit. Histoire d'essayer de contrôler mon envie de lui.

Parce que même s'il est le seul homme à être parvenu à faire battre mon cœur, et ce, depuis des mois, je tiens aussi à ce boulot. J'y tiens de tout mon être.

Malheureusement, son bras dur et ferme me garde tout contre lui et je sais que cela l'amuse, de m'ennuyer de la sorte.

— Pas de quoi. C'était même un plaisir, en vérité. Si je pouvais recommencer, je n'hésiterais pas une seule seconde.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai adoré t'embrasser, susurre-t-il en se penchant tout près de moi.

J'inspire brusquement et me gorge de cette odeur métallique qu'il arbore. Celle de tous ces métaux qu'il a travaillés durant la journée. Mon pouls se met à me brutaliser, à me heurter pour me pousser à aller vers lui, à réclamer une caresse qui l'apaisera, mais je résiste. Je *dois* lui résister. Même si c'est dur.

Agacée, je passe sous son bras d'un mouvement leste, et m'éloigne de lui d'un ou deux pas. Dans mon dos, je me heurte aux étagères pleines à craquer. Elles me soutiennent et m'aident à garder le contrôle, à rester bien droite quand je n'ai qu'une envie, celle de fondre à ses pieds pour… Hum, tout un tas de choses complètement proscrites !

Des choses que je n'aurais jamais osé offrir à d'autres hommes.

— Ah, je vois… Tu as enfin peur de moi ? s'amuse-t-il avant de laisser échapper un rire rauque.

— Non. Loin de là, même.

— Pourquoi ? Je suis un monstre, Isla, et les monstres effrayent.

— C'est ce que tu aimerais que tout le monde pense. Ce que ton regard montre aux gens autour de toi. Mais, moi, je vois de la douceur au fond de tes pupilles, quand tu poses les yeux sur moi. Et tu veux savoir quelque chose ?

— Oui. Dis-moi…

— Tu es le premier homme que je rencontre et qui me contemple de cette façon. Avec douceur.

Son expression s'assombrit, devient soudain dure et percutante, comme s'il détestait la possibilité que je voie en lui autre chose qu'un criminel. Tant pis pour lui ! Il s'agit de la vérité !

— Arrête de bouder, Ash. J'ai trois chatons à la maison, et même s'ils aiment griffer, ils adorent aussi que je les papouille. Tu leur ressembles beaucoup.

— Il n'y a qu'une seule personne au monde qui pourrait survivre après m'avoir appelé « chaton ». Toi. Crois-moi sur parole, grogne-t-il soudain. Et franchement, ne recommence plus jamais.

— Il s'agit d'une menace ? gloussé-je.

— Oui.

— Et comment réagirais-tu si je t'appelais à nouveau chaton, hein ?

— Peut-être que je te torturerais. Ou peut-être que je t'embrasserais.

— Pas question !

— C'est toi qui me cherches, ma belle. Et puis, tu n'avais jamais rien goûté d'aussi bon, non ?

— Tu plaisantes ? J'ai détesté !

Je mens tellement mal que je rougis de tout mon être.

— Vraiment ? Je n'ai pas eu cette impression. Moi, j'ai adoré, en tout cas. J'y ai pensé toute la nuit. À chaque seconde de chaque heure, pendant que je crevais de chaud. Pendant que mon putain de cœur battait à la folie en repensant à tes lèvres. Pendant que je me touchais avec une violence qui m'a provoqué une putain de douleur dans la poitrine. Dis-moi que tu as aimé ça aussi, Isla, ordonne-t-il d'une voix grondante.

— Pas. Du. Tout.

Je hausse le menton avec fierté et le défie du regard.

Mon nez frôle le sien. Ça le fait sourire.

Je m'éloigne encore, bute contre le mur du fond.

— Menteuse. Tu m'as sucé la langue avec une telle férocité que j'en ai bandé pendant une heure.

— N'importe quoi ! haleté-je, ma voix tremblant sur les souvenirs de ce moment enivrant.

— Quoi ? Que tu m'excites ? T'as qu'à baisser les yeux, bébé, et tu le verras par toi-même.

— Pas question ! grommelé-je. Et là où tu as tort, c'est que je ne t'ai pas… sucé… la langue !

— Tu te voiles la face. Et je sais que tu en as encore envie, maintenant.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Vraiment ?

Avec ce sourire charmeur qui m'intimide et m'excite, il se met à caresser lentement mes bras. De mes doigts à mon épaule presque dénudée par la bretelle ultrafine de ma robe. Et il gémit même un peu, sous la chaleur de ma peau de pêche. Quand il se penche vers moi pour frotter son nez contre la courbe de mon cou, c'est moi qui râle, et je m'effondre alors contre le mur dans mon dos pour éviter de tomber à ses pieds.

Je me cambre.

Bats des paupières, me demandant si je suis en train de rêver.

Sa façon de me toucher me met en émoi, et je n'ai plus la moindre retenue, quand ses lèvres pulpeuses se fondent contre ma gorge. Je gémis. Je soupire de plaisir. Je me retiens de lui ordonner d'être aussi animal qu'hier.

— Dis-moi que tu as aimé, ma belle. Que tu veux que je recommence sur-le-champ.

— Tu prends vraiment tes fantasmes pour la réalité, mon pauvre.

— Oh oui…

Sa langue trace l'angle doux de ma mâchoire, ce qui me provoque tant de frissons qu'un rire rauque, viril et prétentieux lui échappe. Il n'en loupe pas une miette, de cette réaction en chaîne, ses doigts naviguant toujours le long de mes bras en ressentent chaque frémissement.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, je te préviens. Si tu veux être satisfaite, avoue, et je te délivrerai.

— De quoi ? De toi ? Parce que tu es sérieusement collant, Ash. Tu ne connais pas la notion d'espace personnel ?

— Non. Plus depuis longtemps.

— Dans ce cas, tu seras peut-être plus familier avec ma main dans ta figure.

— Que de menaces, pourtant, tu n'agis jamais. Je trouve ça vraiment étrange.

Seigneur, il a raison !

— Et tu sais pourquoi j'insiste ? Pourquoi est-ce que je ne recule pas d'un pas alors que tu me jures détester ce que je te fais, Isla ?

— Non, haleté-je.

— Parce que tes ongles sont enfoncés dans mes flancs, et que c'est toi, ma belle, qui me retiens contre toi.

Son regard plonge dans le mien. S'y plante et y creuse un chemin sulfureux. Je suis troublée. Je suis honteuse. Mes joues rosissent et il les effleure du bout de ses mains tatouées.

— Ne sois pas gênée, Isla, souffle-t-il tout bas. Tu as le droit d'aimer mes baisers, et d'en rêver toute la nuit.

Il embrasse ce petit pan de chair si sensible, sous mon oreille, et sans pouvoir me retenir, je griffe délicatement son torse dur avant de lui chuchoter un « encore » qui, je l'espère, passera inaperçu. Pourtant, Ash se redresse un peu et son air soudain sérieux, soudain affamé, fait pulser mon cœur jusqu'au bas de mon ventre.

— Encore quoi ? ronronne-t-il.

— Embrasse-moi encore, par pitié.

— Pourquoi est-ce que je t'obéirais alors que tu n'en as pas envie ? s'amuse-t-il.

Son index navigue toujours le long de mon bras, comme s'il ne pouvait pas se passer une seule seconde de la douceur de ma peau, de la sensation de cette chair exquise et qui ne frémit que pour lui.

Je me renfrogne, et meurs d'envie de lui dire qu'il n'est qu'un enfoiré, de se jouer de moi comme ça, mais je suis la première à avoir lancé les hostilités, et je crois que je n'ai que ce que je mérite, pour le coup.

Est-ce une raison pour le laisser gagner cette bataille ? Oh ça, jamais !

Avec un grand sourire taquin, je glisse les doigts sur chaque courbe dure de son torse, je trace les contours d'un revolver au canon enflammé, puis d'un as de cœur ensanglanté. À son tour de gémir et de frémir et de se déliter à mon contact.

— Pourquoi ? répété-je d'une voix langoureuse. Parce que j'y ai pensé toute la nuit en me touchant, et que je n'ai qu'une envie…

— Laquelle, Isla ?

— Celle de te goûter à nouveau.

Ses poings se plaquent de chaque côté de ma tête, avec tant de violence que mon cœur loupe un battement. Pourtant, je ne peux pas lui résister plus longtemps, c'est impossible. Mes mains glissent autour de son cou, l'attirent à moi et je réclame enfin un vrai baiser. Un baiser qui ne soit ni un spectacle pour d'autres détenus ou une façon pour lui de me protéger. Je veux tout ce qu'il a de plus vrai et de plus torride, rien que pour moi.

Tout aussi avide que je le suis, Ash déguste ma bouche sans attendre une seconde supplémentaire, enfouissant la langue en moi sans la moindre douceur. Et je fonds sous ses attentions, je fonds… sous la puissance de son désir et la violence de son étreinte. Ses bras se nouent fermement autour de ma taille, il me décolle du mur et glisse ses mains puissantes sous ma robe pour palper mes fesses charnues. Ses doigts sont brûlants. Brusques.

Son gémissement se met à vibrer contre ma gorge et… mon Dieu, il se répercute tout au creux de mon ventre, entre mes cuisses qui tremblent du besoin d'être écartées.

Sans distinction, je m'accroche à son cou, et je le laisse me soulever entre ses bras, puis me porter vers la table la plus proche de nous.

Ses râles m'excitent. Son souffle lourd, tandis qu'il me dévore, me rend fébrile.

Pressés l'un contre l'autre, plus rien au monde ne compte que cet instant suspendu dans le temps, entre passion et obsession. Celle que j'ai pour cet homme qui a marqué mon esprit au fer rouge à l'instant même où j'ai posé les yeux sur lui.

Je noue les jambes autour de ses hanches pour le rapprocher plus près de moi, encore, quand je le sens qui commence à onduler des reins tout contre ma petite culotte. La fermeté de son sexe, sous son pantalon si fin, a raison de tout mon être.

Je me cambre, me renverse en arrière sur cette table blanche, et dans des actes aussi précipités qu'exaltés, il tire sur mon corsage, puis sur la dentelle de mon soutien-gorge pour découvrir ma poitrine. Durant une seconde, je me fige, plaque les mains dessus, avant de rougir de honte, de gêne, de peur en attendant la pluie de critiques à venir. Mais Ash attrape doucement mes poignets, les écarte, pour se mettre à m'observer avec une attention parfaite,

une attention qui fait accélérer mon pouls de toutes ses forces. Son regard est affamé. Et fasciné. Et… captivé, si bien que mon embarras s'évapore, me laissant lascive, aguichée à mon tour.

Lorsque le spectacle est devenu trop dur à subir, ses mains se plaquent sur mes seins et, dans des gestes aussi doux que ses coups de reins contre ma petite culotte de dentelle deviennent sauvages, il me caresse, semblant redécouvrir la douceur d'une peau de femme. La fragilité de cette chair sous laquelle bat mon cœur.

Durant quelques secondes, il m'épingle sous son regard exaltant, sombre, intimidant. Enfin, quand il est évident que sa façon de me lécher, de me toucher me manque trop, il passe aux choses sérieuses.

Sa bouche se pose sur leur pointe durcie, et il me lape, me mordille jusqu'à me faire perdre la tête, jusqu'à ce que mes doigts se plantent dans ses cheveux courts pour le presser plus fort à moi. Son obsession pour ma peau devient féroce. Ses râles se répercutent en moi tandis qu'il me lèche et me suce sans la moindre douceur.

Et, d'un seul coup, il cesse tout mouvement.

Son sexe ne frotte plus cette partie de mon anatomie si sensible à sa virilité.

Sa langue ne joue plus avec mes seins.

Au lieu de cela, il enfouit la tête au creux de mon cou et inspire longuement mon parfum de violette.

— Qu'est-ce que tu fous, Isla, franchement ? gronde-t-il d'une voix rauque. Tu devrais me frapper, me griffer, me hurler de te lâcher. Je ne suis pas assez bien pour toi. Je suis dangereux, putain, et toi, tu me laisses agir… comme ça. Je ne mérite pas que tu m'autorises à te toucher.

Avec douceur, je caresse sa mâchoire anguleuse tandis qu'il se redresse pour me contempler. Son regard est à présent assombri d'une tristesse presque infinie et d'un désespoir qui m'écorche jusqu'à l'âme.

— Pourquoi est-ce que je hurlerais, pourquoi est-ce que je te repousserais alors que j'en avais besoin, de « tout ça » ?

— Comment peux-tu avoir envie de moi, bordel ? Je suis un criminel. Je pourrais te blesser, là, tout de suite. Je pourrais te tuer et personne ne serait assez rapide pour te secourir.

Sa main glisse vers ma gorge qu'il serre de la plus légère des pressions.

— J'ai confiance en toi.

— Tu ne devrais pas.

Son sourire féroce, censé m'effrayer, me laisse de marbre. Mais lorsque j'avance les lèvres pour déposer un léger baiser sur sa bouche, il se radoucit et soupire de plaisir.

Il m'aide ensuite à me redresser, avant de couvrir de lui-même ma poitrine, remettant tranquillement en place mes vêtements tout froissés. Je rougis. Et souris. Ses doigts ne se pressent pas pour remonter la dentelle de mon soutien-gorge, et en couvrir ma chair rougie de ses attentions. Quand il passe les pouces sur le tissu transparent, faisant pointer davantage mes seins rien que pour lui, un râle lui échappe.

Finalement, il remet mon corsage en place, avant de plaquer les poings contre la table avec une violence qui me surprend.

— Désolé, dit-il à nouveau. Je… J'ai perdu les pédales. C'est ton putain de sourire, Isla, il me retourne le cerveau. Et le cœur. Quand tu me l'offres, y'a plus rien d'autre qui compte que toi, tout près de moi, et je n'arrive plus à me souvenir de comment être un gentleman.

— Donc, tu m'embrasses comme un animal.

— Ouais. Comme un foutu prédateur ayant enfin attrapé sa proie.

— Laisse-moi te dire une bonne chose, Ash. Je ne suis pas une proie. Tu n'as pas abusé de moi. Ça…

Je nous pointe tour à tour de l'index, avant de glisser le doigt sur toute la ligne de son torse, glissant entre ses abdos et m'arrêtant à la ligne de son pantalon qui dévoile ses hanches musclées.

— Je l'ai voulu aussi. Je l'ai voulu, et j'en avais même rêvé toute la nuit, comme je te l'ai dit. Alors, ne t'excuse pas d'avoir perdu le contrôle, parce que si tu n'avais pas pris le parti de poser mes petites fesses sur cette table, c'est moi qui t'y aurais poussé.

— Bordel, ce que tu es sexy quand tu parles de cette façon, bébé. Et si je peux me permettre, tes fesses sont loin d'être « petites ».

Je hoquette, vexée. Bouleversée.

Après toutes les critiques que j'ai pu entendre sur mon physique au cours de ma vie, ça me blesse qu'il s'y mette aussi. Ma gorge se noue et je revois presque mes ex qui me reprochaient ces défauts, cette chute de reins qui leur déplaisait, ces mots durs qu'ils me lançaient et qui laissaient ma peau écorchée comme sous les tirs ennemis. Je me sens si mal à l'aise, soudain. Si mal dans ma peau. Ça ne m'était plus arrivé depuis longtemps, depuis que je me suis mise à fuir les hommes, et voilà que je retombe sur ce vieux démon qu'est l'humiliation.

Durant une seconde, je baisse les yeux, figée entre ses bras, et j'ai envie de fuir, mais je suis si choquée que je n'y parviens pas.

Puis, Ash pousse un grognement caverneux, me soulève pour me reposer au sol, et il agrippe mon fondement sans aucune douceur. Mais avec un plaisir qui suinte de possessivité et de luxure. J'en reste pantoise.

— Un jour, je boufferai ce cul comme il le mérite, murmure-t-il avant de lécher ma lèvre inférieure. Et je graverai chaque seconde de ce moment dans ma mémoire, en me repassant, toutes les nuits, chacun de tes gémissements pendant que je me branlerai.

— Quoi ? haleté-je, perdue.

— Ton cul, Isla. Il est sublime. Je… vais… le… dévorer…

L'un de ses doigts glisse sur le tissu de ma culotte, me caressant à travers l'étoffe.

Je frissonne, et me crispe de plaisir tandis que ma poitrine se gonfle davantage sous mes vêtements, attirant définitivement son regard. Et ce sourire charnel qui m'obsède.

Mon Dieu, qu'est-ce que je suis en train de faire ?

On pourrait nous surprendre ! Nous séparer ! Me renvoyer !

Cependant, rien ne m'arrête, quand je suis près de cet homme.

J'approche à mon tour ma bouche de la sienne, mais je me retiens de l'embrasser. Même si j'en meurs d'envie.

— Ash, tu devrais me repousser, le supplié-je.

— Pourquoi est-ce que je ferais une connerie pareille ?

— Parce que je risque ma place, à jouer avec le feu. Tu es… inaccessible. Interdit.

— Et toi, tu es le seul putain de souffle d'oxygène dans ma journée. Tu représentes les uniques secondes de bonheur de mes soirées, alors ne me demande pas de te repousser, bébé, parce que je ne le ferai pas. Pas même pour tout l'or du monde. Pas même pour la promesse d'une liberté instantanée.

Quand Mila frappe à la porte, nous réalisons qu'il serait peut-être temps d'être sérieux.

— Vos cinq minutes sont écoulées, s'amuse-t-elle derrière la porte. Et elles se sont légèrement rallongées, également.

— On arrive, lance Ash.

Il n'a pas cessé de me dévisager.

Sans pouvoir m'en empêcher, j'approche les lèvres de sa mâchoire, et lèche lentement le barbelé qui y est tatoué.

— Recule, ordonné-je.

— Pas question.

Son grognement me prend aux tripes et descend… plus bas.

— Ash, il faut que tu recules. Je ne peux pas… On ne peut pas…

— Pourtant, tu es là, à t'accrocher à moi.

Je réalise que j'ai à nouveau passé les bras autour de son cou.

— Et j'aime ça, Isla. J'aime tellement ça que ça me fout l'âme en vrac. Je ne sais plus quoi penser, comment agir. Ne me demande pas de faire quelque chose qui va à l'exact opposé de mes instincts.

— Promets-moi une chose, alors, soufflé-je en détournant le regard.

Il attrape doucement mon menton et me force à lever la tête vers lui.

— Quoi ?

— Promets que tu ne me feras jamais de belles promesses impossibles à tenir.

— Pourquoi ?

— Parce que ça détruit la confiance, Ash. Quand on t'offre le monde sur un plateau d'argent, et que tu réalises que ce n'était, en fait, que des mensonges, ça te brise. Quand tu réalises que ce beau plateau n'était qu'une planche pourrie, et que le monde est cruel…

Je soupire, incapable de terminer ma phrase.

— Qui t'a brisée ?

— Des hommes qui n'ont plus aucune importance pour moi, à présent, avoué-je d'une voix triste.

— Dans ce cas, grogne-t-il, pourquoi penses-tu à eux, aux blessures qu'ils t'ont infligées, à cet instant ?

Mes joues rosissent en constatant qu'il s'agit de la vérité.

— En plus, je t'ai déjà fait une promesse et crois-moi, je vais la tenir, ronronne-t-il en glissant les lèvres le long de mon cou, y goûtant le sel sans se presser.

— Vraiment ?

— Oui, je t'ai promis de m'occuper de ton petit cul et crois-moi, il ne s'agit pas de paroles en l'air.

— Je croyais qu'il n'était pas petit ?

— Non. Il est charnu, appétissant, et complètement bandant. Mais j'ai bien vu que tu n'avais pas apprécié ma remarque à ce sujet, alors on en

revient au « petit ».

Amusée, j'embrasse sa mâchoire anguleuse, ce qui lui colle un sourire satisfait sur les lèvres.

Un gloussement m'échappe, et quand je trouve la force de le repousser pour reprendre mon sérieux, je me fige. Là, dans un recoin sombre de la bibliothèque, j'aperçois une caméra fixée droit sur nous. Mon cœur cesse un instant de battre au fond de ma poitrine, et il devient difficile pour moi de respirer. De faire entrer la moindre gorgée d'oxygène dans mes poumons.

— Oh non, non, non ! soufflé-je, dévastée.

Humiliée.

Et probablement renvoyée…

14

Isla

Une peur sans commune mesure me prend aux tripes et me retourne l'estomac. Même s'il fait chaud à la bibliothèque, des griffes glacées se plantent dans mes épaules et m'écorchent jusqu'au bas de mon dos.

— On nous a vus ! paniqué-je. Ash, on nous a regardés ! Et je vais perdre mon emploi !

Je plonge les mains dans mes cheveux en essayant de trouver une solution, une échappatoire, et quand il me saisit à la taille pour m'approcher de lui, je me demande un instant comment réagir. Le repousser pour ne pas aggraver mon cas, ou le laisser faire, parce que sa douceur me marque comme au fer rouge. Parce que ses mains sur mon corps m'aident à me réapproprier un désir que je pensais ne plus pouvoir ressentir.

— Est-ce que tu regrettes ce qui s'est passé entre nous ? murmure-t-il d'une voix triste.

— Je… Je ne sais pas, soupiré-je. Non. Non, je ne regrette rien. Je n'avais jamais pris autant de plaisir de toute ma vie, rougis-je.

— Mais nous n'avons pas été très loin, Isla.

Il fronce les sourcils, réalisant probablement que je viens d'avouer que dans l'intimité, avec les hommes que j'ai connus, ça n'a pas été très agréable.

— Tu m'as traitée avec respect, et ça, c'est déjà plus que tout ce que j'aie pu recevoir, avoué-je.

— Dans ce cas, laisse-moi te dire que je recommencerai. Autant de fois qu'il le faudra, sourit-il avec malice. Je te ferai te sentir bien, et belle, et tu jouiras aussi souvent que tu le pourras à chaque fois que je viendrai te voir.

— Je ne viendrai plus, allons ! Je vais perdre mon boulot, soupiré-je tristement. Alors que je l'aime et que je suis heureuse de venir ici tous les matins. Je… Je crois que je vais pleurer.

— Non, je t'en prie, murmure-t-il en caressant mes pommettes. Cette caméra ne fonctionne pas, Miss Bouquins. Ne t'inquiète pas, ta pudeur est intacte, même si elle ne le sera pas très longtemps dans ma mémoire.

— Ash ! grommelé-je.

Un petit couinement strident m'échappe, mélange d'amusement et de soulagement.

Je me sens soudain épuisée par toutes ces émotions, ce qu'il comprend immédiatement. Il me serre plus fort contre lui et ponctue mon cou de petits baisers enflammés, qui me font mouiller. Je le laisse continuer un instant, parce que je suis si fébrile que j'ai besoin de ses bras autour de moi, là, durant au moins quelques secondes supplémentaires, puis…

… je le repousse.

Parce que sinon, je risque de passer le reste de la nuit ici, près de lui, tant il m'est salutaire.

Avec un profond soupir de dépit, je retourne en vitesse à mon bureau pour vérifier que je n'ai pas oublié le moindre nom dans mon carnet de prêts et de retours, quand nous entendons un cri.

Ash tourne tout de suite la tête vers les portes battantes, son regard devenant glacial, incisif et animal. Ses poings se serrent. Ses muscles se tendent. Il est prêt au combat. À n'importe quel combat.

Il grogne, et comme le calme revient, je le vois se détendre. Un peu, juste un peu.

— Rien de grave, probablement, marmonne-t-il.

Il me dévisage alors, et fourre la main dans sa poche pour en sortir une feuille toute froissée qu'il plaque devant moi.

Elle est complètement griffonnée, et quand il se passe la main sur la mâchoire, mal à l'aise, je la saisis en m'attendant à une liste d'ouvrages à lui trouver.

Je me trompe totalement.

— Tu m'as dit que je pouvais te poser quelques questions, donc voilà, lance-t-il, de plus en plus gêné.

— Encore une fois, je parlais de demandes concernant des bouquins, marmonné-je.

Je remarque que la première est une petite indiscrétion concernant l'endroit où j'ai grandi, mais il a rayé le « 1 » pour le remplacer par un « 2 », et tout en haut de la page, en tout petit, il a rajouté :

« 1 – Es-tu célibataire ? »

Un grand sourire s'étire sur mes lèvres. Bon sang, cet homme est adorable. Je peux presque voir le gamin qu'il a été, celui dont on a volé l'enfance pour l'enfermer ici. Et ça me touche. Et ça me met presque les larmes aux yeux. Mais c'est quand je parcours d'autres interrogations et que je remarque le très pudique *« Comment c'est, dehors ? »*, que je manque de fondre en larmes. Avec ces simples mots, je peux voir cette peur irrationnelle qu'il a d'affronter l'extérieur après tant d'années confiné ici. Je peux apercevoir ce môme qui a oublié que la vie, ce n'était pas de se faire tabasser par des matons sans âme et de devoir se battre pour éviter d'être abattu.

Ash ne remarque rien, bien sûr. Il est à nouveau concentré sur la double porte, écoutant attentivement les bruits de plus en plus sourds qui nous parviennent.

Je me reprends difficilement, effaçant les larmes de mes yeux en quelques battements de paupières, puis je le rejoins en pliant sa feuille avec beaucoup de soin, la serrant dans mes mains comme s'il s'agissait d'une pépite d'or.

— Demain, je répondrai à trois de tes questions, si tu réponds à trois des miennes, déclaré-je en me pressant contre lui.

Un sourire en coin s'étire sur son visage. Il se concentre encore quelques secondes vers les cris qui attirent son attention, puis baisse les yeux vers moi.

— Trois contre une. Tu es intéressante. Moi, je n'ai rien à dire. Ma vie n'a aucun sens.

— Je suis sûre que c'est faux, mais j'accepte le *deal* parce que je suis gentille.

Je lui lance un grand sourire innocent qui le fait craquer. Il me vole un petit baiser et me prend par les épaules pour m'entraîner vers la sortie.

— Je suis d'accord. Voilà exactement la raison pour laquelle tu ne devrais pas bosser ici. Tu as dit à ton patron que c'était un enfoiré ?

— Pas en ces termes, soupiré-je en tentant de ne pas rire. Mais crois-moi, il n'a aucun doute à propos de mon opinion sur lui.

— Tant mieux. Parce que ce mec met ta vie en danger consciemment, et si qui que ce soit te touche encore, dès que je sors, j'irai régler mes affaires avec ce connard.

Son grondement a quelque chose de si intimidant.

Primal.

Possessif.

Sa bouche se plaque soudain, brutale, contre la mienne pour un baiser aussi onctueux et sucré que du miel. Je le laisse m'étourdir, m'envahir, me perdre quand d'autres coups résonnent à la porte. Là, Mila ne s'inquiète plus de notre pudeur. Elle entre, le visage pâle, et regarde Ash droit dans les yeux.

— Ça commence à chauffer sérieusement, dehors. Il faut que je raccompagne immédiatement Isla à l'extérieur avant qu'elle ne se retrouve coincée ici.

— Merde, bien sûr ! grogne Ash en glissant la main dans la mienne.

La seconde suivante, il m'entraîne dans le long couloir qui débouche sur le vestibule de la prison. Là, toute une foule de détenus enragés hurle sur les gardiens qui les encerclent, leurs armes à la main. Transpirant comme des animaux, ils réclament un peu de clim'. Rien d'extravagant, rien d'excessif, et pourtant, personne ne semble vouloir leur offrir ce moindre répit quand la canicule sévit depuis des semaines, et que l'aile administrative a tout le confort du monde. C'est tellement injuste !

Ils sont tous torse nu, leurs pantalons humides de sueur.

Les tatouages qu'ils arborent me font frissonner. Là où ceux de mon grincheux sont beaux, poétiques, dangereux, les leurs semblent avoir été réalisés à main levée, sans talent. Que ce soit sur leur visage ou toutes les autres parties de leur anatomie. Je vois des croix gammées, du sang, des tortures infligées à l'encre de mauvaise qualité. Je vois aussi quelques têtes qui commencent à se tourner vers moi, et mon pouls accélère brusquement dans ma poitrine.

— Ne les regarde pas, grogne soudain Ash d'une voix basse et grondante. Fais-toi toute petite. Si l'un d'eux te remarque, ils vont tous te prendre en chasse, Isla. Et, même moi, je serai incapable de te protéger.

— Pourquoi ? murmuré-je en serrant sa main très fort dans la mienne.

— Parce qu'ils sont en train de péter les plombs à cause de la chaleur, du manque de sommeil, de la tension, et que c'est de plus en plus compliqué pour les gardiens de les retenir malgré leurs armes et la menace des

quartiers d'isolement. Donc, tout seul, je ne parviendrai pas venir à bout de tous ces mecs.

— Pourquoi est-ce qu'on leur refuse la clim', si ça les énerve d'étouffer ?

— Ça coûterait beaucoup trop cher de la faire réparer. Le système électrique tout entier dans cette prison est vétuste. Changer la clim' et installer des appareils plus puissants, ça ferait sauter tous les plombs, et les gardiens préfèrent nettement pouvoir contrôler à distance les portes de nos cellules que notre température corporelle. Tu imagines, un peu, si, en pleine nuit, l'électricité saute et que tout se déverrouille autour de nous ? Neuf-cents évadés d'une prison de haute-sécurité en train de se précipiter vers Phoenix, ça la foutrait mal, quand même.

— Je vois, soufflé-je.

D'autres hurlements s'élèvent, et Mila se met à courir en criant aux gardes d'ouvrir la grille qui mène à la sortie. Ash me presse à son tour, se retournant presque à chaque pas pour vérifier nos arrières. Quand, enfin, je parviens à m'extraire du vestibule, je remarque qu'il est resté quelques mètres derrière moi.

Un garde lui a planté une matraque sur le torse. Je vois ses mains en l'air, en signe de reddition, ce qui me blesse le cœur.

Dans un bruit sourd, presque horrifique, la porte se referme entre nous et j'agrippe les barreaux de mes deux mains. Alors, enfin, le garde s'éloigne et le laisse m'approcher.

— Dis-moi que ça va aller, murmuré-je en le regardant de mes yeux pleins de larmes.

— Évidemment, bébé.

Il donne un petit coup de pied dans un barreau en souriant.

— Pourquoi est-ce que tu as l'air heureux ?

— Parce que tu t'inquiètes pour moi, et ça me touche.

— Je m'inquiète, oui. J'ai peur.

— Ce n'est pas la première rébellion à laquelle j'assiste, tu sais. Dans une heure, tout le monde sera calmé et les fouteurs de merde seront en isolement. Ça veut dire que les prochains jours seront beaucoup plus calmes. Mais…

Il se retourne quand, soudain, une alarme se met à résonner tellement fort que mes tympans me font mal.

— Mais si jamais, demain, tu vois qu'il y a encore du bordel partout, Isla, surtout, ne viens pas ! Rentre chez toi. Mila te dira si les lieux sont sécurisés

ou non, de toute façon.

Je me tourne vers elle et elle hoche gravement la tête.

— Faut que j'y aille.

— Retourne directement à ta cellule, Gilliam. Le seul endroit où tu seras en sécurité se trouve derrière les barreaux, affirme Mila.

— Ouais. Pas question que je traîne au milieu de l'émeute.

Il recule d'un pas, puis d'un autre. S'éloignant de moi alors que je veux qu'il reste.

Depuis ma grille, j'aperçois le vestibule en plein chaos. Les prisonniers sont déchaînés, les gardes se battent pour remettre un peu d'ordre. Ils n'y parviennent que trop difficilement.

— Prends soin de toi, Isla. Et pense à moi cette nuit, lance-t-il avec un petit clin d'œil.

— Et toi, fais attention, rétorqué-je d'une voix chevrotante. Et n'ose même pas penser à moi ! Je suis chaste et très pudique.

Il ricane, l'air de dire que je n'étais pas pudique, tout à l'heure. Mais le seul fait que ça puisse l'amuser me rassure.

Quand il se détourne enfin et qu'il court vers l'émeute, je serre les barreaux plus fort entre mes mains. Dans son dos sculptural, un tatouage magnifique attire le regard. Comme il me fascine, ce lion sauvage et intimidant, dont la crinière bouge à chacun de ses pas, à chaque mouvement lascif de ses muscles. Sa gueule pleine d'un sang carmin est ouverte sur un grognement brutal, et sous sa patte massive, au bas de ses reins, il écrase, fissure, broie un crâne humain entouré de ronces.

Je n'ai même pas de mot pour la beauté de cette œuvre d'art.

— Viens, dit doucement Mila en me rejoignant, afin d'essayer de m'attirer vers la sortie.

Mais je reste là, à regarder Ash tenter de trouver un chemin vers les escaliers qui mènent aux étages et aux cellules.

Pourtant, aussitôt au cœur de la mêlée, il se fait assaillir par Duval. Putain ! Ce type semble avoir la force d'un ogre, avec sa carrure lourde et sportive. Il frappe Ash en plein visage, pourtant ce dernier se met à sourire en se frottant la mâchoire, l'air à peine ennuyé par cet ennemi au regard froid.

Je couine.

Secoue la grille dans l'espoir stupide qu'elle s'ouvre, que je puisse l'aider même si je ne sais pas comment ! Mais elle reste fermée. Tandis que

Duval et cet homme qui anime mon cœur se mettent à se battre avec férocité, avec brutalité, un homme grand et mince, aux cheveux noirs, tatoué de deux croix gammées sous les yeux, commence à leur tourner autour. En souriant. Ash ne le voit pas, mais le nouveau venu à un sourire fourbe. Sadique. Et un couteau dans la main.

Alors, je hurle son prénom, pourtant, c'est trop tard.

Le suprémaciste lui a planté son arme dans les reins, avant de rire à gorge déployée.

Dans le chaos, les gardes se mettent à tirer des fumigènes.

Duval et son complice récupèrent le couteau, courent loin des matons, pendant qu'il tombe à genoux. Le lion semble se vider de son sang. Ash… se vide de son sang.

Et j'ai beau crier, hurler, ordonner aux gardes d'aller l'aider, personne ne veut le sauver, personne ne bouge.

Personne… Ne… Bouge.

15

Ash

Me défouler sur la sale gueule de Duval me fait un bien fou, même si les coups qu'il me retourne sont puissants, pleins de rage et de haine. Il hurle à chaque fois qu'il me lance un uppercut. Rit à chaque fois qu'il me touche. Et moi, tout en contrôle, en patience, je lui défonce la tronche. Je me dis que pour chaque morsure de mes poings sur sa mâchoire, pour chaque râle énervé qu'il lâche, l'honneur d'Isla brille un peu plus fort.

Je veux la venger. Je veux qu'il sache, qu'il comprenne, qu'il réalise qu'elle est à moi, qu'à chaque fois qu'il pensera au simple désir de la toucher, de l'effrayer, de la brutaliser, je serai là pour la défendre. Pour la protéger.

Un coup à l'estomac me coupe le souffle d'une puissance pas possible. En me courbant sous le choc, je l'attrape par le col de son tee-shirt pour l'approcher de moi.

— Tu vas regretter d'avoir touché Isla, souris-je.

— Ah oui ? Comment est-ce que tu vas te venger, dis-moi ? Parce que les morts ne peuvent pas protéger les vivants, et comme tu vas crever, je pourrai lui faire tout ce qui me plaît, à ta blondinette.

Son sourire s'élargit, s'endurcit, puis avant que je ne comprenne, une violente douleur me déchire le dos. Le rire de Baby se met à résonner autour de moi. Chaque note aiguë, criarde, me donnant la migraine.

J'entrouvre les lèvres ; une nouvelle salve de douleur me coupe le souffle, m'obstrue la gorge et…

Mes genoux heurtent le carrelage tandis qu'autour de moi, les hurlements et les rires semblent s'évanouir. Le bruit de mes os qui se fracassent se

répercute sous mon crâne, puis… plus rien. C'est comme si je devenais sourd, mis à part pour ce cri qui me déchire le cœur.

Au loin, Isla hurle mon prénom.

Dans ma poitrine, ce n'est pas un hurlement, mais la douce caresse d'un mot plein de chagrin, de sentiments et d'inquiétude. Et ça me touche.

Alors que ma peau se met à me brûler, j'attends impatiemment le coup final qu'on va me porter, pourtant, ce sont les matons qui me sauvent. Conscients que tout dégénère sérieusement autour de nous, ils lancent les fumigènes dans le vaste couloir, et commencent à tirer sur les barbares qui tentent de profiter du chaos.

Les corps se tordent de douleur à cause des impulsions électriques, ce qui fait que les mecs les plus intelligents partent en courant pour retrouver la sécurité de leurs cellules. Après tout, une fois le calme revenu, tous ceux qui auront été pris ici seront envoyés au mitard pendant dix jours, au moins. Dix jours sans parler à qui que ce soit, sans voir la lumière du jour, en mangeant à peine, histoire de bien bousiller nos organismes. De nous donner une bonne leçon.

Un garde avec un masque à gaz se met à courir vers moi, avant de me hurler de me coucher au sol, mais je peux à peine bouger. J'ai l'impression que tout tourne autour de moi. Il me fout un violent coup de pied dans la colonne vertébrale, et même si je ne vois pas son sourire vicelard, je sais qu'il est là.

Je m'affale sur le carrelage glacé.

Ça me fait du bien, putain. De fermer enfin les yeux pour tout oublier.

16

Ash

Quand j'ouvre les yeux, j'ai l'impression d'être passé sous un bus.

Et d'être coincé dans une foutue morgue.

Une odeur de désinfectant flotte dans l'air, me donnant la nausée, et, un peu plus loin, j'entends des bips de machines qui me filent la migraine.

Je grogne comme une bête sauvage, essaye de fixer mon regard sur quelque chose, quand un putain d'ange apparaît devant mes yeux.

Je dois être mort.

J'ai dû crever pendant la bataille, parce que la blonde la plus mignonne de la planète vient de se pencher au-dessus de moi, le visage soucieux, et ses cheveux dorés resplendissant sous les rayons de soleil de ce que je pense être l'infirmerie. Ou le Paradis. Et pas la minable 625 où j'ai ouvert les yeux ces cinq-mille-deux-cent-cinquante derniers jours.

— Bébé, bordel, tu ne devais pas rester chez toi aujourd'hui ?

Elle sourit. Et mon cœur s'apaise, et mon âme se calme, et tous mes nerfs se détendent pour mater l'animal féroce en moi. Je ronronne un peu, passe une main dans ses longues mèches qui glissent sur mon torse pour le caresser. Ça m'excite tellement fort que ma queue durcit, me forçant à relever une jambe pour masquer mon érection monstrueuse.

— J'ai bien tenté de la renvoyer chez elle. Je l'ai même menacée de lui passer les menottes, se moque Mila que j'aperçois un peu plus loin, à surveiller les lieux. Mais elle faisait le pied de grue depuis six heures du matin devant les portes, pour savoir comment tu allais. J'ai eu pitié d'elle.

— J'étais terrorisée ! souffle ma belle blonde. Je n'ai même pas dormi de la nuit.

Je fronce les sourcils en voyant ses yeux rougis et gonflés, ses lèvres qui tremblent toujours un peu. Bordel, s'il n'y avait pas tant de gens autour de nous, je l'aurais embrassée jusqu'à en crever, sans le moindre souffle d'air restant dans mes poumons. Cependant, l'infirmerie est pleine à craquer, aujourd'hui, et j'en conclus que la petite révolte d'hier a mal tourné.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? grogné-je en me redressant un peu.

— Attention, tu vas avoir mal ! lance Isla en m'aidant, avant de tapoter mon oreiller pour qu'il gonfle, et que j'aie un peu plus de confort.

— Je pourrais m'y habituer… susurré-je avec un grand sourire.

— À quoi ?

— À toi, prenant soin de moi.

— Eh bien, moi, je ne vais pas m'habituer à ce que tu souffres.

— Je suis tellement bourré de calmants que je ne sens plus rien, tu sais, ricané-je.

C'est un peu un mensonge. J'ai mal partout. Ici, les calmants se refilent avec parcimonie pour éviter le vol, la contrebande et, surtout, pour qu'on n'y devienne pas accro. Mais elle n'a pas besoin de savoir que j'ai mal. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète pour rien.

Mila s'approche de nous, détendue, et quand Isla prend place sur la chaise métallique près de mon lit, j'en profite pour regarder autour de moi. Il y a une trentaine de lits, tous occupés. Certains détenus ont juste quelques plaies, des fractures, mais je repère quelques hommes plongés dans un profond sommeil, des infirmiers militaires penchés sur eux pour noter leurs constantes vitales avec intérêt.

— Tu as loupé la guerre, hier, Gilliam, m'apprend la gardienne. Quand tu es tombé, Isla m'a suppliée de retourner dans le vestibule pour t'aider, et on ne peut pas résister à ses grands yeux de poupée, soupire-t-elle.

Je regarde la jeune femme qui arbore un large sourire innocent. Bon sang, Mila a complètement raison pour le coup. Qui pourrait lui refuser quoi que ce soit ? Mon Dieu, elle me demanderait de m'immoler pour l'amuser un peu, et je le ferais avec entrain.

— Bref, je t'ai sauvé les miches en te traînant dans un coin tranquille, même si ton foutu sang a taché mes vêtements. Je te signale que les notes de pressing ne sont pas aux frais de la prison ! Enfin, quand j'ai vu que les collègues galéraient avec les détenus, même après le lancement des fumigènes, on est passés à la matraque. Ils étaient sacrément remontés. La testostérone a dû leur monter à la tête, d'un côté comme de l'autre.

— Il y a eu des blessés ?

— Beaucoup, dans les gardiens comme chez les détenus. Et trois morts, également, mais je te rassure, aucun de tes amis n'a été touché.

— Merci, soufflé-je en fermant un instant les yeux.

Je me redresse enfin dans le lit, et Isla se lève d'un bond pour poser la main sur mon épaule.

— Oh, qu'est-ce que tu fabriques, au juste ?

— Je vais au boulot, tiens…

Je lui lance un regard amusé, je crois qu'elle ne comprend pas.

— Tu es blessé, Ash. Et gravement ! Tu t'es pris une lame de dix centimètres dans le dos, et elle a failli te perforer les organes. Tu as quinze points de suture, des médocs plein le sang, et à voir ta peau si pâle, tu ne te sens pas encore en forme.

— Chérie, je suis en taule, pas aux Bahamas. Tant que je peux me servir de mes mains, je dois aller à l'atelier, point barre. Et je t'assure qu'elles sont encore bien valides, murmuré-je en glissant tendrement, discrètement les doigts le long de sa jambe soyeuse.

Elle retient un petit halètement discret, avant de secouer la tête.

— Tu t'allonges et tu ne bouges pas, m'ordonne-t-elle enfin.

— J'peux pas. Si je ne pointe pas à l'atelier rapidement, je risque de perdre ma place, Isla. Ici, on se trouve pas dans un hôpital. Les blessés l'ont mérité, les morts sont en paix. Si on m'avait brisé les jambes, on m'aurait foutu dans un fauteuil roulant et renvoyé travailler. J'ai été planté ? Les matons n'en ont rien à foutre, la NAVY qui me paye vingt balles par mois pour soixante heures par semaine s'en contrebalance. Je dois faire mon temps, je dois faire mon boulot, point à la ligne. La seule dispense que j'aurais pu avoir, ça aurait été en plongeant dans le coma, et je suis loin d'être dans cet état.

— C'est monstrueux, murmure-t-elle d'une voix si douce.

— Je le sais, mais rien n'y changera.

— Il a raison, chérie, me soutient Mila qui a repris son poste, près des portes. S'il ne pointe pas rapidement, il risque gros. Les infirmiers ont signé sa feuille de sortie avant même qu'il ne se réveille, tu imagines.

Je me lève enfin, enfile mes chaussures au bas du lit, et remarque que je porte toujours mon pantalon de la veille. Il est raide tellement j'ai pissé le sang, pourtant, je n'ai pas le temps de me laver ou de me changer.

Je vérifie que les infirmiers sont occupés ailleurs, puis je dépose un petit baiser rapide sur les lèvres d'Isla.

— Rien de plus ? s'amuse-t-elle. Nous sommes en période de famine, monsieur Gilliam ?

Je sais qu'elle me taquine parce qu'elle regarde nerveusement autour d'elle, affolée à l'idée d'être repérée. Et de perdre son boulot. Bordel, je me demande bien pourquoi elle s'accroche à cet emploi ingrat et dangereux.

— Si les gardiens se foutent un peu des règles, à Rockwoods, les infirmiers appartiennent au corps militaire, lui expliqué-je. S'ils nous voyaient, on se ferait dénoncer immédiatement, tu perdrais ton job, et même si je serai ravi que tu ne puisses plus venir ici, ton petit sourire solaire me manquerait terriblement.

— Pfff, comme si j'allais te manquer. Je suis sûre que tu penses à moi tous les soirs !

— Et le reste du temps aussi, ris-je. Bon, je ne pourrai probablement pas venir à la bibliothèque, ce soir. Je vais devoir rattraper mes heures de la matinée jusque tard dans la nuit, mais demain, ce sera dimanche, et je ne bosse pas. Je vais pouvoir passer toute la journée à bouquiner, ronronné-je. Prévois une robe qui s'enlève facilement…

— Quel goujat, soupire-t-elle en tentant de ne pas rire.

— Quoi ? Ça aurait pu marcher. Et puis, je t'ai promis d'honorer ton joli petit cul, non ? Je tiens toujours mes promesses, Isla. Toujours.

Je lui lance ce fameux clin d'œil qui colore toujours ses pommettes. Elle halète délicatement, et je quitte l'infirmerie sans un seul regard en arrière. Parce que, bordel, si jamais je pose les yeux sur la belle gueule d'Isla une nouvelle fois, je ne pourrai pas me retenir, cette fois, de l'embrasser. Parce que j'en ai envie, tellement envie que j'en ai mal au bide. Que de me retenir, ça revient à m'arracher les tripes à mains nues.

Je grogne, déboulant dans le vestibule en observant chaque homme autour de moi. Ils sont beaucoup à devoir faire le ménage pour effacer les traces de sang sur les murs et le sol. L'ambiance est morose. La chaleur toujours aussi asphyxiante. Et les morts qui ont tenté de lutter pour rien vont être cramés aujourd'hui au fin fond de la prison, dans la morgue, si personne ne réclame leurs corps. Une belle façon de nous rappeler à tous que nos vies ne valent rien.

Et le plus douloureux reste de savoir que c'est vrai.

Quand j'arrive à l'entrée de l'atelier, le garde en faction à la porte déploie sa matraque et me la claque sur le torse pour me forcer à m'arrêter. La salve de douleur qui se déploie dans mes os m'extorque un grognement. Je m'arrête en levant les mains en l'air. Fallait que ce soit Maxwell en poste, bien sûr. Et maintenant que j'ai pris Isla sous ma protection, je vais payer pour elle, et l'aide qu'elle a apportée à Duane, et donc aux Black Fire.

— T'es en retard, connard. Tu te crois où ? Dans ta petite campagne de bouseux, à pouvoir te lever quand tu veux, pas vrai ? Ici, les feignasses, tu sais ce qu'on leur inflige ?

Il se lèche la lèvre inférieure et descend sa matraque le long de mon torse.

Je lui lance alors un regard si sombre, si violent qu'il s'arrête instantanément. Ses yeux sont toujours remplis de défi, pourtant, il ne joue plus les malins. Ses épaules se contractent. Son poing serre son arme plus fort. Il pense que je vais passer à l'attaque, et s'il continue comme ça, je le ferai. Pas question que je laisse ce salaud jouer avec moi. Pas… question. Aucun prisonnier, si violent soit-il, ne m'a jamais dominé. Ça n'arrivera certainement pas avec un maton.

— J'étais à l'infirmerie, chef.

— Ah ouais ? Et pourquoi ça ? Parce que tu as participé à la petite fiesta d'hier ?

Sa matraque claque contre mon ventre avec puissance, si bien que je me plie en deux, le souffle court. Ça réveille instantanément ma blessure au dos dont les points de suture pètent les uns après les autres.

— Tu t'es bien marré à jouer les révoltés, Gilliam ? À cogner les collègues qui se crèvent le cul ici avec des connards dans ton genre ? Tu sais, si on bosse ici parmi les ordures de ton espèce, ce n'est pas par plaisir, mais pour essayer de vous forcer à marcher droit. Alors, quand on voit que nos efforts tombent en lambeaux avec vos petites révoltes de débiles, parce que vous voulez un peu de clim', ça m'emmerde profondément. Vous êtes des putains d'animaux, pas dans un cinq étoiles, mon chou. Le prochain qui se permet de réclamer un soupçon de confort, je lui pète un genou, c'est clair ?

— Parfaitement, grogné-je.

Je ne vois pas l'intérêt de lui dire que je n'ai rien fait. D'un, il ne me croirait pas. De deux, même dans le cas contraire, son attitude ne changerait pas.

Je me redresse lentement pour marcher vers l'atelier, lorsque je le sens me suivre. Je m'arrête une seconde, esquisse une grimace de dégoût quand il se plaque contre mon dos et… Putain, je serre les dents si fort qu'elles risquent de se briser, tandis qu'il enfonce le bout de sa matraque dans ma blessure, au bas du dos.

— Va bosser, maintenant, susurre-t-il en fourrageant dans ma plaie. Tu as dix heures à tirer, et que je ne t'entende pas te plaindre, parce que c'est ta putain de perceuse que j'enfoncerai là-dedans, sinon.

Il appuie un peu plus fort sur son arme.

J'ai la tête qui tourne.

Je pisse le sang.

Mais pas question de baisser le regard, les épaules, ou même la queue.

Je me remets à avancer, ma blessure me brûlant de plus en plus au fil des heures, tandis que la sueur qui roule le long de mon corps imbibe mon bandage à moitié dénoué.

Ce n'est qu'à dix heures du soir, quand j'ai fini le boulot complètement seul, à l'atelier, que je peux enfin souffler. Je rends mes outils au garde qui les inspecte minutieusement, puis je retourne à l'infirmerie parce que, bordel, j'ai l'impression d'être au bout de ma vie. On me laisse m'échouer sur un lit vide, et un mec un peu trop brusque s'occupe de moi avant de me redonner des anti-douleurs. Il me lance tout un *speech* sur l'état de ma blessure, sur le fait de déconner avec ma santé et je me marre. Il n'a pas remarqué qu'on était à Rockwoods, ici ? Mais, merde, si j'avais pu éviter que la matraque dégueulasse de Maxwell m'arrache les chairs, j'aurais préféré. De toute façon, tant que je tiens debout, je suis considéré comme apte au travail, que je pisse le sang ou non.

Je plonge dans le sommeil dès qu'il a fini de me recoudre, et quand je me réveille le lendemain, je me sens enfin mieux. J'arrache la perfusion qu'on m'a collée dans le creux du coude, je me lève, et je file à la douche avant que le temps ne soit écoulé. Pas question de louper le coche, cette fois. Ce filet d'eau tiède, matin et soir, reste presque le meilleur moment de la journée.

Quand je suis propre et que j'ai enfilé mon pantalon et mes chaussures, je remarque qu'il devient urgent pour moi de me raser. Ma barbe est courte et sombre, mais je n'ai pas le temps pour ça, aujourd'hui. Il faut que j'avale quelque chose, que je demande aux infirmiers de changer mon pansement et, ensuite, j'irai directement à la bibliothèque. J'ai hâte.

Je rejoins les gars à la table du fond après mon passage à l'infirmerie, et je m'affale sur le banc en engloutissant mon repas immédiatement.

— Tu as une sale mine, grogne Raym qui boit lentement son verre d'eau, profitant que sa température soit ultrafraîche, à peine sortie du frigo.

Ce midi, on aura droit qu'à de la vase à vingt-cinq degrés.

— Enfin, plus que d'habitude, quoi.

— T'es un vrai pote, toi…

— Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? continue Ezekiel. Tu n'es pas allé en isolement, quand même ?

— J'étais à l'infirmerie. Baby m'a planté pendant le soulèvement, puis j'ai dû faire mes heures en décalé à l'atelier et y retourner pour un examen après le boulot.

Je vois le gringalet qui pâlit, et qui se met à s'excuser tout doucement.

— Laisse tomber, le môme. Ce n'est pas à cause de toi, ou parce que je t'ai protégé. Baby et moi, on a juste des comptes à régler depuis la première fois qu'on s'est vus, tous les deux. Et comme je sors bientôt, il va vouloir effacer notre ardoise.

— Ah, les vieilles rancunes, ricane Raym. Tu vas finir par y laisser ta peau.

— Tant que c'est lui qui crève en premier.

Je hausse les épaules. Je dois avouer que ma vie n'a pas vraiment d'intérêt à mes yeux. Ni maintenant. Ni demain.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, pour que tu le détestes à ce point ? demande le môme en fouillant dans ses flocons d'avoine.

— Baby est un pédophile. Ça suffit pour qu'Ash le méprise, dit doucement Ezekiel en tapotant mon poignet.

Qu'il réponde à ma place me calme, m'évite de penser à trop de saloperies qui me hantent depuis des lustres. Son côté paternel me provoque quelque chose, là, au fond de la poitrine. J'essaye de lui sourire, mais je suis trop énervé pour le moment. Baby m'a eu, et je vais me venger. Me venger jusqu'à ce qu'il regrette chacune de ses actions, du jour où il est né jusqu'à aujourd'hui. Ce salopard ne paye rien pour attendre.

Je scanne la cantine du regard, et je le trouve assis sur une table, pas très loin de Duval. Ils sont tous les deux entourés d'une bande de bouffons suprémacistes qui se croient supérieurs, quand bien même ils ont le cerveau aussi atrophié que leurs idéaux. J'ai envie de vomir à chaque fois que je les

vois sourire. Ces types ne devraient même pas être autorisés à respirer, et ils sont encore en vie. Je trouve ça impensable.

J'ai été condamné comme un adulte pour un crime que j'ai commis âgé d'à peine quinze ans, et ces enflures ont échappé à la peine de mort alors qu'ils auraient mérité l'écartèlement. La justice est une putain de saloperie.

— Calme-toi, mon pote, soupire Raym. T'es encore en vie, y'a rien d'autre qui compte.

Il pense que je suis en colère parce que j'ai été poignardé, mais il a tort. Le simple fait de voir Baby rire m'irrite. Après toutes les vies innocentes qu'il a fauchées, il ne mérite pas ça. Respirer, se lever chaque jour, avoir un peu de bonheur. Ça me fout tellement en rogne.

Quand il m'aperçoit en train de le mater, Baby se passe une main sur les parties avant de m'envoyer un baiser.

Un jour, je le tuerai. Et il souffrira le martyre avant de crever.

— Je suis calme, grogné-je en foudroyant Raym du regard.

— Ouais, c'est pour ça que tu as l'air d'une princesse douce et délicate, et pas d'un tueur psychotique qui vient d'être enfermé dans une cellule capitonnée.

— Chez moi, on appelle ça un ours mal léché, se moque Ezekiel.

— Tu me traites vraiment d'ours, là, papy ?

— Tout à fait. Heureusement qu'il y a une petite blonde qui te redonne le sourire de temps en temps, sinon j'aurais vraiment des doutes concernant ton ADN.

— Je… Mais qu'est-ce que vous avez avec Isla ? Elle n'influence pas mon humeur, bordel !

— Bien sûr que si. Tu souris tous les soirs après le boulot, avant de traverser le rez-de-chaussée et de disparaître. Je me demande bien où, d'ailleurs…

— À la librairie, peut-être ? continue Ez.

— Paraît que la lecture, y'a rien de meilleur pour le cœur, ajoute le môme avec le premier sourire que je lui vois depuis son incarcération.

— Vous commencez vraiment à m'énerver… Toi, lancé-je au gamin en pointant le doigt sur lui, fais gaffe, parce que ce soir, à l'entraînement, je vais te déglinguer.

— Oui, mais ce sera pour mon bien.

Pour la toute première fois, je le vois plaisanter, et je suis étonné de réaliser à quel point il a l'air jeune et innocent. Ce gosse a été capable de

tuer quelqu'un, pourtant. Pour protéger sa nana, en plus. Personne ne devrait avoir à vivre ce genre d'épreuve à cet âge-là. Que ce soit le harcèlement scolaire ou devoir se servir de ses poings pour survivre. Putain, les gosses sont censés être innocents. La vie est assez dure comme ça sans avoir à en rajouter avant même d'être majeur. Ça me tue.

— Content que tu l'aies enfin remarqué, ricané-je.

— Si tu pouvais aussi remarquer quand j'ai besoin de me reposer, ça me faciliterait la vie… maugrée-t-il.

— Et me priver de tes beaux yeux de crapaud qui peinent à rester ouverts ? Nan. Et puis, si tu crois que tu te feras toujours attaquer quand tu es frais et dispo', tu te trompes lourdement.

— Frais et dispo' ? Ça existe encore, ça, à Rockwoods ? s'indigne Raym. Où ? Comment ? Je veux tout savoir ?

— Mon garçon, le seul endroit où tu peux être au frais et reposé, ici, c'est à la morgue, se moque Ez. Toujours intéressé ?

— Non, merci. Comment je vais illuminer les journées de Vi si je ne suis plus là ?

— En parlant d'elle, elle t'ordonne de ne plus l'appeler comme ça, mais par son prénom, déclaré-je. Je crois qu'elle n'apprécie pas ton petit surnom.

— Qu'elle vienne me le dire en face, grogne mon pote. Pour que je puisse lui susurrer à l'oreille que, pour rien au monde, je l'appellerai autrement.

Il sourit comme un homme sous le charme, et je me demande si Mila apprécierait que Raym fantasme clairement sur elle. Hum, je suis même sûr qu'elle détesterait ça.

— Un jour, à jouer avec le feu, tu finiras par te brûler, ricané-je.

— Je suis prêt pour ça ! Vi est brûlante, rétorque-t-il de sa voix grave et pleine de passion. Et ça ne me dérange absolument pas qu'elle m'enflamme.

— Ah vraiment ? grogne soudain une voix derrière lui.

Ez et moi, on se lance un petit regard amusé, parce qu'on l'a vue s'approcher, bien sûr.

Raym se paye le luxe de rougir, avant de se tourner lentement vers elle. Il se mord la lèvre inférieure en la regardant de haut en bas, excité par son uniforme moulant son corps généreux.

— Je ne suis qu'un homme faible face à la plus belle créature que cette Terre ait portée, déclare-t-il d'une voix torride, la main sur son cœur.

— Tu dragues comme un bouffon sur un minitel des années quatre-vingt-dix.

— Il s'agit d'un compliment ? sourit-il.

— Non !

— Mince. Il va falloir que je me renouvelle pour que tu craques enfin, pas vrai ?

Même si Mila reste de marbre, le plus léger des rosés se met à orner ses pommettes dorées. Ce que mon ami ne manque pas de remarquer.

— Efraym Bailey, grogne la gardienne, arrête d'être lourd. Tu ne sais pas draguer, comment être plus claire pour que tu comprennes ? Plus tu parles, plus tu t'enfonces.

Il ouvre la bouche, un grand sourire aux lèvres.

— Et n'essaye même pas de me sortir une blague vaseuse avec le mot « enfoncer » ! couine-t-elle immédiatement.

— Tu me proposes un défi ? Parce que j'adore les défis… rit-il.

Le son est rauque, lent, très sensuel, ce qui semble émoustiller la gardienne.

Mila déglutit et recule d'un pas. Je crois qu'elle a peur. De ce qu'elle ressent pour lui.

Je sais que Raym lui a sauvé la vie, quand elle a commencé à travailler ici, mais de leur histoire, je n'ai rien appris d'autre. À part peut-être qu'il est le seul, dans toute la prison, avec qui elle s'autorise un peu à baisser la garde.

— Il ne s'agit pas d'un défi, plutôt d'une mise en garde ! soupire-t-elle. Je vous connais très bien, toi et ton humour stupide.

Elle esquisse une moue boudeuse qui fait probablement fantasmer Raym.

— Je te préviens, si tu recommences à parler de moi dans mon dos, ça va chauffer pour ton matricule ! finit-elle par murmurer, tandis que ses collègues se rapprochent d'elle.

— Tu cherches à m'allumer, là, ou je rêve ?

— Oh, j'abandonne ! Tu es insupportable, Bailey. Reste tranquille, je te préviens.

Son ton soudain dur attire mon attention. Les mises en garde de Mila ne sont jamais injustifiées ou menaçantes. Elle vient probablement de nous envoyer un message. Après les événements de vendredi, les matons vont être sur les nerfs et ne rien laisser passer. D'autant que c'est jour de congé pour les détenus, alors nous serons encore plus nombreux dans les couloirs,

les salles, les cours. On a vraiment intérêt à faire gaffe, si Mila sent que ça risque de dégénérer.

Quand elle part pour sa ronde, le môme se trouve sur le départ à son tour.

— Je vais vous abandonner, moi aussi, dit-il en se levant. Ma copine vient me rencontrer au parloir.

Il esquisse une grimace assez déconcertante. J'ai du mal à comprendre ce qui lui arrive, alors qu'elle représente apparemment la femme de sa vie. Sa façon de nous en parler, pendant les entraînements, me rend souvent jaloux. Moi aussi, j'aurais aimé avoir connu un jour dans ma vie ce genre de passion, de tendresse, d'amour.

— Tu n'as pas envie de la voir ? m'étonné-je.

— Mon gars, si j'avais une nana et qu'elle venait me rendre visite, je serais sur mon trente-et-un – donc torse nu pour déballer la marchandise – en train de l'attendre avec impatience, sourit Raym pour le détendre.

— Et moi aussi, ajoute Ez en passant une main sur son tee-shirt blanc pour en lisser les plis.

— Je… Je suis impatient, bien sûr. Elle me manque tellement… Mais pour la toute première fois depuis le procès, je la revois enfin, et je ne sais pas si elle va me hurler dessus ou se mettre à pleurer. Et honnêtement, je ne veux ni de l'un ni de l'autre. Tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit heureuse.

— Sa colère a tout de naturel, le môme, soupiré-je. Tu t'es sacrifié pour elle, alors elle va t'en tenir rigueur durant un bon moment, crois-moi. Pas parce que tu as fait une connerie, mais parce que tu l'as commise pour elle, et ça, elle va autant te le reprocher que s'en vouloir.

— Tu as sûrement raison. Mais je n'ai pas non plus envie qu'elle pleure pour moi. J'ai causé assez de soucis autour de moi. Je n'en peux plus, de la rendre malheureuse.

— C'est la vie, l'ami. Elle s'en remettra, et toi aussi. Un jour, tu sortiras, vous vous retrouverez, et vous reprendrez la vie là où elle s'était arrêtée. Maintenant, dégage, et va lui dire à quel point tu l'aimes, ordonne Raym. Y'a que ça de vrai en ce bas monde.

Il hoche la tête, va déposer son plateau, puis il quitte la cantine en courant.

Au moins, à présent, sa motivation n'a plus de secret pour personne.

— Bon, je vous quitte aussi.

Je me lève, grimace un peu quand ma blessure me tiraille, et me dirige vers la sortie.

— Tu vas à la bibliothèque ? m'interroge mon ami avec un immense sourire.

Je suis tenté de mentir, pourtant, à quoi bon ?

— Oui. J'ai… envie de lire.

— Lire quoi ? Le seul mot qu'il risque d'y avoir sur la petite culotte d'Isla, c'est « dimanche », alors pas la peine de partir en exploration. Prends un bouquin, ça te fera plus de lecture.

Je lui lance un doigt d'honneur, et quand j'arrive dans le couloir, Maxwell me barre la route. Son regard sombre me dévisage avec un peu trop de haine, un peu trop de colère, et si j'étais intelligent, je baisserais les yeux devant lui.

Mais j'en ai plein le cul de ses conneries, et bordel, il s'est mis entre Isla et moi, là.

Chose que je suis loin, très loin d'apprécier.

Mes poings se serrent peu à peu, jusqu'à ce que chacun de mes doigts craque bruyamment.

Je penche la tête sur le côté. L'observe à mon tour avec une lueur menaçante dans les pupilles.

Putain, s'il fourre à nouveau sa matraque dans mes plaies, je lui explose le crâne.

Il doit sentir que je suis à deux doigts de craquer, car il garde les mains le long de son corps, sans se saisir de son arme. Sans bouger du moindre millimètre.

— Quelqu'un pour toi au parloir, Gilliam. On dirait qu'une personne s'est enfin souvenue que tu existes, ricane-t-il.

Je me fige, parce que ça fait trois ans que je n'ai pas reçu de visites.

Parce que je ne sais pas qui pourrait assez s'intéresser à moi pour venir à Rockwoods.

Et parce que je suis certain que ça n'augure rien de bon.

17

Ash

En traversant le large couloir du vestibule pour me rendre au parloir, je remarque que mes poings sont toujours serrés. Si fort que mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes paumes. J'ai le pouls en vrac, qui bat jusque dans ma gorge, et je suis sur les nerfs.

Parce que… Parce que, bon sang, j'ai de l'espoir. Un petit espoir minuscule, presque fragile, que j'ai peur de voir s'écrouler dans les secondes à venir.

Au fond de moi, je prie pour que ce soit ma mère, qui m'attende.

La seule personne qu'il me reste au monde, qui pourtant me déteste profondément. Peut-être que ma sortie, dans une semaine à peine, l'a adoucie. Peut-être qu'elle va me pardonner et je crois que je pourrais m'effondrer, si c'était le cas.

Ouais, je pourrais m'effondrer, et m'excuser un millier de fois pour tout le mal que j'ai causé à ma famille. Et à cette femme qui me manque tellement profondément.

Une fois arrivé près des gardes, ils me lancent un regard surpris.

Je sais. C'est tout aussi bizarre pour moi d'être là. Je suis probablement le seul mec de la prison à ne pas avoir reçu de visites en trois ans. Même les pires salopards de Rockwoods ont encore des gens qui les aiment, là dehors. Pas moi.

J'attends un peu que le gars note mon nom dans le registre, quand je remarque le môme au téléphone avec sa copine. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. La gamine d'à peine seize ans, face à lui, a le visage en larmes, une main sur la vitre épaisse, et celle de son copain, plaquée par-dessus. Je la trouve mignonne, et je me dis qu'ils vont super bien ensemble. Ses

cheveux châtains sont noués en deux tresses de chaque côté de sa tête, et elle porte de grosses lunettes, tout comme lui, qui lui font des yeux énormes. Maigrelette, elle sourit malgré ses larmes et elle lui parle, encore et encore, lui racontant probablement à quel point elle l'aime, parce que le gringalet pleure aussi de tout son être.

J'ai mal au cœur pour eux. Pour leurs vies gâchées et leurs avenirs compromis. Mais je vois bien, aux regards qu'ils se lancent, que rien ne pourra jamais les séparer et ça me donne un peu d'espoir en ce foutu monde.

— Numéro six, lâche le garde d'une voix bourrue.

Je regarde les chiffres au-dessus des box, et je déchante en voyant un type propret qui m'attend patiemment derrière la vitre de plexiglas. Je vais m'asseoir sur le tabouret de métal, attrape le combiné du téléphone vert délavé, et je lance un grognement en guise de bonjour.

— Monsieur Gilliam, je me présente, je m'appelle David et je suis votre agent de probation.

Putain, dire que je loupe de longues, très longues secondes auprès d'Isla pour ce type…

— Comme vous le savez, vous serez libéré lundi prochain, et…

— Bien sûr que je le sais, le coupé-je. Tu t'imagines que je n'ai pas compté un par un ces cinq-mille-quatre-cent-soixante-huit putains de derniers jours ?

Son expression à la con me met hors de moi.

— Oui, pardon. Enfin, je voulais juste vous dire que si vous avez besoin de quoi que ce soit, je serai là pour vous aider. J'ai laissé mes coordonnées à l'accueil, pour qu'elles vous soient remises avec vos effets personnels à votre sortie. Mon but sera de rendre votre réinsertion dans la vie courante la plus facile possible. Voilà pourquoi il y aura des règles à respecter, qui seront probablement contraignantes au début, mais qui feront en sorte que notre travail ensemble se passe au mieux.

— *Ton* travail, David. Les règles seront contraignantes pour *moi,* cependant, ce sera *ton* travail qui sera facilité si je respecte ces conneries.

— Je comprends que vous n'ayez pas envie de suivre tout un tas de règles après vos…

Il feuillette un dossier épais, et tourne quelques pages.

— Après vos quinze années à Rockwoods, pourtant la réinsertion a une importance capitale, autant pour vous protéger que pour protéger votre

entourage. Vous savez, mon seul but, c'est de vous aider à affronter la situation en mettant tout en œuvre pour que vous ne récidiviez pas. Tout le monde y gagne au final.

— T'inquiète pas, mon pote, la prochaine fois que je tuerai quelqu'un, je serai plus attentif pour ne pas être arrêté. Allez, à bientôt, grogné-je.

Je me lève quand il pâlit comme un mort, puis avant que je ne raccroche, le type dans son petit costard bien taillé s'écrie :

— Attendez !

Agacé, je reprends tout de même le combiné que je porte à mon oreille. Le regard que je lui lance fait naviguer sa pomme d'Adam le long de sa gorge. Bordel, ce que j'aime cette sensation, celle d'effrayer les autres sans même la menace d'une arme. J'en frémis.

— Si vous avez besoin d'aide pour trouver un logement ou autre chose, dites-le-moi maintenant et je prendrai mes dispositions pour que vous ayez ce qu'il vous faut à votre sortie.

— J'ai besoin de rien, merci quand même.

Je claque le téléphone contre le mur pour le reposer contre son socle, et je quitte le parloir, un nœud au ventre. En réalité, il n'y a personne qui m'attend, à l'extérieur. Personne, et rien du tout, non plus. Je n'ai pas de logement, pas d'amis chez qui pieuter, je suis tout seul. Et cette putain de fierté, qui est tout ce qu'il me reste au monde, vient de me priver de l'appui du seul type capable de m'aider un peu.

Je me sens complètement minable.

Énervé, je me dirige vers la bibliothèque, salue Mila au passage puisqu'elle y a pris son tour de garde, avant de pénétrer enfin dans le seul endroit au monde où je me sens bien.

— Salut, balancé-je à Isla d'une voix torride.

Même si son petit air contrarié m'étonne.

— Ash ! Bon sang, j'ai bien cru que tout le monde était privé de livres !

Elle se lève, fait le tour de son bureau, les mains toutes tremblantes, et elle se plante devant moi. Je meurs soudain d'envie d'agripper ses belles fesses et de l'embrasser comme un possédé.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle hausse les sourcils, indique d'un signe de la main la vaste salle désertée, puis elle bougonne :

— Il n'y a personne, ce matin.

— Ah, mais c'est normal, bébé, ris-je.

Je lui tourne le dos pour aller m'affaler sur une chaise, le plus loin possible de la porte d'entrée, et j'attends qu'elle me rejoigne.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes dimanche, le jour du parloir, des visites, des longs coups de fil et des confessions. La chapelle ouvre ses portes tous les jours. Quant au prêtre, il ne vient que le jour du Seigneur pour une messe de plus de deux heures. Les prisonniers en profitent.

— Oh, d'accord. Je comprends mieux pourquoi tout était calme ici, la semaine dernière. Je suppose que ce ne sera que toi et moi, ce matin, dans ce cas.

Sa voix devient soudain chevrotante.

— Nerveuse ? susurré-je en reculant un peu ma chaise.

— Pas du tout !

Elle hausse le menton, alors je l'agrippe par la taille, l'attire à moi, et je la fais s'installer à califourchon sur mes genoux.

— Tant mieux, parce qu'il n'est pas question que je te lâche tant que nous serons seuls ici.

— Ash, si un garde nous surprend…

Elle recule un peu, prête à m'échapper, avant d'abandonner rapidement ses idéaux quand ses doigts effleurent mes épaules dures. Elle ne peut pas me résister. Ça me fait bander.

Isla soupire, du désir plein les yeux, du plaisir plein ses lèvres qui s'approchent de ma mâchoire. Comme consciente de l'interdit de la situation, seul son souffle me frôle avant qu'elle ne recule. Encore. Seigneur, même ce simple contact, si éphémère, si fébrile, me rend dingue.

— Si un garde nous surprend… répète-t-elle.

— Alors, je le foutrai à la porte pour qu'il ne nous ennuie pas.

— Ce n'est pas vraiment ce à quoi je faisais allusion, glousse-t-elle.

— Qu'est-ce que tu proposes, dans ce cas, hein ?

Avec douceur, je glisse les mains sur ses cuisses, sous sa robe, et la sensation de sa peau tellement exquise contre la mienne rend ma queue plus dure encore. Je gémis, et je renverse la tête en arrière, et je ferme les yeux. Cette femme est une putain de déesse qui me met totalement en transe.

— Tu as raison, fous-le à la porte, soupire-t-elle soudain. Si quelqu'un nous dérange, fous-le à la porte.

Sa façon d'approuver m'impose un sourire. Elle a beau tenter de lutter contre notre attirance, contre, surtout, le danger qu'il y aurait à être surpris

dans cette position, elle craque. Complètement. Pour moi. Ça m'excite comme pas permis.

À peine a-t-elle prononcé ces mots qu'elle m'agrippe par la nuque pour m'embrasser sans aucune forme de douceur, de tendresse, ou de délicatesse. La rudesse de son baiser m'excite encore plus, pourtant c'est la façon dont sa langue exige l'avidité de la mienne qui me percute le cœur. Je la serre plus fort contre moi, les doigts noués autour de sa taille fine.

Et je la baise de ma langue, de mes lèvres, sans lui laisser une seule seconde pour respirer.

Son petit cul pulpeux se met à ondoyer sur moi, sa culotte moite se frottant de plus en plus fort contre mon sexe. Elle va me tuer. Elle va me détruire le cœur. Ce n'est pas possible autrement.

— Isla, râlé-je, arrête de bouger, pitié.

— Pourquoi ? Je t'ai fait mal ? sursaute-t-elle en se figeant comme un animal aux abois.

Je lui souris. Amusé. Enfiévré.

— Non. Par contre, si tu continues ta petite danse lascive, je vais jouir.

Ses joues se mettent à rougir, alors elle s'extirpe de mon étreinte et s'assoit sur la table, juste face à moi. Elle resserre ses genoux, glisse ses petits pieds de part et d'autre de mes cuisses, et pose ses mains sur sa jupette rose pâle.

— Mieux ?

— Pas vraiment, marmonné-je. Je n'étais pas contre une petite libération à l'avance.

Elle glousse une nouvelle fois, et ses yeux brillants m'inondent de plaisir.

— Est-ce que tu vas mieux, aujourd'hui ? J'étais triste de ne pas te voir, hier. J'ai demandé à Mila d'aller te chercher pour prendre de tes nouvelles, sauf qu'elle n'a pas voulu quitter son poste.

— Normal. S'il s'était passé quoi que ce soit, elle aurait eu des soucis.

— Oui, mais je m'inquiétais trop, donc…

— Faut pas, la coupé-je. J'ai survécu à pire, je te le garantis.

Elle baisse doucement les yeux sur mon torse bardé de tatouages, affublé de cicatrices, et les rires dans son regard s'effacent pour y laisser de la peur.

— Combien as-tu déjà reçu de coups de poignard, Ash ? souffle-t-elle.

— Au début, deux ou trois par an. Puis, je suis devenu plus fort, plus rapide, plus violent, et les autres ne parvenaient plus à m'approcher si facilement.

— Tu risques ta vie tous les jours, pas vrai ? Cet homme qui t'a planté, durant l'émeute, ce n'était pas pour s'amuser parce que le chaos régnait.

— C'est vrai. Je me suis embrouillé avec beaucoup de personnes ces dernières années, et comme ma date de sortie approche, ils cherchent à régler leurs comptes avant que je parte. Mais ils n'y arriveront pas. Je n'ai pas survécu à quinze ans de taule pour claquer durant ma dernière semaine ici, et surtout pas des mains de cet enfoiré de Baby. Maintenant, on arrête de parler de cette foutue cage bourrée de bêtes féroces, et tu vas faire quelque chose pour moi. Quelque chose que tu m'as promis, grondé-je avec plaisir.

— Te montrer mes fesses pour que tu t'occupes d'elles ? Pas question, pervers ! s'exclame Isla en éclatant de rire.

— Moi ? Pervers ? Je voulais seulement que tu répondes à trois de mes questions, comme convenu entre nous. Alors, bébé, dis-moi, qui de nous deux à l'esprit le plus mal tourné ? Toi qui t'imaginais déjà à quatre pattes, ma langue en train de déguster ta petite chatte, ou moi qui suis l'innocence et la pureté incarnées ?

— Le mot « pureté » dans ta bouche devient presque salace, sourit-elle en mordillant sa lèvre.

Bon Dieu, maintenant, je n'ai plus que cette image sensuelle dans la tête. Elle… sa petite langue sur ses lèvres… et la mienne au fond de sa culotte.

Je me passe les mains sur le visage pour essayer de me reprendre, puis je m'affale sur ma chaise en fixant mon regard sur elle. Je bois chaque trait parfait de son visage, me gorge des minuscules imperfections de son teint, comme ses joues rougies par la chaleur, ou ses petites rides aux coins de ses yeux somptueux. Elle doit rire et sourire tellement souvent, pour qu'elles soient si marquées quand bien même elle n'a pas trente ans.

Incapable de me retenir de la toucher, je frôle ses mollets galbés, juste devant moi, puis j'enserre fermement ses chevilles fines entre mes doigts. Mes pouces se mettent à caresser le petit creux délicat à cet endroit, et je sens distinctement ses frissons naître et s'épanouir sur tout son corps.

— Je ne devrais pas te laisser me toucher, Ash, murmure-t-elle, soudain sérieuse. Ou m'embrasser, ou me déshabiller, ou même flirter.

— Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas du même univers ? Parce que tu es une gentille fille et que je suis un salopard ?

— Non. Parce que tu m'excites beaucoup trop pour mon propre bien, et que je ne peux pas me contrôler quand je suis près de toi. Malgré les risques

de ce boulot, je l'adore, et je mets ma place en jeu en agissant de cette façon.

— De quelle façon ?

— De façon malsaine.

Elle rougit davantage, et moi aussi. De colère.

Je serre soudain ses chevilles plus fort, mes mains tremblant autour de sa chair.

— Tu insinues que je suis malsain ? grogné-je, choqué.

— Pas du tout ! s'indigne-t-elle.

Ses yeux s'écarquillent, son souffle augmente. Elle doit sentir l'animal en plein tourment, en moi. Cet animal prêt à griffer, mordre, et dévorer.

— Ce que je veux dire, c'est que j'ai un peu l'impression de me servir de toi. Tu es enfermé ici depuis longtemps, alors que ce soit moi ou une autre, dans cette bibliothèque, je pense que ça ne ferait pas de différence, non ? Tu profites du peu de plaisir que tu as, ce que je comprends tout à fait.

Elle se met à tordre ses mains devant elle, visiblement mal à l'aise de parler de ces choses. Tandis qu'elle cherche ses mots, je me sens de plus en plus enragé. Bordel, elle ne comprend pas, ou quoi ? Elle ou une autre, ce ne sera jamais la même chose à mes yeux.

— Ce que je veux dire, reprend Isla en inspirant longuement, c'est que je me sers de ton… désir… pour mon propre plaisir. Parce que tu n'as personne d'autre avec qui… passer du bon temps.

Elle rougit encore et, bordel, je ne pensais pas la trouver encore plus mignonne qu'à cet instant. En comprenant qu'elle se sent mal à l'aise parce qu'elle a une position de supériorité par rapport à moi, je prends doucement son menton au creux de ma main, et je caresse sa joue jusqu'à dégager ses longues mèches vers l'arrière. Mon pouls bat de plus en plus violemment.

Je n'aurais jamais pensé que la peau d'une femme, sa douceur, la soie de ses cheveux pourrait me manquer autant. Me plaire autant.

— Isla, j'ai passé ces dernières années à fréquenter des mecs pas forcément agréables, pas forcément dociles, mais si tu crois que je n'ai pas vu de femmes depuis que je suis en prison, tu te trompes. Il y a eu de jolies gardiennes. Et d'autres vachement trop âgées pour les propositions salaces qu'elles m'ont lancées. Il y a eu des infirmières, des livreuses, des secrétaires, le service d'encadrement, mes avocates, et j'ai reçu aussi un sacré paquet de lettres avec des photos de nanas prêtes à tout pour assouvir mes fantasmes les plus tordus. Alors, ne va pas croire une seule seconde

que je me sers de toi pour me vider la tête, ou pour passer un peu de bon temps. En quinze ans, je n'ai pas craqué une seule fois sur une femme, malgré leurs regards suggestifs ou leurs sourires coquins. Pas. Une. Seule. Fois. Avec toi, c'est différent.

Je me redresse et pose mes lèvres à la commissure des siennes pour la rassurer, parce que je comprends qu'elle le veut plus que tout. Que je lui prouve qu'elle ne représente pas un simple passe-temps, une simple histoire sans lendemain ou sans avenir. Parce que même si je ne sais pas de quoi demain sera fait, même sans savoir si je sortirai d'ici en vie ou ce qui m'attend une fois que je serai à la rue, cette nana, elle restera gravée en moi définitivement.

— Pourquoi est-ce si différent avec moi ?

— Je te l'ai déjà dit. Parce que ton sourire a ramené le soleil dans ma vie, et le soleil, c'est vital, Isla. Tu m'es vitale.

Ses lèvres se mettent à trembloter, et ses grands yeux s'humidifient. Bon sang, cette femme représente un vrai concentré d'émotions, et ça me touche beaucoup trop, ça m'aide à… me sentir vivant.

— Merci, murmure-t-elle en reniflant délicatement. Tu sais, je ne veux pas non plus que tu penses que je me sers de toi, parce que des hommes, je peux en avoir autant que je veux, là dehors.

Sa façon de se justifier me provoque un rire arrogant. Je m'affale à nouveau sur ma chaise, et enserre encore une fois ses chevilles. De la retenir ainsi m'apaise. J'ai l'impression que de cette façon, elle ne peut pas partir, s'éloigner de moi ; qu'elle ne pourra pas quitter la prison à la fin de la journée et y'a rien de plus agréable. Rassurant.

— Mais bien sûr, ricané-je. Je suis certain que tu es du genre à aller draguer dans les bars pour lever tous les beaux gosses du coin.

— Non ! Enfin, si je le voulais, je pourrais ! Je suis une très bonne dragueuse ! boude-t-elle. Même si tu n'as pas l'air de le croire.

— Évidemment que non. Tu ne peux pas me regarder sans rougir, alors esquisser le premier pas vers un homme, je suis sûr que ça ne te passerait pas par la tête.

— Tu as raison, marmonne-t-elle. Ce qui importe, toutefois, c'est que je ne me sers pas de toi !

— Ça, je le savais déjà, bébé. Fallait pas te biler pour ça.

— Désolée. Ça me semblait important de mettre cela au clair entre nous, tu sais. Je ne veux pas déconner, et encore moins avec toi. J'ai eu beaucoup

trop de relations foireuses pour chercher encore à mettre mon cœur en jeu entre de mauvaises mains.

— Ne t'inquiète pas, mes mains ne te feront jamais le moindre mal.

Mon regard sérieux et cette sorte de grondement qui s'échappe de ma poitrine doivent la convaincre, parce qu'elle retrouve son petit air insouciant. Adorable.

Voilà, je suis rassuré aussi parce que mon pouls s'apaise, mes mains ne cessent de la caresser, et je crois même que mon cœur vient de se mettre à revivre dans ma poitrine. Grâce à elle, à ses beaux yeux, à sa douceur, et à ce sourire qui vient de renaître sur ses lèvres.

18

Isla

Si je dois me montrer honnête, je dirais que la raison pour laquelle je souhaitais me lever et venir à Rockwoods, ce matin, ce n'était pas entièrement à cause du boulot, de ce travail qui façonne mon âme chaque jour. Je l'avoue.

Si je dois me montrer honnête, je dirais que la raison pour laquelle je voulais me lever et à venir affronter la prison, aujourd'hui, c'est aussi pour revoir Ash Gilliam. Aussi, et surtout. Aujourd'hui, et peut-être un peu les jours précédents, d'accord.

Parce que je ne l'ai pas bien regardé hier, en réalité, et je ne me souviens plus tellement de la couleur de ses yeux. Est-ce qu'ils sont azur ou ciel ? Ou bien topaze ? Je crois me souvenir d'une belle couleur bleu fumée m'ayant traversé l'esprit. Il faut que je parvienne à le déterminer. Je n'aime pas rester dans le flou, et je suis aussi plutôt accro à la précision. Surtout le concernant. Pas question que je me contente d'un « bleu clair » en l'imaginant. Il vaut mieux que ça.

D'accord, d'accord, mon excuse est bidon.

J'ai juste besoin de le revoir. De plonger à nouveau dans son regard animal qui me fascine, qui m'a hantée jusqu'au cœur de la nuit, après ce baiser incroyable qu'il m'a offert.

Comment oublier sa façon d'observer son environnement, comme s'il cherchait à attirer les problèmes pour s'en débarrasser à mains nues ? Comment oublier cette aura virile et tendue qui le nimbe d'un voile sombre à chacun de ses pas ?

Et puis, j'ai peut-être un peu trop aimé la façon dont il s'est exhibé rien que pour moi. Rien que pour me voir rougir.

Cet homme respire la testostérone, la sauvagerie et le sexe. Il est une bouffée de pure adrénaline, de tension qui vous percute en plein cœur et… Mon Dieu, il m'a complètement renversée. Comme je ne l'avais jamais été.

Ash est un *uppercut* en pleine poitrine, le genre d'homme qui ne s'oublie pas, même après une seconde à peine en face à face.

J'adore son air si dur, si froid, presque bestial tandis qu'il dévisage les autres détenus pour les tenir en respect. Sa force et sa dangerosité doivent être connues de tous, ici, car personne n'ose bouger ou l'approcher, quand il débarque à la bibliothèque après l'atelier. Au contraire, même. Il impose le respect comme un roi.

Cet homme doit être un véritable animal, et moi… j'aime ça. J'ai trois chatons à la maison, de toute façon. Alors, un de plus à caresser et à domestiquer, ça ne me dérange pas.

Merde ! Qu'est-ce que je raconte ?

Sa testostérone a dû me monter à la tête. Son regard pénétrant et son petit sourire en coin ne me laissent pas de marbre. D'accord, c'est sain d'avoir des fantasmes, mais tout de même, Ash Gilliam demeure un énorme, énorme interdit.

Et il est hors de question que je le laisse m'attendrir. Ou m'exciter. Oui, d'accord, ce terme correspond bien mieux, cependant il reste un interdit !

En temps normal, je fuis les hommes, leurs attentions, et, surtout, leur mesquinerie. Pourtant, Ash me provoque quelque chose, là, dans la poitrine. Il a remis mon cœur en route, et ce traître a commencé à battre plus fort, à s'intéresser à lui, chose qui n'était plus arrivée depuis si longtemps… J'en avais même oublié à quel point il était bon d'offrir sa confiance à quelqu'un. De le laisser vous toucher, vous bercer le cœur, et en prendre soin.

Tout comme j'aimerais prendre soin de lui. Le choc, la colère et la peur se soulèvent soudain dans ma poitrine, me rappelant l'émeute d'il y a deux jours et je les bloque. Mon Dieu, je bloque toutes ces horreurs de toutes mes forces, tant elles m'ont bouleversée. Peut-être que, dans le fond, si je voulais tant revenir ici aujourd'hui, c'était surtout pour m'assurer qu'Ash va bien et qu'il tient encore debout. Enfin ça, je préfère ne pas me l'avouer.

Puis, honnêtement, son petit sourire et son air supérieur sont là pour me rassurer. Tant que cet homme aura encore la force d'être arrogant, je n'aurai pas à me soucier de sa santé. Il va bien et il est… mon Dieu, plus excitant que jamais.

Une petite voix dans ma tête me hurle le mot « interdit ! », et une autre, plus stupide, se moque et me rappelle que personne ne m'avait embrassée, caressée, touchée comme il l'a fait.

Et je dois être folle, complètement folle. Impossible qu'il en soit autrement. J'ai dû me prendre un coup sur la tête, perdre mes neurones, toute ma raison, parce que je suis d'accord avec cette stupide voix et, à présent, je suis assise face à cet homme au regard dangereux, aux muscles saillants, à l'aura de pure menace et la seule chose à laquelle je pense, c'est de l'embrasser. Enfin, techniquement, je veux juste le prendre contre moi, et vérifier que sa blessure cicatrise correctement. Qu'elle ne s'infecte pas. Qu'il n'a plus mal. J'ai envie de le caresser comme un petit chaton blessé et de lui dire que je veux prendre soin de lui.

Cependant, je crois que de lui témoigner autant de douceur et d'inquiétude le vexerait. Et il me mordrait probablement. Pas que cela me gêne, en réalité, mais bon, il faut quand même que je garde quelques limites, non ?

— Arrête de te prendre la tête, Miss Bouquins, et pose-moi ta fichue question, maugrée-t-il en levant les yeux au ciel.

— Une question ? Quelle question ?

Oh merde, est-ce que j'ai parlé tout haut en disant que je voulais le caresser comme un petit chat ?

— Je vois bien que tu t'inquiètes. Tu essayes de faire comme si tout allait bien, pourtant tu as peur, donc je te rassure tout de suite, je ne sens plus rien. Ma blessure ne mérite pas ton angoisse. Si tu oses t'inquiéter pour moi une seule seconde supplémentaire, je te jure que je vais me fâcher.

Son grondement sexy m'émoustille un peu. Ou beaucoup ? Oui, vraiment, vraiment beaucoup. Mes joues rosissent aussitôt et, rassurée, mes pensées se tournent tout entières vers lui, et plus vers cette peur qui me nouait les entrailles sans que je ne veuille me l'avouer.

Mes doigts s'agrippent au tissu de ma robe pour m'éviter de le toucher, d'aller à la rencontre de sa peau ferme et abîmée par des années de prison, de tentatives de meurtre et de bagarres féroces, et je le regarde me sourire tranquillement. C'est… agréable. Fascinant, et agréable. Parce que même quand Ash sourit, même quand il se sent détendu, il garde cette expression attentive et complètement consciente de tout son environnement. Il ne relâche pas la pression une seule seconde, ses biceps constamment gonflés,

ses poings prêts à se serrer, à cogner, pour sauver sa peau comme celle de ses hommes.

Et je trouve ça incroyablement émouvant qu'il se batte depuis si longtemps pour cette vie qui lui a tout repris. Quand son bien le plus précieux, le seul qu'il lui reste, c'est sa confiance. En ce monde, en ses semblables, et en lui aussi, j'en suis certaine.

— Isla… grogne-t-il tandis que je l'admire.

J'aime particulièrement ce tatouage gigantesque qui s'étire sous ses clavicules. Un crâne animal affublé d'immenses cornes qui pointent vers sa gorge. Ce sont ces mêmes cornes qui sont bardées de barbelés qui s'enroulent autour de son cou et remontent vers l'une de ses tempes.

— Quoi ?

Je m'attends à ce qu'il m'ordonne sans douceur de répondre à ses questions. Au lieu de cela, il me demande sur le ton le plus délicat :

— Parle-moi de toi. S'il te plaît.

Je sais que notre temps est compté ; que bientôt, d'autres détenus vont arriver et que nous ne pourrons plus profiter l'un de l'autre de cette façon si intime, alors je me lance.

Mes doigts agrippent le bout de papier plié en quatre au fond de ma poche, où je lis quelques mots griffonnés, raturés, barrés, entourés. Je me décide sur la toute première question.

— *« Es-tu célibataire ? »* Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tant ?

— Je n'aime pas fantasmer ou embrasser des femmes qui n'ont pas que moi en tête, grogne-t-il.

— Monsieur est possessif, me moqué-je. Rassure-toi, je suis bien célibataire. Depuis un bon moment, en plus. Je n'ai jamais eu de relations très épanouissantes, en réalité, donc en quittant le dernier homme à avoir… Enfin, en le quittant, j'ai choisi de ne plus offrir mon cœur à qui que ce soit.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de lui révéler cela, pourtant quand son regard s'obscurcit, je me demande si je n'ai pas fait une erreur.

Ses mains quittent mes chevilles et remontent le long de mes jambes, me provoquant de nombreux frissons. Et quelques petits halètements discrets.

— Tu as été maltraitée ?

La douceur de ses gestes est apaisante. Excitante. Il doit être fou s'il pense que je puisse avoir un autre homme en tête. Depuis que je l'ai rencontré, il n'y a plus que lui qui hante mes pensées. Chacune de mes pensées.

— Non, mais humiliée, trahie, repoussée, ça, oui.

— Il existe plusieurs formes de maltraitance, Isla. Et t'humilier, c'en est une. J'aime pas ça. Pourquoi quelqu'un voudrait blesser une femme comme toi ? Tu es…

Je détourne le regard, et il s'agrippe à nouveau à mes chevilles, comme s'il voulait m'empêcher de partir. Comme s'il voulait me garder près de lui pour toujours. Et ça me fait quelque chose, là, au fond de la poitrine.

— Tu es solaire, et repousser le soleil, comme si tu souhaitais vivre dans le noir et le froid, c'est contre nature.

— Je m'en suis remise, de toute façon. Et puis, après ces abrutis, j'ai complètement évité les hommes. Sans ça, peut-être que je n'aurais pas craqué aussi fort pour toi. Il s'agit d'un mal pour un bien, gloussé-je.

— Parce que tu craques pour moi ? ronronne-t-il en esquissant un demi-sourire.

— Bien sûr, rougis-je. Tu crois que j'embrasserais n'importe qui comme ça ? Avec autant de fougue et de plaisir ?

Un petit soupir agacé m'échappe tandis que je secoue la tête.

— Je n'aime même pas les bisous avec la langue, à la base, marmonné-je.

— Tu n'as pas intérêt à me priver de ce plaisir, je te préviens, Isla. Ou je risque de devenir méchant.

— Je n'ai pas peur de toi, Gilliam, m'amusé-je. Tu aimes peut-être jouer les lions féroces, ici, cependant, à mes yeux, tu n'es rien d'autre qu'un gros chaton qui a besoin de papouilles.

— Putain.

Il grogne en se redressant avec soudaineté.

— Je ne suis jamais senti aussi insulté de toute ma vie !

Son grondement se répercute en moi, faisant frémir le petit point sensible dans le bas de mon ventre, et quand il prend ma lèvre inférieure entre ses dents, je n'ose plus bouger.

— Alors, toujours envie de me câliner ? souffle-t-il en mordillant mon menton, puis la courbe de mon cou.

— Non… Mais j'ai d'autres choses en tête qui ne devraient pas te déplaire.

— Dire que tu m'as traité de pervers il y a quelques minutes à peine. Tu n'as pas honte de jouer les tentatrices ?

— Avec toi, je suis incapable d'avoir honte, Ash, répliqué-je avec sérieux. Ni de mon désir, ni de mes baisers, ni de me déshabiller.

Je repense soudain à sa façon d'arracher le haut de ma robe pour dénuder ma poitrine, et le plaisir insensé que j'y ai pris… C'était tellement bon ! Je n'avais rien ressenti de tel de toute ma vie avant lui ! Ce plaisir à m'exposer aux yeux d'un homme, ça m'a fait du bien.

Comprenant le sous-entendu dans ces mots si durs à prononcer, il me libère de ses crocs, et plante un petit baiser tout doux sur ma bouche avant de retourner dans le fond de son siège. J'ai l'impression qu'il met cette distance de sécurité entre nous pour se retenir, pour s'empêcher de me sauter dessus, et de me déguster, parce qu'il a du mal à résister. Et je le comprends. Entre nous, il y a de la douceur, et aussi cette alchimie qui explose tout sur son passage. Notre cœur, notre âme et notre retenue.

— Continue à me parler de toi, Isla. J'aime bien ça, découvrir qui tu es derrière cette jolie bouille.

— Je ne suis pas très intéressante, je te l'assure. Néanmoins, si ça t'intéresse tant, je vais me lancer.

Je jette un œil à sa feuille que j'ai posée à mon côté.

— Question 2 : *« Où as-tu grandi ? Vécu ? Pourquoi est-ce que tu souris tout le temps ? »* Vastes interrogations. En plus, tu as triché. Il y a trois sous-sections, c'est perfide.

Pour toute réponse, il me lance un regard noir, intense, me forçant bien à comprendre que je n'ai pas intérêt à le flouer d'une seule information.

— J'ai grandi et vécu ici, à Phoenix. D'abord en ville, puis un peu à l'extérieur, dans un ranch qui jouxte le désert. Tous les matins, je me réveillais avec le soleil qui caressait le sable rouge et aidait les ombres des cactus à danser jusqu'à la nuit tombée. C'était vraiment un endroit que j'adorais, et où je me suis épanouie. Quand j'ai quitté ma famille pour entrer à la fac, je me suis installée sur le campus, et j'ai ensuite acheté une petite maison de banlieue, pas très loin du centre, sur les hauteurs. Et si je souris tout le temps, c'est peut-être parce que je préfère être heureuse que malheureuse. Pleurer, ça soulage beaucoup. Mais sourire, c'est encore meilleur.

Ash hoche la tête, satisfait, pourtant son regard semble lointain, et je suis sûre qu'il imagine, à cet instant, les vastes étendues de sable rouge qui entourent la ville, et la nature aride et sauvage qui s'y épanouit sans difficulté.

— Pourquoi avais-tu besoin de pleurer, Isla ?

Son murmure résonne de façon un peu éraillée, et je comprends, à ses poings serrés, qu'il a déjà un début de piste.

— Ces hommes…

Je hausse les épaules. Je veux me contenter de cette réponse, pourtant il m'incite à parler davantage en me contemplant avec patience.

— Les mots peuvent blesser. Ils blessent même parfois si fort que les cicatrices sont impossibles à oublier. Je suis sortie avec ces salauds qui ont passé leur temps à pointer tous mes défauts, à me les balancer à la figure avec tellement de violence que j'en avais mal. Physiquement. J'en suis arrivée, un jour, à me haïr. À enfoncer les ongles dans ma chair jusqu'à ce qu'elle en porte les traces, jusqu'à ce qu'elle saigne, parce que je voulais me débarrasser de ça, de ces imperfections qui me pourrissaient la vie.

Je passe la main sur mes hanches bombées ; rougis quand il se lèche les lèvres.

— Je faisais du sport jusqu'à m'épuiser, jusqu'à m'écrouler. Je mangeais à peine pour gommer ce physique que je haïssais, et je n'y arrivais pas. Puis, un jour, les pleurs, les insultes, le mal-être s'est transformé en quelque chose de plus sombre en moi. En quelque chose de… terrible. Je ne voulais plus exister. Plus comme ça. Plus en détestant ma vie, mon corps. C'est là que j'ai réalisé une chose importante, Ash. Ce n'était pas ma peau, mes courbes, qui me pourrissaient la vie, mais cet homme en qui j'avais confiance. C'étaient *son* regard, *ses* jugements, *son* opinion qui me détruisaient.

— J'espère que tu l'as blessé autant qu'il t'a blessée, lâche-t-il soudain d'un ton lourd de danger.

Il esquisse ensuite un sourire en coin brûlant, excitant. L'air de dire qu'il s'en chargera lui-même si je l'ai laissé s'en sortir.

Je ne préfère pas répondre. De toute façon, parler de tout cela me met mal à l'aise. J'ai remonté la pente et je ne souhaite plus jamais descendre aussi bas. Pour qu'il comprenne que le sujet ne m'intéresse plus, je prends une grande inspiration et je passe aux choses sérieuses.

— Et toi ? Parle-moi de ton enfance, de ton passé. Tu n'es pas le seul à être curieux.

— C'est ça, ta question du jour ? Tu aurais pu me demander des milliers de choses plus intéressantes, et tu veux que je te raconte mon passé ?

— Oui.

— Si tu m'avais demandé quel crime j'ai commis pour atterrir ici, j'aurais été obligé de te répondre, Isla.

— Je le sais. Tu m'as juré sur ton honneur de répondre à toutes mes questions, pourtant, je ne cherche pas à te forcer à dévoiler ce que tu souhaites garder pour toi. J'aimerais savoir ce que tu as commis. Je veux tout connaître de toi, Ash. Le bon comme le mauvais. Je veux découvrir ce qui t'a poussé à commettre ton crime, ce qui s'est passé en toi pour que tu perdes ton sang-froid. Mais pas comme ça. Pas en exigeant la réponse.

— J'apprécie ton honnêteté, alors je vais essayer de l'être le plus possible de mon côté, Isla. Gosse, j'étais une putain de terreur. J'ai grandi à Estrella, l'un des quartiers les plus dangereux de la ville à l'époque. Alcool, chômage, drogue, fallait se battre pour ne pas devenir une cible.

Ma gorge se noue. Depuis tout petit, il passe son temps à lutter pour s'en sortir, et ça me dévaste.

— Donc, je me suis battu. Dès que je l'ai pu, dès que je me trouvais au pied du mur. En fait, je suis l'une des raisons pour lesquelles ce quartier avait si mauvaise réputation, rit-il.

Son sourire immense sublime ses traits, mais son regard reste tellement triste.

— Bref, tu as entendu parler de l'incendie criminel dans une église ? Tu devais être ado en ce temps-là.

— Bien sûr ! Tout le monde en a entendu parler, Ash. Ne me dis pas que c'était toi…

Je porte les mains à ma bouche, aussi horrifiée que curieuse.

— Malheureusement, si. Je suis le dangereux prédateur décrié partout dans la presse, et qu'on n'a jamais retrouvé.

— Tu as été décrit comme un sociopathe antireligieux avec un trouble du comportement et des tendances pyromanes qui pourraient s'aggraver. Tout le monde t'a recherché durant des semaines.

— Je vais te dire une bonne chose, rit-il, le profilage du FBI avait tout faux à mon sujet. Je ne suis pas un pyromane ayant un problème avec la religion parce qu'on m'a entraîné de force dans une secte ou parce que mes parents étaient des bigots. En réalité, j'avais taxé une clope à un mendiant, parce que je voulais découvrir ce que ça faisait, de fumer. Comme je n'avais pas de briquet, je suis allé à l'église pour me servir des allumettes près des cierges, et je me suis planqué dans un coin, à l'intérieur du confessionnal, pour que personne ne me surprenne. Dès la première taffe, je me suis

étouffé. En toussant comme un malade, j'ai lâché ma clope qui a atterri sur le gros rideau en velours rouge à l'intérieur. J'ai commencé à flipper, et j'ai piétiné le début d'incendie pour éviter qu'il se propage, pourtant, tout s'est enflammé à toute allure, alors je suis sorti en quatrième vitesse et j'ai appelé les pompiers en déguisant ma voix, depuis une cabine du quartier voisin.

— Tu es en train de me dire que l'incendie criminel de la décennie n'était en réalité que la bêtise d'un môme stupide ?

— Oui.

— Tu es le pire rebelle de l'humanité ! me moqué-je.

— Je sais ! Heureusement, il n'y a pas eu trop de dommages, mais je peux te dire que j'ai eu la trouille que la police me retrouve durant un long moment. Quand les choses se sont calmées, j'ai été me confesser auprès du pasteur parce que je me sentais trop coupable. Il a été tellement compréhensif, Isla. Je ne savais même pas que ce genre de personnes existait, à l'époque. Il m'a dit qu'il allait retirer sa plainte, et, en échange, il m'a forcé à réparer les dégâts bénévolement avec les ouvriers durant l'été. Pour tout dire, l'église tombait déjà en ruines avant l'incendie, et la paroisse avait besoin d'argent pour réparer les dégâts. La population a été si épouvantée qu'un odieux criminel s'en prenne à un lieu de culte que les dons ont afflué. Le pasteur m'a dit que c'était probablement un signe du destin que je me cache dans le confessionnal pour cloper. Grâce à moi, il a pu redonner un coup de jeune à cet endroit. Enfin bon, je m'en suis quand même voulu un long moment.

— Tu jouais les gros durs, cependant, tu as toujours eu un cœur tendre, pas vrai ?

— Je n'ai pas de cœur, Isla. C'est là où tu te trompes…

— N'importe quoi. Sinon, pourquoi est-ce que tu aurais souhaité me prendre sous ta protection alors que tu me connais à peine ?

— Peut-être parce que tu es belle et que tu embrasses terriblement bien ?

Il passe la main sur son pantalon, se caressant langoureusement tandis que mon pouls bat de plus en plus fort. Je sais qu'il veut juste me choquer, et me faire croire qu'il ne vaut rien, pourtant, moi, je vois l'or dans son cœur.

— Je croyais que tu devais être honnête avec moi ? déclaré-je d'une voix sèche. Ne joue pas à ça, s'il te plaît. Tu m'as dit toi-même que j'étais plus

que cela, à tes yeux. Au final, qu'est-ce qui est faux, Ash ? Tu as un cœur ? Tu joues avec mes sentiments ?

Son grognement me force un sourire, parce que je viens de le mettre au pied du mur et qu'il déteste ça.

— Je ne joue pas avec tes sentiments, Isla, je te le jure.

Je souris.

— Tu vois que tu es un faux méchant.

— Arrête de m'insulter, pitié…

— Ce ne sont pas des insultes ! m'exclamé-je en riant.

— On voit que tu n'es pas censée faire peur aux gens, marmonne-t-il en levant les yeux au ciel. Comment veux-tu que j'intimide mes ennemis si tout le monde pense que je suis gentil et que j'ai un cœur ?

— Je ne sais pas. Peut-être que la menace d'un gros câlin leur ferait peur ?

Quand il éclate de rire, je ne peux empêcher mon propre cœur de tressauter de joie.

— Les contacts physiques en prison ne sont pas ce que tu penses, bébé. Un câlin entre mecs, ça ne peut vouloir dire qu'une chose…

— D'accord, pas de câlins, gloussé-je.

— Allez, réponds à une autre question. Cette conversation prend un tournant trop gênant à mon goût.

— Tout ça parce que je sais maintenant que tu n'es pas un criminel endurci sans sentiments… Les hommes, alors !

Je pose l'index au hasard sur la feuille et, dépitée, je lis tout haut :

— *« Est-ce que tu as pensé à moi en te couchant, ces derniers jours ? »* Je ne vais pas répondre, marmonné-je, gênée.

— Tu es obligée, c'est la règle.

Il se redresse brusquement en grondant comme un sauvage, et plaque les mains sur mes hanches, ses doigts s'agrippant au tissu fluide de ma robe.

— Est-ce que tu as pensé à moi en te couchant, tous les soirs de la semaine, Isla ? Parce que moi, je n'ai fait que ça. Penser à toi, encore et encore. À mes mains sur ton joli cul, s'enfonçant dans ta chair pulpeuse. À ma langue au fond de ta bouche et sur d'autres endroits de ton anatomie cachés par une petite culotte transparente. Parce que tu aimes la dentelle, pas vrai ? La dentelle délicate et chère, de celle qu'on regrette presque d'arracher avec les dents…

Il gémit, et je me mets à trembler de désir pour lui. Pour cet homme à la fois si rustre et si tendre. Celui qui se cache derrière sa violence pour masquer qu'il a un cœur qui bat. Pour *oublier* qu'il en a un.

Comprenant que cette question ne pourra donner lieu qu'à un abandon total de ma part, de mon corps de femme pour ses mains brutales, je glisse de la table et me retrouve les jambes écartées de part et d'autre de lui.

— Je devrais peut-être retourner travailler, à présent, soufflé-je.

Soudain, il agrippe mes poignets avec douceur, sans pour autant que je ne puisse m'échapper, et il penche la tête sur le côté. À cet instant, il a tout du prédateur dangereux, prêt à bondir sur sa proie.

— Réponds à la question, grogne-t-il, intransigeant.

— Oui, Ash. Oui, j'ai pensé à toi toutes les nuits, au fond de mon lit, pendant que je me caressais, murmuré-je. Tu m'obsèdes, et tu agites mon cœur comme pas permis, comme il ne l'avait encore jamais été auparavant. Tu es sexy, bordel, tu es beau comme un foutu Dieu, même si je sais, au fond, que tu sors probablement des entrailles des enfers, et honnêtement, je m'en fous. Parce que les démons qui hantent ton âme ne sont dangereux que pour tes ennemis, et je sais… je sais que pour être ton ennemi, il faut être un vrai salaud. Alors, je me moque bien de ce que tu as pu commettre, d'à qui tu l'as infligé, même, parce que j'ai compris il y a longtemps que tu ne t'en prendrais jamais à des innocents. Rien d'autre ne compte pour moi. Voilà pourquoi je n'ai aucune honte à me toucher en pensant à toi. Tu ne vaux rien à tes propres yeux, pourtant je peux te dire que tu as une valeur inestimable, du point de vue d'autres personnes. De moi y compris. Ça te va comme réponse ?

— Et si je te dis que ça ne me va pas, non, rétorque-t-il d'une voix éraillée. Et si je te dis que je veux savoir *en détail* ce à quoi tu penses toutes les nuits ?

Un sourire lent et prédateur s'étire sur ses lèvres, me rendant nerveuse. Et plus excitée, encore.

— Ash…

— Quoi ?

— Franchement, on ne peut pas parler de ça ici et maintenant.

À mon tour de grogner, agacée.

— Pourquoi, Isla ?

— Parce que…

Essoufflée, les jambes toujours écartées de part et d'autre des siennes, je soulève doucement ma robe pour lui dévoiler ma culotte complètement trempée. J'ai honte de lui montrer ma dentelle transparente, et en même temps, son regard sur moi, sur cette partie de mon anatomie, me laisse complètement désireuse de son toucher, de ses attentions. Personne ne m'avait jamais regardée comme il le fait. Avec respect, attention, et cette pointe de prédation dans le regard. Ces éclats de brutalité et de désir qui clament presque un mot qu'il n'ose pas dire. *Mienne*. Et la voilà, la réalité, bon sang. La réalité dans toute sa beauté… Je lui appartiens. Ici, quand je suis chez moi, quand il se trouve à l'infirmerie, quand nous nous dévisageons ou quand nos peaux se touchent. Je suis à lui, et il est à moi.

Ses grandes mains affublées de tatouages, de crânes, de mots durs et de cicatrices se plaquent sur mes cuisses pâles. Il halète et je gémis. Ses doigts se rapprochent peu à peu de mon intimité. Ça m'enivre. J'en frissonne.

Quand je baisse les yeux, je vois son sexe se tendre de plus en plus durement sous le tissu fin de son pantalon bleu foncé. Seigneur, il me met tellement en appétit que je peine à garder en tête que je suis au boulot, que j'ai des règles à respecter, que…

Merde !

Non, j'oublie tout. Tout, tout, tout, mis à part sa langue qui se met à glisser sur ma dentelle humide.

Elle est chaude, elle est exigeante, et elle me provoque des frissons à une telle vitesse qu'Ash rit en arrêtant de me torturer.

— Bébé, aucun homme ne t'avait léchée comme ça avant, pas vrai ?

— Comment peux-tu savoir ça ? couiné-je.

— Ta réaction. Ta putain de réaction quand la pointe de ma langue a glissé sur ta dentelle. Tu as frémi ; c'était magique, bon sang.

Un « hum » de plaisir lui échappe lorsque l'une de ses mains glisse sur ma fesse qu'il presse sans douceur. De son index libre, il écarte le pan de ma petite culotte transparente, et admire un long moment ma chair imberbe, crémeuse, se lustrer d'un miel au parfum de péché.

Quand il perd toute retenue et qu'il fourre le visage entre mes cuisses, je bascule la tête en arrière et plaque la main sur ma bouche pour éviter de gémir. De jouir trop fort.

C'est bon, tellement, tellement bon que chaque nerf de mon corps semble sur le point de craquer. Ma poitrine devient lourde, douloureuse. Si j'avais

un peu plus de cran, je la dénuderais pour jouer avec de moi-même, et l'exciter autant qu'il m'excite.

Mais je suis encore novice, dans ces jeux-là, aussi, je me contente de le laisser faire. De le laisser me laper, me lécher, et me sucer jusqu'à ce que je commence à trembler contre cette table, contre sa belle bouche diabolique qui se délecte jusqu'à la dernière goutte de mon plaisir.

Lorsque je me retrouve tout alanguie face à lui, il m'offre un nouveau sourire de canaille, remet ma petite culotte en place, puis il se relève pour m'embrasser jusqu'à me voler chacune de mes bouffées d'oxygène au fond des poumons. Et je le laisse jouer avec moi, parce que ça ne m'a jamais paru aussi bon, aussi torride de perdre pied.

— Qu'est-ce que tu me fais, sérieux, Isla ? finit-il par dire en s'écartant. Pourquoi je n'arrive pas à me contrôler quand je suis près de toi ? Pourquoi est-ce que je ne pense à rien d'autre qu'à te baiser jusqu'à crever de plaisir ?

Je ne réponds pas, me contentant de l'approcher doucement, de lécher langoureusement mon miel sur sa lèvre inférieure. Mes mains glissent sur son torse humide de sueur, et j'admire sans me lasser, sans me priver, le moindre de ses tatouages. Qu'ils soient violents ou tristes, colorés ou noir cendre, je les aime tous. Je les adore tous. Et j'aimerais connaître chaque histoire, chaque torture qu'ils doivent cacher sous leurs traits artistiques et leurs encres magnifiques.

Ses muscles frémissent un peu sous mes doigts, ses abdos durs comme de l'acier sont comme ces marbres italiens, sans défauts et parfaits.

D'un geste lascif, je le repousse jusqu'à ce qu'il tombe sur sa chaise, puis je m'agenouille devant lui. S'il a envie de connaître le goût de mon corps, moi aussi, j'ai un foutu besoin de le déguster. Un besoin que je m'autorise à satisfaire chaque nuit dans mon lit, dans mes rêves, et aujourd'hui, je ne vais pas me contenter de songes. Pas question !

Du bout des ongles, je griffe doucement son torse, et admire son corps onduler de façon torride devant moi, alors que son bassin se décolle de l'assise. Il a envie de sentir mes mains sur lui, envie de réapprendre la saveur d'une étreinte.

Et je trouve ça beau, bon sang, tellement beau de voir ses yeux mi-clos se fermer, puis s'ouvrir sur des pupilles de plus en plus dilatées. C'est beau de voir sa bouche s'entrouvrir sur des râles virils. De voir son regard si profond me dévorer, me transpercer, me retourner.

— Ça te plaît ? murmuré-je d'une voix fébrile.

— Tu n'imagines pas à quel point, bébé.

Sa main balaye mes cheveux en arrière, effleure ma pommette toute rougie.

— Par contre, je n'ai pas aimé que tu me caches ton joli petit gémissement quand je t'ai fait jouir. Mais un jour, Isla, un jour, je ne serai plus ici. Et toi et moi, on réglera ce compte une bonne fois pour toutes. Je te ferai hurler. Je m'enivrerai de ton cri. Et je te ferai gémir encore et encore jusqu'à ce que ta voix se casse au fond de ta gorge.

Je suis… Oh, je suis tellement excitée par ses paroles que je ne perds plus une seule seconde. Je baisse un peu son pantalon, admire son membre se dresser entre nous, et j'en prends aussitôt le bout dans la bouche, avec gourmandise, envie, passion.

Son sexe est si lourd, si épais que je suis incapable d'aller plus loin, alors je l'agrippe au creux de ma main délicate, et je le masturbe avec lenteur en lapant son gland de façon précipitée.

Ce contraste, ce mouvement suave de mes mains et avide de ma bouche le fait rapidement palpiter. Ses coups de reins se précipitent, me forçant à le retenir de mon mieux de ma main libre, plaquant son bassin contre sa chaise. Je lui lance un regard colérique qui le cloue sur place, avec un grand sourire sulfureux sur les lèvres.

Tout mouvement arrêté, je peux me concentrer sur la dégustation, et le sucer comme s'il était couvert de sucre. C'est bon. Je me régale.

Quand sa tête bascule en arrière, je sais qu'il se retient de gémir. Je le relâche complètement, et plaque la langue sur le bas de son sexe, avant de remonter lentement jusqu'à son gland. Je n'ai même pas le temps d'arriver jusqu'en haut.

— Isla, souffle-t-il dans un murmure ténu.

Puis il se déverse sur son torse. Sur ses abdos saillants.

Féline, je me redresse un peu, plaque ma poitrine sur son membre toujours dur, avant de me mettre à laper sa semence à grands coups de langue, remontant doucement sur sa peau hâlée, salée, jusqu'à arriver à sa bouche. Féroce, il agrippe ma taille, m'attire pour que je chevauche ses genoux, et il m'embrasse comme un possédé souhaitant retrouver une partie de son âme. Je me laisse aller tout contre lui sans résister. Surtout quand il me serre fort, qu'il pose son front contre le mien, qu'il ferme les yeux. Surtout quand ses mains se mettent à caresser mes épaules dénudées sans

rien demander de plus. De plus que ce moment de douceur que se donnent nos deux corps pressés l'un contre l'autre.

Ash inspire soudain un grand coup, puis bloque l'air dans ses poumons.

— Bébé, ton parfum de violette sucrée me rend dingue, lâche-t-il de sa voix tout éraillée.

Je souris.

Mais, l'instant d'après, je suis terrifiée quand, dans le couloir, Mila se met à hurler.

19

Ash

Isla se lève d'un bond, le regard soudain paniqué, et le pouls en vrac. Je le vois à sa poitrine qui se soulève à toute allure, à la façon dont ses mains se tordent devant elle, un petit toc qu'elle devrait perdre rapidement si elle ne veut pas que le monde sache tout de ses émotions.

Je me rhabille rapidement, prends une seconde pour mettre un peu d'ordre dans ses cheveux dorés, puis je file vers la sortie, déjà prêt à me battre. J'ai mon arme à la main, la rage au ventre, et l'impression que rien ne pourrait m'arrêter, surtout si un danger se dirige droit vers Isla.

— Attends-moi derrière ton bureau, bébé. Garde toujours une distance de sécurité entre les détenus et toi, y'a rien de plus important. S'ils t'attrapent, t'es foutue, même si je ferai tout pour éviter ça.

— Pas question que je te laisse te battre seul ! grogne-t-elle.

Elle attrape, dans le premier rayonnage devant lequel nous passons, un lourd dictionnaire, et elle le serre fort entre ses doigts. Bordel, elle m'excite trop en mode guerrière intello.

Nous sortons de la bibliothèque la seconde suivante pour réaliser que la situation se trouve en réalité sous contrôle. Mila a plaqué Baby contre le mur le plus proche, lui tordant le bras dans son dos en lui marmonnant d'apprendre le respect et le règlement.

Quand je souris en m'approchant d'eux, le salopard crache à mes pieds sans pour autant m'atteindre.

— C'est toi qui as interdit aux gardes de me laisser entrer là-dedans, Gilliam ? halète-t-il, visiblement en souffrance.

— Peut-être.

— Pourquoi ? Pour protéger la pétasse, hein ? Mais qu'est-ce que tu crois ? Que tu pourras empêcher tout le monde de l'approcher ? On sait tous que tu en pinces pour elle, mon chou. Voilà pourquoi je vais tout tenter pour l'approcher. L'attraper. Et la blesser.

Mila grogne, et met davantage de pression sur son bras, manquant de lui déboîter l'épaule.

— Touche à Isla, et tu vas morfler comme jamais ça ne t'était arrivé, grondé-je en m'approchant de lui.

Putain, il est temps que je règle mes comptes avec cet enfoiré. Mais depuis quelque temps, il essaye de toujours rester près des gardes pour éviter que je puisse le planter en toute tranquillité.

En temps normal, je ne m'en serais pas caché. À une semaine de la liberté, pourtant, je ne peux pas déconner. Hors de question. Je vais l'avoir à la déloyale, rien à foutre, mais lui et les siens ne s'approcheront pas d'Isla.

— Chéri, si tu t'amuses encore à proférer des menaces contre les employés de cette prison, je te fous au trou pendant si longtemps que tu oublieras la couleur du ciel, le son de ta propre voix, et peut-être aussi que tu es un putain de raciste, susurre Mila à son oreille.

Vu qu'elle a des origines latines, Baby ne peut pas la blairer et Duval l'a dans le collimateur, ce qui met Raym sur les nerfs H24. Qu'elle s'amuse à le retenir plus longtemps que nécessaire contre ce mur m'amuse, par contre. Quand elle le relâche, il n'y a aucune douceur. Elle le repousse sans ménagement vers le long vestibule et dégaine sa matraque avec une dextérité qui aurait donné quelques fantasmes à mon frangin. Va falloir que je lui raconte comment sa nana a maté Baby. Il va en rêver toute la nuit…

— Je te revois ici, et je te boucle pour quinze jours, pigé ? lance-t-elle.

Ce dernier la regarde avec tant de violence et de noirceur que j'ai l'impression qu'elle s'est trouvé un ennemi dangereux. Cependant, Mila ne flanche pas. Je crois même qu'elle n'a pas peur de lui. Le salopard nous observe alors tour à tour, Isla, Mila et moi, et se passe la langue sur les lèvres en contemplant ma jolie blonde.

— Elle est peut-être trop vieille pour moi, pourtant si je la chope…

Il ne termine pas sa phrase, mis à part en se caressant les parties. Et quand j'esquisse un pas vers lui pour qu'il ravale ses allusions, il se casse en courant pour rejoindre son Maître. Duval, qui doit être en train de s'entraîner dans la cour, n'aime pas trop laisser traîner ses chiens loin de lui. Ils lui obéissent tous au doigt et à l'œil, même si Baby demeure un électron

libre. Je le soupçonne même de ne pas être vraiment raciste, mais il joue un rôle pour garder la protection par Duval. Et il adore quand ce dernier éprouve de la fierté pour lui. Ils ont un genre de relation tordue, malsaine, où le suprémaciste représente la figure paternelle à impressionner malgré sa dureté, et où Baby montre l'image de l'éternel ado' incapable de faire les choses bien, quand bien même il se donnerait à fond pour un peu de gratitude.

Je reste quelques instants dans le couloir, au cas où ce cinglé reviendrait, cependant, il n'est pas question que je perde la moindre seconde loin d'Isla, pour le moment. J'aurai ma revanche bien plus tôt que prévu sur ce salaud. Dès que ma belle blonde rentrera chez elle pour la soirée.

Malheureusement, après l'incursion de Baby, quelques détenus débarquent enfin, et elle reprend le boulot, aidant tout le monde sur son passage dès qu'on réclame son attention. Les gars sont cool avec elle, et je suis sûr que ma présence ici ne joue pas là-dessus. Tout comme ma façon de les fusiller du regard. Le tempérament d'Isla, sa bonté et sa gentillesse ont réussi à les adoucir, et Dieu sait que dans un endroit comme celui-ci, on a tous besoin de sa douceur.

Elle s'occupe tellement des autres que nous avons à peine le temps de parler, tous les deux, mais dès qu'elle a une seconde de libre, elle vient s'asseoir à côté de moi, et je fais semblant de devoir rédiger des notes pour qu'elle reste là. Juste à mes côtés. Penchée sur moi jusqu'à ce que je me noie dans son parfum et ses rires étouffés. Je la force encore à parler d'elle. Sans être capable de me lasser de ses anecdotes. Et à chaque nouveau sourire qu'elle me lance, à chaque nouvelle péripétie qu'elle me raconte, je suis un peu plus fou d'elle.

J'adore la façon dont les rides aux coins de ses yeux s'accentuent au fil de la journée. Dont ses joues rosissent sans parvenir à retrouver leur pâleur. La chaleur augmente d'heure en heure, et, pourtant, elle ne se plaint pas une seule seconde.

Elle est… mon foutu soleil.

La lueur au fond de mon tunnel.

Quand il vient l'heure pour elle de partir, au fond de moi, un gouffre s'ouvre, me déchire la poitrine et me rend malade. J'attends que tout le monde ait quitté la bibliothèque, puis je me lève et lui tends la main.

Elle se retrouve tout contre moi. Sa poitrine pressée contre mon torse dur.

On se fige.

Dans ma tête, quelques notes de musique se mettent à résonner, et je fredonne. Puis, ma voix grave se pose sur les mots de Leonard Cohen, tandis que je chante « I'm your man » en esquissant un, ou deux pas de danse pudiques et maladroits.

J'entraîne Miss Bouquins à l'autre bout de la bibliothèque, le plus loin possible de la sortie, sans cesser de la bercer entre mes bras. Et les paroles de cette chanson me heurtent et me hantent par leur véracité. Je suis à elle. Je ferai tout pour elle. Qu'elle cherche un amant, un soutien, un putain de chauffeur de taxi ou sac de frappe pour se passer les nerfs. Je suis prêt à tout pour cette femme. Je… Suis… À… Elle.

Isla sourit encore plus, comblée et fascinée, lorsque ma bouche glisse le long de la courbe de son cou. Lorsque mes lèvres, mes mots caressent sa peau de mon souffle qui brûle. Mais ce sont les étoiles dans ses yeux qui me fascinent, moi. Qui me font rêver comme un damné.

— J'ai passé une journée merveilleuse, déclare-t-elle quand je me tais enfin.

Quand la chanson se termine même si j'aurais voulu qu'elle s'éternise.

Elle bat des paupières, et frotte son petit nez contre ma mâchoire. Bon sang, je suis toujours aussi dur, toujours aussi féroce depuis nos petits jeux de ce matin. Et j'ai envie d'elle. Plus encore que de ma liberté.

— Moi aussi, bébé. Moi aussi…

— Promets-moi qu'un jour, tu me chanteras à nouveau quelque chose. Ta voix a quelque chose d'unique. Rauque, excitante, elle m'a fait vibrer.

J'approuve d'un grognement amusé, puis, durant quelques minutes, je l'aide à ranger les tables, à remettre les bouquins à leur place, mais il devient rapidement évident que notre façon d'étirer ce temps ensemble a tout d'une illusion.

— Je te vois demain ? murmure-t-elle comme si on pouvait nous espionner.

— Évidemment. Je passe après le boulot, comme d'habitude. Par contre, essaye de ne pas trop penser à ma queue, cette nuit. Tu as failli me tuer avec tes manières de mauvaise fille, ce matin.

J'éclate de rire en la voyant devenir pivoine, avant de l'embrasser tendrement. Et je la regarde quitter le bâtiment sans la lâcher des yeux. Cette femme… Putain… Elle représente ma rédemption. Pour elle, je deviendrai meilleur. Je deviendrai un foutu saint, un prêcheur, un homme honnête. Parce que, ouais, je suis accro à elle, et si je devais retourner un

jour en taule et me reprendre quinze ans à l'ombre, je claquerais. Je dépérirais. Ses sourires sont ma drogue, ma came, mon ecstasy la plus pure, la plus mortelle qui soit. Et j'en ai besoin. J'ai besoin de la sentir couler dans mes veines à en triper pendant des heures.

Le pouls violent et lourd de ne plus avoir sa douceur près de moi, je grimpe les trois étages en vitesse pour me retrouver près de mes quartiers. La cellule de Baby est vide, mais ce n'est pas grave. Nan, pas grave du tout. Contrairement à ce que je planifiais, je ne vais pas m'occuper de lui tout de suite. Je lui réserve d'ailleurs un peu mieux que ce que j'avais prévu, à la base : le planter dans les chiottes, après lui avoir enfoncé la tête dans une cuvette pleine de ses propres fluides.

Ses menaces envers Isla sont restées gravées dans ma peau depuis tout à l'heure, et même son coup de poignard dans mon dos ne m'a pas autant mis les nerfs.

Il. Va. Souffrir.

Lentement.

J'en fais le serment.

D'un pas précipité, je rejoins le fond de mon étage, où les Black Fire ont établi leurs quartiers. Tout le monde dégage sur mon passage, alors je suppose que je dois avoir l'air passablement énervé. Je lance un petit signe de tête à Kingman, le *leader*. Je le découvre allongé dans sa cellule, en train de lire un bouquin de philosophie asiatique. Autour de lui, sur tous les pans de mur, sur les montants du lit et chaque étagère se trouvent des posters, des photos, des dessins, des portraits. De ses proches, de sa vie à l'extérieur, de ses souvenirs passés, de son Angola natal. Il n'y a pas le moindre espace libre dans ces trois mètres carrés.

Mais ce sont les photos de Lamarck qui m'intéressent, pour le moment.

Sentant probablement que je cherche les emmerdes – même si, pour une fois, ce n'est pas *vraiment* le cas – les Black Fire sortent les uns après les autres de leurs cellules pour m'encercler, pour m'aider un peu à comprendre que je ne m'en sortirai pas vivant si j'ose les provoquer. Ils portent tous les larges tee-shirts blancs de la prison, mais ont autour du poignet un bout de tissu arraché, teint en rouge, marque de leur appartenance au gang de Kingman.

Tous sont soudés, en temps normal. C'est encore plus le cas ici, où les dissensions raciales sont légion. Alors, peu à peu, ils sortent leurs lames et se préparent à aider leur camarade.

Je ne prête pas attention à eux. J'ai mon tournevis dans une poche, et je sais que je n'aurai pas besoin de le sortir.

— Hé, lancé-je en m'adossant aux barreaux tièdes de la cellule du fond.

Lamarck, qui était en train de pioncer, ouvre les paupières et se redresse, l'air mauvais. Le bandage à sa main a des taches, signe qu'il a passé la journée à soulever de la fonte malgré ses fractures. Je le plaindrais presque, si l'air souffreteux sur son visage ne me plaisait pas autant.

— Qu'est-ce que tu veux, Gilliam ?

Sa grosse voix résonne autour de nous.

— Juste enterrer la hache de guerre, déclaré-je en souriant.

Il quitte son lit et déroule ses plus de deux mètres de haut devant moi. Bordel, ce mec est un vrai monstre.

— Comment ? En me laissant te bousiller les os à mon tour ? ricane-t-il.

Derrière moi, les hommes de Kingman se gaussent. Le *leader* du gang, quant à lui, me regarde sans ciller, les bras croisés, un peu à l'écart du troupeau. J'ai l'impression qu'il lit en moi comme dans un livre ouvert et ça doit être le cas. Il se trouve à Rockwoods depuis tellement longtemps que le cerveau humain ne doit plus avoir aucun secret pour lui. Je suis certain qu'il sait ce que je fabrique ici, et ce, depuis que je me suis approché de ses quartiers.

— Nan, mais je te dois une faveur, et pour payer ma petite dette, dis-je en désignant sa main, je vais te révéler quelque chose.

— Tu crois que tes belles paroles pourront contrebalancer ton putain de coup de marteau sur ma main, Gilliam ? Parce que dans ce cas, tu es plus con que je le pensais.

— Oh allez, ça aurait pu être pire. Tu sais aussi bien que moi que je t'aurais défoncé la jugulaire à la perceuse si je ne m'étais pas retenu.

La voilà la vérité. Ma vie compte plus dans la balance que celle des mecs qui cherchent à me planter.

Lamarck grogne, conscient de la véracité de mes propos, et il s'approche de moi, l'air en pétard. Je ne recule pas. Ici, fuir, c'est être faible. Et être faible, c'est mourir.

Je lève la tête pour le dévisager et croise les bras sur mon torse pour lui montrer que je n'ai pas peur, que je ne suis pas prêt à me battre pour défendre ma vie parce que je ne crains rien. Ni personne.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? déclare-t-il d'une voix qui me fait comprendre que si mes propos lui plaisent, j'aurais la paix.

Dans le cas contraire, je vais morfler.

— J'ai vu Baby traîner autour de ta cellule, murmuré-je en me penchant un peu vers lui. Alors, tu veux connaître la suite ou t'en as toujours rien à foutre de mes belles paroles ?

— Parle, grogne-t-il.

Il penche la tête à droite, à gauche, jusqu'à ce que son cou craque bruyamment.

— Il matait les photos de tes gosses, mec. Si j'étais toi, je ferais gaffe et je les compterais. Tu sais comment il est.

Je recule d'un pas sans cesser de le dévisager, mais j'ai l'impression d'avoir mis l'animal en rage, en lui. Il fulmine. Il grogne de plus en plus fort. Puis, d'un seul coup, il arrache toutes les photos scotchées sur son mur et les entasse soigneusement sur son bureau pour que personne d'autre que lui ne puisse les voir. J'ai l'impression qu'il va péter tout ce qui se trouve autour de lui, tellement il a la haine.

Et c'était tout ce que je voulais.

La réputation de Baby aura au moins un avantage.

— Si ce putain de pédo' s'approche de chez moi, s'il touche à une photo de mes mômes, je le défonce.

Il parle fort pour que ses potes l'entendent, et juste comme ça, un bon prix vient d'être épinglé sur la tête de Baby. S'il passe par ici, s'il a le malheur de s'approcher des Black Fire, il va prendre cher. Et il a toutes les chances de venir par ici, puisque sa cellule n'est pas très loin, et qu'il adore venir mettre l'ambiance chez les Blacks à grand renfort d'insultes racistes et de cris de singe. Cet enfoiré va se faire massacrer.

— Pas trop fort quand même, susurré-je avec un grand sourire en lui tournant le dos pour retourner chez moi. Laisse-m'en un peu pour le jour de ma sortie. Faut que je fête ça.

Lamarck s'esclaffe, et quand je passe devant son chef de gang, ce dernier me regarde avec une expression presque fière. En temps normal, il ne m'aurait jamais laissé me jouer de ses hommes comme ça, cependant, Lamarck a échoué dans sa tentative de meurtre. Aux yeux de Kingman, il mérite cette petite leçon.

Je lance un clin d'œil au *leader*, avant de passer le reste de la fin d'après-midi dans mon lit, les yeux fermés, en pensant à la liberté qui arrive. À Isla qui reviendra pourtant toujours ici. Et qui ne m'aura plus pour éloigner les connards comme Duval ou Baby.

Va falloir que je fasse un peu de ménage avant de quitter Rockwoods si je veux qu'elle y soit en sécurité. Il va falloir que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider.

20

Ash

La sonnerie de la prison résonne à six heures trente pour que tout le monde se lève.

J'émerge difficilement.

Plus que huit jours avant ma sortie.

Huit jours avant de me retrouver à la rue…

Quelle merde.

Un tiraillement m'écartèle la poitrine, mais je le repousse en passant une main sur ma peau dure. Ce matin, la chaleur est à crever et, à peine levés, les détenus se mettent à brailler. Certains hurlent pour un peu de clim'. Frappent les barreaux de leurs cellules comme des animaux. D'autres s'agitent et s'en prennent à leurs codétenus pour évacuer un peu toute la pression, ce qui fait que quelques bastons éclatent de partout.

Les gardes, déjà sur les nerfs eux aussi, les calment rapidement. Les menacent brutalement.

Maxwell débarque en courant à notre étage, ses cheveux noirs impeccablement plaqués vers l'arrière, et il se met à hurler :

— Si j'entends encore un seul putain de bruit sortir de vos gueules de connards, je vous boucle toute la journée, compris ? Ça veut dire pas de bouffe, pas de cour extérieure, et pas de coups de fil à vos putains, pigé ?

Son rictus amer me dégoûte et me donne envie de le défoncer. Je m'appuie contre les barreaux de ma cage, et ferme les yeux en écoutant les cris s'atténuer. Les guérillas se consumer. À la place de Maxwell, j'aurais laissé les gars se défouler entre eux. Là, tout ce qu'il fait, c'est de nous menacer et de chercher à nous priver du peu de liberté qu'il nous reste : celle de nous exprimer. Il ne sent pas, ou quoi, que la révolte se propage,

enfle, empire ? Tous les jours, il y a des blessés. Des bagarres. De plus en plus violentes. Et quand on en aura marre de se retourner les uns contre les autres, quand on réalisera enfin que le vrai problème, au final, ça reste cet endroit pourri, ça va barder.

J'espère être sorti d'ici là, mais je peux toujours rêver. Au train où vont les choses, dans deux jours, toute la prison sera prise d'assaut par une bande de charognards qui sont probablement déjà en train de s'armer en conséquence.

Le calme revient de seconde en seconde, et Maxwell, qui exulte, nous lance un doigt d'honneur qu'il finit par sucer.

Les grilles s'ouvrent après plus de dix minutes supplémentaires, nous privant de la moitié de notre quartier libre d'avant la douche et le petit déjeuner. J'essaye de ne pas trop être touché, pourtant, bordel, j'avais envie de bosser un peu avec le môme, ce matin. Mon temps ici est compté, et j'ai besoin qu'il soit au point quand je serai parti.

Je vais le chercher chez Ezekiel et suis ravi de constater qu'il m'attend déjà, debout dans sa cellule. Je l'invite à me suivre en plein milieu du couloir à présent déserté.

— Donne-moi tout ce que tu as, gamin, déclaré-je en me mettant en joug.

Il m'imite, et durant quelques minutes, je pare ses coups, esquive ses frappes, tout en lui expliquant ce qui ne va pas dans son attitude, son comportement, son regard.

Ne jamais quitter l'adversaire des yeux, voilà le principal. Il est plus facile de feinter de cette façon, et par conséquent, de s'en sortir. Sans la jouer à la loyale.

Le petit nouveau se donne à fond, ce matin, ce qui me met de bonne humeur. Mais, rapidement, il s'essouffle, alors je le laisse s'appuyer contre la rambarde de l'escalier, dans son dos, et je fais craquer mes doigts.

Je m'avance vers lui, regarde en contrebas, et je réalise que ces trois étages qui me séparent du rez-de-chaussée ne m'ont jamais paru aussi dangereux. Pas parce qu'ils sont d'une hauteur effroyable. Pas parce qu'ils abritent les pires mecs que cette ville ait connus. Mais parce que je crève de peur de commettre à nouveau les mêmes erreurs, une fois dehors, et de me retrouver à nouveau ici jusqu'à la fin de ma vie.

— Comme tu ne bosses pas encore, j'aimerais que tu demandes à Ez de surveiller tes arrières, aujourd'hui, et que tu commences à te muscler un peu, annoncé-je au môme d'une voix distante. C'est important. Il y a pas

mal d'instruments dehors, où tu pourras progresser. Ce serait bien aussi que tu gagnes en endurance et en masse musculaire.

— Pourquoi ?

Sa voix trop douce m'attriste. Elle demeure celle d'un enfant qui n'a pas assez grandi pour se retrouver dans la cour des grands.

— Parce que je vais bientôt partir, le gringalet. Je vais partir, et il ne te restera que Raym qui, lui, n'en a plus que pour un mois. Alors, quand nous ne serons plus là, tous les deux, il faudra que tu saches te débrouiller seul, et surtout, que tu veilles sur Ez, d'accord ? Il sera ta responsabilité, après nous.

Le gosse se tourne vers le vieillard, assis sur le bord de son lit à réciter quelques prières.

— D'accord. Je vais le protéger, Ash. Vous avez tous été là pour moi quand je suis arrivé, je me sens redevable envers vous tous.

— Bien. Je suis fier de toi, gamin. Je t'ai vu avec ta copine hier, tiens. Ça n'a pas été trop dur ?

— Si.

Je soupire et lui demande d'approcher pour recommencer l'entraînement.

Tandis qu'il cherche à me frapper, à m'atteindre, il continue à parler, et je me dis qu'il y a de l'espoir, pour lui. Parce que ce môme, sous ses airs timides, il en veut quand même.

Il me frappe de plus en plus fort, et je commence à lui rendre les coups pour lui apprendre à esquiver.

— Sarah a pleuré durant près d'une heure, et moi aussi, à vrai dire. Elle a peur pour moi, mais je lui ai dit que j'allais bien, et que j'allais m'en sortir. Je pense qu'elle y a cru.

— Tant mieux, mon pote. Il faut qu'elle ressorte d'ici avec de l'espoir. C'est à nous de broyer du noir et d'angoisser, pas à nos proches qui sont en sécurité dehors.

— Tu as raison. Mais si le danger vient aussi de dehors, hein ? Qu'est-ce qu'il nous reste ?

— Tes poings pour te battre et ta rage pour vaincre, gamin.

Je lui souris, et il commence à se déchaîner contre moi, comme si le trop-plein d'émotions qu'il avait eu durant longtemps s'évacuait seulement maintenant. Je le comprends. Quand on commet un crime, il y a deux réactions possibles à ça.

La première serait de se barrer en souriant, parce qu'on a tout d'un foutu sociopathe.

La seconde, celle que je connais bien et qu'il a dû vivre, lui aussi, c'est un engourdissement total. Du corps, de l'esprit, et cette putain de question qui se met à nous tourmenter. « Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Prendre la vie d'un autre humain ne pourra jamais être facile, pas même quand ce sont les pires ordures de la Terre qui périssent entre nos mains.

Une fois que ce malaise est passé, que la paralysie s'estompe, il ne reste que la colère qui nous consume, et elle devient difficile à gérer au fil des jours. À domestiquer. Et plus encore, à dominer.

— Tu l'as sauvée, le môme. Ta Sarah, tu l'as sauvée, donc calme-toi.

— Me calmer ? Mais si elle retombe sur le même genre de mecs, Ash ? Qu'est-ce qu'il va se passer ? Bordel, tu n'imagines pas ce qu'elle a vécu ! Tu ne peux pas l'imaginer. Elle et moi, on se connaît depuis tout petits, tu vois. On a grandi dans le même quartier, à deux maisons d'intervalle. Et dès la première fois où je l'ai vue avec ses couettes et sa licorne mauve, j'ai su que c'était elle. Je l'ai su. J'avais quatre ans, on sortait de chez nous pour aller à l'école et elle m'a fait coucou avec ses petits bras pleins de bracelets. Puis, on a grandi, et on ne s'est jamais quittés. À l'école, je la défendais quand on l'ennuyait. Au lycée, je la serrais contre moi quand elle pleurait. On se disait tout, on ne se cachait rien, jusqu'à ce qu'elle commence à être harcelée, et si je n'avais pas insisté, Ash, si je ne l'avais pas forcée à me parler, elle aurait tout gardé pour elle tellement elle avait honte, tellement elle se sentait mal. Et je ne comprends pas comment elle a pu avoir honte, en réalité, parce qu'elle n'a jamais été coupable dans cette histoire. Parce que c'est ce salaud, le seul responsable. Lui qui la frappait. Et qui la touchait. Et qui lui disait tous les jours qu'il irait un peu plus loin. Elle était tellement terrorisée qu'elle angoissait à l'idée de retourner en cours. Et ce jour-là, le jour où j'ai enfin découvert qui la blessait, qui la tuait à petit feu, ça a été plus fort que moi. Je regrette d'avoir commis ces atrocités. Je regrette de l'avoir tué, ce connard, mais pas parce que j'ai pris sa vie. Je le regrette parce qu'à présent, Sarah n'a plus mes épaules sur lesquelles pleurer, ou mes mains sur ses joues pour effacer ses larmes et la rassurer.

Quand il me colle une droite magistrale, de celles qui viennent du fond du cœur, je grogne et lui attrape les poignets pour qu'il se calme. S'il

continue, il va se péter les os sur ma mâchoire et je m'en voudrais beaucoup.

— Je comprends, le gringalet. Je comprends ce que tu ressens, crois-moi. Je comprends d'où vient ta colère, ta haine, et je sais ce qui t'est passé par la tête pour que tu exploses de cette façon. Si tu veux un bon conseil, arrête de penser au pire ou tu vas finir par perdre la boule. Je sais qu'il n'y a rien de plus difficile que de se remettre d'une telle épreuve, que tu en sois la victime ou un simple témoin, pourtant la vie continue, et elle est bourrée d'emmerdes qui vont te tomber dessus de toutes parts. Ne les attends pas, point final. Laisse-les venir à toi, débarrasse-t'en, et avance. Continue à avancer, quoi qu'il t'en coûte, parce que quand tu stagnes dans les emmerdes, tu finis par te noyer.

Je lui donne une tape dans le dos, et quand il soupire lourdement, apaisé, je sais que j'ai fait du bon boulot avec ce gosse, ce matin.

— Faut que j'aille à la douche, mais n'oublie pas, gamin, tu dois t'entraîner. Et toute la journée, s'il le faut. Plus tu feras de progrès, moins il y aura de chances pour qu'on cherche à te bousculer.

— Compris.

— Et tu sais, un jour, tu pourras me dire ton prénom, ajouté-je en riant.

— On verra. J'aime bien quand on m'appelle gringalet, à vrai dire, rougit-il. Ça me donne un peu une nouvelle identité différente du garçon qui a commis l'irréparable.

— Ça te rassure, pas vrai ?

— Oui.

— Tu as l'impression d'avoir une autre identité depuis que tu as tué ? marmonné-je.

— Oui.

— Tant mieux si tu l'as intégré, le môme. Une partie de toi a crevé en même temps que le salaud que tu as buté, et cette partie, tu ne la retrouveras jamais. Pourtant, c'est une bonne chose, parce que ça t'empêchera probablement de recommencer les conneries. Parce que tu vas la regretter toute ta vie, cette pièce qui te manque.

Je l'abandonne avant qu'il n'ajoute quoi que ce soit, avant qu'il ne me demande si moi aussi, j'ai perdu un bout de mon âme. Bien sûr que oui. Mais, contrairement à lui, je ne la regrette pas, cette petite part de bonté en moins, parce que sans elle, je peux justement continuer à être un salopard,

raison pour laquelle je souris comme un malade, quand je croise Baby avant de quitter mon étage.

— Salut, lui lancé-je d'un ton amical.

— Hé, beau gosse, tu te ramollis ? Je pensais que tu allais venir me trouver au fond de mon lit pour m'étriper, hier. J'y ai beaucoup pensé, tu sais, susurre-t-il.

Je lance un regard à Maxwell qui nous observe attentivement. Je n'ai pas intérêt à toucher à son petit protégé, ou je risque de le payer cher.

— J'étais pas de corvée de chiottes, hier, alors je n'allais certainement pas te toucher. Et puis, je n'ai pas besoin de me salir les mains avec toi. Pas à quelques jours de ma libération. Lamarck va s'en charger à ma place. Je l'ai entendu parler de toi, et tu vas morfler, Baby.

— Ce sale négro ne me touchera jamais. Duval me protège.

Il glousse, et fourre les mains dans ses poches, jusqu'à ce que son pantalon tombe trop bas. Je grimace. Son tee-shirt est noué au-dessus de son nombril, dévoilant son ventre plat où je rêve de planter mon pieu jusqu'à ce qu'il crève. Son temps est compté. Le tic-tac qui sort de sa bouche résonne pour lui, chose qu'il n'a pas encore comprise.

— Duval n'a pas besoin de toi, Baby. Tu n'es que son bouffon, un pion sur son échiquier. Mais si tu ne me crois pas, va te promener du côté de chez les Blacks, et tu verras que j'ai raison. Depuis qu'on nous a libérés, ce matin, Lamarck n'arrête pas de mentionner ton nom. La guerre va éclater.

— Pas question que je me laisse avoir, chéri.

Baby lâche un petit rire aigu, et court jusqu'aux quartiers des Black Fire pour tenter de surprendre leur conversation. Il s'arrête devant la cellule de Lamarck, jette un œil intéressé à l'intérieur et, alors, le molosse sort de chez lui.

En général, les détenus attendent que les gardiens se cassent pour en venir aux mains.

Mais de savoir qu'un pédophile essaye de piquer les photos de tes gosses, ça ne doit pas aider à apaiser les tensions. Baby n'a même pas le temps de commencer à hurler comme un singe que Lamarck l'attrape à la gorge de sa main valide, et pousse un cri digne d'un animal déchaîné.

Je me fous de louper le petit déjeuner, ce matin.

Il n'est pas question que je rate le spectacle.

21

Ash

Lamarck est une machine de guerre. Une fois en route, rien ne peut l'arrêter. À l'instant même où il a attrapé Baby par la gorge, j'ai su que la journée allait être bonne. De voir son énorme poing s'écraser contre la gueule de ce fumier représente un *trip* tellement bon qu'il m'excite terriblement.

Même avec ses blessures, même avec les os de ses phalanges complètement pétées, il ne lâche rien.

Le poing énorme du colosse s'abat encore et encore sur la mâchoire, les reins, le bas-ventre de Baby qui couine comme un animal en train de crever. Bordel, ça fait du bien.

Même Maxwell, qui, en temps normal, aurait accouru, semble effrayé par la brutalité de Lamarck. Le sang gicle de partout. Le géant n'arrête pas de hurler de rage, couvrant les râles de douleur de son adversaire. Quand Baby s'évanouit, cependant, le garde finit par accourir.

Il pointe son pistolet à impulsion électrique vers Lamarck, mais ce dernier abandonne le corps inerte de son adversaire au sol, et retourne dans sa cellule de lui-même. Maxwell demande des secours grâce à sa radio portative, et semble soudain en pleine panique. Il réalise peut-être que si Baby claque, il va avoir de gros ennuis avec Duval.

Comme le spectacle se termine, je me tire pour rejoindre les douches avant qu'on ne fasse boucler tout l'étage, si jamais Lamarck pose des problèmes.

Au boulot, le calme est apparent, seulement. Dès que deux détenus se retrouvent l'un près de l'autre, j'entends des messes basses et des insultes fuser. J'entends parler de violence, de vengeance et de ras-le-bol.

Ouais, aucun doute là-dessus. Ça va bientôt être la guerre. Et elle va claquer comme une putain de balle de fusil d'assaut.

Nerveux, je me concentre sur le M60 Patton que j'ai devant moi, un magnifique char de combat qui a dû souffrir, en Irak. Il a été bien amoché, complètement éventré, mais je sais qu'en m'occupant bien de lui ces prochains jours, je pourrai le remettre en état comme il faut.

Parfois, je regrette de ne pas m'être engagé dans l'armée quand j'étais jeune. Peut-être que j'aurais eu une vie différente. Meilleure. Peut-être que tout ce qui a mal tourné dans mon univers aurait eu une fin moins tragique, et que mon frère serait encore de ce monde.

Mais rien ne s'est passé comme il faut, dans mon quartier, dans la maison de mes parents, et tout a dégénéré tellement vite que je n'ai rien compris, sur le moment. J'en ai encore mal au cœur, quand j'y pense. Quand j'entends les rires de mon frère dans mes souvenirs futiles, et quand je prie pour qu'il soit mieux là où il est à présent, même si je ne crois en rien en ce Dieu qui fauche des mômes innocents.

Je secoue la tête pour laisser tout ça de côté, et je me concentre sur la tôle que je soude, que je bichonne, et sur la ferraille défoncée par ce qui semble être une sale bombe. Parfois, je me demande pourquoi ces hommes sont considérés comme des héros. Nos soldats. Après tout, ils tuent pour protéger notre pays. Moi aussi, j'ai tué pour protéger, et je pourris dans une putain de cellule en me faisant poignarder par des mecs encore plus dégénérés que moi.

Ça me fout en rogne.

L'heure se met à tourner ; pas assez vite à mon goût. Le tic-tac de l'horloge commence à m'insupporter, tant il égrène les secondes avec lenteur. Je suis une boule de nerfs. Chaque pas qui approche un détenu de moi me détourne du boulot, si bien que je finis par me retourner, ma perceuse à la main, dès que j'entends un bruit dans mon dos.

Je suis menaçant.

Je suis un danger ambulant.

Les gars me sentent remonté à bloc, alors je pense qu'aucun d'eux ne tentera sa chance pour me planter, aujourd'hui. Je n'ai aucun problème avec les détenus qui travaillent avec moi, même si ça reste tellement facile d'acheter un mec qui n'a plus rien pour lui. Une clope, une heure supplémentaire au téléphone, de l'alcool. Ici, tout est bon pour oublier un peu que nous ne sommes plus vraiment dans le monde des vivants. Qu'on

nous a mis de côté, comme si le temps s'était arrêté, pour nous. Comme si nous n'avions plus aucune valeur, plus aucun mérite ; encore en vie, mais déjà enterrés. La lente asphyxie qui étrangle jusqu'à notre estime devient notre quotidien.

Lorsque le boulot se termine enfin, je suis le premier à sortir de cet enfer. Je rends mes outils, et quand le gardien a fini de les examiner, je me dirige directement vers la bibliothèque, le torse en sueur.

Passer des quarante-cinq degrés de l'atelier aux trente-cinq ambiants dans la prison me soulage, pourtant, Isla est la vraie bouffée d'oxygène de ma journée. Elle me fait émerger, elle me fait… fantasmer.

J'entre dans les lieux de ce pas lourd, synonyme de menace, et observe les quelques gars penchés sur leurs ouvrages. Ce sont tous des petites frappes, complètement inoffensives pour moi et qui, en général, ne s'intéressent pas trop aux livres. Je lève la main, claque des doigts, et, aussitôt, ils se redressent et dégagent de là. Alors, seulement, je fixe mon regard sur Isla, à l'autre bout de la pièce, et marche vers elle comme un prédateur affamé. Affamé d'elle, de son regard, de son parfum, de sa beauté.

Agacée, elle plante les mains sur ses hanches bombées, sculpturales, et soupire bruyamment. Pourtant, même comme ça, soûlée, elle est magnifique.

Je méprise cet homme qui l'a abattue, blessée, éraflée de ses mots, de ses mensonges. Je le méprise de toute mon âme. Il n'y a que de la bonté en cette femme, voilà pourquoi je la vois comme un diamant pur et magnifique dès que je pose les yeux sur elle.

— Ils étaient en train de bosser, je te signale ! s'emporte-t-elle.

— Là d'où je viens, quand on est polie, on dit « bonjour » avant d'engueuler les gens.

Sans lui laisser le temps de placer un mot supplémentaire, je passe le bras autour de sa taille fine et je l'embrasse. Avec envie, besoin, puis cette sorte de possessivité pleine de luxure et de violence qui lui provoque quelques frissons de plaisir.

Lorsque je la relâche enfin, j'ai le sourire aux lèvres.

— Bonjour, murmure-t-elle, toute radoucie.

— Salut, bébé. On n'a pas beaucoup de temps, je te préviens, grogné-je.

Je la soulève entre mes bras, dépose son joli cul sur la table la plus proche, puis je lui écarte les jambes pour me glisser tout près d'elle. Là,

mes mains relèvent le tissu fin de sa robe claire, s'agrippent à ses hanches, puis je soupire à mon tour :

— Parle-moi encore de toi.

Mes doigts se crispent sur sa peau. Recherchent son contact, la soie de cette chair chaude et délicate. J'ai du mal à m'en passer. Du mal à m'éloigner. Comme un foutu *addict*, mes lèvres trouvent sa pommette, mes poumons se gorgent de son parfum jusqu'à ce que mon sexe durcisse et, enfin, je peux me détendre. Cesser d'être cette machine de guerre constamment sur les nerfs. Seul avec Isla, tout… va… bien.

Soudain, elle éclate de rire, basculant la tête en arrière, ce qui me permet de dévorer sa gorge de baisers affamés. Tendu par ce désir brûlant qu'elle insuffle en moi, je passe le bout de la langue sur la courbe de sa gorge, puis suçote un instant sa lèvre inférieure au bon goût de sucre. De fraises. Elle a dû manger un bonbon récemment. Son goût sur sa langue me fait complètement bander.

— Je t'assure que je n'ai plus rien à dire sur moi, Ash ! Je ne suis pas intéressante du tout.

— C'est faux. Réponds à la question vingt-et-une, par exemple.

Elle sort la feuille de sa poche. Je suis toujours aussi flatté qu'elle la garde sur elle.

Son index glisse sur les numéros griffonnés à la va-vite, avant de s'attarder sur le vingt. *« C'est comment, dehors ? »*. Je regrette cette question à la con qui me met mal à l'aise, parce que j'ai l'impression qu'elle lui donne la possibilité de lire en moi, de comprendre que je me sens gêné. Et je déteste montrer mes faiblesses à qui que ce soit.

— *« Qui sont tes parents ? Comment se sont-ils rencontrés ? As-tu des frères et sœurs ? »*

— Tu vois que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre sur ta vie.

— Quelques-unes, oui. Heureusement que tu ne m'as pas demandé le nom de jeune fille de ma mère, ou le prénom de mon premier animal de compagnie, sinon j'aurais eu des doutes sur ta sincérité…

À mon tour, je ris, ce qui illumine ses beaux yeux brun whisky.

— Alors, mes parents, que dire d'eux ? Ils s'aiment. Ils s'aiment de ce genre d'amour qui fascine et qui met du baume au cœur. Ils se sont rencontrés au lycée, ont fréquenté la fac ensemble et ne se sont jamais quittés depuis. Ils ont tous les deux étudié la physique, mais quand maman est tombée enceinte, son mari a tout quitté pour prendre soin d'elle, car elle

a été assez malade. Alitée, par contre, elle s'est concentrée à fond sur ses études pendant que mon père s'occupait de tout, dans leur petit appartement. Enfin, je suis née, et ma mère est retournée à l'université, me laissant avec ce papa poule complètement fou de moi.

— C'est mignon.

— Je trouve aussi. Maman a fait carrière dans son domaine, elle est devenue une sommité, d'ailleurs, dans le monde de la physique. Mon père, lui, a passé une grande partie de sa vie à prendre soin de nous deux, puis quand je suis devenue assez âgée pour me débrouiller seule, il a repris ses études et travaille à présent sous les ordres de sa femme. J'ai passé toutes mes vacances d'été et d'hiver dans le ranch de mes grands-parents, et j'ai même vécu un peu avec eux à une époque, parce que je voulais apprendre à m'occuper du bétail.

— Cette fameuse période où tu voyais le soleil se lever sur le désert.

— Oui. Il s'est avéré que j'étais trop blonde pour ce travail, par contre.

— Comment ça ?

— Ma peau déteste le soleil. Cinq minutes et je me retrouvais avec un coup de chaud. Alors, tu m'imagines à passer mes journées dehors ? Im-pen-sa-ble. Je virais écrevisse sans arrêt. Oh, et je suis fille unique. Satisfait ?

— Oui. Mais j'en veux plus, encore.

— Ce que tu peux être insatiable, ma parole. Je n'ai vraiment rien d'autre à dire !

— Ah bon ? Quels groupes écoutais-tu, ado' ? Étais-tu une bonne petite fille studieuse ou la princesse du lycée avec tous les mecs à tes pieds ? Qu'as-tu étudié à la fac ? Pourquoi devenir bibliothécaire ? Et pourquoi avoir choisi de travailler pour le gouvernement ? Qu'est-ce qui a façonné la femme devant moi aujourd'hui, Isla ?

— Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tant ? murmure-t-elle en baissant les yeux, presque gênée que je puisse la trouver captivante.

— Parce que tu me fascines, Isla …

Je mordille sa lèvre inférieure. J'ai remarqué qu'elle craquait totalement pour ce petit geste si sensuel.

— Comment tu peux dire ça ? grommelle Isla. Je suis juste une femme quelconque. Fade d'après mon ex, frigide d'après le Sénateur…

— Tu parles de ce mec qui te rabaissait et de l'autre qui voulait te culbuter contre un meilleur salaire ? Bordel, Isla, arrête d'écouter l'avis

d'abrutis qui ne valent rien ! Si tu dévalorises une autre personne, si tu utilises ton ascendant pour l'obliger à exécuter tes ordres, t'es rien de plus qu'un salopard ! Il n'y a rien de fade chez toi, je peux te le jurer ! Tes sourires me rendent rêveur, m'ébranlent totalement, et ta façon d'aider les détenus, ici, représente plus pour leur estime et leur motivation que ce que ce foutu Sénateur pourrait faire de toute sa vie ! Puis, bon sang, si, toi, tu es frigide, je… Nan, j'ai même pas les mots. Ta passion brûle comme un putain de brasier en moi, chérie, et je peux te dire qu'il ne s'éteindra pas de sitôt. Maintenant, parle-moi de toi, ordonné-je.

Elle glousse.

— Je crois que je vais en avoir vite marre de cette phrase. Bon, je te réponds, mais ensuite, plus question que je raconte le moindre truc sur moi. Ce sera ton tour de passer à la casserole.

— D'accord.

Elle peut toujours courir. J'ai au moins mille autres questions en réserve pour elle.

— Mon groupe préféré, plus jeune, c'était… Non, je ne peux pas te le dire, tu vas te moquer.

— Allez ! Promis, je ne rirai pas, souris-je en pressant la chair généreuse de ses hanches entre mes mains.

Mon Dieu, ce que j'aime ça, sentir sa peau douce, toute tendre, sous mes doigts brutaux. Ça me rend complètement dingue. J'ai limite envie d'arracher le tissu de sa petite culotte sexy et de la prendre à même cette table. La seule chose qui me retient reste l'attente de sa réponse. Parce que je meurs d'envie de tout savoir d'elle, c'est plus fort que moi.

— Il s'agissait de Motörhead. Et je dois dire que je les aime toujours autant.

— Le groupe de métal ? soufflé-je, étonné.

— Oui. Et j'adore aussi le *punk* des années quatre-vingt et le rock indépendant. Étonné ?

— Carrément.

— Tu m'imaginais en train d'écouter de la musique relaxante et des chants d'oiseaux, avoue ? rit-elle.

— Oui, mais je dois dire que ça me plaît pas mal que tu aies une petite âme rebelle, en fait.

Je lui vole un nouveau baiser, et la laisse me raconter comme elle était studieuse, en classe. Comme elle avait toujours la première place en

concours et la meilleure note en sport. Isla a choisi des études littéraires par passion, puis elle s'est orientée vers les métiers du livre par hasard. Quand il devient évident que notre temps est presque écoulé, elle lâche un petit gémissement dépité et me regarde avec ses grands yeux de poupée. Bordel, elle pourrait me demander de me planter un couteau dans le cœur, à cet instant, je m'exécuterais. Je serais incapable de lui refuser quoi que ce soit.

— Et toi, tu veux bien me parler un peu de ta famille s'il te plaît ?

Voilà un sujet que j'aurais préféré éviter, et qui ne me met pas forcément de bonne humeur. Au contraire, même. La faille dans ma poitrine s'écartèle et me provoque trop de souffrances, pourtant je comprends aussi que dans cette relation, c'est donnant-donnant. Isla me laisse la découvrir autant que je le souhaite. Ce n'est que justice de lui autoriser à s'inviter un peu plus dans mon propre univers, si maudit soit-il.

— Mes parents aussi ont vécu l'amour fou. Ils se sont rencontrés plus tard, par contre, alors qu'ils travaillaient déjà. Ma mère bossait comme secrétaire pour un petit garage indépendant qui retapait des voitures anciennes, et mon père travaillait dans une centrale nucléaire. Il s'est fait bouffer par ce boulot, si bien qu'il a développé de gros problèmes de santé, pourtant, ça ne l'a jamais empêché de sourire. Il prenait la vie du bon côté. Il avait sa femme, ses deux mômes, pour lui, c'était suffisant. Tu sais déjà que nous vivions dans un quartier difficile. On y possédait une petite maison sans prétention, pas très solide, mais pourquoi en vouloir plus ? Un toit au-dessus de nos têtes, ça représentait déjà un luxe. Au fil des années, le quartier a commencé à devenir un peu plus dangereux, un peu plus violent, donc quand un nouveau voisin est arrivé juste à côté de chez nous, on angoissait. On croisait tous nos doigts pour qu'il ne soit pas pire que le précédent, et on a, au final, découvert un homme droit, honnête, intègre, avec le cœur sur la main. Il se trouvait toujours prêt à nous soutenir. Toujours. Quand ma mère rentrait avec des sacs de courses plein les mains, il l'aidait. Quand je sortais pour l'école et qu'il pleuvait à verse, il me lançait son parapluie depuis son porche. Peu à peu, il est devenu proche de nous tous. Pas un ami, non. Quelqu'un de confiance, en tout cas. Il avait la quarantaine, comme mes parents, donc il représentait un peu une figure paternelle quand notre propre père, à Milo et à moi, n'avait plus la force de jouer son rôle. Il avait beaucoup de hauts et de bas, avec sa maladie, ce que Peter, le voisin, nous a aidés à surmonter.

Je m'arrête, parce que de repenser à tous ces souvenirs devient brusquement trop difficile.

Isla passe soudain la main dans mes cheveux courts, et relève mon menton quand je baisse la tête pour lui masquer mes émotions.

— Tu n'es pas obligé de continuer, Ash. Ne continue pas. Tant pis, si je ne sais rien de toi. Je t'apprécie tel que tu es, de toute façon ; voilà le plus important.

Ses grands yeux sont pleins de larmes. Elle sent probablement la violence et le malheur arriver, mais je demeure incapable de lui raconter mon histoire d'un bout à l'autre. Il faut que je me force, pourtant. Et que je lui dise dans les grandes lignes ce qu'il s'est passé pour que ma famille s'éloigne de moi. Je veux qu'elle sache combien elle a d'importance à mes yeux, et il faut en passer par là. Me dévoiler. Lui prouver ma confiance comme *elle* me fait confiance.

— Bref, reprends-je d'une voix éraillée. Peter a fourni beaucoup de soutien à ma famille, et ça nous a soulagés. Puis… un jour, Milo a disparu. Et là, tout est parti en vrille dans notre vie.

— Je suis désolée. Je suis tellement désolée, murmure-t-elle en plaquant la main sur sa bouche. Dis-moi qu'il n'est pas…

— Décédé ? Si, Isla, la coupé-je. Mon petit frère est mort…

Pour la première fois de ma vie, je prononce ces mots à voix haute et ça brise quelque chose, dans ma poitrine. Dans mon âme. Ça me bousille. Ça me brûle. Ça me blesse. Ça… me détruit une nouvelle fois, comme une bombe qui explose à retardement dans mon cœur, alors je m'effondre contre elle et plaque le visage au creux de son cou, les lèvres sur sa gorge douce, parce que j'ai besoin de cette douceur, là, tout de suite. J'en ai besoin pour rester en vie, pour rester debout.

— Je suis désolée, répète-t-elle de sa jolie voix pleine de larmes, pleine de tendresse.

Et même si c'est trop tard, même si ça ne sert à rien, ça me réconforte d'entendre ça.

— On l'a cherché partout durant dix jours. Dix… Longs… Jours… Et il a fallu que ce soit moi qui tombe sur son corps. C'était moche. Barbare. J'ai pété les plombs. Durant son absence, j'avais tellement les nerfs que je me suis mis à sortir, à picoler pour oublier. J'avais quinze ans, merde, et je ne faisais que des conneries pour ne plus penser à ce gamin de dix ans que j'aimais plus que ma vie et qui avait probablement perdu la sienne. Parce

que même si j'avais espoir, je sentais au fond de mes tripes qu'il lui était arrivé malheur. Entre mes parents et moi, ça a tourné à la guerre. L'une de ces guerres sales où tous les coups sont permis, jusqu'au jour où je me suis retrouvé en prison. Trop tard pour faire machine arrière, j'avais foutu la merde une fois de trop, et je ne l'ai même pas regretté. Sauf quand, quelques années plus tard, la santé de mon père s'est dégradée et que je n'ai même pas pu m'excuser auprès de lui pour ce que je lui avais infligé. Pour la peine, l'angoisse, la colère. Sauf quand il nous a quittés sans que je ne puisse lui dire au revoir, et sans même que je n'aie le droit d'aller à son enterrement. Ça a été tellement horrible à vivre, Isla. Tellement horrible. Je me suis senti tellement mal, et ma mère venait me voir ici toutes les semaines, depuis toutes ces années, mais de la sentir si triste à cause de moi, à cause des bleus que j'avais au visage ou des cicatrices qui prenaient de plus en plus de place, je ne l'ai plus supporté. Je ne voulais plus de tout cet égoïsme qui la broyait et qui continuait à lui provoquer trop de souffrances. Maintenant qu'elle était toute seule, j'avais envie qu'elle reprenne sa vie en main et qu'elle revive. Qu'elle se remette à sourire. Alors, j'ai lancé une dispute terrible un jour, entre nous, au parloir, et je lui ai dit que je ne voulais plus jamais la voir. Loin de moi, je savais qu'elle renaîtrait, et j'espère tant qu'elle va bien, aujourd'hui.

Je l'espère tant.

Les derniers vestiges de mon cœur se morcellent dans ma poitrine en pensant à tous les gens que j'ai blessés. Pourtant, quand Isla passe les mains dans mon dos, comme pour remodeler ma colonne vertébrale brisée du poids de mes péchés, je me sens mieux. Mes plaies semblent guérir sous la douceur de ses doigts et mes cicatrices cessent de me gangréner la chair. C'est un soulagement. C'est trop bon.

— Ash… Tu as repoussé la seule personne qui te restait au monde pour son propre bien ?

Un petit sanglot lui échappe. Il résonne entre nous, presque timide, presque mignon. Plein de sentiments et d'émotions.

— Oui. Mais ne sois pas triste, bébé. Ça m'a calmé d'arrêter de penser à ma gueule cinq secondes et de la pousser sur un meilleur chemin. Ça a été la meilleure décision de ma vie, crois-moi.

— Pour elle, peut-être, mais pour toi ? Tu as passé des années sans une seule visite, sans nouvelles de l'extérieur, sans rien. Je trouve cela terrible. Et cruel. Tu t'es fait du mal, souffle-t-elle.

— Pas cette fois, non. Isla, il faut que tu comprennes une chose. Tout le mal que je me suis infligé, je l'ai voulu, et repousser ma mère n'en fait pas partie. Quand je sortais pour boire, pour me battre, pour affronter des mecs aussi paumés que moi dans les rues, là, je me blessais vraiment. Mais aider cette femme merveilleuse à aller de l'avant, c'est tout le contraire. Parfois, il suffit de faire passer les autres avant soi pour obtenir la rédemption qu'on a tant cherchée. Même si ça représente une vraie torture. Même si ça blesse l'âme.

— Je n'aurais jamais imaginé pouvoir avoir plus de respect pour toi, encore, et voilà que tu m'avoues avoir mis ton propre bien-être de côté pour protéger ta maman. Je suis…

— Ne dis rien, par pitié. Je ne l'ai pas protégée durant toutes ces années où j'ai déconné, donc c'était à mon tour de subir.

— Tu as réagi violemment à un épisode traumatisant, barbare de ta vie. N'en veux pas au gamin qui souffrait et qui n'arrivait pas à gérer. Par contre, tu peux être fier de tout ce que tu as accompli depuis. Ta rédemption, tu la mérites, Ash.

— Merci, soufflé-je.

Je réclame un nouveau baiser qui me laisse apaisé, et je souris tristement en me demandant ce qu'elle peut bien trouver d'intéressant, dans cette prison. Ce qui peut toujours lui donner le moral et le sourire.

— Tu ne regrettes pas ton ancien poste ? demandé-je d'une voix éraillée, pas franchement prêt à affronter sa réponse.

Quelle qu'elle soit.

— Oh non ! s'exclame Isla, l'air dégoûté. Même si j'aimais mon travail, ce poste devenait épuisant et complètement malsain. Le Sénateur me regardait comme si je représentais un morceau de chair fraîche à consommer sous peu. Et tous ses amis hauts placés qui venaient le voir agissaient de la même manière. J'avais une énorme pression sur les épaules, parce que merde, lorsqu'ils parlaient de moi comme si je n'étais pas là, je n'avais aucun droit de leur répondre alors que ça me démangeait terriblement. Tu n'imagines pas le nombre de propositions indécentes que j'ai dû repousser. Tu n'imagines pas le nombre de fois où ils ont insisté.

— Et ici, ma belle, tu penses qu'on te traite mieux ? Tu crois que moi, je ne te prends pas pour un objet à consommer ? grogné-je.

— Pas du tout. Je sais que tu me respectes.

— Tu te trompes peut-être, dis-je d'un ton menaçant.

— Arrête d'essayer de me faire peur, ça ne marchera pas, Ash. Je ne suis pas stupide au point de penser que tous les prisonniers me voient comme un être humain, non. Et je ne suis pas stupide au point de penser que les Sénateurs que j'ai côtoyés valent mieux que certains salauds enfermés à Rockwoods. Mais ici, dans cette bibliothèque, les hommes qui me demandent de l'aide pour leurs études me respectent vraiment. Aucun d'eux ne passe son temps à regarder ma poitrine comme s'ils voulaient la voir dénudée, s'amuser avec mon corps. Aucun d'eux ne m'a jamais traitée comme si j'étais une poule de luxe qui vendrait son âme pour quelques dollars et des bijoux en or. Et toi, plus que tous les autres, tu as de la considération pour moi.

— Comment le sais-tu ?

— C'est très simple. Je vais te poser trois questions, et tu vas y répondre. Ensuite, je te dirais si j'avais raison ou non à ton sujet.

— Je sens le piège arriver, maugréé-je.

— Où est-ce que je vis ? Connais-tu mon groupe préféré ? Et qu'est-ce que j'aime le plus au monde ?

— Tu vis dans un joli quartier de Phoenix, avec le soleil qui se lève juste pour toi et une vue splendide sur le sable ocre du désert, parce que tu es sur les hauteurs. Ton groupe favori… je dirais sans conteste Motörhead. Tu adores le métal, le *punk*, le rock indé' et tu aimes…

Mon pouls s'emballe, car je ne sais pas comment répondre à cette dernière question. Isla est une femme qui se gorge de tout ce qui est beau et doux, autour d'elle. Elle n'aime pas qu'un peu, elle aime à la folie. Tout. Tout ce qui lui plaît, tout ce qui la fascine.

— Tu aimes les bouquins comme s'ils étaient tes mômes, tu aimes les biscuits qui sortent du four parce qu'ils embaument ta maison et tu aimes les fleurs.

— Tu vois, sourit-elle avec confiance et plaisir, tu ne t'intéresses pas seulement à ce qui se trouve sous mes vêtements. Quand je te parle, tu m'écoutes. Et quand je te raconte des choses personnelles, tu les retiens. Néanmoins, tu as totalement faux sur la dernière question.

— Ah bon ? grogné-je. J'ai des doutes.

— J'aime absolument les fleurs, rit-elle en pointant les motifs sur sa robe. J'aime le parfum des petits gâteaux, évidemment. Comme tous les êtres humains normalement constitués.

Elle me lance un sourire éclatant.

— Les livres sont plus qu'une passion, ils me sont vitaux. Mais… Il y a mieux. Il y a plus vital, encore.

— Donne-moi la réponse à ta question, ordonné-je. Je veux savoir.

Ma voix rauque et sans tendresse ne l'effraye pas.

— Trouve-la toi-même, minaude-t-elle, ses joues rosissant de plus en plus.

Quand des pas arrivent à nous, je sais que nos dernières secondes sont comptées. Isla cherche à s'éloigner de moi, apeurée, mais je l'agrippe par la taille, la plaque délicatement contre l'étagère la plus proche et je réclame sa bouche d'un baiser sulfureux, profond, possessif jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer. Jusqu'à ce que les pas soient si près que le danger fait frémir cette femme d'honneur entre mes bras.

Je m'écarte rapidement pour m'adosser à l'étagère en face d'elle, et je lui souris comme un roi.

— Ce que tu préfères au monde, c'est que je t'embrasse, ronronné-je alors avec un brin de prétention dans le regard.

— Je savais que tu me connaissais par cœur, murmure-t-elle, amusée.

Le garde entre dans la pièce tandis qu'elle ramasse quelques bouquins sur la table où ses jolies fesses étaient posées, quelques secondes plus tôt.

— Mademoiselle, il faut partir à présent. La sécurité vous attend.

L'annonce du garde claque presque contre ma peau, presque comme un coup de fouet. Isla lui sourit, semblant soulagée que sa journée soit terminée, pourtant au petit regard en coin qu'elle me lance, je réalise qu'elle tente de le duper. Qu'elle voulait rester là, avec moi, aussi longtemps que possible.

— Oui, bien sûr. Gilliam, tes emprunts seront pour demain. Et n'oublie pas, par pitié, de me rapporter les quelques livres que tu as déjà en ta possession. Ce sont des prêts, pas des dons…

— Et si tu venais directement les chercher dans ma cellule, bébé, déclaré-je en la laissant partir devant, pour surveiller ses arrières.

Qui se balancent de droite à gauche dans sa petite robe.

Et me font durcir comme un malade…

— Je pourrais te montrer que j'ai du lourd en stock pour toi.

Je joue un peu les gros durs, mais, au moins, le garde ne risque pas de se dire que j'ai passé du bon temps ici. Connaissant un peu les matons, je sais qu'ils seraient capables de m'interdire de venir à la bibliothèque s'ils

savaient qu'Isla me plaît *à ce point*. Elle a d'ailleurs dû comprendre que je jouais un rôle, car elle se retourne sur moi en gloussant.

— Si tu parles de ta façon de draguer, je suis d'accord, c'est bien lourd.

Le garde éclate de rire, nous fait tourner à gauche juste après le vestibule, et la sortie se trouve enfin en vue. L'heure arrive pour Isla de retrouver la vraie vie, celle qu'elle mérite, et où les dangers sont moindres. Avant que je n'aie pu faire un pas de plus, le maton balance sa matraque dans mon ventre pour m'arrêter. Bordel, je n'ai pas réalisé que j'avais encore dépassé la ligne de sécurité au sol.

— T'avise pas d'avancer plus, Gilliam, grogne-t-il.

La porte s'ouvre dans un bruit étourdissant, et Isla sort de la prison. De mon monde. Je la vois qui s'arrête, qui a envie de se retourner vers moi, pourtant, le garde l'observe aussi et elle le sent. Alors, sans un dernier baiser, sans un au revoir, elle quitte mon champ de vision, puis la prison, et je retourne à mes quartiers, l'âme en berne.

Mon seul petit bonheur, avant de me coucher, reste d'apercevoir Baby le visage violacé, en train de boîter pour aller pisser. Il me lance un regard noir depuis l'autre côté du couloir. Il doit savoir que je l'ai manipulé, mais je n'en ai rien à foutre. Le principal, c'est que le résultat soit là. Et il me plaît beaucoup. Peut-être que cette fin de journée ne sera pas si terrible, en fin de compte. Peut-être que la chaleur assommante, les cris des détenus, la colère des gardiens n'a aucune importance. Parce que ce qui compte vraiment, c'est qu'on finit tous par payer pour nos crimes. Surtout quand certains doivent taxer plus que d'autres…

22

Ash

Quand j'ouvre les yeux ce matin-là, je suis conscient qu'il ne me reste que trois jours, ici. La folie ! Dans ma foutue poitrine, mon cœur pulse à m'en broyer les os. Me tabasse les côtes. Résonne sous mon crâne. J'ai à la fois hâte, et merde… Je suis terrorisé.

Je vais devoir repartir de zéro, tout réapprendre comme si j'étais un putain de môme. La vie en société, la valeur de l'argent, les relations sociales. Ici, c'est comme à la guerre. On n'a rien, et on se lève tous les jours en sachant qu'on pourrait nous en prendre plus, encore. Alors, comment je pourrais retourner à la vraie vie et y survivre ? Comment…

J'en sais rien.

Je regrette presque que ma peine arrive à son terme, parce qu'au moins, à Rockwoods, j'ai un toit au-dessus de la tête et de quoi manger trois fois par jour. Dehors, je ne suis plus rien. Je suis oublié. Ma famille s'est brisée, délitée, et ils étaient les seuls êtres au monde pour qui j'aurais tout donné. Pour qui j'avais encore de la valeur. Cette valeur, elle s'est effondrée le jour où j'ai tué.

— Arrête de ruminer, marmonne Raym qui vient de s'adosser à la grille à peine ouverte de ma cellule, ou tu vas avoir des cheveux blancs. Ce serait vachement moins sexy, non ?

Je me redresse, lui lance un regard noir, et je me passe la main sur le visage.

Un malaise me prend au corps. D'habitude, les mecs à tous les étages braillent, se plaignent, gémissent ou hurlent à pleins poumons. Là, le calme règne. La tempête se lève doucement, mais sûrement, et va tout dévaster sur

son passage sous peu. J'en suis certain. Ça couvait depuis quelques jours, et ça va finir par claquer.

— Tu sais, tu as le droit de demander de l'aide si tu ne peux pas…

— De l'aide ? le coupé-je. Ne me parle pas de ça, bordel. De l'aide, j'en ai eu besoin toute ma vie. Quand j'étais gosse et que je devais traîner avec des salauds pour ne pas devenir une cible à massacrer, parce que les flics ne venaient pas dans mon quartier. Quand mon père est tombé malade et qu'aucun hôpital n'a voulu le soigner parce qu'il n'avait pas d'assurance santé. Et quand mon petit frère a été kidnappé, et que les autorités ont préféré attendre quarante-huit heures avant de lancer les recherches, parce qu'en vivant dans une baraque à moitié croulante, il était plus probable qu'il ait fugué. De l'aide, je n'en ai plus besoin aujourd'hui, et je n'en veux pas. Je me suis toujours débrouillé seul, et je continuerai comme ça jusqu'à ma mort, qu'elle arrive dans les trois prochains jours ou dans dix ans.

Je me lève, le bouscule, et remarque qu'Ez et le môme sont là, eux aussi.

— Si tu as besoin de décompresser, on peut s'entraîner quelques minutes, propose-t-il de sa voix toujours fluette.

— Merci.

Je souris un peu, l'agrippe par son tee-shirt et l'entraîne au centre du couloir pour avoir davantage d'espace. Durant quelques minutes, c'est moi qui donne des coups pour lui enseigner comment parer. Il observe mes mouvements, commence à les anticiper, d'ailleurs.

Il apprend vite.

Je comprends qu'il soit une grosse tête, ce gamin. Il aurait cartonné à la fac s'il avait eu l'occasion d'y aller ; si un salopard n'avait pas joué avec son destin et celui de sa petite amie.

Nous nous donnons à fond durant ces courts instants de temps libre, puis quand nous nous arrêtons, nous sommes en sueur, le pouls en vrac.

Le môme se passe une main sur le front pour balayer ses cheveux blonds qui lui collent à la peau. Quand je le vois, j'ai du mal à réaliser qu'il ait pu devenir cet animal furieux et sauvage en train de tuer un homme. Les humains sont si étonnants. Suffit qu'on s'en prenne aux gens qu'ils aiment pour que la frontière entre le bien et le mal explose entre leurs mains.

— Tu pars bientôt, à ce que j'ai compris, Ash, chuchote-t-il soudain. Puis, ce sera au tour de Raym.

— Oui.

— Qu'est-ce que je vais faire, si je ne parviens pas à protéger Ez ?

Leur relation a pris un tournant petit-fils/grand-père assez touchant. Ez passe son temps à lui apprendre la vie au sein de la prison, à lui donner des conseils et à le rassurer. Le gamin, pour sa part, lui raconte comment les choses se déroulent à présent, dehors, pour l'aider à voyager un peu.

Derrière ses grosses lunettes, je vois son regard paniqué, la tendresse particulière qu'il ressent pour notre aîné.

— Je sais que la plupart des hommes dans ces quartiers sont plus forts que moi, plus endurcis. J'ai l'impression d'être… leur prochain repas, et ça me terrifie, pourtant ce qui m'angoisse le plus, c'est de ne pas être à la hauteur pour Ez.

— Je vais te dire une bonne chose, le gringalet. Avant de pouvoir protéger les tiens, tu vas te prendre un sacré paquet de raclées, mais c'est comme ça que tu vas apprendre, t'endurcir et devenir meilleur. Peut-être que tu ne pourras pas toujours sauver Ez, ni même te sauver toi-même, pourtant, la seule chose que tu dois vraiment faire, c'est essayer. Recommencer. Essayer. Recommencer. Puis, vivre ou crever.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit-il en relevant le menton.

Je souris, parce que je pensais aussi comme ça, avant.

— On a tous peur de la mort, l'ami. Parfois, elle nous semble simplement plus agréable que la vie elle-même. C'est ton cas à présent, pourtant, crois-moi, si elle venait flirter avec toi à cet instant, tu supplierais pour qu'elle te fiche la paix.

Il hoche la tête, et je dois finalement me préparer pour la journée. Je vais me laver, m'habiller et déjeuner, puis j'ai à peine le temps de me mettre au boulot, à l'atelier, qu'une alarme se met à résonner.

Je me retourne vers Raym, en poste derrière moi. Chaque muscle de son corps s'est crispé, durci, parce que lui aussi a compris.

La guerre vient d'être déclarée.

— Je suis prêt pour les ennuis, me lance-t-il avec un grand sourire. En vrai, je suis prêt depuis que je suis né.

Je lâche un petit rire de dépit, et lui claque la main.

— Je surveille tes arrières, mon frère.

— Je surveille tes arrières, mon frère, répété-je.

D'un geste vif, il ôte son tee-shirt blanc pour s'essuyer le visage, et il le balance sur le côté pour que les gardes comprennent bien qu'il n'appartient à aucun gang. Sur son torse nu à la peau sombre, ses tatouages dansent. Cependant, aucun d'eux ne clame son appartenance à un groupe

quelconque. Chacun de ses mouvements, chacun de ses pas les rend comme vivants. Sans se soucier de rien, il attrape une énorme clef à molette qui lui servira de matraque en cas de problème, et il la glisse dans sa poche.

Je l'aurais bien imité si mon seul matériel, aujourd'hui, n'avait pas été l'énorme visseuse qui m'a servi pour remonter le char d'assaut pièce par pièce.

Les quatre gardes qui nous surveillent à l'atelier attrapent leurs armes à leur tour. Ils ne s'encombrent pas de leurs pistolets à impulsion électrique, mais dégainent directement leurs petits calibres dans une main, et leur matraque dans l'autre.

Il n'est plus l'heure pour jouer. Les choses sérieuses ont commencé.

— Tout le monde contre le mur du fond et les mains derrière la tête, hurle Trenton, nerveux. Le premier qui parle va regretter d'être venu au monde.

Je veux bien le croire. Vu le nombre de prisonniers par rapport à l'effectif des gardiens, ils ont intérêt à ne pas faire de quartiers s'ils veulent rester en vie. Nous, c'est autre chose. Peu de détenus ont encore quoi que ce soit à perdre. À Rockwoods, la spécialité, ce sont les lourdes peines.

On se dirige tous vers le fond de l'atelier sans ouvrir la bouche, pas même les petits malins qui ont l'habitude de jouer les caïds. Nous sommes tous sérieux, avec ces conneries. Ils ont probablement compris que l'orage avait fini par claquer, et que l'ouragan allait tout dévaster sur son passage. Leur vie est en jeu, là. La nôtre aussi, bien sûr, pourtant ça, ils s'en foutent.

Raym, juste à côté de moi, commence soudain à paniquer.

— Tu sais si Vi travaille, aujourd'hui ? murmure-t-il en glissant les mains derrière sa tête, m'imitant.

Trenton l'a entendu.

D'habitude si calme et droit, il se précipite vers mon pote puis, de toutes ses forces, lui donne un coup de matraque dans le ventre. Raym hurle, se plie en deux avant de tomber à genoux.

— Putain, marmonné-je tout bas.

Je l'aide à se relever malgré le regard haineux du maton, et, tranquillement, je reprends ma position de bon petit détenu soumis.

Quand il reçoit un appel sur sa radio et qu'il se détourne de nous pour répondre, je lance enfin à Raym :

— Elle est de repos, tu n'as pas à t'inquiéter.

— Merci. Seigneur, merci… soupire-t-il.

Il a de la chance. Moi, je n'ai qu'Isla en tête et je suis complètement angoissé à l'idée qu'il lui arrive malheur. Avec les détenus déchaînés, et les gardes survoltés, elle risque… Bon sang, elle risque gros.

Je suffoque de plus en plus avec cette foutue chaleur dans l'atelier, si bien que j'ai du mal à respirer.

Tiens bon, bébé. Dès que je peux m'échapper de cet enfer, je viens te retrouver.

Trenton remet sa radio à son épaule et rapporte discrètement la situation à ses collègues. On est tous là à les regarder, à attendre des nouvelles, nous aussi. Bordel, si les détenus se sont révoltés et qu'on sort d'ici les mains sur la tête, on va tous se retrouvés plantés en moins de deux.

— Très bien, lâche enfin le maton d'une grosse voix dure.

Il a l'air prêt à nous massacrer, pourtant je décèle quand même une terreur presque glaciale dans ses yeux bleus.

— Je veux trois groupes distincts immédiatement. Premier, deuxième et troisième étage.

Avec Raym, on se met l'un derrière l'autre et c'est Trenton qui se place devant nous.

— On va vous ramener dans vos cellules, et le premier qui fait un pas de travers, je le flingue, pigé ? Pas dans la tête, pas dans le cœur, nan. Dans les parties, et je vous préviens, j'ai été tireur d'élite durant trente ans. Maintenant, on se bouge.

Je commence à avancer, à me diriger vers lui. Il faut que je pose ma question, je ne peux pas me retenir.

— Chef, déclaré-je d'une voix étrange, presque irréelle, vous savez si la bibliothèque est sécurisée ?

Je déglutis ; lui aussi.

— J'en sais rien, Gilliam. Si tu t'inquiètes pour la blondinette que tu protèges, alors mets-toi à prier. Sans plus tarder.

— S'te plaît, j'ai besoin de savoir, grogné-je comme si je n'avais plus rien d'humain, en moi. N'oublie pas que vous n'avez pas que des ennemis, ici, Trenton. Tous les détenus ne sont pas uniquement animés par un besoin de vous humilier, de se venger de vous, ou de vous blesser. On peut vous aider à reprendre le contrôle, également.

Il secoue la tête, attrape sa radio et essaye de contacter ses camarades, tandis que nous nous mettons tous en marche pour rejoindre nos cellules. Et il essaye, encore et encore, sans que personne ne lui réponde.

Dans les rangs, la peur et l'angoisse montent d'un cran à chaque seconde qui s'égrène.

Nous nous dirigeons lentement vers les grilles déverrouillées à l'entrée de l'atelier, marchant en silence comme si nous étions dans le couloir de la mort, prêts pour l'injection létale. Je ne sais pas pourquoi, mais je le vis de cette façon. Là dehors, au cœur du chaos où nous allons bientôt nous jeter, il va y avoir tout un tas de mecs prêts à tout pour m'avoir, pour me déglinguer. Et moi, moi je ne pense qu'à ma jolie blonde. Je me fous de me prendre un nouveau coup, je me fous de crever dans cette prison ignoble, tant que j'arrive à la sortir de là.

Quand Trenton parvient enfin à avoir ses collègues à la radio, il s'éloigne de plusieurs pas et échange quelques mots avec eux.

Je suis une boule de nerfs sous tension, je suis en train de mourir à petit feu en attendant les informations.

— Isla se trouve toujours à la bibliothèque, par contre la pièce a été sécurisée, finit-il par déclarer.

Et le soulagement que je ressens est tellement puissant, tellement terrassant que je suis à deux doigts de m'écrouler.

Puis là, tout part en vrille.

23

Ash

Je crois que rien n'aurait pu nous préparer à ce que nous découvrons, quand nous arrivons enfin dans le vestibule. Les neuf-cents détenus de Rockwoods semblent s'être donné rendez-vous au cœur de la prison pour régler leurs comptes. De tous côtés, des bastons violentes et sanglantes éclatent entre les gangs. Les solitaires, eux, cherchent les gardiens en lançant des cris bestiaux et en hurlant leurs noms, des menaces, les vacheries qu'ils veulent leur faire subir. Chaque coup bas qu'ils se sont pris, chaque humiliation, chaque insulte, ils vont la rendre au centuple.

— Le premier qui quitte les rangs, je lui tire dessus, compris ? grogne une nouvelle fois Trenton. Je vous ramène à vos cellules, puis je vous enferme.

On connaît tous la procédure, ici. Vaut mieux jouer les bons petits chiens en chenil que de se prendre un tir de carabine, de toute façon.

On baisse tous les bras, prêts à dégainer nous aussi au moindre pépin. Et ça va bientôt arriver. C'est certain.

Les gardes mènent chaque rangée de prisonniers à leurs étages, mais une fois au troisième, les choses se compliquent davantage. Ici aussi ça sent la merde, sauf qu'en plus, les Blacks sont en train d'essayer de foutre le feu au bâtiment.

— Hé ! Arrêtez ça immédiatement ! hurle le maton en courant vers eux.

Raym et moi, on se regarde un instant. Bien sûr, il y a la tentation d'aller se joindre à la bataille, de régler nos propres comptes et de se défouler enfin un peu. Mais la raison veut que nous rejoignions nos cellules. Il s'agit de la meilleure chose à faire. Quand on doit régler nos dettes à Rockwoods, vaut mieux que les choses se fassent en douce que devant les matons déchaînés.

Pourtant, lorsqu'un cri étranglé nous surprend, on sait que nos belles résolutions vont tomber à l'eau.

On se retourne tous les deux en même temps, et là, je remarque Ez, allongé inconscient au sol, et le môme aux prises avec Duval qui le cogne sans plus s'arrêter. Avec une violence qui me prend aux tripes. Ils sont près du quartier des Black Fire, alors je suppose que Kingman a voulu les protéger dès le début des émeutes, puisque nous sommes tous les deux en paix, grâce à Isla.

— Raym, vérifie qu'Ez respire toujours ! hurlé-je tandis que nous nous mettons à courir vers eux.

Mon meilleur ami a le visage complètement démonté de peur. Ez a autant d'importance que sa propre famille, pour lui. Pour nous tous, pour être exact. Et je ne veux pas avoir à perdre un nouveau père, putain !

Le môme a dû bien se battre avec Duval, pour sa part, car il a la mâchoire bleue de coups, les lunettes de travers et le nez en sang. Ce pourri de nazi, pour sa part, n'a pas l'air d'avoir trop souffert, même si je remarque que le contour de l'un de ses yeux commence à gonfler. Mais il est en train d'abattre l'un de mes hommes, et là, je ne vais pas le laisser faire.

Surtout que le môme n'arrive plus à suivre, qu'il a l'air complètement K.O.. Les choses dégénèrent. Duval passe derrière lui, glisse le bras autour du cou du gringalet, il se met à l'étrangler, les muscles de ses biceps tremblants tant il le serre fort. Le visage du gamin dégouline de sang. Ses yeux se révulsent petit à petit.

Il a pourtant réussi à débarrasser Duval de son poignard, et je suis fier de lui. L'arme, qui gît à quelques mètres d'eux, attire mon attention et je la récupère pour la glisser dans ma poche. Je ne peux pas l'utiliser tout de suite, ou je risque de planter le môme qui gesticule encore un peu. De plus en plus fébrilement.

Quand j'arrive enfin près d'eux, je serre le poing et je vise directement la tempe de Duval qui s'effondre au sol, entraînant son adversaire avec lui. Aussitôt, je traîne le môme un peu plus loin et lui tapote la joue pour le faire revenir à lui.

— Je vais bien, je vais… bien, souffle-t-il. Ez ?

Je lève la tête. Raym a l'ancien entre ses bras et nous lance un regard soulagé.

— Il est en vie. Je l'emmène dans ses quartiers pour qu'il se repose.

— *Il* n'a pas besoin de se reposer, mais de défendre les siens. Je peux me battre, les gars… soupire Ez qui a repris ses esprits.

— Bien sûr. Tu viens de mettre le carrelage K.O., là, on l'a bien vu. C'était impressionnant, marmonné-je.

Raym éclate de rire et emmène Ez en relative sécurité, dans sa cellule encore ouverte. J'aide le gamin à se relever à son tour au moment où un cri retentit derrière moi. Duval s'est relevé, et nous charge comme un animal furieux. Son regard vicieux est rivé sur moi, et son rictus me file la chair de poule.

— Je vais te crever, Gilliam. Les bâtards qui protègent les macaques ne sont rien de plus que des traîtres, grogne-t-il.

— Casse-toi tout de suite ! crié-je au môme qui file rejoindre son codétenu.

Moi, j'attends enfin que le corps de Duval me rentre dedans. Entre nous, ce sera un petit mano à mano. Pas d'armes. Pas de coup fourré. Je veux le réduire en charpie, je veux que mes os explosent les siens.

Comme un foutu taureau, Duval arrive vers moi à moitié courbé, me ceinture la taille et nous chutons au sol tous les deux. Son premier coup part aussitôt, mais je l'arrête sans difficulté, serrant son poignet si fort que mes ongles arrachent sa peau.

— Je vais te buter, Gilliam. Et si je n'y arrive pas moi-même, Baby s'en chargera.

Je souris.

— Ah ouais ? Et il se planque où, là, hein ? Parce que je ne le vois nulle part, ton clébard.

Duval me sort un grand sourire énigmatique, presque dégoulinant de perversion, et un sentiment de malaise fleurit dans ma poitrine comme un poison qui s'y répand.

La bibliothèque est sécurisée. La bibliothèque est sécurisée. Je me répète cette phrase en boucle pour tenter de me concentrer sur ce salaud. Pour me rassurer un peu, aussi.

— Je ne peux pas blairer les négros, murmure-t-il soudain. Mais les mecs qui font honte à leur race en les protégeant, bordel… J'ai encore moins de respect pour eux. Merde, Gilliam, t'es un supérieur ! Tu domines. Efraym et Ezekiel devraient te baiser les pieds et trembler devant toi. Et crois-moi, ce sentiment terriblement excitant de voir la peur dans leurs putains de regards, y'a rien de mieux au monde.

— La seule raison pour laquelle tes victimes avaient peur de toi, c'est parce que tu es un psychopathe, Duval. Pas parce que tu te crois supérieur. Pas parce que t'as la peau blanche. Pas parce que tu penses avoir une intelligence au-dessus de la moyenne. Alors que t'es un blaireau. Bordel, qui ne serait pas terrifié de voir un putain de salopard, une torche à la main, s'approcher de soi ? Tu la vois, la différence entre ce que tu penses être et ce que tu es vraiment ? Un malade mental. Si tu étais si intelligent, tu n'aurais pas ôté la vie à des gosses, à des femmes, à des hommes sans défense simplement parce qu'ils ont la peau plus foncée que la tienne. Si tu étais intelligent, tu ne prônerais pas la haine envers des innocents.

— Je vois qu'ils t'ont déjà bien retourné le cerveau. Pas grave, tu n'auras plus besoin de réfléchir quand je t'aurais défoncé le crâne, ricane-t-il.

Moi aussi, je me marre, parce que Raym s'est pointé derrière lui depuis quelques minutes, qu'il a tout entendu de son petit discours de haine. Qui l'a blessé jusqu'à l'âme, bordel. Il tombe à genoux, et agrippe notre adversaire pour lui faire un étranglement arrière d'une puissance et d'une violence qui m'étonnent, venant de lui.

Duval ne peut plus bouger. Ses mains agrippent les bras durs de mon frangin qui ne se démonte pas un seul instant. Raym a… complètement perdu les pédales.

Soudain, une nouvelle alarme se met à résonner. Une alarme qu'on reconnaîtrait entre mille.

Bordel, les cellules vont se fermer dans quelques minutes, et tous ceux qui ne seront pas derrière les barreaux risquent de se faire buter quand la cavalerie arrivera.

— Raym, va te mettre à l'abri, grogné-je en me relevant.

Mais il ne m'entend pas. Ses grands yeux vert pâle sont écarquillés, hantés par des fantômes que je peux presque voir tandis qu'ils tentent de l'engloutir.

— Raym, répété-je d'une voix plus douce pour qu'il se calme, alors qu'il est en train de crever son adversaire.

Je ne l'avais jamais vu si violent, si bouleversé, si… haineux.

D'un geste vif, il sort son arme et la plaque contre la gorge de son ennemi. Je n'ose plus bouger. S'il déconne, il risque de prendre cher. Sa peine sera alourdie, et son âme ? Bordel, ce sera encore pire.

— Tu sais combien de fois mes parents ont été confrontés à des connards comme toi ? susurre-t-il à l'oreille de sa victime. À des monstres qui se

croyaient meilleurs, à des abrutis qui les méprisaient simplement à cause de leur couleur de peau ? Trop de fois. Beaucoup trop de fois. Et ils n'ont pas mérité ça, je peux te le garantir. Ils ont travaillé comme des chiens toute leur vie, ils ont inculqué à leurs enfants des valeurs et des principes qui te dépassent probablement. De nous deux, tu es la seule merde ici, ducon, et le seul à avoir une moralité douteuse. Mon père n'a jamais touché, violé une femme. Toi, si. Ma mère n'a jamais frappé, humilié qui que ce soit. Toi, si.

Et ses bras tremblent de plus en plus, tandis qu'il étouffe Duval. Tandis que sa lame l'érafle, y faisant perler un peu de sang.

— T'es un esclave, halète le néonazi avec ce qui lui reste d'air dans les poumons.

Si ce sont les derniers mots qu'il veut prononcer, alors il mérite de crever. Mais pas des mains d'un homme honnête, qui s'est retrouvé ici parce qu'il a protégé ses proches. Pas des mains d'un homme qui risque d'avoir cette vie fauchée sur la conscience.

Je le regarde se venger sans bouger. Sans trop savoir comment m'y prendre pour le calmer. Il s'agit de son combat. Sa propre existence qui se retrouve souillée par les propos de ce connard. Pourtant, je ne peux pas laisser mon meilleur ami dans cette galère.

— Un putain d'esclave, et ta tronche ne me revient pas. J'aurais dû te crever depuis longtemps.

— C'est toi, l'esclave, en réalité, susurre Raym. Celui de la haine qui te déforme la gueule. Mais t'inquiète, bientôt, tu ne me verras plus.

Le bras de mon ami se resserre autour de sa gorge. Quand Duval cesse de bouger, qu'il est inconscient entre ses bras, je marche pourtant vers mon frère de galère et, doucement, je le libère de son fardeau, lui ôtant son égorgeuse d'un geste doux.

— Ne le tue pas. Tu n'imagines même pas la souffrance, le dégoût qui s'abattraient sur toi. Tu n'imagines pas les insomnies et la torture que ce serait, même si c'est de ce genre de personne dont tu te débarrasses.

Raym hoche la tête. Il a toujours l'air ailleurs. Je l'entraîne rapidement vers sa cellule après lui avoir rendu son arme, tandis qu'autour de nous, des mecs hurlent, courent dans tous les sens en cherchant quelqu'un sur qui se défouler. Pourtant, les grilles vont bientôt se fermer. Ils ont intérêt à se mettre à l'abri, et vite fait.

Tout à coup, on hurle mon prénom, et mon pouls se met à accélérer.

— Gilliam !

Il s’agit de Trenton qui se bat avec l’incendie d’une cellule, un peu plus loin. Tandis qu’il manie l’extincteur avec dextérité, il se tourne vers moi, l’air sombre.

— La bibliothèque a été attaquée. Elle est prise d’assaut, m’apprend-il d’une voix pleine de compassion.

Alors, j’oublie tout ce qui se passe autour de moi et je cours vers le chaos du rez-de-chaussée sans me soucier du danger, des menaces ou de ces mecs qui n’attendaient qu’une chose. Que je me pointe enfin pour me foutre six pieds sous terre.

24

Isla

Quand j'arrive à Rockwoods, un sentiment de malaise me noue aussitôt l'estomac. Si d'habitude le hall et le vestibule fourmillent de vie, ce matin, c'est tout le contraire. Les lieux sont désertés, comme si les détenus se cachaient dans leur cellule en attendant... Quoi ? La question reste en suspens.

Le bruit de mes pas résonne sur le carrelage tandis qu'un garde me conduit à la bibliothèque, et ça m'angoisse.

En traversant le large couloir, j'ose un regard en l'air, vers les étages supérieurs où tous les prisonniers semblent s'être rassemblés. Ils sont par groupes de dix, parfois plus, devant des cellules et font des messes-basses. Je ne suis pas rassurée pour autant.

Il se passe quelque chose. Même moi, je le sens.

Le gardien à mon côté pousse un grognement en suivant mon regard, et j'ai de la peine pour lui. Âgé de presque soixante ans, il doit en avoir vu, des horreurs, ici. Et il n'est probablement pas prêt pour une nouvelle vague de violence.

Je frissonne et frotte mes bras avec vigueur.

— Ne t'inquiète pas, ma petite. Il faudrait être fou pour tenter quoi que ce soit. Rockwoods dispose d'un arsenal bien fourni, et si les prisonniers venaient à se rebeller, on tirerait dans le tas sans se soucier de rien.

Il espère me rassurer, là ? Bon sang, dire qu'Ash doit être au boulot depuis un moment, déjà. S'il lui arrivait quoi que ce soit, j'en serais anéantie. Il ne mérite tellement pas ça !

— Je m'appelle Isla, par ailleurs.

— Et moi, Warden. Je suis ici depuis plus de trente ans, et jamais un civil n'a été blessé sous ma garde. Alors, n'aie pas peur, d'accord ?

— Je n'ai pas peur, rétorqué-je en tordant mes mains devant moi.

L'atmosphère pèse étrangement, ce matin. Le calme en devient angoissant.

Je me suis peu à peu habituée aux cris, aux rires fous, aux grognements, et même aux curieux qui passent me voir juste pour être face à face avec quelqu'un qui ne soit pas un homme. Mais ça ? Ce sentiment d'être isolée, seule face à une meute de prédateurs, c'est complètement déstabilisant.

Nous entrons tous les deux dans mon petit fief, et Warden se met à fouiller les lieux. Il n'y trouve aucune arme, ce qui est étrange, parce qu'en général, les gardes en découvrent toujours quelques-unes, un peu mieux planquées à chaque tentative.

Les détenus… Ils les ont toutes gardées pour eux. Sur eux, cette fois.

Mon malaise s'accentue. Mon pouls se met à bourdonner jusque dans mes tympans, me laissant quelques secondes l'esprit ailleurs.

Ce matin, nous avons atteint le pic des températures, dehors. À six heures, quand je me suis levée, il faisait déjà trente-huit degrés. Je n'imagine même pas à combien ça monte, ici, dans cet endroit confiné où l'air circule à peine. J'ai déjà la peau complètement moite. Ma robe s'y colle et me semble presque l'écorcher.

Quand Warden a terminé son inspection, il ressort pour se poster devant l'entrée, et moi, je reste plantée là à attendre les étudiants, les lecteurs, les curieux. Personne n'arrive.

Mon pouls accélère encore un peu, me permettant difficilement de respirer.

J'avance de quelques petits pas vers le garde et observe attentivement le vestibule toujours vide puis… qui commence à se remplir petit à petit. Pas de façon naturelle, non, mais comme si des troupes de soldats débarquaient et se préparaient à la bataille.

Des gangs, réalisé-je rapidement.

Des hommes arborant les mêmes tatouages violents se regroupent, et s'ameutent, se parlent tout bas, lancent des œillades meurtrières aux autres groupes.

— Peut-être que tu devrais rejoindre l'entrée et demander à ce qu'on te fasse sortir d'ici, Isla, murmure Warden en mettant la main à son pistolet électrique. Ouais, ce serait la meilleure solution pour toi.

— Vous… Vous m'escortez, s'il vous plaît ? soufflé-je en constatant que plus d'une centaine d'hommes sont désormais amassés dans le vestibule.

— Bien sûr.

Nous avons à peine esquissé un pas qu'il me barre le passage de son bras.

Une vingtaine de gardiens a débarqué, leurs armes à la main, et les pointe vers le hasard des hommes attroupés face à nous.

— Qu'est-ce qu'ils font ? couiné-je. Ils ne peuvent pas tirer dans le tas.

— Ils ne vont pas se gêner, ma petite. C'est eux ou nous, là, parce que ça va claquer, et crois-moi, il n'y aura de pitié pour personne.

Voilà la raison pour laquelle il me pousse à reculer petit à petit vers la bibliothèque. Le risque de balle perdue devient trop grand pour moi, alors que tout ce que je veux consiste à me ruer vers la sortie.

Maxwell, qui dirige le groupe de gardiens et que je reconnais facilement, se met à hurler à la foule :

— Que tout le monde retourne dans sa cellule, bande d'enfoirés ! Si vous voulez jouer aux plus malins, on va vous buter sans même verser une petite larme, pigé ?

Un hispanique d'une trentaine d'années, au corps ravagé de cicatrices, s'avance en souriant, les mains en l'air.

— On ne fait rien de mal, chef. On discute juste. On en a encore le droit, à ce que je sache, non ?

— Alors, va parler depuis ton putain de trou, *cabrón*. T'es pas à Mexico, ici. Tu respectes *mes* règles, et peut-être que je ne te buterai pas. Simple, non ? Pourtant j'ai l'impression que tu ne comprends pas. T'es débile ou ton anglais est trop pourri ?

Il éclate de rire, pointe son arme sur sa propre tête et joue les idiots pour insister sur la stupidité supposée de ce prisonnier. Je me sens totalement gênée et dégoûtée de faire partie de ce monde. Celui où humilier les gens est plus facile que de les respecter.

Le détenu, qui commence à s'énerver, esquisse un pas en avant en baissant les bras, réalisant qu'il se trouve face à plus fort que lui.

— Tu as toujours été un sale merdeux, Maxwell. Mais si tu crois qu'un seul d'entre nous a peur d'être tué, tu te goures. On préférerait tous être morts plutôt que de revoir ta sale tronche tous les matins, *coño*.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, là ? halète le garde en lâchant un rire court et étonné. *Coño* ? J'le connais pas, ce mot.

— Ouais, j'ai vraiment l'impression que tu ne comprends pas. T'es débile ou quoi ?

Derrière l'homme, tous ses camarades se mettent à rire et à grogner le mot *coño* pour énerver Maxwell. Peu à peu, tout le reste des différents gangs se met à scander l'insulte. Ça marche un peu trop bien pour l'enrager, parce que sa peau pâle devient tellement rouge que j'ai l'impression qu'il va se mettre à hurler.

Le gardien grogne. Secoue la tête, si bien que ses cheveux noirs et impeccablement peignés vers l'arrière retombent sur son front.

Maxwell prend une profonde inspiration, et d'un ton plein de haine, il répète une dernière fois :

— Tout le monde… dans sa putain… de cellule.

L'air amusé et débonnaire, l'homme face à lui glisse la main sous la ceinture de son pantalon pour mimer une poche qu'il n'a pas. Là, Maxwell sourit comme un animal dangereux.

— Arme ! hurle-t-il.

Et il tire.

Comme ça.

D'un seul coup.

Droit sur son adversaire.

En pleine poitrine.

Je hurle.

Une immense tache rouge s'épanouit sur sa peau assombrie de tatouages.

Je hurle.

Ses yeux se fixent droit sur Maxwell, pleins de haine. Puis de lassitude.

Et je hurle encore sans pouvoir me retenir, et sans pouvoir m'arrêter. C'est là que le carnage commence. Les prisonniers, enragés par ce tir non justifié, se mettent à se ruer vers les gardes qui répliquent, mais ils sont rapidement envahis. Démunis. Désarmés. Les cris, les insultes, les menaces, même, me font frémir et me terrifient.

Je commence à haleter, à chercher ce souffle qui s'est coincé dans mes poumons et refuse d'en sortir. J'ai peur. J'ai tellement peur ! Et, en même temps, je suis choquée de la barbarie de ce garde perfide et de la vague de violence qui s'abat sur lui et ses compagnons d'armes.

Rien ne va plus !

Je ne vais pas m'en remettre !

Une panique sans commune mesure me prend à la gorge, serre mon cœur dans un étau et j'ai soudain l'impression que je ne pourrai jamais plus respirer. M'en relever.

— Isla, il va falloir que tu sois forte et que tu prennes sur toi, parce que s'ils s'aperçoivent que tu es là, près d'eux, et que tu es incapable de te défendre, tu vas souffrir. Écoute-moi attentivement, souffle Warden en me prenant par la taille pour m'aider à rester debout. Tu vas compter jusque dix, et à chaque chiffre, tu prendras une très grande inspiration, même si elle est difficile, même si elle est douloureuse.

Je m'exécute, faisant entrer de minuscules bouffées d'air en moi, qui, peu à peu, se font plus longues, plus sereines et plus apaisantes.

— Bien. Continue comme ça et entre dans la bibliothèque. Je vais m'occuper de tenir tout le monde à distance !

— Pas question ! Vous venez avec moi ! Tout devient trop dangereux pour vous laisser seul jouer les soldats au cœur du champ de mines, parviens-je à dire.

Sans attendre son avis, je le prends par le poignet et nous nous barricadons tous les deux dans la grande pièce, poussant le lourd bureau devant les portes pour renforcer la sécurité.

Nous restons ensuite là un long moment, à angoisser tandis qu'à l'extérieur, les rugissements et les coups de feu n'ont pas cessé.

Un garde trop zélé et armé, il n'y a rien de plus dangereux.

À part un condamné à perpétuité avec cette arme entre les mains, Seigneur. Là, c'est la mort assurée pour tous ceux qui se trouvent autour de lui.

Quand un rire frénétique et aigu résonne dans le couloir menant à nous, mon corps entier se crispe douloureusement. Je me remets à inspirer longuement, profondément, pour enfouir cette angoisse en moi. L'angoisse des heures de torture à venir.

— Baby, grogne Warden.

— Baby, répété-je en le voyant s'avancer par le gros hublot à la porte.

Il s'y plaque sans douceur et se met à lécher la vitre en me dévisageant.

Sans cesser de le faire.

J'ai envie de vomir.

Derrière lui, d'autres détenus aux visages inamicaux tentent de repousser les portes, et, en s'y mettant à plusieurs, le bureau finit par bouger, centimètre par centimètre, leur laissant finalement la possibilité de

s'introduire ici. L'un d'eux, un homme mince à la peau ultrapâle et aux cheveux presque blancs, se faufile par l'ouverture. Son visage entier est tatoué de croix gammées et de flammes rouges aussi mal dessinées que terriblement effrayantes.

À chaque gloussement qu'il lâche, elles dansent sur ses joues.

À chaque menace malsaine et décadente qu'il profère à l'intention du garde, elles dansent un peu plus fort.

Je lâche un juron qui, l'espace d'une seconde, amuse Warden, puis nous nous précipitons vers la sortie pour percuter le bureau et le repousser. Les portes se referment brusquement, compressant son corps au niveau de son ventre. Il se met à hurler. Comme s'il était en train de se faire torturer par le pire des sadiques. Il se met à hurler, et ses camarades foncent dans les portes comme de taureaux enragés pour le libérer. Le bureau glisse sur le carrelage. Warden et moi ne pouvons pas lutter contre leur férocité. Nos chaussures dérapent sur le sol et nous repoussent, nous empêchant de protéger notre fief.

J'ai peur. De plus en plus peur. Je suis terrifiée.

— Vas-y, Adler, il y a de la place à présent, susurre Baby. Vas-y.

Le blond, sous cet ordre, se fraye un chemin, rampe sur le bureau et s'affale par terre, si près de nous que je sens distinctement son odeur rance de transpiration. Que j'entends ses halètements excités. Et lourds. Il se tient les côtes, l'air de souffrir le martyre, et quand il relève doucement son large tee-shirt blanc pour l'ôter, on peut voir la trace rouge et violacée du coup qu'il s'est pris quand nous avons refermé les portes sur lui.

Il s'exhibe, fier de son corps tatoué de mots salaces, et passe l'index sur l'hématome en formation.

Quand il relève la tête vers nous et nous foudroie de son regard haineux, plein de rage et de dégoût, je sais que le gardien et moi, nous allons souffrir.

— Vous allez me le payer, ricane-t-il. Vous allez tellement me le payer…

Il inspire profondément, et un masque de plaisir illumine ses traits, les flammes et les croix monstrueuses sur son visage émacié.

Warden me pousse soudain derrière lui, dégaine son arme, pourtant Adler se jette sur lui avec une telle rapidité qu'il n'a pas le temps de tirer.

Le garde s'en retrouve décontenancé, étonné, et même complètement affolé.

Pendant une ou deux secondes, il cherche à remettre les mains sur son pistolet, mais… sans y parvenir. Adler le cache derrière lui et se met à

l'attaquer.

Le suprémaciste commence à se déchaîner. En riant. Il frappe le gardien en plein visage avec un tel déchaînement de violence, de force, de rapidité, de motivation que je m'apprête à lui sauter dessus, pour défendre Warden, cependant, Baby, qui s'est immiscé dans la pièce, me ceinture et me force à reculer pour que je profite du spectacle.

Du sang éclate de partout, tache le sol, les étagères, les livres.

Le visage de Warden ressemble rapidement à un amas de chair en décomposition. Et j'ai beau me débattre, tenter de le rejoindre pour le protéger, Baby a une force qui me retient tout contre lui, et j'en ai la nausée.

Une fois que le garde ne bouge presque plus, qu'il s'affale au sol sans même gémir ou tenter de se défendre, Adler se lasse. Il attrape l'arme coincée à l'arrière de son pantalon, et s'amuse à la pointer partout autour de lui en lançant des « pan, pan, pan » qui résonnent entre deux rires déments. Il a l'air dans son monde, il a l'air… fou.

Je sens Baby qui se crispe, qui s'énerve, qui lâche des jurons étouffés contre ma gorge qu'il lèche. Je vais vomir, je vais vomir.

Il est peut-être le maître à bord, mais, apparemment, le blond est un électron libre, difficile à domestiquer.

— Couché, grogne simplement mon adversaire.

Ce simple mot suffit à calmer Adler. Il lance un petit couinement déprimé, et s'agenouille au sol avant de haleter, la langue pendant sur le côté de sa bouche comme… comme un chien.

Mon pouls se remet à tempêter.

— Alors comme ça, ma belle, toi aussi tu veux jouer avec moi ? Tu seras ma chienne, quand j'aurai fini de te mater, s'amuse Baby en glissant soudain les mains vers ma poitrine.

Je hoquette et agrippe ses poignets en grognant pour le repousser.

— Ne me touche pas !

— Et pourquoi pas ? Parce que tu appartiens à Gilliam ? C'est la principale raison pour laquelle je vais te ravager, chérie. Quand il te retrouvera, il ne sera même plus capable de te reconnaître.

Adler aboie, amusé, et les deux autres nazis qui sont entrés ici avec eux se marrent en s'adossant aux étagères, pour admirer le spectacle que Baby va donner.

Je suis peut-être terrifiée, pourtant jamais je ne le laisserai me blesser.

Malgré mes mains repoussant ses bras, Baby attrape le bas de ma robe et le remonte petit à petit. Mes couinements, tandis que j'essaye de l'arrêter, l'excitent et durcissent son sexe pressé contre mon dos. Contre mes fesses.

Mon cœur va exploser, tant il bat fort.

— Allez, sois une gentille chienne et laisse-toi dompter.

Il mordille mon oreille. De plus en plus fort. La douleur me fouette le sang, mais j'ose à peine bouger de peur qu'il ne l'arrache.

— Si j'étais réellement une chienne, connard, je mordrais. Donc, fais gaffe à toi.

Baby éclate de rire et, d'un coup, il me retourne vers lui et me plaque au mur dans mon dos. L'une de ses mains agrippe mes cheveux pour me tirer la tête en arrière, et quand son corps se plaque contre le mien, je ne peux… plus… bouger.

Mes doigts se plantent dans son visage pour le forcer à reculer. Pourtant, la douleur semble l'exciter davantage, parce qu'il se met à se frotter contre moi, et la nausée me saisit de plus belle.

Je me mets à grogner, et le son caverneux se transforme en cri quand il agrippe mon cou pour le serrer entre ses doigts.

Je me débats, je me débats, je me débats toujours plus fort. Tandis qu'il me serre de plus en plus fort. Si fort, que sa poigne me brûle la chair et y laissera des hématomes.

— Si je t'asphyxie, tu n'auras plus la possibilité de crier. Mais si tu ne cries pas, je ne vais pas prendre mon pied. Tu comprends mon dilemme, pas vrai ?

— Oui, soufflé-je.

Puisque je n'ai plus rien à perdre, puisque la partie est terminée pour moi, je ne vais pas me priver de lui dire ses quatre vérités. Malgré ma terreur, j'entrouvre les lèvres. Mon souffle devient bancal, difficile, brûlant.

— Ce que je ne comprends pas, par contre, c'est comment tu as pu te retrouver ici, plutôt que dans le couloir de la mort. En général, on pique les animaux enragés.

— La seule chose qui m'excitait, chez toi, c'est que tu appartiens à Gilliam et que j'ai vraiment envie de briser son joli jouet. Mais, bordel, continue comme ça, chérie. Continue à jouer les effarouchées, parce que tu me donnes envie. Je ne pensais même pas pouvoir bander pour de la chair qui ne soit pas bien fraîche et innocente.

Il lâche soudain mon cou, plonge la main entre nous pour sortir son sexe de son pantalon.

J'étouffe un hurlement. Un cri qui vient du plus profond de mes entrailles parce que je sais ce qui va arriver. Je le sais, je le crains, je le hais.

Derrière Baby, Adler se rapproche en couinant d'excitation. Et les deux autres suprémacistes font de même, attirés par la promesse d'avoir ses restes quand il en aura terminé.

— Laisse-la tranquille ! râle soudain Warden qui s'est réveillé.

Il peut à peine bouger, à peine ouvrir ses paupières tuméfiées. Des larmes ensanglantées roulent sur ses joues, s'incrustent dans les sillons de ses rides tandis qu'il tente de se redresser. Sans aucune chance de succès. Et je souffre pour lui, parce que je vois bien qu'il a mal. De toute ma vie, je n'avais jamais vu personne à ce point tabassé. C'est… horrible.

— Les gars, si vous montriez à notre ami à quel point on peut prendre soin de lui, aussi ? susurre Baby.

Il les regarde se précipiter vers le gardien. J'ai, un instant, peur qu'ils ne se remettent à le frapper, mais ils sortent également leurs membres durcis, et je sais alors qu'ils nous réservent pire, bien pire qu'un passage à tabac ou qu'une exécution rapide.

Deux larmes se mettent également à rouler sur mes joues. Elles n'ont rien à voir avec la douleur.

Toujours à quatre pattes, Adler s'approche de nous, grognant comme un animal excité, puis il glisse les mains sur mes jambes pour relever ma robe.

J'avais déjà du mal à repousser Baby. Seule contre deux hommes, je vais me faire… bousiller.

Baby approche son visage du mien et lèche mes larmes l'une après l'autre, même si je détourne le visage pour lui échapper. Adler, les doigts enfoncés dans le tissu de mon vêtement, y plante soudain les dents et tire de toutes ses forces pour en arracher un pan ! J'ai l'impression d'être dans un asile ! Ces hommes sont des malades !

Quand je pensais que les choses ne pourraient pas aller plus mal, un bruit sourd résonne à l'entrée de la bibliothèque. J'ai l'impression qu'une bombe a explosé, que les portes ont été arrachées de leurs gonds. Et un nouveau détenu arrive. Pitié, non.

Je ferme les yeux.

Je ne veux pas me retrouver face à la barbarie d'un autre homme. Je ne veux pas…

Pourtant, peu importe ce qu'il va se passer dans les secondes à venir, s'ils veulent faire de moi leur chienne, je promets de réellement me mettre à mordre. Sans m'arrêter. Jusqu'à leur arracher la gorge, s'il le faut.

25

Ash

Je défonce la porte de la bibliothèque d'un coup de pied, et la violence de l'impact l'écrase, l'encastre contre le bureau repoussé un peu plus loin.

J'entre dans ces lieux où, soudain, le calme s'installe, comme si tout le monde avait conscience que j'étais le vrai prédateur, ici. Le seul capable de les massacrer sans leur laisser un seul os intact.

Juste face à moi se trouve Warden, allongé au sol, dans un sale état. Il a du mal à ouvrir ses yeux contusionnés et sa poitrine se soulève à grand-peine. Devant ce pauvre vieux, deux des sbires de Duval se masturbent et vont bientôt éjaculer sur lui, histoire de bien l'humilier. Ça me fout en rogne. Qu'ils adulent des mecs comme Maxwell, je peux comprendre. Ils sont tous de la même engeance. Des fils de putes. Mais le gardien fait partie de ces hommes d'honneur, avec un code et encore un peu d'humanité. Il ne mérite tellement pas d'être molesté de la sorte.

Avant qu'ils ne puissent finir leurs petites affaires, je me précipite vers eux, les attrape tous les deux à la gorge et je serre pour les étouffer, avant de les plaquer brutalement contre le mur, à ma gauche. Leurs crânes se fracassent contre le béton armé. Une fois, deux fois, trois fois. Puis ils s'effondrent à mes pieds sans plus bouger.

Je les ai peut-être tués.

Mais… je n'en ai rien à foutre.

Un petit couinement apeuré me surprend alors, et je réalise qu'Isla se tient là. Elle n'a pas été évacuée, elle ne se trouve pas en sécurité. Comme je l'avais pourtant espéré malgré tout.

Coincée entre Adler et Baby qui la touchent, qui la retiennent, elle semble prête à se briser juste sous mes yeux.

J’en ai mal au bide, mal aux tripes. Mal à l’âme.

Mon soleil. Mon soleil est en train de s’éteindre, et je ne le permettrai pas !

— Adler, attaque ! s’écrie Baby.

Il dégaine une arme. Adler, aussi.

Mais je sais que le chien de Duval ne l’utilisera pas. Du moins, pas tout de suite.

Ce mec est un cinglé, et il préfère d’abord mettre la main à la pâte plutôt que de faire dans la facilité. Ils pointent tous les deux leurs flingues vers ma tête, et ma belle Isla commence à gémir de terreur. J’ai envie de lui dire de ne pas s’inquiéter, que je me fous de ma santé autant que la sienne m’importe, cependant, je suis concentré à fond sur Adler qui se met à danser pour me rejoindre, après s’être relevé.

— T’aimes la valse, Gilliam ? Parce que quand on t’aura pété le bide, on te pendra avec tes entrailles à l’entrée de la bibliothèque, et on te fera valser d’avant en arrière. D’avant… En arrière.

Il se promène entre les tables et arrive à moi. Plante son canon glacial contre ma tempe.

Isla lâche un petit « non, pitié » qui amuse Baby.

— Qu’est-ce que tu es prête à me faire pour qu’on laisse ton copain tranquille, chérie ?

— Je… Pitié, répète-t-elle. Ne le blessez pas.

Elle ne répond pas qu’elle est prête à tout, mais nous le comprenons parfaitement, tous les trois, et ça me déchire la poitrine. Qu’elle mette sa sécurité en jeu, sa vie en danger pour protéger la mienne, ça… me… sidère. Je ne suis plus un homme depuis que je suis ici, je suis un animal en cage, un criminel, un foutu meurtrier. Il faut qu’elle sache que je suis un assassin, parce que quand ce sera le cas, elle ne me regardera plus comme ça. Avec autant de passion et de douceur. Deux choses que je ne mérite absolument pas. Tout comme sa protection.

Figé face à elle, face à sa bonté d’âme, à sa beauté, j’en oublie presque Adler qui rit comme un fou furieux, et qui saute, et qui saute, et qui saute sur place, son doigt vibrant contre la gâchette.

Des mecs comme lui, j’en ai croisé trop souvent. Et je ne les ai jamais laissés me prendre de haut. Ça n’arrivera pas aujourd’hui non plus.

Avec trop de facilité, j’agrippe le poignet maigre du blond et le lève vers le plafond. Un coup part tout seul, faisant éclater le béton et la poussière

autour de nous. Adler est mince, grand, et n'a pas la force nécessaire pour me maîtriser. Moi, si.

Je lui pète le poignet avec une telle férocité qu'il récolte une fracture ouverte, les os sortant de sa chair et le sang se mettant à pisser partout. Sans perdre mon calme, je ramasse son arme, l'abat sur son visage deux, trois, quatre fois jusqu'à ce que ses mugissements de douleur s'éteignent, et quand il s'écrase au sol, je me tourne vers Baby.

Il ne reste que nous trois.

Lui, retenant ma belle blonde tout contre son corps à moitié nu.

Moi, pointant mon flingue vers sa sale gueule de pédophile.

— Rhabille-toi, ordonné-je. Ou c'est là-dedans que je vais tirer, dis-je en désignant son bas-ventre.

Conscient que je suis loin de plaisanter, Baby perd son rictus amusé, et remonte son pantalon. Puis, il hésite. Me viser avec son flingue, ou le pointer sur la tête d'Isla. Quand il la choisit, je deviens nerveux, énervé, instable. Donc il retend le bras vers moi, parce que je suis dangereux, quand on menace les miens. Trop dangereux.

Et je n'ai pas peur de mourir, non, je suis juste terrifié à l'idée qu'il ne la blesse.

J'avance d'un pas. Puis, d'un autre. Jusqu'à ce que nos canons se touchent.

— Tu bouges, et je t'éclate la tête, Baby, grogné-je.

La sueur qui perle à ses tempes et sur son front lui coule dans les yeux, le forçant à cligner à toute vitesse. Le blanc a viré au rouge, ses pupilles sont dilatées. Même s'il fait mine de maîtriser la situation, il panique. Il veut s'en sortir comme toujours, alors que moi, je n'ai pas peur de crever. Il veut survivre, cependant, il sait que s'il touche à un cheveu d'Isla, je n'aurais plus la moindre pitié.

Et j'évite de la regarder parce que je sais qu'elle va mal, et que si je la vois dans cet état, je vais perdre les pédales. Bordel, il faut que je l'éloigne de là. De Baby. C'est un grand malade, un tordu. Je ne sais absolument pas quel sera son prochain coup, et sur ce putain d'échiquier, ça me fout dans la merde.

Ma respiration devient lourde. La sienne l'est plus encore. Il panique. Il ne veut pas mourir. Il ne l'a jamais voulu, d'ailleurs. Ce mec est une putain de bactérie, un virus, un nuisible, et comme toutes les saloperies de son espèce, il résiste.

Son visage, complètement violacé après le passage à tabac de Lamarck hier, reste bien la preuve qu'il peut subir et se relever. Moi, je vais lui prouver qu'il y a toujours plus fort.

Au moment où je vais enfin appuyer sur la détente, sachant pertinemment qu'il fera de même et qu'Isla se retrouvera seule, mais en sécurité, il la bouscule violemment, et elle me tombe entre les bras avec un petit cri surpris.

Je l'accueille dans mon étreinte, la serre fort contre moi, et me retourne pour canarder Baby. Ce pourri s'est déjà sauvé.

Les alarmes de la prison, assourdissantes, me semblent de plus en plus fortes.

— Trente… Vingt-neuf… Vingt-huit…

Le décompte final… Bordel ! Il me reste à peine quelques secondes pour retourner à ma cellule, avant la fermeture des grilles et le fait de devenir un foutu gibier pour tous les flics et les matons qui vont rappliquer.

— Viens, Isla, il faut qu'on aille se mettre à l'abri.

— Vite, Gilliam, râle Warden en tentant de se redresser.

Je l'aide à s'asseoir, dos à l'étagère derrière lui, et je lui rends l'arme chargée qu'Adler lui a volée.

— Si je croise un garde, je lui dis que tu es là et que tu as besoin d'aide.

— Merci.

Et sans pouvoir m'attarder davantage, j'attrape Isla par la main et je l'entraîne dans la mêlée en priant pour que personne ne prête attention à elle. J'aurais voulu garder le flingue, pourtant, si qui que ce soit entre dans la bibliothèque, Warden en aura plus besoin que moi. Il peut à peine bouger, à peine se défendre.

Isla se presse tout contre moi quand nous déboulons dans le vestibule, là où la guerre des gangs fait rage. Ça nous aide à passer inaperçus. J'hésite. J'hésite un long moment à la conduire à la sortie pour qu'on l'extirpe de la prison, mais une horde de détenus s'acharne sur la grille pour tenter de l'ouvrir, alors je me replie sur la solution la plus simple. Je vais la barricader à mes côtés. Elle y sera à l'abri, et quand tout sera plus calme, j'aurais la possibilité de la forcer à évacuer en toute sécurité.

On grimpe jusqu'au premier, puis au deuxième étage. Nos pas résonnent contre le métal des escaliers gris acier.

— Vingt… Dix-neuf… Dix-huit…

— Ash, un garde ! s'exclame soudain Isla.

Elle s'arrête sur un palier et je reconnais Trenton qui se charge d'un détenu ultraviolent.

— Trenton ! hurlé-je pour attirer son attention.

Il se tourne vers moi, le visage constellé de gouttes de sang.

— Warden est à la bibliothèque, il a besoin de secours !

— Et rapidement ! ajoute Isla.

Il hoche la tête, maîtrise son homme, et nous, nous recommençons à courir.

— Neuf… Huit… Sept…

— Le décompte, couine-t-elle en serrant ma main plus fort. Qu'est-ce que c'est ?

— Les cellules vont se fermer, et on a intérêt à être à l'intérieur avant.

— Oh non ! Et moi, je te ralentis, Ash ! Lâche ma main et cours !

— Pas question !

— Cinq… Quatre…

Je la soulève et la prends sur mon épaule comme un putain d'homme de Cro-Magnon.

— Trois…

Et je monte la dernière volée de marches pour rejoindre le troisième étage, avant de courir vers ma cellule un peu plus loin. Bordel, elle ne m'a jamais semblé si inatteignable !

— Deux...

— Grouille, Ash ! s'écrie Raym en se passant une main sur la mâchoire.

Il est déjà dans ses quartiers, à me regarder avec appréhension.

Je ne vais pas y arriver, putain !

— Un…

L'alarme résonne encore plus fort, les sons se précipitent, et les grilles de tout l'étage se mettent à se fermer petit à petit. Isla panique. Griffe mon dos.

Tous ces foutus hurlements résonnent autour de nous. Ceux des détenus, ceux des matons. Ceux de ma meute qui m'encouragent et me pressent d'aller plus vite.

Encore quelques pas et j'y serai.

Encore quelques pas…

26

Ash

Mon souffle est brûlant. Lourd. Rauque.

Isla, dans mes bras, ne pèse presque rien, mais ses coups de griffe contre ma peau témoignent de sa peur, et pour elle, pour la protéger, je donne tout ce que j'ai.

Je pique un putain de sprint vers ma cage.

Je cours plus vite que si j'avais une horde de Ehre à mes trousses.

Puis bordel, j'y arrive enfin !

Je relâche Isla qui s'adosse au mur sombre de la 625. Tandis que le grondement des dizaines de grilles résonne aux différents étages pour s'écraser dans les verrous, je suis soulagé. Comme jamais je ne l'ai été de toute ma vie !

Mais il faut quand même que je la planque, ou nous risquons d'attirer l'attention, donc tout peut encore dérailler.

J'attrape le drap blanc de mon lit, j'en attache un coin au barreau en haut à droite, et l'autre à l'opposé pour nous créer un semblant de rideau afin de conserver notre intimité. Les autres penseront que je m'éclate avec un détenu. Je m'en fous. Le principal, c'est que Miss Bouquins soit enfin sortie d'affaire.

Une fois le drap étendu, je retourne vers elle, enfin apaisé, et je l'agrippe par la taille pour la presser contre moi. Son corps entier tremble. Le mien aussi. Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie qu'à cet instant, alors que toute cette folie se trouve derrière nous.

Je soupire. Lourdement. Et plaque mon visage dans le creux de son cou pour inspirer lentement son parfum sucré. Il me fait du bien. Il représente

mon calmant, mon anxiolytique, la drogue dure qui me percute les veines et les rends brûlantes, vivantes.

— Bébé, murmuré-je en prenant son visage entre mes mains pour plonger dans ses beaux yeux. Quelqu'un t'a blessée ?

— Non. Non, tu es arrivé à temps, souffle-t-elle. Merci !

— Je suis sûr que tu te serais débrouillée, ma belle. J'en suis certain, souris-je pour la rassurer un peu, parce qu'elle a l'air à bout.

— Ouais ! J'allais les mordre. Et les frapper. Mais…

— Pas de « mais » qui tienne. Tu les aurais bouffés. Point à la ligne.

Elle hoche la tête, lâche un rire nerveux, et au moment où elle va s'écrouler, je la retiens, puis l'aide à s'asseoir sur le bord de mon lit. Je me mets juste à côté d'elle, pose la main sur la sienne, sur sa cuisse dénudée, et je la serre.

— Tu as du cran de venir travailler ici jour après jour, et tu as eu un courage monstre en cherchant à me protéger, Isla. Je ne l'oublierai jamais. Pourtant, tu dois savoir une chose sur moi, y'a rien de plus important, là. Je…

— Non, ne me dis rien, s'il te plaît. La journée a été difficile, éreintante. J'ai… J'ai vu des hommes être abattus, j'ai vu des gardiens faire des choses atroces à des prisonniers sans défense. À d'autres qui les menaçaient. Je suis épuisée, Ash. Je veux du bon, je veux du beau, là. Tout de suite.

— Il n'y a rien de bon à Rockwoods, bébé. Rien du tout. On se trouve en taule, dans un établissement de haute sécurité. Si tu penses qu'on peut encore avoir de l'espoir, une humanité, des rêves, tu te trompes. Ici, on vit dans une zone de guerre où on risque chaque jour de marcher sur une foutue bombe. Et la plupart du temps, ce sont les mecs comme moi qui les posent.

— Je sais que c'est faux. Je sais que tu n'as rien à voir avec les…

— Les quoi ? grogné-je.

Je m'affale dans le lit, le dos au mur.

— Les tarés qui sont tout autour de moi toute la journée ? Là, tu te trompes. J'ai tué. J'ai tué un être humain. De sang-froid. Voilà pourquoi je suis ici aujourd'hui. C'est pour ça qu'on m'a enfermé.

Enfin, j'ai lâché ce putain de secret que j'aurais préféré lui cacher toute ma vie. Calmement, je la regarde ôter ses chaussures, se tourner vers moi et allonger ses belles jambes sur mon lit. Ça me fait… un effet dingue. Paisible, elle s'appuie sur mon torse, et ses jolies mains caressent les

tatouages qui s'y prélassent. Mes muscles, durs et humides de sueur, frémissent sous ses attentions pacifiques.

— Tu veux m'effrayer, pas vrai ?

— Non, Isla. Je veux juste que tu comprennes qui je suis, en réalité.

Parce que je vais bientôt sortir, parce que je veux continuer à la voir, parce que je dois crever l'abcès entre nous, je n'ai plus d'autre choix, je dois tout lui dire. Même si ça me tue. Même si elle me prend pour un monstre après ça, et qu'elle refuse de rester dans ma vie.

J'ai été égoïste durant trop longtemps, je ne peux pas continuer à lui masquer la réalité, jour après jour.

— Je le sais déjà, Ash. Tu es un homme qui a vécu trop de batailles, depuis trop de temps. Tu cherches toujours à prendre soin de ceux qui en ont besoin, de ceux qui le méritent, et oui, tu n'as aucune pitié pour les autres. Ce n'est pas pour cela que tu ne mérites pas qu'on se préoccupe de toi.

— Même si je te dis que j'ai battu quelqu'un à mort ? De mes poings ? En étant excité de le voir se vider de son sang, de l'entendre me supplier, et d'admirer la vie qui s'écoulait lentement hors de lui ?

— Ash, souffle Isla, le regard soudain plus sombre.

— Quoi ? Tu n'as plus envie d'être là près de moi, n'est-ce pas ? Dis-le. Dis-moi que tu préférerais être ailleurs, grondé-je d'une voix brutale.

— Non. Pas tant que je ne connaîtrai pas toute l'histoire.

Elle hausse le menton, toute fière. Sa foutue curiosité la perdra, un jour, pourtant je ne me vois pas garder tout ça pour moi plus longtemps.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit à propos de mon petit frère, qu'il a disparu et que personne ne voulait se lancer à sa recherche ?

— Bien sûr que je m'en souviens.

Sa voix douce est comme une caresse sur ma peau brûlante. J'ai horreur de parler de ça, horreur de me souvenir de ce drame, mais pour la toute première fois que je me confie à quelqu'un, je trouve ça important que ce soit à *elle.* À cette femme qui parvient, sans que je ne sache comment, à m'aider à retrouver un peu de mon humanité.

— J'ai commencé à sortir toute la journée, toutes les nuits pour tenter de le retrouver, dès l'instant où il n'a pas remis les pieds à la maison. Mon petit frère représentait… mon ancre. Il était adorable, gentil, toujours prêt à tout pour aider autour de lui. Quand la petite souris lui apportait un dollar, il le donnait aux mendiants dans la rue. Quand il trouvait un animal errant, il

l'amenait à la maison pour le laver, le nourrir, et on s'est vite retrouvés avec une véritable ménagerie, chez nous. Et bien sûr, il offrait sa confiance à tout le monde, voilà ce qui l'a perdu. Et moi aussi je me suis perdu, après ça. Après le drame. Mes sorties, mes recherches se sont transformées en quelque chose d'atroce. J'avais besoin de réconfort, et je le trouvais dans l'alcool, ce qui m'aidait à anesthésier la douleur et, surtout, ça me donnait le cran d'aller voir des mecs de plus en plus dangereux pour les interroger. Pour trouver le moindre indice sur la disparition de Milo. Une nuit, vers deux heures du matin, alors que j'avais passé la journée à arpenter les quartiers glauques pour parler avec les locaux et les gangs, je suis rentré vidé. Abattu. Sans aucun indice. J'étais tellement au bout du rouleau, chacun de mes pas me faisait souffrir. Je voulais m'effondrer. J'allais m'effondrer. Et là, j'ai vu Peter, le voisin, rentrer chez lui avec un ours en peluche entre les mains. Un petit ours bleu, ridicule, mignon. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis dit qu'il allait me l'offrir pour me remonter le moral, même si ça n'aurait rien changé à ma terreur et à ma colère. Et même si j'avais dépassé l'âge. Il était tellement impliqué dans les recherches, tellement à l'écoute de ma famille et moi. Vraiment, ce mec, on le voyait tous comme un ange, et c'est ça qui m'a aidé à tenir. Si, à deux heures du matin, il avait la force d'aller faire des courses pour nous aider à retrouver le sourire, il fallait qu'on reste forts, nous aussi.

Les mains d'Isla agrippent les miennes, et elle pose la tête sur mon torse, probablement pour me masquer ses larmes. Pourtant, je les sens s'échouer sur ma peau et rouler dessus. Ça me met en colère qu'elle soit triste. Mais ça m'apaise aussi qu'elle ait des émotions, de vraies émotions, et qu'elles soient en accord avec les miennes. Avec cette douleur dans mon cœur depuis que j'ai perdu Milo.

— Un ange, répète-t-elle. Un déchu ?

— Pour déchoir, il faut déjà être monté au Paradis, Isla. Ce mec, je pense que c'était juste un putain de démon déguisé pour détourner l'attention. Il a organisé des battues avec tout le voisinage, et on a ratissé le désert, les bois. Plusieurs fois par semaine. Il nous préparait les repas, il pleurait avec nous, puis un jour, je suis tombé sur le corps de mon petit frère. De mon étoile. Il avait été roué de coups, de tellement de coups qu'on le reconnaissait à peine ; il avait été abusé tellement de fois que son petit corps était complètement en charpie. Putain, j'ai gerbé pendant un mois après ça, après l'avoir trouvé. Et j'ai pleuré plus longtemps, encore. Tu sais ce que Milo

serrait dans ses bras, comme pour se protéger avec ce bouclier, quand je l'ai trouvé ?

— Un nounours bleu ridicule, mais mignon, sanglote-t-elle.

— Un putain d'ours bleu ridicule, mignon, qui a probablement été le tout dernier petit bonheur de mon frère avant qu'il meure.

Un mal de ventre me retourne soudain les tripes, alors je m'extirpe du lit pour marcher jusqu'aux barreaux de ma cage. Je les agrippe. Et les serre. Déversant ma frustration dans la douleur qui secoue mes os.

Je ferme les paupières. C'est une erreur, car, aussitôt, je revois Milo. D'abord souriant, tandis que je l'aide à faire ses devoirs. Puis, en train de rire aux éclats quand je lui apprends à jouer au baseball dans la rue. Et enfin, une suite sans fin d'yeux exorbités, de paupières tuméfiées, de sang partout, partout, partout, sur sa peau, sur son pyjama déchiré, sur l'herbe sèche où on l'a balancé.

Et les images ne cessent de me retourner l'esprit, de m'envahir l'âme, jusqu'à ce que les mains douces d'Isla caressent ma taille et s'échouent sur mes abdos. Sa jolie petite tête blonde pressée contre mon dos.

— Je suis tellement désolée que tu aies dû vivre toutes ces souffrances, Ash. Désolée pour ta famille, pour toi, pour ce petit bout de chou qui ne méritait pas tout ça.

— Non, il ne le méritait pas. De nous deux, c'est même moi qui aurais davantage mérité de me prendre une raclée, mais la vie est une putain de garce, et on en a fait les frais. Pourtant, je me suis vengé, et je peux te dire que ça n'a jamais été aussi bon, de se péter les os.

— Je peux comprendre.

— Vraiment, Isla ? Tu peux vraiment comprendre ? grogné-je en me retournant. Comprendre que la police n'a rien foutu pour moi, donc je ne leur ai pas dit que je savais d'où venait la peluche. Comprendre qu'en pleine nuit, quand Peter a mis les pieds chez lui après nous avoir épaulés sur les lieux du crime, je l'ai suivi, et je me suis introduit dans sa demeure en sachant très bien qu'il n'en sortirait plus jamais vivant. Tu peux le comprendre ?

— Oui.

Une nouvelle fois, elle hausse le menton. J'attrape sa belle gueule dans ma grande main tatouée, et j'essaye de voir, au fond de ses yeux, si elle cherche simplement à jouer les courageuses, ou si elle est honnête. Et je suis étonné de constater que oui, elle… me comprend vraiment.

Alors, je me remets à parler, à lui raconter ce moment de ma vie qui me hante et me harcèle. Je ne peux plus m'arrêter. Isla a besoin de savoir à quel point je suis dangereux, parce que je veux qu'elle ait peur de moi et qu'elle se tire. Qu'elle me repousse. Pour m'infliger tout le mal que je mérite. Tout le mal du monde.

— Peter a sursauté quand j'ai claqué la porte de toutes mes forces, derrière lui. Il était une ou deux ou trois heures du matin. J'sais plus. Je suis tellement confus. La police venait de quitter les lieux du crime et mes parents étaient rentrés à la maison, dévastés. Quand il a entendu du bruit, le voisin a allumé la lumière, et m'a souri avec ce petit air triste et amical, presque désolé qu'ont les gens qui viennent aux enterrements juste pour commérer. Je lui ai souri, moi aussi. Là, il a compris qu'il était dans la merde, parce que j'avais perdu les derniers relents de mon innocence, et que j'avais un prédateur juste face à moi. Si je voulais l'avoir, j'allais devoir en devenir un, moi aussi. Avec facilité, j'ai laissé tomber mon humanité. J'ai balancé mon âme au Diable. J'allais lui sauter à la gorge, pourtant il a lancé les hostilités le premier. Il m'a foncé dessus et a balancé son poing en plein dans ma mâchoire. J'étais habitué aux bastons entre gamins, mais cet homme, c'était un adulte, Isla. Il m'a démonté la tronche, il me l'a éclatée contre le mur le plus proche. Je me suis dit durant un moment : « C'est ça qu'a vécu mon petit frère avant de mourir. C'est ça. Cette violence. Cet acharnement. Cette putain de terreur parce qu'on sait qu'on va crever. » Je suis tombé au sol sans bouger. Je respirais fort. J'étais… en rage. Peter a reculé d'un pas pour m'observer, puis il a éclaté de rire. « Tu vas finir au même endroit que Milo, je crois. » Il me l'a déclaré à la gueule, de but en blanc, pour m'humilier, pourtant ça m'a fait l'effet d'un coup de fouet. Donc je me suis relevé, avant de le massacrer. Un coup après l'autre. Jusqu'à ce qu'il tombe au sol à son tour. Je lui ai sauté dessus, putain, et j'ai écrasé sa sale tronche sous mes pieds jusqu'à ce qu'il ne reste rien de lui. J'ai hurlé. Sans m'arrêter. La police a débarqué quelques minutes après. Ils ont dû me filer des calmants pour que j'arrête de crier. J'avais pété un plomb. Quand on m'a escorté hors de la maison, je me souviendrai toute ma vie de qui se trouvait là. Mes parents. Sur le pas de leur porte. Qui me regardaient comme si j'étais un monstre, parce qu'ils ne savaient pas ce que Peter avait commis. À leurs yeux, c'était moi, le détraqué. Puis, le procès est arrivé, et je ne l'ai même pas réalisé. J'étais perdu dans mon monde. J'aurais dû écoper de la peine de mort, parce que j'ai été jugé comme un

adulte, mais les flics se sont enfin mis au boulot, et ils ont réalisé que Milo avait été kidnappé, et massacré par le gentil voisin d'à côté. Le jury m'a pris en sympathie, surtout quand on leur a donné les photos de la chambre au sous-sol, celle où mon petit frère avait été retenu. Quand on leur a montré les clichés pris par Peter et qui donnaient tous envie de gerber. Ils ont su que ce bâtard avait des tas de sites pédopornographiques dans l'historique de son ordinateur. Moi, tout ce que je savais, c'était que Milo ne reviendrait plus, et que ça me faisait tellement mal que j'ai eu l'impression qu'on me trahissait, en me refusant la peine de mort. J'aurais voulu crever, Isla. Je l'ai voulu pendant des années.

Mes doigts relâchent la pression sur son petit menton et elle détourne immédiatement le visage.

— Alors, tu regrettes, maintenant ? D'être coincée ici avec moi, avec un monstre, un putain de sadique. Tu as envie de te tirer, pas vrai ? grogné-je.

Elle relève la tête avec soudaineté et son expression change, passant de la tristesse à une sorte d'instinct primitif qui la pousserait à reculer. Sauf qu'elle est courageuse, ma belle blonde. Elle reste plantée là, devant moi. Mais ses grands yeux de poupée, néanmoins, se gorgent de larmes, et tandis qu'elle ouvre la bouche, incapable de me répondre, mon cœur est transpercé par ce sentiment de trahison que je ne devrais même pas ressentir.

Je ferme les paupières. Essaye d'oublier qu'elle a peur de moi. Et je me maudis d'avoir, un jour, croisé son chemin. Elle qui a tant illuminé ma vie que ça va maintenant me faire morfler, d'être dans l'obscurité.

27

Isla

Ash m'a toujours paru tellement fort, tellement sauvage que rien ne pouvait l'atteindre, à mes yeux. J'aimais sa fierté et son allure de prédateur. J'aimais sa façon de jauger du regard tout le monde autour de lui, pour tenter de discerner d'où viendrait le danger potentiel.

La première fissure dans sa carapace épaisse a été cette question qu'il m'a écrite.

« C'est comment, dehors ? »

J'ai été émue d'être celle à qui il offrait sa confiance pour y répondre. J'ai été émue, et même plus que cela, d'apercevoir un peu de ce garçon qu'il avait été, puis qu'il a rejeté, abandonné, pour s'endurcir.

Aujourd'hui, la fissure que j'entrevoyais dans sa peau dure, sous ses tatouages excitants, a changé. Elle est devenue une brèche énorme qui semble s'ouvrir centimètre après centimètre juste devant moi. Ça me blesse. Qu'il ait mal, et, surtout, qu'il puisse penser une seule seconde que j'aimerais être loin de lui, à cet instant. Alors qu'il a besoin de moi, d'être apaisé, d'être rassuré après avoir écartelé au sang cette vieille blessure en lui. Celle de la mort de son petit frère.

Comme pour empêcher l'hémorragie, je pose les mains sur son torse et sens ses muscles frémir à mon contact. Son pouls battre et battre et battre. De moins en moins fort. Doucement, ses paupières s'ouvrent, et le bleu fumée de ses yeux somptueux s'obscurcit un peu.

— Isla, souffle-t-il.

— Ash, je n'ai pas peur de toi, allons ! De tous les endroits où je pourrais me trouver ce matin, si on me proposait d'aller ailleurs, je refuserais. Je veux rester ici.

— Dans cette foutue prison ? Tu as pris un coup sur la tête, non ? gronde-t-il, loin de me croire.

— Je me moque bien que l'on soit à Rockwoods, tu ne comprends pas ? Tout ce que je veux, c'est être près de toi, et devine quoi ? On dirait que j'ai ce que je désire le plus…

Ma voix devient plus sensuelle et un petit sourire en coin rayonne sur son visage.

— Qu'est-ce que tu insinues, bébé ? ronronne-t-il.

Il lève les bras, agrippe les barreaux derrière lui, faisant gonfler ses biceps durs et danser la lune, les loups, les arbres de cette forêt sombre qui y sont tatoués et remontent vers ses épaules en une brume menaçante.

Entre ses doigts bronzés, le blanc du drap qui nous protège est tranchant.

— Je n'insinue rien. J'*affirme.*

— Et qu'est-ce que tu « affirmes », dans ce cas ? Dis-le-moi. Je veux des mots sur tes sentiments, Isla. Je veux du vrai, du tangible. Je te veux, toi.

Je rougis et l'enlace doucement. Sa taille est ferme, sa peau si dure que j'ai envie d'y planter les ongles.

— J'affirme… Que…

Je déglutis.

— Que tu me plais. Comme tu es. Je sais que tu as commis un crime atroce, et je ne te juge pas pour cela. Je ne te condamne pas, non plus. La justice s'en est déjà chargée, et je crois que tu as fait plus que ton temps, ici. Ton coup de sang a été terrible, pourtant, honnêtement, je ne peux que comprendre ta réaction. Tu as agi avec tes tripes, avec ton cœur, tandis que ta raison se délitait petit à petit. Jamais je ne pourrai savoir ce que tu as ressenti, ce jour-là. Le jour où tu as découvert…

Je ne peux même pas prononcer ces mots. Ils me hantent, Seigneur, si douloureusement. Alors qu'il ait vécu tout cela, ça doit être atroce.

— Et je ne pourrai jamais savoir ce que ça représente de vivre quinze ans dans une prison, enfermé dans cinq mètres carrés et entouré toute la journée d'hommes qui veulent t'abattre. Ce que je sais, en revanche, c'est que j'ai envie de toi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que je peux bien avoir à t'apporter, sérieusement ? lance-t-il d'une voix tranchante, en acier blindé, tandis que son regard est plein de peine.

— Tu veux dire à part tes tablettes de chocolat ? J'adore le chocolat, Ash. Je le dévore sans modération…

Il s'amuse de ma remarque, puis reprend vite son sérieux.

— Toi, tu es mon soleil, Isla. T'es belle, t'es lumineuse, t'es… parfaite.

— Et toi, tu représentes ce recoin de ciel sombre et fascinant qui ne cesse d'attirer mon regard. Tu es peut-être dangereux, Ash. Tu es peut-être brutal, sauvage et violent, pourtant je sais qu'il y a quelque chose de bon en toi. Tu m'as dit que tu n'avais pas de cœur ; c'est faux. Il se trouve là. Juste…

Mes mains glissent un peu plus haut sur son torse, jusqu'à ce que des battements lourds et furieux les arrêtent.

— Là…, soufflé-je. Et il a souffert, il s'est brisé, il s'est étranglé autour des barreaux de ta cage, pourtant s'il était vraiment mort, tu le serais aussi. Tant que tu respires, tant qu'il bat, il peut renaître.

— Et si je n'en ai pas envie ? Si je préfère ne plus rien ressentir de toute ma vie ?

— Ce serait tellement facile, tu ne crois pas ? Tu n'es pas le genre d'homme à te satisfaire de la facilité.

Je lui souris. J'ai touché un point sensible, celui de son estime.

— T'as raison, lâche-t-il d'une voix tout éraillée.

Il baisse lentement les bras pour me saisir par la taille. Quand il m'embrasse, il n'y a plus rien d'autre qui compte à mes yeux, si ce n'est la brutalité de son étreinte, ce désir de possession qu'il m'avoue de ses doigts plantés dans mes hanches et… Oh, ce plaisir tellement décadent, tellement excitant, quand sa langue exige de la mienne une danse si savoureuse.

Mon corps tout entier semble se tendre, avoir ce besoin si simple, mais si charnel, de ses caresses. Ma poitrine se gonfle peu à peu, mais lorsque je suis sur le point de manquer d'air, je recule. D'un pas. Avant d'agripper le bas de ma robe pour l'ôter sans sommation.

Puis, vêtue uniquement de mes sous-vêtements, je plante mon regard dans le sien. Je suis gênée. Très gênée. Mais j'essaye de faire comme si j'étais sûre de moi, quand je me sens assaillie de complexes et d'une timidité presque maladive.

Ash m'admire de haut en bas. Lentement. Profitant du spectacle comme s'il était sur le point de se terminer avant qu'il n'ait pu s'en satisfaire. Son regard brûlant effleure ma bouche entrouverte, glisse sur ma poitrine entièrement visible dans ma lingerie de tulle bleu ciel. Mon ventre plat, où roulent quelques gouttes de sueur dans cet Enfer, frétille sous l'intensité qu'il dégage. J'ai envie de lui. Maintenant. Alors, je passe les mains dans

mon dos et, doucement, je dégrafe mon soutien-gorge que je laisse tomber au sol.

Il se mord la lèvre inférieure.

Fort.

Lève les mains pour agripper les barreaux de sa cellule, derrière lui, comme s'il se retenait de me sauter dessus.

— Continue, halète-t-il en admirant mes seins lourds.

Amusée, je glisse les doigts sous l'élastique de ma petite culotte pour la glisser le long de mes jambes avec lenteur, jouant ce jeu si épicé que j'ai lancé. J'aime voir son regard briller, quand je me redresse et que je me déhanche un peu devant lui. J'aime voir son sexe se dresser lourdement sous le tissu fin de son pantalon bleu foncé.

— Bébé, dit-il dans un murmure rauque, éloigne-toi, s'te plaît, ou je vais… Putain, ou je vais te faire du mal.

Sa mâchoire se contracte soudain, ses muscles se crispent. Je vois ses poings qui se mettent à trembler contre le drap recouvrant le métal noir de cette cage.

Un petit sentiment de panique me prend à la gorge et je me demande ce qu'il m'a pris de le tenter de cette façon, lui qui n'a pas touché de femme depuis si longtemps, mais… Non, non, c'est faux. Il m'a déjà touchée, et embrassée, et bercée contre lui. Jamais, jamais il ne m'a blessée. Je sais qu'il ne le fera pas aujourd'hui non plus.

Refusant de voir en lui cet animal qu'il semble vouloir être, je réduis la distance entre nous, puis presse doucement mon corps nu, en feu, contre le sien.

Il frémit. Moi aussi.

Avec tendresse, je caresse sa mâchoire tatouée, toujours si contractée, avant de poser les doigts sur ses épaules tendues. Sa peau est douce, ses réactions… violentes. Dans ses yeux, elles tournoient et s'assombrissent. Sous sa chair, elles durcissent ses muscles forgés dans la douleur, dans la peur et dans cet instinct de survie qui l'a aidé à s'en sortir à Rockwoods durant si longtemps.

— Il n'y a que toi, et moi. Ici, et maintenant, murmuré-je tandis que mes doigts glissent le long de ses biceps, de ses avant-bras, et jusqu'à ses mains. Et c'est facile. Et doux. Et bon.

Je pose l'une de mes mains sur la sienne pour la serrer, et je guide l'autre vers ma joue qu'il prend en coupe. Sans me blesser. Comme je m'en étais

douté.

— Il n'y a pas de raison d'avoir peur, Ash. Pas de raison du tout. Je ne suis pas ton ennemie et, dans le fond, tu le sais très bien. Ta violence a toujours été dirigée vers les personnes qui le méritaient. Moi, je le mérite ?

Ma voix est toujours calme. La sienne toujours aussi éraillée.

— Putain, non, bébé …

Je souris un peu. Guide sa main vers ma gorge tandis que je penche la tête en arrière. Et doucement, je la laisse effleurer ma poitrine. Un son caverneux s'échappe de sa gorge. Le bruit a quelque chose de presque animal, presque effrayant. Je suis à deux doigts de produire le même.

Sentir sa paume si chaude, si calleuse sur ma peau toute fine me fait un effet dingue. Je m'écarte un peu d'Ash, et il lâche sa cage pour plaquer les doigts sur ma taille fine. Quand il remonte, et remonte encore pour englober mes deux seins, j'en tremble de tout mon être.

Une sensation de pur plaisir s'épanouit dans le bas de mon ventre, me donnant envie qu'il me soulage, pourtant Ash est tellement obsédé par le contact de nos chairs que je n'ai pas envie de le brusquer.

Mon regard reste rivé au sien. Sombre. Dur. Presque étouffant.

Il veut dévorer mes lèvres, mais se contente de gratifier ma poitrine de ses attentions presque innocentes. Presque… débutantes.

Sans se précipiter, il me malaxe, observe mes réactions, et quand il est évident que j'y prends beaucoup, beaucoup de plaisir, il devient un peu plus brusque, retrouvant cette personnalité tout en rebords tranchants qui me plaît tant. Un petit sourire supérieur s'esquisse sur ses lèvres, et ses doigts se mettent à jouer avec ma chair sensible comme s'il était expert en la matière. Je me cambre, et j'en tremble, quand il pince la pointe durcie de mes seins avant de les masser durement. Et de recommencer.

Le miel qui perle entre mes cuisses parfume l'air étouffant de la cellule pour le rendre soudain fou. Et passionné. Il agrippe mon visage, m'embrasse une nouvelle fois comme si la mort l'attendait dans les secondes à venir, avant de me plaquer au mur le plus proche.

Mon dos heurte le béton gris. Ses mains glissent autour de mon cou, de ma gorge, puis vers ma taille. Il la saisit brutalement, me retourne, et je me cambre pour lui présenter ce qu'il convoite tant.

— Tu sais ce que je veux, pas vrai, ma belle ? ronronne-t-il avec un certain intérêt dans la voix.

— T'occuper de mon petit cul, gloussé-je en l'attendant désespérément.

Ses mains claquent sur ma chair pulpeuse qu'il malaxe sans se presser. Sans se précipiter. Son souffle, brûlant, balaye mes cheveux qui pendent le long de ma colonne vertébrale. D'un geste doux, exquis, il les repousse sur le côté, et ses lèvres se posent alors, si tendres, sur l'une de mes épaules.

À mesure qu'il s'agenouille derrière moi, ses baisers s'écoulent le long de mon dos, et me provoquent tant de frissons qu'il lâche un rire court et rauque. Amusé, exalté. Ses doigts s'enfoncent dans mes fondements, les écartent et j'imagine tellement bien ses grandes mains ombrées de tatouages sur mes fesses toutes pâles. Ça me fait frémir !

Un vif éclair de douleur m'extorque soudain un hoquet, et je réalise qu'Ash vient de me mordre !

— Hé ! grommelé-je.

Mais il est déjà en train de lécher la trace de ses dents que la douleur s'est atténuée.

— Tu n'aimes pas ? susurre-t-il en se mettant à mordiller ma chair généreuse.

— J'aimerais te dire que non, pourtant, ce serait un mensonge, haleté-je, de plus en plus excitée.

L'un de ses bras enserre alors violemment mes jambes, pour que je les garde pressées l'une contre l'autre, puis il enfouit le visage entre mes fesses pour se mettre à me déguster avec appétit.

Je n'avais jamais… Je n'ai jamais… Seigneur !

Les sensations qu'il déclenche en moi me rendent de plus en plus tendue. Mon corps entier vibre du besoin d'avoir un peu de ses attentions, et j'en souffre presque, qu'il n'accorde ces plaisirs qu'à mon petit postérieur.

Sa langue me lape, s'immisce doucement entre mes lèvres intimes, et chacun de ses grognements sonores vibre contre ma féminité, ce qui est… Bon sang, tellement délirant !

Un gémissement m'échappe quand il me titille de plus en plus vite, et sans pouvoir me contrôler, je me mets à bouger les reins tout contre sa bouche. Et je crois que ça le rend dingue, tellement dingue, parce que, d'un seul coup, il s'arrête, se relève et recule une nouvelle fois.

Je me retourne vers lui, et joue un peu avec mes cheveux tant je suis intimidée. Mon souffle devient court, mes joues rougies.

C'est seulement quand je surprends la lueur animale au fond de ses yeux, – cet animal qu'il repousse et qu'il tente de dompter –, que je réalise qu'il a toujours peur de me blesser.

Attendrie, je marche vers lui et fais doucement glisser son pantalon, dont il finit par se débarrasser lui-même. Ses chaussures volent à travers la pièce, son torse se soulève à toute allure.

— Dis-moi que tu le veux, Isla. Dis-moi que tu *me* veux.

— Parce que tu en doutes ? le fustigé-je. Tu penses que je me déshabille devant tous les hommes qui me passent sous le nez, ou quoi ?

Il éclate de rire et m'enlace pour embrasser la courbe de mon cou.

— Non, bien sûr que non. Du peu que je sais de ton passé et de tes relations amoureuses, j'ai bien compris que tu n'étais pas le genre de femmes pour qui le sexe ou la notion de couple allaient de soi. C'est bien pour ça que je te demande si tu es sûre de toi, bébé. Je ne veux pas que tu me voies comme une erreur. Bordel, je te jure que ça me foutrait bien en rage si ça devait un jour être le cas.

— Toi et moi, ce ne sera jamais une erreur, Ash. Peu importe ce qu'il finira par arriver entre nous. Toi et moi, ça ne se réduira jamais à ça.

Au moment où je souhaite l'embrasser, il m'agrippe, me soulève entre ses bras et nous nous échouons sur l'étroit lit métallique. Un épais matelas amortit sa chute, et moi, allongée sur son corps dur, j'ai l'impression d'être en sécurité.

Je me redresse un peu, prenant appui sur lui, et suis complètement embrasée de voir ma main blanche tout contre ces barbelés, contre ce crâne cornu et meurtri encré de noir sur sa peau.

Du bout de l'index, je suis le contour des immenses cornes de l'animal tatoué et entrouvre les lèvres.

— Ça t'a fait mal ? Tous ces tatouages, ces heures avec des aiguilles enfoncées dans ta peau.

— Non. À un moment, ici, tu morfles tellement que le concept de douleur n'a plus aucune signification. Tu t'endurcis complètement. Ça devient presque vital. Une petite aiguille dans la chair, ça ne représente rien, ma belle. Pour tout te dire, quand Baby m'a planté, je l'ai à peine senti aussi. Quand il a tourné sa lame dans ma plaie, par contre, j'ai vraiment souffert.

— Quelle horreur…

— T'inquiète. On se trouve tous à Rockwoods parce qu'on l'a mérité, Isla. N'use pas ta pitié pour des mecs comme nous. On ne la mérite pas.

— Je n'ai pas pitié de toi, Ash. C'est de la compassion, et elle se trouve là, dans mon cœur, parce que je tiens à toi. Tu penses que tu mérites tout ce

qu'il t'arrive ? Moi, je pense que tu souffres depuis bien trop longtemps pour un crime qui n'aurait jamais dû exister. Pour avoir rendu justice toi-même quand les autorités n'ont pas cherché à t'aider. Tu es ici parce que…

Il plaque un doigt sur ma bouche et me sourit. Pas de ce sourire supérieur qu'il adore tant, pas de ce sourire sulfureux qui m'excite. Non. Il m'offre un véritable sourire plein de gaité, de légèreté et de plaisir qui fait totalement, complètement fondre mon cœur.

— J'adore te voir prendre ma défense, bébé. Vraiment, j'adore ça. J'aime ta fougue, ton tempérament si doux qui se révolte enfin, et j'aime que tu tiennes à moi à ce point. Mais ma vie, je l'ai foutue en l'air tout seul, donc, s'il te plaît, ne t'attarde pas sur elle. Ne te mets pas en colère à cause de moi. Ça me ferait chier que le petit soleil de ton sourire se ternisse à cause de mes conneries.

Je soupire lourdement et finis par hocher la tête.

— Très bien, alors si je ne peux plus me révolter, qu'est-ce que je suis censée endurer durant les prochaines minutes, enfermée ici, toute nue, et avec toi ? minaudé-je.

— Minutes ? Isla, les gardes vont en avoir pour des heures à reprendre les choses en mains. Les mecs intelligents sont tous retournés dans leurs piaules, mais je peux te dire que la prison, ça ne nous réussit pas quand il s'agit de prendre les bonnes décisions. À l'heure qu'il est, il doit y avoir au moins cinq-cents hommes violents, armés, et prêts à tout pour se venger des gardiens et de leurs camarades arpentant les couloirs.

— Je ne risque pas de t'attirer des ennuis en me trouvant ici ?

— Tout ce qui compte pour moi, c'est que tu sois en sécurité, Isla. Le reste, je m'en fous. De toute façon, je sais comment t'aider à sortir, et si on me cherche la merde, je me contenterai de dire la vérité : je voulais juste te protéger. Aussi longtemps qu'il le faudra.

— Tu veux dire que…

Je hausse les sourcils, terriblement affamée de lui.

— Tu vas pouvoir passer toute la journée avec moi ? Oui, c'est ce que je veux dire.

Un nouveau sourire sincère et solaire se dessine sur son visage, et j'aime ça. Ça me plaît. Un petit peu trop, d'ailleurs, pour mon propre bien. Mais tant pis ! On n'a qu'une vie, et à la façon dont elle peut parfois tourner, il vaut mieux profiter de chaque instant tant qu'on le peut. Ash en est l'exemple parfait.

— Dans ce cas, à quoi est-ce que tu veux passer ton temps ? lui demandé-je en embrassant sa mâchoire, d'un côté à l'autre.

— Moi ? À rien. Toi, en revanche, tu vas travailler, ma belle.

Il s'étire langoureusement, attrape les barreaux de son lit, derrière sa tête, et se met à me regarder avec un petit air voyou.

— Je trouve ça très injuste, Monsieur Gilliam, soupiré-je.

— Peut-être. Mais je suis affamé, Isla. Depuis la première fois que je t'aie vue, avec tes jolies mèches blondes qui voletaient grâce au ventilateur, et ton petit haut à fleurs, bordel, je… suis… affamé. Si je prends le dessus, je vais être exigeant. Je vais être intransigeant, et je ne veux pas de ça pour notre première fois, d'accord ? Tu contrôles, je subis, et quand je serai rassasié, je te couvrirai de tout mon corps et je te montrerai que tu me fais encore envie. Et encore envie. Et encore envie.

Sulfureux, il passe la langue sur ses lèvres et je me retrouve totalement figée par son regard si clair et si ombrageux à la fois. Par sa façon si simple de parler de sexe alors que je suis presque novice en la matière.

Pourtant, moi aussi, j'ai tellement envie de lui, que je ne peux plus me retenir une seule seconde. Je recule un peu, soulève le bassin, et me positionne au-dessus de son sexe massif. Mes mains se lèvent et s'agrippent aux ressorts métalliques du lit superposé et vide.

Je regarde Ash.

Il balaye mon corps de son regard si lumineux. Mes lèvres lui font envie, ma poitrine attire son attention et ma féminité semble l'intriguer. De sa main si virile, il attrape son sexe et lentement, il le glisse le long de ma fente, puis entre mes lèvres humides. Le miel, qui recouvre son gland, s'écoule doucement le long de sa peau tendue. Ça me donne envie. Et il le sait…

— Suce-moi, ma belle, ordonne-t-il d'un ton sec.

Je miaule, tout aussi affamée que lui. Sans perdre de temps, je recule, m'agenouille au bord du matelas, et je me penche vers lui, rougissant à l'idée qu'on puisse soulever le drap qui sert de rideau. Oh, là, là, la vue de derrière… J'en ai presque honte.

Puis, je baisse les yeux, et là, toutes mes inhibitions s'évaporent comme neige au soleil. Les cuisses musclées d'Ash sont, comme le reste de son corps, presque entièrement recouvertes de tatouages. Je pose une main sur un enchevêtrement d'os, de roses, d'épines et de mots ensanglantés, et l'autre enserre son sexe avec fermeté.

Je me penche un peu plus vers lui. Mon souffle effleure sa peau.

Je ne l'ai même pas encore en bouche qu'il semble déjà sur le point de jouir.

— Tes jolies lèvres si près de moi, Isla, soupire-t-il. Tu n'imagines pas combien de fois j'y ai pensé. Combien de fois je me suis rejoué la scène de la bibliothèque.

Il croise les bras derrière sa tête pour m'admirer, alors je me lance dans le spectacle le plus torride que je n'aie jamais joué.

Du bout de la langue, je caresse la pointe de son membre, goûtant à mon miel pendant qu'il s'agite, qu'il lutte pour ne pas soulever son bassin et s'enfouir au fond de ma gorge. Je lui souris. Qu'il ose, et je jure que je le grifferais comme une chatte échaudée. Que je le mordrais jusqu'à ce qu'il regrette ses actions.

Il doit sentir cet air de pur défi dans le fond de mes yeux, parce qu'il cesse de bouger, et inspire profondément pour se ressaisir. Je me mets à sucer son gland avec envie, avec appétit, tout en effectuant ce mouvement lent de bas en haut, le long de sa verge. Sa peau y a la même dureté que sur le reste de son corps, pourtant, elle est soyeuse. Et me semble si fragile. Un peu comme son âme qui tombe en lambeaux depuis quinze ans déjà.

Je ferme les yeux durant une seconde, pour éviter de penser à cela, et je me contente de me concentrer sur le plaisir que je prends avec lui aujourd'hui. Malgré la chaleur, malgré la terreur de la matinée, il ressort quelque chose de bien de tout ce chaos.

Faire plaisir à Ash, et savoir qu'il me rendra la pareille juste après, ça m'excite tellement que je me donne à fond.

Je suis même prête à le lécher jusqu'à ce qu'il jouisse, pourtant, quand la pression monte un peu trop en lui, il agrippe mes cheveux et me force à relever la tête. À abandonner ma friandise. Je grogne un peu et me tais soudain en me sentant honteuse de ma réaction animale. Ash en rit avec entrain.

— Je vois bien que ma queue te plaît, bébé, mais si tu ne la laisses pas tranquille une ou deux secondes, elle ne te sera plus d'aucune utilité, après.

Je secoue la tête, amusée, et me remets en position, prête à le chevaucher dans un instant. Je me place juste au-dessus de lui, la chaleur de mon corps de femme heurtant le sien, pourtant déjà brûlant.

— Je… Je me protège, murmuré-je doucement.

Puis il hoche la tête, je me coule lentement sur son membre massif, et quand nos hanches se heurtent, je gémis de plaisir en basculant la tête en arrière.

Mes yeux se ferment.

C'est trop bon.

De le sentir en moi, d'avoir son membre si dur au fond de mon corps, c'est… trop… bon.

L'index d'Ash glisse lentement sur ma cuisse, sur mon flanc, alors je me mets à le suivre du regard, à l'observer se délecter de mes courbes, de ma chair.

Jamais aucun homme ne m'avait regardée avec un tel désir, et ça me rend fière. Forte. Et impulsive.

Décidée à attiser son désir, je me mets à créer ce petit mouvement circulaire, mon corps toujours planté sur le sien. Ça doit lui plaire parce que ses joues se colorent d'un rouge profond que je trouve adorable. Mon corps revit contre le sien. Son regard envahit ma peau. J'ai conscience de tous mes défauts, de chacun d'eux et, pourtant, à travers ses yeux, j'ai l'impression qu'ils sont de minuscules diamants qui me rendent un peu plus qu'humaine.

Ash me déifie presque. Et si ça m'aurait mise mal à l'aise en temps normal, là, nue sur lui, ça me donne l'impression d'être parfaite, de… mériter son respect et son adoration.

Sans que je ne cesse de l'attiser, il me provoque de son doigt le long de mon ventre, puis il s'immisce au cœur de ma féminité pour commencer à me caresser. Mon plaisir se décuple, mon corps se crispe complètement autour du sien, et Ash siffle entre ses dents avant de serrer les mâchoires. Aussitôt, il cesse de me toucher, et je me fige en baissant les yeux.

— Je t'ai blessé ? soufflé-je, terrifiée.

— Isla, je suis à la diète depuis quinze ans. Tu pourrais me baiser comme une sauvage que tu ne me blesserais pas. Au contraire, même, tu me fais beaucoup trop de bien, alors je vais attendre un peu avant de jouer avec ta petite chatte, sinon, je ne vais pas tenir très longtemps, et putain, tu n'imagines pas comme j'ai envie que le plaisir dure.

Il me lance un clin d'œil, se remet à serrer violemment les barreaux de son lit, puis sur un ton presque brutal, son ordre claque entre nous :

— Maintenant, danse pour moi.

Je m'exécute. Lascivement, je me mets à onduler des reins, sentant son sexe glisser de façon si infime en moi. C'est excitant. Presque… paradisiaque. J'ai beau être enfermée dans la cellule d'un meurtrier, en train de chevaucher un homme plein de failles et de violence, il me traite mille fois mieux que tous les hommes que j'ai connus avant.

Avec lui, je retrouve un peu confiance en moi.

Avec lui, j'aime le sexe.

Je ne me sens ni humiliée, ni amoindrie, ni même contrainte. Je n'ai pas l'impression d'être un objet sans valeur juste bon à assouvir la libido d'un homme. Je suis… à l'aise avec mon corps, avec le sien, et avec ce que l'on s'offre tous les deux pendant que dehors, le chaos règne.

Je souris un peu, juste un peu, et je vois son regard s'adoucir. Son expression devient presque sereine. J'agrippe plus férocement les ressorts métalliques au-dessus de ma tête et je danse un peu plus vite. Un peu plus fort. Jusqu'à ce qu'il craque et me donne un puissant coup de reins. Le gémissement que je lâche le fascine, et il recommence.

Les sensations qui s'épanouissent en moi me rendent dingue. J'ai envie qu'il me touche. Partout. Envie qu'il érafle ma peau de ses mains et qu'il presse ma chair entre ses doigts.

Je le prends un peu plus brusquement, encore, m'empalant sur lui si profondément que je peine à respirer.

Je ferme les yeux. Les rouvre. Plonge dans son regard et vois le sien se faire animal. Alors, Ash agrippe mon menton pour m'attirer à lui, et sans perdre une seconde supplémentaire, il m'embrasse jusqu'à ce que j'étouffe. Seul mon râle rauque le force à réaliser sa barbarie si délicieuse. Il me relâche et je prends appui sur son torse pour continuer à le prendre en moi. Plus doucement, cette fois. Si doucement…

Je me déhanche comme une danseuse étoile sur le plus lent des tempos et manque de sourire quand je le vois si fasciné par mes seins qui se soulèvent. Par les perles de sueur qui y roulent. Ash se passe la langue sur les lèvres et relâche les barreaux du lit avec précaution, comme s'il avait peur de poser les mains sur moi. De me toucher quand que son expression a toujours cette férocité qui me rend fébrile.

— Vas-y, murmuré-je.

Et aussitôt, ses mains se plaquent sur ma poitrine qu'il masse de la plus exquise des façons. C'est tellement excitant, tellement jouissif que je me mets à accélérer la cadence, écrasant mon bassin contre le sien avant de me

soulever presque entièrement. Seul son gland reste en moi, exerçant une pression délectable sur ma chair sensible de femme, puis je m'empale à nouveau sur lui. Le sentir m'étirer, glisser sur chaque millimètre de mon intimité, c'est… Seigneur, parfait ! Mon corps entier devient ultrasensible, puis lorsqu'il se redresse un peu pour sucer mes seins, je ne peux plus me retenir. Je jouis, me contracte autour de son membre, et me mets à trembler de tout mon être tandis que son regard prédateur suinte de luxure et de plaisir.

Je grogne. Comme une rustre. Avant d'admirer sa langue humide déguster ma peau, tourner autour de la pointe de mes seins avant de disparaître dans sa grande bouche. Quand il me tète, quand il me lape avec sauvagerie, je me demande si un nouvel orgasme ne va pas me dévaster.

Mes petits couinements, qui l'amusent, finissent par avoir raison de lui et il me donne quelques coups de reins lents, mais puissants, jusqu'à se répandre à son tour en moi.

Quand nous sommes enfin tous les deux rassasiés, apaisés, il agrippe ma taille, me renverse sur son torse, et il m'embrasse avec une telle tendresse que je tombe complètement amoureuse de lui.

28

Isla

Allongée nue près d'Ash, mon dos contre son torse, j'ai les yeux fermés et un sourire inaltérable sur les lèvres. L'un de ses bras me sert d'oreiller d'appoint, et de son autre main, il me caresse, faisant frissonner chaque millimètre de peau que ses doigts découvrent. Je les sens tracer des allers, des retours, des petits cercles et des lignes courbes de mes cuisses à mes épaules. Je crois que ça l'apaise. Que ça lui plaît. À moi aussi, d'ailleurs.

Comme un petit animal domestique, je ronronne avant de me pelotonner un peu plus fort contre lui. Ash soupire de contentement et finit par plaquer son bras dur contre mon ventre, pour me garder tout contre lui.

— Je n'aurais jamais imaginé que cet endroit pourrait m'offrir un moment aussi parfait, lâche-t-il soudain. Un moment de paix.

J'en ai les larmes aux yeux.

— C'était bien, tu penses ?

— Tu en doutes, bébé ?

— Je… Je ne sais pas. Il se pourrait qu'on m'ait déjà dit que je n'étais pas très douée pour la chose, rougis-je.

— Peut-être parce que tu es sortie avec des impuissants ou des éjaculateurs précoces, se moque-t-il. Rejeter la faute sur une femme, y'a rien de plus facile, pourtant je peux t'assurer que tu n'as aucun reproche à ton encontre, ma belle.

— Ou bien, tu n'as simplement pas beaucoup de points de comparaison…

— Crois-moi, j'ai peut-être été bouclé à quinze ans, mais j'avais déjà de l'expérience à l'époque, se vante-t-il. Et ce n'est pas le genre de truc qu'on oublie facilement.

— Je veux bien te croire, gloussé-je. Comment tu te décrirais, avant ? Avant de te trouver ici, je veux dire.

— Comme un sale gosse. Comme je te l'ai dit, j'ai grandi dans un quartier difficile, alors je séchais les cours, je traînais avec des mecs pires que moi. Par contre, si qui que ce soit s'en prenait à ma famille, j'étais toujours là pour eux. Des petits cons ont un jour cru qu'ils pourraient jouer les cons avec Milo. Même s'ils n'avaient que dix piges à l'époque, je les ai tellement terrifiés qu'ils n'ont plus jamais osé l'approcher. Peut-être même que je les ai fait pleurer. Et peut-être même que ça m'a bien plu de jouer les grands frères surprotecteurs. À l'époque, au moins, j'avais un but.

— Il était tout, pour toi.

— Oui.

Je sens le sourire dans sa voix et ça m'apaise.

— Et j'aurais donné ma vie en échange de la sienne si je l'avais pu. Si je pouvais rejouer les événements.

— Tu l'as fait à ta façon, Ash. Être ici après l'avoir vengé, c'est aussi un peu comme de mourir. Sans liberté, avec à peine assez d'oxygène pour te battre et te relever.

Il me serre plus fort et je comprends que la conversation prend un tournant qu'il n'a pas envie d'emprunter. Alors, je préfère changer de sujet.

— Tu veux me poser tes trois questions du jour ? demandé-je, sachant très bien qu'il s'agit de l'un de ses petits plaisirs à chaque fois que nous nous voyons.

Et qu'il ne pourra pas résister à approuver.

— Oui.

Il redresse la tête pour embrasser le creux de mon cou et réfléchit quelques instants.

— À quoi est-ce que tu penses, le soir, quand tu te couches ?

— À ma journée tout entière. La première nuit après avoir commencé à travailler à Rockwoods, je me disais que je n'y arriverais pas. À revenir ici, à affronter les regards, les hurlements, la douleur de tous ces gens qui s'expie par des cris déchaînés. Que je ne parviendrais pas à me lever le lendemain pour tout recommencer. Il y avait eu tellement de richesse dans ma journée, mais aussi beaucoup de peur. Puis, les jours se sont écoulés. Plus j'y réfléchis, plus j'aime mon travail. Je suis consciente d'évoluer dans un environnement ultraviolent, et la bibliothèque, pourtant, représente tout le contraire. C'est un endroit que je veux paisible, libre de tout jugement, et

si ça peut finir par devenir un petit havre de paix pour les détenus, donc ça me va. Voilà ce que je veux. Voilà pourquoi je vais me battre, même si ça signifie me mettre certains gardes et gangs à dos.

— Est-ce qu'il s'agit du genre d'endroit où tu te sens bien ? Les bibliothèques ?

— Complètement, m'exclamé-je. J'ai toujours adoré le parfum des livres anciens, les dorures de leurs tranches, les aventures magnifiques qu'on peut trouver entre les pages. Et les bibliothèques sont un peu comme des grottes pleines de savoir où on peut voyager à travers la terre entière, et même à travers les mondes, les univers, en quelques pas à peine. Il n'y a rien de plus magique.

— Je n'avais jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit avant de me retrouver enfermé ici, avoue-t-il alors. J'ai commencé à lire pour de vrai parce que je m'ennuyais, et que ça m'aidait à oublier la souffrance, les doutes, les remises en question et toute cette violence autour de moi. Rockwoods… C'était tellement pire que dans la rue, Isla. Tellement pire. Dans mon quartier, les mecs qui n'avaient rien pour eux gardaient profil bas face à des gens comme moi. Ici, moi je n'avais plus rien à perdre et je devais défendre mon territoire pour survivre. Ça me rongeait. Ça me bouffait. Et l'ancienne librairie représentait le seul endroit de toute la prison où je pouvais souffler et arrêter de jouer des poings, de me battre, de me défendre et de me prendre des coups. M'évader, ça m'a permis de survivre. Les livres m'ont sauvé. Je passais la moitié de mon temps à m'entraîner dans la cour, et l'autre, à lire. Parfois, les deux en même temps, quand je me trouvais dans ma cellule.

— Hum, je peux t'imaginer ? Parce que je trouve ça très intéressant.

Je bats des paupières, et me le représente en train de faire des pompes, se baissant peu à peu vers un vieux bouquin classique. Les muscles de ses bras se gonflant à chaque fois qu'il se penche. Son regard rivé sur des mots qui l'aident à voyager.

— Vas-y, prends un peu de plaisir, se moque-t-il. Tu veux que je rajoute du piment à ton fantasme ?

— Oh oui, s'il te plaît.

— Je crois que j'ai lu tous les bouquins disponibles dans l'ancienne bibliothèque.

— Hum, continue !

— Peu à peu, je me suis ennuyé de nouveau, donc j'ai repris mes études. J'ai quelques doctorats en poche, aujourd'hui.

Ne voulant pas lui montrer ma peine, en l'imaginant plongé dans les études pour oublier la violence de Rockwoods, j'affiche un sourire factice sur mon visage.

— L'intello tatoué ? Seigneur, j'ai des palpitations ! soupiré-je, presque en extase.

— Intello, faut le dire vite. J'ai trois diplômes qui m'ont pris des années à obtenir.

— Tu as travaillé dur pour les avoir, et tu as dû bûcher comme un fou. Je reste sur mon opinion d'intello sexy. Et je t'interdis de casser mon fantasme.

— Très bien, je m'incline, rit-il un instant, avant de se reprendre, plus sérieux. Je me demande s'ils me serviront un jour. Tu crois que des entreprises voudraient engager un criminel, franchement ?

Son ton est hautain, presque railleur, mais je sens une véritable souffrance dans ses mots.

— Évidemment, Ash. Ce n'est pas si rare que ça, d'ailleurs. Il y aura toujours des gens pour nous juger autour de nous, pourtant, je t'assure que nous ne sommes pas tous comme cela. Moi, je t'engagerai directement, en tout cas !

— Et pourquoi ?

— Ça dépend. Quels sont tes diplômes ?

— Histoire et économie de l'Europe au vingtième siècle.

— Je m'en serais doutée, au vu de tes emprunts. Ensuite ?

— Sciences économiques, et le dernier en administration des affaires.

— Je suis impressionnée, et ce sont des profils très recherchés. Moi, par contre, je ne vois pas leur utilité, alors je t'emploierai pour tondre ma pelouse tout nu. Ou pour t'occuper du ménage tout nu, ris-je.

— Je ne suis pas qu'un beau gosse, Mademoiselle… Merde, je me rends compte que je ne connais même pas ton nom de famille.

— Hendrix.

— Isla Hendrix qui écoute du métal et adore les bouquins. Je crois que tu me plais de plus en plus, bébé.

— Attends de retourner dans le grand bain. Tu verras qu'il y a des femmes beaucoup plus intéressantes que moi, dehors.

Bon sang, pourquoi est-ce que je lui dis une chose pareille alors que ça me bousille les entrailles de penser à lui, dans les bras d'une autre ? Pourtant, il s'agit de la réalité. Dès qu'il retrouvera sa liberté, il m'oubliera bien vite. Et… ça me blesse douloureusement.

Je me mets à tordre mes mains devant moi. Il les attrape doucement pour me faire cesser tout mouvement.

— Peut-être que je me fous totalement des autres femmes, Isla. Tu y as pensé, au moins ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que dès que je vais sortir, je vais me précipiter sur toutes les nanas à ma portée ? Que je vais aller me jeter dans les bras d'inconnues quand, tous les soirs, moi je ne fais que penser à toi ? Pas à ma libération, pas aux mecs qui attendent le dernier moment pour me planter, mais à toi… Isla, je sais que certains hommes t'ont traitée comme un déchet, cependant, crois-moi, tu vaux plus que ce tu penses. Tu vaux tout, en réalité. Je t'ai déjà dit à quel point ton sourire était précieux ?

— Oui, rougis-je doucement.

— Eh bien, tout le reste de ta petite personne l'est aussi, si tu veux tout savoir. Et ce n'est pas parce que j'ai été à la diète durant des années que, d'un seul coup, je vais avoir envie de copuler avec tout ce qui bouge.

— Je… Je suis désolée d'avoir insinué ça. Je… Je ne sais pas trop ce qui m'a pris...

— Vraiment ? Moi je crois que tu sais très bien ce qui t'effraye autant, bébé.

— Ah ? Et de quoi il s'agit, d'après toi ? soupiré-je, sceptique.

— Tu as peur de me perdre une fois que je serai sorti, parce que je te plais à fond.

Il gronde soudain et dévore mon cou de baisers, me provoquant un petit rire. Pourtant, il dit la vérité, et, honnêtement, je ne suis pas prête à affronter mes sentiments pour le moment. Succomber à un homme comme lui, qui a toute sa vie à refaire, qui pourrait trouver tellement mieux que moi ailleurs, ça m'effraye. Et même si je lui plais aussi, qu'est-ce qui me dit qu'il ne se lassera pas comme d'autres se sont lassés avant lui ? Et j'en ai marre d'être salie, et j'en ai marre qu'on me traite mal, même si, quelque part, je suis certaine qu'il n'a rien à voir avec ce genre d'homme.

Pas du tout.

— Si tu ne me plaisais pas, Ash, je ne serais pas là avec toi.

Il laisse échapper un rire rauque, parce qu'il comprend bien que j'évite, avec cette réponse, de parler de mes sentiments. Je ne suis pas prête, et lui non plus, probablement. Voilà pourquoi il change à son tour de sujet, et si j'avais un peu de courage, je le remercierais pour cela.

— Si tu pouvais partir en vacances n'importe où, tu irais dans quel endroit ? Et pourquoi ? Décris-moi tout. Fais-moi un peu voyager avec toi, j'en ai besoin.

— J'irais définitivement à Hawaii pour les couchers de soleil colorés, pour les ciels rosés, orangés, violets où se découpent des palmiers gigantesques. Et je tremperais mes pieds dans l'eau pour voir si elle a la température idéale, puis je plongerais tête la première dans l'océan, même si je ne sais pas nager.

— Hawaii, ça me plaît. Si je ferme les yeux, je peux imaginer tout ce que tu me dis.

— Dans ce cas, imagine-toi avec moi, parce que je t'y emmènerai. Enfin, si j'avais de l'argent, bien sûr, marmonné-je.

— Peut-être que moi, je t'y emmènerai, dans ce cas, puisque j'en ai.

— Vraiment ? Je ne pensais pas que l'atelier rapportait autant.

Je caresse sa main, ravie qu'il s'en sorte si bien. Il ne sera pas aussi démuni que je le pensais, quand il sortira, c'est une chance.

— Avec l'atelier, je touche quelques dollars par mois. J'ai également un compte avec beaucoup d'argent dessus. Quand j'ai commis mon crime, et que la police a découvert que Peter avait déjà tué plusieurs enfants avant Milo, il y a eu une grosse vague de sympathie de la part de tous les habitants de mon quartier, puis ensuite de tout le pays. L'affaire a été très médiatisée. Les gens ont ouvert un compte pour moi et ont créé une cagnotte pour m'aider à ma sortie. Je ne sais pas exactement de combien je dispose. D'après mes parents, à l'époque, il y avait plus de cent-mille dollars en dépôt la première semaine après l'ouverture du compte.

— Tu vois, même des inconnus ont vu en toi quelqu'un qui méritait une nouvelle chance, donc cesse de dire que tu n'as pas de cœur. Tu en as un, il bat pour des combats que d'autres n'auraient jamais osé mener, et tu peux en être fier. Enfin, peut-être pas d'avoir abattu quelqu'un, hein, mais au moins d'avoir pris la défense de gens plus faibles que toi. Oui, voilà ce que je voulais dire. Je ne fais surtout pas de l'incitation au meurtre, je t'assure…

Ash se crispe un instant, puis éclate de rire. Un rire long, parfait et ensoleillé.

— Bébé, je crois bien que c'est la première fois de ma vie que quelqu'un prend la chose de cette façon. J'ai bien compris que tu n'essayais pas de me convaincre, t'inquiète. Et puis, je sais déjà qu'il n'y a rien de pire que ce que j'ai commis. Même si, sur le coup, je n'en avais rien à foutre.

— Je me doute bien.

— Bon, maintenant, il y a une question qui me trotte dans la tête et que je ne peux plus repousser une seconde de plus. Pour Hawaii, ce serait avec un bikini ou au naturel ?

— Ash, j'ai failli avoir une crise cardiaque en me déshabillant devant toi, alors je peux te garantir que sur la plage, ce sera pour moi short et débardeur. Petite robe légère, à la limite.

— Et devoir utiliser mon imagination pour fantasmer ? Nan, je crois pas. Je nous louerai une plage privée, comme ça, tu pourras jouer les impudiques. Et si tu as peur, ce que je comprends, bien que je ne le cautionne pas du tout, on ira progressivement. D'abord le petit bikini blanc, parce que je rêve de te voir en blanc. Puis, ce sera *topless* et, enfin, tu pourras te balader toute nue toute la journée.

— Tu rêves ! ris-je.

Je secoue la tête, et écoute son petit soupir agacé quand je détruis son rêve juste sous son nez.

— Est-ce que tu as déjà été à la mer, Ash ? As-tu déjà senti la brûlure du soleil sur ta peau, et le goût du sel sur tes lèvres ?

— Oui, et ce sel, je le goûterais bien quand même sur ta bouche. Ou ailleurs, aussi.

— Ash !

— Je n'y peux rien, tu me donnes faim. Et toi, tu as faim de moi ? susurre-t-il à mon oreille en se mettant à me caresser.

Ses mains se gorgent de la douceur de ma peau, de ces rondeurs féminines et sulfureuses qu'il semble tant aimer. Contre mes fesses, je sens son membre qui durcit petit à petit, et, en réaction, ce petit endroit sensible entre mes jambes se met à désirer ses caresses.

— Oui. Je suis peut-être un peu gourmande.

— Vraiment ? Ça ne m'étonne pas, en fait. Qu'est-ce qui te plaît le plus à déguster, à part ma queue, Isla ?

Le grognement qu'il pousse en prononçant ces mots m'électrifie. Et m'aide à réaliser que je n'avais jamais autant désiré les caresses d'un homme sur tout mon corps. À ma façon de me déhancher contre lui, Ash

doit s'en rendre compte, car sa main libre remonte vers ma poitrine qu'il explore, et apaise de son toucher presque brusque.

— J'aime… le chocolat. Je l'aime à la folie, même.

— À la folie ? Et ça, tu l'aimes comment ? souffle-t-il en pinçant la pointe de mes seins.

— Encore plus, gémis-je en appuyant brusquement mes fesses charnues contre son sexe.

Il se redresse un peu, et se met à mordiller mon épaule, puis le lobe de mon oreille, avant d'observer avec attention ses grandes mains qui recouvrent mes seins.

— Et toi, ce sera quoi la première chose que tu vas déguster en sortant d'ici ? haleté-je sous la pression de ses doigts extras.

— Mis à part toi ? Je vais m'acheter directement de la confiture à la fraise, m'apprend-il. J'en rêve depuis des lustres. Et ensuite, je me prendrai des cookies que je tremperai dans de la pâte à tartiner, puis des brownies aussi. Ça me manque, les brownies.

— Tu préfères le sucré ?

— Complètement. Ici, les repas consistent en de la pizza, du pain, des pâtes, de la bouillie ou des frites. La viande reste servie exceptionnellement parce qu'on n'a pas le droit d'avoir de couteaux. On bouffe avec une cuillère qui a des dents… Deux en un.

— Je trouve ça horrible.

— Ouais, surtout pour les spaghettis, plaisante-t-il. La pâtisserie, c'est pas leur priorité, tu vois. Ici, en Arizona, le week-end, on a droit qu'à deux repas par jour, aussi, histoire de réduire les frais des prisons dans le service et la cuisine. Donc vraiment, quand je vais sortir, je me précipite vers toutes les saloperies sucrées que je pourrai trouver sur mon chemin.

— J'imagine que tu as hâte, souris-je.

— Très.

Mais son air reste sérieux, comme s'il ne pensait pas une seule seconde s'en sortir vivant d'ici là. Je me tourne un peu plus vers lui pour lui faire face, et il grogne comme un sauvage en me voyant si inquiète.

— T'as pas intérêt à jouer les philosophes, bébé. Garde en tête tes friandises, et moi, je vais penser à ta façon de les sucer…

— Ash ! m'emporté-je, sérieuse, il faut qu'on parle de…

Je garde pour moi les mots « ta libération », parce qu'il les dévore d'un baiser enflammé. Ensuite, sa main titille une nouvelle fois mes seins, avant

de descendre le long de mon ventre pour s'immiscer entre les replis de mes lèvres intimes.

Excitée, je passe les bras à son cou et m'offre complètement à lui, l'une de mes jambes relevée pour lui faciliter le passage.

— T'es complètement moite, souffle Ash avant d'enfoncer la langue dans ma bouche et son doigt en moi.

Il joue avec ce point si sensible au creux de mon corps, avant de se remettre à caresser mon sexe. Je vais jouir. Rapidement. Tandis qu'il me masse de plus en plus vite, et fort, et frénétiquement. Les muscles de ses biceps tremblent sous l'effort, son souffle chaud balaye ma bouche. Et quand je me mets à trembler tout contre lui, quand chaque nerf de mon corps se contracte de pur plaisir, je vois ses yeux devenir plus sombres qu'une nuit sans étoiles.

Ash agrippe soudain ma cuisse qu'il écarte, et d'un coup de reins sublime, furieux, il s'enfonce en moi sans le moindre effort.

— Oui, soufflé-je alors. Tu me fais tellement mouiller.

Mes bras toujours noués autour de son cou, son regard épatant plongé dans le mien, il commence à me pilonner, à me marteler, enfonçant son membre énorme en moi. Et j'en veux encore, et j'en veux plus ! Si je n'étais pas essoufflée par ses assauts sauvages, je lui dirais de me prendre plus fort, beaucoup plus fort.

Du bout de la langue, je lèche sa lèvre inférieure entrouverte, presque intimidée par la façon dont son regard se fait animal. Affamé.

De lui-même, il accélère la cadence, son corps butant de plus en plus contre le mien, me faisant perdre la tête. Je suis en train de me noyer. Dans le plaisir, dans la luxure, dans tout ce qu'il m'offre à cet instant.

Sa façon d'unir nos corps, sans aucune forme de relâche, me plaît tellement.

Il se déchaîne.

Il est… torride. Implacable. Et totalement maître de la situation, comme s'il contrôlait chaque parcelle de mon corps, comme s'il savait où me toucher, où m'effleurer pour que je réagisse. Et sa façon de s'enfoncer en moi de toutes ses forces, bon sang, ça me donne plus que du plaisir. C'est plus que tout… Tout ce que j'ai pu connaître avant lui.

Lorsque je ne peux plus en supporter davantage et que je jouis, me contractant tout autour de son sexe, il me rejoint et se répand une nouvelle

fois en moi dans un grognement sourd, dans un râle complètement sexy, bestial et chaud.

Ash m'entoure alors de ses bras, m'attire à lui pour que nous soyons face à face, et tandis qu'il m'embrasse doucement, je me demande si je ne suis pas devenue complètement accro à cet homme, à cet effet si saisissant qu'il a sur moi. Ses beaux yeux qui me fascinent totalement. Ses rires si rauques font danser mon cœur. S'il était une drogue, j'aurais déjà plongé, craqué pour lui. S'il était une drogue, je voudrais être son overdose.

Je me presse tout contre lui pour sentir ses muscles durs contre mon corps, et sa main libre agrippe mes fesses pour les presser sans douceur.

— Je crois que j'ai trouvé ton obsession, gloussé-je.

— Tu parles de ton cul moelleux et pulpeux ? Bordel, s'il pouvait rester avec moi cette nuit, je lui ferais sa fête.

— Un jour ou l'autre, peut-être…

— Peut-être ? grogne-t-il. Chérie, ton postérieur hante mes pensées depuis des jours, donc je te préviens, si tu m'empêches de le revoir après ma sortie, ce sera considéré comme de l'abus de pouvoir.

— Dire que je porte des gaines en temps normal, quand la température ne monte pas aussi haut. Tu sais ces trucs hideux qui remontent jusqu'à la poitrine et aplatissent les défauts.

— Des défauts ? Tu me tues, Isla. Tu parles de ta peau, de ton corps, là. En avoir honte, ça te fait du mal pour rien.

— Ma mère a l'habitude de dire que les fesses, c'est comme le chocolat. Plus il y en a, mieux c'est.

— Et je suis totalement d'accord avec elle.

Je ris, et le repousse un peu parce que bon sang, je meurs de chaud.

— Combien il fait de degrés, ici ?

— Au troisième étage, avec l'atelier, y'a rien de pire. On dépasse les quarante. Tu te sens un peu mal ?

— Oui, rougis-je.

Je n'ose pas lui dire qu'à la maison, avec la climatisation, j'ai tout le confort du monde. Ici, tout est dur, compliqué, éreintant, et je n'y suis pas habituée.

— N'aie pas honte de te sentir étouffer. Et puis, je suis presque sûr que ça fait marrer les gardes de nous voir morfler toute la journée.

Je détourne le regard. Je sais bien que certains matons sont comme ça. Et d'autres sont même pires.

— À quel point tu trouves ça dur, d'être ici ? murmuré-je d'une voix brisée. As-tu des amis, au moins ?

— C'est pas dur quand on sait qu'on l'a mérité, tu vois. Et oui, j'ai ma meute à mes côtés. Dans la cellule à ma gauche, il y a Raym, mon meilleur pote, mon frangin. Et en face, Ez, l'aîné de la prison et le gringalet, un petit nouveau à qui j'apprends à se battre pour qu'il puisse survivre le temps de tirer sa peine.

— Des ennemis ?

Il éclate d'un rire rauque et profond. Sexy.

— Bébé, les huit-cent-quatre-vingt-seize autres détenus de cette prison ne seront jamais mes amis. Et ici, quand on n'est pas potes, on est forcément ennemis.

Sa bouche effleure la mienne, pincée de terreur. Quand il réalise à quel point j'ai peur pour lui, quelque chose dans son regard animal se radoucit, et il glisse une main sur ma joue avant de m'embrasser, encore et encore, avec une tendresse qui n'a plus de limite. Sa langue caresse la mienne, éveille mon corps.

J'ai… encore… envie… de lui…

Un petit gémissement m'échappe, et comme mes joues sont couleur pivoine, Ash craint que je ne sois sur le point de m'évanouir. Un petit sourire illumine ses traits.

— La chaleur, mens-je.

— Ah ouais ? Dis plutôt que je suis trop sexy, et que ça te fait de l'effet.

— N'importe quoi !

Ash finit par m'abandonner pour se lever et je me redresse pour l'observer. Son corps entier est une œuvre d'art dont je peine à me lasser. Il attrape sur la petite étagère, au fond de sa cellule, un tee-shirt propre qu'il passe sous l'eau du petit lavabo à sa disposition, puis il le tord, ses biceps impressionnants gonflant sous l'effort. En prenant son temps, il s'essuie le visage, le torse et termine par son sexe massif, avant d'enfiler un pantalon soigneusement plié.

Quand il attrape un nouveau tee-shirt, mon pouls accélère.

— Viens, Isla. Ça te fera du bien.

D'un geste lascif, il le passe sous le mince filet d'eau, et l'essore ; des gouttes éclatent sur l'émail du lavabo. Je les regarde rouler sur son ventre, puis détremper l'élastique de son pantalon foncé. Seigneur, je suis en train de me transformer en nymphomane, à cause de lui !

Secouant la tête pour me reprendre, je me lève à mon tour et me sens complètement gênée d'être nue. Je serre mes mains l'une dans l'autre et…

— Tu n'as pas intérêt à être nerveuse, Isla, lâche-t-il d'un ton plein de colère. Tu viens de me chevaucher comme une vraie amazone et de te frotter tout contre moi comme un petit félin adorable, je te signale.

— Oui, mais c'était dans le feu de l'action, me justifié-je. Le reste du temps, je suis pudique !

— Je vais vraiment nous louer une plage privée pour que tu puisses être nue toute la journée, marmonne-t-il.

Je lui lance un grand sourire, jouant avec mes cheveux pour masquer ma poitrine, puis il s'avance vers moi de sa démarche de fauve, avec ce regard si lourd, si pénétrant qu'il me cloue sur place.

Très tendrement, il glisse le tissu blanc sur mon visage, et sa fraîcheur me fait un bien fou. Il descend ensuite vers mes épaules, mes bras, que je laisse tomber de chaque côté de mon corps. Mon pouls bourdonne un peu plus fort à chaque seconde qui passe. À chaque seconde de son regard effleurant mes formes, ma chair dans ce qu'elle a de plus cru, de plus vrai.

— Isla, murmure Ash en nettoyant ma gorge, ma poitrine, arrête d'avoir peur de moi.

— Je n'ai pas peur.

— Vraiment ? Parce que je peux presque entendre ton cœur battre, là. Isla, t'es belle, et même si je comprends que tu puisses être gênée par le regard des autres, par pitié, ne le sois pas du mien. Moi, je trouve chaque centimètre carré de ton corps complètement parfait. À mes yeux, ton seul défaut, c'est de ne pas te trouver assez bien, pourtant ça te rend tellement charmante, adorable, si étonnante et fascinante.

— Arrête avec les compliments, ou je vais me mettre à rire nerveusement sans m'arrêter ! boudé-je.

Il secoue la tête, amusé, puis passe son tee-shirt sur mon ventre avant de s'agenouiller devant moi. Son regard transperce un instant le mien, me donnant presque l'impression que ses iris vont s'enflammer. Quand il baisse les yeux et que, d'une main, il me force à écarter les jambes, ça y est. Le feu consume son regard.

Si je n'étais pas si épuisée, si vidée, je lui ordonnerais de me jeter sur le lit pour me montrer à quel point il peut être dangereux.

Un petit grognement excité m'échappe, pourtant il le remarque à peine, trop obsédé par le spectacle face à lui.

Ses deux mains se plaquent sur mes cuisses où il plante les doigts, avant de les écarter lentement.

— Qu'est-ce qu'il y a de si fascinant, franchement ? rougis-je en tentant de domestiquer mon pouls.

— Mon sperme qui roule sur ta peau, pour commencer, susurre-t-il. Je regrette presque de devoir te nettoyer, mais bordel, si je me mets à bander encore une fois, je vais probablement me taper une crise cardiaque.

— Ash ! m'écrié-je.

— Chuuuut ! gronde-t-il, soudain très sérieux.

Je me crispe et me tourne vers le rideau, pourtant personne ne semble faire attention à nous. De toute façon, les cris, les hurlements dans toute la prison ont probablement atténué mon exclamation.

— On se trouve en sécurité ici, pas vrai ? chuchoté-je soudain.

— Le mot « sécurité » n'existe pas à Rockwoods, Isla. On est plus à l'abri que si on était coincés en dehors de ma cellule, voilà tout.

Avec douceur, il essuie mes cuisses, puis mon entrejambe, avant de jeter son tee-shirt dans un coin de la pièce, avec l'autre.

— Mais ne t'inquiète pas, je te protégerai quoi qu'il arrive, sourit-il en tapotant mon postérieur.

Il pousse un ronronnement sexy, m'observe de haut en bas, puis… il se fige.

— Merde, j'ai oublié un peu de miel ici, on dirait.

Et il lape une dernière fois mes lèvres, y enfouissant la langue avec un plaisir qui m'excite. Quand il se relève, je laisse échapper un petit soupir apaisé, et caresse doucement sa mâchoire carrée lorsqu'un claquement nous surprend tous les deux. Un claquement terrifiant. Comme le canon d'une arme que l'on ferait courir sur les barreaux de la cellule. De *sa* cellule.

— Hé, Gilliaaaaaam, chantonne la voix de Baby. Qu'est-ce que tu peux bien faire, caché là-dedans, hein ?

J'entends un petit déclic étouffé, un ricanement, et d'un seul coup, le drap étendu entre lui et nous prend feu.

29

Ash

J'ai à peine le temps de savourer le miel d'Isla sur ma langue, de me gorger de la chaleur de son petit sourire timide, que les ennuis débarquent. Et putain, ça me fout en rogne.

On vient de passer un moment extraordinaire, un moment… complètement magique, magnifique. Il y avait quinze ans… Non, même pas… Je n'avais jamais connu un bonheur pareil de toute ma vie ! Un foutu bonheur qui m'a atomisé la poitrine et m'a aidé oublier la merde dans laquelle je vis depuis trop longtemps, maintenant. Et j'aurais voulu continuer à paresser au lit avec cette femme sublime entre mes bras, à lui poser mille questions sur elle, sa vie, ses goûts, ses rêves et ses désirs, et il a fallu que Baby vienne tout foutre en l'air.

Quelle merde !

Au moment où il claque son arme contre les barreaux de ma cellule, je comprends qu'on est foutus. Et au moment où il fout le feu à mes affaires, putain, je suis *sûr* qu'on est foutus. Ici, il n'y a nulle part où se cacher. S'il nous canarde, je plaquerai Isla au sol et je la protégerai de mon corps, même si je dois me prendre dix balles au passage. Je m'en balance.

Une fumée noire se dégage aussitôt et une odeur âcre se répand dans la 625. Isla se met à tousser ; je l'entraîne au fond de la cellule pour la mettre autant à l'abri que possible, derrière mon lit, et je l'aide à se rhabiller le plus vite possible avant de l'embrasser une dernière fois. Puis, j'attrape mon dernier tee-shirt propre que je plonge sous l'eau et je vais le claquer contre les flammes qui s'étouffent rapidement.

Baby s'esclaffe, siffle un coup. Aussitôt, trois des hommes de Duval débarquent et coupent l'un des nœuds du drap. Il se met soudain à tomber

au ralenti, nous exposant, Isla et moi, dans cet endroit qui était encore un cocon pour nous, il y a quelques minutes à peine.

Elle est terrifiée ; moi, enragé.

Je déteste que Baby l'ait touchée, menacée, étranglée, et je déteste encore plus qu'il puisse la terrifier. Les mecs comme lui se nourrissent de ce genre de sentiments.

— Je t'ai cherché partout, Gilliam. J'aurais pas cru que tu étais du genre à te planquer. Pas quand tu pourrais te débarrasser de tes ennemis sous couvert de la rébellion. Oh, mais attends, tu ne te caches pas, en vrai. Tu protèges ta petite chienne féroce.

— Qu'est-ce que tu veux, Baby ? grogné-je.

— Oh, juste bavarder un peu.

— Alors, vas-y, parle. Dis merci à Isla, tant que tu y es. Comme tu l'as deviné, elle est la seule raison pour laquelle je suis enfermé ici, et pas quelque part dans le bloc à te traquer comme un putain de gibier.

— Me parle pas sur ce ton, chéri, tu sais que je déteste ça, ronronne-t-il.

Avec un grand sourire, il pointe son flingue entre les barreaux, et vise… Isla. Instinctivement, je me décale pour la protéger et me mettre dans l'axe du canon argenté. Mon pouls ne s'élève même pas. Je suis calme. Si je meurs en la protégeant, ma mort aura servi à quelque chose. Elle aura eu un sens.

Je fixe Baby d'un regard sombre et le prie mentalement d'avancer d'un pas. Juste un. Si seulement il s'approchait un peu. Si seulement… dans ce cas, je pourrais lui attraper le poignet, le désarmer et le massacrer.

Au lieu de ça, il reste à deux mètres de ma cage, sachant pertinemment que s'il venait plus près, je le détruirais. Il me connaît trop bien.

Derrière lui, les trois nazis qui lui servent de main d'œuvre sont de plus en plus excités. Par la présence d'une femme si près d'eux. Ils la dévisagent. En grognant, en bavant, en se touchant.

Et ma nervosité se transforme en tension, en peur. En terreur.

— Messieurs, le premier qui arrive à ouvrir la cage pourra attraper le petit oiseau, lance Baby.

Et d'un seul coup, les trois mecs foncent vers nous, et comme des putains de brutes, ils se mettent à tirer sur la grille pour tenter de l'ouvrir.

Si nous étions dans les années cinquante, je ne me ferais pas de soucis. Les verrous étaient à clef. Mais les cellules d'aujourd'hui sont électriques, et le mécanisme, soumis à la pression de leurs trois-cents kilos de muscles,

commence à griller. À grincer de ce bruit de déraillement qui me fout les boules.

Et ils insistent, et ils insistent, et ils insistent, tirant encore et encore sur les barreaux pour les desceller. Et ils y arrivent. Ils y arrivent. Ils y arrivent. Décollant la grille d'un millimètre, puis d'un second.

Je ne peux plus perdre de temps, je ne peux plus rester là sans rien foutre.

— Ash, souffle Isla qui vient à ma rencontre pour prendre mon visage entre ses mains. Tout va bien se passer. Ils ne vont pas réussir, j'en suis certaine.

Je la trouve trop mignonne, quand elle essaye de me rassurer alors que sa peur a dilaté ses pupilles, rendant ses yeux presque noirs et lui donnant des airs de princesse satanique.

— Nan, clairement, lui assuré-je en fouillant dans mon pantalon sale à la recherche de mon tournevis.

J'ai élimé sa pointe ce matin, encore, avant que l'alarme du réveil ne résonne dans toute la prison. Éffilée, je la trouve parfaite pour transpercer la peau. Pour blesser. Pour crever un homme.

— Bébé, va falloir que tu détournes tes jolis yeux, que tu regardes ailleurs, d'accord ? Fais ça pour moi, s'te plaît.

— Pourquoi ? souffle-t-elle, plus effrayée, encore.

— Parce que…

Parce que je suis un connard, un animal, un mec qui n'a plus rien à perdre dans la vie, mais qui est *terrifié à l'idée que ton sourire ne disparaisse. Parce que la seule chose qu'il reste dans mes veines, dans mon cœur,* c'est *un acide brutal qui me pousse à tout faire pour te protéger. Tout. Et je ne veux pas que tu gardes cette image de moi dans ta jolie petite tête.*

— Juste parce que.

Elle hoche doucement la tête, puis détourne le regard, fixant un point neutre, gris sur le mur de ma cellule. Devant elle, ses mains se tordent si fort que j'ai peur qu'elle ne se brise un os.

Avec douceur, je glisse mes doigts entre les siens, et lui murmure que tout va bien se passer. Enfin, je plante un baiser sur son front, avant de me précipiter vers les Ehre. Comme si j'étais un putain de singe dans un zoo, ils me lancent des insultes, des grimaces, et s'ils pensent que ça me touche, mon Dieu, ils sont plus bêtes que je ne l'imaginais.

Je joue avec mon arme, donnant des coups dans le vide pour m'amuser, pour leur foutre les jetons, sans jamais les effleurer parce qu'à chacun de

mes pas en avant, ils reculent.

Mais Baby leur ordonne de se remettre au boulot. Leur susurre que le jeu en vaut la chandelle.

Et soudain, ils s'approchent… puis mon point de rupture cède. L'un d'eux se met à me raconter tout ce qu'il infligera à Isla quand il aura les mains sur elle et je pète un câble. Un putain de câble. J'attrape son poignet sans plus chercher à jouer, tire violemment son bras à travers la grille, et son crâne se fracasse bruyamment contre les barreaux. Un filet de sang se met à couler le long de son visage, de ses yeux, ce qui le rend plus féroce, encore. Il hurle. Et parle encore, et encore d'Isla en des termes crus. Dégueulasses. Cependant, c'est à mon tour de lui sourire. D'un geste vif et presque imperceptible, je plante mon tournevis dans son flanc. Une fois. Ça ne suffit pas.

Il cherche à se dégager, à s'éloigner, pourtant, je le retiens fermement. Mon poing noué autour de son poignet. Ma peau humide de sueur glissant contre la sienne jusqu'à ce que le frottement nous brûle.

— Je vais te massacrer, Gilliam, grogne-t-il entre ses dents en tentant de m'attraper à la gorge.

Mais je le retiens trop fermement.

— Je vais te massacrer, puis je vais baiser ta chienne jusqu'à lui déchirer les entrailles.

Deux. Trois fois. Je le plante sans pouvoir m'arrêter, jusqu'à ce que son sang recouvre ma main.

— Je vais… Je… souffle-t-il en serrant les dents.

J'ai dû toucher un organe vital parce qu'une flaque cramoisie se répand à nos pieds, et, peu à peu, il tourne des yeux. Je le relâche sans la moindre gêne, et quand il s'écrase au sol, l'un de ses camarades pousse un cri. Il le rejoint, l'éloigne de moi en traînant son corps au loin. Sur le carrelage blanc, une longue traînée rouge se forme et me donne l'impression d'être dans un film d'horreur.

Pourtant, je ne ressens rien. Pas la moindre émotion, pas le moindre regret pour ce que je viens de commettre. Ma seule trouille, c'est pour la vie d'Isla.

Il ne reste plus que Baby et l'un de ses sous-fifres devant moi.

Le mec me regarde d'un air affolé, sans pour autant s'arrêter de tirer sur ma grille. Les tendons de son cou ressortent sous l'effort, et je suis à deux doigts d'y planter mon tournevis, mais dès que je l'approche, il recule.

Alors, tout comme avec Baby un peu plus tôt, je glisse la pointe de mon arme sur mes barreaux ; elle cliquette sur toute la longueur de ma cage, sans que je ne le quitte des yeux. Il a de plus en plus peur.

J'en suis presque excité.

Si à Rockwoods, nous n'avons plus ni foi ni loi, la seule chose qui peut encore effrayer certains détenus, ça reste de crever des mains de leur ennemi. Et je viens de prouver que j'étais capable d'ôter une vie sans une once de regret.

— Tu fous quoi, là ? lui hurle Baby en pointant son flingue vers sa tête.

— Chef, il va…

— Je m'en fous, putain ! Recommence. Ouvre cette grille ou je te jure que je te bute !

Son hurlement dément m'amuse. Quand Baby craque, moi, ça me fait toujours frémir. Ce connard mérite de péter une putain de durite et d'en claquer.

Le mec revient vers moi.

Je l'attends de pied ferme.

Il avance d'un pas. D'un second. Il est presque à ma portée.

Nonchalamment, je m'accoude au métal tiède et fixe mon regard sur lui. La sueur qui perle de plus en plus à son front, à ses tempes, roule vers son tee-shirt blanc complètement détrempé.

Au moment où j'exulte, où je sais que je vais pouvoir l'avoir, il finit par reculer et Baby hurle. Et hurle. Et hurle. Il plante son flingue sur la tempe du mec et appuie sur la détente. L'arme clique dans le vide cinq, dix fois, tandis qu'il se déchaîne sur la gâchette.

Bordel, il n'a même pas l'air surpris que le chargeur soit vide, et je comprends soudain la raison pour laquelle il s'est enfui dans la bibliothèque, au lieu de me tirer dessus. Il savait depuis longtemps qu'il n'y avait rien dans son chargeur, contrairement au mien, et il n'a pas voulu risquer sa vie.

Quand le nazi réalise que Baby était sur le point de l'envoyer au casse-pipe, alors qu'il n'a pas de quoi se défendre, le type s'énerve et lui lance son poing dans la figure. Ils se mettent à se battre comme des barbares. Rapidement, Baby prend l'avantage.

Ses attaques se font vicieuses. Sa colère de plus en plus sombre. Et tandis qu'il bastonne son adversaire qui n'a même plus la force de lever un bras, des gardes hurlent au loin.

— Hé ! Arrêtez ça tout de suite, bordel ! crie l'un d'eux.

Leurs pas se dirigent vers nous à vive allure.

Sans perdre une seconde, je remets mon drap en place, et pousse Isla derrière pour la masquer à leur vue. Pas question qu'ils tentent une extraction pendant que la moitié des détenus est encore en train de jouer les sadiques à tous les étages. Je me plante ensuite en première ligne du spectacle, grâce au long pan de drap cramé qui sent la cendre, et j'agrippe mes barreaux.

Avant que les matons n'arrivent, Baby me lance un regard glacial et retrousse les lèvres.

— Tu protèges ta chienne, mais qu'est-ce que tu feras quand elle sera seule à Rockwoods, Gilliam ?

— Je payerai Kingman pour qu'il te pète les jambes et que tu ne puisses pas l'approcher.

— Tu sais quoi ? Tu la gardes hors de ma portée, pourtant je déteste ne pas pouvoir avoir ce que je veux. Ça me rend vicieux, susurre-t-il en se léchant les lèvres.

— T'es un sale gosse capricieux, et tu crois que tu me terrifie ?

— Non. Pourtant, je veux te voir souffrir, et si je ne peux pas approcher de la blondasse, je trouverai autre chose, Gilliam.

Je lui souris, parce que, franchement, rien ne pourrait me blesser davantage qu'une attaque envers Isla, et je vais faire tout mon possible pour qu'elle soit en sécurité maximale aussi longtemps qu'elle bossera ici.

Les matons arrivent ensuite, hors d'haleine, du sang sur leurs uniformes et l'air de vouloir en découdre. J'admire Baby se prendre un premier coup de botte dans l'estomac. Bordel, je suis excité.

— Qu'est-ce que tu fous ici, toi ? ricane l'un des gardes en agrippant sa matraque.

— Je suis blessé, gémit-il en ayant soudain l'air au bout de sa vie. Aidez-moi, s'il vous plaît. Je n'ai pas pu arriver à ma cellule à temps, et ce connard m'a surpris.

Il désigne son camarade – celui que j'ai tué – d'un signe de tête, puis les gardes l'agrippent par les bras et l'emportent à l'infirmerie. Bon sang, moi qui espérais un passage à tabac dans les règles de l'art… Au moins, là-bas, il sera au chevet de Duval. Ils pourront planifier leur prochaine attaque ensemble, comme une jolie petite équipe bien soudée.

— Pourquoi n'as-tu pas dénoncé Baby aux gardiens ? demande doucement Isla qui me rejoint et m'enlace par-derrière. Je recule un peu pour qu'elle soit masquée de notre rideau d'appoint, et je me retourne entre ses bras en essayant de ne pas éclater de rire.

— Isla, ici, les balances crèvent plus vite que les cafards dans nos cellules. Quand on a un problème avec un gars, on le règle soi-même, pas besoin de l'intervention les gardiens.

— Mais Baby est un monstre !

J'aperçois encore dans ses beaux yeux sa peur, sa terreur, son angoisse d'avoir été à sa portée. J'espère qu'elle oubliera, un jour, tout ce qu'elle a subi avec lui.

— Oui, et s'il était solitaire, il aurait été massacré depuis longtemps. Voilà pourquoi il reste loyal et fidèle à Duval. Duval le protège des autres, et Baby exécute son sale boulot en contrepartie. Entre sociopathes, ils se comprennent bien.

— Je ne sais pas comment tu as pu tenir aussi longtemps dans cette jungle, soupire-t-elle, toute triste.

— Ce n'est pas la jungle, c'est un champ de mines. Et j'ai tenu parce que je n'ai jamais balancé personne, ricané-je.

— Je ne trouve pas ça drôle, Ash. Et s'il tentait de t'avoir, toi, avant ta libération ?

— Il n'y a pas de « si » dans cette histoire, bébé, mais un « quand ». Et crois-moi, je suis prêt à l'accueillir.

— Fais attention, tremble-t-elle. Par pitié, fais attention.

— Arrête, je vais finir par croire que tu as des sentiments pour moi.

Je lui souris, la regarde rougir. Détourner les yeux.

Cette femme… Même sans le moindre mot prononcé, elle est incapable de me cacher quoi que ce soit. Je l'embrasse doucement, et la remets au lit avant de m'allonger tout contre elle. Il se passe encore au moins quatre heures avant que le calme ne revienne à Rockwoods. Quatre heures durant lesquelles j'en apprends tellement, sur elle. Dans ses révélations comme dans ses silences. Silences qui sont si beaux, si purs qu'ils parviennent à émouvoir la pierre brute que j'ai à la place du cœur.

Et je rêve du jour où je pourrai apprendre d'autres choses sur Isla, des choses qu'elle ne me dira pas, que je vivrai au jour le jour. En l'emmenant en vacances, en évoluant auprès d'elle, pourtant… ça ne va rester qu'un putain de rêve, non ? Parce que les femmes comme elle se lassent des

hommes comme moi. Ceux qui n'ont rien à leur apporter, qui ne peuvent pas les tirer vers le haut. Les hommes qui ne savent que se servir de leurs poings, et qui n'ont aucun autre atout dans leurs manches. Peut-être que ça l'excite, là, tout de suite. Mais dans un mois ? Dans deux ans, elle voudra autre chose. Elle voudra mieux. Si, d'ailleurs, elle me donne la moindre chance lorsque je serai sorti d'ici, et ça, ce serait déjà étonnant.

J'entrouvre les lèvres pour lui parler, pour lui poser cette question qui me brûle le cœur, et quand je la vois sourire, je perds tous mes mots. Je suis incapable de lui demander de me donner une petite chance après ma sortie. Parce que je sais qu'un jour, je lui ferai perdre le sourire. Je le sais, j'en suis certain. Je ne suis pas assez bien pour Isla Hendrix, ce petit rayon de soleil au cœur de mes nuits, ce joli vent de fraîcheur dans la chaleur de ma vie. Je ne suis pas assez bien, et je ne le serai jamais.

— Je pense que je vais pouvoir te faire sortir d'ici à présent, Isla, soupiré-je.

Bordel, rien que d'y penser, j'en ai mal au ventre. L'avoir là, avec moi, ça a été une vraie folie, et aussi un bonheur sans commune mesure. Et comme toutes les bonnes choses, ça va avoir une fin. Mieux vaut d'ailleurs que ce soit moi qui y mette un terme, parce que si on découvre Isla ici quand les portes se rouvriront, ce sera reparti pour la baston.

— Oh non, marmonne-t-elle. On était bien, là, tu ne trouves pas ?

— Bien sûr que si, grogné-je. Et crois-moi, si je pouvais te garder à mes côtés ces prochains jours, je n'hésiterais pas une seconde. Mais tu sais ce qu'il va se passer si un détenu réalise qu'une femme est enfermée avec nous ?

— Je… Je pense pouvoir deviner, et je n'ai pas envie que ça arrive.

Elle en a d'ailleurs eu un petit aperçu à la bibliothèque, et je ne veux plus qu'elle vive quelque chose de la sorte.

— Bien. Je vais appeler les gardiens. Surtout, ne panique pas, d'accord ?

— Pourquoi est-ce que je paniquerais ?

— Parce qu'eux, ils vont flipper à mort. Je vais essayer de calmer le jeu, tout devrait bien se passer.

— D'accord. Je peux te dire quelque chose avant que tout se termine, Ash ?

— Évidemment.

Je lui souris, me lève du lit et lui tends la main pour l'attirer à moi. Nos corps se heurtent. Nos pouls accélèrent. Je passe les bras autour de sa taille

et me dis que, putain, elle est faite tout entière pour être à moi. Contre moi. Jamais personne ne pourra aussi bien se pelotonner contre mon cœur, J'en suis certain. Jamais personne d'autre qu'elle n'y aura sa place, de toute façon.

— Je suis heureuse d'avoir pu partager ces moments avec toi, ici, au calme. Quand tu m'as sortie de la bibliothèque, j'étais en panique, et horrifiée, et choquée, pourtant tu as su m'apaiser. Je ne pourrai pas oublier ce garde qui a tiré sur un prisonnier non armé, parce qu'en plus, je sais que tu vis ainsi depuis des années. Avec cette violence, cette injustice, cette haine. Ça… me provoque quelque chose, là, dans ma poitrine. Ça fourmille et ça me tiraille. J'ai peur pour toi. Tout le temps. J'avais peur, avant, parce que je savais que les détenus étaient violents et maintenant, je sais aussi que les gardes sont dangereux. Mila m'en avait un peu parlé, pourtant, j'étais incapable de réaliser tout ce que ça pouvait représenter. Alors, quand je te dis de faire attention à toi pour ces prochains jours, Ash, je suis sérieuse. Ce ne sont pas des paroles en l'air, tu m'entends ?

— Bébé, soufflé-je, un grand sourire aux lèvres, je te jure que je suis attentif comme pas permis. Je n'ai plus que trois jours à tirer. Trois. Je ne laisserai pas le moindre péquenaud me voler les dernières miettes de mon existence, surtout si elle peut…

Se passer à tes côtés, ma belle.

— Enfin m'apporter un peu de paix et de confiture à la fraise.

— Hum, je vois. Tu vas lutter pour les fraises.

— Tu as tout compris, ris-je sans pouvoir me retenir. Allez, maintenant, il est temps pour toi de retrouver la sécurité.

Je l'embrasse une dernière fois. Ferme les yeux quand ses bras m'enlacent plus fort pour me retenir près d'elle. Et je finis par la repousser de moi-même, parce que je sais que si aucun de nous ne bouge, nous allons nous planquer là jusqu'à la nuit tombée, jusqu'à ce qu'on s'écroule de fatigue. Et si je n'avais pas aussi peur pour sa vie, je serais égoïste et je resterais figé ici. Tout contre elle. Pourtant, cette femme si menue, si adorable et fragile m'aide. Elle m'aide à oublier le salaud que j'ai été, le mec qui ne pensait qu'à sa gueule, et rien que pour cela, je dois tout faire pour qu'elle ressorte de Rockwoods en toute sécurité.

Quand elle est enfin assez loin de moi pour que je reprenne mes esprits, j'ôte le drap noirci et humide qui pend misérablement à ma cellule, et je le balance sur mon lit.

— Bon, maintenant, il va falloir être bruyants histoire de rameuter les chiens, marmonné-je. Donne-moi la bouteille sur l'étagère, s'il te plaît.

Isla me tend la vieille bouteille d'eau qui traîne là depuis des lustres, et je commence à la claquer contre les barreaux en gueulant comme un cinglé. En général, les gardes ne font pas attention aux cris, parce qu'honnêtement, dans ce genre d'endroit, il y a toujours un mec en train de hurler. Parce qu'il va mal dans sa tête, dans son corps. Parce qu'il veut qu'on entende sa voix quand personne ne l'écoute, ou parce qu'il souffre et que personne ne le sait.

Cinq minutes s'écoulent sans que personne ne se pointe et je commence à angoisser. Il faut vraiment qu'Isla se tire. S'ils ouvrent les cellules pour l'appel, on sera mal barrés, tous les deux. Elle parce qu'elle deviendra une cible, et moi parce que je tuerai toute personne cherchant à l'approcher.

Je me mets à hurler plus fort, à appeler au secours, ce qui finit par éveiller les soupçons des matons. Deux d'entre eux montent les marches à toute vitesse, alors je pousse Isla derrière moi juste au cas où.

Leurs visages déformés par la fatigue et la colère, Trenton et Maxwell déboulent vers moi, leurs matraques à la main. J'ai une chance sur deux pour que tout se déroule bien. Trenton est droit dans ses bottes et humain. Maxwell est une putain de pourriture qui mériterait d'être en taule.

— Qu'est-ce que tu as, Gilliam ? gronde le chef en me regardant des pieds à la tête. Bordel, on pensait que tu étais en train de crever, à brailler comme un malade.

— J'ai… J'ai besoin de votre aide. Pour aider quelqu'un que j'ai protégé à sortir, avoué-je.

Trenton hausse les sourcils, comprenant enfin qu'après la libération de la bibliothèque, je n'ai pas pu évacuer Isla. Je me décale un peu, leur montrant la jeune femme juste derrière moi, et aussitôt, Maxwell se met à hurler. À dégainer son pistolet électrique.

— Calme-toi, Maxwell, ordonne Trenton.

Mais il me dévisage avec un rictus satisfait, comme s'il savait qu'il aurait enfin la possibilité de me faire payer. Je ne lui ai jamais léché le cul, ce qui énerve ce connard.

— Demande ouverture d'urgence de la 625, réclame le chef de secteur.

Il a sorti sa matraque ; je pense qu'il s'agit juste d'un réflexe. Il n'est pas du genre à l'utiliser pour rien. Comprenant que je dois mesurer chacun de mes mouvements, je lève tout doucement les bras et mets les mains derrière

ma tête, jouant les chiens soumis et docile. Je baisse le regard un instant. Le nazi que j'ai tué a été évacué, me provoquant un soulagement tel que mon pouls se calme. Je n'avais pas réalisé à quel point j'étais effrayé à l'idée qu'Isla voie ce corps. Elle ne saura sûrement pas que j'ai été jusqu'au bout, pour la protéger. Tant mieux.

Maxwell se déplace pour se positionner juste face à moi, face à la grille qui s'ouvre doucement.

— Qu'est-ce que tu as foutu, Gilliam, hein ? T'as baisé la blondasse ? Tu l'as violée combien de fois ?

— Je sais que ça te ferait bander, mais non, je ne l'ai pas violée. Je l'ai protégée. Elle se trouve sous ma protection, répété-je en détachant bien mes mots, en essayant de ne pas grogner, de ne pas m'emporter.

— Je vous assure qu'il s'agit de la vérité, souffle Isla qui avance et se met juste à côté de moi. La bibliothèque était prise d'assaut, et Ash m'a cherchée et m'a secourue. Les portes des cellules allaient se refermer et il y avait la guerre partout autour de nous. J'étais terrifiée ! Sans lui, je serais probablement morte à cette heure-ci.

Ils le savent tous les deux, et Trenton hoche la tête d'un air entendu.

— Viens avec moi, Isla. Tu vas passer un examen et tu pourras sortir. La journée a été longue pour tout le monde.

— Merci.

Elle passe devant moi, caresse doucement, discrètement mon flanc pour me dire au revoir. Et quand elle se trouve sur le point de sortir, Maxwell me fusille du regard. Et sourit.

— Civile en danger ! s'écrie-t-il soudain.

Isla sursaute. Le voit charger son arme.

— Non ! couine-t-elle.

Et au moment où Maxwell me tire dessus, elle fait volte-face, se précipite vers moi et reçoit la décharge en plein dans les reins.

— Isla ! hurlé-je en la rattrapant tandis qu'elle chute, les yeux révulsés, et le souffle complètement coupé. Isla… répété-je.

Mais elle ne m'entend pas.

Parce qu'elle a perdu connaissance.

Et que son corps, pris de soubresauts douloureux, s'agite entre mes bras sans que je ne puisse la soulager.

30

Ash

Isla gît, complètement paralysée entre mes bras, ses muscles tellement tendus qu'elle doit souffrir le martyre. Je la garde tout contre moi jusqu'à ce que, peu à peu, elle retrouve l'usage de ses membres, mais elle paraît si choquée, si déboussolée que je me retrouve à la porter pour éviter qu'elle ne s'écroule.

Ses sanglots sont comme découpés à la hache. Elle n'arrive pas encore à parler.

Putain !

Pour avoir déjà reçu quelques coups de Taser, je sais que ça fout un mal de chien, et que même un mec de mon gabarit peut se retrouver immobilisé grâce à ces armes. Alors, un poids plume comme Isla… Elle a dû morfler. Elle va sûrement pleurer. Et de l'avoir tout contre moi, c'est la seule raison pour laquelle je ne suis pas en train de commettre la connerie de ma vie et de sauter à la gorge du maton pour lui faire regretter ses actions.

— Maxwell, dans mon bureau immédiatement ! hurle Trenton qui réalise que la prison va avoir de gros ennuis si Isla porte plainte. Gilliam, suis-moi, on va à l'infirmerie.

— Mais Chef, grogne le garde d'un air dépité.

— Ta gueule, bordel ! Tu viens de tirer sur une civile ! Tu n'imagines même pas la merde dans laquelle tu es, Maxwell. Tu vas déjà devoir rendre de sacrés comptes pour Souza, ce matin, donc, là, tu peux probablement dire adieu à ta carrière.

— Je…

— Rien à battre. Il s'agit de ta deuxième faute grave aujourd'hui. Appelle ton avocat et va m'attendre dans mon bureau. Je gère Isla, puis

j'informe le directeur qui doit encore être occupé avec les forces de police. Ensuite, je m'occupe de ton cas, grogne Trenton.

Il s'approche de moi, mais je recule, ma blondinette tout contre moi. Je suis… incapable de la lâcher, de la lui confier, et il le sait. Trenton est intègre. Il fait partie de ces gardes qui ont encore un peu d'humanité. Au regard implorant que je lui lance, il comprend que ça signifie le monde, pour moi, de rester près d'elle. Il hoche la tête.

Quand il commence à descendre l'escalier, je le suis de près. Isla se met à sangloter.

— Il voulait te tirer dessus, halète-t-elle. Il voulait…

— J'avais remarqué, bébé, murmuré-je. Et toi, tu as voulu jouer à quoi, dis-moi ? En me protégeant, tu as risqué gros ! Merde, je peux gérer une décharge électrique tandis que toi, t'es toute fragile.

— J'ai l'impression que tu es traumatisé, lâche-t-elle, les larmes aux yeux.

— Ouais. Carrément, bordel !

Elle laisse échapper un petit rire et finit par se taire, épuisée.

Trenton m'ouvre la porte de l'infirmerie au rez-de-chaussée. La large porte peinte en bleu, en plein cœur du vestibule, grince sur ses gonds et une fois dans la pièce, je me fige. On débarque dans une vraie zone de guerre, ici. Presque tous les lits sont occupés à cause de la mutinerie, et pour éviter les problèmes et la suite des rixes, tous les détenus sont menottés. Ils ont des plaies ouvertes, des fractures, des anti-douleurs plein les veines et, pourtant, ils ont tous l'air aussi dangereux que s'ils étaient libres, un couteau dans une main et un flingue dans l'autre.

Je dépose Isla sur un matelas propre, un peu à l'écart des autres, mais je remarque tout de même que tous leurs regards convergent vers elle. Leurs regards sombres, menaçants, et pesants… sont… sur… elle.

Un grognement m'échappe, et je les fixe avec cette expression animale qui finit par les faire flipper. Ils réalisent soudain que le plafond est probablement plus intéressant que mon poing dans leurs sales gueules et Isla soupire doucement.

Elle aussi, avait remarqué la tension et le danger ramper autour d'elle.

— Mon garçon, tu devrais retourner dans ta cellule, maintenant, me lance Trenton.

— Pas question, chef, râlé-je en secouant la tête. Je ne quitte pas Isla tant qu'on ne l'a pas évacuée d'ici.

Le garde se passe la main sur le visage, et acquiesce lentement.

— C'est bien parce qu'elle ne se trouve pas en sûreté, murmure-t-il en me lançant un regard entendu.

Trenton se place d'un côté du lit, et hèle un infirmier. Moi, je reste à la droite d'Isla. Peu importe d'où pourrait venir le danger, l'un de nous sera là pour la défendre.

Un mec immense et baraqué, le crâne rasé et l'air froid comme un foutu iceberg, se pointe vers nous.

— Mademoiselle Hendrix, qui travaille à la bibliothèque, a reçu une décharge de Taser. Tu peux l'examiner, Sloane ?

— Bien sûr. Vous pouvez vous asseoir, Mademoiselle ?

— Euh, oui, je ne suis pas sur mon lit de mort, marmonne Isla.

Elle se redresse pourtant avec difficulté. Elle doit avoir des courbatures jusqu'au fond de ses os. Je l'aide un peu, heureux qu'elle ait l'air soulagée, et pas agacée, puis je m'assois à côté d'elle. L'infirmier prend ses constantes vitales, sa température, examine ses pupilles et son rythme cardiaque. Quand tout lui paraît en ordre, il tire le rideau entre elle et les autres prisonniers, laissant Trenton en dehors, puis il se tourne vers moi.

— Laisse-nous un instant, 625.

Qu'il m'appelle par mon numéro de cellule, comme si j'étais un chien, me fout en rogne.

— Pas question. Isla se trouve sous ma protection, je ne la quitte pas d'une semelle. Surtout pas pour la laisser avec un connard comme toi, pigé ?

— Soit tu retournes dans ton chenil, soit je t'y enferme de force, se marre-t-il.

Aussitôt, il attrape sa radio. Il va probablement appeler les renforts pour me mettre à la porte, cependant, Isla s'immisce entre nous.

— Il peut rester. Je me sens plus en sécurité avec Ash près de moi.

Sa voix a une telle douceur, un tel calme, mais dans son regard, j'entraperçois des échardes dangereuses, des pics de glace qui pourraient transpercer Sloane de part en part. Elle a bien dû remarquer qu'il ne pouvait pas me saquer. Et lui… Bordel, il vient de réaliser qu'elle me défendait. Qu'elle m'appréciait.

— Écoute la dame, mon gars, se moque Trenton depuis l'autre côté du rideau. Trente-cinq années de mariage et cette maxime m'a sauvé la mise plus d'une fois.

— Très bien, grimace l'infirmier. Déshabillez-vous, dans ce cas. Je vais examiner les plaies.

Même s'il appartient au corps médical, Isla n'est clairement pas à l'aise avec son ordre, ni même avec sa façon de la regarder. Déjà qu'elle a horreur d'être nue devant moi, ce n'est pas pour se déshabiller face à ce connard arrogant.

Je me lève du lit, attrape le bas de sa robe et je le lève pour découvrir uniquement son postérieur, et les deux contusions qui se trouvent au-dessus.

Elle soupire, soulagée de ne pas avoir à ôter toutes ses fringues, et se pelotonne contre moi, enfouissant son petit nez adorable contre mon torse.

— J'ai besoin de voir tout le corps, sourit Sloane.

— J'en ai rien à battre. Tu te contentes de ce que tu as, ou le seul corps que tu verras ce sera le mien. Et plus précisément, mon poing sur ta sale gueule. Donc, fais ton boulot et correctement, ou je dépose une plainte auprès du directeur pour ton comportement abusif envers un membre de l'équipe de Rockwoods, c'est clair ?

Sloane me lance un regard qui promet douleurs et tortures si je me repointe ici avant ma libération, puis il jette un œil aux plaies d'Isla. Apparemment, elles sont superficielles et loin d'être graves, ce qui me soulage beaucoup. Il désinfecte néanmoins les points d'impact, et quand il sort des pansements de sa boîte de premiers soins, je le pousse, et m'occupe moi-même de les poser sur les petites brûlures au niveau de ses reins.

Je baisse sa robe, et l'aide à se rasseoir sur le lit quand sa tête tourne un peu.

— Vous pouvez partir, grogne Sloane avant de se tirer.

Trenton ne revient pas vers nous. Il doit savoir que nous avons besoin d'un peu d'intimité, et je lui en suis tellement reconnaissant.

— Isla, dis-moi comment tu te sens, murmuré-je en passant un bras possessif autour de ses épaules.

— Très bien, marmonne-t-elle.

— Ah bon ? Je n'aurais pas cru que tu pouvais t'exprimer comme un gorille en temps normal, pourtant.

Elle laisse échapper un petit rire qui m'inonde le corps d'un bien-être parfait.

— Je… Je vais bien. Physiquement, du moins. Je n'ai plus trop mal à présent. Mais bon sang, tout ce qui s'est passé aujourd'hui, Ash, je ne sais

pas si je vais réussir à m'en remettre. Combien d'hommes sont morts depuis ce matin ?

— Beaucoup trop, soupiré-je.

— Beaucoup trop, oui. Tu sais, j'ai toujours pensé que les prisons étaient des endroits où on enfermait les monstres, point barre. Pourtant, ici, j'ai découvert des hommes en repentir, des tueurs à l'âme pleine de regrets, et des sociopathes qui ne devraient jamais être remis en liberté. Et je pensais que vous tous, vous, ces êtres condamnés à vivre ici pour vous couper de la société, vous vous trouviez au moins en sécurité, alors qu'en réalité, il y a de la violence partout. Entre vous, déjà. Et aussi avec les gardiens. Je… Je suis outrée que Maxwell ait voulu te tirer dessus ! Je suis choquée que cet infirmier de pacotille t'ait traité comme un chien ! Ça m'énerve, tu n'imagines pas à quel point !

— Bien sûr que je le sais, Isla. Je te connais. Je connais tes sourires, tes gloussements, et tes prises de tête. Et je n'aime pas ça, quand tu te prends la tête. N'oublie pas que nous sommes, en quelque sorte, des animaux. Je suis le premier à m'indigner quand on nous traite de la sorte, mais est-ce qu'on mérite vraiment mieux ?

— Oui ! Oui, j'en suis certaine !

— Ça, c'est parce que tu es une bonne personne.

Je l'embrasse sur la tempe et la serre un peu plus fort contre moi. Notre temps s'écoule trop vite, et je ne peux pas abuser davantage.

— Bébé, demain, tu ne pourras peut-être pas venir ici, et tant mieux. S'te plaît, si la bibliothèque n'est pas accessible, essaye de ne pas harceler les gardes pour entrer à tout prix, d'accord ? Les détenus vont probablement s'être calmés, après tous les isolements qu'il y a eu. Ça ne veut pas dire qu'ils seront ravis de ce qu'il s'est passé.

— Si les portes sont ouvertes, je viens, Ash. Compris ?

— Ce que tu peux être agaçante, grommelé-je.

— Agaçante, peut-être, mais les livres qui n'ont pas de lecteurs meurent, tu sais.

— Les bibliothécaires toutes mignonnes qui bossent à Rockwoods aussi, grogné-je.

— Et c'est moi, le gorille ? Ash, tu ne sais pas parler sans jouer les gros durs, les asociaux, les brutes, et tu sais, moi aussi je peux être…

— Une brute ? Isla, la seule chose que tu pourrais brutaliser ça reste mon cœur. Et tu sais très bien que je n'en ai pas.

— Mon chou…

Je sursaute et plaque la main sur sa bouche.

— Tu me tues, là, Isla, murmuré-je. Si qui que ce soit t'entend m'appeler comme ça, je vais passer les trois jours les plus longs de ma vie.

Je lève les yeux au ciel, puis la contemple finalement avec le regard plein de douceur et, putain, de bonheur.

— Mon chou, répète-t-elle plus bas et dans un petit gloussement, tu as un cœur, nous avons déjà eu cette conversation. Et je te jure que jamais je ne lui infligerai le moindre mal.

— Je te crois, dis-je en plongeant le visage au creux de son cou.

Son parfum de violette réveille mon sexe, et je dois me faire violence pour penser à tout, sauf à elle. Tout contre moi. Et près de ce lit.

— Et je t'assure aussi que je suis capable de me défendre. Bon, pas contre des centaines de prisonniers qui se révoltent, mais j'ai des genoux, vous avez des testicules, tu vois où je veux en venir...

— Ma petite guerrière, souris-je.

Je suis incapable de la blesser, de la rendre triste en lui rappelant que contre deux d'entre eux, seulement, elle n'a pas été capable de se défendre. Elle ne va jamais oublier sa mésaventure. Moi non plus. Mais si la persuader qu'elle serait capable de tout l'aide à braver chaque matinée pour venir ici, alors je ne vais pas lui jeter ce souvenir à la figure.

— Tu vas devoir rentrer chez toi, là, et par pitié, demain, tu te reposes, Isla. Je ne plaisante pas. Et si tu as la moindre douleur au dos, vas directement aux urgences. Les Tasers sont dangereux.

— Promis, je ferai attention.

— Bien. Et si tu le peux, quand tu rentres, prends un bon bain, un verre de vin, et pense à moi en te caressant, conclus-je en ouvrant le rideau d'un geste sec.

Isla me met une petite claque discrète sur les fesses, puis, avec le gardien, nous la reconduisons à l'entrée de la prison. Partout autour de nous, il y a du sang. Les murs, les portes, les vitres ont reçu des coups violents qui ont fissuré béton comme verre blindé, et même si ça ne me fait plus rien de voir ce genre de scène de désolation, Isla est complètement crispée. Elle regarde droit devant elle, probablement ravie de pouvoir quitter cet endroit même si elle a joué les guerrières durant toute la journée.

Pour une fois, je pense à m'arrêter au niveau de la marque jaune au sol, ce qui m'évite un coup de matraque dans le ventre ; et je la regarde sortir,

quitter ma proximité. Ma zone de confort. Son parfum envoûtant s'estompe peu à peu, pourtant je ne vais pas l'oublier de sitôt.

— N'oublie pas, c'est repos, demain, grommelé-je quand elle se retourne vers moi.

— On verra, sourit-elle.

— Isla…

— Quoi ? Avoue, je te manquerais si je loupais une journée de travail !

Je jette un petit regard gêné à Trenton qui recule un peu pour nous laisser parler, mais quand il hausse les épaules en riant, je sais que je suis foutu.

— La demoiselle a raison, *mon chou*. On le sait tous !

— Bordel, soupiré-je. Casse-toi, Isla, et ne remets pas les pieds ici avant d'être prête, en pleine forme, et apte à mettre au tapis le moindre mec sur ton passage.

Je pointe l'index dans sa direction et ne peux m'empêcher de grogner, juste pour lui prouver que je ne plaisante pas. Amusée, elle m'envoie un baiser du bout des doigts, et quitte finalement Rockwoods sans se presser.

Bordel, regarder ses jolies petites fesses se balancer me provoque quelques palpitations dangereuses.

— Sacrée nana, Gilliam. Il va te falloir la mériter, si tu veux mon avis.

Il a tellement raison. Isla n'est pas de ces filles faciles qui se contentent de la médiocrité. Si je veux la conquérir, je vais devoir batailler, et la perspective de dépasser mes propres limites me plaît à fond.

Trenton m'ordonne de retourner à ma cellule tandis qu'il file en salle de repos pour se prendre un café. Je suppose que la journée a été dure et nerveusement éprouvante pour lui aussi. Si je n'étais pas un détenu de confiance, il m'aurait escorté jusqu'en haut, mais avec ma sortie qui arrive et le fait que je ne m'en suis jamais pris à aucun gardien, j'ai sa confiance.

Quand je me détourne pour aller à mon étage, c'est Vi qui arrive des vestiaires. Elle a l'air complètement choquée et dépassée par les événements.

— Gilliam, qu'est-ce qu'il s'est passé, bon sang ? Je ne suis même pas de service et j'ai été appelée pour les renforts ! J'aurais dû être chez moi, là, et pas face à un vrai bain de sang !

Elle tremble un peu, et son regard s'attarde sur l'infirmerie d'où de nombreux hurlements s'élèvent sans discontinuer.

— Personne ne t'a mise au courant ? m'étonné-je.

— J'ai entendu quelques rumeurs, et la police locale nous a interdit d'approcher de l'enceinte durant tout le confinement. Et maintenant que je suis là, je n'ai encore vu personne.

— Tes potes doivent tous être en train de décompresser un bon coup. Il y a eu une petite fête qui a mal tourné. La bibliothèque a été prise d'assaut, la prison tout entière s'est retrouvée dirigée par les gangs, et, finalement, les matons nous ont remis à notre place. Des morts, des blessés, des mecs en isolement. Rien de plus.

— Rien de plus ? s'esclaffe-t-elle. Bon sang, Gilliam, on dirait que tu as vécu ça toute ta vie ! Je te signale que je ne suis pas ici depuis si longtemps, moi.

Elle souffle un grand coup, toujours aussi angoissée, et alors que nous montons les étages, elle se tourne vers moi et s'arrête en plein milieu d'un palier.

— Et… Raym, il…

— Il va bien, lui souris-je en constatant qu'elle rougit. Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

— Non ! N'importe quoi ! Je me renseigne, quoi… Tu vois…

— Je ne vois pas, non. Tu cherches des informations sur quoi, au juste ?

— Rien du tout, bougonne-t-elle. Je voulais juste savoir ce qui se passe, rien de plus. En réalité, je veux savoir ce qui est arrivé à tous les détenus de la prison, ce serait juste trop long de faire la liste, et son prénom m'est venu en premier. Il s'agissait d'un hasard, rien de plus.

— Bien sûr, ricané-je.

Pour couper court à la conversation, Vi attrape sa radio et cherche à entrer en contact avec ses collègues. Ils lui répondent enfin et lui disent rapidement ce qu'il s'est passé, avant de terminer par un « situation sous contrôle » qui la rassure. Quand ils lâchent par contre qu'une cinquantaine de détenus vont être envoyés en Super Max, je pâlis un peu.

Les prisons d'ultra-haute sécurité sont comme des condamnations à la peine de mort, mais sans la sentence finale. On crève à petit feu dans une cellule minuscule, enfermés vingt-trois heures par jour, avec une heure de sortie dans une cage de deux mètres sur deux dans un foutu entrepôt. Il n'y a plus de contact avec l'extérieur, plus de boulot, plus d'espoir, non plus. Il s'agit d'un moyen de torture qui met à mal le corps, l'esprit et finalement, qui vous pousse à regretter de ne pas être mort.

Quand je suis enfin dans la 625, Vi referme ma grille, puis elle se plante devant la cellule de Raym. Je l'entends se lever de son lit et imiter ma position, debout contre la grille, les doigts noués autour des barreaux.

Vi s'éloigne d'un pas lorsqu'il se trouve tout près d'elle et le regarde de haut en bas. Il a un œil un peu contusionné, rien de grave.

— Tu t'es battu ? lui reproche-t-elle.

— Je me suis défendu. Nuance, ma belle, ronronne-t-il.

Je suis sûr qu'il la déguste du regard, là. Raym aime trop quand elle porte son uniforme strict qui la moule de partout. Et il aime aussi qu'elle soit en pétard contre lui.

— Contre qui ? veut-elle savoir, les mains sur ses hanches.

— Pourquoi ? Tu veux savoir si je l'ai tué ? T'inquiète pas, chérie, je préfère laisser Duval en vie. Je sais que ça l'emmerde de voir des Blacks qu'il ne peut pas cramer se pavaner aussi près de lui.

— Raym, soupire-t-elle, arrête de le chercher.

— Je ne l'ai pas cherché, c'est lui qui…

— On ne se trouve pas dans une foutue cour de récré, ici, grogne-t-elle soudain en dégainant sa matraque.

D'un geste nerveux, elle la déploie, puis la rétracte plusieurs fois d'affilé.

— Raym, il faut que tu comprennes que tes actes auront des conséquences. Cet homme est un sociopathe et, toi, tu es son genre de victime de prédilection. Je te jure que si tu t'approches encore de lui, je te fous en isolement !

Sa moue agacée doit amuser mon pote. Elle ne dit peut-être pas ça sérieusement, mais le fait qu'elle s'inquiète autant pour lui doit lui prouver quelques petites choses qui illuminent sûrement sa journée.

— Pourquoi est-ce que tu m'infligerais un truc pareil ? s'emporte-t-il pourtant.

Même si ça n'entre pas dans ses habitudes. Et même si au son de sa voix, je comprends que ce n'est pas réel.

— Pour te protéger, imbécile ! Il te reste quinze jours à tirer, tu as mérité ta libération, donc ne la gâche pas. Je sais que c'est difficile à croire, pourtant, en tant que gardienne, je me porte vachement mieux quand il y a moins de prisonniers dans nos cellules.

— Ouais, bien sûr, dis surtout que tu t'inquiètes pour moi parce que tu m'aimes bien, rit-il.

— Alors là, pas du tout…

— Oh Vi, tu es exquise, surtout quand tu mens.

— Je ne mens pas ! Et arrête de m'appeler Vi ! J'ai un prénom, et je ne sais même pas ce que ça veut dire, ce diminutif ridicule.

— Je sais très bien que tu as un prénom, Camila, susurre-t-il, pourtant je préfère Vi. Ça veut dire Vanilla Ice.

— Glace à la vanille ? marmonne-t-elle. Parce que j'ai la peau pâle ?

Oh, elle n'a vraiment pas envie de savoir pourquoi il l'appelle de cette façon, pourtant je pense que Raym va se faire un plaisir de le lui apprendre…

— Tu as la peau délicieusement dorée, ma belle.

La Latina rougit un peu.

— Et si je t'appelle Vi, c'est parce que j'ai envie de te lécher et de te sentir fondre sur ma langue.

— Raym ! couine-t-elle en claquant sa matraque sur ses barreaux. Tu es répugnant ! Je trouve ça dégueulasse ! Je… Je suis choquée !

— Dans ce cas, pourquoi tu rougis encore plus, hein ?

— Parce que… Parce que… je suis… choquée !

— Qu'est-ce qui est choquant ? Que tu m'imagines et que ça te plaise ?

Mon Dieu, il va finir par l'énerver pour de bon. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de rire aux éclats. Camila a un petit faible pour Raym, et lui, il en pince complètement pour la belle brune. Le voir flirter jour après jour tandis qu'elle tente tout pour l'ignorer est un super passe-temps.

— Je te jure que je vais te foutre en isolement, finit-elle par soupirer.

Puis, elle repart pour sa ronde, mais avant qu'elle ne quitte l'étage, je la retiens.

— Vi, attends !

Elle tourne son regard sombre et agacé vers moi. Bon, je n'aurais pas dû l'appeler par son petit surnom… Je n'y peux rien ! Ça devient une habitude ! Raym parle trop d'elle, et toujours en la désignant de cette façon.

— Quoi ? Dans quinze minutes maximum, quand j'aurai réalisé que tout le monde a retrouvé son calme, ici, je rentre chez moi pour me faire couler un bain.

Raym ronronne soudain, l'imaginant probablement toute mouillée.

— Tu n'as pas intérêt à me retenir plus que nécessaire, Gilliam.

— Demain, si Isla se pointe, empêche-la d'entrer, s'il te plaît. Elle a été très éprouvée aujourd'hui, même si elle tente de le cacher, et elle a besoin

de se reposer. Ce qu'elle n'intègre pas. Cette minette donnerait son âme pour être près d'un fichu bouquin.

— D'accord. De toute façon, le rez-de-chaussée se trouve dans un état pitoyable, la bibliothèque ne rouvrira sûrement pas demain. Les experts doivent passer prendre des photos pour les assurances, et je pense qu'ils ne sont pas pressés de mettre les pieds à Rockwoods. Tant qu'ils ne sont pas passés, on ne peut pas nettoyer ou réparer.

Je soupire, rassuré. Isla aura sa petite journée de congé et c'est déjà bien.

Par contre, j'espère qu'elle pourra venir bosser lors de ma dernière journée ici, sinon, je risque de ne plus pouvoir la voir avant un bon moment. Et ça, je n'en ai franchement pas envie.

31

Isla

Je passe près de vingt minutes, assise sur le banc des vestiaires, le dos courbé et la tête entre mes mains. Même si je n'ai rien montré quand j'étais avec Ash, ou même avant près de Baby, je suis terrifiée, déboussolée, et je pleure. Je n'ai pas pu me retenir une seconde supplémentaire. Loin de ces hommes, là où mes émotions et mes faiblesses ne peuvent plus jouer contre moi, je ne peux plus me retenir et je craque.

Faire semblant d'être forte face à tous ces prédateurs, c'était facile. Mais ici, toute seule et dans la presque pénombre, je ne suis plus que la petite souris effrayée qu'ils ont acculée, touchée, et qui a assisté, choquée, au meurtre de plusieurs d'entre eux.

Je vais probablement passer les quatre-vingts prochaines années en thérapie, à me transformer peu à peu en Adrian Monk. Génial. Je ne m'habillerai plus qu'en marron – la pire couleur de l'Univers – et je vais me mettre à compter les livres de la bibliothèque pour déstresser.

Dire que je ne travaille ici que depuis deux semaines…

Quand mes larmes se sont taries, et que mon pouls a repris un rythme normal, je me lève, remets mes chaussures de ville et j'attrape mon sac à main dans mon casier.

Penser à Rockwoods me met à mal.

Penser à Ash me rend… nerveuse.

J'ai peur pour lui, peur de ses derniers jours ici, et après le moment intense que nous venons de passer, j'ai peur aussi qu'il ne soit gravé à jamais dans mon cœur. S'il lui arrivait quelque chose, je…

Non, il ne faut pas penser à ces choses-là.

Avant que je ne sorte des vestiaires, Camila arrive pour se changer à son tour, et son regard plein de tension me prouve qu'elle est dans le même état que moi.

— Toi, tu as l'air sur le point de tomber dans les pommes, se moque-t-elle.

Mais j'entends bien, au son de sa voix, qu'elle tente seulement d'alléger la situation. Elle a l'air aussi dévastée que moi.

— Dans les pommes ? Pitié, si je tombe, j'aimerais que ce soit dans du raisin. De préférence fermenté et servi dans un grand verre.

— Hum, du vin, gémit-elle. C'est clairement ce qu'il nous faut à cet instant, ma belle. Ça tombe bien, je connais l'endroit parfait pour oublier tout de cette foutue journée.

— Je te suis, soupiré-je.

Elle se déshabille sans pudeur, et je détourne le regard pour lui laisser un peu d'intimité, même si je suis admirative de la façon dont elle se dévoile. Ses courbes sensuelles moulées dans une lingerie de luxe ne laissent pas de marbre, et j'aimerais tellement avoir son assurance. Sa fierté.

Me dévêtir devant Ash a été l'une des choses les plus terrifiantes que j'aie entreprises dans ma vie.

Lorsqu'elle a enfilé un minuscule tee-shirt blanc, moulant sa poitrine sans couvrir son ventre, Mila passe une petite salopette crème à fleurs mauves, en version short ultracourt, puis elle enfile ses sandalettes. Je ne pensais même pas qu'elle pouvait être plus sexy, en version campagnarde chic.

Elle détache son chignon strict, fait bouffer ses longues mèches noires qui tombent en vagues soyeuses, puis elle me dévisage.

— Allez, on y va. Il est temps pour nous d'oublier un peu les événements de la journée. Tu as vraiment l'air remuée, et d'après ce que j'ai compris, à juste raison.

— Oui, mais n'en parlons plus, s'il te plaît, murmuré-je, épuisée. Je veux juste penser à autre chose, là.

Mila hoche la tête, me prend par la main, puis elle nous entraîne à pied jusqu'à un petit bar un peu plus loin, dans la rue. Le cadre a quelque chose de sobre, ancien, presque intime avec le *juke-box* qui crachote des chansons anciennes et quelques gars qui jouent au billard dans le fond de la grande salle. Je remarque qu'ils sont nombreux à porter un insigne, à la ceinture de leur pantalon. Alors, quand nous prenons place sur deux tabourets du bar,

Mila m'explique qu'il s'agit d'un endroit fréquenté par la police et les gardiens de Rockwoods. En effet, il se situe pile entre la prison et un petit commissariat, ce qui le rend parfait. Et sécurisé.

Soudain plus détendue, je nous commande deux bières bien fraîches, et tandis que les bouteilles se mettent peut-être à défiler devant nous, la plupart offertes par ces messieurs dans le bar, je parviens à évacuer ma tension, mon mal-être, et cette peur écrasante qui serrait mon ventre dans un étau brûlant.

Je me mets même un peu à rire, quand un mec me tapote l'épaule et me sourit, vaillant.

— Salut, beauté. Tu as l'air fatiguée et j'ai une banquette arrière ultraconfortable.

Il hausse ses sourcils broussailleux, et passe la langue sur ses petites lèvres en pointant du doigt le vieux *pick-up* terreux qu'on aperçoit par la baie vitrée.

— Mon gars, j'ai presque failli mourir aujourd'hui, donc je ne vais certainement pas fêter ça dans une bagnole crasseuse.

— Ouais, franchement, Marty, tu aurais au moins pu proposer un tour dans un spa, s'agace Mila en lui faisant signe de dégager. Ne le prends pas mal, il drague toutes les femmes qui passent ici. Ça représente son petit plaisir, mais il n'est pas méchant, m'explique-t-elle. Et puis, la patronne imprime les pires râteaux qu'il se prend pour les encadrer au-dessus du bar. Il s'agit d'un jeu, je crois, parce qu'aucun homme sain d'esprit ne voudrait voir partout autour de lui les pires répliques qu'il ait pu se prendre dans la figure.

Je glousse, et lève les yeux vers les cadres dorés bien *kitchs* au-dessus des néons et des étagères à alcool. Avec de grosses lettres roses, on peut lire le monumental :

« — J'aimerais qu'il y ait quelque chose entre nous.

— Une porte blindée, ce serait pas mal. »

Mila et moi lisons tout haut quelques autres répliques, les larmes aux yeux, en gloussant sans pouvoir nous en empêcher. Malgré la chaleur presque écrasante dehors, les pales qui tournent au-dessus de nous sont agréables. Les vieilles hélices en bois de cette clim' vétuste ont quelque chose de salutaire.

Puis, nous nous calmons enfin, et, à bout de forces, je m'écroule sur elle, ma joue sur son épaule.

— Est-ce que je vais réussir à m'y habituer ? marmonné-je.

— À quoi ?

— À tellement de choses, Mila. Je me sens comme en pleine tempête, avec mes émotions qui me tiraillent et qui me font mal. Puis, du bien. Et mal à nouveau. Mon emploi est tellement beau, je l'adore, cependant, évoluer à Rockwoods, je trouve cela beaucoup plus dur que ce que j'imaginais. Il y a Baby et Duval qui me terrifient. Ash, qui me protège. Et rien que d'être ici, à boire avec toi, ça me rend malade !

— Pourquoi ?

— Parce que lui a été enfermé, sans aucune liberté autre que celle de respirer alors que je prends du bon temps. Je me sens coupable. Quand je suis chez moi avec la clim', une pomme entre les doigts et un verre d'eau fraîche dans l'autre main, je me dis que lui n'a rien. Plus rien.

— Je comprends que tu te sentes mal, Isla, mais ne vois pas les choses de cette façon. Tous les hommes qui sont à Rockwoods purgent une peine lourde pour leurs crimes. Ils ne méritent ni la violence ni la dureté de cette prison. Ils méritent, en revanche, leur temps derrière ces barreaux. Ce n'est pas moi qui le pense, et ce n'est pas non plus à toi de décider si c'est approprié ou non. La justice a tranché, point final. Bien sûr que tous ces hommes aimeraient le confort d'une jolie villa dans les hauteurs ou de la bière fraîche dès qu'ils le souhaitent. Et ils auraient tout ça, s'ils n'avaient pas commis de crime. Ta vie, tu l'as méritée, ma belle. Et la leur aussi. Puis, crois-moi, Ash préférerait mille fois que tu sois à l'aise dans une jolie chambre avec des coupes de Champagne et des fraises au chocolat dans un plateau d'argent, plutôt que d'avoir le moindre confort supplémentaire dans sa cellule.

Je souris, parce que je sais qu'il s'agit de la vérité. Cet homme respire la compassion et l'abnégation, même s'il tente de cacher tout ça derrière sa façade en acier blindé.

— Tu le connais bien ? demandé-je en rougissant.

— Ash ? Oui. Lui et Raym ont une énorme cible dans le dos, donc je les garde à l'œil, avec quelques autres surveillants.

— Pourquoi ? Parce qu'ils sont dangereux ? m'étouffé-je sur une gorgée de bière.

— Non ! s'amusa-t-elle en buvant une autre gorgée de bière.

La condensation sur la bouteille glaciale roule le long de ses doigts, attirant l'attention du barman qui la boit du regard comme elle se gorge de

sa boisson. Avec appétit.

— Le problème de Gilliam et Bailey, c'est qu'ils ne jouent pas selon les règles de ce trou à rats. Ils n'ont rejoint aucun gang, ne baissent pas les yeux face aux petits chefs qui se prennent pour des caïds, et ça, c'est considéré comme une offense. Et crois-moi, ces deux idiots adorent offenser les autres. Je suis sûre qu'ils trouvent ça amusant.

— Amusant ? grogné-je. Bon sang, ils se prennent pour des gosses dans une cour de récré, ou quoi ?

— Exactement, marmonne Mila. Avant, Ash traînait seul ; il prenait tous les risques pour sa peau. Mais maintenant que Bailey entre dans l'équation, je suis sur les nerfs.

Elle lève les yeux au ciel, et je lui lance un grand sourire en la bousculant un peu.

— Pourquoiiii ? gloussé-je.

— Parce que je le trouve super mignon. Et adorable. Et qu'il m'a sauvé la vie, un jour, alors je veille de loin autant que je le peux, soupire Mila. J'ai peur pour lui. Tout le temps.

Elle plaque une main sur son cœur et ferme un instant les paupières.

— Je comprends. Moi aussi j'ai peur.

— Il ne faut pas le laisser voir, sinon, tous les mecs de Rockwoods vont penser que nous sommes faibles, et il n'y a rien de pire. Rien du tout ! braille-t-elle.

Elle est complètement bourrée.

Et moi aussi.

Voilà sûrement pourquoi je lui montre soudain les muscles tout mous de mes bras.

— Ch'uis pas faible !

— Chérie, ces types font du sport plusieurs heures par jour. Pour eux, nous avons l'air de chamallows.

J'éclate de rire durant si longtemps que je remarque à peine la porte d'entrée s'ouvrir et le silence s'abattre dans le bar. Quand je me calme enfin, il n'y a plus que le *juke-box* qui résonne. Je me crispe et me tourne sur mon tabouret pour suivre le regard de Mila. Maxwell vient de débarquer et de s'affaler à une petite table solitaire, juste derrière nous. Et il nous regarde avec haine.

Les policiers du bar doivent en savoir long, sur lui, parce qu'ils le dévisagent avec défi, même s'il ne prête aucune attention à eux.

Doucement, ils reprennent leur partie de billard, leurs conversations animées, mais Maxwell garde les yeux fixés sur Mila et moi.

Le barman lui apporte une bière de mauvaise grâce, et la pose lourdement devant lui.

— T'as pas intérêt à chercher les ennuis aujourd'hui, Will.

— Moi ? Chercher les ennuis ? ricane-t-il. J'ai failli me faire virer ce soir, alors crois-moi, je vais rester bien sagement assis ici.

Sans nous quitter des yeux, je vois ses pupilles se dilater à mesure que son mensonge l'amuse. Il a envie de se délester de sa fureur, oui ! D'évacuer sa tension et tout le plaisir qu'il a pris en tuant un innocent, aujourd'hui. Il me donne envie de vomir !

Mila passe le bras à ma taille pour que nous nous tournions vers le bar, et le serveur nous lance avec gravité :

— Faites attention à vous, nous murmure-t-il. Je n'aime pas la façon dont il vous observe.

— On peut gérer les ordures dans son genre, rétorque Mila assez fort et avec fierté.

L'homme face à nous est très beau, sensuel, avec des cheveux noirs en bataille et des yeux du brun le plus clair que je n'aie jamais vu. Il lui sourit, amusé, puis la regarde avec plaisir quand elle se déhanche pour aller jusqu'au juke-box.

Mila glisse une pièce dans la machine, lance une chanson et tandis que les disques naviguent derrière la vitre, la jeune femme lance un signe de la main à Marty qui la rejoint d'un pas lent. Le vieux dragueur est ravi qu'elle lui accorde une petite danse même si… Oh, mon Dieu ! Même si *la Cucaracha* se met à résonner.

Au milieu des tables un peu espacées, sur une piste de danse improvisée, ils se déhanchent tous les deux en riant aux éclats. Les policiers du bar les imitent, hilares, tandis que Maxwell fulmine en serrant si fort sa bouteille de bière que ses jointures sont blanchies.

Marty, visiblement attendri par le fait que Mila lui accorde un peu d'attention, a les joues toutes rougies. Ce qui tranche énormément avec ses cheveux blancs.

La chanson se termine peu à peu, et avant de reprendre sa place, Mila jette un regard aiguisé à Maxwell.

— Hé, Will, toi qui parles si bien l'espagnol, tu sais ce que ça veut dire, cucaracha ?

Elle glousse et reprend place à mon côté en le laissant fulminer. Cette chanson lui était visiblement destinée, même si le garde à l'air de vouloir tuer le monde entier, à présent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmuré-je en me penchant vers elle.

— Cafard, répond-elle un peu trop fort.

Mon Dieu, la Mila bourrée est une vraie *badass*, une tigresse prête à titiller le monstre derrière nous. Je l'admire, mais, en même temps, quelques frissons glacés remontent le long de ma colonne vertébrale.

Je me tourne un peu et constate que Maxwell nous écharpe toujours de son regard d'acier.

— Je crois qu'on en a fini avec la bière, maugréé-je quand Mila nous demande une nouvelle tournée. Wonder Woman ici présente à besoin d'eau. Glacée. Et de préférence en pleine figure !

— Rabat-joie, m'insulte ma collègue. Il est temps que quelqu'un remette ce type à sa place, et si quelques bières m'aident à être plus lucide sur la chose, alors soit ! Donnez-moi toutes les bouteilles qu'il y a en stock !

— J'ai plus de six mille litres à la cave, sourit le barman.

— Bon d'accord, j'en prendrai juste un peu moins de la moitié.

Il éclate de rire et pose devant nous deux verres d'eau pleins de glaçons.

— Santé, soupire Mila en grimaçant. Mais je trouve ça quand même vachement moins bon que de la bière.

— Ce sera meilleur pour ta migraine demain matin, la tanné-je.

— Je tiens bien l'alcool.

Je hoche la tête. Moi aussi.

— Bon, on devrait peut-être rentrer, qu'en penses-tu ? J'ai l'impression que quelqu'un a un peu pourri l'ambiance.

— Voilà ce qui arrive quand un psychopathe te dévisage, en général, pointe-t-elle.

— Je suis on ne peut plus d'accord…

Nous nous levons et saluons tout le monde en levant les mains, avant de tituber un peu vers la porte. Quand nous sortons, la nuit noire d'encre, la chaleur torride, et les rues désertes pèsent soudain sur mes épaules.

— Je vais appeler un taxi, lance Mila en passant son bras sous le mien, pour m'attirer vers le trottoir.

Nous avons à peine le temps de faire un pas que la porte du bar grince dans notre dos.

Nous nous figeons toutes les deux, soudain agressées par le parfum bon marché d'un homme que nous connaissons trop bien.

Maxwell, qui s'accoude au pilier de bois soutenant l'auvent du bar, nous regarde avec un sourire prédateur sur le visage. Nous nous tournons entièrement vers lui pour parer à toute attaque, et même si Mila reste calme, mon cœur, lui, s'emballe douloureusement.

Nous tenons à peine debout.

Il n'a bu qu'une bière.

Nous sommes épuisées.

Et il a l'air prêt à en découdre avec la terre entière.

— Tu te souviens de la première chose que je t'aie dite, quand tu as été engagée à Rockwoods, Camila ? ronronne-t-il en glissant lentement la main sur son pantalon.

Au niveau de sa braguette.

L'air si chaud, si lourd, si étouffant me fait haleter de plus en plus fort. Laisser entrer l'oxygène dans mes poumons me prend toute mon énergie.

Ma collègue recule d'un pas, un profond dégoût soudain inscrit sur ses traits. Depuis que je la connais, c'est la toute première fois que je vois un peu de peur au fond de ses beaux yeux verts.

— Tu as dit que tu m'aurais bien baisée, si je n'étais pas aussi basanée, souffle-t-elle d'une voix à peine audible.

— Tu sais quoi ? J'ai peut-être changé d'avis. Paraît que les Latinas sont de vraies chiennes, et puis, en pleine nuit, je ne verrai pas ta sale petite gueule de migrante.

Les poings de Mila se serrent tandis qu'elle lui lance un regard assassin.

— Je suis née dans ce pays, connard. Et je vais te dire une bonne chose, j'ai grandi dans des quartiers où pour survivre, je devais savoir me battre. Alors, approche-toi d'Isla ou de moi, approche d'un seul pas, et il faudra me tirer dessus pour que je cesse de t'étriper.

Maxwell s'esclaffe, loin d'avoir peur, et il finit par descendre les marches du perron pour nous rejoindre. Aussitôt, Mila me pousse derrière elle et se retrouve nez à nez avec Will. Il est bien plus grand qu'elle. Et plus fort, aussi. Mais elle a la rage de vaincre, comme le montre la lueur dans ses yeux de biche.

— Et toi, est-ce que tu te souviens de ce que je t'ai répondu ce jour-là, *gringo* ? susurre-t-elle avec aplomb.

Il secoue la tête.

— Je t'ai dit que même si tu me payais trois milliards, même si j'étais ivre comme jamais je ne l'avais été, j'aurais toujours assez de respect envers moi-même pour refuser que tu m'approches. Ou que tu me touches. Donc, je vais me répéter une dernière fois, Maxwell. Encore un pas et tu le regretteras.

Stupide ou suicidaire, il avance jusqu'à ce que la pointe de ses chaussures de sécurité écrase presque les petits orteils de Mila dans ses sandalettes.

— T'as pas intérêt à jouer avec moi, ma belle. Je ne suis pas d'humeur et tu tiens à peine debout. Tu n'imagines pas tout le bon temps qu'on pourra passer tous les trois avant que tu ne parviennes à cuver ta bière.

— Les seules personnes qui auront du plaisir ce soir, *gringo,* ce sera Isla et moi.

— Ah ouais ? Et pourquoi ? sourit-il en la regardant de haut en bas, dans sa salopette moulante.

Ses jambes charnues sont dévoilées et attirent son regard. Sa poitrine voluptueuse, elle, le ferait presque saliver.

— Pour ça, grogne soudain Mila en reculant un peu.

Puis, avec une puissance hallucinante, elle balance son pied dans son sexe déjà dur, et alors le hurlement de Maxwell déchire la rue.

— Ça, c'est pour toutes les saloperies que tu déblatères, et celles que tu penses encore pouvoir dire, grogne-t-elle. Et ça…

Son poing part vers lui et elle le touche en pleine mâchoire, si bien qu'il chute au sol.

— Ça, c'est pour Raym. Pour les insultes. Les brimades. Pour les foutus racistes dans ton genre. Pour les tortures que tu infliges à ceux qui n'ont pas la couleur de peau idéale à tes yeux. Pour le mec abject et répugnant que tu es.

Elle crache à ses pieds, et un tonnerre d'applaudissements nous force à lever la tête.

Sur le perron du bar, tous les policiers et le barman sont sortis pour nous servir de renfort. Et, apparemment, ils savaient que Mila n'aurait aucun mal à moucher Will puisqu'ils sont restés au loin à observer le spectacle.

— Bien joué, lui sourit un Lieutenant qui s'avance vers nous. Si tu savais le nombre de fois où j'ai rêvé de voir ce spectacle.

Il a la peau noire et les cheveux qui commencent à grisonner.

Il s'approche tout près de nous parce qu'il sait très bien que ça fait enrager Maxwell, qui se trouve à présent roulé en boule à ses pieds.

— Bordel, Sandle, grogne-t-il, je veux porter plainte contre ces deux putes !

— Une plainte ? Et pour quel motif ? s'étonne le Lieutenant.

— Agression physique.

— Je n'ai rien vu de tel. Et vous les gars ? interroge-t-il ses amis, toujours sur le perron en train de trinquer.

— Rien vu du tout ! répliquent-ils en cœur.

— Putain de négro ! hurle Maxwell qui se relève difficilement.

Il a toujours l'air prêt à se battre, mais Sandle dégaine un Taser et comme le maton n'a pas droit aux armes, en dehors de Rockwoods, il recule d'un pas. Conscient qu'il n'a aucun pouvoir, ici. Et ça le tue. Et ça me rend heureuse.

— Je vous ramène, Mesdemoiselles, nous annonce le Lieutenant.

— Et toi, tu n'as plus intérêt à te pointer ici, termine le barman à l'intention de Maxwell.

Ce dernier nous lance à tous un doigt d'honneur et disparaît vers le parking sombre, à l'arrière du bar. Le Lieutenant, lui, nous fait monter dans sa voiture de patrouille et raccompagne d'abord Mila. Je la contemple avec des étoiles dans les yeux. Bon sang, cette femme est une vraie guerrière ! Même ivre, elle a réussi à terrasser un homme dans la force de l'âge et violent.

Je suis fascinée, et bon sang, tellement inspirée !

D'autant qu'elle nous quitte avec un grand sourire épanouit et le regard rempli de fierté.

J'aimerais tellement être comme elle ! Plus confiante et battante !

Sandle me dépose enfin devant chez moi, et je lui tapote l'épaule pour le remercier.

— Dites à votre amie qu'elle a été remarquable, lance-t-il quand je sors de la voiture.

— Oh ça, je vais lui dire, crois-moi. Enfin, si je me rappelle encore cette soirée demain matin ! gloussé-je.

Le Lieutenant éclate de rire, disparaît, et je rentre enfin chez moi pour me laver. Me coucher. Et tenter d'oublier les horreurs que j'aie vécues aujourd'hui.

32

Ash

Le lendemain de la fiesta sanglante à Rockwoods, l'alarme résonne à six heures. Le soleil est déjà là, la chaleur ne s'est pas effacée, et je me lève pour quelques étirements qui me délassent les muscles, après mes folies avec Isla.

Je souris.

Bon sang, je n'avais jamais autant apprécié de passer si longtemps dans ce lit.

Et on peut dire que ma nuit m'a bien rappelé tous ces souvenirs. C'était extra. J'ai rêvé, rêvé, rêvé. Un vrai paradis, dans ma tête.

Pour essayer d'avoir l'air un peu moins heureux, je fais quelques pompes, des abdos, puis je me plante devant la grille de ma cellule et… J'attends. Les sourcils froncés.

— Raym ?

— T'as remarqué aussi ?

— Ouais.

— Pourquoi les cellules ne s'ouvrent pas, bon sang ? grogne-t-il.

— Tu veux mon avis ? marmonné-je.

— Seulement si tu as de bonnes nouvelles, sinon, tu la fermes.

— C'est comme ça que tu parles à ton meilleur pote ? J'ai honte de toi, frangin, me moqué-je. Et du coup, je te le dis de but en blanc. On va sûrement être punis pour les abrutis qui ont lancé les hostilités, et rester enfermés ici toute la journée.

— Super. Vraiment super.

— Ah ouais ? Au son de ta voix, je n'ai pas franchement l'impression que tu trouves ça vraiment extra, pourtant.

— Le sarcasme, ça te dit quelque chose ? soupire Raym.

— Ouais, mais j'aime aussi te souler, ris-je.

J'essaye de ne pas trop m'inquiéter, parce que, bordel, il ne me reste que deux jours à tirer ici, et comme on va tous être enfermés comme des clébards, je ne risque pas d'être planté aujourd'hui. Il faut bien voir le bon côté des choses.

Je tourne le dos aux barreaux de métal noir, et j'agrippe l'une des barres transversales avant de commencer mes tractions.

— Hé, le môme ! hurlé-je pour qu'on m'entende de l'autre côté du large couloir de l'étage. Tu me vois ?

— Oui, répond sa voix encore trop faiblarde.

— Donc, tu as intérêt à m'imiter. Fais-moi cinquante tractions, gamin, et plus vite que ça !

Je l'entends qui saute hors du lit superposé. Je me mets en pause et me retourne pour le regarder. Oh la vache, c'est moche. Et ça a presque l'air d'être une torture et, pourtant, je n'en ai compté qu'une seule pour le moment.

— Combien… je dois… en faire ? halète-t-il.

— Cinquante.

— Cinq ?

— Nan, ricané-je. Et je veux que tu t'y tiennes même si tu dois prendre toute la journée et finir par pisser du sang, compris ?

— Je veille au grain, se moque Ez qui, toujours allongé dans son pieu, lit un vieux livre de littérature américaine.

Ça me rappelle que j'ai toute une pile de bouquins à rendre à Isla, demain.

Quand je vois que le gamin s'accroche et exécute mes ordres, je m'y remets, moi aussi, avant d'entendre Raym haleter à côté. Il est probablement en train de nous imiter.

— Alors, ça s'est bien passé hier avec Isla ? Je suppose que vous avez… appris à vous connaître un peu mieux, grogne-t-il sous l'effort, de l'amusement dans la voix.

Je connais le goût de chaque recoin de son corps…

— On s'est posés tranquillement et on a parlé.

— Durant des heures ?

— Et des heures, et des heures, souris-je.

— Tu penses une seule seconde que je vais te croire, Ash ?

— Quoi ? Un *gentleman* ne parle pas de sa nana avec d'autres mecs. Pas question que je te raconte tous les détails croustillants !

— T'es pas un pote. Si Vi avait été coincée avec moi dans ma cellule, et que je lui avais…

— Tais-toi !

— Je te raconterais tout, moi ! s'indigne Raym.

— Même si je n'ai pas envie de savoir, je le sais, merci. Tu caquètes autant qu'un vieux canard au bord de la marre. Merde, j'ai des expressions de vieux ! Va falloir que je me mette à jour si je veux passer inaperçu en sortant d'ici.

— Oui, il faut te mettre à jour, et oui, je parlerai, même si tu n'as pas envie de savoir.

J'entends un grand sourire dans sa voix.

Raym n'a jamais caché ce qu'il voulait faire à Vi. Sauf à elle. Il a probablement peur de se prendre un coup de pied aux fesses.

Une heure passe sans que je ne cesse une seconde d'utiliser chaque recoin de ma cellule pour le sport. La chaleur est aussi étouffante que la veille, mais dans les couloirs, les cris et les plaintes des prisonniers se sont estompés. Ils souffrent en silence. Comme tous les autres.

De toute façon, voilà pourquoi on se trouve tous ici. Pour morfler parce qu'on est des meurtriers, des êtres abjects qui n'ont aucun mérite dans la vie.

— Est-ce que tu vas la revoir une fois que tu seras sorti ? lâche soudain Raym, me tirant de mes pensées.

Je me relève et essuie mon visage avec un tee-shirt, après une nouvelle série de pompes.

— Non, je ne pense pas, avoué-je. Elle a sa vie. Une petite vie probablement parfaite et agréable que je vais gâcher, si j'y entre. Je n'ai rien à lui apporter.

— Tu te trompes, Ash. Tu as commis un crime, d'accord ; ça ne te rend pas mauvais pour autant. Et je pense honnêtement qu'elle l'a réalisé. Elle a l'air d'avoir la tête sur les épaules, ta Miss Bouquins.

— Ouais. Et une tête pleine de problèmes, si tu veux mon avis. Cette nana, c'est de la contrariété en barre. Elle a toujours le bon mot pour me contredire, et je te parie qu'elle va même vouloir se pointer ici ce matin pour s'occuper un peu du ménage. Je te jure qu'elle va me tuer.

Raym éclate de rire, ce qui me donne envie de le frapper.

— Arrête de te foutre de moi !

— Impossible. Toi, Ash Gilliam, mis à mal par une petite blonde alors que tu as défoncé tous les caïds qui voulaient s'en prendre à toi dès tes quinze ans ? Je suis sous le choc, mec. Je suis…

— Un abruti, j'avais compris.

Je lève les yeux au ciel, puis m'assois sur le bord de mon lit après avoir attrapé un bouquin d'histoire sur mon étagère. La journée va être longue, bordel. Sans Isla, sans le boulot pour me changer les idées. Ça m'angoisse davantage à propos de ma sortie. Qu'est-ce que je vais foutre, une fois dehors et livré à moi-même ? Sans toit au-dessus de la tête, sans emploi pour m'intégrer. Je vais devoir me trouver un foyer. Ou crécher dans les rues. Je n'ai pas peur, clairement pas, pourtant ça me dégoûte aussi d'avoir passé tant d'années enfermé ici, pour me retrouver libre, mais sans aucune perspective d'avenir. Avenir que j'ai foutu en l'air en butant quelqu'un. Bordel, je suis en train de regretter, là ? Non. Pas possible. Putain, jamais je ne regretterai d'avoir massacré Peter après tout le mal qu'il a fait à des mômes sans défense.

Et le pire, c'est que si je pouvais revenir en arrière, je le referais. J'en suis certain.

Quand des bruits retentissent dans le couloir, je me lève pour me planter devant les barreaux de ma cage et regarde Duval être escorté jusqu'à la sienne. Le garde le libère, le pousse en avant et referme derrière lui. S'en va.

Duval prend son temps pour se tourner vers nous et s'accouder aux barreaux, puis il crache sur le carrelage blanc. Il crache du sang. Son visage complètement tuméfié, son torse nu, musclé, couvert d'hématomes me font vibrer.

Quand son regard se fixe avec haine sur Raym, je suis pris d'un frisson douloureux.

— Tu t'es bien marré, le négro, en me tabassant ?

— Franchement, oui, ricane mon ami.

— Calme ta joie, lui dis-je tout bas. Tu sais bien que ce genre de mec prend les offenses trop au sérieux.

— Moi, je l'ai offensé ? s'indigne Raym. Mec, il m'a traité d'esclave !

— Je le sais, et tu sais bien ce que je voulais dire. Fais gaffe. Je pars lundi, Raym.

— Et je sais me défendre seul.

— Oui, mais seul contre les douze membres des Ehre, ça revient à du suicide. Alors, ferme-la et laisse-le s'étouffer sur sa haine dans son coin.

— Pas… Question… grogne mon ami.

Puis, il tourne à nouveau son attention vers Duval et hurle :

— Tu sais quoi ? J'ai hâte de recommencer !

— Tu crois que je vais te laisser m'approcher ? Je vais plutôt te cramer comme le reste de ton troupeau, macaque, grogne Duval en montrant les crocs. Il n'y a rien de mieux pour purifier, après tout.

— Purifier ? Tu crois vraiment en tes conneries, putain ? Est-ce que tu as expliqué à tes petits camarades du IV^{ème} Reich que pour purifier, tu violais les femmes que tu kidnappais ? susurre Raym. Que tu les embrassais jusqu'à en perdre haleine avant de les forcer à s'allonger dans ton lit.

Je peux voir distinctement la colère et la haine flamboyer dans les yeux de Duval.

— Elles ne voulaient pas de toi. Elles te haïssaient. Elles te méprisaient, pourtant tu les voulais tellement que tu ne pouvais pas résister à toucher leur peau d'ébène, à caresser leurs cheveux noirs. Qu'est-ce que ça te faisait de comprendre qu'elles préféraient crever plutôt que te laisser les avoir ? Qu'est-ce que ça te faisait, Duval ?

— Je n'ai jamais touché à ces salopes ! hurle-t-il. Elles me filaient la gerbe. Elles…

— T'excitaient, pas vrai ? Voilà la raison pour laquelle tu les as tuées, non ? Pour masquer ton petit désir malsain d'aryen.

— Putain, arrête ça, Raym, il enrage, là, murmuré-je.

— Je le sais, rit-il. Pourquoi tu crois que j'en profite aujourd'hui alors qu'on se trouve enfermés ? Il va avoir toute la journée cette image en tête, et crois-moi, il va détester.

— Tu es cinglé.

— Probablement, mais mon seul passe-temps pour le moment, c'est ce connard. Enfin, jusqu'à ce que Vi arrive. J'ai aussi envie de l'embêter aujourd'hui. Je suis en pleine forme.

— Tu vas avoir des problèmes, mon pote. De gros problèmes, soupiré-je.

— Avec Vi, je les attends de pied ferme. Moi, dès que je sors, je vais me poster devant chez elle avec une *boombox*, une cassette de Barry White, et je lui chanterai la sérénade jusqu'à ce qu'elle craque pour moi.

— Ou jusqu'à ce qu'elle appelle la police pour ramener tes fesses en taule.

— Elle ne ferait jamais ça, Ash. Vi est le genre de femme à prendre les choses en mains. Le plus probable ce serait qu'elle m'enterre dans son jardin après m'avoir assommé avec une pelle.

— Je…

Je secoue la tête.

— Je pense que tu as raison, finis-je par dire. Mais ne t'inquiète pas, mon pote. Si je n'ai pas de tes nouvelles dans les quinze jours après ta libération, j'irai moi-même te déterrer. Ou te secourir si elle t'a enfermé dans sa cave pour te torturer tellement tu l'agaces.

— Dans sa cave ? Bon sang, Ash, un peu d'imagination ! Elle pourrait très bien me menotter dans son lit à baldaquin aux draps de soie rouge, merci.

— Faut vraiment que tu arrêtes les fantasmes.

— Oui. J'avoue que je me suis emballé, pour le coup, grommelle Raym. Une nuisette de soie rouge pour Vi, et des draps de soie rouge, ça fait un peu trop. Je me contenterai de l'imaginer dans un ensemble de lingerie blanche. C'est bien, le blanc. Hum…

— Je ne veux plus t'entendre parler, putain.

Raym se recouche, les ressorts de son lit grinçant sous son poids, et les heures passent sans que rien ne nous permette de décompresser. À un moment, Baby revient à son tour à sa cellule, et retrouve son maître avec plaisir. Ce mec semble toujours en train de sourire. Qu'il souffre ou qu'il inflige des sévices. Duval lui attrape la gorge et lui demande où il était passé, durant la révolte. Et Baby ment d'un bout à l'autre de son histoire, évitant de lui dire qu'il me cherchait, qu'il cherchait Isla, puis qu'il a été attaqué par un mec de leur propre organisation.

Si j'étais stupide, j'irais tout déballer à Duval, et il me débarrasserait lui-même du problème. Mais Baby, je me le garde pour moi tout seul. Il ne me reste plus beaucoup de temps à passer ici, et, demain soir, quand il angoissera à l'idée que je lui tombe dessus, il regrettera d'être né.

Un peu avant dix-huit heures, Vi déambule à l'étage pour distribuer le courrier, et elle s'arrête devant moi. Mon cœur s'emballe. Qu'est-ce qu'elle me veut ? Et pourquoi est-ce qu'elle me tend ce petit bout de papier blanc ? Je ne reçois jamais rien. Jamais. Ni visiteurs ni lettres extérieures depuis longtemps, maintenant.

J'ai refusé tous les courriers qui m'étaient adressés, sauf les lettres officielles et elles sont rares.

Je la regarde avec stupéfaction et hésite à reculer. À l'ignorer.

— Crois-moi, tu la veux, cette lettre, sourit-elle, amusée. Elle vient d'Isla.

— Ne me dis pas qu'elle s'est pointée au boulot, marmonné-je en me précipitant vers elle pour attraper la feuille entre les barreaux.

Je la retourne entre mes doigts avec délicatesse, comme s'il s'agissait d'un précieux trésor. Mon cœur bat même un peu plus fort, là. Tandis qu'une légère fragrance de violette se disperse autour de moi.

— Elle est venue à la première heure, et a même insisté pour s'occuper un peu du ménage quand on lui a dit que la bibliothèque était inutilisable.

— Je m'en doutais, grogné-je.

Raym, à côté, rit aux éclats.

— Mais les gardes l'ont renvoyée, donc elle a filé à l'hôpital voir Warden. Il va s'en sortir.

Je hoche la tête, soulagé que le vieux gardien qui a tenté de protéger ma blondinette durant l'attaque de Baby aille bien.

— On attend les experts en assurance sous peu, ensuite, les détenus qui se sont tenus à carreau iront tout remettre en ordre. Demain, tu pourras la revoir, ta bibliothécaire.

— Si tu insinues que je suis en manque, tu te trompes.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu es en train de humer ce bout de papier ?

— Et merde, grommelé-je.

Du coup, je me retrouve incapable de lui demander comment elle va, parce que je ne veux pas paraître… Seigneur, je ne veux pas paraître accro, même si je le suis.

— Laisse tomber, Vi. Ash n'admettra jamais qu'il en pince pour Isla, ajoute Raym.

— Toi, je te jure que si tu continues à m'appeler Vi, je vais te trouver le pire surnom du monde, et qu'il te collera tellement aux fesses durant ces quinze prochains jours que tu t'en mordras les doigts.

— J'adore quand tu es furieuse, chérie. Ça fait battre ton cœur plus vite, et juste pour moi.

— *À cause* de toi, tu veux dire.

— Joue avec les mots si ça te chante. Moi, je sais que tu craques pour moi, susurre-t-il.

— Tu m'énerves. Tu m'énerves beaucoup trop, Bailey.

— Ouh, on en vient aux noms de famille, c'est du sérieux, là.

— Je… J'abandonne, tu as gagné ! couine-t-elle en levant les bras avant de se diriger d'un pas rapide vers les escaliers.

Avant de descendre la première marche, elle s'arrête et se retourne soudain vers mon ami, avant de lancer d'une voix forte, très très forte, qui résonne dans tout l'étage.

— Tant que j'y suis, désolée, mais je n'avais pas de courrier pour toi aujourd'hui, Choupinet.

Et elle glousse en décampant aussitôt.

— Putain… Qu'est-ce que j'ai foutu ? soupire Raym quand tous les détenus se mettent à claquer leurs affaires dans les barreaux pour créer un bruit du tonnerre, en lançant le mot « choupinet » sur tous les tons.

— Je t'avais dit de te calmer, ricané-je. Je crois que tu vas le regretter bien vite.

— Écoute… Là… Je ne sais plus où j'en suis, Ash. Comment je vais pouvoir fantasmer, maintenant ? Bon sang, à chaque fois que je vais fermer les yeux, je vais la voir en train de m'appeler Choupinet ! Y'a plus rien de sexy, là ! C'est… Tout le contraire de sexy ! J'étais habitué à mieux !

— Parce qu'en plus tu te donnais un surnom ? Bon sang, je suis presque gêné d'être ton pote, Raym.

— Je ne me donnais pas de surnom. Vi m'en donnait un dans mes rêves. J'étais son Étalon Noir, si tu vois ce que je veux dire…

— Pitié, arrête cette conversation.

— Quoi ? Tu m'as déjà vu tout nu, tu sais que je dis la vérité. Merde. Voilà, mes draps de satin se transforment juste devant mes yeux. Une couette… Une couette en coton blanc… Avec… Un imprimé chaton rose dessus… Noooooon ! s'écrie-t-il, désespéré.

Je suis encore en train de rire quand les grilles se mettent à s'ouvrir doucement.

Il est dix-neuf heures. Une voix dans les haut-parleurs nous annonce que nous avons soixante minutes pour manger, nous laver, et retourner dans nos cages pour la soirée. Je n'attends même pas que les grilles claquent contre le mur pour sortir. Je m'avance dans le couloir en soupirant, étirant mes muscles noués, et je remarque que Baby et Duval croupissent dans leur coin, assis sur leur lit superposé. Duval est perdu dans ses pensées, qui ont l'air particulièrement tordues. Baby, pour sa part, a les jambes dans le vide et nous observe, Raym et moi, tandis que nous nous plantons au milieu du

couloir. J'aime l'avoir à l'œil. Je préfère qu'il reste là à me dévisager plutôt qu'il s'occupe de ses petites affaires en douce.

— Hé, le gringalet, viens un peu ici t'entraîner, gueulé-je en tournant mon attention vers le petit nouveau.

— Tu plaisantes ? marmonne-t-il depuis son lit où il glande, allongé de tout son long. J'ai déjà effectué mes tractions ce matin. Laisse-moi dormir un peu.

— Tu as eu toute la journée pour pioncer, alors si tu ne veux pas que je défonce ton petit cul maigrichon, tu as intérêt à te pointer ici en vitesse.

Raym sourit, et s'adosse à la cellule d'Ez et du môme.

— Gamin, crois-moi, tu n'as pas envie de frustrer un mec qui sort bientôt de taule. Là, tout ce qu'il veut, c'est se passer les nerfs sur tout ce qui bouge, et il vaut mieux que ce soit sur quelqu'un de consentant.

— Vous êtes des tortionnaires, maugrée-t-il.

Il saute hors de son lit et s'avance vers moi avec la vitalité d'une limace amorphe.

— Bon sang, Raym, tu as intérêt à prendre le relais quand je serai parti, ou ça va mal finir.

— Promis, j'apprendrai au môme tout ce que je sais sur l'attaque, la défense, l'endurance, et sur comment parler à une dame.

— Si tu fais ça, le gamin finira définitivement célibataire, se moque Ez qui s'est redressé, et qui caresse sa barbe grise. On a tous vu comment ça s'est terminé avec Camila, Choupinet.

— La cruauté de cet homme, soupire Raym en foudroyant Ezekiel du regard.

Le môme essaye de ne pas rire ; c'est peine perdue, et même agréable à voir, mais ici, les émotions sont dangereuses. Celui qui te voit prendre du plaisir te le fera sûrement regretter. Dehors, les gens sont jaloux du succès, du talent, de l'argent. Ici, nos seules possessions sont nos émotions, et celles qui attirent la convoitise sont celles qui apaisent nos cœurs meurtris.

— Tiens-toi prêt, le môme. Je ne vais pas te laisser tranquille, aujourd'hui.

Aussitôt, j'attaque. Je suis surpris de constater qu'il a vraiment bien intégré mes leçons, et même si je ralentis mes coups au maximum, même si je fais en sorte de ne pas le blesser, je parviens quand même trop à le toucher.

À chaque fois, il prend une petite pause pour remettre ses lunettes immenses en place sur son nez, ça me gonfle. Si j'étais l'ennemi, je le planterais pendant qu'il s'amuse avec ses verres.

— Bon sang, le môme, concentre-toi un peu, merde !

— Mais j'essaye !

Et il remet encore ses lunettes bien droites.

Je pose lourdement les mains sur ses épaules, le rendant soudain tout calme et… terrifié. J'ai l'impression qu'il veut prendre la fuite. Je lui lance un petit sourire amusé, et d'une main, je penche ses lunettes sur son nez.

— Arrête avec tes reflexes, gringalet. Ils ne te servent plus à rien ici. La grasse mat', être paresseux, tripoter tes lunettes, ça ne te servira pas. Ici, pour survivre, il faut se battre, se défendre, ou crever et ça… dis-je en touchant la monture noire, c'est un point faible. Un très gros point faible. Va falloir que tu apprennes à te battre quand elles sont de travers, mais également quand tu ne les as plus sur le nez.

— Je ne vois rien sans elles, Ash. Rien du tout.

— Justement. Quand tu seras enfin en mesure de te défendre, quand tu te seras renforcé, le moindre de tes adversaires pourra s'en prendre à toi avec une droite qui les enverra par terre. Si tu as affaire à un salopard, il les écrasera et tu te retrouveras démuni un bon moment. Et ici, il n'y a que des salopards, tu vois. Je ne dis pas tout ça pour t'énerver ou te faire peur, crois-moi.

— Je le sais, soupire-t-il. Je le sais très bien, et je te remercie d'ailleurs pour tous tes conseils.

— J'aiderai le môme à se défendre sans ses lorgnons, s'interpose Ez de sa voix calme. Vaut mieux qu'il commence doucement quand il est à moitié aveuglé.

— Je suis d'accord, Vieil Homme. Prends bien soin de lui en mon absence. En attendant, on ferait mieux de descendre et de se préparer avant la fermeture des cages.

— Avant, j'ai un truc à vous dire. Mais il faut qu'on soit discrets, murmure l'aîné.

Je souris. Ça sent la contrebande. Qu'est-ce qu'il a bien pu dégoter, cette fois ? Ez a un faible pour les gros cigares qui crament lentement et pour les bonbecs aux fruits. À chaque fois qu'il en reçoit, il partage avec nous.

Nous rejoignons tranquillement le secteur 4, l'ancien bloc F abandonné, car trop vétuste. Ici, pas de caméras, pas de surveillance accrue. Gardiens et

prisonniers utilisent cet endroit pour leurs petits trafics en toute discrétion.

Quand nous nous adossons tous les trois au mur, Ez se plante devant nous et sort de sa large poche une boîte en carton toute rose.

— Mec, si tu sors un *sextoy*, je me casse, grommelle Raym.

— Gamin, tu n'es pas le genre de compagnie que je recherche, se moque l'ancien.

Il ouvert le couvercle, et je jure que mon meilleur ami a poussé un soupir de plaisir quand une odeur sucrée et vanillée s'est répandue autour de nous.

Dans la boîte se trouvent quatre cupcakes décorés, très féminins et qui nous font saliver.

— C'est en quel honneur ? demande le môme en se penchant au-dessus des gâteaux.

Je me demande s'il est déjà en manque, malgré les deux semaines à peine qu'il a passées ici.

— Camila me les a offerts pour mon anniversaire.

Étonnés, nous lui souhaitons tous un joyeux anniversaire et Raym réplique aussitôt :

— Elle a dû soudoyer un sacré paquet de gardes pour les faire entrer ici ! Bon sang, elle prend des risques ! Soudoyer un maton revient à s'assurer qu'il y aura un retour de flammes à un moment ou à un autre, et elle sera obligée de lui obéir, d'obéir à tout ce qu'il voudra sous peine d'être dénoncée !

Je pose une main sur son épaule en signe de soutien, parce que je comprends son besoin viscéral de la protéger.

— Ez, on te remercie pour l'invitation, mais ces gâteaux, tu les as mérités. Tu n'as pas besoin de partager avec nous.

Je n'ose pas lui rappeler que Raym et moi sortons bientôt, tandis qu'il sera là… jusqu'à la fin de sa vie.

— Il y a en a quatre. Je ne vais pas manger ça tout seul ! Pense un peu à mon diabète, gamin.

— Tu n'en as pas, rétorqué-je.

— Après ces quatre cupcakes, ça risque de changer.

Il rit et nous force quand même à prendre les pâtisseries. Au moment où je veux refuser, il grogne comme un malpoli.

— Écoutez, finit-il par dire tristement. Les anniversaires sont destinés à se fêter en famille, et vous êtes ma seule famille, les enfants. Alors, prenez

un fichu gâteau, et mangez-le en silence, ronchonne-t-il. C'est la dernière fois que nous pouvons partager ça ensemble.

Je me sens mal, parce que je n'avais pas pensé à ça.

Raym me donne un petit coup de coude pour me remonter le moral, puis nous finissons par manger avec plaisir et appétit ces petites bouchées moelleuses et sucrées.

— Il faudra que je remercie Vi pour ces douceurs, soupire Raym. Je peux peut-être lui proposer d'adoucir sa vie à mon tour, si vous voyez ce que je…

— Non !

Ez a grommelé ce mot, le Môme l'a crié, et moi, je l'ai soupiré.

— J'ai compris, j'ai compris. Vous ne trouvez pas qu'elle avait l'air fatiguée, tout à l'heure, d'ailleurs ?

— Tu t'inquiètes ? l'interrogé-je.

— Ouais. Avec tout ce qu'il s'est passé hier, j'ai peur. Les émeutes, on n'a pas fini d'en avoir. Les gars sont toujours aussi remontés, et être moins nombreux ne les arrêtera pas.

— Vi est fatiguée parce qu'elle est sortie, la nuit dernière, nous coupe Ez.

— Sortie ? Où ça ? Et avec qui ? Et comment est-ce que tu le sais ? le bombarde Raym.

— Je le sais parce qu'avec elle, j'ai des discussions civilisées, rétorque l'ancien avec une certaine fierté. Je ne passe pas mon temps à l'enrager.

— Moi non plus, bougonne Raym.

— On a un peu parlé quand elle m'a apporté mon courrier et mon petit cadeau. Hier, elle est allée dans un bar avec Isla.

— Euh pardon ? Avec qui ? Et où ?

— Avec Isla et dans un bar, répète-t-il, comme si j'étais stupide.

— J'avais compris. Avec qui *d'autre,* je voulais dire, et dans quel bar ?

Un horrible sentiment de jalousie me compresse la poitrine, et à voir l'expression frustrée et énervée de mon pote, je crois qu'il ressent la même chose.

— Elles n'étaient que toutes les deux, calmez-vous, se moque Ez.

— Je crois que c'est impossible, ricane le môme. Ces Cro-Magnon vont probablement bouder jusqu'à demain.

— Un homme ne boude pas ! m'indigné-je.

— Alors, comment est-ce que tu appelles ce que tu es en train de faire ? rit Ez.

— Je… Euh… suis simplement en train de…

— Cogiter. Gamberger. Et imaginer le pire, rétorque Raym. Comme des tas de mecs qui les draguent et leur offrent des verres.

— Exactement, râlé-je.

Ezekiel nous tapote la tête, comme si nous étions des petits chiots capricieux, puis nous retournons à la civilisation.

— Elle ne m'a pas donné tous les détails, mais elles n'étaient que deux et voulaient simplement se détendre. Oh, et elles ont apparemment remis Maxwell à leur place, et c'était, d'après Camila, « un pur moment de bonheur et d'apaisement ».

— J'ai loupé ça. Dire que j'ai loupé ça, soupire Raym.

Nous descendons tous les quatre pour aller à la cantine déjà presque déserte. La plupart des gars doivent être dans la cour à profiter des rayons de soleil et de l'air libre, après une journée presque entière confinés dans ce sauna.

— Pourquoi la température est toujours aussi élevée ? demande le môme. Des gens sont morts hier pour un peu de lest, et personne n'a bougé. Je trouve ça injuste.

Il farfouille dans son plat, et je lui donne un petit coup de pied pour l'inciter à manger. Ce sera notre seul repas du jour, il n'a pas intérêt à le rater ou à le gaspiller, ou il apprendra bien vite que nous faire crever de faim représente une torture que plusieurs matons aiment appliquer. Et quand tu n'as plus l'énergie de bouger ou de te lever, là, les vautours débarquent pour profiter de toi.

— Justement, comme on s'est révoltés, on n'aura rien, lui expliqué-je. Tu es encore jeune, alors tu sais probablement comment on traite les gosses qui piquent une crise pour avoir quelque chose, non ?

— On les punit.

— Ouais. Cette journée sans liberté incarne notre punission. Pour d'autres, ce sera une semaine en isolement et les moins chanceux iront en ségrégation.

— Pardon ? souffle-t-il, choqué.

— Voilà un endroit où tu n'aimerais pas mettre les pieds, mon petit. C'est comme ça qu'on appelle les prisons d'ultra-haute sécurité où tu n'as rien. Plus rien. Plus de liberté, plus de visite, plus de contact humain avec personne. Et quand tu te prends perpétuité là-dedans, je te jure que tu as l'impression qu'on te tire dessus à bout portant, des centaines de fois, sans que tu ne parviennes à crever.

— On se retrouve tous punis pour nos actes, je comprends. Pourquoi est-ce qu'on étouffe toujours, ici, par contre ?

— Parce qu'on le mérite, poursuit Raym. Les gosses qui crisent sont punis, mais est-ce que pour autant on leur achète tout ce qu'ils veulent ? Non, parce que si on tombe là-dedans, ça se transforme en spirale infernale. À chaque fois qu'il voudra quelque chose, le gamin n'aura qu'à hurler et on lui donnera tout ce qu'il veut. Le directeur de Rockwoods joue un bras de fer bien compliqué avec nous, tu vois. S'il lâche du lest, on en demandera davantage, et s'il ne cède pas, les coups de colère vont continuer.

— Encore, et encore, et encore, maugréé-je. Les esprits vont se calmer quelques jours, puis tout va recommencer.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à la fin de la canicule, probablement, et en plein désert, ça peut durer encore longtemps. Je vous le dis, les gars, vous avez intérêt à affuter vos lames pour l'avenir. Ça va saigner.

Raym hoche la tête. Il possède une putain d'égorgeuse qui en a rendu plus d'un jaloux. Il a réussi à voler une lame de rasoir à son arrivée ici et l'a soudée à l'atelier à un vieux bout de carlingue ultra-coupant. Le centre de son arme en entouré d'un bandage pour la prise en main. L'un des côtés sert à poignarder, et l'autre, à trancher. Il n'a peut-être jamais eu à s'en servir, pourtant, quelque chose me dit que Duval ne va pas tarder à y goûter. Le plus tôt sera le mieux, d'ailleurs.

Ez, pour sa part, possède un pic bien pointu qui lui sert simplement à se défendre. En tant qu'aîné et pacifiste, ici, il est quasiment intouchable, cependant, on n'est pas à l'abri d'un petit malin qui débarquerait et voudrait jouer aux plus forts.

Le môme pâlit un peu. Je sais bien qu'il n'a rien pour lui, rien pour se défendre, donc je sors mon tournevis de ma poche et je le plaque sur la table, gardant ma main dessus pour ne pas le montrer aux matons.

— Quand je suis arrivé à Rockwoods, j'étais complètement paumé, expliqué-je. J'avais la trouille. Pas à cause de ma peine de prison, mais parce que je savais que je n'allais pas faire long feu. Pourtant, je me suis rapidement adapté. J'ai observé. Pas les mecs qui trafiquaient en douce, pas les mecs qui tentaient de passer inaperçus pour survivre, non. J'ai observé les pires pourritures se monter des armées, polir leurs lames et se battre de tout leur cœur pour survivre à leur tour. Voilà ce qui m'a le plus aidé ici. Observer. Apprendre. Lutter. Survivre. Y'a pas d'autres règles en prison.

Rapidement, j'ai compris que sans arme j'allais souffrir et être pris pour cible, donc dès que j'ai commencé à travailler à l'atelier, j'ai piqué un tournevis à un type et je me suis mis à l'affûter. Ça m'apaisait. Le mouvement sur la lame, le son de l'acier. Et les mecs qui passaient près de ma cage réalisaient alors que je n'étais pas qu'un gosse innocent. J'étais comme eux. Un chien dans un chenil. Un putain de chien prêt à tout pour se défendre. Dans quelques heures, je quitte cette taule, le môme, et ce sera à toi d'observer, de t'endurcir et de survivre. Je compte sur toi pour y arriver.

D'un geste lent, presque religieux, je pousse mon tournevis vers lui. Cet objet si fin, si banal, qui m'a pourtant sauvé un paquet de fois. Et je veux qu'il l'ait.

— Ash, soupire le gringalet, Ez m'a expliqué des choses.

Il secoue la tête, termine son assiette sans attraper mon arme. Qu'est-ce qu'il fout, là ?

— Tu lui as expliqué quoi, au juste ? grogné-je en dévisageant le Vieil Homme.

— Que tu avais un paquet d'ennemis qui vont probablement attendre demain pour lancer la fête, gamin. Demain, ce sera le pire jour de ta vie, Ash, et si tu ne fais pas attention, ce sera aussi le dernier.

— C'est pour ça que tu ne veux pas de mon arme ? interrogé-je le môme. Tu en as plus besoin que moi, je te signale.

— Je ne veux pas être responsable de la mort d'une autre personne, avoue-t-il, défaitiste. Je te remercie. Sincèrement. Lundi, quand tu quitteras ta cellule pour partir d'ici, je la prendrai, et j'en serai même fier, mais aujourd'hui, il faut que tu la gardes. Tu as mérité de sortir d'ici en vie.

— Je ne mérite rien du tout, le môme.

— Bien sûr que si. Tu es le seul à ne pas le remarquer, je trouve ça dommage.

— Lundi, répété-je alors, gêné. Lundi, je te passe mon arme, je te la confie. Et toi, tu auras intérêt à en prendre soin et à l'utiliser de temps en temps. Ces petites choses-là, ça devient vite comme nos gosses, tu l'apprendras assez rapidement.

— Comme des gosses ? rit-il. Tu lui as donné un nom, avoue.

— Ouais. Betty. Ne le répète à personne ou je te tue, ris-je en me levant.

Je file à la douche avant la fin de notre temps libre, et les gars me suivent. Comme à son habitude, Ez se savonne en sifflotant, en prenant son temps, comme s'il se trouvait chez lui, ici. C'est un peu le cas, d'ailleurs.

Le môme se dépêche comme s'il avait honte de son corps et de se retrouver nu au milieu de mecs qui font trois fois sa taille. S'il ne décompresse pas un peu, il va réellement finir par devenir une cible.

Les chiens sentent la peur, tout comme les faiblesses.

— Hé, le môme, dis-je en me tournant vers lui et en me frottant la queue, calme-toi, parce que je t'assure que si tu laisses tomber ton pain de savon, tu vas le regretter.

Raym, à un mètre de moi, éclate de rire.

— Ne lui fais pas peur, par pitié ! J'ai l'impression qu'il va se taper une crise cardiaque.

— Désolé, je n'ai pas l'habitude d'être à poil devant tout le monde, marmonne-t-il.

— Va falloir que tu intègres en vitesse que l'intimité, ça n'existe plus. Tu verras, ça te fera du bien.

— Tu deviendras peut-être même exhibitionniste un jour, ajoute Raym. Ne montre pas tes miches aux gardes, par contre, ils n'aiment pas ça.

— Paroles pleines de bon sens, ajoute Ez.

— Si, un jour, j'ai envie de m'exhiber, par pitié, enfermez-moi, ligotez-moi, mais ne me laissez pas me ridiculiser… maugrée le môme.

— Promis, je t'en empêcherai, ricane le Vieil Homme. Et puis, je ne veux pas d'impudiques dans ma cellule. Je tiens à mon excellente vision pour un gars de mon âge.

Amusé, je termine de me laver, avant d'aller à mon casier pour me sécher et enfiler des vêtements propres. Je retourne enfin à ma cellule, et quand toutes les portes se ferment, je remarque que Baby n'a pas bougé.

Il est toujours assis sur le bord de son lit, les jambes dans le vide, et il me fixe.

Il me fixe sans ciller. Les yeux débordant de rage et d'amertume.

Et le lendemain arrive.

Mon dernier jour entier ici.

Ez l'avait deviné. Je le savais depuis longtemps, déjà. Ce jour sera le pire de toute mon existence, et je comprends pourquoi quand, après le petit déjeuner, je remarque les traces de sang près de ma cage. De très, très nombreuses traces.

Je marche lentement vers mes quartiers, le pouls battant à tout rompre.

— Raym, t'es là ? grogné-je, la mâchoire serrée.

Je ne le vois pas de là où je me tiens.

Je ne le vois pas.

Et si quelqu'un lui a fait du mal, je le tue. Purement, et simplement.

— Ouais. J'ai pas bougé du lit, encore. Pourquoi ?

— Pour… Pour rien.

Je soupire, soulagé qu'il aille bien.

— Tu as entendu quelqu'un près de ma cellule ?

— Non.

Mais ça ne veut pas dire que personne n'est venu, pensé-je, amer.

J'avance. Un pas devant l'autre. Sans me presser parce que je suis angoissé. Et quand j'arrive dans ma cellule, je remarque, au milieu de mes draps blancs, une paire de grosses lunettes à monture noire, pleines de sang. De trop de sang.

33

Ash

Je n'aurais jamais cru que la prison m'apporterait autre chose que misère et torture, et pourtant, j'ai trouvé ici des amis. Des amis qui sont devenus, au fil des jours et des années, une nouvelle famille. Je les ai protégés. Je les ai défendus. *Ils* m'ont défendu. Et de savoir qu'on a osé toucher à l'un d'eux me fout en rogne. Les blesser, ça revient à me blesser. Mais peut-être que c'est ce qu'on voulait, en fin de compte.

Mon cœur palpite un peu plus vite.

Mon cœur bourdonne un peu plus fort.

J'ai l'impression d'être en plein coma. L'impression que plus rien n'a de sens autour de moi. Et la chaleur qui m'écrase ne me permet pas de reprendre mon souffle.

Les lunettes sont là. Tachant mes draps blancs.

Sur les verres, on a tracé au doigt un message succin : S 4.

Secteur 4. Le bloc F.

La partie de la prison où les caméras ne fonctionnent pas et où les gars ont l'habitude de *dealer*. Parfois même avec les gardes. La partie de la prison où hier encore nous fêtions l'anniversaire d'Ez.

Je prends les lunettes du môme entre mes mains tremblantes, et je me mets aussitôt à courir vers le fond de l'immense couloir, avant d'emprunter le coude qui mène aux entrailles du bâtiment.

J'aurais voulu prévenir Raym pour avoir des renforts, mais qui sait ce qui m'attend ? Qui va attaquer ? Je ne veux pas le mettre en danger. Pas comme c'est arrivé avec le môme.

Je prends sur moi et je cours encore plus vite.

Comme si ma propre vie tenait dans la balance.

Il fait chaud. De plus en plus chaud, non ?

Je m'essuie le front d'un revers de bras. Ne croise personne. Tout le monde doit déjà savoir. Avoir compris. Qu'il ne vaut mieux pas être dans le coin. Surtout pas si un détenu s'en est pris à l'un de mes proches, et que je suis déjà en train de bouillir alors que je ne sais pas ce qu'il se passe.

Dans l'ombre, au fond du cul-de-sac où des cellules vides en piteux état sont désormais inutilisables, j'aperçois Baby qui me sourit comme un putain de saint. Il se tient debout, son tee-shirt blanc taché de rouge. Dans l'une de ses mains, il a un poignard dont la lame rouillée, noircie, dégouline de sang. De l'autre, il agrippe les cheveux en bataille du môme, agenouillé à ses pieds.

Je lui souris doucement, tendrement, parce que ce n'est qu'un gosse et qu'il a l'air terrorisé. Par la violence qu'il vient de subir et par la mort qui commence à rôder autour de lui.

Ses yeux se révulsent, puis se rivent aux miens, puis se révulsent…

— C'est moi, lancé-je au cas où il ne puisse pas me reconnaître, sans ses lunettes. Je vais t'aider, promis.

Je balance ces mots qui me font mal au bide, qui me déchirent les entrailles, parce que je sais que ce sont des mensonges. Je ne vais pas pouvoir l'aider. Trop tard pour lui.

Son visage, complètement tuméfié, a l'air d'être passé sous un rouleau compresseur. Ou sous les pieds de Baby, qui a dû lui sauter sur la gueule, putain. Le môme ne porte plus que son pantalon en lambeaux, et son torse n'est plus qu'un immense hématome avec, comme pour former un tableau ignoble, une fleur rouge qui s'épanouit derrière ses mains plaquées sur son ventre.

Quand il devient trop fébrile pour ce geste, ses bras retombent le long de ses flancs pour dévoiler les vingt, trente coups de couteau qu'il s'est pris dans les intestins.

Je tombe à genoux.

Je n'ai plus aucun souffle.

— Ça va aller, gamin. Ça va aller, murmuré-je.

Tourmenté par l'incompréhension la plus totale, je lève la tête vers Baby qui exulte. Qui s'excite.

— C'est mal de mentir, Gilliam, pépie-t-il comme un piaf sur lequel j'ai envie de tirer.

Le môme essaye de me dire quelque chose, mais Baby tire ses cheveux vers l'arrière, et le mouvement lui fait si mal qu'il râle de douleur.

Du sang s'écoule davantage de ses plaies, formant une flaque carmin autour de lui. Bon Dieu, il doit avoir des hémorragies de plusieurs organes, là… J'en suis plus que certain.

J'avance un peu, toujours à genoux sur le carrelage tiède.

— Je vais te supplier, Baby, je vais te supplier de le lâcher, de reculer, et de me laisser l'emmener à l'infirmerie, s'il te plaît.

Je n'ai plus les cartes en main, et il le sait, et ça lui plaît.

Je me sens tellement mal. Ce gosse ne mérite pas de mourir ici. Ni à Rockwoods ni dans ce cul de sac pourri aux côtés d'un sociopathe qui, d'un geste méprisant, se lèche les lèvres pour laper les gouttes de sang de sa victime.

— Quoi ? J'ai mal entendu. Tu veux répéter ça un peu plus gentiment ?

— Je t'en supplie, Baby, soufflé-je.

Il n'est plus l'heure de jouer les rebelles, les gros durs. Plus l'heure pour les conneries. S'il me demande de lui lécher les pompes en échange d'une fin digne pour le môme, sur un lit d'hôpital avec des calmants plein les veines, je le ferai.

— Je t'en supplie, laisse-le tranquille.

J'avance d'un pas supplémentaire. Mes jambes sont à présent dans la flaque de sang entre eux et moi. Il est chaud, poisseux, et pue l'acier et la mort.

— Dès que je suis arrivé à Rockwoods, j'ai su que ta tronche ne me revenait pas, Gilliam. Et la mienne, tu l'aimes ? Dis-moi que tu m'aimes, connard. Dis-le-moi.

Je grogne. Le môme n'en a plus pour longtemps. Il faut que je me dépêche de le conduire à l'infirmerie, mais quand je m'apprête à répondre par l'affirmative, Baby secoue la tête.

— Tu sais, toute cette histoire entre nous remonte à loin, maintenant. Je ne me souviens même plus de notre première rixe. Ah, si…

Il sourit comme un homme sachant qu'il va gagner. J'en ai la nausée.

— C'est quand j'ai appris pour ton petit frère chéri, pas vrai ?

Et là, mon pouls s'arrête net dans ma poitrine. Je ne peux plus respirer. Pas même bouger. J'ai envie de lui dire de fermer sa gueule, même si à ce moment-là, ça me paraît être un effort démesuré.

— Qu'est-ce que je t'ai dit, déjà, pour te faire péter les plombs ? Qu'avec moi, on n'aurait même pas retrouvé son corps, et qu'il ne s'en serait pas sorti aussi facilement. Il est resté quoi ? Une semaine, avec son petit copain d'à côté. Hum, l'amateur. Les gosses sont plus forts qu'on le croit, Gilliam. Avec les bons soins, on peut les garder tellement plus longtemps…

— Je vais te tuer, finis-je par murmurer.

— Seulement si tu me retrouves d'ici demain, glousse-t-il.

Et là, il abat sa lame dans la gorge du môme et il part en courant.

Je voudrais le rattraper. Je sais que si je me lance à sa poursuite dès maintenant, sa survie ne sera plus que l'histoire de quelques secondes, pourtant le gamin est en train de crever là, à cause de moi, et ma seule préoccupation c'est lui.

Je l'attrape entre mes bras avant qu'il ne s'écrase par terre et je le serre tendrement contre moi avant de plaquer une main sur la plaie à son cou, pour éviter qu'il ne se vide de tout son sang.

— Je suis désolé, tellement désolé, râlé-je.

D'un geste maladroit, je remets ses lunettes sur son nez et je me mets à hurler. À hurler aussi fort que je le peux pour que les gardiens se ramènent, et… personne ne vient. Je ne peux pas l'amener à l'infirmerie. Pas sans lâcher la pression sur sa gorge et ça lui sera fatal.

— Ash, promets… promets-moi de dire à Sarah que je l'aime, s'te plaît, bégaye-t-il.

— Non. Pas question ! Tu le lui diras toi-même, je te le jure.

Il sourit comme un enfant qui sait qu'on lui cache la vérité pour l'apaiser, et ça me vrille les nerfs. J'en tremble.

— Promets-le-moi. Faut que je parte en paix, tu comprends ? souffle-t-il.

— Je te le promets, gamin. Je te promets de le lui dire.

— Son numéro… Mon bureau.

— Ouais. Je le trouverai, t'inquiète. Maintenant, dis-moi comment tu t'appelles, mon ami, ordonné-je, des larmes plein les yeux.

— Le gringalet, sourit-il.

Et quand il se met à convulser, je plante les doigts plus fort dans sa gorge, cependant, chaque soubresaut de son corps fait saigner son ventre. Alors, je hurle encore. Sans m'arrêter. Jusqu'à ce que ma gorge me brûle de cette lave en fusion qui dévaste ma poitrine.

— Gardes ! À l'aide ! crié-je.

Je ne peux même pas baisser les yeux, tellement j'ai peur que le gringalet ait rendu l'âme, et je ne veux pas qu'il soit mort. Je ne le veux pas.

— Aidez-moi, bordel, finis-je par murmurer en me pliant en deux.

Je pose le front contre le sien.

Je suis en train de mourir un peu, moi aussi. Ce môme était trop jeune pour être ici, pour vivre tout ce qu'il avait déjà vécu, et il méritait tellement mieux. J'ai l'impression de perdre un autre frangin, ça me tue tellement. Ça me tue tellement que je perds, une seconde après l'autre, tout ce qu'il me restait d'humanité. Tout ce soleil qu'Isla avait insufflé en moi au fil des jours.

Je perds toute mon humanité, mais pas cette rage et cette haine qui se mettent à me brûler les tripes et à me ronger, à me dévorer, à m'empoisonner jusqu'à l'âme. Ou jusqu'à ce qu'enfin je puisse venger le môme.

34

Ash

Je reste un long moment-là, juste en paix avec le gringalet quand des pas précipités arrivent à nous.

— Bordel, qu'est-ce qu'il s'est passé, ici ?

La voix de Trenton résonne sous mon crâne. Son ton plein de pitié et de tristesse me fout en rogne et me dégoûte de toute mon âme. J'aurais préféré, juste préféré que le môme soit en sécurité, plutôt que pleuré.

Je relève doucement la tête, et le gardien recule d'un pas, affolé par mon air meurtrier. Par ce regard sombre, dangereux, brutal que j'ai à cet instant.

— J'en sais rien, chef, susurré-je. Je l'ai trouvé comme ça.

— Ne fais pas de connerie, Gilliam. Tu sors demain, et je sais que tu vas vouloir te venger, mais ce n'est pas la bonne solution.

— Il n'y a pas toujours de *bonne* solution pour certaines personnes, Trenton. Tu le sais très bien.

— Est-ce une raison pour jouer les bourreaux ?

— Oui. Je l'ai déjà fait une fois, et je me rappelle parfaitement à quel point c'était bon, de savoir que d'autres personnes seraient en sécurité grâce à ça.

— Tu risques de te sacrifier une nouvelle fois, soupire-t-il.

— Je m'en fous.

Je me lève enfin, le môme entre les mains, et escorté par Trenton, je le conduis à l'infirmerie pour un examen, avant qu'il ne soit envoyé à la morgue. Puis, comme si mon corps était complètement mort, je retourne au troisième dans la cellule d'Ez que je fouille, à la recherche du numéro de Sarah. Je vais devoir lui dire ce qui s'est passé. Ça va être… horrible. Inhumain. Cruel.

— Bon sang, gamin, qu'est-ce que tu as foutu ? crie l'ancien qui se redresse sur son lit.

J'ai du sang partout.

Partout.

Partout.

Sur le visage, les mains, les vêtements.

Je n'arrive pas à lui répondre, pour autant. Je n'y arrive pas du tout.

J'ouvre pourtant la bouche, et j'ai encore envie de chialer, pourtant ça aussi, j'en suis incapable.

Raym, qui se tient debout à l'entrée de sa cellule, me regarde sans un mot, le poing serré contre son cœur. Ez l'imite aussitôt, parce qu'il vient juste de comprendre que son camarade ne reviendrait pas. Puis, le Vieil Homme se met à pleurer, et je me casse parce que c'est trop pour moi. Beaucoup trop.

En arrivant à l'escalier, je jette un regard à la cellule de Duval et Baby. Ils sont absents, bien sûr. Et Baby a intérêt à bien se planquer, putain, parce que dans cinq minutes, je me mettrai en chasse, et quand je l'aurai retrouvé, il n'aura même plus ses yeux pour pleurer.

Je rejoins les cabines téléphoniques, attrape le combiné et ma main tremble tellement que je lâche un cri énervé. Les détenus, qui étaient près de moi, se hâtent de quitter le couloir parce qu'ils savent que je suis à deux doigts de péter un câble.

Tous ceux qui voulaient me choper aujourd'hui, avant mon départ, risquent gros, et, honnêtement, s'ils sont intelligents, ils oublieront nos différends et me laisseront tranquilles. Le premier qui m'emmerde, aujourd'hui, est un homme mort.

Je compose le numéro de Sarah, et ça sonne. Ça sonne. Ça sonne. J'en ai mal à la tête. J'ai peut-être trop hurlé ; maintenant j'ai l'impression d'avoir le crâne qui explose, le cœur qui se décompose.

— Allo ? Alex ? J'ai une bonne nouvelle ! Le pasteur est prêt à nous marier dimanche prochain. Enfin, si tu le souhaites toujours, bien sûr. Je sais que tu m'as fait ta demande précipitamment, peut-être parce que tu avais peur, je ne sais pas, et je t'ai dit oui. C'est toujours oui, d'ailleurs. Je t'aime, Alex. Je t'aime depuis le premier jour où j'ai posé les yeux sur toi, alors qu'on devait aller en classe et que j'étais terrifiée. On était si petits, glousse-t-elle.

Je voudrais l'arrêter, lui dire de ne plus parler… Encore une fois, je suis muet.

— J'aurais voulu qu'on reste toujours petits, tu sais. On vivrait encore dans l'insouciance la plus totale, sans toutes les horreurs de ce monde, des hommes, de la vie. Enfin… je suis contente que tu appelles. Tu m'as beaucoup manqué depuis hier. Alex ? Tu es là ?

Ma gorge se noue. Je toussote pour ne pas parler comme un fou furieux et l'effrayer.

— Non, ce n'est pas Alex, déclaré-je.

— Qui est-ce ? Et comment avez-vous eu mon numéro ? J'ai reconnu l'indicatif de la prison.

— Ouais, je suis… J'étais un ami d'Alex et… il y a eu un accident à la prison. Le Directeur va sûrement t'appeler pour te présenter ses respects, et te dire qu'il est désolé. Ce sera peut-être vrai, j'en sais rien, mais j'ai un message. Pour toi.

— Lequel ? soupire-t-elle, la voix pleine de sanglots.

— Il voulait que tu saches qu'il t'aime, Sarah. Tu étais sa raison de tenir bon, ici, et il t'aime. Il t'aimait, excuse-moi, râlé-je.

— Qu… Quoi ? Je ne comprends pas ? Qui est-ce ?

— Sarah, répété-je, je sais que tu dois être sous le choc, que tu ne me crois sûrement pas, pourtant je vais être clair avec toi. Alex t'aimait, et moi, j'étais son pote. Son protecteur. J'ai échoué dans ma mission, pourtant, crois-moi quand je te dis ça : je vais retrouver la personne qui l'a tué et il va payer. Très cher.

Je raccroche avant qu'elle ne me demande de lui en dire plus, de lui raconter ce qu'il s'est passé, parce que c'est au-dessus de mes forces. Je raccroche tandis qu'elle hurle, et hurle sans fin, et me brise le cœur. Dans des gestes mécaniques, je vais aux douches pour me laver de tout le sang que j'ai sur moi, sur les mains, le visage, sous les ongles. Incrusté dans mes fringues. Et lorsque j'en ai terminé, j'ai l'impression de ne plus avoir la moindre once d'humanité en moi. Je ne suis pas mort, en réalité. Mais mon cœur, mon âme, mon esprit ont péri en même temps qu'Alex.

Quand j'ai enfilé mon pantalon et mes chaussures, je sors dans le vestibule et remarque les gardiens qui me jettent un regard endeuillé.

Je serre les poings.

Je remarque les détenus qui font place et tentent de ne pas croiser mon regard.

Je serre les dents. Fais craquer les os de ma nuque.

Et c'est là que je me mets à arpenter tous les couloirs. Toutes les salles libres d'accès de la prison. L'une après l'autre. Laissant de côté la bibliothèque où je sais que Baby ne peut pas mettre les pieds.

Je me mets à chantonner son prénom. À sourire en pensant au plaisir que je vais prendre, quand je l'aurais entre les mains. Ce fils de pute reste pourtant introuvable, et je me lasse rapidement de le chasser dans le vent.

J'ai la pression.

Un compte à rebours à respecter.

Tic… Tac… Tic… Tac…

Demain, je me casse, mais avant, je le fracasse.

Du bout des doigts, quand je suis au troisième, je caresse les barreaux de sa cellule, puis je rejoins celle de Kingman, un peu plus loin. Il est allongé sur son lit, en train de lire un manuel sur l'art de la guerre. Je suppose qu'il se prépare pour le trouble à venir, puisque les détenus ne sont pas franchement ravis de la façon dont leurs rixes ont été étouffées.

— Gilliam, je te présente mes condoléances, dit-il d'une voix posée en plaquant le poing sur son cœur, sans cesser de lire.

Je baisse les yeux, la tête en signe de respect, avant d'en venir aux choses sérieuses. J'en ai ma claque d'attendre.

— Dix-mille pour Baby en Secteur 4, dans dix minutes, déclaré-je platement.

Comme si la peine de mort qui l'attendait ne me touchait pas. Et le pire, c'est que ce qui me touche vraiment reste d'être aussi insensible à la vie d'un être humain. Mais le condamner, lui, ce fils de chienne… Nan, ça ne me provoque rien, là, dans la poitrine.

Intéressé, Kingman pose sur son livre sur le côté, et se redresse lentement.

— J'ai bien entendu ? ricane-t-il. Tu viens de mettre sa tête à prix ?

— Ouais. Libre à toi de faire passer le message à tes gars pour partager la prime, ou de t'en occuper toi-même, je m'en balance. Dix-mille dollars. Dix minutes. Secteur 4. J'enlève mille dollars pour chaque minute de retard.

Puis, je me casse avant qu'il ne fasse une remarque à la con, comme quoi faut que je me tienne à carreau la veille de ma libération. Je m'en fous de ma libération. Ce matin, il n'y a que ma vengeance qui compte. Pour tous les mômes que Baby a tués, pour tous ceux qu'il brutalisera à l'avenir. De toute façon, j'ai toujours su que ce salaud finirait sa vie entre mes mains.

Mais je regrette tellement, tellement fort de ne pas m'être débarrassé de lui plus tôt. Tous ces petits jeux entre nous me plaisaient peut-être trop. Le haïr me donnait une raison de me lever et de m'entraîner chaque jour. Savoir que je lui ferai la peau la veille de ma sortie me donnait un but. Un but dont j'avais besoin. Une lueur au fond de mon putain de tunnel trop sombre. Si j'avais su qu'il coûterait la vie au môme, je n'aurais pas traîné. Et je m'en veux, putain, je m'en veux tellement.

Lorsque j'arrive au secteur 4, mon pouls accélère et me bat la poitrine.

Les lieux ont été nettoyés. Ça a été rapide. Tant mieux. Le sang, ça attire la vermine et après, c'est difficile de s'en débarrasser. Alors voilà, du gamin, il ne reste plus que cette odeur de javel qui me file la gerbe et me prend aux poumons.

Je m'adosse au mur entre deux cellules bouclées, crasseuses, et abandonnées.

J'ai mal partout. L'impression d'avoir été tabassé à coup de briques, l'impression que mes os ploient sous le poids des coups et, pourtant, quand des pas arrivent à moi, je me redresse comme si aucune chaîne ne pouvait me retenir.

Kingman débarque. Ses deux mètres de haut, et ses cent-cinquante kilos me font sourire. Ça, et sa grosse main autour de cou frêle de Baby. Elle paraît disproportionnée. Lui, il est mince. Presque maigre. Pas très grand. En fait, malgré ses presque trente ans, il a un visage assez juvénile qui, je suppose, devait attirer la sympathie de tous ces couples qui lui confiaient leurs enfants.

La pire erreur de leur vie.

Kingman le balance à mes pieds, et même si Baby ne rêve que de s'enfuir, il a été ligoté, bâillonné, et je me demande quel gardien était en poste pour avoir laissé les choses en arriver là. La plupart d'entre eux ont des petites vies bien paisibles, des mômes à foison. Ce type représente un vrai cauchemar dans leur quotidien. Chaque fois qu'il leur pose une question sur leurs enfants, qu'il demande leurs prénoms aux matons en se touchant les parties, on prie pour que l'un des gardes craque et le massacre.

Mais ils ont des nerfs en acier blindé. Il le faut.

Moi, les miens ont craqué depuis longtemps.

— Merci, souris-je à Kingsman. Je te paye dès que possible.

— N'oublie pas, surtout. Tu sais que j'ai encore les moyens de t'aider à penser à moi depuis l'extérieur.

Sa menace me passe au-dessus de la tête. Si je sors, je ne risque pas d'oublier qu'il m'a aidé à me venger.

D'une main, je relève Baby qui s'adosse à la rambarde derrière lui. Je sais qu'il sourit, derrière son bâillon, alors je le lui ôte tandis que le Black Fire quitte les lieux. Je suis sûr qu'il préférerait assister au spectacle, mais si on nous surprend, on nous foutra au mitard tous les deux et ça, il n'en a pas envie.

— Où est-ce que tu te planquais, Baby ? susurré-je en plaquant la main autour de son cou.

Sans serrer.

— Moi ? Me planquer ? Tu me prends pour qui ?

— Pour un sale rat qui voulait sauver sa peau.

Il ricane, bombe le torse pour jouer les gros durs, pourtant je vois bien ses yeux briller de peur, et ça, ça me file des frissons de plaisir déplacés.

— J'errais dans la prison, rien de plus. La laverie, le parloir, tout ça.

— Tu aurais dû te planquer à la chapelle. Kingman n'aurait jamais osé y mettre les pieds pour un péché. C'est un lieu sacré pour lui.

— Ouais, enfin je ne savais pas que tu allais jouer les feignasses et l'envoyer pour moi. Je pensais que j'aurais au moins l'honneur d'être traqué par toi, Gilliam. Mais venant d'un mec qui va me tabasser alors que je suis ligoté, ça ne devrait pas m'étonner.

Et là, j'éclate de rire. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Putain, Baby, t'as rien compris, pas vrai ? D'une, hors de question que je te laisse attaché. Je veux que tu te débattes en donnant tout ce que tu as, souris-je. Et de deux, je ne vais pas te tabasser, je vais te massacrer. Tu saisis la différence ?

— Chéri, si tu me détaches, crois-moi, je ne te laisserai pas me buter. J'ai survécu toute ma vie dans la misère la plus totale. Ici, c'est un foutu paradis pour moi. J'ai à bouffer tous les jours, l'eau courante, et personne pour me filer une raclée quand je suis défoncé.

— Arrête de jouer les martyrs, ça ne te va pas au teint. Tu t'en es pris plein la face quand t'étais jeune ? Moi aussi, et je ne suis pas devenu un putain de sadique tortionnaire. Donc, maintenant, tu vas morfler pour tout ce que tu as fait, Baby. Tu vas morfler, chialer, supplier, et je vais te dire une bonne chose : je n'aurai pas la délicatesse de te trancher la gorge pour mettre fin à tes souffrances. Tu vas payer jusqu'au bout.

— On verra bien, rit-il.

Je détache ses liens rapidement, prenant soin de le garder près de moi pour éviter qu'il s'enfuie, et dès que ses mains sont libres, il se jette dans la bataille. Putain, ce mec est un vrai survolté. Il se déchaîne, frappe dans tous les sens, n'importe comment. On dirait qu'il s'est pris un grand coup de voltage, mais sa force est limitée. Trop limitée. J'ai été habitué à me battre contre plus fort que moi et, honnêtement, j'ai plus l'impression d'être face à un insecte qu'à un adversaire.

Je le laisse taper dans la masse de mon corps, je le laisse se fatiguer un peu. S'essouffler.

Et quand j'en ai marre, je serre le poing et je lui décoche un crochet magistral qui l'envoie valser contre les barreaux d'une cellule. Il s'étale au sol, glisse sur le carrelage javellisé.

Un instant hébété, Baby bat des paupières, puis me regarde pour la toute première fois avec crainte. Et ça m'excite. Et ça me fait vibrer.

En un coup, je lui ai presque démonté la tête. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter là.

— Relève-toi, ordonné-je.

Avec difficulté, Baby se redresse et mets ses poings devant son visage haineux.

— T'oses plus me chercher, là ? T'as peur, salopard ?

— De toi ? Gilliam, le seul mec qui me fout vraiment les jetons, c'est Duval. Tu n'imagines même pas les vices qui suintent de chacun de ses pores. Je partage sa cellule depuis des années, et je l'écoute parler. Déverser sa haine. Tu peux considérer que je suis un putain d'animal pour ce que j'ai commis, pourtant quand tu sauras ce qu'il a prévu pour ton pote, tu vas gerber tes tripes pendant des jours.

Je déglutis et lui balance mon pied dans les côtes, en brisant plusieurs sur mon passage.

Baby s'étrangle, perd l'équilibre et se retrouve avec un genou au sol. Puis je recommence. Lui lançant mon talon dans le visage. Je le regarde s'étaler une nouvelle fois à mes pieds en y prenant trop de plaisir. Quand il devient évident qu'il ne se relèvera plus, je m'assois sur sa poitrine avant de l'attraper à la gorge ; de me remettre à le cogner. De plus en plus fort. De plus en plus vite. Jusqu'à ce que les jointures de mes mains pissent le sang.

Et j'adore ça. Et ça me fait du bien. Et je ne peux plus m'arrêter.

— Dis-moi que tu souffres, murmuré-je, la mâchoire serrée. Dis-moi que t'en peux plus.

Il ouvre la bouche ; mon poing s'abat dessus avant même qu'il ne puisse parler.

Alors, je continue. Je le regarde se déliter, être réduit à néant. Pourtant, ce n'est pas assez. J'ai besoin de plus. Je ne comprends même pas ce qui m'arrive, je ne comprends pas ce besoin presque viscéral de le blesser. Je l'accueille, je l'accepte, mais je ne le comprends pas.

Dégoûté de moi-même, je relâche Baby, me relève pour reculer de quelques pas. J'essuie la transpiration sur mon visage et réalise que je dois avoir du sang plein la face. Merde. Je suis un monstre. Un animal. Tout comme lui.

Désespéré, je m'adosse une nouvelle fois au mur, le regard perdu sur le sol taché du sang d'Alex, puis nettoyé à fond, et maintenant couvert de celui de Baby.

— Tu sais, je ne me considère pas comme un mec bien, par contre j'ai toujours eu des principes, lâché-je en regardant ma victime se redresser difficilement.

Même à bout de forces, Baby sourit. Il doit penser que je n'aurai pas le cran d'aller jusqu'au bout et, honnêtement, je me le demande aussi.

— C'est ça qui me rassure un peu quand je pense ne pas mériter ma libération. J'ai des règles. Je ne porte pas la main sur une femme, un enfant, un homme qui ne l'a pas mérité. En revanche, quand je suis face à des types comme toi, bordel, j'ai l'impression que je pourrais tuer sans arrière-pensée, sans même le regretter, et je crois que ça m'effraye un peu. Pas parce que j'ai peur de tuer, mais parce que j'ai peur de ne pas pouvoir me retenir. Donc, là, tu vois, j'ai envie de te dire de te tirer, parce que dans les secondes à venir, je vais me reprendre et t'achever, pourtant… Tu peux à peine bouger, pas vrai ? me moqué-je.

— Ça t'amuse un peu trop à mon goût, Gilliam, tousse-t-il, une gerbe de sang s'échappant de sa bouche et dégoulinant le long de son menton. Ouais, je peux à peine bouger. Maintenant, je sais ce qu'a ressenti ton frangin quand il s'est fait épingler par le gentil voisin d'à côté. Je dois t'avouer, je ne trouve pas ça si désagréable. Il a dû prendre son pied, le môme. Il avait quel âge ? Huit ? Neuf ans ? Un peu moins peut-être ? À cet âge-là, on sait déjà ce qui est bon, alors c'est un peu moins marrant. Personnellement, je les préfère plus jeune et…

Un truc explose dans ma poitrine avec une douleur atroce. Incapable d'écouter un mot de plus, incapable de contrôler le moindre de mes

mouvements, la moindre de mes émotions, je me précipite vers lui en mode pilote automatique, je l'attrape à la gorge et je le relève. J'ai envie de lui dire qu'il me dégoûte, qu'il me file la gerbe, qu'il me bousille, là, à ce foutu caillou que j'ai dans le torse et qui bat à tout berzingue. Mais je sais que ça l'exciterait, et il ne mérite pas de crever le sourire aux lèvres.

Sans même penser à quoi que ce soit, à part la douleur des souvenirs enfouis qui remontent à la surface, je fais passer Baby par-dessus la rambarde blanche, et je regarde son corps tomber, tomber, tomber, du haut de ces trois étages, de ces dix mètres qui le séparent du sol. Ensuite, il s'écrase au rez-de-chaussée, et il ne bouge plus. Moi non plus.

J'ai la tête qui tourne.

Le pouls en vrac.

Le sang qui s'épanouit sous lui me fascine, me retourne.

Je gémis. Me redresse. Plaque les mains sur mon visage ; les doigts dans ma peau.

Comment est-ce que ça peut être aussi facile, de tuer quelqu'un ? Comment ?

J'aimerais le savoir, j'aimerais ressentir autre chose que ce vide en moi, pourtant non, je n'ai pas la moindre honte, le moindre regret, et je sais que je n'en aurai jamais.

D'un pas lent, comme si je me mouvais dans un brouillard toxique, je retourne à ma cellule pour me laver le visage durant cinq minutes, au moins. Quand je me redresse, Raym se tient là, dans l'encadrement de la porte, les bras croisés sur son torse.

— Tu sais ? grogné-je sans oser lever les yeux vers lui.

— Les nouvelles vont vite, ici. Personne n'a rien vu, même si tout le monde sait que tu as fait le coup. Tu ne risques rien, si c'est ce qui t'inquiète. Sans preuve, sans…

— Je ne suis pas inquiet, le coupé-je.

— Alors, pourquoi est-ce que tu as l'air au fond du gouffre ?

— Parce que je viens de tuer un homme et que ça ne me touche pas.

— Ash, tu es sur le point de t'écrouler. Je te connais, bordel ! Crois-moi, je ne t'avais jamais vu comme ça. Tu penses que ça ne te fait rien, pourtant quand je te regarde, je vois un homme qui sait qu'il a mal agi, qu'il a eu tort, qui regrette. Peut-être pas ses actions en elles-mêmes, mais tout ce qu'elles englobent.

Je hausse les épaules. Il a peut-être raison. J'ai peut-être des émotions. Et bordel, je suis incapable de les gérer, là. Incapable. J'ai mal partout. Je me sens proche de mon point de rupture. Je… N'en… Peux… Plus.

— Le môme était notre ami, de l'avoir perdu nous blesse tous, Ash. Bordel, il était beaucoup trop naïf pour être ici, entouré de tous ces salauds, de ces mecs qui ne pensaient qu'à une chose, à le planter. Puis, Baby… Il n'avait aucune limite. Il n'en aura pas eu jusqu'au bout. Je ne vais pas te dire que tu as eu raison de le tuer, pourtant c'était la chose à faire. Tu as pris une vie, et tu en as sauvé des dizaines d'autres, voilà ce qui importe.

— J'aurais préféré qu'il soit toujours vivant. Le môme. Et j'aurais préféré qu'il n'ait pas à atterrir ici.

— On n'y peut rien. On ne sait jamais ce qui va arriver. La vie, y'a rien de plus moche, dégueulasse, injuste et pourri. Sa petite amie a été harcelée. Le mec qui s'en prenait à elle lui a clairement dit qu'il la violerait, putain ! Dans quel monde on vit ? Dans quel monde ? Il faut avoir les épaules solides pour affronter tout ça, et il aurait pu les avoir si on lui avait laissé une chance de se battre un peu plus fort. Il a tout de même eu du pot de nous avoir avec lui, tu sais. Sans nous, il n'aurait pas tenu un jour.

— Clairement, ricané-je. Mon Dieu, la première fois que je l'ai vu, je me suis demandé comment il avait pu arriver jusqu'au réfectoire sans se retrouver intégré dans un gang en tant que messager. Il a eu une putain de chance.

— Oui. Garde uniquement ça en tête.

— J'y arrive pas. Il ne méritait pas tout ça.

— Mais c'est arrivé et il faut que tu fasses ton deuil. Tu sais mieux que quiconque qu'ici, la vie est trop fragile et trop courte. On a eu de la chance, tous les deux.

— D'ailleurs, tu devrais rester loin de Duval. Il te prépare une petite surprise, je pense.

— Il ne m'inquiète pas. Par contre, toi, tu me m'angoisse sérieusement. Tu devrais peut-être aller à la bibliothèque. Isla arrive toujours à te redonner le sourire, et elle doit être seule, là. Nous sommes dimanche, le jour des familles.

— Isla, répété-je, toujours hébété. Oui, j'ai envie de voir Isla.

Elle m'apaise toujours, et j'ai besoin de son sourire solaire.

D'un geste vif, je déchire un bout de ma taie d'oreiller pour m'improviser un bandage autour de la main droite, qui saigne encore un peu.

Je me tourne vers mon étagère avant d'attraper les quelques livres que j'aurais dû lui rapporter depuis longtemps. Quand je quitte ma cellule, et que je descends les marches des trois étages, je sens mon cœur qui s'allège. Et s'allège. Et s'allège. Alors, je commence à me mettre dans une colère noire. Grondante. Presque dangereuse.

Je n'ai aucun putain de droit d'être heureux, bordel. Aucun.

35

Isla

Quand j'arrive à la prison, je boude parce que les gardes n'ont pas voulu que j'entre, hier, et qu'aujourd'hui se trouve être ma dernière chance de parler à Ash. Pour son dernier jour entier à Rockwoods. Lui parler de… peut-être, de ce que j'ai sur le cœur à propos de lui, même si je suis terrifiée que nous ne soyons probablement pas sur la même longueur d'onde.

Et, en plus, je suis complètement stressée parce que je m'apprête à faire entrer des marchandises illégales, et si on me coince, je vais avoir des ennuis. De gros ennuis.

Bref, j'essuie les mains sur ma robe légère pour la quatre-millième fois, et je passe au détecteur de métaux en priant tous les dieux de la planète pour que tout aille bien. Et bien sûr, les alarmes se mettent à sonner, la lampe rouge au-dessus de ma tête s'illumine, et pour couronner le tout, un prêtre arrive derrière moi et me jette un regard agacé.

Nous sommes dimanche, et la chapelle est donc pleine de vie, aujourd'hui. Si elle reste ouverte en semaine pour tous les détenus souhaitant se recueillir, en ce jour du Seigneur où je joue les contrebandières, le prêtre vient pour assurer le service. Messe, confessionnal et bénédictions. S'il veut bien absoudre des tueurs en série de leurs péchés, il pourrait au moins me pardonner de faire sonner les détecteurs ! Mais non, au lieu de ça, il me regarde comme s'il savait quel crime j'avais commis. Mon Dieu, est-ce que j'ai laissé tomber ma marchandise ?

Toute paniquée, presque en hyperventilation, je baisse les yeux et vérifie entre mes pieds comme si je venais de perdre les eaux. J'ai… l'air

complètement cinglée ! Mais tout va bien, là en bas. Mon plan ne pouvait pas être plus parfait, il tient la route, alors il faut que j'arrête de paniquer.

J'inspire profondément et couine comme une souris prise au piège quand un garde me signale d'avancer vers lui. Avec tout le naturel du monde, je le rejoins, ressemblant à peine à une cigogne montée sur des rollers. Les talons aiguilles, en général, très peu pour moi, merci. Ils étaient pourtant indispensables aujourd'hui.

— Madame, vous n'avez rien apporté d'illégal ? Je vous rappelle que nous interdisons l'entrée dans cet établissement en possession d'armes, de cigarettes, de nourriture, d'alcool, de drogue, de médicaments…

Et il continue, encore et encore, de son ton plat en me fusillant du regard. Bon sang, j'ai limite l'impression d'être une mule sur le point de récolter une fouille au corps. Et honnêtement, s'il fout ses mains poilues sur moi, je déballe tout ! Je ne suis pas une dure à cuire, pas du tout. Je suis une faible, je l'avoue, je le sais, et tant pis pour mon job !

Lorsqu'il en a terminé, le garde attrape son détecteur manuel avant de m'ordonner de lever les bras. Je m'exécute sans rechigner, en retenant ma respiration pour ne pas avoir l'air d'un bœuf en pleine crise d'asthme. L'homme parcourt mon corps de son instrument à quelques centimètres de distance, et d'un seul coup, il se remet à sonner, juste au niveau de mon ventre.

— Enlevez votre ceinture, s'il vous plaît.

D'une main tremblante, je détache la boucle dorée, la glisse dans les passants et je la lui tends pour qu'il la mette dans un bac en plastique. Quand il repasse sa machine, je ne bipe plus.

Soulagée, je me remets enfin à respirer calmement et le garde fourre ma ceinture dans un sachet en plastique qu'il me tend.

— Mettez-la dans votre casier. Elle ne doit pas entrer en prison, Madame. Vous n'imaginez pas combien d'armes différentes elle pourrait servir à fabriquer.

Euh, si, j'imagine bien. Après toutes les horreurs que les gardes ont déjà trouvées dans la bibliothèque, je ne me fais plus d'illusions sur l'imagination parfois détraquée des détenus.

Une fois rassurée que mon crime n'ait pas été découvert, je passe le premier sas de sécurité pour rejoindre les vestiaires. Je pose mes affaires dedans, vérifie que je suis bien seule ici, puis je détache de sous mon talon le petit cadeau que j'ai pour Ash pour le glisser dans ma poche. J'enfile

ensuite mes petites chaussures en toile réglementaires, sans lacets, et quand je suis prête à prendre mes quartiers, Mila arrive. Elle porte une jolie robe moulante, ultrasexy, qu'elle ôte avant même d'arriver à son casier, dévoilant des sous-vêtements sublimes qui mettent en valeur ses jolies formes.

— Salut, lancé-je chaleureusement.

— Hé.

Ce simple petit mot ne ressemble pas du tout à son enthousiasme et à son amitié habituelles. Et comme elle n'ose pas me regarder, je me demande un instant si elle sait que j'ai apporté un petit quelque chose de façon totalement illégale. Je la laisse s'habiller de son uniforme sans oser parler, puis quand la tension devient trop dure à supporter, je m'approche d'elle et pose la main sur son épaule.

— Tu vas bien ? On dirait que tu as des soucis.

Mila soupire, les yeux toujours baissés, puis elle s'assoit sur le banc, m'invitant à la rejoindre.

— Je n'ai pas vraiment de soucis, Isla.

— Tu m'en veux, dans ce cas ? Parce que je te signale que *tu* m'as forcée à aller au karaoké hier soir, et je t'avais dit que je chantais comme une casserole. Et que j'avais besoin de cette petite cuite. Enfin, je comprendrais si tu ne voulais plus être amie avec moi, hein. Mélanger travail et loisirs complique souvent les choses, mais dis-le-moi. Parce que je t'aime beaucoup, Mila, et que…

— Isla, souffle-t-elle, je me suis bien amusée hier, ainsi que les soirs précédents. Décompresser après une journée en prison devient vital à un moment, et je n'ai pas de souci avec toi, ma belle. J'ai juste une nouvelle à t'annoncer, et elle va te faire du mal, parce que je sais que tu tiens à Ash.

D'un seul coup, mon cœur cesse de battre dans ma poitrine ; mes mains se mettent à trembler. Tellement, tellement fort que j'ai l'impression que mes nerfs me brûlent la peau.

— Dis-moi qu'il va bien, la prié-je. Dis-le-moi, je t'en supplie, je t'en supplie, je t'en supplie.

Les larmes au bord de mes paupières menacent de tomber. Mila lève la tête vers moi, prend mes mains dans les siennes et me rassure immédiatement.

— Il… est en vie, ne t'inquiète pas. Il se trouve juste que ce matin, après le réveil, il y a eu… un accident.

— Quel genre d'accident ? murmuré-je, le souffle court.

— Un meurtre, en réalité. Très sanglant, très… mon Dieu, barbare, et l'un des protégés d'Ash a été ciblé.

— Oh… Non… Quelle horreur !

— Il faut que tu saches, Isla, qu'en prison, protéger quelqu'un ce n'est pas un acte anodin. Quand tu prends une autre personne sous ton aile, ses problèmes deviennent tes problèmes, ses harceleurs deviennent tes harceleurs. Si tu entres en guerre avec quelqu'un, alors tout ton clan devient une cible. Voilà pourquoi Ash voulait absolument protéger Alex. Il était jeune et en danger, ici, et il a eu pitié de lui, je pense. Il lui rappelait le gamin qu'il a été, le petit frère qu'il a perdu. Je crois que si tu le croises aujourd'hui, tu risques de le retrouver en petits morceaux, je tenais à te le dire avant. Il va avoir besoin de toi, ma belle.

— Je comprends. Je vais l'aider, promis. Autant que je le peux.

Nous nous levons toutes les deux.

Je suis toujours aussi mal.

Vivre le meurtre d'un de ses amis, ça doit être tellement ignoble, et dur, et horrible. Je n'arrive même pas à l'imaginer. Moi-même j'en suis choquée, si bien que j'ai l'impression de manquer d'air.

— Tu étais là quand c'est arrivé ? soufflé-je tandis que nous entrons dans la bibliothèque pour qu'elle se mette à la recherche d'armes.

— Non, je viens d'arriver, mais je dois lire tous les rapports des collègues avant de prendre mon poste et c'était en première page. Le gosse a rendu son dernier souffle entre les bras d'Ash, en plus. Je n'imagine même pas sa tristesse, sa colère. Puis…

Elle arrête de parler, continue à fouiller.

— Et puis quoi ? Mila, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a eu un autre décès, ce matin. Eduardo Acero. Tu sais, ici, les détenus ne se dénoncent pas entre eux, c'est trop dangereux. Ils font la justice eux-mêmes, et Acero a succombé à ses blessures. Officiellement, il a fait une chute depuis les étages supérieurs. Officieusement, on l'a poussé. Quelqu'un qui aurait pu lui en vouloir pour le meurtre de l'un des siens.

Je me laisse tomber sur une chaise. J'ai mal à l'âme.

— Qui était cet Eduardo? Et pourquoi en voulait-il à Alex ? Ou à Ash ?

— Pour Alex, je pense que son seul tort concernant Acero a été de faire partie de la bande de Gilliam, avoue Mila en s'asseyant face à moi, les mains vides.

Personne n'a planqué d'armes ici aujourd'hui.

— Entre eux deux, par contre, il y avait cette guerre depuis des années. Ils ne pouvaient pas s'encadrer. Eduardo parce que c'était un fouteur de merde et que la haine des autres le rendait vivant. Et Gilliam… lui le détestait comme il déteste tous les pédophiles. Il le haïssait à en crever. D'autant qu'Eduardo prenait plaisir à enfoncer le couteau dans les plaies de Gilliam, en lui disant des horreurs, des insanités à propos de son petit frère. Tu n'imagines pas le nombre de fois où on a dû les mettre en isolement, tous les deux, pour éviter que ça dégénère.

Bien sûr que je l'imagine bien. Ash représente un volcan. Il peut entrer en éruption si facilement, détruisant tout sur son passage, pourtant, je comprends qu'il ait agi comme ça. Je le comprends, parce que je viens de réaliser qu'Acero, c'est Baby. Et Baby, c'était l'homme le plus terrifiant, le plus ignoble que je n'aie jamais rencontré. Celui qui souriait en voyant les gardes se faire défoncer le crâne. Celui qui voulait me violer juste pour blesser Ash.

— Est-ce qu'il va avoir des soucis ? demandé-je, angoissée.

— Non. Même si tout le monde sait qu'il a commis ce crime, personne ne peut le prouver. De toute façon, on ne va pas regretter Eduardo.

— Baby.

— Oui. Tu sais pourquoi on lui a donné ce surnom ? rougit Mila.

— Je… Non… Parce qu'il avait l'air jeune ?

— Non, Isla, c'est parce qu'il a tué beaucoup d'enfants en très bas âge. Il les a violés, torturés, puis tués. Et il aimait s'en vanter, il aimait terroriser les gardiens en leur parlant de leurs propres enfants. Tu sais, passer la journée, entourée de ces hommes dangereux, à savoir qu'ils sont armés, prêts à tout, et implacables, ça met les nerfs à rude épreuve. Mais quand en plus tu rentres chez toi avec la vision de ces animaux parmi ta famille, à leur faire du mal si jamais ils parvenaient à s'échapper, c'est cruel. Et dur. Personne n'approuve les actes de Gilliam, mais tout le monde les loue. Il n'y a rien de plus étrange, pas vrai ?

— Oui. Comment est-ce qu'on peut condamner certains crimes et en approuver d'autres ? Je trouve ça tellement hypocrite, cependant, je n'arrive pas à me sentir mal pour Baby, ni même en colère contre Ash.

— Peut-être parce que nos notions de bien et de mal entrent en conflit quand on se tient face à pire. Pire qu'un meurtre de sang-froid par vengeance. Beaucoup pire.

— Tu as sûrement raison.

— Est-ce que tu as besoin de sortir un peu ce soir, pour décompresser ?

— Euh, oui, par pitié ! Karaoké, bistrot, bar à chats, j'ai besoin de la totale, gloussé-je nerveusement.

— Parfait. Je t'y emmène dès qu'on en a fini ici, et, en attendant, essaye de ne plus y penser.

— Impossible, marmonné-je en la regardant prendre place près des portes ouvertes.

J'attends un petit moment toute seule, consciente que les détenus sont avec leurs familles, aujourd'hui, mais je croise tout de même les doigts pour qu'Ash vienne. J'ai… besoin de sa présence. Parce que j'ai le cœur brisé pour lui, et que je veux le tenir entre mes bras pour qu'il aille mieux et que, par conséquent, j'aille mieux aussi.

Une heure s'écoule sans que personne n'arrive et enfin, j'entends des pas qui se rapprochent de moi. Je tourne vivement la tête vers la droite, et je me sens soudain plus légère, parce qu'il est en train de débouler de son pas lourd, avec son air meurtrier sur le visage et son regard plus noir que d'habitude.

Ses tatouages dansent sur ses muscles, les petites gouttes de sueur cristalline s'écoulent le long de sa peau brûlante.

Sans douceur, il plaque une pile de cinq livres sur mon bureau qui a été remplacé et rivé au sol, et il me contemple avec une pointe de douceur. Une pointe minuscule.

— Je suis venu rapporter ça.

— Bonjour à toi aussi, souris-je un peu, histoire de le détendre.

Mais je dois avoir l'air trop différente, trop mal à l'aise, alors il comprend ce que j'ai. Il sait que j'ai eu connaissance de ses actes.

— Ash, je voulais te dire…

— Je vais aller ranger mes bouquins, puis je me casse, grogne-t-il.

Sans plus tarder, il prend les livres et file au fond de la pièce, ses muscles complètement tendus. Je me dépêche de tout noter dans mon carnet, puis je me mets à courir pour le rejoindre. Et mon cœur fond dans ma poitrine quand je le trouve tout au fond de la rangée, appuyé contre le mur, son front s'y écrasant douloureusement.

Il a posé ses emprunts au hasard d'une étagère, comme s'ils étaient trop lourds pour lui. Comme si tout, autour de lui, était trop lourd. La chaleur, l'air, la vie.

Il m'entend l'approcher, et tel un animal pris au piège, il se retourne vivement, l'air cruel et létal. Je souris encore. Un petit peu, parce que je ne sais pas comment m'y prendre avec toute cette peine et ces tourments dans la poitrine.

— Ash…

Je me précipite vers lui. Je sais qu'il ne me fera pas le moindre mal. Et quand je glisse doucement les mains sur ses joues, sur sa mâchoire carrée, ponctuée d'un début de barbe rêche, je vois des étoiles s'allumer dans ses yeux et un parfum de soulagement s'élever de son âme. Son pouls se calme. Sa dureté s'efface.

— Je pensais que tu ne voudrais plus m'approcher, murmure-t-il. J'avais peur que…

— Ne sois pas idiot, s'il te plaît.

J'embrasse doucement ses lèvres, et il me retourne soudain contre le mur pour m'y plaquer. Ses mains ont beau s'agripper durement à ma taille, son baiser en reste simple, doux et délicat. Je me sens… excitée.

— Je voudrais te dire à quel point je suis triste pour toi, à quel point j'en ai mal, Ash, déclaré-je, émue. Je ne sais pas ce que tu as vécu, j'en ai même aucune foutue idée, pourtant, je suis, du plus profond de mon cœur, désolée.

— Triste pour quoi ? grogne-t-il, de nouveau furieux. Il ne s'est rien passé ce matin, bébé. Rien du tout.

— Alex…

— Ce gamin, je ne le connaissais pas, point. Il a crevé, et alors ? C'est pas mon putain de problème, pigé ?

Il me regarde comme s'il me défiait de parler, de prononcer le moindre mot. Et surtout, comme s'il me défiait de le contredire. Même si je le veux plus que tout au monde - lui faire comprendre que tout cela lui tient à cœur et qu'il n'y a rien de plus normal -, je me tais. Parce que là, tout de suite, les éclats d'acier tranchant au cœur de ses prunelles bleu fumée me font peur. Pas pour moi, mais pour tout ce qu'elles écorcheront de lui sur leur passage.

36

Isla

Ash me regarde toujours avec dureté, avec froideur, ses lèvres pulpeuses dévoilant ses dents blanches, parfaites, qu'il semble vouloir planter dans ma chair. Pour me punir ? Me retenir près de lui ? Je n'en sais rien et je m'en moque. Je suis prête à tout pour le libérer de sa peine, à cet instant. À tout.

Je me mords les lèvres pour éviter de dire quelque chose qui lui déplairait, qui le heurterait. Il stagne complètement dans le déni de ses émotions, de son amitié, et je crois qu'il s'agit d'un mécanisme de défense très complexe qu'il va avoir du mal à gérer. Pas grave. S'il veut prétendre que ce gosse ne comptait pas pour lui, je suivrai. Et le jour où il sera prêt à en parler, je serai là pour lui. Pour l'épauler, l'aider, et essuyer ses larmes s'il le faut. Cependant, Je sais qu'on ne venge pas un homme qu'on n'a pas aimé. D'amitié, d'amour, de respect, peu importe. La vengeance est un acte trop personnel pour laisser indifférent.

— D'accord. Excuse-moi d'essayer d'être gentille, boudé-je. Tu veux que je sois méchante ? Alors, je te laisse trois secondes pour ranger correctement tes livres avant que je ne m'énerve. Les poser n'importe où revient à leur manquer de respect !

— Bébé, grogne-t-il en me volant un baiser, tu me fais trop d'effet quand t'essayes d'être vilaine. T'es juste encore plus adorable, pour ton information.

J'éclate de rire, le cœur pincé par ses failles, – celles qu'il essaye de masquer sans y parvenir –, et je le regarde ranger consciencieusement les ouvrages qu'il a empruntés ces derniers jours. Mon… Dieu… Est-ce que c'est permis d'être aussi sexy et viril, un livre à la main ? Son torse toujours nu, ses tatouages dansent quand il tend les bras pour coincer les bouquins

entre leurs pairs, ou quand il les feuillette une dernière fois avant de les catégoriser.

Je ne peux m'empêcher d'en frissonner.

Adossée au mur derrière moi, je l'admire, je… le dévore d'un regard obsédé, passionné.

Lorsque Ash en a terminé et qu'il tourne enfin la tête vers moi, il se fige, ses paupières se plissent et ses pupilles se dilatent brusquement.

— Dis-moi à quoi tu penses, ordonne-t-il en s'approchant de moi à la manière d'un prédateur.

J'en frémis violemment.

— À rien, souris-je, toute innocente.

Il m'agrippe soudain la mâchoire et penche la tête sur le côté pour m'observer avec attention.

— Ne me mens pas, souffle-t-il d'un ton sec. Ne me mens pas, Isla. Et dis-moi… à quoi… tu penses.

Il ponctue ses mots de petits baisers sur mes lèvres boudeuses, ce qui a le don de m'apaiser jusqu'au plus profond de mon âme.

— Je pensais à toi et moi, il y a quelques jours à peine, étendus dans ton lit. Et je me suis sentie très stupide.

Je tente de détourner la tête, mais il me retient fermement.

— Pourquoi ?

— Parce que je me demandais si ce serait sérieux de recommencer juste ici, juste maintenant, enfin… peut-être que tu n'en as pas envie ?

Je me passe la langue sur les lèvres, et à sa façon de suivre mon mouvement des yeux, je sais déjà qu'il a capitulé.

— Isla, le simple fait de penser à toi me rend dingue, alors je peux te dire que de voir ta jolie petite gueule près de moi, des paroles bien vilaines entre tes lèvres et ton parfum qui m'envoûte sans répit, ça m'embrase.

Pour me le prouver, il se presse tout contre moi et je sens son sexe déjà dur appuyer contre mon ventre. Sans plus tarder, je l'embrasse, et je mordille ses lèvres pour en goûter le sel.

Il me laisse jouer seule, s'abandonne tout contre moi, juste pour moi, et je trouve cela encore plus beau. Dans son attitude, dans ce répit qu'il semble vouloir, je peux apercevoir ses blessures et elles m'ouvrent le cœur.

— Tu ne veux pas qu'on parle un peu, juste toi et moi ? demandé-je tout de même pour être sûre.

— Parler de toi ?

— Non, idiot. De toi !

— Pas question. Je n'ai rien à dire, t'entends ?

Et comme s'il était en colère que j'ose croire qu'il va mal, il plaque sa bouche contre la mienne et exige le plus dur, le plus profond des baisers qui me laisse pantelante, presque dépendante de lui. Soudain, d'un geste sec, il tire sur mon corsage, entraînant dans son mouvement les bonnets de mon soutien-gorge de dentelle. Ses mains brusques se plaquent, d'un seul coup, sur ma poitrine dénudée, et après avoir léché ma langue avec un plaisir trop sensuel, il se baisse et plonge le visage entre mes seins. Ses mouvements sont précipités, un peu brutaux, comme s'il cherchait désespérément à échapper à ses pensées en les tournant vers moi.

Je comprends qu'à cet instant, je suis son ancre, et s'il faut que je me noie pour le sauver, je veux bien plonger. Et ne jamais remonter.

Mes paupières se ferment. Je repousse brusquement une nouvelle salve de tristesse pour lui, pour tout ce qu'il a vécu, et au lieu de ressentir cette pitié dont il n'a pas besoin, je bascule vers la luxure pour lui faire du bien.

D'un geste aussi brusque que les siens, j'agrippe l'arrière de sa tête et le plaque contre moi jusqu'à sentir ses dents mordre dans ma chair. L'une de ses mains masse la pointe dure de mon sein, l'autre glisse lentement vers mes fesses et sa bouche… Mon Dieu, elle me mordille, me suçote et me lèche comme si nos vies dépendaient de mon plaisir.

Toute tremblante, je me cambre, et râle en me mettant à caresser doucement ses épaules tendues, son dos tout en muscles où ce lion féroce doit surveiller ses ennemis.

— Isla, murmure-t-il avant de s'agenouiller lentement devant moi, qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour mériter ta présence à mes côtés ?

Il ferme les yeux et frotte un instant son visage contre mon ventre, faisant glisser ma robe sur ma peau.

— Tu as sacrifié ta vie pour protéger les enfants de ton quartier quand les autorités refusaient de te croire. C'est à la fois terrible et magnifique. Tu mérites d'être heureux, Ash, et si tu trouves ce bonheur en moi, sache que j'en suis réellement honorée et… peut-être aussi heureuse de mon côté.

Mince, je me sens stupide. Ma façon si maladroite de lui avouer mes sentiments ne semble pas efficace. Il n'a pas compris où je voulais en venir.

Il redresse la tête, me lance un petit sourire en coin, puis, d'un mouvement lent et sensuel, il soulève ma robe.

— Oh, lâché-je, mon pouls battant de plus en plus fort.

D’un mouvement fébrile, j’attrape moi-même le tissu fin et doux, avant de le regarder, tandis qu’il agrippe mes cuisses et les malaxe. Tandis qu’il approche de ma féminité et qu’il inspire lentement, fasciné par mes chairs déjà moites et parfumées.

— C’est moi qui t’excite comme ça ?

Il glisse l’index sur la petite tache mouillée qui imbibe ma culotte. La pression me soulage un peu, un tout petit peu, de mon besoin de lui.

— Bien sûr. Tu es le seul, Ash. Tu le sais, ça ?

— Le seul quoi ?

— Le seul à ne m’avoir jamais fait mouiller aussi fort, à ne m’avoir jamais traitée aussi bien.

— Isla, si tu trouves que je te traite bien, attends de voir la suite…

Il ronronne et grogne. Du pouce, il repousse sans douceur les pans de ma culotte pour dévoiler tous mes secrets et, sans tarder, j’écarte un peu les cuisses pour lui faciliter le travail.

D’une main, il reste agrippé à la chair tendre et généreuse de ma jambe alors que l’autre remonte doucement, tout doucement, de mon genou à ma féminité. Mon souffle s’accélère. Mon pouls tempête. Et tous mes nerfs se tendent et se crispent lorsque deux de ses doigts s’immiscent en moi, puis qu’il commence à me pénétrer, encore et encore, sans se presser. Ensuite, avec le plus féroce des appétits, sa langue se met à laper ma chair moite. Il ne s’arrête plus… plus du tout… Il me rend dingue, et fébrile ; il m’excite comme ce n’est pas permis de ses mouvements frénétiques, presque invasifs, qui finissent par me faire jouir violemment.

Je me mords la lèvre inférieure très fort pour m’éviter de hurler, puis, sur un dernier coup de langue, Ash se recule un peu. Il a toujours les doigts en moi. Comme si la sensation était trop bonne pour lui, trop intense, il agrippe avec brutalité l’étagère juste à sa gauche. Son pouls est aussi lourd que le mien. Son regard… aussi brillant.

Du coin de l’œil, je vois son poing se crisper sur la bibliothèque. Comme je m’y attendais, la planche finit par céder, les livres s’écroulant à nos pieds.

Il lâche un grognement, n’y prêtant pas attention. Il se contente de sortir un peu les doigts de mon corps, avant de les enfoncer de nouveau. Puis, de les enfoncer encore et… encore. Et… encore. À un rythme qui m’apaise, qui me plaît.

Mon corps se crispe de plus en plus contre ses doigts, pourtant, avant que je ne jouisse, il m’en prive soudain pour les enfoncer dans sa bouche afin de

les lécher.

— Ash, grogné-je, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Il me semble que tu pourrais devenir méchante si je ne range pas ces bouquins. Je préfère ne pas risquer ma peau, si tu vois ce que je veux dire…

Oh, le petit con ! Il retourne mes préceptes contre moi ! Je suis outrée. Je lui donne un petit coup de pied dans les fesses quand il se tourne pour remettre de l'ordre, et j'attends qu'il en ait fini, quand je remarque qu'il s'est figé. Il tient entre les mains un livre de poche en mauvais état. Je ne vois pas le titre, mais la couverture est sombre, très sombre. Elle représente un homme en train d'être enterré, et Ash se met à le serrer entre ses mains. À le réduire à rien. Avant de le balancer loin derrière nous dans un cri qui me déchire le cœur.

Le livre vole en arrière, ses pages se détachent et retombent doucement au sol tel des flocons de neige dans un vent paisible, cependant, de la douceur, il n'y en a plus en lui. Il m'agrippe par la taille, m'attire à lui et bientôt, nous nous retrouvons assis au sol, face à face, mes jambes entourant sa taille et ses mains nouées autour de moi.

Et il lutte pour ne pas sombrer.

Et il lutte pour ne pas hurler.

Je suis son ancre.

Je veux être son ancre.

Alors, avec toute la douceur que j'ai en moi, je caresse son dos et je lui murmure que ça va aller. Qu'il va s'en remettre. Cela le met plus en colère, encore. Ash déteste montrer ses faiblesses, que ce soit aux autres ou à lui-même. Je le comprends. Grandir ici a dû l'endurcir d'une façon que je ne comprendrai jamais, mais que je respecte pourtant. S'il veut être fort en oubliant sa douleur, je ne vais pas remuer le couteau dans sa plaie.

Avec délicatesse, je caresse la petite larme sous son œil, les tatouages sur ses mâchoires. Ash se met à grogner comme s'il refusait que je sois douce avec lui, ce qui me fait sourire. Un peu moins quand il me repousse pour retrousser ma robe et qu'il admire le résultat de ses préliminaires parfaits.

Bon sang, je me sens si honteuse d'avoir envie de lui tandis qu'il est dans cet état, pourtant, je comprends, quand il sort son membre tendu et massif, qu'il a besoin de ça. De nous. De sexe libératoire et anesthésiant. Et honnêtement, je serais prête à l'allonger moi-même sur ce sol et à le chevaucher si ça contribuait à alléger ses peines.

Il se caresse deux ou trois fois devant moi, spectacle intime et fascinant. Aguichant.

Ma poitrine se gonfle et se durcit, attirant son regard sombre, dangereux, qui alourdit mon pouls sous ma peau. Je me mets à me déhancher lascivement pour tenter de contrôler un peu, juste un peu, ce désir dévorant qu'il fait naître en moi, et quand je me retrouve incapable de lui résister davantage, je l'agrippe fermement, le presse contre moi jusqu'à en avoir mal, et je m'empale sur son sexe tandis qu'il m'embrasse, et m'embrasse, et m'embrasse jusqu'à manquer d'air.

Nous restons assis là quelques secondes sans bouger, si ce ne sont nos langues qui se cherchent et se tentent sans aucune pudeur. Puis, d'un seul coup, Ash agrippe mes hanches, mes fesses, de façon presque animale, vitale, et il se met à me prendre avec une frénésie, avec une violence qui libère cette tension en moi. Je ne suis plus que plaisir. Un plaisir décadent, honteux, parfait, orgasmique. La tête penchée en arrière, sa bouche contre ma gorge, j'ai l'impression que mon cœur va imploser dans ma poitrine, qu'il va être incapable de supporter toutes ces émotions, tous ces sentiments.

Lorsqu'une de ses mains quitte ma hanche pour plonger douloureusement dans mes cheveux afin de ramener mon visage au sien, je fonds complètement. Je craque. Pour lui et son regard brillant d'une peine qu'il cherche à éteindre comme un brasier dévastateur. Pour lui et ce danger qui plane comme un voile au fond de son âme. Je craque pour Ash, pour les lames acérées de ses émotions puis surtout, surtout, pour ce petit garçon qui ne parvient pas à comprendre qu'il y a de l'humanité en lui.

Ses doigts, qui éraflent mon crâne, m'attirent plus fort à lui sans qu'il ne cesse de me pilonner avec fureur. Il m'embrasse avec un plaisir et une envie qui me donnent l'impression d'être son oxygène. Je le laisse diriger, parce que j'adore ça. J'aime le feu qu'il fait naître au creux de mes reins et qu'il éteint de sa bouche si délicate ; j'aime ce plaisir décadent, licencieux de le chevaucher au fond de cette bibliothèque, quand on pourrait nous surprendre, et j'aime par-dessus tout qu'il parvienne à contrôler mon désir, mon plaisir.

Quand je jouis, je sais que ce n'est que grâce à lui. Pour lui.

Et je jouis fort, poussant un gémissement langoureux qu'il étouffe d'un nouveau baiser torride.

Pantelante, le souffle beaucoup trop court, je me recule un peu pour respirer, avant de sourire quand je le vois admirer nos corps liés, soudés. Il se retire tout doucement, fasciné par son membre lustré de mon miel, par sa semence qui perle sur ma peau.

D'un geste doux, il remet ma culotte en place, puis passe l'index sur le tissu blanc jusqu'à ce qu'il s'imbibe de son écume. Ça lui plaît. Ça l'excite encore plus. Son grognement soudain et sauvage me rend folle de lui.

Mais l'air s'alourdit entre nous lorsqu'il lâche enfin ma hanche et que, sans pouvoir me retenir, je pousse un petit couinement de douleur. Ses doigts s'étaient tellement enfoncés dans ma peau que ses ongles s'y sont incrustés.

Ash pâlit immédiatement, son regard devenant obscur, torturé.

— Je t'ai blessée ? souffle-t-il d'une voix rauque.

Son air est… presque maladif, trop choqué.

Je comprends soudain que selon ma réponse, il se pourrait que je ne le revoie plus jamais. Si jamais mes mots lui déplaisent, s'ils rouvrent une brèche en lui, en cet homme qui se voit comme un monstre, il me fuira pour m'épargner. Et je ne veux pas être épargnée.

J'ouvre la bouche. Hésite sur mes paroles. Je ne veux pas lui mentir, pourtant. Je… n'y arrive pas. Et je sais que je vais le perdre, en suivant cette voie.

37

Isla

— Isla, est-ce que je t'ai fait mal ? répète Ash d'une voix plus sèche, m'ordonnant une réponse.

Il me regarde avec un air quasi-religieux sur le visage, comme si j'étais capable de lui annoncer que j'allais sauver le monde. Il se trouve dans l'attente, dans l'espoir, aussi, et c'est beau.

Je lui souris pour le rassurer, son regard tombant sur mes lèvres. Il lève une main douce pour caresser ma joue, cependant, ce frôlement dure une seconde à peine, avant qu'il reprenne ses esprits et qu'il recule de peur de me blesser. Alors, je choisis de lui dire la vérité, oui, mais en partie seulement.

— J'ai pris beaucoup de plaisir, je te le jure. Tout ce que tu m'as offert, c'était bon. C'était bien. Je n'aurais pas joui si ça n'avait pas été si parfait, d'accord ?

Soulagé, il expire longuement avant de me repousser avec douceur, jusqu'à ce que je sois assise au sol, correctement. Je m'adosse à une étagère, le cœur léger, et glousse en le voyant toujours si inquiet.

— Je te jure que tu n'as pas à t'inquiéter, allons. Promis ! Tu ne me crois pas ?

Il soulève un peu ma robe, regarde ma peau rougie qui portera quelques bleus demain matin. Comment lui dire que la violence de sa passion n'a rien à voir avec de la maltraitance ? Si je n'avais pas été sur la même longueur d'onde que lui, je lui aurais ordonné de relâcher la pression, de me traiter avec plus de délicatesse, de douceur, pourtant j'avais envie de tout ce qu'il m'a infligé. De tout.

— Je ne veux pas te blesser, Isla, tu comprends ? Tu ne mérites pas de souffrir.

— Ça n'a pas été le cas.

— Si jamais un jour j'en venais à te faire du mal, je ne pourrais pas me le pardonner. Je n'y arriverais pas, souffle-t-il.

Ses émotions remontent à la surface, son âme presque à vif le blesse. Je l'attire à moi, le force à s'allonger, sa tête sur mes cuisses, et quand il se recroqueville en enlaçant ma taille, j'ai l'impression d'avoir au creux des mains un diamant brut sur le point de se briser.

J'aimerais tellement savoir ce qu'il ressent, tout ce qu'il ressent, pour pouvoir l'aider au mieux à affronter sa peine, mais je n'en sais rien. Cet homme est hermétique, il est… comme une muraille infranchissable et qui menace pourtant de s'effondrer. Je dois mettre les piliers au bon endroit pour l'aider à tenir le coup. Comment m'y prendre ? Je n'en sais rien.

Et ça me tue…

— Tu es ce qu'il y a de plus beau dans ma vie, Isla, souffle-t-il doucement.

Je bats des paupières, émue. Je… Je suis complètement fascinée par tout de cet homme. Tout.

— Si je répondais à quelques-unes de tes questions pendant que nous sommes seuls ? demandé-je d'une voix veloutée, pour l'apaiser.

Il grogne, frotte le visage contre mon ventre, donc je décide de m'occuper de ces questions complètement impolies qu'il m'a griffonnées sur ce bout de papier que je garde précieusement.

— Ah ? Tu n'en as pas envie aujourd'hui ? Je comprends, tu sais, le taquiné-je. Dommage, j'allais m'occuper de ta curiosité à propos de mes ex.

Je sais que ça va le forcer à réagir.

— Je peux faire un effort et être à l'écoute quelques minutes, maugrée-t-il tout de même.

— Quel honneur ! Je commence par qui, alors ?

— Le premier. Parle-moi de ton premier amour, Isla.

Ma gorge se noue soudain, parce que je n'ai pas envie de lui avouer tout de suite qu'il s'agit de lui. L'une de mes mains se met à trembler sur son biceps dur et l'autre, qui caresse ses cheveux courts, réagit de même.

— Je n'ai jamais eu de premier amour, mens-je. Je n'ai eu que des passades, des petits coups de cœur. Mon premier petit ami, je l'ai eu au

lycée et je n'ai pas couché avec lui malgré son insistance et nos trois années ensemble. C'est d'ailleurs ce qui a fini par le décider à rompre.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas couché ?

— Ça t'intéresse vraiment ? m'étonné-je.

— Oui.

Le mot sort si brusquement qu'il en rougit.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux savoir ce que j'ai de spécial à tes yeux pour que tu aies sauté le pas avec moi, Isla.

— Toi, tu as tout de spécial, Ash. Tu es une bombe d'émotions qui m'explose dans la poitrine dès que je pense à toi, dès que je te vois. Avec lui, je n'ai rien ressenti. Nous étions ensemble pour passer le temps, voilà tout.

— Le deuxième, maintenant, ordonne-t-il.

— Si je ne te connaissais pas, je me demanderais si tu n'es pas en train de te créer une liste de cibles pour ta libération, gloussé-je.

— Je vais essayer de ne pas déconner en sortant, mais je ne peux rien promettre à qui que ce soit. Après tout, l'un de ces types t'a blessée et je veux savoir de qui il s'agit.

Je déglutis, comprenant que ses questions sont véritablement orientées. Il sait déjà qu'un de mes ex a tout du salaud de première, et ce serait probablement dangereux de lui donner des noms.

— Le suivant est en réalité l'avant-dernier, et je ne te donnerai pas son adresse même si tu me la réclames à corps perdu, compris ?

— Bien, M'dame, soupire-t-il. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce pourri ? J'entends ta voix qui tremble un peu.

— Oh, rien qui ne méritait vraiment que je me sente humiliée, malgré ses insultes, ses menaces et sa façon de me bouffer l'âme tout entière. Avec le recul, j'ai réalisé qu'il n'avait d'emprise sur moi que parce que je le laissais en avoir une.

— Voilà comment fonctionne le monde, bébé.

Ash se tourne finalement sur le dos, le regard rivé au plafond. Le poids de sa tête sur mes jambes me plaît, et la simplicité de ce moment aussi. Il lève les bras. Je mets les mains dans les siennes. Et je souris parce que je sais que cet homme ne me fera pas de mal, quand bien même sa poigne si féroce me marquerait la peau.

— Si les monstres ont tant de pouvoir, c'est parce que les gens ont peur du noir.

— Exactement, et avec lui, j'étais terrifiée. Je me suis retrouvée à me détester, à perdre toute estime de moi, comme je te l'ai dit, et quand je l'ai quitté parce qu'il devenait beaucoup trop violent, beaucoup trop… étouffant, je me suis tout de suite retrouvée sous l'emprise d'un homme presque identique. Tu comprends, je me sentais au bout de rouleau, je me méprisais, alors, bien sûr, je ne savais plus… plus…

— Faire face, termine-t-il pour moi.

— Oui. J'ai passé quelques mois avec cet autre salaud et quand j'ai réalisé que tout redevenait comme avant, les insultes, la mesquinerie, l'escalade de la violence, j'ai dit stop et je ne suis plus ressortie avec un homme. Jusqu'à toi.

— Et je te traite de la même façon, grogne-t-il.

Sans pouvoir m'en empêcher, je lui donne une tape sur le torse.

— Ne dis plus jamais de bêtises pareilles, Ash ! Tu m'as agrippé les fesses et les poignées d'amour pendant qu'on se donnait un plaisir de dingue, ce n'est pas la même chose ! Tu penses que tes doigts m'ont blessée ? Si c'était le cas, je te l'aurais dit, franchement ! Tu me fais du bien, tellement de bien.

— Toi aussi, ma belle, souffle-t-il en détournant les yeux.

— La dernière entaille que l'un de mes petits amis m'a infligée, c'était avec des mots, parce que les mots font mal, eux aussi. Toi, tu ne m'as jamais insultée, jamais dénigrée, et jamais blessée. Et je sais que tu ne le feras jamais.

— Pas intérêt, grommelle-t-il. Si je te blesse, je t'autorise à me planter avec la première arme qui te passerait sous la main.

Mon souffle se coupe, parce que je comprends qu'il est sérieux.

— D'accord, dis-je tout de même pour le rassurer.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que tu n'irais pas plus loin que de me lancer un chamallow tout moelleux dans la figure ?

— Parce que tu as raison !

J'éclate de rire, et me sens merveilleusement bien en le voyant retrouver son sourire.

— Bon, passons à autre chose, tu veux ? Penser à ces types ne me plaît pas trop, pouffé-je. Je… Je pense que je vais te parler un peu de l'extérieur, à présent.

Je rougis en espérant qu'il ne voie pas clair dans mes intentions. Quand il a noté cette phrase qui m'a marquée *« C'est comment, dehors ? »*, j'ai tout de suite compris qu'il était gêné et terrifié à l'idée de sortir. Sa libération étant demain, il doit être dans un état épouvantable, entre son deuil récent et ce retour au monde civilisé. J'espère parvenir à éteindre un peu ses craintes en lui racontant la vie, le monde, et en le rassurant.

— Oui, dis-moi tout. Je veux tout savoir, lance-t-il, avide.

Il ferme les yeux, se laissant aller à mon toucher, au son de ma voix, et je passe près d'une heure à lui raconter que le monde a changé. En bien comme en mal. Que la technologie a évolué, que les humains sont toujours égoïstes et cinglés, que le vent et les nuages sont toujours là et ne partiront jamais. Je lui raconte ces films qui ont fait un carton au box-office, ces chansons horribles qui restent en tête toute la journée, et je lui dis enfin que tout ressemble vraiment à avant. Parfois en mieux, parfois en pire, mais qu'il n'y a aucune raison d'angoisser pour ça, parce qu'il a appris à s'y intégrer une fois, et qu'il y parviendra à nouveau.

— Et maintenant, à moi de te poser une question, finis-je.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Je peux te parler de mes ex, moi aussi.

— Euh, non merci ! boudé-je.

— Jalouse ?

Il ouvre les paupières et me transperce de ses yeux bleu fumée. Bon sang, pas étonnant qu'il ait fait craquer tout le monde, même à quinze ans ! Cet homme est un vrai Dieu, un Dieu torride, sanguinaire et puissant. Je retiens difficilement un petit frisson de plaisir, puis je me mets à réfléchir.

— Je ne suis pas jalouse, je veux juste trouver LA question qui me permettrait d'en découvrir plus sur toi sans avoir l'air d'être fanatique.

Il éclate de rire, avant de se reprendre tranquillement.

— J'aimerais assez que tu puisses créer une secte à ma gloire, si tu veux tout savoir. Je te laisserais même me donner le bain et me masser tout le corps aussi souvent que tu le voudrais. C'est ce que font les gourous, non ?

— Je pense surtout que les gourous aiment être payés, mais je suppose que beaucoup aussi apprécient donner de leur corps.

— Ouais, voilà, je vais t'offrir mon corps tous les jours, et en échange, tu vas me créer un culte. Ash Temptation, t'en penses quoi ?

— J'en pense que ça ressemble à un nom de groupe de rock.

— J'aurais plein de groupies.

— Mais oui, bien sûr ! Tu imagines vraiment que j'en laisserais une seule t'approcher ? grogné-je, féroce.

— Je savais que tu étais un peu jalouse, dans le fond, sourit-il, fier de lui.

Je marmonne en détournant le regard, et trouve enfin une question qui me plaît.

— Tu me promets de me dire la vérité ?

— Oui. C'est ça, ta question ?

— Non. J'hésite juste à la poser.

— Pourquoi ?

Il se redresse, se met à mon côté et passe le bras sur mes épaules.

— Parce que j'ai peur de ta réponse.

— Peur ? Après tout ce que tu as vécu ici ou dehors ? Allons, Isla, tu crois que je vais gober ça, franchement ? Je sais que tu es une nana qui en veut, alors pose-moi ta question immédiatement.

— Est-ce que… Est-ce que je t'ai manqué, hier ?

Parce que moi, j'ai eu l'impression d'avoir un creux dans la poitrine quand on m'a interdit d'entrer ici.

— Bébé, être loin de toi, c'est comme de prendre un putain de bain d'acide. Ça fait mal, ça brûle, ça tue. Hier, tu m'as manqué, et si je connaissais un mot qui soit plus fort encore, plus fort que ce « manque » bien trop fade, ce serait ça. Ce serait ce sentiment d'avoir le cœur arraché de la poitrine à chaque fois que tu quittes la prison, ce serait cette sensation de ne plus pouvoir respirer correctement, de ne plus avoir assez d'air dans les poumons. Quand tu pars, Isla, tu prends tout ça avec toi. Mon cœur, mon oxygène, mon soleil et tout mon bonheur. Ces moindres foutues miettes de bonheur que tu as fait entrer dans ma vie ces deux dernières semaines. Avant toi, je n'avais jamais connu ça. Avant toi, mon existence était une putain de traversée du désert où je crevais à petit feu, et puis tu t'es pointée. Miss Bouquins et ses cheveux dorés. Bordel, depuis, je n'ai pas passé une nuit sans m'endormir le sourire aux lèvres parce que je savais que dès le lendemain, après une journée de boulot de dix heures sous quarante degrés, je pourrais enfin venir te voir. Sauf hier, bien sûr. Hier, je savais que tu ne serais pas là et ça m'a foutu en rogne. Alors, ne doute pas une seule seconde que tu ne m'as pas manqué, Isla. Ça a été le cas et ça a été dur, putain.

Je me tourne vers lui et pose la tête sur son épaule. J'adore tellement la proximité de cet homme que je me demande comment je ferai, une fois

qu'il sera sorti, pour apprendre à me passer de lui. Et comment je ferai, seule ici, pour continuer à travailler en toute sécurité.

— Et moi, je t'ai manqué ? finit-il par murmurer, comme s'il avait peur de la réponse.

— Je suis arrivée à la prison à six heures du matin pour savoir si tu allais bien et si tout était redevenu calme, Ash. À ton avis ?

— Dis-le, gronde-t-il.

— Oui, tu m'as manqué. J'étais prête à insulter tous les gardiens autour de moi pour qu'ils m'ouvrent, mais ils avaient l'air un peu trop à cran, si tu vois ce que je veux dire, grogné-je.

— C'est en général ce qu'il se passe après des émeutes. Ils laissent tomber les matraques et dégainent automatiquement les pistolets électriques durant quelques semaines, histoire de nous remettre les idées en place. Certains n'arrivent pourtant pas à se tenir à carreau, même quand la menace augmente d'un cran.

— Et toi, est-ce que tu y parviens ?

— Je sors demain. C'est presque vital pour moi de rester dans les rangs, pourtant, parfois… On craque. Pas le choix.

— Oui. Je comprends.

— Tu sais ce que j'ai fait ce matin, pas vrai, Isla ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu es là avec moi, alors que tu sais de quoi je suis capable ? Je n'arrive pas à comprendre ce qui ne tourne pas rond dans ta jolie petite tête.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne vais pas te craindre parce que tu as tué un meurtrier. Je sais très bien que tu ne ferais pas de mal à un innocent. Baby et toi, c'était… inévitable, non ?

— Ouais. Dès qu'il a foutu un pied ici, en se vantant de toutes les horreurs qu'il avait infligées, j'ai su que l'un de nous ne sortirait pas de cette taule en vie. Si j'avais pu le choper avant qu'il rejoigne Duval, ça aurait été plus simple, mais il lui a fallu à peine une demi-journée pour trouver sa protection, et comme je ne pouvais pas m'en prendre aux Ehre au complet, je voulais attendre le plus tard possible pour qu'il y ait moins de risques. Et ce matin, j'ai complètement pété les plombs, Isla.

— Ça se comprend tellement, Ash. Alex… Il est mort entre tes bras.

— Ouais. Il est mort entre mes bras, et à cause de moi, bordel. À cause de moi…

À ce moment, la faille dans sa poitrine s'écartèle et toutes ses émotions semblent l'engloutir et le submerger. Ash relève les genoux, se plaque les mains sur le visage. Je le prends tout contre moi et je me mets à le serrer si fort que mes muscles me brûlent.

— Voilà pourquoi j'ai toujours préféré être solitaire. Avant j'étais juste responsable de ma foutue peau et ça m'allait très bien ! Merde. J'aurais dû laisser ce môme crever le premier jour, sans même lui adresser la parole. J'aurais été tranquille, putain. Je n'aurais… Je n'aurais pas pris le temps de le connaître, de l'apprécier, de tenir à lui.

— Je suis sûre que tu n'en penses pas un mot, soufflé-je.

— Tu fais chier, Isla ! Arrête de me croire au-dessus du lot.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'y suis pas. Je viens du fond des Enfers, bordel, tu ne l'as pas encore remarqué ? Je suis un putain d'animal forgé dans des flammes et de l'acier, et je détruis tout sur mon passage. Je n'ai pas de cœur, je n'en aurai jamais, alors arrête d'en chercher un.

Soudain, il se relève et se met à marcher de long en large dans l'allée bordée de livres. Je me lève à mon tour, me plante devant lui pour lui barrer le passage, et même s'il ne me rentre pas dedans, il s'arrête tout contre moi si bien que nos corps se retrouvent pressés l'un contre l'autre. Je sens son pouls marteler ma poitrine. Je vois son regard s'assombrir, et son expression devenir létale.

— Réponds-moi honnêtement, s'il te plaît, le supplié-je. Aurais-tu, oui ou non, laissé Alex être agréssé par Baby si tu les avais surpris tous les deux ensemble, le jour de son arrivée.

Il grogne. Fort. Puis détourne le regard en lâchant un « non » qui l'éraille. Et moi, j'exulte.

— Je savais que tu avais un grand cœur de Bisounours, gloussé-je en l'agrippant fort entre mes bras pour lui faire un câlin, tandis qu'il essaye de se sauver. Et ne t'avise même pas de fuir comme un lâche ! Tu as mérité ce…

Il se défend, et tente de me repousser, et quand il parvient à me duper, je résiste. Je m'agrippe plus fort à lui, à ses épaules, me pressant contre son dos comme un fichu mollusque sur un rocher.

— Câ… Lin… grogné-je en me contorsionnant pour éviter ses mains qui cherchent à me décrocher.

— Isla, soupire-t-il en abandonnant le combat.

Je relâche un peu mon emprise, quitte son dos, et je me place devant lui en souriant.

— Tu fais ressortir ce qu'il y a de pire en moi, Furie.

— Ce qu'il y a de pire ? Tu parles de ta façon de t'énerver lorsqu'on croit en toi ?

— Non, je parle de mon espoir. Celui de ne pas être si monstrueux que je veux bien le penser. Et l'espoir, en toute franchise, c'est une bombe à retardement, parce que quand elle t'explose à la tronche pour te faire réaliser que tu avais tort, ça te détruit.

— Si tu insinues que je *pourrais* ne pas avoir raison, je vais te frapper. Sache, Gilliam, que je n'ai jamais eu tort de ma vie.

— J'ai des doutes… maugrée-t-il. Putain !

Je souris vaillamment après lui avoir claqué les fesses. Je crois qu'il n'avait encore jamais reçu une fessée pareille, et ça m'amuse beaucoup. Lui… pas tellement.

Féroce, il me plaque contre le mur derrière moi, plante les bras de chaque côté de mon corps et me regarde comme s'il allait me dévorer. Tout entière. Je me mets à ronronner de plaisir.

— Ne joue pas les gros nounours tout dur, s'il te plaît.

Son visage pâlit encore, et ses traits se crispent.

— Tu vas me tuer, Isla. Vraiment ! Me traite pas de bisounours ou de gros nounours, par pitié ! Tu sais que les hommes ont besoin de tendresse dans leur vie, non ? Alors, sois tendre, bordel ! Traite-moi de… Je ne sais pas, moi, de barbare… de… sauvage, de connard. Pas de nounours !

Je me pince les lèvres, prête à éclater de rire en le voyant si sérieux, pourtant, comme j'ai un peu de peine pour lui après toutes les misères que je viens de lui infliger, je me contente de passer les bras à son cou et de caresser doucement sa nuque.

Parfois, j'ai mal quand je vois ces fils barbelés qui enserrent son cou, puis je me dis qu'ils ont été une façon pour lui d'expier ses sentiments, cette sensation d'étouffer en étant emprisonné ici, et je suis soulagée. Soulagée qu'il ait préféré choisir les tatouages plutôt que de se passer réellement une corde au cou.

— Tu veux que je me fasse pardonner ? murmuré-je soudain, toute mutine.

— Ouais, sourit-il. Tu as encore envie de lécher ma queue, c'est ça ?

— Pfff, non ! mens-je en rougissant.

Je le ferais, si je n'avais pas une peur panique que quelqu'un finisse par débarquer. Après tout, je suis en poste depuis plus d'une heure et je n'ai pas commencé à bosser. J'ai tellement honte ! Enfin… presque.

Comme Ash se détend enfin un peu, je trouve le moment idéal pour lui faire une petite révélation. Et lui avouer que je suis une horrible fraudeuse.

— J'ai un cadeau pour toi.

Je rougis un peu.

Son regard se pose sur mes pommettes où mes taches de rousseur doivent ressortir, à cause du carmin de ma peau et du soleil torride qu'il y a eu ces derniers jours.

— Un cadeau ? souffle-t-il.

— Oui.

Le cœur battant, je plonge ma main dans ma poche et en sors un échantillon de confiture que je lui tends. Ash le prend entre ses doigts, et le retourne un long moment, incapable de réaliser ce qu'il tient.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? sourit-il enfin.

— J'ai… Peut-être un peu truandé, ce matin. Avant de venir à la prison, je suis passée par un hôtel sur le chemin, et je suis entrée comme si de rien n'était pour aller à la salle des petits déjeuners. Là, j'ai volé ce petit pot et je suis ressortie aussitôt. Je n'avais jamais été aussi en nage de toute ma vie !

— Bébé, bordel… Je me demande ce qui m'excite le plus, là ! D'avoir de la confiture à la fraise ou de savoir que tu es une criminelle.

— Avoue, c'est la confiture qui te fait le plus envie !

Il secoue négativement la tête, puis ouvre l'opercule d'un geste vif. Quand il porte la confiture à son visage pour respirer son parfum de fraise, il y prend un plaisir tellement simple, tellement sublime que mon cœur se serre pour lui.

— Comment es-tu parvenue à prendre ça ici ?

— Oh, ça a été simple. Et terrifiant. Je portais des talons hauts, ce matin, et j'ai scotché cette petite chose sous l'un d'eux avec de l'adhésif noir comme mes semelles. Comme je savais que ça ne passerait pas les détecteurs de métaux, j'ai mis également une ceinture dorée pour cintrer ma robe, alors quand le garde m'a prise à l'écart pour passer le détecteur manuel, et que la ceinture a bipé, il n'a pas cherché plus loin. Et voilà !

— Isla, tu as pris des risques inconsidérés ! Tu aurais pu avoir de gros ennuis si on t'avait surprise avec ça ici, merde ! Je sors demain ! J'aurais pu attendre un jour de plus.

— Je le sais, rougis-je davantage, soudain gênée. Mais tu m'avais dit qu'aujourd'hui, ta journée serait probablement horrible parce que tes ennemis allaient en profiter pour t'atteindre, et je voulais que tu aies quelque chose de bon.

Je baisse les yeux, et il prend doucement mon menton entre ses doigts pour m'embrasser avec légèreté.

— J'aurais forcément eu quelque chose de bien aujourd'hui si je t'avais simplement aperçue de loin, Isla. Et merci pour ton cadeau. Je suis… très touché.

Ash se redresse, hume une nouvelle fois le parfum de fraise, puis il plonge deux doigts dans le petit récipient de plastique. Les doigts qui s'enfonçaient en moi quelques instants plus tôt. Quand il déguste la confiture en me dévisageant de cette façon, avec un désir presque palpable dans l'atmosphère, j'ai l'impression que mes jambes vont me lâcher. Il termine lentement son met, et quand la dernière goutte de confiture se trouve sur son majeur, il caresse de façon sensuelle ma lèvre inférieure pour l'y étaler, puis il m'embrasse, me goûte, me déguste un long moment sans cesser de gémir. Le son, rauque, vibre dans ma poitrine, contre mon cœur.

Je pourrais passer des heures à l'écouter, rien qu'à l'écouter, ce serait parfait.

Lorsqu'il se détache enfin de moi, je fourre le petit paquet vide dans ma poche et soupire de plaisir.

— Bon, il faudrait peut-être que j'aille prendre mes fonctions, gloussé-je.

— Je m'en voudrais presque de t'empêcher de vaquer à tes occupations, se moque Ash.

— Mais bien sûr !

À son regard de truand, je sais bien qu'il ment à plein nez.

— Tu restes avec moi aujourd'hui ? lâché-je soudain, sans pouvoir me retenir.

Bien sûr, je me mets à rougir encore plus, histoire de ressembler à une pivoine parce que ça fait très… accro, non ? Je suis accro. À cet homme. Et il va le comprendre si je continue à me comporter de cette façon.

— Ça marche, répond-il simplement.

Ouf, il n'a probablement pas réalisé que c'était ma façon à moi de le garder en sécurité, parce que je tiens trop à lui pour le savoir là dehors, dans ces locaux où chaque détenu est susceptible de vouloir le tuer pour régler un stupide compte.

— De toute façon, je voulais lire un peu pour passer le temps. Je crois que je vais tourner en rond si je ne m'occupe pas.

Il attrape un livre d'histoire au hasard, et se détourne rapidement de moi. Il veut peut-être me faire croire que sa sortie le rend impatient, mais je sais surtout qu'il veut éviter de se noyer dans son chagrin. Je le prends par la main pour l'entraîner vers la table la plus proche de mon bureau, quand j'entends Mila qui râle.

— La bibliothèque est fermée pour le moment, qu'est-ce que tu n'as pas compris là-dedans ?

— Elle nous a couverts, murmuré-je à l'intention d'Ash qui prend place sur une chaise, les pieds sur la table.

— Encore heureux. J'aurais été très mécontent que quelqu'un voie ton joli petit cul. Il est à moi, grogne-t-il en m'enlaçant pour m'attirer près de lui.

Je lui vole un dernier baiser, puis je file vers la gardienne.

— Voilà, je suis disponible pour les détenus. J'avais… Euh… Un problème avec une étagère brisée, pour tout dire.

Mila lève les yeux au ciel et l'homme qui souhaitait étudier vient s'installer, tandis qu'Ash récupère le livre qu'il a bousillé. Il vient me l'apporter au bureau, gêné et presque blessé de m'avoir montré ses sentiments ravagés.

— Je vais le repayer, je te le jure, me dit-il de sa voix grondante.

— Pas la peine, je recollerai les pages. Elles se sont simplement détachées. Et puis ce livre n'a pas été emprunté depuis 1996, d'après sa fiche, alors, bon…

Il me jette un regard sceptique avant de poser ses poings sur mon bureau. Ses superbes poings forts, virils et tatoués… Oh, là, là…

— Est-ce que tu n'essayerais pas de me ménager, Isla ? Parce que dans ta petite tête de bibliothécaire, tu dois être en train de me traiter de meurtrier, non ? Ou du moins, de sadique pervers qui a osé détruire un livre innocent.

— Oui, bon, j'avoue ! Je t'ai un peu détesté au moment où tu l'as réduit en charpie, mais tu sais quoi ? Je t'ai pardonné.

— Pourquoi ?

— Pour les orgasmes, pardi ! murmuré-je avec un clin d'œil.

En riant aux éclats, il retourne s'asseoir juste face à moi, puis il se met à lire, se perdant complètement entre les pages de ce nouveau bouquin. Et je le regarde, je l'admire, pendant qu'il se concentre. L'évasion que lui

procurent ces pages est belle à voir, et j'ai hâte d'être à demain pour qu'il puisse de nouveau respirer le grand air. Être une nouvelle fois maître de ses propres chaînes.

La journée se passe sans incident. Quand il vient l'heure pour moi de partir, Ash me raccompagne à la sortie. Face aux autres gardiens, nous ne pouvons pas nous permettre les démonstrations d'affection, mais je lui lance un petit signe de la main, un grand sourire. Enfin, quand j'arrive à ma voiture, je ne peux plus retenir mes larmes. Parce que je suis terrifiée à l'idée qu'un détenu profite de ces prochaines heures pour le tuer. Qu'ils s'y mettent à plusieurs, même. Et qu'ils le privent d'une libération qu'il a tellement méritée !

Oui, j'ai peur pour lui. Je suis terrifiée. Le pire, c'est que même si je me dis qu'il a survécu quinze ans, alors qu'un jour supplémentaire ne devrait pas le miner, en réalité, je ne suis sûre de rien. Pas après l'avoir vu se faire poignarder dans le dos, pas après avoir vu des gardiens trop zélés tuer des prisonniers.

Je ne suis sûre de rien, et ça me dévaste.

38

Ash

Quand je vois Isla quitter la prison, je me sens mal, putain.

J'ai eu mille fois l'occasion de lui parler, de lui dire ce que je ressentais, et pas une seule fois, je n'y suis parvenu. Je n'ai pas trouvé le cran de lui demander si je pouvais la revoir, quand je serai sorti. Je me sens comme une merde. Je me suis pris des dizaines de coups de poignard dans la cuirasse, je me suis fait bastonner plus de fois que je ne pourrais le compter et je n'ai même pas été capable d'aligner trois-quatre mots face à son sourire sublime. Je n'ai pas été capable de lui avouer quelque chose d'aussi simple qu'un foutu sentiment. Et quelque part, ça me blesse encore plus de la voir partir sans qu'elle ne sache rien, que de me retrouver à l'infirmerie avec le bide ouvert et les entrailles qui apparaissent.

Fait chier…

Je regarde les voiles de sa petite robe virevolter sous ses fesses sublimes, et sans pouvoir m'en empêcher, je lâche un « Adieu, Miss Bouquins » qui me déprime. Je suis comme au fond du gouffre, sauf que, là, je n'ai plus aucune chance de m'en sortir. Elle était ma seule et unique lumière, et l'ampoule vient de griller. Elle et moi, on ne se reverra plus jamais.

Je ferme un instant les yeux en inspirant et repense à ce moment unique que nous avons passé ensemble. Elle et moi. Ma cellule. Ce drap pour nous protéger de l'extérieur. Je ne m'étais jamais senti aussi bien de toute mon existence.

J'aurais aimé qu'elle puisse encore rester avec moi. Ce soir. Cette nuit. Je suis certain que je vais mal dormir. Ma libération me pèse, me torture et m'angoisse. Pour la première fois de ma vie, je vais me retrouver seul. Complètement seul. J'ai quitté un foyer aimant, brisé, pour une prison en

surcapacité sans la moindre intimité. Comment je vais gérer ma vie, maintenant ? Comment je vais pouvoir trouver du boulot en étant à la rue ? J'en sais rien.

Je me frotte la mâchoire en sortant dans la cour, où le soleil tape encore à fond. Je fais un petit tour. Je me sens mal. La chaleur m'étouffe et les grilles, les barbelés, les verrous de partout me donnent l'impression d'être dans un zoo. Et moi, je suis l'animal sauvage coincé là-dedans.

Moi et tous ces fils de putes qui me dévisagent avec envie et anxiété.

J'ai bien vu qu'Isla était terriblement inquiète pour moi, quand elle a quitté Rockwoods, et j'aurais voulu la rassurer. J'aurais *pu* la rassurer. Sauf que je ne voulais pas avoir l'air encore plus monstrueux à ses yeux ou même aux miens. Ce que je n'ai pas été capable de lui avouer, c'est que depuis ce matin, mes ennemis se sont… comment dire… dégonflés. Savoir que j'ai été capable de tuer un homme à mains nues la veille de ma libération les rend nerveux et va les forcer à se tenir à carreau. Après tout, j'ai prouvé à tout le monde que ma sortie comptait moins à mes yeux que le sang que j'ai sur les mains. Ça les terrifie. *Je* les terrifie. Je suis passé du mec qui se défend à celui qui protège les siens coûte que coûte, et ça fait de moi un danger. J'étais l'Alpha. Je deviens un Dieu. Ici, c'est comme ça que ça marche. Si tu prouves que tu n'as aucune émotion, aucun regret, aucune barrière, plus rien ne peut t'arrêter. Jusqu'au jour où un mec plus fou que toi encore prend ta place.

— Arrête de trop réfléchir, gamin. La vie, y'a rien de plus simple. Tu ouvres les yeux et tu affrontes ce qui t'attend.

Je soupire, me tourne vers Ez, puis je m'assois face à lui à la table d'échecs.

— Une dernière partie ? propose-t-il.

— Avec plaisir, Vieil Homme. Qui vas-tu embêter avec tes foutus cavaliers quand je serai parti ?

— J'ai deux semaines pour apprendre le jeu à Raym, ça devrait aller.

— Raym ne serait pas capable de planifier une attaque même pour piquer un rouleau de papier toilette à un môme. Autant dire que les échecs le déprimeraient…

— Ouais, tu as raison. Va falloir que je me trouve de nouveaux amis, je crois.

— Oui. Si possible quelqu'un de baraqué qui pourra te protéger, Ez, grogné-je. Et pas un maigrelet qui y passera au premier coup.

Je serre ma tour dans mon poing et lui prends une pièce au passage.

— Je te sens en colère, Ash. Le môme ne mérite pas ça, tu ne crois pas ?

— Bien sûr que si, putain ! Il s'est fait démonter alors que je lui apprenais à…

Je me tais. Parler de ces conneries me démonte trop.

— À survivre, je le sais. Je l'ai vu. Tu l'aimais bien, ce gosse, et moi aussi, d'ailleurs. Il te rappelait le frère que tu as perdu, il me rappelait mes enfants qui ne viennent plus me voir depuis une éternité. Mais tu sais quoi ? Ta colère n'a plus d'utilité. Il est trop tard pour lui, de toute façon. Donc est-ce que tu ne serais pas aussi en rage contre toi-même, Ash ?

— Arrête de jouer les psys et bouge tes pièces, ou je m'en vais.

Il avance ses pions, prend les miens. Même en ayant la tête ailleurs, je parviens tout de même à détourner ses manœuvres et à le mettre en échec et mat. Il lance une autre partie.

— Je ne joue pas les psys, gamin. Si tu veux être en colère contre toi-même, vas-y. Qui suis-je pour te refuser ce petit plaisir ? Cependant, n'oublie pas que la colère entraîne des réactions violentes, parfois incontrôlables, et tu sors demain. Il vaudrait peut-être mieux te pardonner avant qu'il ne soit trop tard.

— Me pardonner quoi, bon sang ? Je n'ai rien fait de mal, Ez !

Il lève doucement les yeux vers moi et me sourit.

Bordel.

— Tu m'as piégé, grogné-je.

— Échec et mat.

— On n'est pas dans une partie d'échecs, Ez. La vie, y'a rien de plus réel, avec ses emmerdes, ses coups de couteau dans le dos et…

— Ses petits plaisirs simples, gamin, me coupe-t-il. Tous les hommes qui sont ici n'ont pas vécu que des moments heureux, et toi, tu as eu quinze ans pour les ruminer. Ça suffit, non ? Demain, tu sors et il faut que tu laisses tout ça derrière toi, Ash. Tout. La colère, la peine, la frustration. Tu les as accueillis bien assez longtemps. Crois-moi quand je te dis qu'ils te dévoreront si tu ne les laisses pas s'envoler.

— Tu parles en connaissance de cause, je suppose ? grommelé-je.

— Exactement.

— Alors quoi, sous prétexte que je sors, je devrais oublier qu'on a fait du mal à mon petit frère ? Oublier qu'on me l'a arraché ?

— Oui. Ça devient vital, non ? Tu n'as pas l'impression d'être gangréné par toute ta rage ? Qu'elle te dévore littéralement de l'intérieur ?

Je baisse les yeux. Hoche la tête. Les mots qu'il a choisis sont parfaits.

— Et ces moments où tu oublies tout ça, où tu te laisses enfin un peu vivre ne valent-ils pas le coup ?

— Bordel, c'est comme de pouvoir respirer à nouveau après avoir été asphyxié durant des années.

— Dans ce cas, continue à respirer, gamin, parce que tu le mérites. Maintenant, joue !

Il remet les pièces en place sur l'échiquier et nous passons l'heure suivante dans le silence, à jouer comme autrefois. Quand il est temps pour moi d'aller me coucher, je suis incapable de fermer les yeux. Tout s'embrouille dans ma tête, et ce futur que je pensais simple devient plus que compliqué. J'ai passé des années à me lever en sachant de quoi demain serait fait. Douche, bouffe, boulot, bouffe, douche, nuit. Ce demain qui arrive, là, je ne sais rien de lui. Et être dans l'ignorance, ça inquiète.

Je dors à peine, accablé par la chaleur et ces pensées qui me hantent lorsque la sonnerie de la prison retentit enfin.

Bordel de merde. Je vais sortir. Je vais… sortir.

La gorge nouée, j'essaye de ne penser à rien, j'essaye de me vider l'esprit.

Je me lave en vitesse et m'habille en essayant de ne pas sourire dès que quelqu'un détourne le regard en me croisant. Depuis que j'ai tué Baby, ils flippent tous à l'idée que je ne pète un câble. Ce n'est pas le jour pour ça, de toute façon. Hier, j'ai réglé mes comptes. Aujourd'hui, j'ai terminé de payer mes dettes.

Je remonte au troisième pour vérifier que je n'ai rien à prendre dans ma cellule, quand je vois Ez et Raym qui m'attendent devant. Je souris. Serre le Vieil Homme entre mes bras.

— Prends soin de toi, gamin. Tu me manqueras peut-être, pourtant c'est pas une raison pour revenir au bercail, tu m'entends ?

— Oui. Plus de conneries, sauf si je parviens mieux à effacer mes traces, ricané-je.

Raym secoue la tête et me prend à son tour entre ses bras.

— On se voit bientôt, mon pote ?

— Compte là-dessus, grogné-je.

— Je te retrouverai, t'inquiète, et on se boira une bière bien fraîche en matant du foot à la télé.

— J'ai quinze années de *Superbowl* à rattraper, ris-je. On va y passer un moment.

— Oui, enfin, je t'aime bien, mais faut pas abuser non plus. J'ai Vi à harceler quand je serai sorti d'ici. Ce sera ma priorité.

— Elle va apprécier… marmonné-je.

— Elle est folle de moi, mec. Je suis sûr qu'elle me sautera dessus dès que je débarquerai à sa porte.

— Attention à la matraque, dans ce cas.

— C'est elle qui devrait faire attention à ma matr…

— Oh, ne termine pas cette phrase, bordel ! Si tu gâches ma sortie, je te castagne, pigé ?

Il me donne un coup dans le bras, et j'enfonce la main dans ma poche pour en extraire mon tournevis.

— Tiens, tu en auras plus besoin que moi, à présent, lui dis-je. Il te reste quelques jours à peine, Raym. Reste sur tes gardes. Duval va te chercher. Il est furieux que tu l'aies passé à tabac. Sa vengeance, tu vas la sentir passer, alors surveille tes arrières.

— Promis. Pas question que je crève ici, mon pote.

On se serre la main, et je finis par descendre et passer quelques entretiens.

Quand j'en ai fini, j'ai le corps qui fourmille de tension et d'excitation.

Je passe la sécurité plusieurs fois, puis au bureau d'accueil pour récupérer les affaires avec lesquelles j'ai été arrêté. Je suis pris de nausées en voyant mes vêtements tachés d'un sang noirâtre.

Derrière la vitre blindée, Maxwell me regarde avec cruauté. Bordel, ils ne l'ont même pas viré après qu'il a tiré sur Isla ? C'est dingue ! Au moins, il a été rétrogradé. Pour plus de quinze jours, j'espère, ou il passera ses nerfs sur Raym pour se venger de moi.

— Tout est là ? lâche-t-il d'un ton froid.

Je regarde les sacs en plastique transparents, balance mes vieux vêtements à la poubelle avant de récupérer dix dollars et mon vieux portefeuille que je glisse dans ma poche.

— Ouais.

— Tu signes la décharge, puis tu peux te casser, dans ce cas.

Je m'exécute, cependant, avant de sortir, je prends sur moi pour poser une question qui me sera sans doute vitale, j'en ai conscience.

— Maxwell… Est-ce que par hasard tu aurais l'adresse d'un centre d'accueil ou d'un refuge ?

Je ne me suis jamais senti aussi gêné, aussi à nu de toute ma vie. Exposer mes faiblesses comme ça, et devant ce connard en plus, ça me file la gerbe.

Maxwell ricane bruyamment. D'un geste lent, il attrape de petites cartes de visite face à lui, qu'il jette dans la poubelle sous son bureau.

— Nan, j'ai pas ça ici, sourit-il. Maintenant, tu vas dégager, et comme tant de merdes avant toi, tu vas pouvoir passer ta vie sur un trottoir avec une seringue plantée dans le bras. C'est comme ça que les mecs dans ton genre méritent de finir, Gilliam. Comme des putains de déchets sans intérêt.

— Les mecs comme moi ? m'esclaffé-je, amer. T'en fais partie, Maxwell. Tu as tué, toi aussi. Et ce n'est pas parce que tu es protégé par ton administration que tu peux prétendre être meilleur que toutes les raclures que tu croises tous les jours. En réalité, tu es même pire parce que tu ne vois même pas la merde sous tes propres godasses.

J'ai envie de lui cracher à la gueule ; ça ne fera que m'attirer des ennuis, alors je préfère sortir.

Devant moi, les gardes me font un signe de tête, histoire de me soutenir. De me dire de me tenir à carreau.

Puis, les portes vitrées coulissent et un air chaud, lourd, au parfum malsain arrive jusqu'à moi.

J'ai le pouls qui s'emballe. J'ai le cœur au bord des lèvres.

Je suis tellement déstabilisé, d'être ici. Sur le pas de cette porte. Entre la prison et la liberté.

Je me sens… vidé. De toutes mes forces et de ma volonté.

— Ça va aller, Gilliam. Tout va bien se passer.

La voix de Trenton m'éraille la peau.

Je tourne la tête vers lui. Il se tient près du portique de sécurité, à s'occuper de surveiller les lieux. Dans son regard honnête et franc, je comprends qu'il ne me ment pas. Je me sens soudain un peu mieux. Ça va aller.

Ça va aller, ça va aller, ça va aller.

Je prends mon courage à pleines mains, puis j'avance. En essayant de ne pas m'arrêter. De ne pas m'écrouler.

Mon premier pas à l'extérieur a quelque chose de… compliqué.

Je frissonne. Je suis mal à l'aise.

Y a plus de barreaux, plus de grillages, plus de barbelés autour de moi, c'est bizarre.

Pourtant, j'avance encore. Droit devant moi, le long des pavés qui mènent au trottoir et à la rue, quelques mètres plus loin. Je me retourne. Sans arrêt. J'ai peur qu'un garde se mette à me courir après pour me dire qu'il y a une erreur, que je dois retourner en taule, que… tout ça, c'était un foutu rêve. Merde. J'accélère le pas, et tente d'oublier que mon pouls est sur le point de me briser la cage thoracique, puis, enfin, j'arrive sur le trottoir. Ce putain de trottoir que je rêve de fouler depuis des lustres.

Je regarde le sol. J'y vois mon ombre tandis que le soleil tape déjà à fond, ce matin. Et j'y vois… rien d'autre. Personne qui soit venu me chercher, m'aider à réaliser que je ne suis pas tout seul, alors qu'en réalité, si, je le suis.

Mais tant pis. J'en m'en balance. Ce n'est pas le bon jour pour regretter tout ce que j'ai fichu, tout ce que j'ai dit dans le passé et, surtout, tout ce que j'ai perdu. Mes amis, mes proches, ma famille.

Je ferme lentement les yeux, relève la tête pour sentir le soleil sur mon visage, le souffle chaud de l'air sur mon corps, sous ce tee-shirt propre, sur mes mains aux poings serrés. Et je reste là dix minutes, peut-être, parce qu'il n'y a rien de meilleur au monde. Et que ça fait du bien de respirer cet air frais, cet air libre. Libre comme moi.

Je suis serein, là. Je suis… tranquille.

Peu importe que je crève dans un caniveau pourri la semaine prochaine, j'aurais au moins eu ce moment paisible pour moi, entre ma sortie de prison et ma mise en terre. Il ne me faut rien de plus pour continuer à aller de l'avant.

Je reprends mes esprits, me mets à marcher droit devant moi, et je verrai bien ce qui m'arrivera.

39

Ash

J'ai à peine le temps d'avancer de quelques pas qu'un rire cristallin résonne près de moi. Je me fige sur le trottoir et me tourne lentement vers la file de voitures de l'autre côté de la rue. Là, sous les cerisiers, se trouve une Mustang noire, racée, contre laquelle un beau petit cul moulé dans une robe blanche s'appuie.

J'ai reconnu Isla à la première note cristalline de son rire. Elle se tient là, et je n'arrive pas à y croire ! Même pas à marcher vers elle.

— Et alors, tu pensais vraiment que j'allais t'oublier ? boude-t-elle, les mains sur ses hanches sublimes.

— Je ne savais pas que tu serais là. Tu ne devrais pas être au boulot ?

— J'ai pris quelques jours de repos. Il se pourrait que j'aie menti à la hiérarchie en leur disant que j'en avais besoin après les émeutes.

— Pourquoi ?

— Pour accueillir quelqu'un de spécial, sourit-elle.

Bordel, qu'est-ce que je la trouve belle.

Et elle parle de moi, là ? Ce… Ce n'est pas possible ! Je suis spécial, à ses yeux ? Spécial au point de mériter son temps ? Une partie de salaire en moins ? Ce… Ce n'est pas possible…

— Qui ? grogné-je en esquissant un simple pas vers elle.

Je suis incapable de bouger plus. Je ne sais même plus où je suis, là. Tout ce que je sais, c'est que le vent me porte son parfum sucré de violette, et que ça commence à mettre mon sang en fusion. J'ai chaud. De plus en plus chaud. À mesure que mon regard balaye son corps, son décolleté, ses cheveux blonds qui virevoltent en arrière.

— Mais toi, allons ! s'exclame-t-elle. Tu penses que je fricote avec tous les détenus de Rockwoods ou quoi ? s'amuse-t-elle.

Je grogne. Rien que d'y penser ça me fout en rogne et ça me pèse.

— Ash, je suis là pour toi, répète-t-elle d'un ton plus doux, plus beau que tout.

Alors, comme me l'a conseillé Ez, je mets de côté cette rage stupide de l'imaginer avec un autre, avant de me précipiter vers elle pour la porter entre mes bras. Bon sang, son corps tout contre le mien, ça m'avait manqué. À en crever. Surtout parce que je ne savais pas si j'aurais l'occasion de goûter à nouveau à ce plaisir un jour dans ma vie.

Et elle est là, juste pour moi.

Ça me touche.

Ça me… bouleverse.

Je n'ai rien fait pour mériter ça, pour la mériter, *elle ;* ni même sa compassion, sa douceur, sa présence dans ma vie et pourtant, je ne peux pas la repousser. Je ne la mérite clairement pas, mais je vais l'accueillir dans mon existence sans me poser la moindre question. Pas moyen qu'il en soit autrement. Je la veux. Pour toujours. Près de moi.

C'est à prendre ou à crever.

Sans pouvoir me retenir, je me mets à l'embrasser, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle glousse et me repousse.

— Ash, pas ici ! Si on nous surprend, je vais être virée !

— Pas grave, tu trouveras mieux, comme boulot.

— Mais je l'aime trop et je ne veux rien chercher d'autre, bougonne-t-elle.

— Bon, d'accord… soupiré-je.

Je l'entraîne derrière l'arbre près de sa Mustang, je la plaque au tronc et je me remets à l'embrasser. Comme un fou.

— Mieux ? gémis-je en descendant le long de sa gorge.

— Mieux, soupire-t-elle, apaisée.

Mes lèvres épousent sa peau chaude, ma langue se faufile contre sa jugulaire où je sens son pouls accélérer de plus en plus fort. Et ça m'excite.

J'agrippe sa taille un peu plus fort, puis Isla me repousse encore une fois. Tout doucement.

— Même si j'adore tout ce que tu me provoques, et ce que je ressens à tes côtés, il va falloir être patients, Ash. Nous sommes en pleine rue, glousse-t-elle.

— Et alors ?

— Je n'aime pas tellement me donner en spectacle, si tu vois ce que je veux dire.

Je me redresse et me retourne pour voir quelques jeunes en train de nous observer, les yeux grands ouverts comme des soucoupes.

— Bon, je crois que je vois ce que tu veux dire.

— Monte en voiture, j'ai quelque chose pour toi, et ça devrait te plaire.

— Encore un cadeau ? souris-je.

— Oui.

— Ça implique ton corps sans vêtements ?

— Pas du tout ! Roh, ce que tu peux être obsédé !

— La faute à qui, Isla ? la morigéné-je.

— Comment ça ?

— Fallait pas être aussi belle, voilà tout.

— Excuse-moi, rit-elle. Si j'avais su que ça t'ennuierait autant, j'aurais tenté de m'enlaidir.

— Comme si c'était possible, lancé-je en tournant la tête vers elle.

Sa voiture sent bon le cuir chaud et la violette, et tandis qu'elle s'immisce dans la circulation calme ce matin, je la regarde. Conduire, chantonner, balayer ses cheveux en arrière, me poser des questions. J'y réponds à peine, trop occupé à me gorger de son calme et de sa sérénité.

Quand la voiture s'arrête, je prends enfin conscience d'où elle nous a conduits.

Une maison charmante, dans une banlieue tranquille et plutôt chic, se trouve devant nous. Quelques palmiers font de l'ombre à la façade ocre et à la porte d'un beau bois carmin. Les fenêtres sont toutes munies d'auvents couleur crème, et la vue, autour de nous, a quelque chose de splendide. Nous sommes sur les hauteurs qui donnent sur les dunes du désert. C'est calme, beau, presque isolé de la grande ville que nous venons de traverser. J'adore.

Ici, je me sens vraiment libre. Je me sens bien. Mais ça, c'est peut-être parce que je sais que nous sommes chez Isla.

Nous sortons de voiture, lorsqu'elle me prend par la main pour nous entraîner au cœur de sa demeure. Je débarque dans un salon chaleureux, simple, à son image, et lorgne sur ce canapé en tissu qui a l'air ultraconfortable. Bon sang, je peine à me contrôler, quand tout ce que je

veux consiste à me jeter dedans pour me souvenir de ce que ça fait, de se détendre.

La climatisation, qui ronronne, me donne un peu froid après toutes ces années à subir le sauna qu'était Rockwoods, pourtant ça me plaît bien. Ça me réveille.

Je perds peu à peu cet engourdissement, cette sorte de mirage que j'avais autour de moi en me demandant si je n'étais pas en train de rêver, et non, je ne rêve pas.

Je suis libre. Je suis chez Isla. Et personne ne pourra me reprendre ça. Jamais. Parce qu'au fond de moi, c'est tout ce que je veux dans la vie. Elle. Rien de plus. Rien de moins.

Bordel, il faut que je trouve le courage de le lui dire, de lui avouer mes sentiments, même si à nouveau, ça va me donner l'impression d'être cramé à l'acide. Surtout si elle refuse.

— Ta-dam, lance-t-elle soudain quand nous arrivons dans la cuisine.

Au lieu de l'observer, de la regarder, je lève les yeux et découvre une pièce super lumineuse, avec une grande baie vitrée en arche qui donne sur un petit jardin exotique et agréable. Sur la table ronde, en bois, au milieu de cette pièce aux meubles crème se trouve un luxe de mets plus appétissants les uns que les autres ! Des cookies, des brownies, des croissants, des pancakes, du café, du pain, un mélange de confitures dans de petites coupelles en verre.

Je reste là sans bouger, à me demander encore une fois comment j'ai pu mériter une femme comme elle dans ma vie. Elle réalise que je suis gêné, donc elle détourne le regard et se met à tordre ses mains devant elle.

— Je… Je voulais te faire plaisir. Je me suis levée tôt, j'ai cuisiné, je me suis occupée des courses. J'ai vraiment abusé, non ? Tu me prends pour une cinglée ?

— Non !

— Même pas maintenant… couine-t-elle en s'éloignant de moi pour ouvrir la porte du frigo.

— La vache, Isla !

Mon exclamation colore ses joues, pourtant, quand j'éclate de rire, elle se détend et m'accompagne avant de me rejoindre pour me serrer contre elle. Elle a acheté des tas de sodas de toutes marques, de tous les goûts imaginables, et des gâteaux, des pâtisseries. Elle est réellement cinglée, cependant, je ne vais pas le lui dire parce que j'adore ça.

— Merci d'avoir pensé à moi, ma belle, ça me touche énormément.

— Va t'asseoir, et dis-moi ce que tu veux boire.

— Peu importe, je m'en fiche. Tout ce que je veux, c'est un cookie.

Elle glousse, ce qui me rend franchement heureux, et je prends place dos au soleil, face à la porte, parce que je n'ai pas perdu cette habitude d'observer les lieux, de chercher une menace n'importe où autour de moi. Isla, qui me donne une assiette et des couverts, ne réalise pas que j'ai soudain la gorge nouée.

Je prends le couteau entre mes mains, ressens l'acier, le tranchant de la lame, et je me demande pourquoi elle me fait autant confiance. En taule, on ne pouvait avoir que des cuillères en plastique, avec de petites dents sur le bout. On en était réduit à ça, à du plastique, parce que personne n'avait confiance en nous, et qu'ils avaient raison, putain.

Elle ne le saura jamais, mais je suis déjà en train d'énumérer toutes les façons dont je pourrais affûter cette lame, la planquer, et l'utiliser pour… trop de conneries. Trop de violence.

J'inspire profondément. Mes mains tremblent autour du manche, alors je le repose doucement sur la table, un peu plus loin de moi, et j'expire.

Je suis en sécurité.

Je suis chez Isla.

Y'a pas de menace, de danger, juste… Elle. Qui se presse soudain contre moi pour embrasser mon front.

— Ça va aller, murmure-t-elle. Au début, tu seras assailli par tout. Les bruits, les sensations, les émotions, les distances, les proportions. Et peu à peu, ça ira mieux.

— Ouais. J'en suis certain.

De toute façon, je n'ai pas le choix. Soit je m'adapte, soit je craque, et si j'ai pu m'habituer à une cage et à la violence de Rockwoods, cette ville ne m'abattra pas.

Sans douceur, j'agrippe la taille d'Isla et la force à s'asseoir sur mes genoux. Elle m'a servi un verre de lait bien frais… Bordel, je la regarde avec un air désabusé sur le visage.

— Quoi ?

— Je n'ai plus sept ans, Isla …

— Oui, mais même à notre âge, on ne mange pas un cookie sans un petit verre de lait pour aller avec, compris ?

Je secoue la tête, attrape le plus gros biscuit avec des pépites de chocolat encore fondantes, et je le déguste avant de boire mon verre. Ce qui me fait tout drôle. Mais putain, qu'est-ce que c'est bon !

Je mange en silence tandis qu'Isla grignote une ou deux fraises sans parvenir à se décoller de moi. Elle m'enlace, embrasse ma joue, ma mâchoire. J'aime ça. Je l'aime tellement que je me demande comment j'ai pu vivre aussi longtemps sans cette femme au creux de mon âme.

Lorsque j'ai terminé de craquer sur tout ce qui est sucré, Isla se lève et sort quelques boîtes en plastique de ses placards pour tout ranger. Je l'aide. Ça me détend un peu de tout mettre en ordre. Ça me permet aussi d'oublier l'angoisse du futur.

Et après…

Après elle, après ce déjeuner, après cette journée, qu'est-ce que je vais foutre ?

Où je vais aller ?

Et après…

Comment je vais m'en sortir ?

Appréhender une journée où tout se chronomètre à la seconde près, y'a rien de plus facile. Réaliser que le monde ne marche pas de cette façon et que si je veux un peu de stabilité, il va falloir prendre de grosses décisions pour l'avenir, ça m'angoisse.

Isla range tout dans l'un des placards en hauteur, puis elle se tourne vers moi en se mordillant la lèvre. Et en tordant ses mains.

— Je te rends nerveuse ? Tu n'avais pas à m'inviter ici, si…

— Mais non ! s'indigne-t-elle. C'est juste que tout va très très vite, là, je trouve.

— Ah bon ?

Je hausse les sourcils, intrigué parce que je réalise qu'elle a l'intention de m'avouer quelque chose d'important.

— Oui. Tu te souviens quand tu m'as déclaré que tu ne me trouvais pas folle ?

— C'était il y a dix minutes, Isla. Bien sûr que je m'en souviens, ris-je.

— Alors, peut-être que tu vas changer d'avis. Ou avoir peur. Ou les deux, je ne sais pas, mais j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps et je me rends compte peut-être, je dis bien peut-être… que j'ai eu un petit coup de cœur pour toi.

Elle rougit. Détourne le regard. Incapable de me tenir loin d'elle, je m'approche, à pas de loup, et la coince contre le plan de travail.

— Je veux en savoir plus, ronronné-je.

— Oh, sois sérieux, s'il te plaît.

— Je le suis, Isla. Je suis très sérieux, là.

Je me presse contre elle, mon corps ferme et dur contre le sien. Ça la fait frémir.

— Ash…

— Hum ?

L'une de mes mains caresse ses mèches claires et l'autre s'agrippe à sa hanche.

Un coup de cœur ? Pour moi ? Ça me plaît beaucoup, ça. C'est même terriblement excitant.

— J'ai une chambre d'ami, souffle-t-elle. Et comme je sais que toi, tu n'as pas de… euh…

— D'amis ? De logement ? grogné-je.

— Oui, voilà, je me disais que tu pouvais passer quelques jours ici, le temps que tu te trouves quelque chose de mieux. Qu'en penses-tu ?

— Bordel, Isla, ça ne t'a pas suffi d'acheter à manger pour un régiment ? Tu veux aussi m'offrir un toit ? Non, désolé, mais je ne peux pas accepter, ça représente trop.

Trop, beaucoup trop. Je vais lui devoir tellement, à cette femme, alors que je n'ai rien à offrir en retour. Ce serait dingue d'accepter, pourtant, mon corps entier se tend à l'idée de rester près d'elle si souvent. Tous les soirs. Tous les matins. Toutes ces journées où elle n'irait pas bosser. Ça me plaît. Ça me tente. *Elle* me tente, bordel, plus fort encore que l'oxygène qui me sert à vivre.

— Ça n'a rien à voir avec de la charité, si c'est ce qui t'inquiète. Ni même de la pitié, ou ce que tu pourrais croire. En fait, tu vas même me payer.

Elle relève soudain la tête, rayonnante. Lumineuse. Souriante. On dirait qu'elle vient d'avoir une idée de génie à laquelle je ne pourrai pas dire non. Ça me stresse.

— Vas-y, parle, Isla. Mais si tu crois que je vais te payer en sexe…

— Ash !

— Quoi ? J'allais dire que ça me va parfaitement bien !

— Je n'en doute pas une seconde. Bref, pour être sérieux un instant, je me disais que tu pourrais payer ton loyer, comme ça, ce n'est pas de la charité. Dès que tu auras trouvé un travail…

— Isla, ta confiance représente tout pour moi. Vraiment, soupiré-je en prenant sa main dans la mienne pour la plaquer contre mon cœur. Mais il y a une chance pour que je ne trouve jamais de boulot, tu le réalises, non ? Je suis un foutu criminel.

— Et les gens s'en moquent ! S'ils sont stupides, certes, ils t'en tiendront rigueur. S'ils sont intelligents, cependant, tu auras un emploi rapidement. Seigneur, Ash, tu as plusieurs doctorats, tu es intelligent, bosseur, tu… es aussi très séduisant, mais ça, je préfère être la seule à le remarquer, boude-t-elle.

J'embrasse ses lèvres pulpeuses et continue à la regarder tandis qu'elle me raconte ses projets.

— Alors, voilà, tu vas trouver un travail qui te plaît, j'en suis sûre. En attendant, tu me loues la chambre d'ami pour trois-cents dollars par mois. Quand tu auras de quoi t'acheter ton propre appartement, tu pourras partir. Pour le moment, c'est mieux que rien, non ? Enfin, je crois. Tu n'as peut-être pas envie de rester avec moi. Merde, je viens de m'emballer pour rien, avoue ! débite-t-elle à toute allure.

Je crois qu'elle a complètement oublié que j'avais beaucoup d'argent de côté, et je préfère ne pas le lui rappeler. De toute façon, je ne sais pas encore si – et comment – le récupérer.

Me trouver ici avec elle, c'est tout ce que je veux au monde. Tout ce qui me ferait plaisir. Et si elle pense une seule seconde que je n'ai pas envie de sa présence dans ma vie, elle se trompe tellement, et je vais le lui prouver.

Sans pouvoir me retenir une seconde de plus, je l'embrasse jusqu'à ce qu'elle manque de souffle, la pressant contre moi avec brusquerie, puis je glisse les lèvres jusqu'à son oreille.

— Et si on disait cent-cinquante de loyer, et j'use ton lit au lieu de celui de la chambre d'amis ?

— Désolée, mais je ronfle et je prends toute la place, s'amuse-t-elle.

— J'ai réussi à dormir entouré de mecs qui hurlent toute la nuit, alors tes bruits de gros nounours, ça me gêne pas.

— Arrête, Ash… soupire-t-elle.

— Arrêter quoi ?

— De me tenter, bon sang ! Tu sais pourtant que je ne peux pas te résister. Tu es comme… un fichu cookie que j'ai envie de dévorer ! grogne-t-elle.

— Ne te prive pas, bébé, répliqué-je en l'embrassant à nouveau.

— Hum, gémit-elle comme si elle se détestait, à cet instant.

Alors, je recule un peu et lui caresse la joue, inquiet.

— Pourquoi est-ce que tu as l'air si frustrée, Isla ?

— Parce que j'ai encore l'impression de profiter de toi, surtout quand tu parles de cette façon. Ash, tu comprends bien que je ne te propose pas de loger chez moi en échange de… de sexe, pas vrai ? Ou de faveurs, de remerciements à l'infini, ou quoi que ce soit d'autre.

— Bien sûr.

— Je veux être honnête avec toi. T'avoir ici, ça me plaît. Peut-être même un peu trop. Tu es un homme exceptionnel qui a fait battre mon cœur dès la première fois où j'ai posé les yeux sur toi. Je veux que tu le saches. Que… tu t'en rendes compte. Tu me plais. Beaucoup. Et peu importe à quel point tu es sexy, peut-être en manque, ou à la ramasse, je ne t'accueille pas ici pour profiter de toi.

— Je le sais très bien. Détends-toi, Isla. Si je pensais que tu voulais profiter de moi, je me serais cassé d'ici depuis longtemps, quand bien même je suis à la rue, d'accord ?

— D'accord. Mais tu n'es plus à la rue, tu m'entends ? Tu deviens, dès maintenant, mon nouveau colocataire.

Quand elle prononce cette phrase, je le réalise pour de vrai, et je me sens soudain vraiment bien. Comme si j'avais enfin une véritable place dans ce monde. Je souris. Je ne me souvenais plus que c'était si bon, de se sentir heureux.

40

Isla

Je suis tout excitée. Vraiment. Complètement.

J'avais tellement peur qu'Ash refuse mon invitation ou pire, qu'il me prenne pour une folle furieuse ! Je sais bien que notre relation est instable, précaire, et qu'elle n'a peut-être aucun avenir, mais je voulais faire ça pour lui. Pour cet homme qui s'est sacrifié afin de jouer les justiciers, au point de se mettre en danger et de risquer sa vie tous les jours dans une prison impitoyable.

Durant les prochaines semaines, les prochains mois, je veux que ma maison soit son havre de paix. Je veux qu'il réapprenne, ici, à être patient, calme, en sécurité.

Sa main se glisse dans la mienne et j'exulte, ivre de plaisir.

— Je vais te montrer les lieux, souris-je.

J'ai du mal à parler. J'ai envie de rire, de soupirer de plaisir.

— C'est moi ou tu t'es shootée aux médocs, Isla ? Tu as l'air défoncée.

— Mais non, idiot ! Je suis juste très contente que tu sois ici avec moi. Je n'y peux rien si tu étais entourée de grincheux à longueur de journée et que tu ne sais pas reconnaître une émotion positive, me moqué-je.

Il en sourit.

Je m'agrippe fort à sa main et nous parcourons le rez-de-chaussée. Je lui donnerai un double des clefs tout à l'heure.

— Tu peux également faire tout ce que tu veux, ici, complété-je. Nous sommes chez toi autant que chez moi. Enfin, ce que tu veux de légal, je veux dire…

Merde, je commence à rougir.

— Et qui n'implique pas d'autres personnes nues, couiné-je.

Pourquoi est-ce que je n'arrête pas de parler ? POURQUOI ?

— Même toi ? ricane-t-il en s'approchant pour m'enlacer.

— Je… Si ! Juste moi. Enfin… si tu veux…

— Isla, on en a déjà parlé, non ? souffle-t-il en embrassant la courbe de mon cou. Je t'ai dans la peau, et je n'ai pas franchement envie d'aller voir ailleurs. Alors, arrête de paniquer, s'te plaît. Même si t'es craquante quand tu es toute stressée.

— D'accord, pas de panique. Pas… De… Panique, soupiré-je tandis que mon pouls s'emballe.

À cause de lui. Et de ses mains si pressantes qui caressent mes bras.

Je secoue la tête, histoire d'oublier le désir qui envahit mes veines, puis la peur putride qui dissout mes entrailles à l'idée de le perdre. Je voudrais avoir le courage de lui dire ce que je ressens pour lui, cependant, j'en suis incapable. J'aurais l'impression de lui voler cette liberté qu'il a acquise après des années de prison, et ça, je ne le souhaite pas.

Je sais à quel point certaines relations peuvent être toxiques, privatives ; je ne veux pas être tout cela pour lui.

Les larmes aux yeux, je me contente de l'adorer en secret – enfin, presque en secret – avant de me tourner vers mon coin préféré du salon, pour parler de choses plus joyeuses.

Je vais m'agenouiller près du joli couffin tout moelleux au coin du mur, près d'un arbre à chats, rose pailleté. J'ai honte. Surtout quand je vois le grand sourire d'Ash qui s'étire de plus en plus.

— Là, ce sont mes chatons, mes petites boules de poils d'amour, lancé-je avec plein de douceur dans la voix. Ils ont l'air sages parce qu'ils dorment, mais si tu veux les papouiller et que tu les réveilles, ils mordent. Et peut-être aussi qu'ils sont hyperactifs, surtout la nuit, alors si tu entends du bruit quand tu dors, ne fais pas attention.

— Isla…

— Quoi ?

— Je ne *papouille* pas.

Il lève les yeux au ciel, et je me retiens de lui dire qu'il changera d'avis quand mes petites boulettes viendront se reposer sur ses genoux.

Je l'entraîne ensuite à l'étage pour lui montrer la grande salle de bain que nous allons partager. Nous sommes à peine entrés dans la pièce que je le vois plonger sa main dans sa poche, probablement à la recherche de son arme. Je lui parle, et je lui parle. De tout et de rien. Faisant mine de ne pas

avoir remarqué, pourtant, j'ai tellement de peine pour lui. Pour cet homme qui n'a plus confiance en rien. Ça me blesse, et me brûle plus encore quand je vois ses traits se crisper, et sa culpabilité faire surface.

Il se déteste, à cet instant. Il méprise la créature qui n'a plus que ses réflexes de survie qui le troublent.

Et je ne peux pas le supporter !

— Hé, ne t'en veux pas, Ash. Tu n'es libre que depuis une heure à peine, il n'y a rien de plus normal que d'être anxieux, dis-je en l'enlaçant. Tu peux même planquer un couteau de cuisine sous ton oreiller si ça te rassure. Promis, je ne flipperai pas !

Il éclate de rire et me serre un peu plus fort contre lui.

— Non, faut juste que j'apprenne à vivre comme tout le monde. Je veux redevenir normal, Isla.

— Tu *es* normal. C'est juste que ta normalité ne se trouve pas au même niveau que la mienne.

— J'en ai bien l'impression.

Je glousse, puis l'entraîne vers ma chambre, assez grande, avec un lit aux draps mauves et une lumière naturelle très agréable. Puis, enfin, très impatiente, je lui montre ses quartiers. J'ouvre la porte presque avec religiosité, j'entre, et l'attire à l'intérieur.

Les murs sont tapissés d'un lambris nacré qui rend les lieux très agréables. Le lit, un peu plus petit que le mien, possède tout un tas d'oreillers et des draps tout simples, d'un bleu aussi sombre que la nuit. Ash y entre, ouvre un ou deux tiroirs de la commode près de nous. Il a l'air curieux, anxieux, ravi.

Et, d'un seul coup, il se jette sur le lit et se remet à rire.

— Bon sang, c'est moelleux ! Isla, j'ai dormi sur un matelas de trois centimètres pendant des années ! Je ne me souvenais même pas que ça pouvait être agréable de se coucher.

— Je t'assure que si !

Je l'approche, puis grimpe sur lui quand il m'attire avec douceur.

— Je vais me prélasser là toute la journée, déclare-t-il. Pas question que je bouge du moindre millimètre.

— Hum… Tu en es sûr ? Parce que j'avais prévu quelque chose d'autre, aujourd'hui. Tu finiras en sueur, et épuisé, ronronné-je.

— Du sexe jusqu'à l'évanouissement ?

— Pas du tout. Je voulais t'emmener faire du shopping. Comme nous sommes lundi, les magasins seront moins bondés, donc j'ai pensé que ce serait chouette qu'on en profite un peu. Tu pourrais te remettre dans le bain plus facilement et surtout, tu pourrais enfin jeter tes vêtements réglementaires de Rockwoods. Ce serait un grand pas en avant, pour toi.

— Mais Isla, ce lit est…

J'esquisse une moue adorable, puis le dévisage avec mes grands yeux de poupée.

— Bordel, je n'ai qu'une envie, c'est de rester ici avec toi, mais quand tu me regardes de cette façon, je suis incapable de résister, bébé.

— Alors, on sort ?

— On sort… bougonne-t-il.

— Oui ! couiné-je. Tu vas voir, ce sera parfait ! J'ai mis un peu d'argent de côté pour pouvoir t'acheter tout ce que tu veux !

— Je te rembourserai. Il faut que je prenne rendez-vous dans mon ancienne banque pour dégeler tous mes comptes, mais je te rendrai chaque centime que tu vas dépenser pour moi.

— Mais non, il s'agit d'un cadeau, Ash !

— Tu m'en as déjà fait assez, pigé ?

— On verra… grommelé-je à mon tour. Bon, viens, il est temps de partir, tant qu'il ne fait pas encore quarante degrés.

Je le force à se lever, et nous redescendons pour nous préparer.

Je suis assez nerveuse, parce que j'ai prévu quelque chose d'un peu plus sérieux pour la fin de journée. Je voudrais l'emmener voir sa mère avec qui il reste en froid. M'immiscer dans ses affaires n'est peut-être pas la meilleure façon de m'y prendre avec lui, pourtant je suis certaine qu'il pourrait renouer un lien avec ses proches. Il n'y a rien de plus important, quand on sort de prison.

J'espère simplement qu'il ne m'en voudra pas trop. Ou trop longtemps.

J'ai des doutes…

Dans la Mustang, je roule au ralenti pour profiter de la balade. Fenêtre ouverte, Ash passe la main dehors histoire de ressentir l'air chaud glissant entre ses doigts. Il semble bien plus détendu que je ne l'aurais imaginé. J'en suis ravie.

Nous commençons par déambuler dans quelques boutiques afin de lui acheter des vêtements et des chaussures. Mon… Dieu… De le voir en jean et tee-shirt noir me met carrément l'eau à la bouche. Je l'entraîne ensuite

dans une boutique très classe où rien ne semble l'emballer, donc je le pousse dans un coin et pointe un doigt sur son torse.

— Arrête de jouer les têtes de mules, Gilliam. Tu vas avoir besoin d'un costume pour tes entretiens d'embauche, alors attrape chemises et pantalons, puis file aux cabines, c'est clair ?

— Tu es plus méchante que je ne le pensais, grogne-t-il.

Mais il s'exécute tout de même, disparaissant derrière un rideau noir.

— C'est ton mec ? soupire un vendeur en m'approchant.

Il a la vingtaine, un look moderne et classe, et les cheveux roux superbement décoiffés.

— Oui, souris-je.

— Et tu le prêtes ? Parce que bon sang, il est tor-ri-de !

— Et il vous entend, marmonne Ash depuis la cabine.

Je retiens un petit rire pour ne pas le vexer, et me penche vers le vendeur pour murmurer :

— Désolée, mais il n'appartient qu'à moi. En plus, son sale caractère ne le rend pas très agréable.

— J'ai aussi entendu… s'indigne mon homme.

— Ça ne me dérange pas du tout ! glousse le rouquin. Moi, les mecs, je les préfère un peu sauvages, de toute façon.

Là, mon homme laisse tomber l'affaire et je suis certaine qu'il lève les yeux au ciel. Puis, il sort de la cabine et le vendeur et moi nous retrouvons bouche bée, les yeux écarquillés, à l'admirer tandis qu'il se place devant le miroir. Son pantalon noir lui moule les fesses, ainsi que ses jambes musclées et puissantes. La chemise blanche qui recouvre son torse dévoile le moindre de ses muscles, et tandis qu'il remonte ses manches avec lenteur, ses tatouages s'exhibent juste pour nous.

— Je veux l'épouser, souffle le rouquin.

— Moi aussi… soupiré-je de façon très ténue pour qu'Ash ne l'entende pas.

— Alors ? finit-il par grommeler. Bien ou pas ? J'ai l'impression d'être un foutu parrain de la mafia, là.

— Ouais, susurre le vendeur.

— Mais non, pas du tout ! couiné-je. Tu es parfait. Il te faut ce costume. Et peut-être un deuxième pour les jeux de rôle dans la chambre, ajouté-je tout bas.

Pas assez bas. Il me lance un petit sourire en coin tout torride et retourne à la cabine.

— Euh… Je vais l'aider à ôter les boutons !

Le vendeur éclate de rire et, moi, je me faufile dans la cabine d'essayage. J'y ai à peine mis les pieds qu'il m'agrippe par la taille, ma plaque contre le miroir et m'embrasse comme un fou.

— Ta façon de me mater me fait trop d'effet, bébé, murmure-t-il à mon oreille avant de mordiller mon lobe.

— Je n'y peux rien, je te le jure ! C'est plus fort que moi. Tu es… Oh…

Sa langue se met à glisser dans mon cou, mon décolleté, et d'une main tremblante, j'ôte un à un les boutons de sa chemise. Le tissu blanc tranche contre ses muscles dorés, contre ses tatouages noirs. Je suis complètement mouillée rien que de le voir.

— Je suis quoi, dis-moi ?

Ses mains me caressent des hanches à mes seins, agrippent ma robe comme pour l'arracher sans douceur.

— Irrésistible, susurré-je en le repoussant.

Violemment.

Ash recule d'un pas, et je me précipite vers lui pour dégager cette chemise de son corps. Sans cesser d'observer ses muscles rouler sous sa peau, je me mordille la lèvre et, mutine, j'ouvre son pantalon. Juste le bouton. Je suis prête à m'agenouiller devant lui, à le prendre en bouche sans plus tarder. Mais avant, j'admire son sexe dur et lourd former cette bosse sensuelle sous le tissu noir. C'est… excitant.

Mais alors que tout semblait parfait entre nous, un homme se place dans la cabine juste à côté de la nôtre, et au téléphone, se met à raconter sa vie dans les moindres détails. Les… Moindres… Détails…

Dégoûtée par le récit de son passage bruyant aux toilettes ce matin, je me retrouve incapable de continuer. Figée devant Ash, l'air d'être sur le point de me payer une crise cardiaque, je ne suis soulagée que quand il me prend entre ses bras en riant.

— T'inquiète, je ne suis plus trop d'humeur non plus, d'un seul coup.

— Ce n'est peut-être pas plus mal comme ça, en vrai, soupiré-je. Je ne voudrais pas que tout le magasin sache que…

Je rougis, incapable de terminer ma phrase.

— Que tu ne peux pas te passer de moi et de ma queue ? Ça ne m'aurait pas dérangé, personnellement.

— Roh, je suis parfaitement capable de me passer de toi, Gilliam !

— Vraiment ? Donc, ça ne te dérangerait pas si je passais la nuit chez ce petit rouquin ? Parce que je suis sûr qu'il m'accueillerait sans problème.

— Ne t'avise pas de jouer à ça ! grondé-je.

Je lui tire la langue et sors de la cabine pour le laisser se changer. Et éviter de continuer à le regarder avec autant d'appétit qu'un chihuahua famélique devant un carré de chocolat.

Quand il sort enfin de la cabine, je m'agrippe à son bras et je lui paye ses articles avant de tout aller mettre dans mon coffre. Nous avons fait des folies, aujourd'hui, pourtant ça ne me dérange pas. Je suis même plutôt contente de savoir qu'il pourra bientôt se débarrasser de son pantalon bleu et de ses chaussures sans lacets qui sentent le détergeant de la prison.

— Et sinon, est-ce que tu vas bien ? Est-ce que tu…

Je déglutis.

— Est-ce que j'ai peur ? Est-ce que je me sens mal à l'aise ou sur le point de me barrer en vitesse ? Nan. Je crois même que je m'attendais à pire, pour tout dire. Même si j'ai l'impression que tous les flics qu'on croise sont prêts à me tirer dessus…

— Normal, il y a écrit Rockwoods sur tes fesses, gloussé-je. Et tu as toujours l'air d'être en colère et sur le point de frapper quelqu'un…

— Quoi ? J'aime pas qu'on te regarde.

— Ah, voilà donc la fameuse raison ! Tu te moques des gens qui te dévisagent, mais les hommes qui me dévorent des yeux…

— Vont se les faire arracher à mains nues, grogne-t-il.

J'éclate de rire et le traîne dans quelques autres magasins. Je prends soin d'aller dans les boutiques où il y a le moins de monde possible, pour le rassurer, et, au fil de la journée, il se détend un peu plus. Ce qui me touche beaucoup.

En milieu d'après-midi, tandis que les rues sont calmes et qu'il a enfin arrêté d'observer tout le monde comme des ennemis potentiels, forçant les quelques pauvres passants à détaler, on s'installe sur un petit banc face à une fontaine, et nous dégustons une glace en écoutant la musique diffusée par les haut-parleurs du centre commercial.

— Je ne me souvenais pas que c'était aussi bon, grogne-t-il en dévorant la sienne.

— Ça t'avait manqué ? osé-je en terminant mon cornet avant de me tourner vers lui.

Ash pose sa main toute froide sur mon genou, et se met à caresser ma peau distraitement.

— Au début, tout me manquait. Atrocement. Mais pas comme ça pouvait toucher d'autres mecs, parce que la plus grande douleur demeurait la perte de mon petit frère, et que ça annihilait presque entièrement tout le reste. Donc, la bouffe, la liberté, la télé, toutes ces conneries, ça passait au second plan. Durant presque deux mois, j'étais en dépression dans ma cellule, sans bouger de mon lit, à réaliser simplement que rien ne serait plus pareil. C'est pour ça que ça a été moins dur quand j'ai remonté la pente. J'avais déjà passé des semaines en taule sans avoir envie de rien, donc le manque se faisait ressentir, oui, mais dans des proportions beaucoup moindres.

— Personne ne t'a proposé d'aide pour ta dépression ? Il s'agit d'une maladie grave, Ash.

— J'aurais pu avoir la gorge tranchée qu'on ne m'aurait pas proposé un pansement, Isla. Il y a quinze ans, Rockwoods, c'était pire que la peine de mort. Les gardes se montraient parfois plus cruels que les taulards et la propreté des lieux, n'en parlons même pas. Si tu avais travaillé à la bibliothèque à cette époque, tu n'aurais pas survécu à ta première journée, clairement.

Il grogne à cette simple idée et m'attire plus près de lui pour m'emprisonner entre ses bras.

— Est-ce que tu regrettes ce que tu as commis pour en arriver là, Ash ? murmuré-je.

— Non. Je regrette seulement d'avoir été pincé.

Je me crispe un peu entre ses bras, et il me relâche pour s'éloigner, avant de me regarder avec tristesse.

— Tu as peur de moi, pas vrai ? finit-il par demander en s'agenouillant devant moi.

Je caresse son visage, le cœur pendu près de son œil.

— Non. C'est juste que je regrette aussi que tu aies été arrêté, avoué-je avec peine.

Je flirte avec le vice, avec l'immoralité, et je n'en ai rien à fiche. Un petit garçon a péri parce que la police ne faisait pas son travail. Alors, qu'est-ce qu'il lui restait, franchement ? Ce type, ce pédophile, je l'aurais tué moi-même si j'avais été à sa place, je n'ai pas le moindre doute là-dessus.

Le soulagement qui détend ses traits anxieux le rend plus beau, encore.

Je me relève, passe les bras à son cou, et je pose un instant les lèvres contre les siennes.

— T'es ma bouée de sauvetage, Isla. Sans toi, j'aurais coulé, je me serais noyé dans les ténèbres. Tu n'imagines pas tout le soleil que tu as apporté dans ma vie, et de t'entendre dire ça, de t'entendre m'absoudre, ça n'a pas de prix. Vraiment aucun prix. Et même si je sais que je ne mérite ni ta douceur ni ta présence à mes côtés, je suis trop égoïste pour te dire de dégager, de m'abandonner. Je n'y arrive pas.

— Il n'y a rien d'égoïste à vouloir être heureux, chéri, souris-je. Mais je crains que tu ne m'apprécies plus tellement dans quelques minutes, hésité-je.

— Pourquoi.

— Je voudrais t'emmener quelque part, et je pense que ça ne va pas te plaire.

— Si tu parles d'un autre magasin, je te jure que je reste les fesses sur ce banc jusqu'à ce que tu sois la première à te lasser.

— Non, il ne s'agit pas de ça. Viens, il est temps d'en finir avec… le passé, je pense.

Je nous ramène à la voiture et le conduis jusqu'à son ancien quartier.

Mais j'ai peur. Peur d'être allée trop loin. Peur de lui faire plus de peine encore, surtout quand son regard froid, torturé, trahi, se tourne vers moi et se plante dans ma chair.

41

Isla

Ash se tend dès qu'il reconnaît les lieux, et grogne brusquement. J'ai peur. Pas de lui, non. De ce que je vais infliger à son cœur. Pourtant, il faut qu'il aille de l'avant et ça ne sera pas possible tant qu'il n'aura pas parlé à sa mère. Aujourd'hui, c'est le jour où il doit se reconstruire. Et s'il se brise en cours de route, alors je l'aiderai à se relever, à se ressouder. Mais il ne peut pas laisser ses émotions le gangrener plus longtemps.

Il mérite d'être heureux. Il le mérite tellement.

Si je dois lui mettre mon pied aux fesses pour qu'il le réalise, soit, je le ferai. Et avec plaisir, en plus.

— Première à gauche, puis deux fois à droite, marmonne-t-il avant de fermer les paupières. Ce sera la maison jaune.

Quand je me gare devant la demeure en question, je suis étonnée de la voir aussi délabrée. Il m'avait dit habiter dans les quartiers pauvres, que sa famille se trouvait dans la précarité, pourtant je ne m'attendais pas à ces jours entre les lattes de la façade, à cette toiture en souffrance, à ce jardin si beau, si bien entretenu, si fleuri, qui masque à peine les fissures dans les fenêtres.

— Tu m'en veux ? soufflé-je en ôtant ma ceinture avant de me tourner vers lui.

Ash se tient bien droit sur son siège, la tête penchée en arrière. Quand il la redresse pour me regarder droit dans les yeux, je revois un instant l'animal en lui, la bête qui ne sommeille jamais et qui analyse tout sur son passage.

— Non, bébé. Tu as eu raison de me conduire ici. Si ça ne tenait qu'à moi, j'aurais fui le mot famille encore longtemps, mais je crois qu'il est

temps. Temps de remettre les pendules à l'heure entre nous. Je vais lui dire que je vais bien, je vais lui dire adieu, et je pourrai tourner la page.

— Il s'agit parfois d'une nécessité. Je t'attends ici, d'accord ? Prends tout le temps qu'il te faut pour te décider. Sache simplement que je reste là et que je te soutiendrai, peu importe ce qu'il va se passer.

— Je vais y aller tout de suite. Si je réfléchis trop, je risque de me casser dès que je serai sorti de ta voiture.

— Tu peux, si tu le souhaites vraiment, murmuré-je.

— Et passer pour un lâche devant toi ? Plutôt crever. Par contre, est-ce que tu voudrais bien m'accompagner jusqu'à la porte, s'il te plaît ? Je… Je crois que j'ai besoin de toi.

Il n'ose pas lever les yeux vers moi, ce que je trouve tellement attendrissant.

— Bien sûr.

Nous sortons, et Ash regarde droit devant lui, droit vers cette demeure qui a connu tant d'amour et de drame.

Les muscles de ses épaules sont pourtant tellement tendus que je réalise soudain que c'est là, dans la maison juste à côté, que ces drames en question se sont déroulés. Il lutte pour ne pas tourner la tête, pour ne pas regarder vers chez cet ancien voisin qui lui a volé plus que sa vie. Qui a volé celle de son petit frère. Et j'ai mal, et j'ai envie de pleurer parce que cette vision, sa maman la voit tous les jours et ça doit être dur. Éreintant. Ça doit briser… continuellement.

Lorsque nous arrivons à la petite porte, il frappe brusquement, et je l'embrasse sur la joue.

— Prends ton temps, répété-je. J'y vais.

— Non, reste ! souffle-t-il en serrant davantage ma main dans la sienne.

Incapable de lui refuser quoi que ce soit, je me tiens à ses côtés jusqu'à ce que la porte s'ouvre enfin sur une femme assez petite, la cinquantaine passée, aux cheveux déjà tout blancs. Elle porte des vêtements d'intérieur confortables, et des lunettes à monture dorée, toutes fines, qui attirent le regard vers ces mêmes yeux clairs que ceux de son fils.

— Ma… Maman, hésite-t-il.

— Mon chéri ! s'exclame-t-elle d'une voix tremblante. J'étais persuadée que tu ne viendrais pas ici, même si je l'espérais quand même tellement !

Et la seconde d'après, elle se précipite vers lui pour le serrer dans ses bras. Ceux d'Ash demeurent un long moment le long de son corps, puis,

doucement, comme s'il avait peur de la briser, il les lève. Et l'enserre. Et ferme les paupières.

C'est magique.

Je plaque un instant la main sur ma bouche pour ne pas sangloter, mais j'ai des larmes plein les yeux et la gorge nouée de bonheur.

— Maman, répète-t-il comme s'il goûtait ce mot pour la toute première fois.

— Je suis tellement heureuse que tu sois enfin sorti, mon chéri. Tellement contente. J'ai compté les semaines, tu sais. Je les ai comptées depuis le premier jour où tu nous as été enlevé.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'aime et que j'avais hâte de te retrouver, voyons ! grogne-t-elle sauvagement.

Bon, je sais de qui il tient son côté râleur.

— Je pensais… Je pensais que tu me détestais, lâche-t-il d'une voix blanche en la repoussant tendrement.

— Et pourquoi ? Parce qu'on s'est disputés la dernière fois que je suis venue au parloir ? Seigneur, tu me prends pour une idiote ou quoi ? Tu crois que je ne savais pas que tu faisais ça juste pour me repousser, pour me protéger ? Allons, une mère devine ces choses-là, et je peux te garantir que la seule raison pour laquelle je ne suis plus revenue te voir à Rockwoods, c'est parce que je sais que tu es une tête de mule et que tu n'aurais pas accepté de nouvelle rencontre.

Elle hausse le menton avec fierté, lui prouvant bien qu'il n'a pas intérêt à prononcer à nouveau les mots « je pensais que tu me détestais ».

— Maintenant, rentre à la maison. Je t'attendais, mon fils. Je t'attendais.

Les larmes dans sa voix font monter les miennes à nouveau. Je caresse doucement la main d'Ash et recule pour retourner à la voiture, pourtant il m'arrête aussitôt.

— Maman, je manque à ce qu'il me reste de politesse, mais je te présente Isla. Elle est…

— Sa colocataire, souris-je pour lui éviter le moment gênant sur notre réel statut non identifié.

Il me lance un regard noir, et je me sens soudain un peu gênée. Qu'est-ce qu'il cherche à me dire, là ?

— Ma colocataire, répète-t-il, même s'il m'approche soudain de lui pour bien lui montrer qu'il y a plus sous ce terme trop générique.

— Enchantée, Isla. Tu peux m'appeler Lana. Venez, maintenant ! J'ai préparé des gâteaux.

— Je pensais que tu étais certaine que je ne viendrais pas, maugrée-t-il.

Et se tournant vers moi, il ajoute à voix basse :

— J'ai survécu quinze ans en sécurité maximale et je vais crever le premier jour de ma libération à cause du diabète…

— Ça craint, gloussé-je.

— Oui, j'étais persuadée que tu allais jouer les asociaux, lance sa mère depuis la cuisine où elle a disparu. Je voulais t'accueillir à ta sortie, mais cet homme ignoble que j'ai eu au téléphone, en voulant demander l'heure de ta libération, m'a dit que tu ne te trouvais déjà plus là. J'ai pourtant appelé à six heures du matin, et j'avais appelé pendant des jours. Et des nuits.

— Maxwell, grogne-t-il. Il t'a menti, en plus, ce fumier.

— De toute façon, je me tenais déjà prête à arpenter tous les recoins de la ville pour aller à ta recherche si tu m'avais ignorée.

Il sourit, m'entraîne à travers un grand salon plein de souvenirs, de photos et de fleurs, puis nous arrivons à la cuisine à notre tour. Elle est petite, rustique, et même si l'extérieur de la maison est en mauvais état, l'intérieur recèle de vie, de chaleur et d'un bonheur tout nouveau.

Lana sort du frigo des tartes et des gâteaux aux fruits qui sentent très bon, puis elle nous sert du thé glacé qui nous fait un bien fou en cette période de fortes chaleurs. Elle se met ensuite à raconter à son fils ce qu'il s'est passé dans sa vie ces dernières années. Elle parle de Milo, son petit frère, pour évoquer quelques souvenirs heureux ; puis, elle parle de son père, qui les a quittés également.

Je vois que ça lui pèse tellement que je pose la tête sur son épaule en caressant sa main.

Lana me regarde soudain comme si j'étais la clef du bonheur de son fils. J'en rougis.

— Tu voudrais qu'on aille fleurir la tombe de ton père et de ton frère, demain ? finit-elle par proposer d'une voix émue.

— Je ne sais pas, Maman. Tu sais bien que Papa et moi nous n'étions pas en bons termes, à la fin.

— Évidemment. Il t'en voulait terriblement, mais ça ne change rien au fait qu'il t'aimait, mon chéri.

— Il m'aimait ? Comment est-ce qu'on peut aimer quelqu'un qu'on méprise ? Allez, arrête d'essayer de tout rendre parfait, grogne-t-il.

— Chéri, il ne te méprisait pas ! s'exclame Lana en lui servant une immense part de tarte, puis de gâteau. Il était en colère parce que tu avais agi sur un coup de tête, sans même nous parler de quoi que ce soit. Nous savions tous que ton père était condamné. Sa maladie le rongeait depuis trop longtemps. Si tu lui avais dit pour Peter, il se serait chargé de lui lui-même, il se serait sacrifié pour Milo et pour toi, surtout. Tu aurais pu avoir une longue et belle vie, celle que tu méritais. Il t'en voulait parce que tu avais pris tout cela sur tes épaules au lieu de partager ton fardeau avec nous, tu comprends ? Il t'en voulait parce qu'il aurait souhaité être en prison à ta place.

— Maman, lance Ash d'une voix éraillée, tu crois vraiment que j'aurais laissé Papa jouer à ça ?

— Non, sourit-elle tristement. Lui, en revanche, il l'espérait. Te voir derrière les barreaux le blessait. Il aurait préféré être à ta place, mais sache qu'il est mort en t'aimant de tout son cœur, chéri. Et en étant très fier de toi.

Ash détourne le regard, hoche la tête, puis il se met à manger. Je ne suis pas sûre qu'il ait très faim, et moi non plus d'ailleurs, pourtant nous dégustons les plats de Lana sans broncher parce que ça la rend tellement heureuse qu'elle en a des étoiles plein les yeux. La nuit tombant, nous passons à la véranda à l'autre bout de la maison. Elle donne sur un petit jardin très sombre, où l'on aperçoit au loin de sublimes étoiles.

Lana allume quelques bougies, s'installe dans un fauteuil à bascule, et Ash l'imite, avant de me prendre sur ses genoux.

— Colocataires, se moque-t-elle alors.

Oui, bon, je crois que notre relation ne laisse plus planer aucun doute, à présent.

Lana nous a servi deux verres d'un vin blanc très frais, et son fils a eu droit à un bourbon bien généreux.

Au son des grillons, il lui raconte l'Enfer de la prison en évitant le plus dur, le plus lourd, toutes ces choses dont j'ai été témoin et qui m'ont traumatisée. D'autres dont je ne saurai jamais rien, et qui, le cas échéant, me détruiraient. Puis, il lui demande de parler encore et encore de Milo, de souvenirs d'enfance. C'est doux, apaisant.

— Il faut que je te donne ta nouvelle carte bancaire, d'ailleurs, chéri. J'ai été régler tous les papiers la semaine dernière. Tu disposes de plus d'un demi-million grâce aux dons de la communauté.

— Merci.

— Tu pourras en faire tout ce que tu veux. Te construire une nouvelle vie à l'autre bout du monde, même, si tu le souhaites.

— Pour le moment, il n'y a que Phoenix qui m'intéresse, dit-il en me lançant un regard entendu.

— Tant mieux. J'espérais que tu pourrais passer me voir de temps en temps, en réalité.

— Ce serait avec plaisir, Maman, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Laisse-moi t'acheter une belle maison loin de cette banlieue, s'il te plaît.

— Ma vie se trouve ici, mon chéri. Mes souvenirs. Les meilleurs…

— Et les pires, ajoute-t-il d'une voix dure. Les plus beaux de tes souvenirs sont dans ta mémoire et les autres, sur des photos. Tu pourras emmener tout ça, là où tu iras.

— Je… Je ne sais pas. Il s'agit de ton argent, Ash, et…

— Et toi, tu es ma mère, alors laisse-moi faire ça pour toi.

— Tu n'auras plus rien…

— Je m'en fous. Je bosserai soixante heures par jour s'il le faut, pour me renflouer, mais je ne peux pas vivre en te sachant encore ici.

Elle hoche doucement la tête, enfin prête à dire, elle aussi, adieu à son passé.

Je connais justement de jolis petits lotissements pas très loin de chez moi, où tout est neuf, agréable et tranquille. Lana y sera bien.

Le sourire aux lèvres, elle se met à poser des tas de questions à Ash. Sur ses projets, ses envies, et surtout, sur moi. Je le laisse se débrouiller, parce que ça m'amuse qu'un petit brin de femme puisse le mettre à mal, comme ça. Pourtant, de l'entendre évoquer notre rencontre, nos premiers échanges, nos moments si parfaits à la bibliothèque, ça m'émerveille. Je ne m'étais jamais rendu compte d'à quel point ces petits moments entre nous lui étaient si chers.

Quand minuit sonne à l'horloge du salon, elle nous propose de dormir à la maison et nous acceptons tous les deux. Nous montons dans l'ancienne chambre d'Ash qu'elle avait déjà préparée. Tout comme moi, elle a aussi pensé à lui acheter de nouveaux vêtements, cependant, il se déshabille complètement avant de se glisser dans le lit.

Lorsque je veux me coucher également, il secoue la tête en levant une main.

— Je peux savoir à quoi tu joues, Isla ?

— Je veux dormir, maugréé-je.

— Pas de fringues autorisées dans ce lit, sourit-il. C'est à prendre ou à laisser.

— Tu es sadique, Gilliam. Puisque tu insistes, pourtant…

Amusée, j'ôte ma robe. Lentement. Et mes sous-vêtements de dentelle. Plus lentement encore. Je rougis de me retrouver nue devant lui, face à son regard débordant de faim et de passion. Et, enfin, je me glisse dans son lit trop petit, avant de lui tourner le dos. Il passe un bras puissant autour de moi et je me sens un instant si bien que je souris de plaisir.

— Qu'est-ce qui te rend si heureuse ? murmure-t-il.

J'éteins la lampe de chevet, me pelotonne contre lui.

— Que tout se termine bien, aujourd'hui. J'avais peur de te pousser à bout, peur de t'en demander trop, et j'aime que tu te sois battu toi aussi pour t'en sortir.

— Je me suis battu toute ma vie, Isla. Je n'allais pas abandonner aujourd'hui.

— Je suis fière de toi, Ash. Très fière.

— Hum, hum, ronronne-t-il en se mettant à me caresser.

Oh, là, là, j'ai tellement envie de lui que je suis prête à craquer ! Enfin…

Non, on ne peut pas faire ça.

— Ash ?

— Oui ?

Sa main glisse sur mes cuisses, entre mes jambes.

— Pas de sexe ce soir.

— S'il s'agit d'une blague, elle n'a rien de drôle, bougonne-t-il.

— Je ne plaisante pas avec ces choses-là ! gloussé-je. Nous sommes chez ta mère et elle pourrait nous entendre.

— Oui, mais nous sommes « colocataires », alors elle ne s'en étonnerait pas, gronde-t-il.

— Pas de sexe, répété-je, catégorique.

— Très bien. Ne te plains pas si je rêve de toi, dans ce cas.

— D'accord. Est-ce que je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Tu as l'air un peu en colère contre moi, et je crois que ça vient de ce moment où j'ai dit qu'on était colocataires, justement. Pourtant, je n'ai pas menti.

— Ouais, c'est la vérité. Et je n'ai rien à dire d'autre sur le sujet.

— Je n'en ai pas vraiment l'impression !

Je me tourne sur le dos, et je le sens qui se redresse sur un coude pour me surplomber. Avec douceur, je lève une main pour caresser sa mâchoire, les muscles de son bras. Je ne me lasse pas de sa peau si dure.

— Parle-moi, s'il te plaît, le supplié-je. Je n'aime pas que tu sois fâché contre moi.

— Bordel, Isla, j'imagine tes grands yeux humides, là, et ça m'énerve. Je suis incapable de te résister, pourtant, crois-moi, tu n'es pas prête pour ce qui va suivre.

— Si, murmuré-je fébrilement.

— Je suis en rogne à cause de ce foutu mot, tu as raison, grogne-t-il. Parce que je ne veux pas être ton *colocataire*. Merde, je veux être plus que ça, Isla, parce que je t'ai dans la peau comme un putain de tatouage, je t'ai dans chaque battement de ce stupide cœur que j'étais pas censé avoir, et je t'ai dans mon âme. Isla, ma vie ne m'a jamais paru plus lumineuse qu'à cet instant.

— Mais on est dans le noir, le taquiné-je.

— Ouais. Mais tu es près de moi et rien d'autre ne compte à mes yeux. Je t'aime. Voilà, c'est dit, bordel. J'avais ces mots à la con au bord des lèvres depuis un moment, et je n'arrive plus à le retenir. Je suis désolé si ça te fait peur, désolé si ça t'énerve, désolé si tu ne ressens pas la même chose, pourtant faut que je le dise. Fallait que je te l'avoue, Isla. Je t'aime. Peut-être même depuis le premier sourire que tu m'as offert, celui qui a changé ma vie, celui qui m'a permis de comprendre que tous les gens autour de moi n'étaient pas que des connards vicieux. Je… t'aime… souffle-t-il une dernière fois.

Je reste un long moment sans parler, sans bouger, complètement figée.

— Tu dors ? finit-il par murmurer tout bas, pour ne pas me réveiller si jamais c'était le cas.

— Non, réponds-je d'une voix qui me colle la honte, totalement cassée et vacillante.

— Bordel, tu pleures…

Et là, il devient tout tendre et me prend contre lui pour me bercer si près de son cœur.

— Je ne voulais pas te traumatiser, plaisante-t-il.

— Ash, je suis trop émue. Bon sang, la journée entière a été épuisante, dans le bon sens du terme bien sûr, et là, tu me dis tout ça alors que ça fait des jours que j'angoisse à l'idée de te proposer une chambre d'amis parce que j'ai peur de t'effrayer, de te mettre trop de pression, d'être trop étouffante et j'y avais tellement pensé et ça me plaisait tellement de t'avoir chez moi, mais je n'osais pas te le dire parce que…

— Isla, me coupe-t-il.

— Oui ?

— Respire ou tu vas t'évanouir, ricane-t-il.

— Méchant !

— Quoi ? Tu avais l'intention de terminer cette phrase un jour ou pas ?

— Bien sûr !

— Et en vrai ? s'amuse-t-il.

— Je ne savais pas du tout où j'allais, avoué-je en rougissant. Ce que je voulais te dire, c'est juste que je t'aime aussi, Ash. Je n'ai pas peur de toi ou de ton passé. J'ai confiance en ton avenir. Et je veux que tu sois plus que mon colocataire.

Il pousse un long gémissement quand je l'enlace, avant de se rallonger dans le lit, ma tête au creux de son bras.

— Ça me paraît parfait, comme conclusion à une journée parfaite.

— Alors, tant mieux. Je ne voulais pas abuser ou te mettre la pression, crois-moi. Je pensais juste que ce serait bien pour toi de repartir sur de nouvelles bases. Enfin, d'après ce que j'ai lu…

— Pardon ? lâche-t-il sans délicatesse.

— Euh… J'ai peut-être lu quelques petites choses de-ci de-là sur les difficultés des anciens détenus à se réinsérer. Tous les experts sont d'accord sur l'importance de les guider, de les accompagner et leur montrer que le monde n'est pas si différent de ce qu'ils ont connu. Ne le prends pas mal, s'il te plaît, j'étais juste terrifiée de faire de mauvaises choses une fois que tu serais dehors. D'ailleurs, j'ai longtemps hésité à te proposer ma chambre libre. Je ne savais pas si tu avais déjà quelque chose de prévu après ta sortie.

— Isla, bébé, murmure-t-il, ça me touche que tu te sois inquiétée pour moi. Crois-moi, cette journée tout entière était parfaite, et je ne la changerais pour rien au monde. Sauf pour les gâteaux de cette après-midi. Bordel, j'ai tellement de sucre dans le sang que je dois avoir un goût de caramel.

J'éclate de rire et l'embrasse une dernière fois.

— Hum, des « bonne nuit » comme celui-ci, j'en veux tous les jours, ronronne-t-il.

— Tes désirs sont des ordres.

— Alors, pourquoi est-ce que tu n'es pas en train de me chevaucher ?

— Parce que trop de désir, ça tue la libido, me moqué-je.

— Faudrait que je sois mort pour que ma libido baisse quand tu es nue entre mes bras, Isla.

Je lui tapote le torse, embrasse le dessous de son menton et je finis par m'endormir plus sereinement que je ne l'ai jamais fait.

Le lendemain matin, des coups tapés à la porte me réveillent tout doucement. Je lève les yeux vers Ash, qui semble être éveillé depuis des heures, à me regarder ronfler. La honte.

— Salut, bébé.

Je lui souris quand la porte s'ouvre, me coupant le souffle. Heureusement que nous sommes emmitouflés dans les couvertures.

— Bonjour, les enfants ! J'ai apporté le petit déjeuner ! s'exclame Madame Gilliam.

Elle porte en effet un immense plateau garni de fruits, de tarte, de café et de toasts grillés qui sentent bon. Elle le pose sur le grand bureau, prend place sur la chaise et nous regarde, un grand sourire aux lèvres.

— Vous me rejoignez ? On pourrait manger tous ensemble, ce sera bien, sourit Lana.

— Maman, grogne Ash en levant les yeux au ciel.

— Quoi ?

— On est à poil, là…

— Oh merde ! s'exclame-t-elle en se levant d'un bond.

Complètement gênée, je creuse un trou pour m'enfouir dans le drap et frapper Ash au torse. Il aurait pu trouver une meilleure excuse.

— On descend le plateau dans un instant, tu n'as qu'à nous mettre un peu de musique.

— Comme on en avait l'habitude tous les dimanches matin, avant, souffle Lana avec émotion. Et Isla pourra découvrir notre tradition du petit-déj' en chantant.

— Voilà, sourit Ash.

— Bon, dans ce cas, à tout de suite, les enfants. Ah, j'oubliais, mon chéri, je suis contente que tu aies trouvé la femme de ta vie.

— Maman !

— Quoi ? Ne me fais pas croire qu'il n'y a rien de sérieux entre vous. J'ai bien vu la façon dont vous vous regardez.

— Nous n'en sommes pas encore là dans notre relation, maugréé-je à travers le drap.

— Crois-moi, ma fille, pas besoin d'en parler pour le savoir.

Elle sort enfin, et je baisse les draps en esquissant une moue gênée.

— Ça va trop vite, tout d'un coup, non ? paniqué-je.

— La seule chose qui va vite ici, ma belle, c'est ton pouls. Panique pas comme ça. On s'est déjà dit « je t'aime » et je crois que je suis accro à la façon dont tes pupilles se dilatent quand je prononce ces mots. Alors, voilà ce qu'il va se passer. À l'avenir, tous les jours, je vais t'embrasser, t'aimer, et toi, tu feras pareil. On ne va pas se prendre la tête avec des conneries, de la pression ou quoi que ce soit d'autre. On va juste se contenter de vivre au jour le jour et de ne jamais se laisser abattre, parce que la vie, elle est trop courte. Trop violente. Trop dangereuse. Et que si on la vit en la craignant, en redoutant chaque tournant, ça va être un Enfer. Donc, détends-toi, embrasse-moi et ne pense plus à rien d'autre qu'à mon corps contre le tien.

La simple pression de ses mains sur ma peau me rend dingue, me plaît trop.

Je me redresse pour le chevaucher, pour le déguster tandis que ma crinière blonde se retrouve aux prises de ses grandes mains.

— Hum, je trouve ça parfait, susurre-t-il en découvrant chaque millimètre de ma peau.

— Oui. À moi aussi, ça me semble parfait.

Je l'embrasse encore une fois, mais me retrouve incapable de ne pas penser au futur. Parce qu'une chose me fait envie plus que tout : je veux qu'il y soit, et qu'il y reste. Il a raison. La vie a une durée trop limitée pour la contempler de loin en angoissant. Tout ce que je veux faire, à présent, c'est d'en profiter, de vivre pleinement, et surtout, de laisser Ash me prouver qu'il est bel et bien l'homme de ma vie.

Même si, honnêtement, j'en suis déjà certaine.

Épilogue

Ash

Après une heure passée sur les réparations de la voiture de collection américaine que j'ai achetée et qui se trouve garée dans l'allée, la douche glaciale a quelque chose de salutaire. Dehors, on crève de chaud. Mais c'est le regard brûlant d'Isla, posé sur moi, qui fout le feu à mes veines.

À chaque fois que je sors bricoler ma Pontiac, elle pose son joli cul sur un banc, près de moi, puis elle me regarde bosser, comme si le spectacle l'apaisait. Elle est belle. Sublime. Et elle est à moi. Parfois, elle prend un livre. D'autres fois, elle se contente de me parler, de me raconter ce qu'elle prévoit de gérer au boulot, dans les heures à venir. Et elle aussi elle m'apaise, bordel. Elle représente le calme dans la tempête de mes émotions, le soleil dans mes nuits parfois trop longues. Celles où je me réveille en sueur, la poitrine comprimée, en me demandant où je suis.

Ça fait peut-être un an que je suis sorti de Rockwoods, mais cet endroit m'a marqué au fer rouge, et sans les bras d'Isla se glissant autour de moi, lorsque j'ai l'impression d'être à nouveau au fond de ce gouffre, j'y arriverais pas. À me souvenir que tout va bien, à présent.

Je me savonne lentement, savourant l'eau fraîche sur ma peau, quand la porte de la salle de bain s'ouvre doucement. Ma blondinette, les joues rosées, entre en prenant un petit air presque choqué.

— Oh, tu es là ? Désolée, je ne savais pas.

— Je t'ai dit il y a dix minutes à peine que j'allais me laver. Je crois surtout que tu voulais mater, Miss Bouquins.

— Quoi ? Non, ce n'est pas vrai du tout ! J'avais juste besoin de… ça.

Elle ouvre le tiroir sous le lavabo, enfouit la main dedans avant d'en ressortir le premier objet qu'elle trouve. Son regard me balaye de haut en bas, si sensuel qu'il rallume une nouvelle fois le feu qu'elle insuffle dans mes veines.

— Un gant de toilette ? me moqué-je.

— Oui. Je voulais…

— Laisse tomber les mensonges, et viens me rejoindre.

— Je ne peux pas, ou on va être en retard au boulot.

Elle soupire lourdement, clairement agacée de ne pas pouvoir m'accompagner, mais elle se rapproche, un pas après l'autre, en me souriant comme si tout le bonheur du monde illuminait son âme.

— Tu as encore un peu de cambouis, là, souffle-t-elle d'une voix tendue de désir.

Elle approche la main de ma mâchoire, et la frotte doucement.

Je crois que je ne suis pas encore habitué à sa douceur qui rythme à présent mon quotidien. À chaque fois qu'elle me frôle, qu'elle me touche, je me demande si je ne vais pas le payer en me faisant planter dès que je quitterai la maison, pourtant… non. Tout ça, toutes ces conneries sont derrière moi. Pour de vrai.

— Sors d'ici, Isla, grogné-je en rivant mon regard soudain sombre au sien. Sors d'ici, ou je te capture, pigé ?

— Ne me tente pas !

Je plante un baiser sauvage, brutal sur ses lèvres parfaites, et avant que je ne puisse glisser les mains autour de sa taille pour l'attirer à moi, elle file en courant, quittant la pièce dans un tourbillon de parfum à la violette.

Bordel…

Je m'adosse au carrelage glacial dans mon dos, le sourire aux lèvres et les nerfs tendus à l'extrême. Quand je sors enfin de la pièce pour rejoindre la chambre, je suis prêt à partir au boulot. Je remonte lentement les manches de ma chemise blanche pour les boutonner sur mes avant-bras. Un sourire prédateur s'étire sur mes lèvres.

— Tu as encore mis la clim' à seize degrés, Miss Bouquins ? la tanné-je sans la regarder.

Je sens sa présence, là, dans un coin de la pièce. Et je sais que si je la regarde, je verrai du désir, de l'envie, de la passion dans ses beaux yeux rivés sur moi.

— J'avais chaud, se défend-elle.

— Parce que tu es venue me mater sous la douche, je te signale.

— La chemise remontée sur tes bras tatoués ne me laisse pas indifférente non plus, glousse-t-elle.

Là, je perds mon calme. Je relève la tête, l'épingle d'un regard animal, avant de marcher vers elle. Mon pas est lourd. Mon pouls éreintant.

Isla se tient debout près de la porte, le souffle du climatiseur soulevant sa jolie robe à fleurs, ses longs cheveux dorés.

Je l'agrippe, la soulève dans mes bras, puis je vais la plaquer sur le lit où, putain, j'aimerais passer le reste de la journée.

— On va vraiment être en retard au travail, alors, repousse-moi, bébé, ordonné-je, avant de me mettre à l'embrasser, à mordiller la courbe de son cou.

— Pourquoi suis-je toujours la seule à devoir te repousser ? À ton tour d'être fort, Gilliam.

Elle conclut sa tirade en m'enlaçant, et elle s'imagine que je pourrais m'éloigner ? Mon Dieu, elle veut me tuer ou quoi ?

Comprenant que je n'ai pas l'intention de bouger, elle éclate de rire, me prend la main, et nous entraîne au rez-de-chaussée. Je la conduis au boulot, ce matin. Le trajet est agréable, sous ce soleil splendide. Je me gare sur le parking visiteur et vais lui ouvrir la portière avant de la prendre une dernière fois tout contre moi.

— Tu vas encore aller parler à Lamark, pas vrai ? grogne-t-elle.

— Oui.

Moi, je souris.

— Ash !

— Quoi ?

— J'aimerais que tu cesses d'aller le menacer tous… les… jours !

— Nan.

— Tu es insupportable ! Il n'y a plus que des Black Fire à la bibliothèque, allons ! Ils font peur à tous les détenus qui débarquent, si bien que les étudiants ne veulent plus venir !

— Ta sécurité n'a pas de prix pour moi, Isla.

— Ash, je te jure que si tu ne lâches pas la bride à Lamark, je transporterai chaque bouquin de chaque étagère dans la cour pour aller bosser là-bas.

Je grogne bruyamment, avant de l'enlacer plus fort, encore. Je paye les *Blacks* une fortune pour qu'ils prennent soin d'Isla. Et je menace peut-être

leur *leader* de sévices monstrueux pour qu'il comprenne bien à quel point je suis sérieux. Va vraiment falloir que je me calme si je ne veux pas que ma Miss finisse par m'en vouloir.

— Bon, d'accord, capitulé-je. Je vais lui dire de laisser deux ou trois mecs avec toi, seulement.

— Je ne suis pas en danger à Rockwoods, chéri.

Elle se radoucit, glissant les mains sur mes mâchoires, un geste que j'aime par-dessus tout. Il apaise mon cœur, la violence des tatouages qui se dessinent sur mon visage.

— On ne sait jamais.

— Tu ne changeras pas d'avis, pas vrai ?

— Nan, pas question.

— Un seul Black Fire, dans ce cas. Tu as le droit de me laisser avec un seul d'entre eux. Pas deux, pas trois, pas dix ! Je suis sérieuse ! s'écrie-t-elle en me voyant sourire comme un voyou.

— C'est bon, c'est bon, je ferai passer le mot, ne t'inquiète pas.

— Merci de penser à moi comme toujours, souffle-t-elle soudain, émue.

— Je ne cesserai jamais de penser à toi. D'ailleurs, c'est ton dernier jour ici avant ta semaine de congés. Tu te souviens, un jour, je t'ai dit que nous irions à Hawaii tous les deux, que je nous louerais une plage privée, et qu'on serait heureux à la folie.

Ses grands yeux couleur whisky s'écarquillent de plaisir.

— J'ai ajouté un sublime bungalow à l'offre, Isla. Toi et moi, on part ce soir. Ça va être parfait.

— Ash, tu as vraiment réservé tout ça ?

— Bien sûr ! Je respecte toujours mes promesses. Maintenant, passe une belle journée, pense à tous les livres que tu vas embarquer dans ta valise, et compte les heures comme moi je vais le faire, d'accord ?

Elle hoche la tête, m'embrasse de toute son âme, puis trottine pour aller au boulot. Je la regarde s'éloigner, le cœur en vrac. Elle ne saura jamais à quel point je flippe, quand elle va à Rockwoods, même si tout est redevenu calme dans ce taudis.

Je retrouve quand même Lamark au parloir pour lui dire… enfin, pour exiger qu'il soit un peu plus discret quand il envoie ses hommes surveiller Isla, ce qui l'amuse trop à mon goût. Il doit se douter que Miss Bouquins me fout la pression pour être un peu plus tranquille.

Quand notre discussion est terminée, je file au boulot, moi aussi.

En sortant de Rockwoods, grâce à mon doctorat en sciences économiques, j'ai voulu taper fort. J'ai bossé comme un dingue dans la finance, grimpant les échelons pour gagner plus, toujours plus d'argent histoire d'offrir le meilleur à Isla. Pourtant, j'étais malheureux, ce qu'elle a rapidement compris. Elle m'a incité à arrêter les frais, puis elle m'a aidé à trouver ce que je voulais vraiment. Ce qui me rendait heureux.

Aujourd'hui, je travaille dans un refuge pour jeunes. Ceux qui sont dans la précarité, qui viennent de foyers violents, qui ont besoin de quelqu'un pour les aider. Je leur prouve, tous les jours, qu'ils valent la peine qu'on se préoccupe de leur sort. Qu'on peut pourrir en prison et avoir quand même la force de s'en relever et de s'en sortir. Et ce putain de travail, il me plaît vraiment.

La journée passe à toute vitesse, même si quelques jeunes se foutent de moi parce que j'ai l'esprit ailleurs. Puis, quand vient l'heure de les quitter, ils se réunissent tous pour me souhaiter de bonnes vacances. Je suis ému, bordel. Peut-être parce que je ne m'y attendais pas, peut-être parce que je les aime comme s'il s'agissait de mes propres gosses, peut-être parce qu'ils sont les seuls à qui je me suis confié sur mes projets, puisque je ne pouvais pas en parler à Isla, et que je savais que ma mère serait incapable de garder le secret.

Ils m'ont aidé à trouver l'endroit idéal. Une île reculée, isolée, proche de la civilisation pour que nous ayons tout le confort nécessaire. Des formules de spa à volonté, même si je ne suis pas ravi de laisser Isla entre les mains de qui que ce soit à part moi. Et, bien sûr, ils m'ont aidé à choisir le joyau idéal pour sa bague.

La gorge nouée, j'abandonne les mômes derrière moi. Je les entends glousser et me crier de tout leur raconter, à mon retour. Ils peuvent toujours courir. Rien de ce qui se passera sur cette île n'est approprié pour leur âge.

Une fois sur le parking de Rockwoods, ma tension grimpe à fond. Venir ici tous les jours ne change rien à la douleur de revoir ces lieux, mais je suis incapable de lâcher Isla. J'aime trop la conduire ici, lui dire au revoir, avoir ce que tous les gens libres ont. Le *droit* de choisir ce qu'ils veulent foutre de leur vie.

Miss Bouquins, qui m'attendait à l'ombre d'un palmier, un livre à la main, lève les yeux vers moi en entendant le moteur de la décapotable ronfler. Dès que nos regards se croisent, mon putain de cœur explose de

douleur. Elle pleure. Et moi, bordel, j'ai envie de tuer le monde entier, envie de bousiller le mec qui l'a blessée.

Je cours vers elle, l'accueille dans mes bras, et exige d'une voix rauque qu'elle me raconte tout. Du début à la fin. Je veux le nom de la… ou les personnes qui l'ont fait souffrir. Puis, je la vengerai jusqu'à ce qu'ils regrettent d'avoir encore un souffle d'air brûlant dans les poumons.

Un grognement barbare m'échappe, ce qui force ma blondinette à relever la tête vers moi. Là, un grand sourire illumine ses traits, ses jolis yeux humides.

— Tu imagines encore le pire, pas vrai ? Il ne s'est rien passé de grave, Ash. Je suis émue, parce que trois de mes étudiants ont eu leur diplôme aujourd'hui ! Je me sens tellement heureuse, tu n'imagines pas à quel point !

— Je te connais. Bien sûr que je sais combien tu dois être ravie, bébé. Allez, viens, on rentre, maintenant. Il faut préparer les valises avant de partir. J'ai tellement hâte de t'emmener à Hawaii.

— Tu y penses depuis combien de temps ? lance-t-elle en s'engouffrant en voiture.

Je ferme sa portière, m'installe au volant, et nous conduis à la maison.

— Quelques mois. Depuis qu'on en a parlé, en vrai, avoué-je en rougissant.

— Il se peut que je me remette à pleurer, tu sais.

— Parce que tu ne veux plus y aller ?

Je fronce les sourcils tandis que mon pouls accélère. Lourdement. À m'en faire mal.

— Parce que j'ai hâte ! On prend les chatons avec nous ?

— Pas question ! Ils passent leur temps à me sauter dessus pour que je les caresse ! Ce sont des monstres ! Ma mère viendra s'en occuper, maintenant qu'elle habite tout près.

— Mes petits chats ne sont pas des monstres, ils t'aiment bien, voilà tout ! C'est toi le méchant, à leur refuser des papouilles, se moque-t-elle.

Je lève les yeux au ciel. Nous avons à peine le temps de rentrer à la maison qu'Isla prend les boules de poils entre ses bras pour les embrasser, avant de filer à la chambre. Je prépare ma valise en vitesse, me contentant du minimum, puis je m'installe sur le lit en la regardant empaqueter la sienne.

Je souris, quand je réalise que les trois quarts de la place sont occupés par des livres.

L'un des petits monstres, une boulette tigrée avide de contact, me saute soudain dessus.

— Va-t'en, le moche, grogné-je en lui lançant un regard furieux.

Il miaule avec tristesse, alors Isla m'engueule vertement. Quand elle me tourne le dos pour fouiller dans son armoire, j'attrape le chat, l'embrasse, le caresse, avant de le poser loin de moi quand elle revient vers moi à nouveau. Pas question qu'elle sache que si ces petits diablotins me sautent toujours dessus, c'est parce que je leur donne des friandises et de la tendresse en cachette. J'ai une putain de réputation à tenir, merci.

— N'oublie pas, les sous-vêtements sont interdits durant les vacances, Isla, ronronné-je en la voyant plier sa lingerie.

— Je croyais que seuls les bikinis étaient interdits ?

— J'ai changé les règles. Et puis, je t'ai vue, mettre en douce ton maillot de bain de grand-mère. Je te donne deux choix, Bébé. Un bikini sexy que je finirai par t'enlever, ou rien du tout.

— Quel pervers, soupire-t-elle. En plus, tu sais que je déteste les ordres, Gilliam. Mais tu as peut-être raison. Mon maillot de bain est affreux.

Elle rougit en le retirant, avant de me montrer deux magnifiques deux-pièces. L'un d'un rouge profond et l'autre complètement blanc.

— Le blanc, soufflé-je immédiatement. Je rêve de te voir tout en blanc.

Ma voix, un peu trop rauque, se casse soudainement. Elle ne le remarque pas, heureusement, alors pour me calmer un peu, je me mets à caresser la petite boîte en velours au fond de ma poche.

Quand nous sommes prêts, et qu'elle fait ses adieux à ses boules puantes durant dix minutes, j'ai le sourire aux lèvres. Je finis tout de même par la kidnapper, puis je nous conduis à l'aéroport.

L'avion nous dépose quelques heures plus tard à Hawaii. En pleine nuit, après un vol privé, nous voilà dans notre paradis. Le bungalow se niche derrière une bordée de palmiers couverts de guirlandes électriques, et sur un patio, près de la demeure, une piscine s'illumine rien que pour nous. Mais je me fous de tout ça. Je dépose nos valises dans la chambre, après avoir déverrouillé la porte, puis je la prends dans mes bras pour nous conduire au lit. Il est royal, comme son sourire. Avec tendresse, elle m'enlace après avoir allumé la lampe de chevet à notre côté.

— Tu veux déjà dormir ? me taquine-t-elle.

— Si tu savais ce que j'ai prévu, tu ne me poserais pas la question.

Un rire lent et grave m'échappe.

— Dis-moi tout.

— Je vais te faire jouir, avoué-je en embrassant la courbe de son cou, puis l'échancrure de son décolleté.

Doucement, j'ouvre les petits boutons qui finissent par dévoiler sa dentelle.

— Je vais te faire jouir toute la nuit, Isla, puis quand le jour pointera, je t'emmènerai voir le lever de soleil. Il sera magistral, comme toi.

— Je vais rougir.

Mes mains glissent sur son corps, se débarrassent de sa robe pour se gorger de la douceur de sa peau. Je l'aime. Je l'adore. Je suis fasciné par le moindre de ses frémissements sous mes grandes mains, par chacun de ses halètements, alors que je l'embrasse. La lèche. La suce. La caresse.

— Pourquoi rougir ? C'est la vérité, murmuré-je.

— Tu me le jures ? Après ces longs mois, après toutes ces semaines, tu me trouves encore…

Sa voix se brise. Je suis… Merde, je suis bouleversé de la voir si peu sûre d'elle, à cause de ces connards qui lui ont balancé tant d'horreurs à la gueule.

— Belle ? terminé-je pour elle. Bébé, je te trouve sublime, magnifique, parfaite, et belle, oui. Même plus belle de jour en jour, parce que j'apprends à te connaître, à te découvrir, et tout ce que tu me dévoiles me plaît.

Je l'embrasse encore, parce qu'elle est vraiment irrésistible, quand ses joues rosissent aussi fort. Lorsque je réalise qu'elle est sur le point de craquer, de me déshabiller à mon tour, je me redresse pour descendre du lit, me passe une main sur la poitrine. Mon cœur bat si fort qu'il me blesse, bordel.

En sous-vêtements, adossée aux coussins, Isla me sourit comme une putain de divinité. Elle joue avec le drap, souhaitant plus que tout au monde se couvrir, luttant pourtant contre ses petits travers. Elle est tellement magnifique, je trouve ça dingue.

Je comprends à cet instant, au moment où je réalise qu'elle est mon seul et plus grand bonheur, qu'il faut que j'agisse. Que je lui pose ma question. Je veux qu'elle soit ma femme, je veux être son homme. Je veux que toute

ma vie ne tourne qu'autour d'elle, et elle seule. Mon soleil. Mon étoile. La plus belle moitié de mon âme cabossée.

Ma main glisse dans ma poche pour en sortir la boîte de velours carmin, puis je pose un genou au sol avant de la fixer de mon regard émerveillé.

Sa jolie bouche s'entrouvre. Son pouls bat à fond. Ses joues sont de plus en plus colorées. Bordel, j'ai tellement envie de l'embrasser que je vais finir par être incapable de parler.

— Isla, grogné-je.

J'inspire lourdement pour me reprendre, puis je recommence. D'un ton plus doux. Mais qui demeure un peu bancal, un peu grossier.

— Isla, t'as été mon ancre durant les pires moments de mon existence. T'as été mon oxygène quand j'étouffais, quand je crevais. Les hommes que tu as connus ont cherché à tout prix à te dénigrer, pourtant si tu m'y autorises, si tu me laisses faire, je passerai tout le reste de ma vie à effacer leurs péchés, à te laisser voir à quel point tu es exceptionnelle, belle, parfaite. Tu m'es vitale, il n'y a pas d'autre mot pour te dire tout ce que tu représentes à mes yeux.

Émue aux larmes, le souffle court, elle porte les mains à son cœur avant de me rejoindre, là, agenouillée sur le tapis blanc à nos pieds. Son sourire est un diamant à lui tout seul. Il illumine tout autour de lui.

Avec religiosité, j'ouvre l'écrin de velours pour lui présenter la bague en or, ornée d'un joyau fauve, à la couleur de ses yeux.

Incapable de prononcer le moindre mot, elle me tend la main. Seigneur, elle me broie la poitrine tellement elle est sublime. Je glisse l'anneau à son doigt, l'admire un long moment, puis je ne tiens plus. Je l'embrasse. Je l'embrasse jusqu'à manquer d'air, de souffle, et enfin, je pose mes mains trop brutales, noircies de tatouages violents, sur son visage si doux où mille émotions s'inscrivent au fil des secondes.

— Isla, veux-tu m'épouser ? lâché-je d'un ton brusque.

Parce que j'ai peur, putain. Peur qu'elle dise non, qu'elle refuse, qu'elle parte en courant.

Alors, sans m'en apercevoir, j'agrippe sa taille et la presse tout contre moi, son visage si proche du mien que je me perds dans les étoiles au fond de ses yeux. Dans ces galaxies qui me fascinent et m'attirent.

— Oui.

Ce mot aussi, bordel, il est plein d'émotions. De joie, de plaisir, de bonheur, de perfection.

— Oui quoi ?

— Oui, je veux t'épouser, Ash ! Je veux… prendre soin de toi quand tu vas mal et te rassurer quand tes nuits sont torturées. Je veux rire à tes côtés, pleurer du bon et du mauvais et surtout, je veux continuer à découvrir tout ce que tu caches jusqu'à la fin de ma vie.

— Je ne cache rien.

— Bien sûr. Tu crois que je ne vois pas les boîtes de friandises pour chats se vider petit à petit ? glousse-t-elle. Donc, soit tu les manges en cachette, ce qui me ferait un peu peur, soit tu t'occupes de mes bébés dans mon dos, histoire que je ne voie de toi que ce gros dur si fier et si fort.

— Tu es en train de te moquer, ou je rêve ? grogné-je.

— Un peu.

Elle m'enlace en riant. Je la soulève dans mes bras pour nous plaquer à nouveau au creux du lit et, lascive, elle se met à caresser les muscles durs de mon dos et les dizaines de cicatrices, masquées par l'encre noir du lion féroce qui s'y dessine.

— Je t'aime d'un bout à l'autre de ta personnalité, tu sais, me sourit-elle. Quand tu es jaloux des hommes qui me regardent dans la rue, ou lorsque tu as peur que je ne sois agressée à Rockwoods. Quand tu cuisines rien que pour moi, ou que tu donnes des friandises à tous les chats de la rue.

— Je n'en file qu'aux tiens ! m'emporté-je.

— Menteur.

— Arrête de m'espionner, bordel ! Je suis vexé !

Mes joues rougissent. Mon corps se plaque plus fort contre le sien pour qu'elle cesse de s'agiter en riant. Quand mon sexe dur se frotte contre sa petite culotte de dentelle, Isla reprend son sérieux, et m'enlace. Tout entier. Ses bras, ses jambes me gardent tout contre elle et son sourire calme mon pouls furieux.

— Et j'aime par-dessus tout que tu sois si bon, si gentil, même si tu as passé ta vie à être maltraité. Tu es un homme d'honneur, un homme de cœur, voilà pourquoi je suis tombée amoureuse de toi si vite. Si fort.

Son regard se porte sur sa bague, lui mettant une nouvelle fois les larmes yeux.

Je me sens mal de provoquer ses pleurs, mais s'ils sont de joie, je peux le supporter.

Encore une fois, je l'embrasse de toute mon âme. Encore une fois, je la touche, la caresse, incapable de me lasser de la soie de sa peau. Elle

représente mon opium. Ma dépendance. Ma morphine. Avec elle, je me sens mieux. Heureux. Comme je ne l'avais jamais été de toute ma putain de vie. Jamais je ne la laisserai tomber. Jamais, bordel, je ne la laisserai s'éloigner, car j'en crèverai. Parce qu'en réalité, Isla est plus que ma raison de vivre. Elle est chaque battement de ce cœur qui ne palpite que grâce à elle. De ce cœur qui était mort, et qu'elle a redémarré.

Isla est toute la lumière dans mon obscurité, et ce, à tout jamais.

Elle est agaçante, insupportable, inatteignable... mais surtout très sexy.

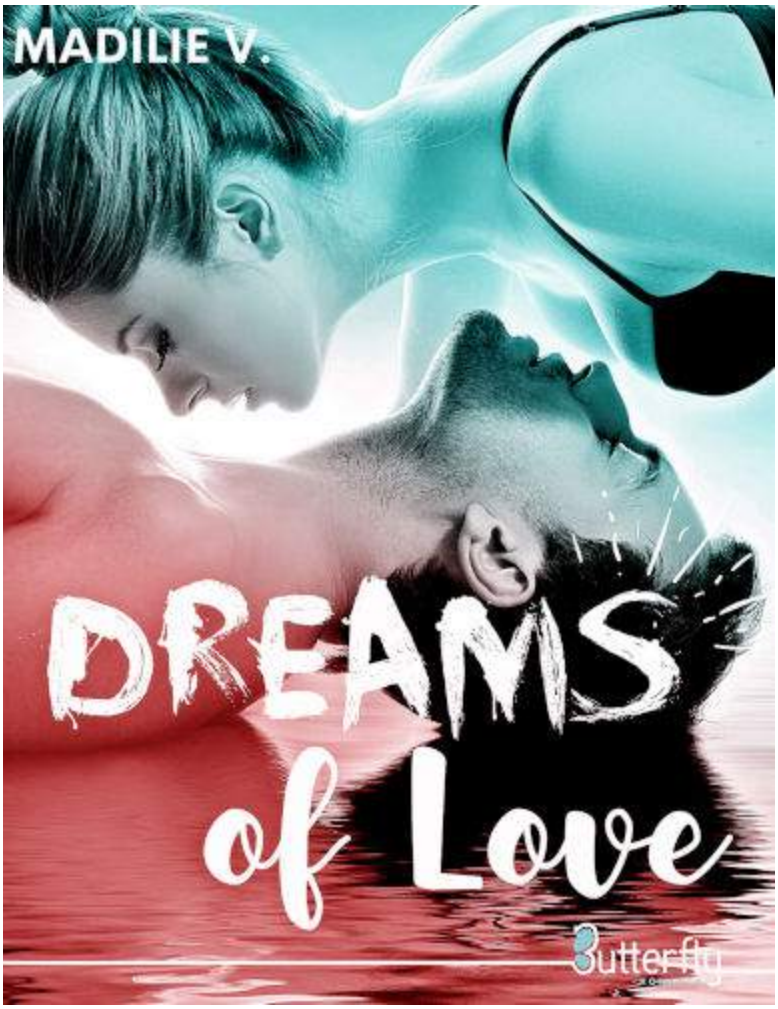
Finn débarque sur le campus de Kansas University avec la ferme intention de profiter pleinement de sa vie d'étudiant, tout en réussissant ses études d'infirmier, comme il l'a promis à son père avant qu'il ne décède.

Pourtant, lorsque sa route croise celle de Kim Becker, aussi belle qu'hors de portée, tout vole en éclats. Le jeune homme perd peu à peu le contrôle.

D'affrontements en affrontements, les piques laissent place au plaisir. Même si la jeune femme est déjà en couple avec Lexie, Finn est prêt à relever tous les défis, notamment celui de la faire céder...

Retrouvez le livre complet dans :

Lien GOOGLE - Lien KINDLE - Lien KOBO - Lien APPLE



Face à la perte de l'amour de sa vie, Joan réussira-t-elle à se reconstruire ?

Maël était son tout. Maël était sa vie.
Depuis sa mort, la colère a laissé place à la plus sournoise des culpabilités. Quant à la souffrance, elle habite Joan H24.
Mais derrière tout malheur brille une petite lumière. La sienne s'appelle Ambrozy. Malgré les étranges conditions de leur rencontre, il l'aide à surmonter son chagrin.
Mais derrière son apparence honnête, il cache un secret et pas des moindres...

Retrouvez le livre complet dans :

Lien GOOGLE - Lien KINDLE - Lien KOBO - Lien APPLE

Impossible à avoir, impossible à oublier...

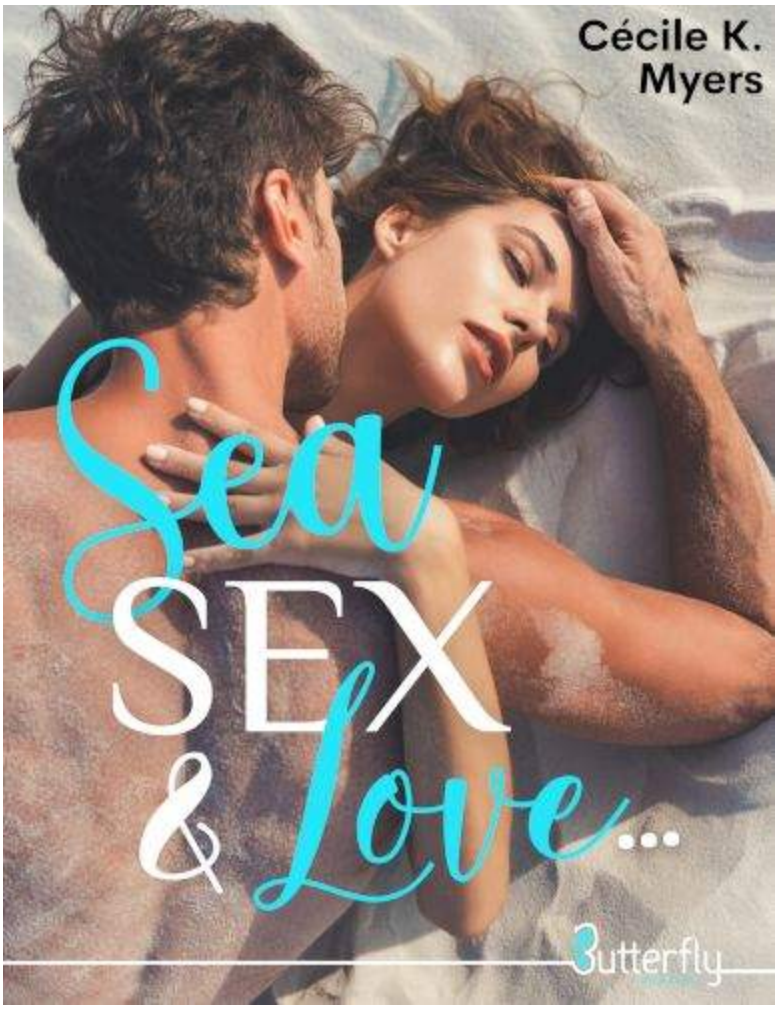
Depuis son adolescence, Louise est amoureuse de David, son professeur, son ami, son amour interdit. Lors de ses vingt ans, ils échangent un unique baiser avant qu'elle ne parte habiter à l'autre bout de la France. Huit ans plus tard, son passé la rattrape quand il devient son Boss.

La jeune femme est alors projetée des années en arrière et doit faire face à des sentiments qu'elle croyait avoir oubliés. David, quant à lui, est loin d'être insensible à ses charmes.

Si, aujourd'hui, ils sont adultes, un obstacle persiste entre eux... et pas des moindres...

Retrouvez le livre complet dans :

Lien GOOGLE - Lien KINDLE - Lien KOBO - Lien APPLE



Des années sans la voir... et une sacrée surprise au RDV...

La vie de Max bascule le jour où il apprend qu'il a un fils de son amour de jeunesse, Kat. Il n'a qu'un but, les retrouver coûte que coûte.

Un regard et tout vole en éclats. Son cœur se fissure, les regrets l'envahissent. Il la veut, elle. Il le veut, lui. Son fils.

Ce qu'il ne sait pas, c'est que, derrière sa vie rangée, Kat cache de nombreux secrets...

Réussiront-ils à surmonter le passé pour donner une chance au présent ? Entre passion, colère, désir et rancœur, trouveront-ils le pardon ?

Retrouvez le livre complet dans :

Lien GOOGLE - Lien KINDLE - Lien KOBO - Lien APPLE